



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

OEUVRES
DE BOSSUET.

OEUVRES DE BOSSUET

ÈVÊQUE DE MEAUX.

Reproduction de l'édition de 1816-1820, de A. Lebel, revue et corrigée.

TOME V.

ELEVATIONS SUR LES MYSTÈRES ;
MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE, JUSQU'À LA CÈNE.

Property of
CBSK

Please return to
**Graduate Theological
Union Library**

PARIS

PAUL MELLIER, LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE ET RELIGIEUSE,

PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 11.

ADRIEN LECLERC ET C^e,

Imprim, de N. S. P. le Pape et de Mgr l'archev.
de Paris,

RUE CASSETTE, 29 ;

GUYOT PÈRE ET FILS,

Imprimeurs-Libraires à Lyon,

GRANDE RUE MERCIÈRE, 39 ;

OLIVIER-FULGENCE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, A POISSY.

1845

PQ
1725
A2
1845
V.5

G
Bg

UNION LIBRARY
GRADUATE THEOLOGICAL
Please return to
C22K

655L
75

ÉLÉVATIONS

A DIEU

SUR TOUS LES MYSTÈRES,

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

ÉLÉVATIONS A DIEU

SUR TOUS LES MYSTÈRES

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Prière à Jésus-Christ.

Jésus, mon Sauveur, vrai Dieu et vrai homme, et le vrai Christ promis aux patriarches et aux prophètes dès l'origine du monde, et fidèlement donné dans le temps au saint peuple que vous avez choisi : vous avez dit, de votre sainte et divine bouche : « C'est ici la vie éternelle, de vous connoître, vous qui » êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez en- » voyé¹ ». En la foi de cette parole, je veux, avec votre grâce, me rendre attentif à connoître Dieu, et à vous connoître.

Vous êtes Dieu vous-même, et un seul Dieu avec votre Père, selon ce qu'a dit votre disciple bien-aimé, en parlant de vous : « Celui-ci est le vrai Dieu et la vie éternelle² » ; et saint Paul : « que vous êtes né des patriarches, Dieu béni au » dessus de tout³ ». Et quand vous dites « que la vie éter- » nelle est de connoître Dieu et Jésus-Christ⁴ », ce n'est pas pour vous distinguer d'avec Dieu : loin de nous un tel blasphème : mais pour nous rendre attentifs à votre divinité unie à nous par le mystère de l'incarnation, qui vous rend le vrai Emmanuel, « Dieu avec nous⁵ » ; et par vous, nous fait entrer en société avec Dieu, selon ce que dit saint Pierre, que « nous sommes participants de la nature divine⁶ ».

Je m'approche donc de vous autant que je puis, avec une vive foi, pour connoître Dieu en vous et par vous, et le con-

¹ Joan. XVII. 3. — ² I. Joan. v. 20. — ³ Rom. IX. 5. — ⁴ Joan. XVII. 3. — ⁵ Matth. I. 23. — ⁶ II. Pet. I. 4.

noître d'une manière digne de Dieu : c'est-à-dire d'une manière qui me porte à l'aimer et à lui obéir : selon ce que dit encore votre disciple bien-aimé : « Celui qui dit qu'il con- » noît Dieu, et ne garde pas ses commandements, c'est un » menteur ¹ ; et vous-même : « Celui qui fait mes comman- » dements, c'est celui qui m'aime ² ».

C'est donc uniquement pour vous aimer que je veux vous connoître ; et c'est pour m'attacher à faire votre volonté, que je veux vous connoître et vous aimer, persuadé qu'on ne peut vous bien connoître, sans s'unir à vous par un chaste et pur amour.

Pour vous bien connoître, ô mon Dieu et cher Sauveur ! je veux, avec votre grâce, connoître avec vous en même temps votre Père qui vous a donné à nous, et le Saint-Esprit que vous nous avez donné tous deux. Et toute ma connoissance ne consistera qu'à me réveiller, et à me rendre attentif aux simples et pures idées que je trouverai en moi-même dans les lumières de la foi, ou peut-être dans celles de la raison, aidée et dirigée par la foi même. Car c'est ainsi que j'espère parvenir à vous aimer, puisque le propre de la foi, selon ce que dit saint Paul, c'est d'être « opérante et agissante par amour ³ ». Amen.

PREMIÈRE SEMAINE.

ÉLÉVATIONS A DIEU SUR SON UNITÉ ET SA PERFECTION.

I^e ÉLÉV. L'être de Dieu.

De toute éternité Dieu est : Dieu est parfait, Dieu est heureux, Dieu est un. L'impie demande : Pourquoi Dieu est-il ? Je lui réponds : Pourquoi Dieu ne seroit-il pas ? Est-ce à cause qu'il est parfait, et la perfection est-elle un obstacle à l'être ? Erreur insensée : au contraire, la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait seroit-il, et le parfait ne seroit-il pas ? c'est-à-dire : Pourquoi ce qui tient plus du néant

¹ I. Joan. II. 4. — ² Ib. XIV. 21. — ³ Gal. V. 6.

seroit-il, et ce qui n'en tient rien du tout ne seroit pas ? qu'appelle-t-on parfait ? un être à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait ? un être à qui quelque chose manque. Pourquoi l'être à qui rien ne manque ne seroit-il pas, plutôt que l'être à qui quelque chose manque ? D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit ; sice n'est parce que l'être vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'être, ni empêcher l'être d'être ? Mais par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit : et pourquoi « le néant de » Dieu que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé ¹ », pourquoi, dis-je, ce néant de Dieu l'emporteroit-il sur l'être de Dieu ? et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être ?

O Dieu ! on se perd dans un si grand aveuglement. L'impie se perd dans le néant de Dieu qu'il veut préférer à l'être de Dieu ; et lui-même, cet impie, ne songe pas à se demander à lui-même pourquoi il est. Mon âme, âme raisonnable, mais dont la raison est si foible, pourquoi veux-tu être, et que Dieu ne soit pas ? Hélas, vaux-tu mieux que Dieu, âme foible, âme ignorante, dévoyée, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence, pleine dans ta volonté de faiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais desirs, faut-il que tu sois, et que la certitude, la compréhension, la pleine connoissance de la vérité, et l'amour immuable de la justice et de la droiture ne soient pas ?

II^e ÉLÉV. La perfection et l'éternité de Dieu.

On dit : le parfait n'est pas, le parfait n'est qu'une idée de notre esprit qui va s'élevant de l'imparfait qu'on voit de ses yeux, jusqu'à une perfection qui n'a de réalité que dans la pensée. C'est le raisonnement que l'impie voudroit faire dans son cœur ; insensé qui ne songe pas que le parfait est le premier, et en soi, et dans nos idées : et que l'imparfait en toutes façons n'en est qu'une dégradation. Dis-moi, mon âme, comment entends-tu le néant, sinon par l'être ? Comment

¹ Ps. xiii. 1.

entends-tu la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive ! Comment l'imperfection, si ce n'est par la perfection dont elle déchoit ? Mon âme n'entends-tu pas que tu as une raison, mais imparfaite, puisqu'elle ignore, qu'elle doute, qu'elle erre, et qu'elle se trompe ? Mais comment entends-tu l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité ? et comment le doute ou l'obscurité, si ce n'est comme privation de l'intelligence et de la lumière ? ou comment enfin l'ignorance, si ce n'est comme privation du savoir parfait ? comment dans la volonté, le dérèglement et le vice, si ce n'est comme privation de la règle, de la droiture et de la vertu ? il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses ; en un mot, il y a une perfection avant qu'il y ait un défaut ; avant tout dérèglement, il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle, et qui ne pouvant se quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir, ni défaillir. Voilà donc un être parfait : voilà Dieu, nature parfaite et heureuse. Le reste est incompréhensible, et nous ne pouvons même pas comprendre jusqu'où il est parfait et heureux ; pas même jusqu'à quel point il est incompréhensible.

D'où vient donc que l'impie ne connoît point Dieu, et que tant de nations, ou plutôt que toute la terre ne l'a pas connu, puisqu'on en porte l'idée en soi-même avec celle de la perfection ? d'où vient cela ? si ce n'est par un défaut d'attention, et parce que l'homme livré aux sens et à l'imagination, ne veut pas ou ne peut pas se recueillir en soi-même, ni s'attacher aux idées pures, dont son esprit embarrassé d'images grossières ne peut porter la vérité simple.

L'homme ignorant croit connoître le changement avant l'immutabilité, parce qu'il exprime le changement par un terme positif, et l'immutabilité par la négation du changement même : et il ne veut pas songer qu'être immuable c'est être, et que changer c'est n'être pas : or l'être est, et il est connu devant la privation qui est non-être. Avant donc qu'il y ait des choses qui ne sont pas toujours les mêmes, il y en a une qui, toujours la même, ne souffre point de déclin ;

et celle-là non-seulement est , mais encore elle est toujours connue , quoique non toujours démêlée ni distinguée , faute d'attention. Mais quand , recueillis en nous-mêmes , nous nous rendons attentifs aux immortelles idées dont nous portons en nous-mêmes la vérité , nous trouverons que la perfection est ce que l'on connoît le premier , puisque , comme nous avons vu , on ne connoît le défaut que comme une déchéance de la perfection.

III^e ÉLÉV. Encore de l'être de Dieu et de son éternelle béatitude.

« Je suis celui qui suis : celui qui est m'envoie à vous ¹ » : c'est ainsi que Dieu se définit lui-même ; c'est-à-dire , que Dieu est celui en qui le non-être n'a point de lieu ; qui par conséquent est toujours le même : par conséquent immuable : par conséquent éternel : tous termes qui ne sont qu'une explication de celui-ci : « Je suis celui qui est ». Et c'est Dieu qui donne lui-même cette explication par la bouche de Malachie , lorsqu'il dit chez ce prophète : « Je suis le Seigneur , » et je ne change pas ² ».

Dieu est donc une intelligence, qui ne peut ni rien ignorer , ni douter de rien , ni rien apprendre ; ni perdre ni acquérir aucune perfection : car tout cela tient du non-être. Or Dieu est celui qui est , celui qui est par essence. Comment donc pent-on penser que celui qui est ne soit pas réel ; ou que pendant qu'on voit que l'imparfait est , on puisse dire , on puisse penser , en entendant ce qu'on pense , que le parfait ne soit pas ?

Ce qui est parfait est heureux ; car il connoît sa perfection : puisque connoître sa perfection , est une partie trop essentielle de la perfection pour manquer à l'être parfait. O Dieu ! vous êtes bienheureux ! O Dieu ! je me réjouis de votre éternelle félicité. Toute l'Écriture nous prêche , que « l'homme qui espère en vous est heureux ³ » : à plus forte raison êtes-vous heureux vous-même , ô Dieu en qui on espère ! Aussi saint Paul vous appelle-t-il expressément « bienheureux » : « Je vous annonce ces choses selon le glorieux

¹ Exod. III. 14. — ² Malach. III. 6. — ³ Ps. XXXIII. 9. LXXXIII. 13.

» Évangile de Dieu bienheureux ¹ ». Et encore : « C'est ce que » nous montrera en son temps celui qui est bienheureux , et le » seul puissant, Roi des Rois , et le Seigneur des Seigneurs, » qui seul possède l'immortalité , et habite une lumière inac- » cessible , à qui appartient la gloire et un empire éternel. » Amen ² ». O Dieu bienheureux ! je vous adore dans votre bonheur. Soyez loué à jamais, de me faire connoître et savoir que vous êtes éternellement et immuablement bienheureux. Il n'y a d'heureux que vous seul , et ceux qui , connoissant votre éternelle félicité, y mettent la leur. Amen, amen.

IV^e ÉLÉV. L'unité de Dieu.

« Écoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur ³ », car il est celui qui est. Celui qui est, est indivisible : tout ce qui n'est pas le parfait dégenère de la perfection. Ainsi le Seigneur ton Dieu étant parfait, est seul, « et il n'y » a point un autre Dieu que lui ⁴ ». Tout ce qui n'est pas celui qui est par essence et par sa nature , n'est pas et ne sera pas éternellement, si celui qui est seul ne lui donne l'être.

S'il y avoit plus d'un seul Dieu , il y en auroit une infinité. S'il y en avoit une infinité, il n'y en auroit point ; car chaque Dieu n'étant que ce qu'il est, seroit fini, et il n'y en auroit point à qui l'infini ne manquât : ou il en faudroit entendre un qui contînt tout, et qui dès là seroit seul. « Ecoute, Israël » : écoute dans ton fond : n'écoute pas à l'endroit où se forgent les fantômes : écoute à l'endroit où la vérité se fait entendre, où se recueillent les pures et simples idées. Ecoute là, Israël : et là , dans ce secret de ton cœur ; où la vérité se fait entendre, là retentira sans bruit cette parole : « Le Seigneur notre » Dieu est un seul Seigneur ⁵ ». Devant lui les cieux ne sont pas : tout est devant lui comme n'étant point, tout est réputé comme un néant ⁶, comme un vide, comme une pure inanité : parce qu'il est celui qui est, qui voit tout, qui sait tout, qui fait tout, qui ordonne tout, et « qui appelle ce qui n'est » pas comme ce qui est ⁷ ».

¹ Tim. I. 11. — ² I. Tim. VI. 15. 16. — ³ Deut. VI. 4. — ⁴ Ib. III. 24. IV. 35. 39. — ⁵ Deut. VI. 4. — ⁶ Is. XL. 17. 22. 23. Ps. XXXVIII. 6. — ⁷ Rom. IV. 17.

V° ÉLÉV. La prescience est la providence de Dieu.

« Qui est celui qui appelle toute la suite des générations » dès le commencement ? C'est moi, le Seigneur : qui suis » le premier et le dernier ¹ » : qui dans le centre de mon éternité vois tout commencer et tout finir.

Babylone, assemble tes devins : que dis-je tes devins ? assemble tes dieux ; « qu'ils viennent : qu'ils nous annoncent » les choses futures : qu'ils nous annoncent du moins tous » les temps passés (et qu'ils fassent la liaison des uns avec » les autres) : nous serons attentifs à vos paroles. Dites-nous » ce qui arrivera, que nous sachions les choses futures ; annoncez-les-nous, et nous avouerons que vous êtes des dieux. » Faites-nous du bien et du mal si vous pouvez ² ». Car si vous le pouvez faire à votre gré, vous pouvez le prévoir et le deviner. « Mais vous n'êtes rien , tant que vous êtes de faux » dieux. Votre ouvrage n'est rien non plus ; il est au rang de » ce qui n'est pas : celui qui vous choisit pour son Dieu est » abominable³ ». C'est ainsi que le prophète Isaïe, et avec lui tous les saints convainquent de néant les dieux des païens.

Mais moi, dit le Seigneur par la bouche de ce saint prophète, comme je fais tout, je prédis ce que je veux. « Qui » sera celui qui le fera venir de l'Orient ? qui l'appellera de » loin, afin qu'il le suive ? qui dissipera devant son épée les » nations comme de la poussière, et les armées devant son » arc comme de la paille que le vent emporte ⁴ ? Je le ferai » venir de l'aquilon et de l'orient⁵ », celui que je sais et que je vois de toute éternité *. C'est Cyrus que j'ai nommé pour être le libérateur de mon peuple. « Il connoitra mon nom : » tous les princes seront devant lui comme des gens qui amassent de la boue. Qui est-ce qui l'a annoncé dès le commencement⁶ ? C'est moi le Seigneur ; c'est là mon nom : je ne » donnerai pas ma gloire à un autre, ni ma louange aux idolâtres. Ce que j'ai annoncé au commencement, et qui a paru

¹ Is. xli. 4. — ² Ib. 22. 23. — ³ Ib. 25. — ⁴ Ib. 4. 2. —

⁵ Ib. 25. — ⁶ Ib. 26.

* M. Bossuet, en citant le v. 2 de ce chapitre, n'a pas exprimé le mot *justum*, le juste, qui est dans le texte sacré. Ici il fait entendre que Cyrus étoit la figure de Jésus-Christ ; et que c'étoit ce juste par excellence que le Saint-Esprit faisoit annoncer principalement. *Edit. de Déforis.*

» le premier dans mes oracles, voilà qu'il arrive. Je décou-
 » vrirai encore de nouvelles choses : devant qu'elles paroiss-
 » sent, je vous les ferai entendre¹. Israël, tu es un peuple dis-
 » sipé : qui t'a donné en proie à tes ennemis, si ce n'est le
 » Seigneur lui-même, parce que nous avons péché? et il a
 » répandu sur nous le souffle de sa colère² ».

« Et maintenant, dit le Seigneur³, je te crée de nouveau,
 » Jacob ; et je te forme, Israël. Je suis le Seigneur ton Dieu et
 » ton Sauveur, ô Israël ! Je suis. Il n'y a point de Dieu devant
 » moi, et il n'y en aura point après. Je suis, je suis le Seigneur
 » et il n'y a que moi qui sauve. Dès le commencement je suis :
 » je suis le Seigneur votre saint, le roi et le créateur d'Israël.
 » Ne songez plus aux choses passées, j'en vais faire de nou-
 » velles. J'ai formé ce peuple pour moi, et je veux qu'il ra-
 » conte mes louanges ».

« Je suis le premier et le dernier encore un coup ; et il
 » n'y a de Dieu que moi seul. Je suis le Seigneur qui fais tout ;
 » qui rends inutiles tous les présages des devins : je leur ren-
 » verse l'esprit et je change leur sagesse en folie ». Mais au
 » contraire, j'exécuterai après plusieurs siècles, « et je ferai
 » revivre la parole du prophète mon serviteur que j'ai ins-
 » piré ; et j'accomplirai les prédictions de mes messagers.
 » Je dis à Jérusalem ruinée et changée en solitude : Tu se-
 » ras pleine d'habitants. Je dis aux villes de Juda : Vous se-
 » rez bâties, le relèverai vos ruines, et je remplirai vos rues so-
 » litaires et abandonnées. J'ai dit à Cyrus : Vous êtes le prince
 » que j'ai choisi : vous accomplirez ma volonté. J'ai dit à Jé-
 » rusalem : vous serez bâtie : et au Temple réduit en cen-
 » dres : Vous serez fondé de nouveau⁴ ». J'ai nommé Cy-
 » rus pour accomplir cet ouvrage.

« Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus : « Mon oint, que
 » j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, et met-
 » tre en fuite les rois devant lui. Je te livrerai les trésors ca-
 » chés ; ce qu'on aura recélé dans les lieux les plus cachés
 » sera ouvert, afin que tu saches que je suis le Seigneur, le
 » Dieu d'Israël qui te nomme par ton nom ». Je ne l'ai pas

¹ Is. XLII. 8. 9. — ² Ib. 22. 24. 25. — ³ Ib. XLIII. 1. 3. 10.
 11. 13. 15. 18. 19. 21. — ⁴ Is. XLIV. 6. 24. 25. 26. 28.

fait pour l'amour de toi, mais « pour l'amour de Jacob mon » serviteur, et d'Israël que j'ai choisi. C'est pour lui que je » t'ai nommé par ton nom. Je t'ai représenté, je t'ai figuré » tel que tu es. Tu ne me connoissois pas; et moi je te revê- » tois de puissance, afin que du levant jusqu'au couchant on » sache qu'il n'y a de Dieu que moi; et que moi, et non pas » un autre. Je suis le Seigneur, c'est moi qui crée la lumière, » et qui répands les ténèbres: je pardonne et je punis: je » distribue le bien et le mal, la paix et la guerre, selon le mé- » rite d'un chacun: je suis le Seigneur qui fais toutes ces » choses ¹ ». Ainsi parloit Isaïe. Et deux cent cinquante ans après, Cyrus, vainqueur selon cet oracle, vit la prophétie, et publia cet édit: « Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse: Le Dieu » du ciel, le Seigneur m'a livré tous les royaumes de la terre, » et m'a recommandé de rebâtir sa maison dans Jérusalem² ».

Cent autres pareils exemples justifient la prescience et la providence de Dieu; mais celui-ci comprend tout et ne laisse rien à désirer.

VI^e ÉLÉV. La toute-puissante protection de Dieu.

« Montez à la cime d'une montagne élevée, vous qui annon- » cez à Sion la bonne nouvelle de son salut: élevez une voix » puissante, vous qui annoncez à Jérusalem son bonheur; » élevez votre voix, ne craignez pas. Dites aux villes de Juda: » Voici votre Dieu qui vient à votre secours; c'est votre Dieu » qui vient avec force et avec un bras dominant: il vient, et » avec lui vient sa récompense, et son ouvrage ne manquera » pas. Comme un pasteur paît son troupeau; comme il ra- » masse avec son bras pastoral ses tendres agneaux, et qu'il » porte lui-même les petits qui ne peuvent pas se soutenir; » ainsi fera le Seigneur ³ ».

« Qui est celui qui a mesuré l'immensité des eaux par sa » main, et qui a pesé les cieux avec son poignet, et avec trois » doigts, toute la masse de la terre? Qui est celui qui a mis » les montagues et les collines dans une balance ⁴ »? et a » pu faire que toute la terre se servant à elle-même de contre- » poids, demeurât dans l'équilibre au milieu des airs? « Qui

¹ Is. XLV. 1. 3. 4. 5. 6. 7. — ² II. Par. XXXVI. 22. 23. I. Esdr. I. 1. 2. VI. 2. 3. — ³ Is. XL. 9. 10. 11. — ⁴ Ib. 12.

» a aidé l'esprit du Seigneur, ou qui lui a servi de conseiller,
 » et lui a montré, dans ces grands ouvrages, ce qu'il falloit
 » faire¹ » ? S'il faut lui offrir des sacrifices dans sa grandeur,
 » le Liban n'aura pas assez de bois, ni la terre assez d'ani-
 » maux pour son holocauste² » ; c'est-à-dire que le cœur de
 l'homme, quoique plus grand que tout l'univers, et que toute
 la nature corporelle, n'aura pas assez d'amour et assez de des-
 sirs à lui immoler. Le cœur de l'homme se perd quand il veut
 adorer Dieu.

« Savez-vous bien le commencement de toutes choses ?
 » Avez-vous compris les fondements de la terre, ni comme
 » Dieu se repose sur son vaste tour³ », et en fait comme son
 siège ou comme l'escabeau de ses pieds ? « Levez les yeux, et
 » voyez qui a créé tous ces luminaires, qui les fait marcher
 » comme en ordre de bataille, et les nomme chacun par son
 » nom, sans en omettre un seul dans sa puissance ». Jacob
 qui, vous défiant de cette puissance, dites en vous-même :
 » Mes voies sont cachées au Seigneur, il ne sait plus où je
 » suis, et mon Dieu n'exercera pas son jugement sur moi, «
 pour me punir ou me sauver : « ignorez-vous que le Sei-
 » gneur est éternel, qu'il a marqué et créé les limites de la
 » terre ? Sans défaillance, sans travail, sans lassitude, il agit
 » sans cesse, et sa sagesse est impénétrable. Il rend la force à
 » celui qui est épuisé, il donne du courage et de la vertu à celui
 » qui n'est plus. La jeunesse la plus robuste tombera en faiblesse
 » malgré sa vigueur ; mais ceux qui espèrent au Seigneur
 » verront leurs forces se renouveler de jour en jour » ;
 quand ils croiront être à bout et n'en pouvoir plus, tout d'un
 coup « ils pousseront des ailes semblables à celles d'un aigle ;
 » ils courront et ne se laisseront point ; ils marcheront et ils
 » seront infatigables⁴ ». Marchez donc, âmes pieuses, mar-
 chez ; et quand vous croirez n'en pouvoir plus, redoublez
 votre ardeur et votre courage.

« Je vous tirerai, dit le Seigneur⁵, des extrémités de la terre.
 » Je vous ai pris la main, et je vous ferai revenir du bout du
 » monde ; je vous ai dit : Vous êtes mon serviteur, je vous ai

¹ Is. XL. 13. — ² Ib. 16. — ³ Is. 21. 22. — ⁴ Ib. XL. 26. 27.
 28. 29. 30. 31. — ⁵ Ib. XLI. 9. 10 et suiv.

» choisi, et ne vous ai point rejeté. Ne craignez donc rien,
 » puisque je suis avec vous; ne vous laissez point affaiblir,
 » puisque je suis votre Dieu. Je vous ai fortifié, je vous ai
 » secouru, et la droite de mon juste, de mon Christ a été
 » votre soutien. Tous vos ennemis seront confondus, et se-
 » ront comme n'étant pas; vous demanderez où ils sont, et
 » vous les verrez disparus : vos rebelles, qui vous livroient
 » de continuels assauts, seront comme n'étant pas; tous
 » leurs efforts seront vains et comme un néant, parce que,
 » moi, qui suis le Seigneur, je vous ai pris par la main, et je
 » vous ai dit dans le fond du cœur : Ne craignez point, je
 » vous ai aidé. Jacob, qui étois petit et foible comme un ver-
 » misseau qui à peine se peut traîner : Israélites, qui étiez
 » languissants, abattus et réduits au rang des morts, je vous
 » ai ressuscités, moi, le Seigneur, par mon secours tout-
 » puissant, et je suis votre rédempteur, moi le Saint d'Israël.
 » Vous mettrez vos ennemis en fuite; vous serez sur eux
 » comme un chariot neuf armé de tranchants de fer; vous
 » détruirez leurs armées; et leurs forteresses, fussent-elles
 » élevées comme des montagnes, vous les réduirez en poudre :
 » vous pousserez vos ennemis devant vous, comme un tour-
 » billon fait la poussière, et vous vous réjouirez dans le Sei-
 » gneur, et votre cœur, transporté d'aise, triomphera dans le
 » Saint d'Israël ».

Il ne faut pas dire que ce soient ici des miracles, des effets extraordinaires de la toute-puissance de Dieu. Dieu ne montre des effets sensibles de cette puissance, que pour nous convaincre de ce qu'il fait en toute occasion plus secrètement. Son bras n'est pas moins fort quand il se cache que quand il se déclare : il est toujours et partout le tout-puissant, « le triomphateur en Israël ¹, » comme il s'appelle lui-même, le protecteur invincible et toujours présent de ses amis.

« Écoute donc, Jacob, mon serviteur, Israël que j'ai élu.
 » Voici ce que dit le Seigneur : Moi qui te formé, moi qui te
 » crée, moi qui te tire du néant à chaque momnet, qui

¹ I. Reg. xv. 20.

» suis ton secours dès le ventre de ta mère ¹ », dès le commencement de ta vie, dans ta plus grande foiblesse et parmi les plus impénétrables ténèbres. « Mon serviteur que j'ai aimé », homme droit que j'ai choisi, je t'enverrai du ciel mes consolations, « j'épancherai des eaux abondantes sur » celui qui aura soif, je verserai des torrents sur cette terre » desséchée, je répandrai mon esprit sur toi », je te rendrai féconde en bonnes œuvres, et « je bénirai tes productions ». Écoutez ces paroles, âmes désolées, que Dieu semble avoir délaissées dans son courroux, mais que son amour cependant met à l'épreuve : vous vivrez, c'est moi qui le promets, moi qui suis le véritable et le Saint, le fidèle et le tout-puissant : je fais tout ce que je veux. Le Seigneur a juré, et il a dit : Si ce que je pense n'arrive pas, si ce que je résous ne s'accomplit point, je ne suis pas Dieu ; mais je suis Dieu, je suis le Dieu des armées, le Dieu qui fait tout ce qui lui plaît dans le ciel et dans la terre. Le Seigneur a prononcé, « et qui pourra anéantir son jugement ² » ? Le Seigneur a étendu son bras, et qui en pourra éviter les coups, ou détourner l'effet ?

VII^e ÉLÉV. La bonté de Dieu et son amour envers les siens.

C'est un père, c'est une mère, c'est une nourrice : « une mère » peut-elle oublier son enfant qu'elle a porté dans son sein ? » et quand elle l'oublieroit, je ne vous oublierai pas ³ », dit le Seigneur : « Le Seigneur ton Dieu t'a porté sur ses bras comme » un petit enfant ⁴, comme un aigle qui porte ses petits, qui » étend ses ailes sur eux, qui vole sur eux, et les provoque à » voler » : ainsi Dieu ne détourne point ses regards de dessus son nid, « et le garde comme la prunelle de son œil ⁵. Il nous » porte à ses mamelles pour nous allaiter, il nous met sur ses » genoux » ; et non content de nous nourrir, il joint à la nourriture les tendresses et les caresses : « comme une mère ca- » resse son enfant qui suce son lait ; ainsi je vous consolerais ⁶ », dit le Seigneur.

Plus que tout cela, c'est un amant passionné, c'est un ten-

¹ Is. XLIV. 1. 2, etc. — ² Job. XL. 3. — ³ Is. XLIX. 15. — ⁴ Deut. I. 31. — ⁵ Ib. XXXII. 10. 11. — ⁶ Is. LXVI. 12. 13.

dre époux. «Voici ce que dit le Seigneur à Jérusalem,» à l'âme fidèle : « Quand tu es venue au monde, tu étois dans l'impureté » de ton père Adam, dont tu avois hérité la corruption et le péché. « On ne t'avoit pas coupé le nombril, tu n'avois » point été lavée d'eau, ni salée de sel, ni enveloppée dans » des langes : personne n'avait eu compassion de toi, ni ne » t'avait regardée d'un œil de pitié ; exposée et jetée à terre » comme un avorton, par un extrême mépris, dès le jour de » ta naissance, tu n'étois que pour ta perte, et personne n'avoit » soin de toi¹ ». Voilà quelle est par elle-même la nature humaine conçue en iniquité et dans le péché. « Alors, dit » le Seigneur, je t'ai vue en passant, pauvre et délaissée ; » et pendant que, souillée encore de ton sang », et toute pleine de l'impureté de ta naissance, tu n'avais rien qui ne fit horreur, et que tu étois livrée inévitablement à la mort, « Je » t'ai dit: Je veux que tu vives. « Vis, malheureuse âme, » c'est » moi qui le dis : vis toute horrible que tu es dans l'impureté » de ton sang, dans l'ordure de ton péché. C'est ainsi que Dieu parle à l'âme qu'il lave par le baptême.

Mais ce n'est pas là qu'il borne ses soins : « Tu croisais, dit le Seigneur : ta raison se formoit peu à peu, et tu devenois capable des ornements qu'on donne à de jeunes » filles² », des vertus dont il faut parer les âmes dès leur jeunesse. Tu commençois à pouvoir porter des fruits ; « tes mamelles s'enfloient et se formoient, et tu étois parvenue à l'âge » qui donne des amants ». Mais de peur que tu n'en prisses qui fussent indignes de toi, je me suis présenté moi-même à tes desirs. « J'ai passé, et je t'ai vu en cet âge » : et, quoique tu fusses nue et pleine encore de confusion, sans raison sans règle par toi-même et dans tes premiers desirs, je t'ai épousée, je t'ai appelée dans ma couche et à des embrassements qui purifient l'âme : j'ai contracté avec toi un mariage éternel. « J'ai fait une alliance avec toi : j'ai juré par ma vérité, » que je ne t'abandonnerais pas, et tu es devenue mienne ; » je t'ai lavée d'une eau » sainte. Dès les premiers jours de ta naissance, où je t'avois ordonné de vivre, tu avois déjà été

¹ Ezech. xvi. 2. 4. 5. 6. — ² Ezech. xvi. 7. 8. 9. 10.

purgée par l'eau du baptême; mais il a fallu te laver encore des mauvais desirs que la racine impure de ta convoitise poussoit sans cesse : l'impureté du sang dont tu étois née , étoit encore sur toi ; je l'ai ôtée par de saintes instructions , et j'ai mis sur toi toute la sainteté de ton baptême. « Et je t'ai » oint d'une huile » sainte, par l'abondance de mes grâces. « Je t'ai donné des habits de diverses couleurs » : je t'ai ornée de toutes les vertus ; « et je t'ai chaussée avec soin » des plus belles peaux. « Je t'ai environnée d'habits de fin lin , qui » sont les justices des saints, et je t'ai revêtue des choses » les plus fines¹ » : je t'ai ôté, par ma grâce, tes desirs grossiers et charnels.

Mon amour a été plus loin , et ne voulant pas seulement que tu fusses nette et pure, mais encore riche et opulente, « je t'ai donné de grands ornements , des bracelets dans tes » bras, un riche collier autour de ton cou, des cercles d'or » et des pierreries pendantes à tes oreilles, et une couronne » sur ta tête. Tu reluisois toute d'or et d'argent, et tout étoit » riche et magnifique dans tes habits. Je te nourrissais de ce » qu'il y a de meilleur et de plus exquis » : toutes les douceurs étoient servies sur ta table. Par ces ornements, par ces soins, « ta beauté avoit reçu un si grand éclat, que tout le » monde en étoit ravi. Je t'ai élevée de cette beauté jusque » dans le trône : tout l'univers ne parloit que de ta beauté, que » moi seul je t'avois donnée , dit le Seigneur Dieu² », qui suis le beau et le bon par excellence, et l'auteur de toute beauté et de tout bien dans mes créatures.

Regarde, âme chrétienne, quel amour, quel époux t'a été donné ! Il t'a trouvée étant laide, il t'a fait belle : il n'a cessé de t'embellir de plus en plus ; il a prodigué sur toi tous ses dons, toutes ses richesses : il t'a placée dans son trône ; il t'a fait reine ; ses anges t'ont admirée comme l'épouse du Roi des Rois, comme reçue dans sa couche, unie à son éternelle félicité. Comblée de sa gloire et de ses délices, qu'avois-tu à désirer, âme chrétienne, pour connoître toutes les bontés et tout l'amour de cet époux bienfaisant ?

¹ Apoc. XIX. 8. — ² Ezech. XVI. 11. 12. 13. 14.

VIII^e. ÉLÉV. Bonté et amour de Dieu envers les pécheurs pénitents.

« On dit par commun proverbe : Si un mari quitte sa femme, et que se retirant de lui elle épouse un autre mari, la reprendra-t-il ? » Cette femme ne sera-t-elle pas souillée et abominable ? « Et toi, âme pécheresse, tu t'es livrée à tous tes amants ». Ce n'est pas moi qui t'avois quittée ; non, je suis un époux fidèle, et qui jamais ne fais divorce de moi-même : c'est toi, âme infidèle, qui m'as abandonné, et t'es donnée, non pas à un seul amant, mais à mille et mille corrupteurs. « Reviens toutefois à moi, dit le Seigneur, et je te recevrai ¹ ».

« Regarde de tous côtés, » et tant que ta vue se pourra étendre, tu ne verras que des marques de tes infamies. « En quel lieu ne t'es-tu pas prostituée », âme impudique et livrée à tous les desirs de ton cœur ? « Tu étois comme exposée dans les chemins publics, et il n'y avoit aucune créature qui ne captivât ton cœur ». Te répéterai-je tes vengeances, tes envies, tes haines secrètes, ton ambition à laquelle tu sacrifiois tout, tes amours impures et désordonnées ? « Toute la terre a été souillée de tes prostitutions et de tes malices. Tu as le front d'une impudique, tu n'as pas rougi de tes excès. Reviens donc du moins dorénavant : appelle-moi mon père, mon époux et le conducteur de ma virginité. Pourquoi veux-tu toujours t'éloigner de moi comme une femme courroucée, et veux-tu persister dans ton injuste colère ? Tu as dit que tu ferais mal, tu t'en es vantée, et tu l'as fait, et tu l'as pu ² ». Je t'ai abandonnée à tes voies. « Reviens, infidèle ; et je ne détournerai pas mes yeux de toi : parce que je suis le Saint, dit le Seigneur : et ma colère ne sera pas éternelle. Connois seulement ton iniquité, et que tu as prévariqué contre le Seigneur. Il n'y a point d'arbre feuillu dans la forêt, qui ne soit témoin de ta honte » ; il n'y a point de vain plaisir qui ne t'ait déçue : « et tu ne m'as point écouté, dit le Seigneur. Convertissez-vous, enfants rebelles, convertissez-vous ³ ».

¹ Jerem. III. 1. — ² Ib. III. 2. 3. 4. 5. — ³ Ib. 12. 13. 14.

Revenez à la maison paternelle, enfants prodigues ¹, on vous rendra votre première robe, on célébrera un festin pour votre retour, toute la maison sera en joie, et votre père, touché d'une tendresse particulière, s'excusera envers les justes qui ne l'ont jamais quitté, en leur disant : « Vous êtes » toujours avec moi ; mais il faut que je me réjouisse, parce » que votre frère étoit mort, et il est ressuscité : il étoit » perdu, et il a été retrouvé ² ». Réjouissez-vous avec moi, et avec tout le ciel, qui fait une fête de la conversion des pécheurs, et « conçoit une joie plus grande pour le retour » d'un seul, que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de pénitence ³ ».

« Revenez donc, enfants désobéissants, revenez, épouses » infidèles, parce que je suis votre époux ⁴ ». « Est-ce ma vocation que l'impie périsse, et non pas qu'il se convertisse, » et qu'il vive ? Convertissez-vous, faites pénitence, et » votre péché ne vous tournera pas à ruine. Eloignez de » vous toutes vos prévarications et vos désobéissances, et faites-vous un cœur nouveau et un nouvel esprit. Et pourquoi » voulez-vous mourir, maison d'Israël, pendant que moi, » moi que vous avez offensé, je veux votre vie ! Non, je ne » veux point la mort du pécheur, dit le Seigneur Dieu : revenez et vivez ⁵ ».

« C'est moi, c'est moi-même qui efface vos iniquités pour » l'amour de moi-même, et pour contenter ma bonté : et je » ne me ressouviendrai plus de vos péchés. Seulement, souvenez-vous de moi. Entrons en jugement l'un avec l'autre : je veux bien me rabaisser jusque-là : Plaidez votre » cause ; avez-vous de quoi justifier vos ingrattitudes ⁶, après » que je vous ai pardonné tant de fois ? Jacob, souvenez-vous » en, ne m'oubliez pas. J'ai effacé comme un nuage vos iniquités : j'ai dissipé vos péchés, comme le soleil dissipe un » brouillard. Pécheurs, retournez à moi, parce que je vous ai » rachetés. O cieux, chantez ses louanges : terre, faites retentir vos louanges d'une extrémité à l'autre : montagnes,

¹ Luc. xv. 22. 23 et suiv. — ² Ib. xv. 31. 32. — ³ Ib. 6. 7. —

⁴ Jerem. iii. 14. — ⁵ Ezech. xviii. 23. 30. 31. 32. — ⁶ Is. xliiii. 25. 26.

» portez vos cantiques jusques aux nues, parceque le Seigneur
 » a fait miséricorde ¹. Autant que le ciel est au dessus de la
 » terre, autant a-t-il exalté et affermi ses miséricordes : au-
 » tant que le levant est loin du couchant, autant a-t-il éloigné
 » de nous nos iniquités. Comme un père a pitié de ses enfants,
 » ainsi Dieu a eu pitié de nous, parce qu'il connoît nos foi-
 » blesses et de quelle masse nous sommes pétris. Nous ne
 » sommes que boue et poussière ; nos jours s'en vont comme
 » une herbe, et tombent comme une fleur : notre âme, plus
 » fragile encore que notre corps, n'a point de consis-
 » tance ² ».

IX^e ÉLÉV. L'amour de Dieu méprisé et implacable.

« Parce que vous n'avez pas voulu servir le Seigneur votre
 » Dieu avec plaisir et dans la joie de votre cœur, dans l'abon-
 » dance de tous biens, vous serez assujetti à un ennemi im-
 » placable que le Seigneur enverra sur vous, dans la faim et
 » dans la soif, dans la nudité et dans la disette ; et il mettra
 » sur vos têtes un joug de fer dont vous serez accablé.....³
 » et comme le Seigneur a pris plaisir de vous bien faire, de
 » vous multiplier, de vous enrichir à pleines mains ; ainsi il
 » prendra plaisir de vous perdre, de vous détruire, de vous
 » écraser ⁴ ». Pesez ces paroles : la mesure de vos tourments
 sera l'amour méprisé.

» Pourquoi criez-vous vainement, et que vous sert de
 » pousser jusqu'au ciel vos plaintes inutiles sous la main qui
 » vous brise ? Votre fracture est incurable ; la gangrène est
 » dans votre plaie, et il n'y a plus de remède : il n'y a plus
 » pour vous de baume ni de ligature. Je vous ai frappé d'un
 » coup d'ennemi ¹, d'une plaie cruelle : non d'un châtiment
 » paternel pour vous corriger, mais du coup d'une main ven-
 » geresse et impitoyable, pour contenter une inexorable jus-
 » tice. Vos péchés sont devenus durs par la dureté de votre
 » cœur, par vos habitudes invétérées, par votre inflexibilité
 » dans le mal. Et moi aussi, dit le Seigneur, je m'endurcirai
 » sur vous, et j'oublierai que je suis père. Vous implorerez

¹ *Ib.* XLIV. 21. 22. 23. — ² *Ps.* CII. 11. 12. 13. 14. 15. — ³ *Deut.* XXVIII. 47. 48. — ⁴ *Ib.* 63. — ⁵ *Jerem.* XXX. 12. 13. 14.

» en vain ma miséricorde, poussée à bout par vos ingratitude
 » des : votre insensibilité fait la mienne. Je vous ai fait ce
 » cruel et insupportable traitement, à cause de la multitude
 » de vos crimes, et de vos durs péchés ¹ » : à cause de la dureté inflexible de votre cœur rebelle et opiniâtre.

« Il est temps que le jugement commence par la maison
 » de Dieu ² : Amenez-moi Jérusalem ; amenez-moi cette âme
 » comblée de tant de grâces : je la perdrai ; je l'effacerai
 » comme on efface une écriture dont on ne veut pas qu'il
 » reste aucun trait ; je passerai et repasserai un stylet de fer
 » sur son visage ³ », et il n'y restera rien de sain et d'entier.

X°. ÉLEV. La sainteté de Dieu : Dieu est le saint d'Israël, le très-saint, trois fois saint.

Dieu se délecte particulièrement dans le nom de saint. Il s'appelle très-souvent *le Saint d'Israël* ⁴. Il veut que sa sainteté soit le motif, soit le principe de la nôtre : « Soyez saints, » parce que je suis saint ⁵ ». Sa sainteté qui fait la consolation de ses fidèles, fait aussi l'épouvante de ses ennemis. « A qui est-ce que tu t'attaques, Rabsace insensé : de qui as-tu blasphémé le nom ? contre qui as-tu élevé la voix, et lancé tes regards superbes ? contre le Saint d'Israël. Pendant que tu t'emportois comme un furieux contre moi, ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. Je mettrai un frein à ta bouche, et un cercle de fer à tes narines ; et je te ramènerai au chemin par où tu es venu ⁶ ».

Et ailleurs : « Le vigilant et le saint est descendu du ciel ⁷ » ; c'est un ange, si vous voulez ; quoi qu'il en soit, sa puissance est dans sa sainteté. La sentence est partie d'en haut : « Et il » a crié puissamment : Coupez l'arbre, abattez ses branches : » il a été ainsi ordonné dans l'assemblée de ceux qui veillent » toujours : c'est la sentence des saints, dont la force est dans » leur sainteté ». Et après : « Le royaume a été donné au peuple des saints du Très-Haut » : parce qu'il est saint, et le

¹ Ib. 15. — ² I. Pet. iv. 17. — ³ IV. Reg. xxi. 12. 13. — ⁴ Ps. lxx. 22. Is. xii. 6. et ailleurs. — ⁵ Lev. xii. 44. 45. xix. 2. et ailleurs. — ⁶ IV. Reg. xix. 22. 28. Is. xxxvii. 23. 29. — ⁷ Dan. iv. 10. 11. 14. — ⁸ Ib. vii. 18. 22.

tout-puissant protecteur de la sainteté. Les païens mêmes savoient la puissance attachée à la sainteté du nom divin. La reine vint dire au Roi Balthazar : Il y a un homme dans votre » royaume qui a en lui-même l'esprit des saints dieux ¹ » ; c'étoit-à-dire , l'esprit de prédiction et d'une efficace divine.

« J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé et haut, et ce » qui étoit au dessous de lui remplissoit le Temple. Des Séraphins étoient autour, l'un avoit six ailes, et l'autre autant : deux ailes couvroient la face du Seigneur, deux voiloient ses pieds, et les deux autres servoient à voler. Et ils » crioient l'un à l'autre, et ils disoient : Saint, saint, saint le Seigneur, Dieu des armées ; toute la terre est remplie de sa gloire. Et les gonds des portes trembloient à la voix de celui » lui qui crioit ; et la maison fut remplie de fumée ² ». Voilà donc la sainteté de Dieu, voilà pourquoi il est appelé le Saint d'Israël. Il se manifeste à son prophète comme le très-saint, le trois fois saint dans ses trois personnes : et la gloire et la majesté qui remplissent toute la terre, sont l'éclat de sa sainteté, dont « il est revêtu comme d'un vêtement ³ », dit David, et saint Jean dans l'Apocalypse voit « quatre animaux qui ne » cessoient de crier jour et nuit : Saint, saint, saint, le Seigneur, Dieu tout-puissant, qui étoit, et qui est, et qui doit » venir ⁴ ». Remarquez ce cri partout : il n'y a rien qu'on publie avec un cri plus grand et plus persévérant : rien qui éclate plus hautement dans tout l'univers, que la sainteté de Dieu.

La sainteté est l'abrégé, et comme un précis des perfections divines. Le fils de Dieu même, dans sa dernière oraison, parlant à son père, comme pour renfermer en un seul mot ses perfections, l'appelle « mon père saint, mon père » juste ⁵ ». Et on ne trouve pas, dans son Evangile, qu'il lui ait donné d'autre titre que ces deux qui n'en font qu'un. Lui-même est connu sous le nom de saint et de juste : « La » chose sainte qui naîtra en vous, sera appelée le fils de » Dieu ». Les démons parlent comme l'ange : « Je sais que

¹ *Is.* v. 10. 11. — ² *Is.* vi. 1. 2. 3. 4. — ³ *Ps.* ciii. 2. —

⁴ *Apoc.* iv. 8. — ⁵ *Joan.* xvii. 11. 25. — ⁶ *Luc.* i. 35.

» vous êtes le saint de Dieu ¹ ». Daniel l'avoit nommé en esprit à cause de son onction, « le saint des saints ² ». Isaïe l'appelle « le juste ³ ». Saint Pierre unit ensemble ces deux qualités, en disant : « Vous avez renié le saint et le » juste ⁴ ».

XI^e ÉLÉV. Ce qu'on entend par la sainteté.

La sainteté est en Dieu une incompatibilité essentielle avec tout péché, avec tout défaut, avec toute imperfection d'entendement et de volonté.

Premièrement. L'injustice, l'iniquité, le péché ne peut être en lui : il est la règle, et bon par essence, sans qu'il puisse y avoir en lui aucun défaut. Il n'entend et ne veut que ce qu'il faut entendre et vouloir : son entendre et son vouloir sont sa nature, qui est toujours excellente. Sa perfection morale et sa perfection naturelle ne sont qu'un : il est également indéfectible par son être, et infaillible dans son intelligence et sa volonté : par conséquent incompatible avec tout péché, avec tout défaut.

Secondement. Il appartient à lui seul de purifier du péché les consciences souillées : « Il est saint et sanctificateur : il est juste et justifiant le pécheur, comme dit saint Paul ⁵ ».

Troisièmement. Il est incompatible avec les pécheurs, et les rejette de devant lui par toute sa sainteté et par toute son essence. « Le matin », et dans le temps que les pensées sont les plus nettes, et qu'on en doit offrir à Dieu les prémices, « Seigneur, dit le Psalmiste, je me présenterai devant » vous, et je verrai clairement, dans votre lumière, que vous » êtes un Dieu qui ne voulez point l'iniquité. Le malin n'habite point auprès de vous ; et les injustes ne subsisteront » point devant vos yeux. Vous haïssez tous ceux qui commettent des péchés : vous perdrez tous ceux qui profèrent des » mensonges : l'homme sanguinaire et l'homme trompeur » sont en abomination devant le Seigneur ⁶ ».

Quatrièmement. Les pécheurs l'attaquent inutilement par

¹ Marc. I. 24. — ² Dan. III. 24. — ³ Is. XLV. 21. — ⁴ Act. III. 14. — ⁵ Rom. III. 26. — ⁶ Ps. V. 5. 6. 7.

leur rébellion : et sa sainteté demeure inviolable au milieu des impiétés, des blasphèmes, des impuretés, dont tout l'univers est rempli par la malice des hommes et des démons.

Cinquièmement. Il demeure saint, quoique pour punir les pécheurs il les livre à leurs mauvais desirs : parce que, les y livrer n'est pas les produire. Dieu ne fait que se soustraire lui-même à un cœur ingrat ; et cette soustraction est sainte, parce que Dieu se soustrait justement lui-même à ceux qui le quittent, et punit leur égarement volontaire, en les frappant d'aveuglement. Il fait tout dans l'homme, excepté le seul péché, où son action ne se mêle point. Celui qu'il permet, ne le souille point, parce que lui seul il en peut tirer un bien infini, et plus grand que n'est la malice de tous les péchés ensemble : comme quand il tire de la malice des Juifs un sacrifice si saint, qu'il y a de quoi expier tous les crimes.

Sixièmement : Il purifie les justes par mille épreuves : il les met dans le creuset et dans le feu, dans le feu de cette vie, dans le feu de l'autre : « et rien de souillé n'entre en » son royaume ¹ ».

Enfin sa sainteté est la conviction de toute l'iniquité des hommes. « Malheur à moi, s'écrie Isaïe², après avoir vu la » majesté du trois fois saint : malheur à moi avec mes lèvres » impures, au milieu d'un peuple souillé. J'ai vu de mes » yeux le roi des armées : Va, dit-il, et dis à ce peuple : » Ecoutez, et ne comprenez pas. Aveugle le cœur de ce peuple, appesantis ses oreilles, ferme ses yeux ³ ». C'est l'effet de la sainteté de Dieu lorsqu'elle a été méprisée. Je serai sanctifié au milieu d'eux en les punissant : je laverai mes mains dans leur sang ; et ma juste vengeance fera éclater ma sainteté.

« Les choses saintes sont pour les saints », s'écriait-on autrefois avant la communion. « Il n'y a qu'un saint, un seul » Seigneur, un seul Jésus-Christ », répondoit le peuple. O Seigneur ! sanctifiez-nous, afin que nous sanctifions et glori-

¹ Apoc. xxi. 27. — ² Is. vi. 5. 9. 10,

fiions votre nom. En vérité, en vérité, je vous le dis : « je » ne vous connois pas; retirez-vous de moi, vous tous qui » opérez l'iniquité ¹ ».

Approchez, pécheurs pénitents : purifiez-vous dans la source de la pureté : « Si vos péchés sont rouges comme » l'écarlate, je les blanchirai comme la neige ² ». Quel merveilleux changement ! l'Éthiopien n'a plus la peau noire, elle éclate d'une céleste blancheur : la sainteté de Dieu a fait cet ouvrage. « Soyez donc saints, parce que je suis saint, » dit le Seigneur ³ ». Soyez saints, ministres de Dieu et de ses autels, dispensateurs de sa parole et de ses mystères ; parce que Dieu vous a choisis pour sanctifier son peuple. « Peuple de Dieu, soyez saint, parce que Dieu habite au milieu de vous ⁴ » : sanctifiez vos âmes où il veut établir sa demeure, et vos corps qui sont les temples de son Saint-Esprit.

II^e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS A LA TRÈS-SAINTE TRINITE.

I^{re} ÉLÉV. Dieu est fécond, Dieu a un fils.

Pourquoi Dieu n'auroit-il pas de fils ? Pourquoi cette nature bienheureuse manqueroit-elle de cette parfaite fécondité qu'elle donne à ses créatures ? Le nom de père est-il si déshonorant et si indigne du premier être, qu'il ne lui puisse convenir selon sa propriété naturelle ? « Moi qui fais enfanter » les autres, ne pourrai-je pas enfanter moi-même ⁵ ? Et s'il est si beau d'avoir, de se faire des enfants par l'adoption, n'est-il pas encore plus beau et plus grand d'en engendrer par nature ?

Je sais bien qu'une nature immortelle n'a pas besoin comme la nôtre, mortelle et fragile, de se renouveler, de se perpétuer, en substituant à sa place des enfants qu'on laisse au monde quand on le quitte. Mais en soi-même, indépen-

¹ Matth. VII. 23. — ² Is. I. 18. — ³ Levit. XI. 43. 44 ; I. Petr. I. 16. — ⁴ Levit. XXVI. 2. I. Cor. III. 16. 17 ; II. Cor. VI. 16. —

⁵ Is. LXVI. 9.

damment de cette nécessaire réparation, n'est-il pas beau de produire un autre soi-même par abondance, par plénitude, par l'effet d'une inépuisable communication ; en un mot, par fécondité, et par la richesse d'une nature heureuse et parfaite.

C'est par une participation de cette bienheureuse fécondité que l'homme est fécond. Quand il seroit demeuré immortel, selon le premier dessein de sa création, quand il eût plu à son créateur de consommer au temps destiné sa félicité sur la terre ; on entend toujours que de soi il est beau d'être fécond, et d'engendrer de soi-même, et de sa propre substance, un autre soi-même. Qu'on laisse cette féconde efficacité dans sa pureté primitive et originaire, elle pourra cesser quand Dieu voudra, quand le nombre d'hommes qu'il veut rendre heureux sera complété ; mais d'elle-même, elle sera toujours regardée comme riche et comme parfaite. Et d'où viendrait cette perfection, sinon de celle de Dieu, toujours fécond en lui-même et toujours père ?

Quand le Sage a prononcé ces paroles : « Qui est celui qui » est élevé au plus haut des cieux par sa puissance, et qui en » descend continuellement par ses soins ? Qui tient les vents » en ses mains ? Qui tient la mer dans ses bornes, et mesure » les extrémités de la terre ? Quel est son nom, et quel est le nom de son fils, si vous le savez ¹ » ? Ce n'est pas là une simple idée et des paroles en l'air ; il a prétendu proposer un mystère digne de Dieu, et quelque chose de très-véritable et de très-réel, quoiqu'en même temps incompréhensible. Dans sa nature infinie il y a vu un père qu'on ne comprend pas, et un fils dont le nom n'est pas connu. Il n'est donc plus question que de le nommer, et on le doit reconnoître, pourvu qu'on avoue qu'il est ineffable.

C'est-à-dire, que pour connoître le Fils de Dieu il faut s'élever au dessus des sens et de tout ce qui peut être connu et nommé parmi les hommes ; il faut ôter toute imperfection au nom de fils, pour ne lui laisser que ceci, que tout fils est de même nature que son père, sans quoi le nom de fils ne sub-

¹ Prov. XXX. 4.

siste plus. Un enfant d'un jour n'est pas moins homme que son père ; il est un homme moins formé, moins parfait ; mais pour moins homme cela ne se peut, et les essences ne se peuvent pas diviser ainsi. Mais si un homme et un fils de l'homme peut être imparfait, un Dieu et un fils de Dieu ne le peut pas être. Otons donc cette imperfection au Fils de Dieu, que demeurera-t-il autre chose, sinon ce qu'ont dit nos Pères dans le concile de Nicée, et dès l'origine du christianisme, qu'il est « Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai » Dieu de vrai Dieu » : fils parfait d'un père parfait, d'un père qui n'attendant pas sa fécondité des années, est père dès qu'il est, qui n'est jamais sans fils ; dont le fils n'a rien de dégénéral, rien d'imparfait, rien à attendre de l'âge ; car tout cela n'est que le défaut de la naissance des hommes.

Dieu le Père n'a non plus le besoin de s'associer à quelque autre chose que soi, pour être père et fécond ; il ne produit pas hors de lui-même cet autre lui-même ; car rien de ce qui est hors de Dieu n'est Dieu. Dieu donc conçoit en lui-même ; il porte en lui-même son fruit qui lui est coéternel. Encore qu'il ne soit que père, et que le nom de mère qui est attaché à un sexe imparfait de soi et dégénéral, ne lui convienne pas, il a toutefois un sein comme maternel où il porte son fils : « Je t'ai, dit-il ¹, engendré aujourd'hui d'un sein maternel : *ex utero* ». Et le fils s'appelle lui-même « le Fils » unique qui est dans le sein du père ² : caractère uniquement propre au fils de Dieu. Car où est le fils, excepté lui, qui est toujours dans son père, et ne sort jamais de son sein ? Sa conception n'est pas distinguée de son enfantement ; le fruit qu'il porte est parfait dès qu'il est conçu, et jamais il ne sort du sein qui le porte. Qui est porté dans un sein immense, est d'abord aussi grand et aussi immense que le sein où il est conçu, et n'en peut jamais sortir. Dieu l'engendre, Dieu le reçoit dans son sein, Dieu le conçoit, Dieu le porte, Dieu l'enfante, et la sagesse éternelle, qui n'est autre chose que le Fils de Dieu, s'attribue dans Salomon, et « d'être conçue et » d'être enfantée ³ ; et tout cela n'est que la même chose.

¹ Ps. cix. — ² Joan. i. 18. — ³ Prov. viii. 24.

Dieu n'aura jamais que ce fils, car il est parfait, et il ne peut en avoir deux ; un seul et unique enfantement de cette nature parfaite en épuise toute la fécondité, et en attire tout l'amour. C'est pourquoi le Fils de Dieu s'appelle lui-même l'Unique, le Fils unique, *Unigenitus* ¹ : par où il démontre en même temps qu'il est Fils, non par grâce et par adoption, mais par nature. Et le Père confirmant d'en haut cette parole du Fils, fait partir du ciel cette voix : « Celui-ci » est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis plu ² : c'est mon fils, je n'ai que lui, et aussi de toute éternité je lui ai donné, et lui donne sans fin tout mon amour.

II^e ÉLÉV. Dieu de Dieu, le fils de Dieu ne dégenère pas.

Un Dieu peut-il venir d'un Dieu ! Un Dieu peut-il avoir l'être d'un autre que de lui-même ? Oui, si ce Dieu est fils. Il répugne à un Dieu de venir d'un autre comme créateur qui le tire du néant ; mais il ne répugne pas à un Dieu de venir d'un autre, comme d'un père qui l'engendre de sa propre substance. Plus un fils est parfait, ou, si l'on peut ainsi parler, plus un fils est fils, plus il est de même nature et de même substance que son père, plus il est un avec lui ; et s'il pouvoit être de même nature et de même substance individuelle, plus il seroit fils parfait. Mais quelle nature peut être assez riche, assez infinie, assez immense pour cela, si ce n'est la seule infinie et la seule immense : c'est-à-dire la seule nature divine ? C'est ainsi qu'il nous a révélé, que Dieu est père, que Dieu est fils, et que le père et le fils sont un seul Dieu, parce que le Fils engendré de la substance de son Père, qui ne souffre point de division, et ne peut avoir de parties, ne peut être rien moins qu'un Dieu et un même Dieu avec son Père : car qui dit substance de Dieu, la dit toute, et dit par conséquent, Dieu tout entier.

Qui sort de Dieu de cette sorte, c'est-à-dire, de toute sa substance, possède en même temps son éternité tout entière, selon ce que dit le prophète : « Sa sortie est dès le » commencement ; dès les jours de l'éternité ³ ». parce que

¹ Joan. I. 18. — ² Luc. IX. 35. — ³ Mich. V. 2.

l'éternité est la substance de Dieu, et quiconque est sorti de Dieu et de sa substance, en sort nécessairement avec une même éternité, une même vie, une même majesté. Car si un père transmet à son fils toute sa noblesse, combien plus le Père éternel communique-t-il à son Fils toute la noblesse avec toute la perfection et l'éternité de son être ; ainsi le Fils de Dieu nécessairement est coéternel à son Père, car il ne peut y avoir rien de nouveau ni de temporel dans le sein de Dieu. La mutation et le temps dont la nature est de changer toujours, n'approche point de ce sein auguste ; et la même perfection, la même plénitude d'être qui en exclut le néant, en exclut toute nature changeante. En Dieu tout est permanent, tout est immuable ; rien ne s'écoule dans son être, rien n'y arrive de nouveau ; et ce qu'il est un seul moment, si on peut parler de moment en Dieu, il l'est toujours.

« Au commencement le Verbe étoit ¹ ». Remontez à l'origine du monde, « le Verbe étoit ». Remontez plus haut si vous pouvez, et mettez tant d'années que vous voudrez les unes devant les autres, « il étoit » : il est comme Dieu « celui » qui est ». Saint Jean disoit dans l'Apocalypse ² « : La grâce » vous soit donnée par celui » qui n'est autre que celui « qui » est, qui étoit, et qui viendra » : c'est Dieu. Et un peu après : c'est Jésus-Christ dont saint Jean dit : « Le voilà qui vient » dans les nues ». Et c'est lui qui prononce ces paroles : « Je suis l'alpha et l'oméga ; le commencement et la fin : » dit le Seigneur Dieu, qui est et qui étoit et qui viendra. » Jésus-Christ est donc comme son père, « celui qui est, et qui » étoit » : il est celui dont l'immensité embrasse le commencement et la fin des choses : et comme Fils, et étant de même nature, de même substance que son Père, il est aussi de même être, de même durée et de même éternité.

III^e ÉLEV. Images dans la nature : de la naissance du Fils de Dieu.

Voyez cette délicate vapeur que la mer doucement touchée du soleil, et comme imprégnée de sa chaleur, envoie jour

¹ Joan. 1. 1. — ² Apoc. 1. 4. 8.

et nuit comme d'elle-même vers le ciel, sans diminution de son vaste sein. C'est pourtant le plus pur de sa substance, et quelque chose de même nature, quoique non de même matière que les eaux qu'elle se réserve. Ainsi, dit Salomon, « la sagesse que Dieu engendre dans l'éternité » est une vapeur de sa toute-puissante vertu, et une très-*» pure émanation de sa clarté ¹ ».*

On peut entendre encore par cette vapeur, la chaleur même qui sort du soleil, « dont nul ne se peut cacher ² », comme dit David. Quoi qu'il en soit, on voit que le sage cherche, par toutes ces comparaisons, à nous faire entendre une génération qui n'altère ni n'entame point la substance; et dans le Père et le Fils une distinction qui n'en ôte point l'unité. C'est ce qui ne se trouve pas dans la créature, et encore moins dans les créatures corporelles; mais il nous propose pourtant ce qu'il y a de plus épuré dans la nature sensible, pour en tirer des images les plus dégagées qu'il sera possible de l'altération qui paroît dans les productions ordinaires.

Considérez cet éclat, ce rayon, cette splendeur qui est la production et comme le fils du soleil : elle en sort sans le diminuer, sans s'en séparer elle-même, sans attendre le le progrès du temps. Tout d'un coup, dès que le soleil a été formé, sa splendeur est née et s'est répandue avec lui, et on y voit toute la beauté de cet astre. Ainsi disoit Salomon, la sagesse sortie du sein de Dieu, « est la délicate vapeur, la » très-pure émanation, le vif rejaillissement, l'éclat de sa » lumière éternelle ³ » : ou comme parle saint Paul, c'est, « le rayon resplendissant de la gloire de Dieu et l'empreinte » de sa substance ⁴ ». Dès que la lumière est, elle éclate; si l'éclat et la splendeur du soleil n'est pas éternel, c'est que la lumière du soleil ne l'est pas non plus, et par une contraire raison, si la lumière étoit éternelle, son éclat et sa splendeur le seroient aussi. Or, Dieu est une lumière où il n'y a point de ténèbres; une lumière qui n'étant point faite, subsiste éternellement par elle-même, et ne connoît ni com-

¹ Sap. vii. 25. — ² Ps. xviii. 7. — ³ Sap. vii. 25. — ⁴ Heb. i. 3.

mencement ni déclin. Ainsi son éclat qui est son Fils, est éternel comme lui, et ne se divise pas de sa substance. Tous les rayons pour ainsi parler, tiennent au soleil, son éclat ne se détache jamais : ainsi sans se détacher de son Père, le Fils de Dieu en sort éternellement; et mettre Dieu sans son Fils, c'est mettre la lumière sans rayon et sans splendeur.

Mais passons à l'autre expression de saint Paul. « Le Fils de Dieu, dit l'apôtre, est le caractère et l'empreinte de la » substance de son Père ¹ ». Lorsqu'un sceau est appliqué sur de la cire, cette cire, sans rien détacher du sceau qui s'imprime en elle, en tire la ressemblance tout entière, et se l'incorpore, en sorte qu'on ne peut plus l'en séparer. Regardez-la bien, aucun trait né lui est échappé, et cependant tout est demeuré dans le sceau sous lequel elle a pris sa forme. Ainsi le Fils de Dieu a tout pris du Père, sans lui rien ôter : il en est la parfaite image, « l'empreinte », l'expression tout entière, non de sa figure, car Dieu n'en a point; mais comme parle saint Paul, « de sa substance » : selon la force de l'original, on pourroit traduire, « de sa personne ». Il en porte tous les traits, c'est pourquoi il dit : « Qui » me voit, voit mon Père ² », et ailleurs : « Comme le Père a la » vie en soi, ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en » soi ³. Comme le Père ressuscite les morts et leur rend » la vie, aussi le Fils donne la vie à qui il lui plaît ⁴ ». Et il n'exprime pas seulement son Père dans les effets de sa puissance; il en exprime tous les traits, tous les caractères naturels et personnels; en sorte que si on pouvoit voir le Fils sans voir le Père, on le verroit tout entier dans son Fils.

Mais qui pourroit expliquer quels sont ces traits et ces caractères du Père éternel qui reluisent dans son Fils? Cela n'est pas de cette vie : et tout ce qu'on en peut dire, c'est que n'y ayant rien en Dieu d'accidentel, tout ces traits du Père que le Fils porte empreints dans sa personne, sont de la substance ou de la personne du Père. Il est cette impression substantielle que le Père opère de tout ce qu'il est; c'est en opérant cette impression qu'il engendre son Fils.

¹ Heb. 1. 3. — ² Joan. xiv. 9. — ³ *Ibid.* v. 26. — ⁴ *Ib.* v. 21.

Voici dans le sage quelque chose de plus délicat. La sagesse éternellement conçue dans le sein de Dieu, « est un » miroir sans tache de sa majesté, et l'image de sa bonté¹ », C'est quelque chose de trop grossier pour le Fils de Dieu, que l'impression d'un cachet, ou que l'expression de la ressemblance dans une image qu'on taille avec un ciseau, ou qu'on fait avec des couleurs. La nature a quelque chose de plus délicat : et voici dans de claires eaux et dans un miroir, un nouveau secret pour peindre et faire une image. Il n'y a qu'à présenter un objet, et aussitôt il se peint lui-même, et cet admirable tableau ne dégénère par aucun endroit de l'original : C'est en quelque sorte l'original même. Cependant rien ne dépérit ni à l'orinal, ni à la glace polie où il s'est imprimé lui-même tout entier. Pour achever ce portrait, on n'a pas besoin du secours du temps, ni d'une ébauche imparfaite ; un même instant le commence et l'achève ; et le dessin comme le fini n'est qu'un seul trait.

IV^e ÉLÉV. Image plus épurée dans la créature raisonnable.

Tout cela est mort : le soleil, son rayon, sa chaleur : un cachet, son expression ; une image ou taillée ou peinte ; un miroir et les ressemblances que les objets y produisent, sont des choses mortes. Dieu a fait une image plus vive de son éternelle et pure génération ; et afin qu'elle nous fût plus connue, c'est en nous-mêmes qu'il l'a faite.

Il l'a faite, lorsqu'il a dit : « Faisons l'homme² ». Il voulut alors faire quelque chose, où fût déclarée l'opération de son Fils ; d'un autre lui-même, puisqu'il dit : « Faisons ». Il voulut faire quelque chose qui fût vivant comme lui, intelligent comme lui, saint comme lui, heureux comme lui : autrement, on ne sauroit ce que voudroit dire, « Faisons l'homme » à notre image et ressemblance ». « A notre image », dans le fond de sa nature ; « à notre ressemblance », par la conformité de ses opérations avec la nôtre, éternelle et indivisible.

C'est par l'effet de cette parole : « Faisons l'homme à

¹ Sap. vii. 26. — ² Gen. i. 26.

» notre image », que l'homme pense ; et penser, c'est concevoir : toute pensée est conception et expression de quelque chose : toute pensée est l'expression, et par là une conception de celui qui pense, si celui qui pense pense à lui-même, et s'entend lui-même ; et c'en seroit une conception et expression parfaite, éternelle, substantielle, si celui qui pense étoit parfait, éternel, et s'il étoit par sa nature tout substance, sans rien avoir d'accidentel en lui-même, ni rien qui puisse être surajouté à sa pure et inaltérable substance.

Dieu donc qui pense substantiellement, parfaitement, éternellement, et qui ne pense ni ne peut penser qu'à lui-même, en pensant, connoît quelque chose de substantiel, de parfait et d'éternel comme lui : c'est là son enfantement, son éternelle et parfaite génération. Car la nature divine ne connoît rien d'imparfait ; et en elle la conception ne peut être séparée de l'enfantement. C'est donc ainsi que Dieu est Père ; c'est ainsi qu'il donne la naissance à un Fils qui lui est égal : c'est là cette éternelle et parfaite fécondité, dont l'excellence nous a ravis, dès que sous la conduite de la foi nous avons osé y porter notre pensée. Concevoir et enfanter de cette sorte, c'est être la perfection et l'original : et concevoir et enfanter comme nous faisons à notre manière imparfaite, c'est être fait à l'image et ressemblance de Dieu.

Nous pouvons donc maintenant répondre à la question de Salomon : « Dites-nous son nom, et le nom de son fils, si » vous le savez ¹ » : Nous le savons à présent qu'il nous l'a appris. Son nom est « le Verbe ² », la parole : non une parole étrangère et accidentelle ; Dieu ne connoît rien de semblable ; mais une parole qui est en lui une personne subsistante, coopératrice, concrétatrice, « composant et arrangeant » toutes ces choses avec lui³, comme dit le même Salomon : une personne qui n'a point commencé, puisque, dit saint Jean : « au commencement elle étoit ⁴ » : une personne qui est un avec Dieu, puisque, dit le même saint Jean, « elle est Dieu », et que Dieu essentiellement est un : une personne qui est pourtant distincte de Dieu, puisque, continue le même

¹ Prov. xxx. 4. — ² Joan. i. 1. — ³ Prov. viii. 27. 30. — ⁴ Joan. i. 1. 2.

apôtre, elle est en Dieu, avec Dieu, « chez Dieu », *apud Deum*, son Fils unique qui est dans son sein, *in sinu Patris*¹ », qu'il envoie au monde, qu'il fait paroître dans la chair comme le Fils unique de Dieu. Voilà son nom : c'est « le Verbe », c'est la parole, la parole ; dis-je, par laquelle un Dieu éternel et parfait se dit lui-même à lui-même tout ce qu'il est ; et conçoit, et engendre, et enfante ce qu'il dit ; enfante par conséquent un parfait, un coéternel, un coessentiel et consubstantiel.

Ne trouvons point ce mystère indigne de Dieu, puisqu'il ne lui attribue rien qui ne soit parfait ; ne trouvons point incroyable que Dieu ait révélé le mystère de son éternelle génération à ceux qu'il avoit faits à sa ressemblance, en qui il avoit imprimé une foible image de cette éternelle et parfaite production. Soyons attentifs à nous-mêmes, à notre conception, à notre pensée : nous y trouverons une idée de cette immatérielle, incorporelle, pure, spirituelle génération que l'Évangile nous a révélée.

Sans cette révélation, qui oseroit porter ses yeux sur cet admirable secret de Dieu ? Mais après la foi, nous osons non-seulement le contempler, mais encore en voir en nous une image : nous osons en quelque sorte transporter en Dieu cette conception de notre esprit, et la dépouillant de toute altération, de tout changement, de toute imperfection, il ne nous reste que la pure, que la parfaite, l'incorporelle, l'intellectuelle puissance du Fils de Dieu : et dans son Père, une fécondité digne du premier Être par sa plénitude, par son abondance, par l'infinité d'une nature parfaite, et parfaitement communicative, non-seulement au dehors où tout ce qu'elle produit dégénère jusqu'à l'infini, parce qu'au fond il vient du néant et ne peut perdre la bassesse de cette origine : mais encore en elle-même et au dedans, où tout ce qu'elle produit, étant produit de sa substance, lui est nécessairement égal en tout.

V^e ÉLÉV. Le Saint-Esprit : la Trinité toute entière.

Dieu est donc fécond ; Dieu a un Fils. Mais où est ici le

¹ Joan. 1. 18.

Saint-Esprit? et où est la Trinité sainte et parfaite, que nous servons dès notre baptême? Dieu n'aime-t-il pas ce Fils, et n'en est-il pas aimé? Cet amour n'est ni imparfait ni accidentel à Dieu, l'amour de Dieu est substantiel comme sa pensée; et le Saint-Esprit qui sort du Père et du Fils, comme leur amour mutuel est de même substance que l'un et l'autre, un troisième consubstantiel, et avec eux un seul et même Dieu.

Mais pourquoi donc n'est-il pas Fils, puisqu'il est, par sa production, de même nature? Dieu ne l'a pas révélé. Il a bien dit, que le Fils étoit » unique¹ », car il est parfait; et tout ce qui est parfait est unique : ainsi le Fils de Dieu, Fils parfait d'un Père parfait, doit être unique; et s'il pouvoit y avoir deux fils, la génération du fils seroit imparfaite. Tout ce donc qui viendra après ne sera plus fils; et ne viendra point par génération, quoique de même nature. Que sera-ce donc, que cette finale production de Dieu? C'est une procession, sans nom particulier : le Saint-Esprit « procède du Père² »; le Saint-Esprit est l'esprit commun du Père et du Fils : « le Saint-Esprit prend du Fils³ » : et « le Fils » l'envoie⁴ » comme le Père. Taisez-vous, raisonnements humains : Dieu a voulu expliquer que la procession de son Verbe étoit une véritable et parfaite génération : ce que c'étoit que la procession de son Saint-Esprit, il n'a pas voulu le dire, ni qu'il y eût rien dans la nature qui représentât une action si substantielle, et tout ensemble si singulière. C'est un secret réservé à la vision bienheureuse.

O Dieu Saint-Esprit ! vous n'êtes pas le fils, puisque vous êtes l'amour éternel et subsistant du Père et du Fils : qui supposez par conséquent le Fils engendré, et engendré comme Fils unique, à cause qu'il est parfait vous êtes parfait aussi, et unique en votre genre et en votre ordre : vous n'êtes pas étranger au Père et au Fils, puisque vous en êtes l'amour et l'union éternelle ; vous procédez nécessairement de l'un et de l'autre, puisque vous êtes leur amour mutuel ; qui vous voudroit séparer d'eux, les sépareroit eux-mêmes entre eux, et diviseroit leur règne éternel.

¹ Joan. I. 18. — ² *Ibid.* xv. 26. — ³ *Ibid.* xvi. 14. — ⁴ *Ibid.* 7.

Vous êtes égal au Père et au Fils puisque nous sommes également consacrés, « au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ¹ » : et que vous avez avec eux, « un même temple qui est notre âme, notre corps ² », tout ce que nous sommes. Rien d'inégal, ni d'étranger au Père et au Fils, ne doit être nommé avec eux en égalité : je ne veux pas être baptisé et consacré au nom d'un conserviteur, je ne veux pas être le temple d'une créature ; ce seroit une idolâtrie de lui bâtir un temple, et à plus forte raison, d'être, et se croire soi-même son temple.

VI^e ÉLÉV. Trinité créée image de l'incrée, et comme elle incompréhensible.

Revenons encore à nous-mêmes ; nous sommes, nous entendons, nous voulons. D'abord, entendre et vouloir. Si c'est quelque chose, ce n'est pas absolument la même chose ; si ce n'étoit pas quelque chose, ce ne seroit rien, et il n'y auroit ni entendre, ni vouloir ; mais si c'étoit absolument la même chose, on ne les distingueroit pas ; mais on les distingue ; car on entend ce qu'on ne veut pas, ce qu'on n'aime pas, encore qu'on ne puisse aimer ni vouloir ce qu'on n'entend point. Dieu même entend et connoît ce qu'il n'aime pas, comme le péché ; et nous, combien de choses entendons-nous que nous haïssons, et que nous ne voulons ni faire ni souffrir, parce que nous entendons qu'elles nous nuisent ? Nous entendons ce que c'est que se précipiter du haut d'une tour, et ce mouvement n'est pas moins bien entendu que les autres : mais cependant on ne le veut pas, à cause qu'il nous est nuisible.

Nous sommes donc quelque chose d'intelligent, quelque chose qui s'entend et s'aime soi-même ; qui n'aime que ce qu'il entend, mais qui peut connoître et entendre ce qu'il n'aime pas : toutefois, en ne l'aimant pas, il sait et entend qu'il ne l'aime pas : et cela même il veut le savoir, et il ne veut pas l'aimer, parce qu'il sait ou qu'il croit qu'il lui est nuisible ; mais au contraire il veut ne l'aimer pas. Ainsi

¹ Matth. xxviii. 19. — ² I. Cor. iii. 16. 17. vi. 19.

entendre et aimer sont choses distinctes , mais tellement inséparables , qu'il n'y a point de connoissance sans quelque volonté. Et si l'homme , semblable à l'ange , connoissoit tout ce qu'il est , sa connoissance seroit égale à son être : et s'aimant à proportion de sa connoissance , son amour seroit égal à l'un et à l'autre. Et si tout cela étoit bien réglé , tout cela ne feroit ensemble qu'un seul et même bonheur de la même âme , et à vrai dire , la même âme heureuse : en ce que , par la droiture de sa volonté , conforme à la vérité de sa connoissance , elle seroit juste. Ainsi , ces trois choses bien réglées , être , connoître et vouloir , font une seule âme heureuse et juste , qui ne pourroit ni être sans être connue , ni être connue sans être aimée ; ni distraire de soi-même une de ces choses , sans se perdre tout entière avec tout son bonheur. Car , que seroit-ce à une âme que d'être sans se connoître ; et que seroit-ce de se connoître , sans s'aimer de la manière qu'il faut s'aimer pour être véritablement heureux ; c'est-à-dire sans s'aimer par rapport à Dieu , qui est tout le fondement de notre bonheur ?

Ainsi , à notre manière imparfaite et défectueuse , nous représentons un mystère incompréhensible. Une Trinité créée , que Dieu fait dans nos âmes , nous représente la Trinité increée , que lui seul pouvoit nous révéler ; et pour nous la faire mieux représenter , il a mêlé dans nos âmes qui la représentent , quelque chose d'incompréhensible.

Nous avons vu qu'entendre et vouloir , connoître et aimer sont actes très-distingués : mais le sont-ils tellement , que ce soient choses entièrement et substantiellement différentes ? Cela ne peut être : la connoissance n'est autre chose que la substance de l'âme affectée d'une certaine façon ; et la volonté n'est autre chose que la substance de l'âme affectée d'une autre. Quand je change ou de pensée ou de volonté , ai-je cette volonté et cette pensée sans que ma substance y entre ? Sans doute elle y entre : et tout cela , au fond , n'est autre chose que ma substance affectée , diversifiée , modifiée de différentes manières ; mais dans son fond , toujours la même. Car en changeant de pensée , je ne change pas de substance ; et ma substance demeure une , pendant que mes pensées vont et viennent , et

pendant que ma volonté va se distinguant de mon âme , d'où elle ne cesse de sortir : de même que ma connoissance va se distinguant de mon être , d'où elle sort pareillement : et pendant que tous les deux , je veux dire ma connoissance et ma volonté , se distinguent en tant de manières , et se portent successivement à tant de divers objets , ma substance est toujours la même dans son fond , quoiqu'elle entre tout entière dans toutes ces manières d'être si différentes.

Voilà déjà en moi un prodige inconcevable : mais ce prodige s'étend dans toute la nature. Le mouvement et le repos, choses si distinctes, ne sont , dans le fond , que la substance qui se meut et qui se repose ; qui change à la vérité , mais non dans son fond , quand elle passe du mouvement au repos , et du repos au mouvement. Car ce qui se meut maintenant, c'est la même chose qui se reposera bientôt : et ce qui se repose en ce moment, est la même chose qui bientôt sera mise en mouvement. Et le mouvement droit, et l'oblique, et le circulaire , sont des mouvements divers entre eux , mais qui n'ont qu'une seule et même substance ; et cent circulations successives d'un même corps , ne sont au fond que ce même corps agité en cercle. Et tout cela est distinct et un ; un en substance, distinct en manières. Et ces manières, quoique différentes , n'ont toutes qu'un même sujet, un même fond, une seule et même substance.

Je ne sais qui peut se vanter d'entendre cela parfaitement : ni qui pourra se bien expliquer à soi-même ce que les manières d'être ajoutent à l'être ; ni d'où vient leur distinction dans l'unité et identité qu'elles ont avec l'être même : ni comment elles sont des choses , ni comment elles n'en sont pas. Ce sont des choses ; puisque si c'étoit un pur néant, on ne pourroit véritablement ni les assurer ni les nier ; ce n'en sont point , puisqu'en elles-mêmes elles ne subsistent pas. Tout cela ne s'entend pas bien : tout cela est pourtant chose véritable : et tout cela nous est une preuve , que même dans les choses naturelles, l'unité est un principe de multiplicité en elle-même, et que l'unité et la multiplicité ne sont pas autant incompatibles qu'on le pense.

O Dieu , devant qui je me considère moi-même , et me

suis à moi-même une grande énigme ! J'ai vu en moi ces trois choses, être, entendre, vouloir. Vous voulez que je sois toujours , puisque vous m'avez donné une âme immortelle , dont le bonheur ou le malheur sera éternel ; et si vous vouliez , j'entendrais et voudrais toujours la même chose : car c'est ainsi que vous voulez que je sois toujours , quand vous me rendrez heureux par votre présence. Si je voulois et n'entendais que la même chose , comme je n'ai qu'un seul être , je n'aurois aussi qu'une seule connoissance et une seule volonté , ou si l'on veut , un seul entendre et un seul vouloir. Cependant ma connoissance et mon amour ou ma volonté n'en seroient pas pour cela moins distingués entre eux , ni moins identifiés ; c'est-à-dire n'en seroient pas moins un avec le fond de mon être , avec ma substance. Et mon amour ou ma volonté ne pourroient pas ne pas venir de ma connoissance : et mon amour seroit toujours une chose que je produirois en moi-même , et je ne produirois pas moins ma connoissance ; et toujours il y auroit en moi trois choses , l'être produisant la connoissance , la connoissance produite , et l'amour aussi produit par l'un et par l'autre. Et si j'étois une nature incapable de tout accident survenu à sa substance , et en qui il fallût que tout fût substantiel ; ma connoissance et mon amour seroient quelque chose de substantiel et de subsistant ; et je serois trois personnes subsistantes dans une seule substance ; c'est-à-dire , je serois Dieu. Mais comme il n'en est pas ainsi , je suis seulement fait à l'image et à la ressemblance de Dieu ; et un crayon imparfait de cette unique substance qui est tout ensemble, Père , Fils , et Saint-Esprit : substance qui est incompréhensible dans sa trine divinité , qui n'est au fond qu'une même chose , souveraine , immense , éternelle , parfaitement une en trois personnes distinctement subsistantes , égales , consubstantielles ; à qui est dû un seul culte , une seule adoration , un seul amour ; puisqu'on ne peut ni aimer le Père sans aimer son Fils , ni aimer le Fils sans aimer son Père , ni les aimer tous deux sans aimer leur union éternellement subsistante , et leur amour mutuel. Et pour aider la foi qui m'attache à ce mystère incompréhensible , j'en vois en moi-même une ressemblance qui , tout

imparfaite qu'elle est , ne laisse pas d'avoir quelque chose que je ne puis comprendre ; et je me suis à moi-même un mystère impénétrable. Et pour m'ôter toute peine de perdre en Dieu toute ma compréhension , je commence par la perdre premièrement, non-seulement dans tous les ouvrages de la nature, mais encore dans moi-même plus que dans tout le reste.

VIII^e ÉLÉV. Fécondité des arts.

Je suis un peintre , un sculpteur, un architecte ; j'ai mon art , j'ai mon dessein ou mon idée ; j'ai le choix et la préférence que je donne à cette idée par un amour particulier. J'ai mon art, j'ai mes règles, mes principes, que je réduis, autant que je puis, à un premier principe, qui est un, et c'est par là que je suis fécond. Avec cette règle primitive et ce principe fécond qui fait mon art, j'enfante au dedans de moi, un tableau, une statue, un édifice, qui, dans sa simplicité, est la forme, l'original, le modèle immatériel de ce que j'exécuterai sur la pierre, sur le marbre, sur le bois, sur une toile où j'arrangerai toutes mes couleurs. J'aime ce dessein, cette idée, ce fils de mon esprit fécond et de mon art inventif. Et tout cela ne fait de moi qu'un seul peintre, un seul sculpteur, un seul architecte ; et tout cela tient ensemble et inséparablement uni dans mon esprit ; et tout cela, dans le fond, c'est mon esprit même, et n'a point d'autre substance ; et tout cela est égal et inséparable.

Lequel des trois que l'on ôte, tout s'en va : le premier, qui est l'art, n'est pas plus parfait que le second, qui est l'idée, ni le troisième, qui est l'amour. L'art produit l'un et l'autre, et on suppose qu'il existe quand il les produit. On ne peut dire ce qui est plus beau ou de commencer ou de terminer, ou d'être produit ou de produire. L'art, qui est comme le père, n'est pas plus beau que l'idée qui est le fils de l'esprit : et l'amour qui nous fait aimer cette belle production, est aussi beau qu'elle : par leur relation mutuelle, chacune a la beauté des trois. Et quand il faudra produire au dehors cette peinture ou cet édifice, l'art, et l'idée, et l'amour y concourront également, et en unité parfaite ; en

sorte que ce bel ouvrage se ressentira également de l'art, de l'idée, de l'amour ou de la secrète complaisance qu'on aura pour elle.

Tout cela, quoique immatériel, est trop imparfait et trop grossier pour Dieu. Je n'ose lui en faire l'application ; mais de là, aidé de la foi, je m'élève et je prends mon vol ; et cette contemplation de ce que Dieu a mis dans mon âme quand il l'a créée à sa ressemblance, m'aide à faire mon premier effort.

VIII^e ÉLEV. Sagesse essentielle, personnelle, engendrante et engendrée.

« Dieu m'a possédée », dit la Sagesse¹ ; c'est-à-dire Dieu m'a engendrée, conformément à cette parole d'Eve, quand elle enfanta Caïn : « J'ai, dit-elle, possédé un homme par la » grâce de Dieu² ». Il m'a engendrée, avant que de rien faire. Je suis ordonnée, et garde mon rang de toute éternité et de toute antiquité, avant que la terre fût faite ; les abîmes n'étoient pas encore, et j'étois déjà conçue : « Dieu m'enfantoit devant les collines³ » : c'est-à-dire devant tous les temps et de toute éternité, parce qu'il n'y a que l'éternité avant tous les temps. Mais Dieu n'a-t-il de sagesse que celle qu'il engendre ? A Dieu ne plaise ! car nous-mêmes nous ne pourrions pas produire en nous notre verbe, notre parole intérieure, s'il n'y avoit en nous un fonds de raison dont notre verbe est le fruit : à plus forte raison y a-t-il en Dieu une sagesse essentielle qui, étant primitivement et originairement dans le Père, le rend fécond pour produire dans son sein cette sagesse qui est son Verbe et son Fils, sa parole, sa raison, son intelligence, son conseil ; l'idée de ce divin ouvrier qui précède tous ces ouvrages ; le bouillonnement, pour ainsi dire, ou la première effusion de cœur, et la seule production qui le fait nommer vraiment Père avant tous les temps : « C'est de » là donc, dit saint Paul, que vient toute paternité dans le ciel » et dans la terre⁴ » ; c'est de là que nous est donnée, à nous

¹ Prov. VIII. 22. — ² Gen. IV. 1. — ³ Prov. VIII. 22. 23. 24. 25. — ⁴ Ephes. III. 15.

» qui croyons au Fils unique , la puissance d'être enfants de
 » Dieu à son image , en naissant non du sang, ni de la
 » volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme , mais de
 » Dieu¹ », qui par sa bonté et par la grâce de son adoption ,
 a daigné nous associer à son Fils unique.

IX^e ÉLÉV. La béatitude de l'âme : image de celle de Dieu heureux dans la Trinité de ses personnes.

Quand Dieu m'a fait à son image et ressemblance , il m'a fait pour être heureux comme lui, autant qu'il peut convenir à une créature ; et c'est pourquoi il me fait trouver en moi ces trois choses : moi-même qui suis fait pour être heureux, l'idée de mon bonheur, et l'amour ou le désir du même bonheur. Trois choses que je trouve inséparables en moi-même, puisque je ne suis jamais , sans être une chose qui est faite pour être heureuse, et par conséquent qui porte en soi-même , et l'idée de son bonheur, et le désir d'en jouir provenant nécessairement de cette idée.

Qu'on me demande laquelle de ces trois choses je voudrais perdre plutôt que l'autre, je ne saurois que répondre. Car, premièrement, je ne veux point perdre mon être : je veux, pour ainsi parler, encore moins perdre mon bonheur, puisque, sans bonheur, il vaudroit mieux pour moi que je ne fusse pas , conformément à cette parole du Sauveur sur son malheureux disciple : « Il vaudroit mieux à cet homme de n'avoir jamais » été² ». Je ne veux donc non plus perdre mon bonheur que mon être , ni non plus perdre l'idée et l'amour de mon bonheur que mon bonheur, puisqu'il n'y a point de bonheur sans cette idée et cet amour.

S'il y a quelque chose en moi qui ait toujours été avec moi-même , c'est cette idée et cet amour de mon bonheur ; car je ne puis jamais avoir été sans fuir ce qui me nuisoit, et désirer ce qui m'étoit convenable : ce qui ne peut provenir que du désir d'être heureux et de la crainte de ne l'être pas. Ce sentiment commence à paroître dès l'enfance , et comme

¹ Joan. I. 12. 13. — ² Matth. xxvi. 24.

on l'apporte en venant au monde, on doit l'avoir eu, quoique plus obscurément et plus sourdement, jusque dans le sein de la mère.

Voilà donc une idée qui naît en nous avec nous, et un sentiment qui nous vient avec cette idée; et tout cela est en nous avant tout raisonnement et toute réflexion.

Quand la raison commence à poindre, elle ne fait autre chose que de chercher les moyens, bons ou mauvais, de nous rendre heureux : ce qui montre que cette idée et cet amour du bonheur est dans le fond de notre raison.

D'une certaine façon, cette idée qui nous fait connoître notre bonheur, et ce sentiment qui nous le fait aimer, font de tout temps notre seule idée et notre seul sentiment. Pour le sentiment, il est clair, puisque tous nos autres sentiments se rapportent à celui-là; et pour l'idée du bonheur, il n'est pas moins clair que c'en est une suite, puisque ce n'est que pour remplir celle-là, que nous nous rendons attentifs à toutes les autres. Supposons donc que Dieu qui nous donne tout et peut aussi nous ôter ce qui lui plaît, nous ôte tout, excepté notre être, et l'idée de notre bonheur, et le desir qui nous presse de le rechercher, nous serons quelque chose de fort simple; mais dans notre simplicité, nous aurons trois choses qui ne diviseront point notre unité simple, mais plutôt qui concourront toutes trois à sa perfection.

Alors serons-nous heureux? Hélas! point du tout. Nous désirerons seulement de l'être, et par conséquent nous ne le serons pas, puisque le bonheur ne peut consister avec le besoin, dont le desir est la preuve.

Que faut-il donc ajouter à tout cela pour nous rendre heureux? Il faut ajouter à l'idée confuse que j'ai du bonheur, la connoissance distincte de l'objet où il consiste, et en même temps changer le desir confus du bonheur en la possession actuelle de ce qui le fait.

Mais où peut consister mon bonheur que dans la chose la plus parfaite que je connoîtrai, si je la puis posséder? Ce que je connois le plus parfait, c'est Dieu sans doute, puisque même je ne puis trouver en moi-même d'autre idée de perfection que celle de Dieu. Il reste à savoir si je le puis pos-

séder. Mais qu'est-ce que le posséder, si ce n'est le connoître? Se possède-t-il autrement lui-même, qu'en connoissant sa perfection? Je suis donc capable de le posséder, puisque je suis capable de le connoître, pourvu qu'en le connoissant je me porte aussi à l'aimer; puisque le connoître sans l'aimer, c'est le méconnoître en effet.

Après cette heureuse addition qui s'est faite à la connoissance et à l'idée que j'avois de mon bonheur, serois-je heureux? Point du tout. Mais quoi? Je connois et j'aime Dieu, et cela même, avons-nous dit, c'est le posséder, et c'est posséder ce que je connois de meilleur; et nous avons dit que cela est être heureux: je le suis donc? Cependant, si j'étois heureux, je n'aurois rien à désirer: puis-je dire que je n'ai rien à désirer? Loin de moi cet aveuglement: je ne suis donc pas heureux.

Il faut donc encore chercher en moi-même ce qui me manque. Je connois Dieu, je l'avoue, mais très-imparfaitement: ce qui fait que mon amour pour lui est trop foible: et de là aussi me vient la foiblesse de désirer tant de choses bonnes ou mauvaises. J'ai donc à désirer de connoître Dieu plus parfaitement que je ne fais: « de le connoître, » comme dit saint Paul, « ainsi que j'en suis connu ¹ »; de le connoître à nu, « à découvert, » en un mot, de le voir « face » à face ² », sans ombre, sans voile, sans obscurité. Que Dieu m'ajoute cela, qu'il me dise comme à Moïse: « Je te » montrerai tout bien ³ »: alors je dirai avec saint Philippe: « Maître, cela nous suffit ⁴ ». Mais cela n'est pas de cette vie. Quand ce bonheur nous arrivera, nous n'aurons rien à désirer pour la connoissance; mais pour l'amour que sera-ce? Quand nous verrons Dieu face à face, pourrons-nous faire quelque chose de plus que de l'aimer? Non, sans doute; et saint Paul a dit que « l'amour demeure éternellement sans » jamais se perdre ⁵ ». Qu'aura donc de plus notre amour dans cette éternelle et bienheureuse occupation, sinon qu'il sera parfait, venant d'une parfaite connoissance? Et il ne

¹ I. Cor. XIII. 12. — ² II. Cor. III. 18. — ³ Exod. XXXIII. 19. —
⁴ Joan. XIV. 8. — ⁵ I. Cor. XIII. 8.

pourra plus changer comme il peut changer en cette vie : et il absorbera toutes nos volontés dans une seule , qui sera celle d'aimer Dieu : « Il n'y aura plus de gémissements, et » nos larmes seront essuyées pour jamais ¹ », et nos desirs s'en iront avec nos besoins. Alors donc nous serons réduits à la parfaite unité et simplicité. Mais dans cette simplicité nous porterons la parfaite image de la Trinité , puisque Dieu uni au fond de notre être , et se manifestant lui-même , produira en nous la vision bienheureuse qui sera en un sens Dieu même, lui seul en étant l'objet comme la cause ; et par cette vision bienheureuse il produira un éternel et insatiable amour, qui ne sera encore autre chose en un certain sens que Dieu même vu et possédé : et « Dieu sera tout en » tous ² », et il sera tout en nous-mêmes, un seul Dieu uni à notre fond, se produisant en nous, par la vision, et se consommant en un avec nous par un éternel et parfait amour.

Alors s'accomplira notre parfaite unité en nous-mêmes et avec tout ce qui possédera Dieu avec nous : et ce qui nous fera tous parfaitement un, c'est que nous serons, et nous verrons, et nous aimerons ; et tout cela sera en nous tous , une seule et même vie. Et alors s'accomplira ce que dit le Sauveur : « Comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, » ainsi ils seront en nous ³ » ; un en eux-mêmes, et un avec tous les membres du corps de l'Église qu'ils composent.

Formons donc en nous la Trinité sainte , unis à Dieu, connoissant Dieu , aimant Dieu. Et comme notre connoissance, qui à présent est imparfaite et obscure, s'en ira, et que l'amour est en nous la seule chose qui ne s'en ira jamais et ne se perdra point ; aimons, aimons, aimons : faisons sans fin ce que nous ferons sans fin , faisons sans fin, dans le temps, ce que nous ferons sans fin dans l'éternité. O que le temps est incommode ! Que de besoins accablants le temps nous apporte ! Qui pourroit souffrir les distractions, les interruptions, les tristes nécessités du sommeil, de la nourriture, des autres besoins ? Mais celles des tentations, des mauvais desirs qui

¹ Apoc. VII. 17. — ² I. Cor. XV. 28. — ³ Joan. XVII. 21.

n'en seroit honteux autant qu'affligé? « Malheureux homme » que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ¹ »? O Dieu! que le temps est long, qu'il est pesant, qu'il est assommant! O Dieu éternel, tirez-moi du temps, fixez-moi dans votre éternité! En attendant, faites-moi prier sans cesse, et passer les jours et les nuits dans la contemplation de votre loi, de vos vérités, de vous-même qui êtes toute vérité et tout bien. *Amen, amen.*

III^e SEMAINE.

1^{re} ÉLÉV. Dieu n'en est pas plus grand, ni plus heureux, pour avoir créé l'univers.

Recueilli en moi-même, ne voyant en moi que péché, imperfection et néant, je vois en même temps au dessus de moi une nature heureuse et parfaite : et je lui dis en moi-même avec le Psalmiste : « Vous êtes mon Dieu ; vous n'avez » pas besoin de mes biens ² » : vous n'avez besoin d'aucuns biens. « Que me sert, dites-vous par votre prophète, la multitude de vos victimes ³ »? Tout est à moi ; mais je n'ai pas besoin de tout ce qui est à moi ; il me suffit d'être, et je trouve en moi toutes choses. Je n'ai pas besoin de vos louanges : les louanges que vous me donnez vous rendent heureux, mais ne me le rendent pas, et je n'en ai pas besoin. « Mes œuvres me louent ⁴ ». Mais encore n'ai-je pas besoin de la louange que me donnent mes œuvres : tout me loue imparfaitement, et nulle louange n'est digne de moi, que celle que je me donne moi-même en jouissant de moi-même et de ma perfection.

« Je suis celui qui suis ⁵ ». C'est assez que je sois : tout le reste m'est inutile. Oui, Seigneur, tout le reste vous est inutile, et ne peut faire aucune partie de votre grandeur : vous n'êtes pas plus grand avec tout le monde, avec mille millions de mondes, que vous l'êtes seul. Quand vous avez fait le monde, c'est par bonté et non par besoin. Il vous

¹ Rom. VII. 24. — ² Ps. XV. 2. — ³ Is. I. 11. — ⁴ Ps. XVIII. 1. — ⁵ Exod. III. 14.

convient de pouvoir créer tout ce qu vous plaît ; car il est de la perfection de votre être, et de l'efficace de votre volonté, non-seulement que vous soyez, mais que tout ce que voulez soit : qu'il soit, dès que vous le voulez, autant que vous le voulez, quand vous le voulez. Et quand vous le voulez, vous ne commencez pas à le vouloir : de toute éternité vous voulez ce que vous voulez, sans jamais changer : rien ne commence en vous, et tout commence hors de vous par votre ordre éternel. Vous manque-t-il quelque chose, parce que vous ne faites pas tant de choses que vous pouvez faire ? Tout cet univers que vous avez fait, n'est qu'une petite partie de ce que vous pouviez faire, et après tout n'est rien devant vous. Si vous n'aviez rien fait, l'être manqueroit aux choses que vous n'auriez pas voulu faire ; mais rien ne vous manqueroit, parce qu'indépendamment de toutes choses, vous êtes celui qui est, et qui est tout ce qu'il faut être pour être heureux et parfait.

O Père, éternellement et indépendamment de toute autre chose ! votre Fils et votre Esprit Saint sont avec vous : vous n'avez pas besoin de société, en voilà une en vous-même éternelle et inséparable de vous. Content de cette infinie et éternelle communication de votre parfaite et bienheureuse essence, à ces deux personnes qui vous sont égales, qui ne sont point votre ouvrage, mais vos coopérateurs, ou pour mieux dire, avec vous un seul et même créateur de tous vos ouvrages ; qui sont comme vous, non par votre commandement ou par un effet de votre toute-puissance, mais par la seule perfection et plénitude de votre être : toute autre communication est incapable de rien ajouter à votre grandeur, à votre perfection, à votre félicité.

II^e ÉLÉV. Avant la création, rien n'étoit que Dieu.

« Puisque j'ai commencé, je continuerai de parler à mon Seigneur, quoique je ne sois que poussière et cendre¹ ». Et de quoi vous parlerai-je, Seigneur ? Par où puis-je mieux

¹ Gen. XVIII. 27.

commencer à vous parler que par où vous avez vous-même commencé à parler aux hommes? J'ouvre votre Écriture, et j'y trouve d'abord ces paroles : « Au commencement, Dieu a » créé le ciel et la terre¹ ». Je ne trouve point que Dieu qui a créé toutes choses, ait eu besoin, comme un ouvrier vulgaire, de trouver une matière préparée sur laquelle il travaillât, et de laquelle il fit son ouvrage. Mais n'ayant besoin pour agir que de lui-même et de sa propre puissance, il a fait tout son ouvrage. Il n'est point un simple faiseur de formes et de figures dans une matière préexistante; il a fait et la matière et la forme, c'est-à-dire un ouvrage dans son tout : autrement, son ouvrage ne lui doit pas tout : et, dans son fond, il est indépendamment de son ouvrier. Mais il n'en est pas ainsi d'un ouvrier aussi parfait que Dieu. Lui qui est la forme des formes et l'acte des actes, il a fait tout ce qui est selon ce qu'il est, et autant qu'il est; c'est-à-dire que, comme il a fait la forme il a fait aussi ce qui étoit capable d'être formé, parce que cela même c'est quelque chose qui, ne pouvant avoir de soi-même d'être formé, ne peut non plus avoir de soi-même d'être formable.

C'est pourquoi je lis ainsi dans votre Écriture toujours véritable : « Au commencement, Dieu a créé le ciel et la terre. Et la » terre étoit inutile, informe, vide, invisible, confuse : et les » ténèbres couvroient la face de l'abîme, » qui étoit la mer. « Et l'esprit de Dieu, » le Saint-Esprit en figure, selon la première signification de la lettre, un vent, un air que Dieu agitoit, « étoit porté sur les eaux² », ou posoit sur elles. Voilà cette matière confuse, sans ordre, sans arrangement, sans forme distincte. Voilà ce chaos, cette confusion, dont la tradition s'est conservée dans le genre humain, et se voit encore dans les poètes les plus anciens. Car, c'est ce que veulent dire ces ténèbres, cet abîme immense dont la terre étoit couverte, ce mélange confus de toutes choses, cette infirmité, si l'on peut parler de cette sorte, de la terre vide et stérile. Mais en même temps, tout cela n'est pas sans commencement, tout cela est créé de Dieu : « Au commen-

¹ Gen. I. 1. — ² *Ibid.* I. 2.

» ciment, Dieu a créé le ciel et la terre ». Cet « esprit », cet air ténébreux qui « se portoit sur les eaux », venoit « de Dieu », et n'étoit fait ni agité que de sa main ; en un mot, toute cette masse, quoique informe, étoit néanmoins sa créature ; le commencement de l'ébauche, mais toujours de la même main, de son grand ouvrage.

O Dieu, quelle a été l'ignorance des sages du monde, qu'on a appelés philosophes ! d'avoir cru que vous, parfait architecte, et absolu formateur de tout ce qui est, vous aviez trouvé sous vos mains une matière qui vous étoit coéternelle, informe néanmoins, et qui attendoit de vous sa perfection. Aveugles ! qui n'entendoient pas que d'être capable de forme, c'est déjà quelque forme : c'est quelque perfection, que d'être capable de perfection ; et si la matière avoit d'elle-même ce commencement de perfection et de forme, elle en pourroit aussitôt avoir d'elle-même l'entier accomplissement.

« Aveugles, conducteurs d'aveugles, qui tombez dans le » précipice, et y jetez ceux qui vous suivent ¹ » ! dites-moi, qui a assujetti à Dieu ce qu'il n'a pas fait, ce qui est de soi aussi bien que Dieu ; ce qui est, indépendamment de Dieu même ? Par où a-t-il trouvé prise sur ce qui lui est étranger et indépendant de sa puissance ; et par quel art ou par quel pouvoir se l'est-il soumis ? Comment s'y prendra-t-il pour le mouvoir ? Ou, s'il se meut de lui-même, quoique encore confusément et irrégulièrement, comme on veut se l'imaginer dans ce chaos, comment donnera la règle à ces mouvements, celui qui ne donne pas la force mouvante ? Cette nature indomptable échapperait à ses mains ; et ne s'y prêtant jamais tout entière, elle ne pourroit être formée tout entière selon l'art et la puissance de son ouvrier. Mais qu'est-ce après tout que cette matière, si parfaite qu'elle ait d'elle-même ce fond de son être, et si imparfaite qu'elle attende sa perfection d'un autre ? Son ornement et sa perfection ne sera que son accident, puisqu'elle est éternellement informe, Dieu aura fait l'accident, et n'aura pas fait la sub-

¹ Matth. xv. 14.

stance ? Dieu aura fait l'arrangement des lettres qui composent les mots, et n'aura pas fait dans les lettres la capacité d'être arrangées ? O chaos et confusion dans les esprits, plus encore que dans cette matière, et ces mouvements qu'on imagine éternellement irréguliers et confus ! Ce chaos, cette erreur, cet aveuglement étoit pourtant dans tous les esprits, il n'a été dissipé que par ces paroles : « Au commencement, » Dieu a créé le ciel et la terre » ; et par celles-ci : « Dieu a » vu toutes les choses qu'il avoit faites ; et elles étoient » très-bonnes ¹ : parce que lui seul en avoit fait toute la » bonté : toute la bonté, encore un coup, et non-seulement la perfection et la fin, mais encore le commencement ».

III^e ÉLÉV. Dieu n'a eu besoin de trouver ni un lieu pour placer le monde, ni un temps pour y assigner le commencement de toutes choses.

Foible et imbécile que je suis, qui ne vois que des artisans mortels, dont les ouvrages sont soumis au temps, et qui désignent, par certains moments, le commencement et la fin de leur travail, qui aussi ont besoin d'être en quelque lieu pour agir, et de trouver une place pour y fabriquer et poser leur ouvrage ! Je veux imaginer la même chose, ou quelque chose de semblable, dans ce tout-puissant ouvrier qui a fait le ciel et la terre ; sans songer que s'il a tout fait, il a fait le temps et le lieu, et que ces deux choses que tout autre ouvrier que lui doit trouver faites, font elles-mêmes partie de son ouvrage.

Cependant je veux m'imaginer il y a six ou sept mille ans, et avant que le monde fût, comme une succession infinie de révolutions et de moments entresuivis, dont le Créateur en ait choisi un pour y fixer le commencement du monde ; et je ne veux pas comprendre que Dieu qui fait tout, ne trouve rien de fait dans son ouvrage, avant qu'il agisse : qu'ainsi avant le commencement du monde il n'y avoit rien du tout que Dieu seul ; et que dans le rien il n'y a ni succession, ni durée, ni

¹ Gen. 1. 1. 31.

rien qui soit, ni rien qui demeure, ni rien qui passe; parce que le rien est toujours rien, et qu'il n'y a rien hors de Dieu que ce que Dieu fait.

Élevez donc, Seigneur, ma pensée au dessus de toute image des sens et de la coutume, pour me faire entendre dans votre éternelle vérité, que vous qui êtes celui qui est, êtes toujours le même sans succession ni changement; et que vous faites le changement et la succession par tout où elle est. Vous faites par conséquent tous les mouvements et toutes les circulations dont le temps peut être la mesure. Vous voyez, dans votre éternelle intelligence, toutes les circulations différentes que vous pouvez faire; et les nommant, pour ainsi dire, toutes par leur nom, vous avez choisi celles qu'il vous a plu, pour les faire aller les unes après les autres. Ainsi la première révolution que vous avez faite du cours du soleil, a été la première année; et le premier mouvement que vous avez fait dans la matière, a été le premier jour. Le temps a commencé selon ce qu'il vous a plu, et vous en avez fait le commencement tel qu'il vous a plu; comme vous en avez fait la suite et la succession, que vous ne cessez de développer du centre immuable de votre éternité.

Vous avez fait le lieu de la même sorte que vous avez fait le temps. Pour vous, ô Dieu de gloire et de majesté! vous n'avez besoin d'aucun lieu: vous habitez en vous-même tout entier. Sans autre étendue que celle de vos connoissances, vous savez tout; ou celle de votre puissance, vous pouvez tout; ou celle de votre être, de tout éternité vous êtes tout. Vous êtes tout ce qui est nécessairement; et ce qui peut ne pas être, et qui n'est pas éternellement comme vous, n'ajoute rien à la perfection et à la plénitude de l'être, que vous possédez seul. Qu'ajouterait à votre science, à votre puissance, à votre grandeur, quelque espèce d'étendue locale que ce soit? Rien du tout. Vous êtes dans vos ouvrages par votre vertu, qui les forme et qui les soutient; et votre vertu, c'est vous-même, c'est votre substance. Quand vous cesseriez d'agir, vous n'en seriez pas moins tout ce que vous êtes, sans avoir besoin ni de vous étendre, ni d'être dans vos créatures, ni dans quelque lieu ou espace que ce soit. Car le lieu ou l'espace est une

étendue ; et un espace et une étendue , des proportions , des distances , des égalités , ne sont pas un rien ; et si on veut que vous trouviez toutes faites ces distances , ces étendues , ces proportions , sans les avoir faites vous-même , on retombe dans l'erreur de ceux qui mettent quelque chose hors de vous qui vous soit nécessairement coéternel , et ne soit pas votre ouvrage.

O Dieu ! dissipez ces fausses idées de l'esprit de vos serviteurs. Faites-leur entendre que sans avoir besoin d'être nulle part ou de vous faire une demeure , vous vous étiez tout à vous-même ; et que lorsqu'il vous a plu , sans aucune nécessité , de faire le monde , vous avez fait avec le monde , et le temps et le lieu , toute étendue , toute succession , toute distance ; et enfin que de toute éternité , et avant le commencement , il n'y avoit rien du tout que vous seul ; vous seul encore une fois , vous seul n'ayant besoin que de vous-même. Tout le reste n'étoit pas , il n'y avoit ni temps ni lieu , puisque le temps et le lieu sont quelque chose ; il n'y avoit qu'une pure possibilité de la créature que vous vouliez faire , et cette possibilité ne subsistoit que dans votre puissance.

Vous êtes donc éternellement : et parce que vous êtes parfait , vous pouvez tout ce que vous voulez ; et parce que vous pouvez tout ce que vous voulez , tout vous est possible ; et il n'est possible radicalement et originairement , que parce que vous le pouvez.

Je vous adore , ô Celui qui pouvez tout ! et je me sou mets à votre toute-puissance , pour ne vouloir éternellement que ce que vous voulez de moi , et ne me réserver de puissance que pour l'accomplir.

IV^e ÉLÉV. Efficace et liberté du commandement divin.

Dieu dit : « Que la lumière soit ; et la lumière fut ¹ ». Le roi dit : Qu'on marche , et l'armée marche ; qu'on fasse telle évolution , elle se fait : toute une armée se remue au seul commandement d'un prince , c'est-à-dire , à un seul petit mouvement de ses lèvres. C'est parmi les choses humaines ,

¹ GEN. I. 3.

BOSSUET, t. v.

l'image la plus excellente de la puissance de Dieu ; mais au fond , que cette image est défectueuse ! Dieu n'a point de lèvres à remuer ; Dieu ne frappe point l'air avec une langue pour en tirer quelque son ; Dieu n'a qu'à vouloir en lui-même ; et tout ce qu'il veut éternellement , s'accomplit comme il l'a voulu , et au temps qu'il a marqué.

Il dit donc : « Que la lumière soit ; et elle fut : qu'il y ait » un firmament ; et il y en eut un : que les eaux s'assemblent ; et elles furent assemblées : qu'il s'allume deux grands » luminaires ; et ils s'allumèrent : qu'il sorte des animaux ; et » il en sortit ¹ » : et ainsi du reste : « il a dit , et les choses » ont été faites ; il a commandé , et elles ont été créées ² ». « Rien ne résiste à sa voix ³ » : et l'ombre ne suit pas plus vite le corps , que tout suit au commandement du Tout-Puis-sant.

Mais les corps jettent leur ombre nécessairement ; le soleil envoie de même ses rayons ; les eaux bouillonnent d'une source comme d'elles-mêmes , sans que la source les puisse retenir ; la chaleur , pour ainsi parler , force le feu à la produire ; car tout cela est soumis à une loi et à une cause qui les domine. Mais vous , ô loi suprême , ô cause des causes ! supérieur à vos ouvrages , maître de votre action , vous n'agissez hors de vous qu'autant qu'il vous plaît. Tout est également rien devant vos yeux ; vous ne devez rien à personne ; vous n'avez besoin de personne ; vous ne produisez nécessairement que ce qui vous est égal ; vous produisez tout le reste par votre pure bonté , par un commandement libre ; non de cette liberté changeante et irrésolue qui est le partage de vos créatures ; mais par une éternelle supériorité que vous exercez sur les ouvrages qui ne vous font ni plus grand ni plus heureux ; et dont aucun , ni tout ensemble , n'ont droit à l'être que vous leur donnez.

Ainsi , mon Dieu , je vous dois tout. Je devrois moins à votre bonté , si vous me deviez quelque chose , si votre libéralité étoit nécessaire. Je veux vous devoir tout , je veux

¹ Gen. I. 3. 6. 9. 14. 20. 24. — ² Ps. xxxii. 9. — ³ Judith. xvi. 17.

être à vous de la manière la plus absolue et la plus entière ; car c'est elle qui convient mieux à votre suprême perfection , à votre domination absolue. Je consacre à votre empire libre et souverain, tout ce que vous m'avez donné de liberté.

V^e ÉLÉV. Les six jours.

Le dessein de Dieu dans la création et dans la description que son Saint-Esprit en a dictée à Moïse¹, est de se faire connaître d'abord comme le tout-puissant et très-libre créateur de toutes choses ; qui , sans être astreint à une autre loi qu'à celle de sa volonté , avoit tout fait sans besoin et sans contrainte par sa seule et pure bonté. C'est donc pourquoi lui qui pouvoit tout , qui pouvoit , par un seul décret de sa volonté , créer et arranger toutes choses , et , par un seul trait de sa main , pour ainsi parler , mettre l'ébauche et le fini dans son tableau , et tout ensemble , le tracer , le dessiner et le parfaire ; il a voulu néanmoins suspendre avec ordre l'efficacité de son action , et faire en six jours ce qu'il pouvoit faire en un instant.

Mais la création du ciel et de la terre , et de toute cette masse informe que nous avons vue dans les premières paroles de Moïse , a précédé les six jours qui ne commencent qu'à la création de la lumière. Dieu a voulu faire et marquer l'ébauche de son ouvrage , avant que d'en montrer la perfection ; et , après avoir fait d'abord comme le fond du monde , il en a voulu faire l'ornement avec six différents progrès , qu'il a voulu appeler six jours. Et il faisoit ces six jours l'un après l'autre , comme il faisoit toutes choses ; pour faire voir qu'il donne aux choses l'être , la forme , la perfection , comme il lui plaît , autant qu'il lui plaît , avec une entière et parfaite liberté.

Ainsi , il a fait la lumière avant que de faire les grands luminaires où il a voulu la ramasser ; et il a fait la distinction des jours , avant que d'avoir créé les astres dont il s'est servi pour les régler parfaitement ; et le soir et le matin ont été

¹ Ger. 1.

distingués, avant que leur distinction et la division parfaite du jour et de la nuit fût bien marquée ; et les arbres, et les arbustes, et les herbes, ont germé sur la terre par ordre de Dieu, avant qu'il eût fait le soleil qui devoit être le père de toutes les plantes ; et il a détaché exprès les effets d'avec leurs causes naturelles, pour montrer que naturellement tout ne tient qu'à lui seul, et ne dépend que de sa seule volonté. Et il ne se contente pas d'approuver tout son ouvrage, après l'avoir achevé, en disant « qu'il étoit » très-beau et très-bon » ; mais il distingue chaque ouvrage en particulier, en remarquant que chacun est beau et bon en soi-même : il nous montre donc que chaque chose « est bonne » en particulier ; et que l'assemblage en est « très-bon ¹ ». Car c'est ainsi qu'il distingue la beauté du tout d'avec celle des êtres particuliers ; pour nous faire entendre que si toutes choses sont bonnes en elles-mêmes, elles reçoivent une beauté et bonté nouvelles, par leur ordre, par leur assemblage, par leur parfait assortiment et ajustement les unes avec les autres, et par le secours admirable qu'elles s'entre-donnent.

Ainsi la création de l'univers, comme Dieu l'a voulu faire, et comme il en a inspiré le récit à Moïse, le plus excellent et le premier de ses prophètes, nous donne les vraies idées de sa puissance, et nous fait voir que s'il a astreint la nature à certaines lois, il ne s'y astreint lui-même qu'autant qu'il lui plaît, se réservant le pouvoir suprême de détacher les effets qu'il voudra, des causes qu'il leur a données dans l'ordre commun ; et de produire ces ouvrages extraordinaires que nous appelons miracles, selon qu'il plaira à sa sagesse éternelle de les dispenser.

VI^e ÉLÉV. Actes de foi et d'amour sur toutes ces choses.

Vous êtes tout-puissant, ô Dieu de gloire ! J'adore votre immense et volontaire libéralité. Je passe tous les siècles et toutes les évolutions et révolutions de la nature : je vous regarde comme vous étiez avant tout commencement et de toute

¹ Gen. 1. 31. *Ibid.* 4. et seq.

éternité ; c'est-à-dire, que je vous regarde comme vous êtes : car vous êtes ce que vous étiez ; la créature a changé, mais vous, Seigneur, vous êtes toujours ce que vous êtes. Je laisse donc toute créature, et je vous regarde comme étant seul avant tous les siècles. O la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde ! Que la terre étoit pauvre sous les eaux, et qu'elle étoit vide dans sa sécheresse, avant que vous en eussiez fait germer les plantes, avec tant de fruits et de vertus différentes ; avant la naissance des forêts ; avant que vous l'eussiez comme tapissée d'herbes et de fleurs ; et avant encore que vous l'eussiez couverte de tant d'animaux ! Que la mer étoit pauvre dans la vaste amplitude de son sein, avant qu'elle eût été faite la retraite de tant de poissons ! Et qu'y avoit-il de moins animé et de plus vide que l'air, avant que vous y eussiez répandu tant de volatiles ? Mais combien le ciel même étoit-il pauvre, avant que vous l'eussiez semé d'étoiles, et que vous y eussiez allumé le soleil pour présider au jour, et la lune pour présider à la nuit ! Que toute la masse de l'univers étoit informe, et que le chaos en étoit affreux et pauvre, lorsque la lumière lui manquoit ! Avant tout cela, que le néant étoit pauvre, puisque ce n'étoit qu'un pur néant ! Mais vous, Seigneur, qui étiez, et qui portiez tout en votre puissance, « vous n'avez fait qu'ouvrir votre main, et vous » avez rempli de bénédiction ' » le ciel et la terre.

O Dieu, que mon âme est pauvre ! C'est un vrai néant d'où vous tirez peu à peu le bien que vous voulez y répandre ; ce n'est qu'un chaos avant que vous ayez commencé à en débrouiller toutes les pensées. Quand vous commencez par la foi à y faire poindre la lumière, qu'elle est encore imparfaite, jusqu'à ce que vous l'ayez formée par la charité ; et que vous qui êtes le vrai soleil de justice, aussi ardent que lumineux, vous m'avez embrasé de votre amour ! O Dieu ! soyez loué à jamais par vos propres œuvres. Ce n'est pas assez de m'avoir illuminé une fois ; sans votre secours, je retombe dans mes premières ténèbres. Car le soleil même est toujours nécessaire à l'air qu'il éclaire ; afin qu'il demeure

¹ Ps. CXLIV. 16.

éclairé : combien plus ai-je besoin que vous ne cessiez de m'illuminer, et que vous disiez toujours : « Que la lumière » soit faite ! »

VII^e ÉLÉV. L'ordre des ouvrages de Dieu.

Dieu a fait le fond de son ouvrage, Dieu l'a orné, Dieu y a mis la dernière main ; Dieu s'est reposé.

Quand il a fait le fond de son ouvrage ; c'est-à-dire, en confusion le ciel et la terre, l'air et les eaux, il n'est point dit qu'il ait parlé. Quand il a commencé à orner le monde, et à mettre l'ordre, la distinction et la beauté dans son ouvrage ; c'est alors qu'il a fait paroître sa parole. Dieu a dit : « Que la lumière soit ; et la lumière fut ¹ ». Et ainsi du reste.

La parole de Dieu, c'est sa sagesse ; et la sagesse commence à paroître avec l'ordre, la distinction et la beauté : la création du fond appartenait plutôt à la puissance.

Et cette sagesse, par où devoit-elle commencer ; si ce n'étoit par la lumière, qui de toutes les natures corporelles, est la première qui porte son impression ? La sagesse est la lumière des esprits ; l'ignorance est comparée aux ténèbres. Sans la lumière tout est difforme, tout est confus ; c'est elle qui, la première embellit et distingue les objets par l'éclat qu'elle y répand, et dont, pour ainsi dire, elle les peint et les dore. Paraissez donc, lumière, la plus belle des créatures matérielles, et celle qui embellissez toutes les autres ; et faites voir que votre auteur est tout lumière en lui-même ; que « la lumière est le vêtement dont il se pare » : *Amictus lumine sicut vestimento*² ; que « la lumière qu'il habite est inaccessible ³ » en elle-même ; mais qu'elle s'étend, quand il lui plaît, sur les natures intelligentes, et se tempère pour s'accommoder à de faibles yeux : qu'il est beau et embellissant ; qu'il est éclatant et éblouissant, lumineux, et par sa lumière obscur et impénétrable, connu et inconnu tout ensemble. Paraissez, encore une fois, belle lumière, et faites voir que la lumière de l'intelligence prévient et dirige tous les ouvrages de Dieu. Lumière éternelle, je vous adore, j'ou-

¹ Gen. I. 3. CHH. 2. — ² Ps. CHH. 2. — ³ I. Tim. VI. 16.

vre à vos rayons mes yeux aveugles, je les ouvre et les baisse tout ensemble, n'osant ni éloigner mes regards de vous, de peur de tomber dans l'erreur et dans les ténèbres; ni aussi les arrêter trop sur cet éclat infini, de peur que, « scrutateur » téméraire « de la majesté, je ne sois ébloui par la gloire ¹ ».

C'est à la faveur de votre lumière que je vois naître la lumière dans le monde; et que, suivant vos ouvrages, j'en vois croître peu à peu la perfection jusqu'à ce que vous y mettiez une fin heureuse et digne de vous en créant l'homme le spectateur et l'admirateur de tous vos ouvrages, et le seul qui peut profiter de tant de merveilles. Après cela, que vous restoit-il que le repos; pour montrer que votre ouvrage étoit parfait, et qu'il n'y avoit plus rien à y ajouter !

Bénissez-vous, ô Seigneur ! dans le premier jour de lumière, où parut la création de la lumière, et tout ensemble le symbole du jour que vous deviez sanctifier dans le nouveau Testament, qui est le dimanche, où reluit tout ensemble, et la lumière corporelle dans cette parole : « Que la lumière soit ² », et la lumière spirituelle, dans la résurrection du Sauveur et dans la descente du Saint-Esprit, qui a commencé à faire naître dans le monde la lumière de la prédication apostolique.

Que ce soit donc là notre premier jour : que ce jour nous comble de joie ; que ce soit pour nous un jour d'allégresse et de sanctification, où nous dirons avec David : « C'est ici le jour que le Seigneur a fait : réjouissons-nous et tressaillons » d'aise en ce jour ³ ». C'est le jour de la Trinité adorable : le Père y paroît par la création de la lumière, le Fils par sa résurrection; et le Saint-Esprit par sa descente sur ses apôtres. O saint jour ! ô jour heureux ! Puisses-tu être toujours le vrai dimanche, le vrai jour du Seigneur, par notre fidèle observance ; comme tu l'es par la sainteté de ton institution !

Voilà quel est notre premier jour. Mais n'oublions pas le sixième, où l'homme a été créé. Ne nous réjouissons-nous pas en ce jour de notre création ? Elle nous est devenue bientôt

¹ Prov. xxv. 27. — ² Gen. i. 3. — ³ Ps. cxvii. 24.

malheureuse : et peut-être a-ce été celui de notre chute ; du moins est-il bien certain que celui de notre chute l'a suivi de près. Mais admirons le mystère ; le jour où le premier homme, le premier Adam a été créé, est le même où le nouvel homme, le nouvel Adam est mort sur la croix. C'est donc pour l'Église un jour de jeûne et de deuil dans toutes les générations suivantes : jour qui est suivi du triste repos de Jésus-Christ dans le sépulcre, et qui pourtant est plein de consolation par l'espérance de la résurrection future.

O homme ! vois dans ce sixième jour ta perte heureusement réparée par la mort de ton Sauveur. Renouvelle donc en ce jour la mémoire de ta création, et la figure admirable de la formation de l'Église, par celle d'Ève notre mère, et la mère de tous les vivants.

O Seigneur ! donnez-moi la grâce, en célébrant la mémoire des six jours de votre travail, de parvenir à celui de votre repos, dans un parfait acquiescement à vos volontés ; et par ce repos de retourner à mon origine, en ressuscitant avec vous, et me revêtant de votre lumière et de votre gloire.

VIII^e ÉLÉV. L'assistance de la divine sagesse dans la création de l'univers.

Il n'y a ici qu'à lire ce bel endroit des Proverbes ¹, où la Sagesse incréée parle ainsi : « Le Seigneur m'a possédée, » m'a engendrée au commencement de ses voies ». Je suis moi-même ce commencement, étant l'idée ouvrière de ce grand artisan, et le modèle primitif de toute son architecture. Il m'a engendrée dès le commencement, et avant qu'il eût rien fait. Avant donc tous ses ouvrages, j'étois, et j'étois par conséquent de toute éternité, puisqu'il n'y a que l'éternité avant tous les siècles. « De toute éternité, j'ai été ordonnée », selon la Vulgate : j'ai été le commandement et l'ordre même de Dieu qui ordonne tout. « J'ai été fondée », disent les Septante ; j'ai été l'appui et le soutien de tous les êtres, et la parole par laquelle Dieu porte le monde. « J'ai eu la » primauté, la principauté, la souveraineté sur toutes cho-

¹ Prov. VIII. 22. 23. 24. etc.

ses », selon l'original hébreu. « J'ai été dès le commencement, et avant que la terre fût. Les abîmes n'étoient pas encore, et moi j'étois déjà conçue », déjà formée dans le sein de Dieu, et toujours parfaite. « Devant qu'il eût fondé les montagnes avec leur masse pesante ; devant les collines et les côteaux, j'étois enfantée. Il n'avoit point fait la terre ni les lieux habitables, et inhabitables », selon les Septante ; ni « ce qui tient la terre en état, et ce qui l'empêche de se dissiper en poudre », selon l'hébreu : selon la Vulgate, « les gonds et les soutiens » de ce lourd et sec élément. « J'étois avec lui, non pas seulement quand il formoit, mais encore quand il préparoit les cieux ; quand il tenoit les eaux en état, et les formoit en cercle, avec son compas ; quand il élevoit les cieux ; quand il affermissoit la source des eaux », pour couler éternellement et arroser la terre ; « quand il faisoit la loi à la mer, et la renfermoit dans ses bornes ; quand il affermissoit la terre sur ses fondements », et la « tenoit balancée » par un contrepoids : « j'étois en lui et avec lui, composant », nourrissant, réglant et gouvernant toutes choses ; « me réjouissant tous les jours », et disant à chaque jour avec Dieu, que tout étoit bon, « et me jouant » en tout temps ; me jouant dans l'univers par la facilité, la variété et l'agrément des ouvrages que je produisois ; magnifique dans les grandes choses, industrieuse dans les petites, et encore riche dans les petites, et inventrice dans les grandes. « Et mes délices étoient de converser avec les enfants des hommes » : formant l'homme, d'une manière plus familière et plus tendre, comme la suite le fera paroître ; car l'homme mérite bien sa méditation particulière, que nous ferons bien dans les jours suivants.

Cependant, admirons l'ouvrage de la sagesse de Dieu, assistante et coopérante avec sa puissance. Louons-le avec le Sage, et mettons en abrégé toutes ses louanges, en disant encore avec lui : « Le Seigneur a fondé la terre avec sa sagesse : son intelligence a établi les cieux ; les abîmes sont sortis sous sa conduite ; et c'est par elle que la rosée s'épaissit en nuages ¹ ».

¹ Prov. III. 19. 20.

Concluons : Dieu a orné et ordonné le monde par sa parole ; c'est dans l'ornement et dans l'ordre, que l'opération de sa parole et de sa sagesse commence à paroître, lorsqu'il a mis la distinction et la beauté dans l'univers. Ce n'est pas que Dieu n'en ait fait le fond, comme l'ordre et l'ornement, par sa sagesse. Car, comme nous avons vu, si la sagesse seule pouvoit ordonner et former le monde, elle seule pouvoit aussi le rendre capable d'ordre et de forme. On attribue donc principalement à la parole et à la sagesse l'ordre et l'ornement de l'univers ; parce que c'est où son opération paroît plus distincte et plus propre. Mais au reste, il faut dire avec saint Jean : « Le Verbe étoit au commencement, par lui tout » a été fait, et rien n'a été fait sans lui¹ ». « Par lui » donc « ont été faits le ciel et la terre avec tout leur ornement² ». Tout l'ouvrage de Dieu est plein de sagesse ; et la sagesse nous en doit apprendre le bon usage.

Le premier bon usage qu'on en doit faire, c'est de louer Dieu par ses œuvres. Chantons-lui donc ici en actions de grâces le cantique des trois enfants ; et invitant tous les ouvrages de Dieu à le bénir, finissons en nous y invitant nous-mêmes, et en disant par dessus tout : « O enfants des hommes, bénissez le Seigneur ! Qu'Israël bénisse le Seigneur ; bénissez-le, vous qui êtes ses ministres et ses sacrificateurs ; bénissez-le, serviteurs du Seigneur : âmes des justes, bénissez-le, » bénissez-le, ô vous tous qui êtes saints et humbles de cœur ; » louez-le et l'exaltez aux siècles des siècles³ Amen. »

IV^e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA CRÉATION DES ANGES ET CELLE DE L'HOMME.

I^{re} ÉLÉV. La création des Anges.

Dieu qui est un pur esprit, a voulu créer des purs esprits comme lui : qui comme lui vivent d'intelligence et d'amour ; qui le connoissent et l'aiment, comme il se connoît et s'aime lui-même, qui comme lui soient bien heureux en connoissant

¹ Joan. I. 1. 3. — ² Gen. II. 1. — ³ Dan. III. 82. 83. 84. 85. 86. 87.

et aimant ce premier être, comme il est heureux en se connoissant et s'aimant lui-même : et qui par là portent empreint dans leur fond un caractère divin par lequel ils sont faits à son image et ressemblance.

Des créatures si parfaites sont tirées du néant comme les autres : et dès là toutes parfaites qu'elles sont, elles sont peccables par leur nature. Celui-là seul par sa nature est impeccable, qui est de lui-même, et qui est parfait par son essence. Mais comme il est le seul parfait, tout est défectueux, excepté lui : « et il a trouvé de la dépravation même dans ses anges¹ ».

Ce n'est pourtant pas lui qui les a faits dépravés : à Dieu ne plaise ! il ne sort rien que de très-bon d'une main si bonne et si puissante : tous les esprits sont purs dans leur origine, toutes les natures intelligentes étoient saintes dans leur création : et Dieu y avoit tout ensemble formé la nature et répandu la grâce.

Il a tiré de ses trésors, des esprits d'une infinité de sortes. De ces trésors infinis sont sortis les anges : de ces mêmes trésors infinis sont sorties les âmes raisonnables, avec cette différence, que les anges ne sont pas unis à un corps, c'est pourquoi ils sont appelés des esprits purs : au lieu que les âmes raisonnables sont créées pour animer un corps ; et quoiqu'en elles-mêmes elles soient des esprits purs et incorporels, elles composent un tout qui est mêlé du corporel et du spirituel : et ce tout est l'homme.

O Dieu ! soyez loué à jamais dans la merveilleuse diversité de vos ouvrages. Vous qui êtes esprit, vous avez créé des esprits : et en faisant ce qu'il y a de plus parfait, vous n'avez pas dénié l'être à ce qu'il y a de plus imparfait. Vous avez donc fait également et les esprits et les corps : et comme vous avez fait des esprits séparés des corps, et des corps qui n'ont aucun esprit, vous avez aussi voulu faire des esprits qui eussent des corps ; et c'est ce qui a donné lieu à la création de la race humaine.

Qui doute que vous ne puissiez et séparer et unir tout ce qui vous plaît ? Qui doute que vous ne puissiez faire des esprits sans corps ? A-t-on besoin d'un corps, pour entendre et pour

¹ Job. iv. 18.

aimer, et pour être heureux? Vous qui êtes un esprit si pur, n'êtes-vous pas immatériel, et incorporel? L'intelligence et l'amour, ne sont-ce pas des opérations spirituelles et immatérielles, qu'on peut exercer sans être uni à un corps? Qui doute donc que vous ne puissiez créer des intelligences de cette sorte? Et vous nous avez révélé que vous en avez créé de telles.

Vous nous avez révélé que ces pures créatures « sont innombrables ¹ ». Un de vos prophètes éclairé de votre lumière, et comme transporté en esprit parmi vos anges, en a vu « un » millier de milliers qui exécutoient vos ordres, et dix mille » fois cent mille qui demeuroient en votre présence ² », sans y faire autre chose que vous adorer, et admirer vos grandeurs. Il ne faut pas croire qu'en parlant ainsi, il ait entrepris de les compter. Cette prodigieuse multiplication qu'il en a faite par les plus grands nombres, nous signifie seulement qu'ils sont innombrables, et que l'esprit humain se perd dans cette immense multitude. Comptez, si vous pouvez, ou le sable de la mer, ou les étoiles du ciel, tant celles qu'on voit, que celles qu'on ne voit pas : et croyez que vous n'avez pas atteint le nombre des anges. Il ne coûte rien à Dieu de multiplier les choses les plus excellentes; et ce qu'il y a de plus beau, c'est, pour ainsi dire, ce qu'il prodigue le plus.

« O mon Dieu ! je vous adorerais devant vos saints anges ; » je chanterai vos merveilles en leur présence ³, » et je m'unirai en foi et en vérité à cette immense multitude des habitants de votre saint temple, de vos adorateurs perpétuels dans le sanctuaire de votre gloire.

O Dieu ! qui avez daigné nous révéler que vous les avez faits en si grand nombre, vous avez bien voulu nous apprendre encore que vous les avez distribués en neuf chœurs ; et votre Écriture, qui ne ment jamais et ne dit rien d'inutile, a nommé « des anges, des archanges, des vertus, des do- » minations, des principautés, des puissances, des trônes, » des chérubins, des séraphins ⁴. » Qui entreprendra d'ex-

¹ Heb. xi. 22. — ² Dan. vii. 10. — ³ Ps. cxxxvii. 1. 2. — ⁴ Psal. xc. 11. ci. 4. Matth. xviii. 10. I. Thessalon. iv. 16. Ephes. i. 21. Coloss. i. 16. Is. vi. 2. xxxvii. 16.

pliquer ces noms augustes , ou de dire les propriétés et les excellences de ces belles créatures ? Trop content d'oser les nommer avec votre Écriture toujours véritable , je n'ose me jeter dans cette haute contemplation, de leurs perfections ; et tout ce que j'aperçois ; c'est que parmi ces bienheureux esprits, les séraphins , qui sont les plus sublimes, et que vous mettez à la tête de tous les célestes escadrons le plus près de vous , n'osent pourtant lever les yeux jusqu'à votre face. Votre prophète , qui leur a donné six ailes, pour signifier la hauteur de leurs pensées , leur en donne « deux pour les mettre devant votre face, deux pour les mettre devant vos pieds ¹ ». Tout est également grand en votre nature, et ce qu'on appelle la face , et ce qu'on appelle les pieds ; il n'y a rien en vous qui ne soit incompréhensible. Les esprits les plus épurés ne peuvent soutenir la splendeur de votre visage : s'il y a quelque endroit en vous par où vous sembliez vous rapprocher d'eux davantage, et qu'on puisse par cette raison appeler vos pieds, ils le couvrent encore de leurs ailes, et n'osent le regarder. De six ailes, ils en emploient quatre à se cacher à eux-mêmes votre impénétrable et inaccessible lumière, et adorer l'incompréhensibilité de votre être, et il ne leur reste que « deux ailes pour voltiger ² », si on l'ose dire, autour de vous, sans pouvoir jamais entrer dans vos profondeurs, ni sonder cet abîme immense de perfection, devant lequel ils battent à peine des ailes tremblantes, et ne peuvent presque se soutenir devant vous.

O Dieu ! je vous adore avec eux ; et n'osant mêler mes lèvres impures avec ces bouches immortelles qui font retentir vos louanges dans tout le ciel , j'attends qu'un de ces célestes esprits me vienne toucher du feu des charbons qui brûlent devant votre autel. Quelle grandeur me montrez-vous dans ces esprits purifiants ! et vous me montrez cependant que ces esprits qui me purifient , sont si petits devant vous !

II^e ÉLÉV. La chute des Anges.

Tout peut changer, excepté Dieu. « Rien n'est immuable

¹ Is. VI. 2. — ² *Ibid.*

» (par soi-même) parmi ses saints. Et les cieus ne sont pas
 » purs en sa présence ¹ ». « Ceux qu'il avoit créés pour le
 servir n'ont « pas été stables : et il a trouvé de l'impureté et de
 » la dépravation dans ses anges ² ». C'est ce que dit un ami
 de Job : et il n'en est pas repris par cet homme irrépré-
 hensible. C'étoit la doctrine commune de tout le monde, con-
 formément à cette pensée : « Dieu, » dit saint Pierre ³, « n'a
 » point épargné les anges pécheurs, mais il les a précipités
 » dans les ténèbres infernales où ils sont tenus comme par
 » des chaînes de fer et de gros cordages, pour y être tourmen-
 » tés et réservés aux rigueurs du jugement dernier ». Et
 Jésus-Christ a dit lui-même, parlant de Satan : « Il n'est pas
 » demeuré dans la vérité ⁴ ».

« Comment êtes-vous tombé du ciel, ô bel astre du ma-
 » tin ⁵ ! Vous portiez en vous le sceau de la ressemblance, plein
 » de sagesse et d'une parfaite beauté ; vous avez été avec tous
 » les esprits sanctifiés, dans le paradis de votre Dieu, tout cou-
 » vert de pierres précieuses », des lumières et des ornements
 de sa grâce. « Comme un chérubin a des ailes étendues, vous
 » avez brillé dans la sainte montagne de Dieu au milieu des
 » pierreries embrasées : parfait dans vos voies dès le moment de
 » votre création, jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en vous ⁶.
 » Comment s'y est-elle trouvée, par où y est-elle entrée ? L'er-
 reur a-t-elle pu s'insinuer au milieu de tant de clartés, ou la
 dépravation et l'iniquité parmi de si grandes grâces ? Vraiment
 tout ce qui est tiré du néant en tient toujours. Vous étiez sanc-
 tifié, mais non pas saint comme Dieu ; vous étiez réglé d'abord,
 mais non pas comme Dieu dont la volonté est sa règle, d'un li-
 bre arbitre indéfectible. Une de vos beautés étoit d'être doué
 d'un libre arbitre ; mais non pas comme Dieu, dont la volonté
 est sa règle, et dont le libre arbitre est indéfectible. Esprit su-
 perbe et malheureux, vous vous êtes arrêté en vous-même :
 admirateur de votre propre beauté, elle vous a été un piège.
 Vous avez dit : Je suis beau, je suis parfait, et tout éclatant de
 lumière ; et au lieu de remonter à la source d'où venoit ce

¹ Joh. xv. 15. — ² *Ibid.* iv. 18. — ³ II. Pet. II. 4. — ⁴ Joan VIII. 44. —
⁵ 13. xiv. 12. — ⁶ Ezech. xxviii. 12. 13. 14. 15.

éclat, vous avez voulu comme vous mirer en vous-même et c'est ainsi que vous avez dit : « Je monterai jusqu'aux cieux , » et je serai semblable au Très-Haut¹ ». Comme un nouveau Dieu, vous avez voulu jouir de vous-même. Créature si élevée par la grâce de votre créateur, vous avez affecté une autre élévation qui vous fût propre , et vous avez voulu « vous élever un trône au dessus « des astres, » pour être comme le Dieu, et de vous-même et des autres esprits lumineux que vous avez attirés à l'imitation de votre orgueil. Et voilà que tout à coup « vous êtes tombé » ; et nous qui sommes en terre , nous vous voyons « dans l'abîme » au dessous de nous. C'est vous qui l'avez voulu, ange superbe, et il ne faut point chercher d'autre cause de votre défection, que votre volonté propre.

Dieu n'a besoin ni de foudre, ni de la force d'un bras indomptable pour attérer ces rebelles ; il n'a qu'à se retirer de ceux qui se retirent de lui, et qu'à livrer à eux-mêmes ceux qui se cherchent eux-mêmes. Maudit esprit laissé à toi-même, il n'en a pas fallu davantage pour te perdre. Esprits rebelles qui l'avez suivi, Dieu, sans vous ôter votre intelligence sublime, vous l'a tournée en supplice, vous avez été les ouvriers de votre malheur, et dès que vous vous êtes aimés vous-mêmes plus que Dieu, tout en vous s'est changé en mal. Au lieu de votre sublimité naturelle, vous n'avez plus eu qu'orgueil et ostentation : les lumières de votre intelligence se sont tournées en finesse et artifices malins : l'homme, que Dieu avait mis au dessous de vous, est devenu l'objet de votre envie : et dénués de la charité qui devoit faire votre perfection, vous vous êtes réduits à la basse et malicieuse occupation d'être premièrement nos séducteurs, et ensuite les bourreaux de ceux que vous avez séduits. Ministres injustes de la justice de Dieu, vous l'éprouvez les premiers : vous augmentez vos tourments en leur faisant éprouver vos rigueurs jalouses : votre tyrannie fait votre gloire et vous n'êtes capables que de ce plaisir noir et malin, si on le peut appeler ainsi, que donne un orgueil aveugle et une basse

¹ Is. XIV. 13. 14. 15.

envie. Vous êtes ces esprits privés d'amour, qui ne vous nourrissez plus que du venin de la jalousie et de la haine. Et comment s'est fait en vous ce grand changement ? Vous vous êtes retirés de Dieu, et il s'est retiré : c'est là votre grand supplice, et sa grande et admirable justice. Mais il a pourtant fait plus encore : il a tonné, il a frappé ; vous gémissiez sous les coups incessamment redoublés de sa main invincible et infatigable. Par ses ordres souverains, la créature corporelle qui vous étoit soumise naturellement, vous domine et vous punit : le feu vous tourmente ; sa fumée, pour ainsi parler, vous étouffe ; d'épaisses ténèbres vous tiennent captifs dans des prisons éternelles. Maudits esprits, haïs de Dieu et le haïssant, comment êtes-vous tombés si bas ? Vous l'avez voulu, vous le voulez encore, puisque vous voulez toujours être superbes, et que par votre orgueil indompté vous demeurez obstinés à votre malheur.

Créature, quelle que tu sois, et si parfaite que tu te croies, songe que tu as été tirée du néant : que de toi-même tu n'es rien : c'est du côté de cette basse origine que tu peux toujours devenir pécheresse, et dès là éternellement et infiniment malheureuse.

Superbes et rebelles, prenez exemple sur le prince de la rébellion et de l'orgueil ; et voyez, et considérez, et entendez, ce qu'un seul sentiment d'orgueil a fait en lui et dans tous ses sectateurs.

Fuyons, fuyons, fuyons-nous nous-mêmes ; rentrons dans notre néant ; et mettons en Dieu notre appui comme notre amour. Amen. Amen.

III^e ÉLÉV. La persévérance et la béatitude des saints anges : leur ministère envers les élus.

« Il y eut un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattoient contre le dragon ; le dragon et ses anges combattoient contre lui, et la force leur manqua : ils tombèrent du ciel, et leur place ne s'y trouva plus ¹ ».

Quel est ce combat ? Quelles sont les armes des puissances

¹ Apoc. xii. 7. 8.

« spirituelles ? » Nous n'avons point à combattre contre la » chair et le sang ; mais contre des malices spirituelles qui » sont dans les cieux... et dans cet air ténébreux » qui nous environne¹.

Il ne faut donc point s'imaginer dans ce combat ni des bras de chair, ni des armes matérielles, ni du sang répandu comme parmi nous : c'est un conflit de pensées et de sentiments. L'ange d'orgueil qui est appelé le dragon, soulevoit les anges, et disoit : Nous serons heureux en nous-mêmes, et nous ferons comme Dieu notre volonté ? Et Michel disoit au contraire : « Qui est comme Dieu ? » Qui se peut égaler à lui ? d'où lui est venu le nom de « Michel » ; c'est-à-dire, qui est comme Dieu ? Mais qui doute dans ce combat, que le nom de Dieu ne l'emporte ? que pouvez-vous, foibles esprits ; foibles, dis-je, par votre orgueil ? Que pouvez-vous contre l'humble armée du Seigneur qui se rallie à ce mot : « Qui est comme Dieu » ? Vous tombez du ciel comme un éclair ; et votre place, qui y étoit si grande, y demeure vide. O quel ravage y a fait votre désertion ! quels vastes espaces demeurent vacants ! Ils ne le seront pas toujours, et Dieu créera l'homme pour remplir ces places que votre désertion a laissées vacantes. Fuyez, troupe malheureuse. « Qui est comme Dieu » ? Fuyez devant Michel et devant ses anges.

Voilà donc le ciel purifié : les esprits hautains en sont bannis à jamais ; il n'y aura plus de révolte, il n'y aura plus d'orgueil, ni de dissension : c'est une Jérusalem, c'est une ville de paix, où les « saints anges » unis à Dieu, et entre eux » voient éternellement la face du Père² » ; et assurés de leur félicité, attendent avec soumission le supplément de leurs ordres qui leur viendront de la terre.

Saints et bienheureux esprits, qui vous a donné de la force contre cet esprit superbe, qui étoit un de vos premiers princes, et peut-être le premier de tous ? Qui ne voit que c'est le nom de Dieu que vous avez mis à votre tête, en disant avec saint Michel : Qui est comme Dieu ? Mais qui vous a inspiré cet amour victorieux pour le nom de Dieu ? Ne nous est-il pas

¹ Ephes. vi. 12. — ² Matth. xviii. 10.

permis de penser que Dieu même vous a inspirés, comme il a fait aux saints hommes, cette dilection invincible et victorieuse qui vous a fait persévérer dans le bien ; et de chanter en actions de grâces de votre victoire, ce que dit à Dieu un de ses saints : « C'est à vous qu'ils doivent leur être ; c'est » à vous qu'ils doivent leur vie ; c'est à vous qu'ils doivent » de vivre justes ; c'est à vous qu'ils doivent de vivre heureux ¹ » ? Ils ne se sont pas faits eux-mêmes meilleurs et plus excellents que vous ne les avez faits ; ce degré de bien qu'ils ont acquis en persévérant, leur vient de vous. Et comme dit un autre de vos saints : « La même grâce qui a relevé » l'homme tombé, a opéré dans les anges saints le bonheur » de ne tomber pas : elle n'a pas délaissé l'homme dans sa » chute ; mais elle n'a pas permis que les anges bienheureux » tombassent ² ».

J'adore donc la miséricorde qui les a faits heureux en les faisant persévérants ; et appelé par votre apôtre au témoignage des « anges élus ³ », je reconnois en eux comme en nous votre élection en laquelle seule ils se glorifient. Car si je disois qu'ils se glorifient, pour peu que ce fût en eux-mêmes, je craindrois, Seigneur, et pardonnez-moi si je l'ose dire, je craindrois, en les rangeant avec les déserteurs, de leur en donner le partage.

Mais quoi donc, a-t-il manqué quelque chose aux mauvais anges du côté de Dieu ? Loin de nous cette pensée ; ils sont tombés par leur libre arbitre. Et quand on demandera pourquoi Satan s'est-il soulevé contre Dieu ? la réponse est prête : c'est parce qu'il l'a voulu. Car il n'avoit point comme nous à combattre une mauvaise concupiscence qui l'entraînât au mal comme pas force. Ainsi sa volonté étoit parfaitement libre, et sa désertion est le pur ouvrage de son libre arbitre. Et les saints anges, comment ont-ils persévéré dans le bien ? Par leur libre arbitre sans doute, et parce qu'ils l'ont voulu. Car n'ayant point cette maladie de la concupiscence, ni cette inclination indélélibérée vers le mal dont nous sommes tyrannisés, ils n'avoient pas besoin de la prévention de cet attrait indélélibéré qui nous incline vers le bien, et qui est, dans les

; S. Aug.—² S. Bern. Sermon. xxii. in Cant. n. 6. —³ I. Tim. v. 21.

hommes enclins à mal faire, le secours médical du Sauveur. Au contraire, dans un parfait équilibre la volonté des saints anges donnoit seule, pour ainsi parler, le coup de l'élection ; et leur choix que la grâce aidait, mais qu'elle ne déterminoit pas, sortoit comme de lui-même par sa propre et seule détermination. Il est ainsi, mon Dieu ; et il me semble que vous me faites voir cette liberté dans la notion que vous me donnez du libre arbitre, lorsqu'il a été parfaitement saint.

Il étoit tel dans les anges ; mais cependant ce bon usage de leur libre arbitre, qui est un grand bien, et en attire un plus grand encore, qui est la félicité éternelle, peut-il ne pas venir de Dieu ? Je ne le puis croire ; et je crois, si je l'ose dire, faire plaisir aux saints anges, en reconnoissant que celui qui leur a donné l'être comme à nous, la vie comme à nous, la première grâce comme à nous, la liberté comme à nous, par une action particulière de sa puissance et de sa bonté, leur a donné, comme à nous encore, par une action de sa bonté particulière, le bon usage du bien, c'est-à-dire le bon usage de leur libre arbitre, qui étoit un bien, mais ambigu, dont on pouvoit bien et mal user, que Dieu néanmoins leur avoit donné ; et combien plus leur a-t-il donné le bien dont on ne peut pas mal user, puisque ce bien n'est autre chose que le bon usage ? Tout vient de Dieu ; et « l'ange, » non plus que l'homme, n'a point à se glorifier en lui-même¹, par quelque endroit que ce soit, mais toute sa gloire est en Dieu. Il lui a donné la justice commencée ; et à plus forte raison la justice persévérante, qui est plus parfaite comme plus heureuse, puisqu'elle a pour sa récompense cet immuable affermissement de la volonté dans le bien, qui fait la félicité éternelle des justes.

Oui, saints anges, je me joins à vous, pour dire à Dieu que vous lui devez tout, et que vous voulez lui tout devoir, et que c'est par là que vous avez triomphé de vos malheureux compagnons, parce que vous avez voulu tout devoir à celui à qui vous deviez l'être, la vie et la justice ; pendant que ces orgueilleux, oubliant ce qu'ils lui devoient, ont voulu

¹ I Cor. I. 29. 31.

se devoir à eux-mêmes leur perfection, leur gloire, leur félicité.

Soyez heureux, saints anges. Venez à notre secours. Périront en une nuit, par la main d'un seul de vous, les innombrables armées de nos ennemis¹ : périront en une nuit, par une semblable main, tous les premiers-nés de l'Égypte, persécutrice du peuple de Dieu² ».

Saint ange, qui que vous soyez, que Dieu a commis à ma garde, repoussez ces superbes tentateurs, qui, pour continuer leur combat contre Dieu, lui disputent encore l'homme qui est sa conquête, et vous le veulent enlever. O saint ange, puissant protecteur du peuple saint, « dont vous offrez à « Dieu les prières comme un encens agréable³ » ! O saint Michel ! que je puisse dire sans fin avec vous : « Qui est comme Dieu » ? O saint Gabriel ! qui êtes appelé « la force de Dieu ! » vous qui avez annoncé à Marie la venue actuelle du Christ⁴, dont vous aviez prédit à Daniel l'arrivée future⁵, inspirez-nous la sainte pensée de profiter de vos prédictions. O saint Raphaël ! dont le nom est interprété « la médecine de Dieu⁶ » guérissez mon âme d'un aveuglement plus dangereux que celui du saint homme Tobie : liez le démon d'impudicité, qui attaque les enfants d'Adam, même dans la sainteté du mariage⁷ : liez-le, car vous êtes plus puissant que lui, et Dieu même est votre force. Saints anges, tous tant que vous êtes, « qui voyez la face de Dieu⁸ », et à qui « il a commandé » nous garder dans toutes nos voies⁹, développez, sur notre faiblesse, les secours de toutes les sortes que Dieu vous a mis en main pour le salut de ses élus, « pour lesquels il a » daigné vous établir des esprits administrateurs¹⁰ ».

O Dieu ! envoyez-nous vos saints anges : ceux qui ont servi Jésus-Christ après son jeûne : ceux qui ont gardé son sépulcre, et annoncé sa résurrection¹¹ : celui qui l'a fortifié dans son agonie¹² ; car Jésus-Christ n'avait pas besoin de son secours pour lui-même, mais seulement parce qu'il s'étoit revêtu de notre faiblesse : et ce sont les membres infirmes que cet

¹ IV. Reg. xix. 35. Is. xxxvii. 36. — ² Exod. xii. 29. — ³ Apoc. viii. 3. — ⁴ Luc. i. 26. — ⁵ Dan. ix. 2. 22. 23. etc. — ⁶ Tob. v. 17. 21. 27. viii. 3. xi. 13. 14. 15. — ⁷ Matth. xviii. 10. — ⁸ Ps. xc. ii. — ⁹ Heb. i. 14. — ¹⁰ Matth. iv. 11. xxviii. 2. 5. — ¹¹ Luc. xxii. 43.

ange consolateur est venu fortifier en la personne de leur chef.

IV^e ÉLÉV. Sur la dignité de la créature humaine. Création de l'Homme.

« Vous l'avez abaissé un peu au dessous de l'ange, vous » l'avez couronné d'honneur et de gloire, et vous l'avez » préposé à tous les ouvrages de vos mains¹ ». C'est ce que chantoit David en mémoire de la création de l'homme. Et il est vrai que Dieu « l'a mis un peu au dessous des anges » : au dessous ; car nni à un corps, il est inférieur à ces esprits purs : mais seulement un peu au dessous ; car comme eux il a la vie, et l'intelligence, et l'amour ; et l'homme n'est pas heureux par la participation d'un autre bonheur que de celui des anges ; Dieu est la commune félicité des uns et des autres ; et de ce côté égaux aux anges « leurs frères² », et non leurs » sujets, nous ne sommes qu'un peu au dessous d'eux ».

« Vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, « selon l'âme et selon le corps. Vous lui avez donné la justice, la droiture originelle, l'immortalité, et l'empire sur toute la créature corporelle. Les anges n'ont pas besoin de ces créatures qui ne leur sont d'aucun usage, n'ayant point de corps. Mais Dieu a introduit l'homme dans ce monde sensible et corporel pour le contempler et en jouir. Le contempler, selon que David le venoit de dire par ces mots ; « Je verrai vos cieux qui sont l'œuvre de vos doigts : je verrai la lune et les étoiles que vous avez fondées³ », au milieu de la liqueur immense qui les environne et dont vous avez réglé le cours par une loi d'une inviolable stabilité. L'homme doit aussi jouir du monde, selon les usages que Dieu lui en a prescrits ; du soleil, de la lune et des étoiles, « pour distinguer les jours, les mois, les saisons et les années⁴ ». Tout le reste de la nature corporelle est soumis à son empire : il cultive la terre et la rend féconde : il fait servir les mers à ses usages et à son commerce ; elles font la communication des deux mondes qui forment le globe

¹ Ps. VIII. 6. 7. — ² Apoc. XIX. 10. XXII. 9. — ³ Ps. VIII. 4. — ⁴ Gen. I. 14.

de la terre : tous les animaux reconnoissent son empire, ou parce qu'il les dompte, ou parce qu'il les emploie à divers usages. Mais le péché a affoibli cet empire, et ne nous en a laissé que quelques malheureux restes.

Comme tout devoit être mis en la puissance de l'homme, Dieu le crée après tout le reste ; et l'introduit dans l'univers, comme on introduit dans la salle du festin celui pour qui il se fait, après que tout est prêt, et que les viandes sont servies. L'homme est le complément des œuvres de Dieu : et après l'avoir fait comme son chef-d'œuvre, il demeure en repos.

« Dieu honore l'homme ; pourquoi se déshonore-t-il » lui-même, en se rendant semblable aux bêtes¹ », sur qui l'empire lui est donné ?

V^e ÉLEV. Sur les singularités de la création de l'Homme. Première singularité dans ces paroles : Faisons l'homme.

Homme animal, qui te ravilis jusqu'à te « rendre semblable » aux bêtes² », et souvent te mettre au dessous et envier leur état, il faut aujourd'hui que tu comprennes ta dignité par les singularités admirables de ta création. La première est d'avoir été fait, non point comme le reste des créatures, par une parole de commandement : *fiat*, « que cela soit » ; mais par une parole de conseil *faciamus*, « faisons³ » : Dieu prend conseil en lui-même, comme allant faire un ouvrage d'une plus haute perfection, et pour ainsi dire, d'une industrie particulière, où reluisît plus excellemment la sagesse de son auteur. Dieu n'avoit rien fait sur la terre ni dans la nature sensible, qui pût entendre les beautés du monde qu'il avoit bâti, ni les règles de son admirable architecture ; ni qui pût s'entendre soi-même à l'exemple de son Créateur ; ni qui, de soi-même, se pût élever à Dieu, et en imiter l'intelligence, et l'amour, et, comme lui, être heureux. Pour donc créer un si bel ouvrage, Dieu consulte en lui-même, et voulant produire un animal capable de conseil et de raison, il appelle en quelque manière à son secours, parlant à un autre lui-même, à qui il dit : « Faisons » ; qui n'est donc

¹ Ps. XLVIII. 13. 21. — ² Ib. — ³ Gen. I. 26.

point une chose faite, mais une chose qui fait comme lui et avec lui et cette chose ne peut être que son Fils et son éternelle sagesse, engendrée éternellement dans son sein, par laquelle et avec laquelle il avoit à la vérité, fait toute chose, mais qu'il déclare plus expressément en faisant l'homme.

Gardons-nous donc bien de nous laisser entraîner aux aveugles impulsions de nos passions, ni à ce que le monde appelle hasard et fortune. Nous sommes produits par un conseil manifeste ; toute la sagesse de Dieu, pour ainsi dire, appelée. Ne croyons donc pas que les choses humaines puissent aller un seul moment à l'aventure : tout est régi dans le monde par la Providence ; mais surtout ce qui regarde les hommes est soumis aux dispositions d'une sagesse occulte et particulière, parce que de tous les ouvrages de Dieu, l'homme est celui d'où son ouvrier veut tirer le plus de gloire. Soyons donc toujours aveuglément soumis à ses ordres, et mettons là toute notre sagesse. Quoi qu'il nous arrive d'imprévu, de bizarre et d'irrégulier en apparence, souvenons-nous de cette parole : « Faisons l'homme » ; et du conseil particulier qui nous a donné l'être.

VI^e ÉLÈV. Seconde distinction de la création de l'Homme : dans ces paroles :
à notre image et ressemblance.

« Faisons l'homme à notre image et ressemblance¹ ». A ces admirables paroles, élève-toi au dessus des cieux et des cieux des cieux, et de tous les esprits célestes, âme raisonnable, puisque Dieu t'apprend que, pour te former, il ne s'est pas proposé un autre modèle que lui-même. Ce n'est pas aux cieux ni aux astres, ni au soleil, ni aux anges mêmes, ni aux archanges, ni aux séraphins qu'il te veut rendre semblable : « Faisons », dit-il, « à notre image » ; et pour inculquer davantage : « Faisons à notre ressemblance » ; qu'on voie tous nos traits dans cette belle créature, autant que la condition de la créature le pourra permettre.

S'il faut distinguer ici l'image et la ressemblance ; ou si

¹ Gen. 1. 26.

c'est, comme on vient de le proposer, pour inculquer davantage cette vérité, que Dieu emploie ces deux mots à peu près de même force, je ne sais si on le peut décider. Quoi qu'il en soit, Dieu exprime ici toutes les beautés de la nature raisonnable, et à la fois toutes les richesses qu'il lui a données par sa grâce : entendement, volonté, droiture, innocence, claire connoissance de Dieu, amour infus de ce premier être, assurance de jouir avec lui d'une même félicité, sion eût persévéré dans la justice où l'on avoit été créé.

Chrétiens, élevons-nous à notre modèle; et n'aspirons à rien moins qu'à imiter Dieu. « Soyez miséricordieux, dit le » Fils de Dieu, comme votre Père céleste est miséricordieux¹ ». Dieu est bon par sa nature, il ne fait que le bien, et ne fait du mal à personne que forcé. Ainsi, « faisons du bien à » tout le monde, et même à tous nos ennemis, comme Dieu, » qui fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais, et » pleut sur le champ du juste comme sur celui du pécheur² ». Dieu est indulgent, et s'apaise aisément envers nous, malgré notre malice : pardonnons à son exemple. Il est saint : » Soyez saints comme je suis saint, moi le Seigneur votre » Dieu³. » En un mot, il est parfait : « Soyez parfaits comme » votre Père céleste est parfait⁴ ». Qui peut atteindre à la perfection de ce modèle ? Il faut donc croître toujours, et ne se donner aucun repos, ni aucun relâche. C'est pourquoi saint Paul « s'avance toujours dans la carrière : oubliant ce » qu'il laissoit derrière, et ne cessant de s'étendre en avant⁵ », par de nouveaux et continuels efforts. Pesez toutes ces paroles, cet oubli, cette extension, cette infatigable ardeur. C'est » au bout d'une telle course, qu'on trouve la couronne et le » prix proposé par la vocation divine en Jésus-Christ. » Que nul chrétien ne s'imagine être exempt de ce travail, ou que cette perfection n'est point pour lui. Cette voie demande, dit saint Augustin, « des gens qui marchent sans cesse; elle ne » souffre pas ceux qui reculent, elle ne souffre pas ceux qui » se détournent; enfin elle ne souffre pas ceux qui s'arrêtent,

¹ Luc. vi. 36. — ² Matth. v. 44. 45. — ³ Levit. xix. 2. — ⁴ Matth. v. 48. — ⁵ Phil. iii 13. 14.

pour peu que ce soit. » En quelque point qu'ils s'arrêtent, là les prend l'orgueil, là les prend la paresse : ils pensent avoir avancé, ou avoir fait quelque chose ; et dans ce relâchement, leur pesanteur naturelle les entraîne en bas, il n'y a plus de ressource.

VII^e ÉLÉV. L'image de la Trinité dans l'âme raisonnable.

« Faisons l'homme ¹ : » nous l'avons dit, à ces mots l'image de la Trinité commence à paroître. Elle reluit magnifiquement dans la créature raisonnable : semblable au Père, elle a l'être : semblable au Fils, elle a l'intelligence : semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour : semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie. Vous ne sauriez lui en rien ôter, sans lui ôter tout. Heureuse créature, et parfaitement semblable, si elle s'occupe uniquement de lui. Alors, parfaite dans son être, dans son intelligence, dans son amour, elle entend tout ce qu'elle est, elle aime tout ce qu'elle entend : son être et ses opérations sont inséparables : Dieu devient la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence, et la vie de son amour. Elle ne dit, comme Dieu, qu'une parole, qui comprend toute sa sagesse : comme Dieu, elle ne produit qu'un seul amour, qui embrasse tout son bien : et tout cela ne meurt point en elle. La grâce survient sur ce fond, et relève la nature : la gloire lui est montrée, et ajoute son complément à la grâce. Heureuse créature encore un coup, si elle sait conserver son bonheur ! Homme, tu l'as perdu. Où s'égare ton intelligence, où se va noyer ton amour ? Hélas, hélas ! et sans fin hélas ! reviens à ton origine.

VIII^e ÉLÉV. L'empire de l'Homme sur soi-même.

« Faisons l'homme à notre image et ressemblance, afin
« qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du
« ciel, aux bêtes et à toute la terre, et à tout ce qui se remue

¹ Gen. I. 26.

« ou rampe dessus ¹ ». Troisième caractère particulier de la création de l'homme : c'est un animal né pour le commandement : s'il commande aux animaux, à plus forte raison, se commande-t-il à lui-même, et c'est en cela que je vois reluire un nouveau trait de la divine ressemblance. L'homme commande à son corps, à ses bras, à ses mains, à ses pieds ; et dans l'origine, nous verrons jusqu'à quel point tout étoit soumis à son empire. Il lui reste encore quelque chose du commandement absolu qu'il avoit sur ses passions. Il commande à sa propre intelligence qu'il applique à quoi il lui plaît : à sa propre volonté par conséquent, à cause de son libre arbitre, comme nous verrons bientôt : à ses sens intérieurs et extérieurs, et à son imagination qu'il tient captive sous l'autorité de la raison, et qu'il fait servir aux opérations supérieures. Il modère les appétits qui naissent des images des sens ; et dans l'origine, il étoit maître absolu de toutes ces choses. Car telle étoit la puissance de l'image de Dieu en l'âme, qu'elle tenoit tout dans la soumission et dans le respect.

Travaillons à rétablir en nous-mêmes l'empire de la raison : contenons les vives saillies de nos pensées vagabondes ; par ce moyen, nous commanderons en quelque sorte aux oiseaux du ciel. Empêchons nos pensées de ramper toujours dans les nécessités corporelles, comme font les reptiles sur la terre ; par ce moyen nous dominerons ces bas sentiments, et nous en corrigerons la bassesse. Ceux-là s'y laissent dominer, qui, toujours occupés de leur santé, de leur vie mortelle, et des besoins de leur corps, sont plongés dans la chair et dans le sang, et se remuent sur la terre à la manière des reptiles ; c'est-à-dire, qu'ils n'ont aucuns mouvements, que ceux qui sont terrestres et sensuels. Ce sera dompter des lions que d'assujettir notre impétueuse colère. Nous dominerons les animaux venimeux, quand nous saurons réprimer les haines, les jalousies et les médisances. Nous mettrons le frein à la bouche d'un cheval fougueux, quand nous réprimerons en nous les plaisirs. Quelle nécessité de pousser plus loin la similitude, ni de nous appliquer celle des poissons ? Nous pourrons dire seulement, que leur caractère particulier

¹ Gen. I. 26.

est d'être muets, de ne respirer jamais l'air, et d'être toujours attachés à un élément plus grossier. Tels sont ceux, qui possédés « du démon sourd et muet¹ », n'écoutent pas la prédication de l'Évangile, et sont empêchés par une mauvaise honte de confesser leurs péchés. Ils sont toujours dans des sentiments grossiers, et entrevoient à peine la lumière du soleil. Sortons de ces mouvements charnels, où nous nageons, pour ainsi parler, par le plaisir que nous y prenons ; nous exerçons une espèce de basse liberté, en nous promenant d'une passion à une autre, et ne sortant jamais de cette basse sphère, pour ainsi parler, ni de cet élément grossier. Quoi qu'il en soit, dominons en nous tout ce qu'il y a d'animal, de volage, de rampant. S'il se faut servir de notre imagination, que ce soit en l'épurant de toutes pensées corporelles et terrestres, et l'occupant saintement des mystères de Jésus-Christ, des exemples des saints et de toutes les pieuses représentations qui nous sont offertes par l'Écriture ; non pour nous y arrêter, mais pour nous élever plus haut, après en avoir tiré le suc, c'est-à-dire, les instructions dont nos âmes se doivent nourrir ; par exemple, des mystères de la vie et de la passion de notre Seigneur, l'esprit de pauvreté, de douceur, d'humilité et de patience.

Pour donc corriger l'abus et l'égarement de notre imagination vagabonde et dissipée, il la faut remplir d'images saintes. Quand notre mémoire en sera pleine, elle ne nous ramènera que ces pieuses idées. La roue agitée par le cours d'une rivière, va toujours, mais elle n'emporte que les eaux qu'elle trouve en son chemin : si elles sont pures, elle ne portera rien que de pur : mais, si elles sont impures, tout le contraire arrivera. Ainsi, si notre mémoire se remplit de pures idées, la circonvolution, pour ainsi dire, de notre imagination agitée, ne puisera dans ce fond et ne nous ramènera que des pensées saintes. La meule d'un moulin va toujours, mais elle ne moudra que le grain qu'on aura mis dessous : si c'est de l'orge, on aura de l'orge moulu ; si c'est du blé et du pur froment, on en aura la farine. Mettons donc dans notre

¹ Marc. ix. 24.

mémoire tout ce qu'il y a de saintes et de pures images, et quelle que soit l'agitation de notre imagination, il ne nous reviendra, du moins ordinairement, dans l'esprit, que la fine et pure substance des objets dont nous nous serons remplis. Remplissons-nous de Jésus-Christ, de ses actions, de ses souffrances, de ses paroles. Pour donner plus d'un objet à nos sens, remplissons-nous des saintes idées d'un Abraham immolant son fils : d'un Jacob arrachant à Dieu par un saint combat la bénédiction qu'il en espéroit : d'un Joseph laissant son habit entre les mains d'une impudique, pour en tirer son chaste corps : d'un Moïse, qui n'ose approcher du buisson ardent que le feu ne consume pas, et qui se déchausse par respect : d'un Isaïe qui tremble devant Dieu jusqu'à ce que ses lèvres soient purifiées : d'un Jérémie qui bégaie si humblement devant Dieu, et n'ose annoncer sa parole : des trois jeunes hommes dont la flamme d'une fournaise brûlante respecte la foi : d'un Daniel aussi sauvé par la foi des dents des lions affamés : d'un Jean Baptiste prêchant la pénitence sous la haire et sous le cilice : d'un Saul abattu par la puissante parole de Jésus qu'il persécutoit ; et de toutes les autres belles images des prophètes et des apôtres. Votre mémoire et votre imagination consacrées comme un temple saint par ces pieuses images, ne vous rapporteront rien qui ne soit digne de Dieu.

Prenez garde seulement de ne laisser jamais votre imagination s'échauffer trop, parce que excessivement échauffée et agitée, elle se consume elle-même par son propre feu, et obscurcit les pures lumières de l'intelligence, qui sont celles qu'il faut faire luire dans notre esprit ; et à qui l'imagination doit seulement préparer un trône, comme elle fit au saint prophète Ezéchiel, et aux autres saints prophètes ses compagnons, inspirés du même esprit.

IX^e ÉLÉV. L'empire de Dieu exprimé dans celui de l'âme sur le corps.

On passe toute sa vie dans des miracles continuels qu'on ne remarque même pas. J'ai un corps, et sans connoître aucun des organes de ses mouvements, je le tourne, je

le remue , je le transporte où je veux. Je voudrois remuer devant moi une paille , elle ne branle , ni ne s'ébranle en aucune sorte : je veux remuer ma main , mon bras , ma tête , les autres parties plus pesantes , qu'à peine pourrois-je porter si elles étoient détachées , toute la masse du corps ; les mouvements que je commande se font comme par eux-mêmes , sans que je connoisse aucun des ressorts de cette admirable machine : je sais seulement que je veux me remuer de cette façon ou d'une autre , tout suit naturellement : j'articule cent et cent paroles entendues ou non entendues , et je fais autant de mouvements connus et inconnus des lèvres , de la langue , du gosier , de la poitrine , de la tête : je lève , je baisse , je tourne , je roule les yeux : j'en dilate , j'en rétrécis la prunelle , selon que je veux regarder de près ou de loin : et sans même que je connoisse ce mouvement , il se fait , dès que je veux regarder ou négligemment , et comme superficiellement , ou bien déterminément , attentivement , ou fixement , quelque objet.

Qui a donné cet empire à ma volonté , et comment puis-je mouvoir également ce que je connois et ce que je ne connois pas ? Je respire sans y penser , et en dormant ; et quand je veux , ou je suspends , ou je hâte la respiration , qui naturellement va toute seule : elle va aussi à ma volonté : et encore que je ne connoisse ni la dilatation ni le resserrement des poumons , ni même si j'en ai , je les ouvre , je les resserre , j'attire , je repousse l'air avec une égale facilité. Pour parler d'un ton plus aigu , ou plus gros , ou plus haut , ou plus bas , je dilate encore , ou je resserre une autre partie dans le gosier , que l'on appelle *trachée-artère* , quoique je ne sache même pas si j'en ai une : il suffit que je veuille parler haut ou bas , afin que tout se fasse comme de soi-même ; en un moment je fais articulément et distinctement mille mouvements , dont je n'ai nulle connoissance distincte , ni même confuse le plus souvent : puisque je ne sais pas si je les fais , ou s'il les faut faire. Mais , ô Dieu ! vous le savez , et nul autre que vous ne sait ce que vous savez seul , et tout cela est l'effet du secret concert que vous avez mis entre nos volontés et les mouvements de nos corps : et vous avez établi

ce concert inviolable, quand vous avez mis l'âme dans le corps pour le régir.

Elle y est donc, non point comme dans un vaisseau qui la contient, ni comme dans une maison où elle loge, ni comme dans un lieu qu'elle occupe : elle y est par son empire, par sa présidence, pour ainsi parler, par son action. Ainsi vous êtes en nous, et vous ne pouvez en être loin, puisque c'est « par vous que nous vivons, que nous nous mouvons, » et que nous sommes ¹ ». Et vous êtes de la même sorte dans tout l'univers : au dessus, en le dominant ; au dedans, en le remuant, et faisant concourir en un toutes ses parties ; au dessous, en le portant, comme dit Moïse, « avec vos bras éternels ». Il n'y a point de Dieu comme Dieu, ajoute cet homme divin : « par son empire magnifique, les vents » vont deçà et delà, et les nuées courent dans le ciel ² ». Il dit aux astres, Marchez : il dit à l'abîme et à la baleine, Rendez ce corps englouti : il dit aux flots, Apaisez-vous : il dit aux vents : Soufflez, et mettez-moi en pièces ces gros mâts ; et tout suit à sa parole. Tout dépend naturellement d'une volonté : les corps et leurs mouvements dépendent naturellement d'un esprit et d'une intelligence toute-puissante : Dieu peut donner à la volonté, qu'il fait à l'image de la sienne, tel empire qu'il lui plaît ; et par là nous donner l'idée de sa volonté, qui meut tout et fait tout.

Rendons-lui l'empire qu'il nous donne : et au lieu de « faire servir nos membres à l'iniquité », puisque c'est Dieu qui nous les soumet, « faisons-les servir, comme le dit saint Paul ³, « à la justice ».

X^e ÉLÉV. Autre admirable singularité de la création de l'Homme : Dieu le forme de sa propre main et de ses doigts.

« Que la terre produise des herbes et des plantes ; que les » eaux produise les poissons et les oiseaux ; que la terre » produise les animaux ⁴. » Tous les animaux sont créés par commandement, sans qu'il soit dit que Dieu y ait mis la main. Mais quand il veut former le corps de l'hom-

¹ Act. xvii. 28. — ² Deut. xxxiii. 26. 27. — ³ Rom. vi. 19. — ⁴ Gen. i. 11. 20. 24.

me, il prend lui-même « de la boue ¹ » entre ses doigts, et il lui donne sa figure. Dieu n'a point de doigts ni de mains : Dieu n'a pas plus fait le corps de l'homme que celui des autres animaux : mais il nous montre seulement, dans celui de l'homme un dessein et une attention particulière. C'est parmi les animaux le seul qui est droit, le seul tourné vers le ciel, le seul où reluit par une si belle et si singulière situation, l'inclination naturelle de la nature raisonnable aux choses hautes. C'est de là aussi qu'est venue à l'homme cette singulière beauté sur le visage, dans les yeux, dans tout le corps. D'autres animaux montrent plus de force ; d'autres plus de vitesse et plus de légèreté, et ainsi du reste : l'excellence de la beauté appartient à l'homme ; et c'est comme un admirable rejaillissement de l'image de Dieu sur sa face.

X^e ÉLÉV. La plus excellente distinction de la création de l'Homme dans celle de son âme.

Encore un coup Dieu a formé les autres animaux en cette sorte : « Que la terre, que les eaux produisent les plantes et les animaux ² ; » et c'est ainsi qu'ils ont reçu l'être et la vie. Mais Dieu, après avoir pris dans ses mains toutes-puissantes la boue dont le corps humain avoit été formé, il n'est pas dit qu'il en ait tiré son âme : mais il est dit, « qu'il inspira sur sa face un souffle de vie » ; et que « c'est ainsi qu'il en a » été fait une âme vivante ³ ». Dieu fait sortir chaque chose de ses principes : de la terre il produit les herbages et les arbres avec les animaux, qui n'ont d'autre vie qu'une vie terrestre et purement animale ; mais l'âme de l'homme est tirée d'un autre principe, qui est Dieu. C'est ce que veut dire ce souffle de vie, que Dieu tire de sa bouche pour animer l'homme. Ce qui est fait à la ressemblance de Dieu, ne sort point des choses matérielles ; et cette image n'est point cachée dans ces bas éléments pour en sortir, comme fait une statue du marbre ou du bois. L'homme a deux principes : selon le

¹ Gn. x. 17. — ² Ib. i. 11. 20, 24. — ³ Ib. ii. 7.

corps il vient de la terre, selon l'âme, il vient de Dieu seul; et « c'est pourquoi, dit Salomon, pendant que le corps retourne » en terre d'où il a été tiré, l'esprit retourne à Dieu qui l'a » donné ¹ ». C'est ainsi qu'il vient de Dieu, non qu'il soit en Dieu en substance, et qu'il en sorte, comme quelques-uns l'ont imaginé; car ces idées sont grossières et trop corporelles; mais il est en Dieu, comme dans son seul principe et sa seule cause; et c'est pourquoi on dit qu'il le donne. Tout le reste est tiré des éléments: car tout le reste est terrestre et corporel. Ce qu'on appelle les esprits dans les animaux, ne sont que des parcelles détachées, et une vapeur de sang: ainsi tout vient de la terre. Mais l'âme raisonnable faite à l'image de Dieu, est donnée de lui, et ne peut venir que de cette divine bouche.

Hélas! hélas! « L'homme qui a été mis dans un si grand » honneur, » distingué des animaux par sa création, « s'est » égalé aux bêtes insensées, et leur a été fait semblable ¹ ».

V^e SEMAINE.

SUITE DES SINGULARITÉS DE LA CRÉATION DE L'HOMME.

1^{re}. ÉLÉV. Dieu met l'homme dans le paradis, et lui amène tous les animaux pour les nommer.

Après avoir formé l'homme, Dieu commence à lui faire sentir ce qu'il est dans le monde, par deux mémorables circonstances: l'une, en lui plantant de sa propre main un jardin délicieux qu'on appelle paradis, où il avoit ramassé toutes les beautés de la nature, pour servir au plaisir de l'homme, et par là l'élever à Dieu qui le combloit de tant de biens: l'autre, en lui amenant tous les animaux comme à celui qui en étoit le maître, afin de lui faire voir que non-seulement toutes les plantes et tous les fruits de la terre étoient à lui, mais encore tous les animaux, qui par la nature de leurs mouvements, sembloient moins sujets à son empire.

¹ Eccl. xii. 7. — ² Ps. xlviii. 13. 21.

Pour le paradis, Dieu ordonna deux choses à l'homme : l'une, « de le cultiver », et l'autre « de le garder¹ », c'est-à-dire d'en conserver la beauté : ce qui revient encore à la culture. Car, au reste, il n'y avoit pas d'ennemi qui pût envahir ce lieu tranquille et saint : *Ut operaretur, et custodiret illum*. Dieu apprenoit à l'homme par cette figure, à se garder soi-même, et à garder à la fois la place qu'il avoit dans le paradis. Pour la culture, ce n'étoit pas cette culture laborieuse qui a été la peine de notre péché, lorsqu'il a fallu comme arracher dans la sueur de notre front, du sein de la terre, le fruit nécessaire à la conservation de notre vie : la culture donnée à l'homme pour son exercice, étoit cette culture comme curieuse, qui fait cultiver les fruits et les fleurs, plus pour le plaisir que pour la nécessité. Par ce moyen, l'homme devoit être instruit de la nature des terres et du génie des plantes, de leurs fruits ou de leurs semences; l'y trouvoit en même temps la figure de la culture des vertus.

En amenant les animaux à l'homme², Dieu lui fait voir qu'il en est le maître, comme un maître dans sa famille qui nomme ses serviteurs, pour la facilité du commandement. L'Écriture substantielle et courte dans ses expressions, nous indique en même temps les belles connoissances données à l'homme, puisqu'il n'auroit pas pu nommer les animaux, sans en connoître la nature et les différences, pour ensuite leur donner des noms convenables, selon les racines primitives de la langue que Dieu lui avoit apprise.

C'est donc alors qu'il connut les merveilles de la sagesse de Dieu, dans cette apparence et cette ombre de sagesse, qui paroît dans les industries naturelles des animaux. Louons Dieu avec Adam, et considérons un moment toute la nature animale, comme l'objet de notre raison. Qui a formé tant de genres d'animaux, et tant d'espèces subordonnées à ces genres, toutes ces propriétés, tous ces mouvements, toutes ces adresses, tous ces aliments, toutes ces forces diverses, toutes ces images de vertu, de pénétration, de sagacité et de

¹ Gen. II. 15. — ² Ib. 19.

violence ? Qui a fait marcher, ramper, glisser les animaux ? Qui a donné aux oiseaux et aux poissons, ces rames naturelles qui leur font fendre les eaux et les airs ? ce qui , peut-être, a donné lieu à leur Créateur de les produire ensemble, comme animaux d'un dessein à peu près semblable ; le vol des oiseaux semblant être une espèce de faculté de nager dans une liqueur plus subtile, comme la faculté de nager, dans les poissons , est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse. Le même auteur a fait ces convenances et ces différences : celui qui a donné aux poissons leur triste et pour ainsi dire, leur morne silence, a donné aux oiseaux leurs chants si divers, et leur a mis dans l'estomac et dans le gosier, une espèce de lyre et de guitare, pour annoncer, chacun à leur mode, les beautés de leur Créateur. Qui n'admireroit les richesses de sa Providence, qui fait trouver à chaque animal, jusqu'à une mouche, jusqu'à un ver, sa nourriture convenable » ? En sorte que la disette ne se trouve dans aucune partie de sa famille ; mais au contraire que l'abondance y règne partout , excepté maintenant parmi les hommes, depuis que le péché a introduit la cupidité et l'avarice.

Par la considération seconde, tous les animaux sont à l'usage de l'homme, puisqu'ils lui servent à connoître et à louer Dieu. Mais outre cet usage plus universel, Adam connut dans les animaux, des propriétés particulières qui leur donnoient le moyen d'aider, par leur ministère, celui que Dieu faisoit leur seigneur. O Dieu, j'ai considéré vos ouvrages, et j'en ai été effrayé ! Qu'est devenu cet empire que vous nous aviez donné sur les animaux ? On n'en voit plus parmi nous qu'un petit reste, comme un foible mémorial de notre ancienne puissance, et un débris malheureux de notre fortune passée.

Rendons grâces à Dieu de tous les biens qu'il nous a laissés dans le secours des animaux : accoutumons-nous à le louer en tout. Louons-le dans le cheval qui nous porte ou qui nous traîne ; dans la brebis qui nous habille et qui nous nourrit ; dans le chien qui est notre garde et notre chasseur ; dans le bœuf qui fait avec nous notre labourage. N'oublions pas les oiseaux, puisque Dieu les a amenés à Adam

comme les autres animaux ; et qu'encore aujourd'hui , apprivoisés par notre industrie , ils viennent flatter nos oreilles par leur aimable musique ; et chantres infatigables et perpétuels , ils semblent vouloir mériter la nourriture que nous leur donnons. Si nous louons les animaux dans leur travail , et , pour ainsi dire , dans leurs occupations , ne demeurons pas inutiles ; travaillons , gagnons notre pain , chacun dans son exercice , puisque Dieu l'a mis à ce prix depuis le péché.

II^e ÉLÈV. La création du second sexe.

En produisant les autres animaux , Dieu a créé ensemble les deux sexes ; et la formation du second est une singularité de la création de l'homme.

Que servoit à l'homme d'être introduit dans ce paradis de délices , dans tout un vaste pays que Dieu avoit mis en son pouvoir , et au milieu de quatre grands fleuves , dont les riches eaux traînoient des trésors : au reste sous un ciel si pur , que sans être encore obscurci par ces nuages épais qui couvrent le nôtre et produisent les orages , il s'élevoit de la terre , par une bénigne chaleur , une vapeur douce qui se distilloit en rosée , et qui arrosoit la terre et toutes ses plantes ? L'homme étoit seul , et le plus seul de tous les animaux ; car il voyoit tous les autres partagés et appareillés en deux sexes : et , dit l'Écriture , il n'y avoit que l'homme « à qui on ne trouvoit » point d'être semblable à lui ¹ ». Solitaire , sans compagnie , sans conversation , sans douceur , sans espérance de postérité , et ne sachant à qui laisser , ou avec qui partager ce grand héritage , et tant de biens que Dieu lui avoit donnés , il vivoit tranquille , abandonné à sa Providence , sans rien demander. Et Dieu aussi , de lui-même , ne voulant laisser aucun défaut dans son ouvrage , dit ces paroles : « Il n'est pas bon » que l'homme soit seul : donnons-lui un être semblable à lui ² ».

Peut-être donc va-t-il former le second sexe comme il avoit formé le premier : non , il veut donner au monde dans

¹ Gen. ii. 20. — ² Ib. 18.

les deux sexes, l'image de l'unité la plus parfaite et le symbole futur du grand mystère de Jésus-Christ. C'est pourquoi il tire la femme de l'homme même, et la forme d'une côte superflue qu'il lui avoit mise exprès dans le côté. Mais pour montrer que c'étoit là un grand mystère, et qu'il falloit regarder avec des yeux plus épurés que les corporels; la femme est produite dans une extase d'Adam; et c'est par un esprit de prophétie qu'il connut tout le dessein d'un si bel ouvrage. « Le Seigneur Dieu envoya un sommeil à Adam » : un sommeil, disent tous les saints, qui fut un ravissement et la plus parfaite de toutes les extases; et « Dieu prit une côte d'Adam », et il en remplit de chair la place ¹ ». Ne demandez donc point à Dieu pourquoi voulant tirer de l'homme la compagne qu'il lui donnoit, il prit un os plutôt que de la chair; car s'il avoit pris de la chair, on auroit pu demander de même pourquoi il auroit pris de la chair plutôt qu'un os. Ne lui demandons non plus ce qu'il ajouta à la côte d'Adam pour en former un corps parfait; la matière ne lui manque pas: et, quoi qu'il en soit, cet os se ramollit entre ses mains. C'est de cette dureté qu'il voulut former ces délicats et tendres membres, où dans la nature innocente, il ne faut rien imaginer qui ne fût aussi pur qu'il étoit beau. Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine; et sans trop vanter leur délicatesse, songer, après tout, qu'elles viennent d'un os surnuméraire, où il n'y avoit de beauté que celle que Dieu y voulut mettre.

Mon Dieu! que de vains discours je prévois dans les lecteurs, au récit de ce mystère! Mais pendant que je leur raconte un grand et mystérieux ouvrage de Dieu, qu'ils entrent dans un esprit sérieux, et s'il se peut, dans quelque sentiment de cette admirable extase d'Adam, pendant laquelle il édifia, « il bâtit en femme la côte d'Adam ² » : grave expression de l'Écriture, pour nous faire voir dans la femme quelque chose de grand et de magnifique, et comme un admirable édifice où il y avoit de la grâce, de la majesté, des proportions admirables, et autant d'utilité que d'ornement.

¹ GEN. II. 21. — ² Ib. 22.

La femme ainsi formée est présentée « de la main de » Dieu » au premier homme, qui ayant vu dans son extase ce que Dieu faisoit : « C'est ici », dit-il d'abord, « l'os de mes » os, et la chair de ma chair : elle s'appellera *Virago*, parce » qu'elle est formée de l'homme; et l'homme quittera son » père et sa mère, et il s'unira à sa femme¹ ». On peut croire, par cette parole, que Dieu avoit formé la femme d'un os revêtu de chair; et que l'os seul est nommé comme prévalant dans cette formation.

Quoi qu'il en soit, encore une fois, sans nous arrêter davantage à des questions curieuses, et remarquant seulement en un mot ce qui paroît dans le texte sacré; considérons en esprit cette épouse mystérieuse; c'est-à-dire la sainte Église tirée, et comme arrachée du sacré côté du nouvel Adam pendant son extase, et formée, pour ainsi parler, par cette plaie, dont toute la consistance est dans les os et dans les chairs de Jésus-Christ, qui se l'incorpore par le mystère de l'Incarnation, et par celui de l'Eucharistie qui en est une extension admirable. Il quitte tout pour s'unir à elle: il quitte en quelque façon son père qu'il avoit dans le ciel, et sa mère la synagogue d'où il étoit issu selon la chair, pour s'attacher à son Épouse, ramassée parmi les Gentils. C'est nous qui sommes cette épouse; c'est nous qui vivons des os et des chairs de Jésus-Christ, par les deux grands mystères qu'on vient de voir. « C'est nous qui sommes, » comme dit saint Pierre², « cet édifice spirituel et le temple vivant du Seigneur, » bâti en esprit dès le temps de la formation d'Eve notre mère, et dès l'origine du monde. Considérons dans le nom d'Eve, qui signifie mère des vivants, et l'Église mère des véritables vivants et la bienheureuse Marie, la vraie mère des vivants, qui nous a tous enfantés avec Jésus-Christ qu'elle a conçu par la foi. O homme! voilà ce qui t'est montré dans la création de la femme, pour prévenir, par ce sérieux, toutes les frivoles pensées qui passent dans l'esprit des hommes au souvenir des deux sexes, depuis seulement que le péché en a corrompu l'institution. Revenons à notre origine; respectons l'ouvrage

¹ Gen. II. 23. 24. — ² I. Petr. II. 5.

de Dieu et son dessein primitif ; éloignons les pensées de la chair et du sang ; et ne nous plongeons point dans cette boue , pendant que dans le récit qu'on vient d'entendre , Dieu prend tant de soins de nous en tirer.

III^e ÉLÉV. Dieu donne à l'homme un commandement, et l'avertit de son franc arbitre, et tout ensemble de sa sujétion.

« Vous mangerez de tous les fruits du paradis ; mais vous » ne mangerez point de l'arbre de la science du bien et du » mal : car, au jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort ¹ » : la mort vous sera inévitable.

Eve fut présente à ce commandement , quoique par anticipation, il soit rapporté avant sa production ; ou en tout cas, il fut répété en sa présence puisqu'elle dit au serpent : « Le » Seigneur nous a commandé de ne point manger ce fruit ² » : si ce n'est qu'on aime mieux croire qu'elle apprit d'Adam la défense de Dieu ; et que dès lors il ait plu à Dieu de nous enseigner que c'est un devoir des femmes « d'interroger », comme dit saint Paul, « dans la maison et en particulier » leurs maris ³ », et d'attendre d'eux les ordres de Dieu.

Quoi qu'il en soit, Dieu fait deux choses par ce commandement, il enseigne à l'homme premièrement son libre arbitre, et secondement sa sujétion.

Le libre arbitre est un des endroits de l'homme , où l'image de Dieu paroît davantage. Dieu est libre à faire ou ne faire pas au dehors tout ce qui lui plaît ; parce qu'il n'a besoin de rien , et qu'il est supérieur à tout son ouvrage : qu'il fasse cent mille mondes, il n'en est pas plus grand ; qu'il n'en fasse aucun, il ne l'est pas moins. Au dehors, le néant ou l'être lui est égal ; et il est le maître ou de ne rien faire , ou de faire tout ce qui lui plaît. Que l'âme raisonnable puisse aussi faire d'elle-même , ou du corps qui lui est uni , ce qui lui plaît, c'est assurément un trait admirable , et une admirable participation de l'être divin. Je ne suis rien ; mais parce qu'il a plu à Dieu de me faire à son image, et d'impri-

¹ Gen. II. 16. 17. — ² Ib. III. 3. — ³ I Cor. XIV. 35.

mer dans mon fond une ressemblance, quoique foible, de son libre arbitre, je veux que ma main se lève, que mon bras s'étende, que ma tête, que mon corps se tourne ; cela se fait : je cesse de le vouloir, et je veux que tout se tourne d'un autre côté ; cela se fait de même. Tout cela m'est indifférent ; je suis aussi bien d'un côté que d'un autre ; et de tout cela il n'y en a aucune raison que ma volonté ; cela est, parce que je le veux ; et je le veux, parce que je le veux ; et c'est là une dernière raison, parce que Dieu m'a voulu donner cette faculté ; et quand même il y a quelque raison de me déterminer à l'un plutôt qu'à l'autre, si cette raison n'est pas pressante, et qu'il ne s'agisse pour moi que de quelque commodité plus ou moins grande, je puis aisément ou me la donner, ou ne me la donner pas ; et je puis ou me donner ou m'ôter de grandes commodités, et, si je veux, des inconvénients et des peines aussi grandes. Et tout cela, parce que je le peux ; et Dieu a soumis cela à ma volonté ; et je puis même user de ma liberté, jusqu'à me procurer à moi-même de grandes souffrances, jusqu'à m'exposer à la mort, jusqu'à me la donner ; tant je suis maître de moi-même, par ce trait de la divine ressemblance, qu'on appelle le libre arbitre. Et si je rentre au dedans de moi, je puis appliquer mon intelligence à une infinité d'objets divers, et à l'un plutôt qu'à l'autre, et à tout successivement, à commencer par où je veux ; et je puis cesser de le vouloir, et même vouloir le contraire, et d'une infinité d'actes de ma volonté, je puis faire ou celui-ci ou celui-là, sans qu'il y en ait d'autre raison, sinon que je le veux ; ou s'il y en a d'autre raison, je suis le maître de cette raison pour m'en servir ou ne m'en servir pas, ainsi que je le veux. Et par ce principe de libre arbitre, je suis capable de vertu et de mérite ; et on m'impute à moi-même le bien que je fais ; et la gloire m'en appartient.

Il est vrai que je puis aussi me détourner vers le mal, et mon œuvre m'est imputée à moi-même. Et je commets une faute dont je puis aussi me repentir ou ne me repentir pas ; et ce repentir est une douleur bien différente des autres que je puis souffrir. Car je puis bien être fâché d'avoir la

fièvre, ou d'être aveugle, mais non pas me repentir de ces maux, lorsqu'ils me viennent malgré moi. Mais si je mens, si je suis injuste ou médisant, et que j'en sois fâché, cette douleur est un repentir que je puis avoir et n'avoir pas : heureux, si je me repens du mal, et que volontairement je persévère dans le bien.

Voilà dans ma liberté un trait défectueux, qui est de pouvoir mal faire ; ce trait ne me vient pas de Dieu, mais il me vient du néant dont je suis tiré. Dans ce défaut, je dégénère de Dieu qui m'a fait : car Dieu ne peut vouloir le mal ; et le Psalmiste lui chante : « Vous êtes un Dieu qui ne voulez pas » l'iniquité ¹ ». Mon Dieu ! voilà le défaut et le caractère de la créature ! je ne suis pas une image et ressemblance parfaite de Dieu, je suis seulement fait à l'image : j'en ai quelque trait ; mais parce que je suis, je n'ai pas tout : et on m'a tourné à la ressemblance ; mais je ne suis pas une ressemblance, puisqu'enfin je puis pécher. Je tombe dans le défaut par mille endroits, par l'imperfection, par la multiplicité, par la variabilité de mes actes ; tout cela n'est pas en Dieu, et je dégénère par tous ces endroits ; mais l'endroit où je dégénère le plus, le foible, et, pour ainsi dire, la honte de ma nature, c'est que je puisse pécher.

Dieu dans l'origine m'a donné un précepte ; car il étoit juste que je sentisse que j'étois sujet. Je suis une créature à qui il convient d'être soumise ; je suis né libre, Dieu l'a voulu ; mais ma liberté n'est pas une indépendance : il me falloit une liberté sujette, ou si l'on aime mieux parler ainsi avec un Père de l'Eglise, une servitude libre sous un Seigneur souverain : *libera servitus* ; et c'est pourquoi il me falloit un précepte, pour me faire sentir que j'avois un maître. O Dieu ! le précepte aisé que vous m'avez donné d'abord ! Parmi tant d'arbres et de fruits, étoit-ce une chose si difficile de m'abstenir d'un seul ? Mais vous vouliez seulement me faire sentir, par un joug aisé, et avec une main légère, que j'étois sous votre empire. O Dieu ! après avoir secoué le joug, il est juste que je subisse celui des travaux, de la pénit-

¹ Ps. v. 5.

tence et de la mort, que vous m'avez imposé. O Dieu ! vous êtes mon roi : faites-moi ce que vous voudrez par votre justice , mais n'oubliez pas vos miséricordes.

IV* ÉLÉV. Sur l'arbre de la science du bien et du mal , et sur l'arbre de vie

On peut entendre que « Dieu avoit produit de la terre , » tout arbre beau à voir , et agréable au goût , et il avoit mis » aussi dans le milieu du paradis l'arbre de vie , et l'arbre » de la science du bien et du mal ¹ ». Dieu pouvoit annexer aux plantes certaines vertus naturelles par rapport à nos corps ; et il est aisé à croire que le fruit de l'arbre de vie avoit la vertu de réparer le corps par un aliment si proportionné et si efficace , que jamais on ne seroit mort en s'en servant. Mais pour l'arbre de la science du bien ou du mal , comme c'étoit là un effet qui passoit la vertu naturelle d'un arbre , on pourroit dire que cet arbre a été ainsi appelé par l'événement , à cause que l'homme en usant de cet arbre contre le commandement de Dieu , a appris la malheureuse science qui lui fait discerner par expérience le mal que son infidélité lui attiroit , d'avec le bien où il avoit été créé , et qu'il devoit savoir uniquement s'il eût persévéré dans l'innocence.

On peut encore penser que la vertu de donner à l'homme la science du bien et du mal , étoit dans cet arbre une vertu surnaturelle , semblable à celle que Dieu a mise dans les sacrements , comme dans l'eau la vertu de régénérer l'intérieur de l'homme , et d'y répandre la vie de la grâce.

Quoi qu'il en soit , sans rechercher curieusement le secret de l'œuvre de Dieu , il me suffit de savoir que Dieu avoit défendu absolument et dès l'origine , l'usage de l'arbre de la science du bien et du mal , et non pas l'usage de l'arbre de vie. Voici ses paroles : « Mangez du fruit de tous les arbres » du paradis , mais ne mangez point de celui de l'arbre de » la science du bien et du mal ² ». Il n'y avoit donc que ce seul fruit qui fût défendu , et celui de l'arbre de vie ne le fut qu'après le péché , conformément à cette parole : » Prenons

¹ Gen. I. 9. — ² Ibid. II. 16. 17.

» garde qu'il ne mette encore la main sur l'arbre de vie, et
 » qu'il ne vive éternellement¹ ».

O Dieu ! je me sou mets à vos défenses ; je renonce à toute science curieuse , puisque vous m'en défendez l'usage : je ne devois savoir par expérience que le bien : je me suis trop mal trouvé d'avoir voulu savoir ce que vous n'aviez pas voulu m'apprendre , et je me contente de la science que vous me voulez donner. Pour l'arbre de vie , vous m'en aviez permis l'usage , et je pouvois être immortel avec ce secours, et maintenant vous me le rendez par la croix de mon Sauveur. Le vrai fruit de vie pend à cet arbre mystérieux , et je le mange dans l'Eucharistie de dessus la croix , en célébrant ce mystère selon le précepte de Jésus-Christ , en mémoire de sa mort , conformément à cette parole : « Faites ceci en mémoire de moi² » ; et à celle-ci de saint Paul : « Toutes les fois que vous » mangerez de ce pain » céleste, « et que vous boirez de cette » coupe » bénite, « vous annoncerez », vous publierez, vous célébrerez « la mort du Seigneur³ ». C'est donc ici un fruit de mort et un fruit de vie ; un fruit de vie, puisque Jésus-Christ a dit : « Vos pères ont mangé la manne, et ils sont » morts : mais quiconque mangera du pain que je vous donnerai, ne mourra jamais⁴ ». L'Eucharistie est donc un fruit et un pain de vie. Mais en même temps c'est un fruit de mort, puisqu'il falloit pour nous vivifier que Jésus « goûtât la mort » pour nous tous⁵ ; et que rappelés à la vie par cette mort, » nous portassions continuellement en nos corps la mortification de Jésus⁶ », par la mort de nos passions, et en mourant à nous-mêmes et à nos propres desirs, « pour ne » vivre plus qu'à celui qui est mort et ressuscité pour nous⁷ ». Pesons ces paroles et vivons avec Jésus-Christ, comme lui, « mortifiés selon la chair, et vivifiés selon l'esprit », ainsi que disoit saint Pierre⁸.

¹ Gen. III. 22. — ² Luc. XXII. 19. — ³ I. Cor. XI. 26. — ⁴ Joan. VI. 49. 50. — ⁵ Hebr. II. 9. — ⁶ II. Cor. IV. 10. — ⁷ Ib. V. 15. — ⁸ I. Petr. III. 18.

V^e ÉLÉV. Dernière singularité de la création de l'homme dans son immortalité.

Nous ne comptons plus les admirables singularités de la création de l'homme, tant le nombre en est grand ; mais la dernière est l'immortalité. O Dieu, quelle merveille ! tout ce que je vois d'animaux autour de moi sont sujets à la mort ; moi seul, avec un corps composé des mêmes éléments, je suis immortel par mon origine.

Je pouvois mourir cependant , puisque je pouvois pécher ; j'ai péché, et je suis mort : mais je pouvois ne pas mourir, parce que je pouvois ne pas pécher, et que c'est le péché seul qui m'a privé de l'usage de l'arbre de la vie.

Quel bonheur ! quelle perfection de l'homme ! Fait à l'image de Dieu par un dessein particulier de sa sagesse ; établi dans un paradis, dans un jardin délicieux où tous les biens abondoient, sous un ciel toujours pur et toujours benin ; au milieu des riches eaux de quatre fleuves ; sans avoir à craindre la mort, libre, heureux, tranquille, sans aucune difformité ou infirmité, ni du côté de l'esprit, ni du côté du corps ; sans aucun besoin d'habits, avec une pure et innocente nudité ; ayant mon salut et mon bonheur en ma main ; le ciel ouvert devant moi pour y être transporté quand Dieu voudroit, sans passer par les ombres affreuses de la mort ! Pleure sans fin, homme misérable qui as perdu tous ces biens, et ne te console qu'en Jésus-Christ qui te les a rendus ; et encore dans une plus grande abondance !

VI^e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA TENTATION ET LA CHUTE DE L'HOMME.

I^{re} ÉLÉV. Le serpent.

« Le serpent étoit le plus fin de tous les animaux¹. » Voici dans la foiblesse apparente d'un commencement si étrange

¹ Gen. III. 1.

du récit de nos malheurs, la profondeur admirable de la théologie chrétienne. Tout paroît foible ; osons le dire, tout a ici en apparence un air fabuleux : un serpent parle, une femme écoute ; un homme si parfait et très-éclairé se laisse entraîner à une tentation grossière ; tout le genre humain tombe avec lui dans le péché et dans la mort : tout cela paroît insensé. Mais c'est ici que commence la vérité de cette sublime sentence de saint Paul : « Ce qui est en Dieu » une folie » apparente « est plus sage que la sagesse des » hommes ; et ce qui est en Dieu une foiblesse apparente est » plus fort que la force de tous les hommes ¹. »

Commençons par la finesse du serpent, et ne la regardons pas comme la finesse d'un animal sans raison, mais comme la finesse du diable, qui, par une permission divine, étoit entré dans le corps de cet animal. Comme Dieu paroissoit à l'homme sous une figure sensible, il en étoit de même des anges. Dieu parle à Adam, Dieu lui amène les animaux, et lui amène sa femme qu'il venoit de tirer de lui-même ; Dieu lui paroît comme quelque chose qui se promène dans le paradis. Il y a dans tout cela une figure extérieure, quoiqu'elle ne soit point exprimée : et il étoit juste, l'homme étant composé de corps et d'âme, que Dieu se fît connoître à lui selon l'un et l'autre, selon les sens comme selon l'esprit. Il en étoit de même des anges qui conversoient avec l'homme en telle forme que Dieu permettoit, et sous la figure des animaux. Ève donc ne fut point surprise d'entendre parler un serpent, comme elle ne le fut pas de voir Dieu même paroître sous une forme sensible ; elle sentit qu'un ange lui parloit ; et seulement, il paroît qu'elle ne distingua pas assez si c'étoit un bon ou un mauvais ange, n'y ayant aucun inconvénient que dès « lors l'ange de ténèbres se transfigurât en ange de lumière ¹ ».

Voilà donc de quoi s'élever à quelque chose de plus haut que ce qui paroît : et il faut considérer dans cette parole du serpent une secrète permission de Dieu, par laquelle l'esprit tentateur se présente à Ève sous cette figure.

¹ I. Cor. I. 25. — ² II. Cor. XI. 14.

Pourquoi il détermina cet ange superbe à paroître sous cette forme, plutôt que sous une autre : quoiqu'il ne soit pas nécessaire de le savoir, l'Écriture nous l'insinue, en disant que « te serpent étoit le plus fin de tous les animaux » ; c'est-à-dire, celui qui s'insinuoit de la manière la plus souple et la plus cachée, et qui, pour beaucoup d'autres raisons que la suite développera, représentoit mieux le démon dans sa malice, dans ses embûches, et ensuite dans son supplice.

Les hommes ignorants voudroient qu'Eve, au lieu d'entendre le serpent, se fût d'abord effrayée, comme nous faisons à la vue de cet animal ; sans songer que les animaux soumis à l'empire de l'homme n'avoient rien d'affreux pour lui dans l'origine : au contraire, pour ainsi dire, rampoient devant lui, aussi bien que le serpent, par une marque divine, comme imprimée sur sa face, qui les tenoit dans sa sujétion. Le démon n'avoit donc garde de se servir de la forme du serpent pour effrayer Ève, non plus que la fléchir à ses volontés par une espèce de force : mais cet esprit cauteleux alla par adresse, et par les subtiles insinuations que nous allons voir.

Jusqu'ici il ne paroît rien que d'excellent dans la nature de l'homme, à qui tous les animaux paroissent soumis, et même ceux qui à présent nous font naturellement le plus d'horreur. Jésus-Christ a rétabli cet empire d'une manière plus haute, lorsqu'il a dit, racontant les prodiges que fera la foi dans ceux qui croient : « Ils dompteront les serpents, et « les poisons qu'ils boiront ne leur nuiront pas¹ ». Ce miracle s'accomplira en nous d'une façon admirable, si parmi tant d'erreurs, tant de tentations, tant d'illusions, et, pour ainsi dire, dans un air si corrompu, nous savons, avec la grâce de Dieu, conserver notre cœur, notre bouche sincère, nos mains innocentes.

II^e ÉLÈV. La tentation ; Ève est attaquée avant Adam.

Seigneur, faites-moi connoître les profondeurs de Satan, et les finesses malignes de cet esprit, à qui il vous a plu de conserver toute sa subtilité, toute sa pénétration, toute la su-

¹ Marc. xvi. 17.

périorité naturelle du génie qu'il a sur nous, pour vous en servir aux épreuves où vous voulez mettre notre fidélité, et faire connoître magnifiquement la puissance de votre grâce.

Voici le premier ouvrage de cet esprit ténébreux. Sa malignité et sa jalousie le portent à détruire l'homme que Dieu avoit fait si parfait et si heureux, et à subjuguier celui à qui il avoit donné tant d'empire sur toutes les créatures corporelles; afin que ne pouvant renverser le trône de Dieu en lui-même, il le renverse autant qu'il peut, dans l'homme qu'il a élevé à une si haute puissance.

Nous avons donc à considérer par quels moyens il a réussi dans cet ouvrage, afin de connoître ceux par lesquels nous lui devons résister, et nous relever de notre chute; c'est-à-dire, relever en nous l'empire de Dieu abattu.

Nous étions à la vérité au dessous de l'ange, mais comme nous avons vu, « un peu au dessous¹ »; car nous lui étions égaux dans le bonheur de posséder le souverain bien; et nous avions comme lui une intelligence et un libre arbitre aidé de la grâce, capable avec cette grâce de s'élever à cette bienheureuse jouissance. Nous pouvions donc aisément résister à Satan, qui l'avoit perdue, et qui vouloit nous la faire perdre. Quelque avantage qu'il eût sur nous du côté de l'intelligence, loin de pouvoir nous forcer, la grâce que nous avions, et qu'il avoit rejetée et entièrement perdue par sa faute, nous rendoit ses supérieurs en force et en vertu: ainsi il ne pouvoit rien contre nous que par persuasion; et c'étoit aussi ce qui flattoit son orgueil, de soumettre notre esprit au sien par adresse, de nous faire donner dans les pièges qu'il nous tendoit.

Le premier effet de cet artifice est d'avoir tenté Adam par Eve, et d'avoir commencé à nous attaquer par la partie la plus foible. Quelque parfaite que fût, et dans le corps et encore plus dans l'esprit, la première femme immédiatement sortie des mains de Dieu, elle n'étoit selon le corps qu'une portion d'Adam, et une espèce de diminutif. Il en étoit à proportion à peu près de même de l'esprit; car Dieu avoit

¹ Ps. viii. 6.

fait régner dans son ouvrage une sagesse qui y rangeoit tout avec une certaine convenance. Ce n'est point Ève, mais Adam qui nomma les animaux : c'étoit à Adam et non point à Ève, qu'il les avoit amenés. Si Ève, comme sa compagne chérie, participoit à son empire, il demeurait à l'homme une primauté qu'il ne pouvoit perdre que par sa faute et par un excès de complaisance. Il avoit donné le nom à Ève, comme il l'avoit donné à tous les animaux, et la nature vouloit qu'elle lui fût en quelque sorte sujette. C'étoit donc en lui que résidoit la supériorité de la sagesse ; et Satan le vient attaquer par l'endroit le moins fort, et pour ainsi dire, le moins muni.

Si cet artifice réussit à cet esprit malicieux, il ne faut pas s'étonner qu'il le continue, et qu'il tâche encore d'abattre l'homme par les femmes, quoique d'une autre manière, parce qu'il n'avoit point encore de concupiscence. Il suscita contre Job sa propre femme, et souleva contre lui cette ennemie domestique, pour pousser à bout sa patience. Tobie, qui devoit être après lui le modèle de cette vertu, eut dans sa maison une semblable persécution. Les plus grands rois sont tombés par cet artifice. Qui ne sait la chute de David et de Salomon ? Qui peut oublier la foiblesse d'Hérode, et la meurtrière de saint Jean Baptiste ? Le diable en attaquant Ève, se préparoit dans la femme un des instruments les plus dangereux pour perdre le genre humain : et ce n'est pas sans raison que le Sage a dit « qu'elle avoit assujetti les puissants, et donné la mort aux plus courageux ¹ ».

III^e ÉLÈV. Le tentateur procède par interrogation, et tâche d'abord de produire un doute.

« Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu de manger de » cet arbre ? » Et un peu après : « Vous ne mourrez pas ² ». La suite de ces paroles fait voir qu'il vouloit induire Ève à erreur ; mais s'il lui avoit proposé d'abord l'erreur où il vouloit la conduire, et une contradiction manifeste au commandement et à la parole de Dieu, il lui auroit inspiré plus d'horreur que de volonté de l'écouter : mais avant que de proposer

¹ Prov. VII. 26. — ² Gen. III. 1. 2. 3. 4.

l'erreur, il commence par le doute : « Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu » ? Il n'ose pas dire, il vous a trompés, son précepte n'est pas juste; sa parole n'est pas véritable : il demande, il interroge, comme pour être instruit lui-même, plutôt que pour instruire celle qu'il vouloit surprendre. Il ne pouvoit commencer par un endroit plus insinuant ni plus délicat.

La première faute d'Ève, c'est de l'avoir écouté, et d'être entrée avec lui en raisonnement. Dès qu'on a voulu la faire douter de la vérité et de la justice de Dieu, elle devoit fermer l'oreille et se retirer. Mais la subtilité de la demande l'ayant rendue curieuse, elle entra en conversation et elle y périt. La première faute de ceux qui errent, ou par l'erreur de l'esprit, ou par la séduction et l'égarement de leurs sens, c'est de douter. Satan dit tous les jours, et aux hérétiques, et à tous ceux qui sont entraînés dans leurs voluptés et leurs passions, ce malheureux « pourquoi » ; et s'il lui a réussi contre Ève avant la concupiscence et les passions; faut-il s'étonner qu'il ait des succès si prodigieux avec ce secours ? Fuyons, fuyons : et dès le premier « pourquoi », dès le premier doute qui commence à se former dans notre esprit, bouchons l'oreille ; car pour peu que nous chancelions, nous périrons.

VI^e ÉLÉV. Réponse d'Ève et réplique de Satan qui se découvre.

« Nous mangeons tous les fruits du paradis, mais pour » l'arbre qui est au milieu, Dieu nous a défendu d'en manger » le fruit, et d'y toucher, sous peine de mort ¹. » Telle fut la réponse d'Ève, où il n'y a rien que de véritable, puisqu'elle ne fait que répéter le commandement et les paroles du Seigneur. Il ne s'agit donc pas de bien répondre, ni de dire de bonnes choses, mais de les dire à propos. Ève eût dû ne point parler du tout au tentateur, qui lui venoit demander des raisons d'un commandement suprême, où il n'y avoit qu'à obéir, et non point à raisonner. Combien de fois y

¹ Gen. III. 2.

est-on trompé ? tout en disant de bonnes choses, on s'entretient avec la tentation : mais il faut rompre commerce à l'instant. C'étoit le cas, non de réciter, mais de pratiquer le commandement de Dieu, et se bien garder, sous prétexte de rendre raison au séducteur, de faire durer le temps de la séduction. Le Fils de Dieu nous en a bien donné un autre exemple dans le temps de sa tentation. Les paroles de l'Ecriture qu'il allègue, ne sont pas un entretien pour raisonner avec le tentateur, mais un refus précis avec cette exécution : « Va-t-en, Satan ¹ ». Au lieu qu'Ève curieuse, veut raisonner et entendre les raisonnements du serpent.

Aussi voit-il insensiblement augmenter ses forces. Comme il vit qu'Ève étoit éblouie de la nouveauté, et que déjà elle entroit dans le doute qu'il lui vouloit suggérer, il ne garde plus de mesures, et lui dit sans ménagement : « Vous ne mourrez pas ; car Dieu sait qu'au jour que vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal ² ». Il insinuoit par ces paroles, que Dieu avoit attaché au fruit de cet arbre une divine vertu, par où l'homme seroit éclairé sur toutes les choses qui pouvoient le rendre bon ou mauvais, heureux ou malheureux. « Et alors, » dit-il, par une aussi belle connoissance, vous deviendrez si parfaits, que « vous serez comme des dieux ». De cette sorte, il flatte l'orgueil, il pique et excite la curiosité. Ève commence à regarder ce fruit défendu, et c'est un commencement de désobéissance : car le fruit que Dieu défendoit de toucher, ne devoit pas même être regardé avec complaisance. « Elle vit, » dit l'Ecriture, « qu'il étoit beau à la vue, bon à manger, agréable à voir ³ » : elle n'oublie rien de ce qui pouvoit la satisfaire. C'est vouloir être séduite, que de se rendre si attentive à la beauté et au goût de ce qui lui avoit été interdit. La voilà donc occupée des beautés de cet objet défendu, et comme convaincue que Dieu étoit trop sévère de leur défendre l'usage d'une chose si belle, sans songer que le péché ne consiste pas à user des choses mauvaises par leur nature, puisque

¹ Matth. iv. 10. — ² Gen. iii. 4. 5. — ³ Ib. 6.

Dieu n'en avoit point fait ni n'en pouvoit faire de telles, mais à mal user des bonnes. Le tentateur ne manqua pas de joindre la suggestion, et pour ainsi dire, le sifflement intérieur à l'extérieur; et il tâcha d'allumer la concupiscence qu'Ève jusqu'alors ne connoissoit pas. Mais, dès qu'elle eut commencé à écouter et à raisonner sur un commandement si précis; à ce commencement d'infidélité, on peut croire que Dieu commença aussi à retirer justement sa grâce, et que la concupiscence des sens, suivit de près le désordre qu'Ève avoit déjà introduit volontairement dans son esprit. Ainsi elle mangea du fruit et le serpent demeura vainqueur. Il ne poussa pas plus loin la tentation du dehors; et, content d'avoir bien instruit et persuadé son ambassadeur, il laissa faire le reste à Ève séduite. Remarquez qu'il lui avoit parlé non-seulement pour elle, mais encore pour son mari, en lui disant, non point : Tu seras; et, pourquoi Dieu t'a-t-il défendu? Mais : « Vous serez comme des dieux » : et, « Pour- » quoi vous a-t-on fait cette défense? Le démon ne se trompa pas en croyant que cette parole portée par Ève à Adam auroit plus d'effet que s'il la lui eût portée lui-même. Voilà donc par un seul coup trois grandes plaies. L'orgueil entra avec ces paroles : « Vous serez comme des » Dieux ». Celles-ci : « Vous saurez le bien et le mal », excitèrent la curiosité. Et ces regards attentifs sur l'agrément et sur le bon goût de ce beau fruit, firent entrer jusque dans la moëlle des os l'amour du plaisir des sens. Voilà les trois maladies générales de notre nature, dont la complication fait tous les maux particuliers dont nous sommes affligés, et saint Jean les a ramassés dans ces paroles : « N'aimez pas » le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que » tout ce qui est dans le monde est, ou la concupiscence de la chair¹ », c'est-à-dire manifestement la sensualité, « ou la » concupiscence des yeux », qui est la curiosité, ou enfin l'ambition et « l'orgueil répandu dans toute la vie », qui est le nom propre du troisième vice, dont la nature et la vie humaine est infectée.

¹ I. Joan. II. 16.

V^e ÉLÉV. La tentation et la chute d'Adam. Réflexions de saint Paul.

«Ève prit le fruit et le mangea, et en donna à son mari qui » en mangea¹. » La tentation et la chute d'Adam passe en ce peu de mots. Le premier et le plus beau commentaire que nous ayons sur cette matière, est celui-ci de saint Paul : « Adam n'a pas été séduit, et Ève a été séduite dans sa prévarication² ». Il faut ici entendre en deux sens, qu'Adam ne fut point séduit. Il ne fut point séduit, premièrement, parce que ce n'est point à lui que s'attaqua d'abord le séducteur : secondement, il ne fut pas séduit, parce que d'abord, comme l'interprètent les saints docteurs, il céda plutôt à Ève par complaisance, que convaincu par ses raisons. Les saints interprètes, et entre autres saint Augustin, disent expressément qu'il ne voulut point contrister cette seule et chère compagne : *Sociali necessitudini paruisse*³ : ni se laisser, dans son domestique et dans la mère future de tous ses enfants, une éternelle contradiction. A la fin, néanmoins, il donna dans la séduction ; prévenu par sa complaisance, il commença lui-même à goûter les raisons du serpent, et conçut les mêmes espérances que sa femme, puisque ce n'étoit que par lui qu'elles devoient passer à tous ses enfants, où elles ont fait tous les ravages que nous voyons encore parmi nous.

Adam crut donc qu'il sauroit le bien et le mal, et que sa curiosité seroit satisfaite. Adam crut qu'il seroit comme un Dieu, auteur par son libre arbitre de la fausse félicité qu'il affectoit, ce qui contenta son orgueil ; d'où tombé dans la révolte des sens, il chercha de quoi les flatter dans le goût exquis du fruit défendu. Qui sait si alors déjà corrompu, Ève ne commença pas à lui paroître trop agréable ? Malheur à l'homme qui se peut plaire en quelque autre chose qu'en Dieu ! Tous les plaisirs l'assiégent, et tour à tour, ou tous ensemble ils lui font la loi. Quoi qu'il en soit, la suite va faire paroître que les deux époux devinrent un piège l'un à

¹ Gen. III. 6. — ² I. Tim. II. 14. — ³ Aug. de Civ. Dei. lib. XIV. c. II. n. 2.

l'autre , et leur union , qui devoit être toujours honnête , s'ils eussent persévéré dans leur innocence , eut quelque chose dont la pudeur et l'honnêteté fut offensée.

VI^e ÉLÉV. Adam et Eve s'aperçurent de leur nudité.

« Et aussitôt leurs yeux furent ouverts : et s'étant aperçus » qu'ils étoient nus, ils se couvrirent de feuilles de figuier cousues ensemble, et se firent une ceinture : « l'original porte : » un habillement autour des reins ¹ ». Hélas ! nous commençons à n'oser parler de la suite de notre histoire, où il commence à nous paroître quelque chose qu'une bouche pudique ne peut exprimer, et que de chastes oreilles ne peuvent entendre. L'Écriture s'enveloppe ici elle-même et ne nous dit qu'à demi-mot ce que sentirent en eux-mêmes nos premiers parents. Jusqu'ici leur nudité innocente ne leur faisoit point de peine. Voulez-vous savoir ce qui leur en fait ? Considérez comme ils se couvrent, et de quoi. Ce n'est point contre les injures de l'air qu'ils se couvrent de feuilles : Dieu leur donna dans la suite des habits de peaux pour cet usage, et « les en revêtit lui-même ² ». Ici, ce n'est que des yeux et de leurs propres yeux qu'ils veulent se défendre. Ils n'ont besoin que de feuilles, seulement ils en choisissent des plus larges et des plus épaisses, que la vue puisse moins percer. Ils s'en avisent d'eux-mêmes, et c'est ainsi que leurs yeux furent ouverts ³, » non qu'auparavant ils fussent aveugles, comme l'ont cru quelques interprètes. S'ils l'eussent été, ni Adam n'eut vu les animaux, ou Ève même qu'il nomma; ni Ève n'auroit vu ou le serpent ou le fruit. Dire donc que « les yeux leur furent ouverts », c'est une manière honnête et modeste d'exprimer qu'ils sentirent leur nudité, et c'est par là qu'ils commencèrent en effet, mais pour leur malheur, à connoître le mal. En un mot, leur esprit qui s'est soulevé contre Dieu, ne peut plus contenir le corps auquel il devoit commander. Et voilà, incontinent après leur péché, la cause de la honte que jusqu'alors ils ne connoissoient pas.

¹ Gen. III. 7. — ² Ibid. 21. — ³ Ibid. 7.

Achevons, pour ne pas revenir à ce désordre honteux. Nous en naissons tous, et c'est par là que notre naissance et notre conception, c'est-à-dire la source même de notre être, est infectée par le péché originel. O Dieu ! où en sommes-nous et de quel état sommes-nous déchus !

VII^e ÉLÉV. Énormité du péché d'Adam.

Qui pourroit dire combien énorme a été le crime d'être tombé, en sortant tout récemment des mains de Dieu, dans une si grande félicité, dans une si grande facilité de ne pécher pas ? Voilà déjà deux causes de l'énormité ; la félicité de l'état d'où tout besoin étoit banni, la facilité de persévérer dans ce bienheureux état d'où toute cupidité, toute ignorance, toute erreur, toute infirmité étoit ôtée. Le précepte, comme on a vu, n'étoit qu'une douce épreuve de la sujétion, un frein léger du libre arbitre, pour lui faire apercevoir qu'il avoit un maître, mais le maître le plus benin, qui lui imposoit par bonté le plus doux et le plus léger de tous les jougs. Il est tombé néanmoins, et Satan en a été le vainqueur. Quoiqu'on ait peine à connoître par où le péché a pu pénétrer, c'est assez que l'homme ait été tiré du néant, pour en porter la capacité dans son fonds ; c'est assez qu'il ait écouté, qu'il ait hésité pour en venir à l'effet.

A ces deux causes de l'énormité du péché d'Adam, ajoutons-y l'étendue d'un si grand crime qui comprend en soi tous les crimes, en répandant dans le genre humain la concupiscence qui les produit tous ; par lequel il donne la mort à tous ses enfants qui sont tous les hommes, qu'il livre tous au démon pour les égorger, et coopère avec celui dont le Fils de Dieu a dit pour cette raison, qu'il a été « homicide dès le commencement ¹ ». Mais s'il a été homicide, Adam a été parricide de soi-même et de tous ses enfants qu'il a égorgés, non dans le berceau, mais dans le sein de leur mère, et même avant la naissance ; il a encore égorgé sa propre femme, puisqu'au lieu de la porter à la pénitence qui l'auroit sauvée,

¹ Joan. VIII. 44.

il achève de la tuer par sa complaisance. O le plus grand de tous les pécheurs, qui te donnera le moyen de te relever d'une si affreuse chute ! quel asile trouveras-tu contre ton vainqueur ? A quelle bonté auras-tu recours ? A la seule bonté de Dieu : mais tu ne le peux ; et c'est là le plus malheureux effet de ta chute ; tu ne peux que fuir Dieu comme on va voir, et augmenter ton péché. Craignons donc du moins dans notre foiblesse le péché qui nous a vaincus dans notre force.

VIII^e ÉLÉV. Présence de Dieu redoutable aux pécheurs, nos premiers parents augmentent leur crime en y cherchant des excuses.

» Comme Dieu se promenoit dans le paradis « (car pour les raisons qui ont été dites, nous avons vu qu'il leur apparoissoit sous des figures sensibles) » : ils en entendirent le bruit. Adam et Ève se cachèrent de devant la face du Seigneur, dans l'épaisseur du bois du paradis. Et le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Où es-tu ? et Adam lui répondit : J'ai entendu dans le paradis le bruit de votre présence, et je l'ai redoutée, parce que j'étois nu, et je me suis caché. Et Dieu lui dit : Mais qui t'a montré que tu étois nu, si ce n'est que tu as mangé du fruit que je t'avois défendu¹ » ?

Il est dit dans l'Écriture que « Dieu se promenoit à l'air durant le midi ». Ces choses en elles-mêmes si peu convenables à la majesté de Dieu, et à l'idée de perfection qu'il nous a donnée de lui-même, nous avertissent d'avoir recours au sens spirituel. Le midi qui est le temps de la grande ardeur du jour, nous signifie l'ardeur brûlante de la justice de Dieu, lorsqu'elle vient se venger des pécheurs ; et quand il est dit que Dieu dans cette ardeur se promène à l'air, c'est qu'il tempère par bonté l'ardeur intolérable de son jugement. Car c'étoit déjà un commencement de bonté, de vouloir bien reprendre Adam ; au lieu que sans le reprendre, il pouvoit le précipiter dans les enfers, comme il a fait l'ange rebelle. Adam n'avoit pas encore appris à profiter de ces reproches,

¹ Gen. III. 8. 9. 10. 11.

et comme à respirer à cet air plus doux : plein des terreurs de sa conscience, il se cache dans la forêt et n'ose paroître devant Dieu.

Nous avons vu l'homme pécheur qui ne se peut souffrir lui-même ; mais sa nudité ne lui est jamais plus affreuse, que par rapport , non point à lui-même, mais à Dieu, « devant qui tout est à nu et à découvert ¹ », jusqu'aux replis les plus intimes de sa conscience. Contre des yeux si pénétrants, des feuilles ne suffisent pas. Adam cherche l'épais des forêts, et encore n'y trouve-t-il pas de quoi s'y mettre à couvert. Il ne faut pas s'imaginer qu'il crût se soustraire aux yeux invisibles de Dieu : il tâcha du moins de se sauver de sa présence sensible qui le brûlait trop ; à peu près comme feront ceux qui crieront au dernier jugement : « Montagnes, tombez sur nous : collines, enterrez-nous ² ». Mais la voix de Dieu le poursuit : « Adam où es-tu » ? Combien loin de Dieu et de toi-même ? Dans quel abîme de maux , dans quelles misères, dans quelle ignorance, dans quel déplorable égarement !

A cette voix, étonné et ne sachant où se mettre : Je me » suis caché, « dit-il, » parce que j'étois nu. Mais qui t'a dit » que tu étois nu, « dit le Seigneur, si ce n'est que tu as mangé » du fruit défendu ! » Adam lui répondit : » La femme que » vous m'avez donnée pour compagne, m'a présenté du fruit, » et j'en ai mangé ³. C'est ici que les excuses commencent ; vaines excuses qui ne couvrent pas le crime , et qui découvrent l'orgueil et l'impénitence. Si Adam , si Ève avoient pu avouer humblement leur faute, qui sait jusqu'où se seroit portée la miséricorde de Dieu ? Mais Adam rejette la faute sur la femme, et la femme sur le serpent, au lieu de n'en accuser que leur libre arbitre. De si frivoles excuses étoient figurées par les feuilles de figuier, par l'épaisseur de la forêt dont ils pensoient se couvrir. Mais Dieu fait voir la vanité de leur excuse. Que sert à l'homme de dire : « La femme que » vous m'avez donnée pour compagne ? » Il semble s'en prendre à Dieu même. Mais Dieu lui avoit-il donné cette femme

¹ Heb. iv. 13. — ² Luc. xxiii. 30. — ³ Gen. iii. 10. 11. 12.

pour compagne de sa désobéissance ? ne devoit-il pas la régir, la redresser ? C'est donc le comble du crime, loin de l'avouer, d'en vouloir rejeter la faute sur sa malheureuse compagne, et sur Dieu même qui la lui avoit donnée.

Ne cherchons point d'excuse à nos crimes : ne les rejetons pas sur la partie foible qui est en nous ; confessons que la raison devoit présider et dominer à ses appétits : ne cherchons point à nous couvrir : mettons nous devant Dieu ; peut-être alors que sa bonté nous couvrira d'elle-même, et que nous serons de ceux dont il est écrit : « Bienheureux ceux » dont les iniquités ont été remises, et dont les péchés ont été couverts ¹. »

IX^e ÉLÉV. Ordre de la justice de Dieu.

Il faut ici distinguer l'ordre du crime d'avec l'ordre de la justice divine. Le crime commence par le serpent, se continue en Ève, et se consomme en Adam ; mais l'ordre de la justice divine est de s'attaquer d'abord au plus capital. C'est pourquoi il s'en prend d'abord à l'homme, en qui se trouvoit dans la plénitude de la force et de la grâce, la plénitude de la désobéissance et de l'ingratitude. C'étoit à lui qu'étoit attachée la totalité de la grâce originelle ; c'étoit à lui que les grands dons avoient été communiqués, et à lui qu'avoit été donné et signifié le grand précepte : c'est donc par lui que Dieu commence ; l'examen passe ensuite à la femme ; il se termine au serpent ; et rien n'échappe à sa censure.

X^e ÉLÉV. Suite des excuses.

« Et Dieu dit à Ève : Pourquoi avez-vous fait cela ? Elle répondit : le serpent m'a trompée ¹ ». Mais pourquoi vous laissez-vous tromper ? N'aviez-vous pas tout ensemble votre libre arbitre et ma grâce ? Pourquoi avez-vous écouté ? La conviction étoit facile ; mais Dieu en laisse l'effet à la conscience d'Ève ; et se tournant vers le serpent dont l'orgueil et l'obstination ne lui permettoient pas de s'excuser ; sans lui

¹ Ps. XXXI. 1. — ² Gen. III. 13.

demander de « pourquoi », ainsi qu'il avoit fait à Adam et à Ève, il lui dit décidivement et tout court : « Parce que vous » avez fait cela, vous serez maudit parmi tous les animaux : » vous marcherez sur votre estomac, et la terre sera votre nourriture ¹ ». Voilà trois caractères du serpent : d'être en exécution et en horreur plus que tous les autres animaux ; c'est aussi le caractère de Satan, que tout le monde maudit ; de marcher sur son estomac, de n'avoir que des pensées basses, et ce qui revient à la même chose, de se nourrir de terre, c'est-à-dire, de pensées terrestres et corporelles, puisque toute son occupation est d'être notre tentateur, et de nous plonger dans la chair et dans le sang. La suite marque encore mieux le caractère du diable qui le pousse à porter des plaies en trahison, et à attaquer par l'endroit le plus foible ; c'est ce que Dieu explique par ces paroles : « Tu lui » dresseras des embûches ; et lui mordras le talon ² ». Comme donc les caractères du diable devoient être représentés par ceux du serpent, Dieu, qui le prévoyoit, se détermina à se servir de cet animal pour parler à Ève, afin qu'étant l'image du diable par ses embûches, il en représentât encore le juste supplice ; en sorte que ces caractères que nous venons de marquer, convinssent au serpent en parabole, et au diable en vérité.

Considérez un moment comment Dieu attère cet esprit superbe, enflé de sa victoire sur le genre humain. Quel autre en a remporté une plus entière ? Par un seul coup tout le genre humain devient le captif de ce superbe vainqueur. Vantez-vous de vos conquêtes, conquérants mortels : Dieu qui a humilié le serpent au milieu de son triomphe, saura vous abattre.

XI^e ÉLÉV. Le supplice d'Ève : et comment il est changé en remède.

« Le Seigneur dit à la femme : Je multiplierai tes calamités » et tes enfantements ; tu enfanteras dans la douleur ³ ». La fécondité est la gloire de la femme ; c'est là que Dieu met son supplice : ce n'est qu'au péril de sa vie qu'elle est féconde. Ce supplice n'est pas particulier à la femme. La race humaine est

¹ Gen. 14. — ² Ib. III. 15. — ³ Ib. III. 16.

maudite ; pleine dès la conception et dès la naissance , de confusion et de douleurs, et de tous côtés environnée de tourment et de mort ; l'enfant ne peut naître sans mettre sa mère en péril ; ni le mari devenir père sans hasarder la plus chère moitié de sa vie. Ève est malheureuse et maudite dans tout son sexe , dont les enfants sont si souvent des meurtriers : elle étoit faite pour être à l'homme une douce société, sa consolation , et pour faire la douceur de sa vie ; elle s'enorgueilloit de cette destination : mais Dieu y mêle la sujétion ; et il change en une amère domination cette douce supériorité qu'il avoit d'abord donnée à l'homme. Il étoit supérieur par raison , il devient un maître sévère par humeur ; sa jalousie le rend un tyran ; la femme est assujettie à cette fureur, et dans plus de la moitié de la terre les femmes sont dans une espèce d'esclavage. Ce dur empire des maris, et ce joug auquel la femme est soumise, est un effet du péché. Les mariages sont aussi souvent un supplice qu'une douce liaison ; et on est une dure croix l'un à l'autre, et un tourment dont on ne peut se délivrer ; unis et séparés on se tourmente mutuellement. Dans le sens spirituel , on n'enfante plus qu'avec peine ; toutes les productions de l'esprit lui coûtent, les soucis abrègent nos jours ; tout ce qui est désirable est laborieux.

Par la rédemption du genre humain , le supplice d'Ève se change en grâce. Sa première punition lui rendoit sa fécondité périlleuse ; mais la grâce, comme dit saint Paul , fait « qu'elle est sauvée par la production des enfants¹ ». Si sa vie y est exposée, son salut y est assuré , pourvu qu'elle soit fidèle à ce que demande son état ; c'est-à-dire, qu'elle demeure « dans la foi » conjugale, « dans un amour » chaste de son mari, « dans la santification » et la piété, comme naturelle à son sexe ; bannissant les vanités de la parure et toute mollesse, « par la sobriété », la modération et la tempérance, comme ajoute le même saint Paul.

¹ I. Tim. II. 15.

XII^e ÉLÈV. Le supplice d'Adam, et premièrement le travail.

« Dieu dit à Adam : Parce que tu as écouté la parole de ta femme¹ ». C'est par où commence l'accusation : l'homme est convaincu d'abord d'une complaisance excessive pour la femme ; et c'est la source de notre perte, et ce mal ne se renouvelle que trop souvent. Continuons : « parce que tu as mangé du fruit que je t'avois interdit, la terre est maudite dans ton travail ; tu ne mangeras ton pain qu'avec la sueur de ton visage » : et le reste. C'est par où commence le supplice, mais il est exprimé par des paroles terribles : « La terre est maudite dans ton travail » ; la terre n'avoit point péché ; et si elle est maudite, c'est à cause du travail de l'homme maudit qui la cultive : on ne lui arrache aucun fruit, et surtout le fruit le plus nécessaire, que par force et parmi des travaux continuels.

« Tous les jours de ta vie ». La culture de la terre est un soin perpétuel qui ne nous laisse en repos ni jour ni nuit, ni en aucune saison : à chaque moment, l'espérance de la moisson et le fruit unique de tous nos travaux, peut nous échapper ; nous sommes à la merci du ciel inconstant, qui fait pleuvoir sur le tendre épi, non-seulement les eaux nourissantes de la pluie, mais encore la rouille inhérente et consumante de la niellure.

« La terre te produira des épines et des buissons² ». Féconde dans son origine et produisant d'elle-même les meilleures plantes, maintenant si elle est laissée à son naturel, elle n'est fertile qu'en mauvaises herbes ; elle se hérissé d'épines ; menaçante et déchirante de tous côtés, elle semble même nous vouloir refuser la liberté du passage, et on ne peut marcher sur elle sans combat.

« Tu mangeras l'herbe de la terre³ ». Il semble que, dans l'innocence des commencements, les arbres devoient d'eux-mêmes offrir et fournir à l'homme une agréable nourriture dans leurs fruits ; mais depuis que l'envie du fruit

¹ Gen. III. 17. 18. 19. — ² Ib. 18. — ³ Ib.

défendu nous eût fait pécher, nous sommes assujettis à manger l'herbe que la terre ne produit que par force ; et le blé dont se forme le pain , qui est notre nourriture ordinaire, doit être arrosé de nos sueurs. C'est ce qu'insinuent ces paroles : « Tu mangeras l'herbe, et ton pain te sera donné à » la sueur de ton visage ». Voilà le commencement de nos malheurs ; c'est un continuel travail qui seul peut vaincre nos besoins et la faim qui nous persécute.

« Jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été » formé, et que tu deviennes « poussière ¹ ». Il n'y a point d'autre fin de nos travaux ni d'autre repos pour nous que la mort et le retour à la poussière, qui est le dernier anéantissement de nos corps. Cet objet est toujours présent à nos yeux : la mort se présente de toutes parts : la terre même que nous cultivons, nous la met incessamment devant la vue ; et c'est l'esprit de cette parole : L'homme ne cessera de « travailler la terre dont il est pris ² », et où il retourne.

Homme, voilà donc ta vie, éternellement tourmenter la terre, ou plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant ; jusqu'à ce qu'elle te reçoive toi-même, et que tu ailles pourrir dans son sein. O repos affreux ! O triste fin d'un continuel travail !

XIII^e ÉLÉV. Les habits et les injures de l'air.

« Et le Seigneur Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peaux, et il les en revêtit ³ ». L'homme ne devient pas seulement mortel, mais exposé, par sa mortalité, à toutes les injures de l'air, d'où naissent mille sortes de maladies. Voilà la source des habits que le luxe rend si superbes : la honte de la nudité les a commencés ; l'infirmité les a étendus sur tout le corps ; le luxe veut les enrichir, et y mêler la mollesse et l'orgueil. O homme, reviens à ton origine ? Pourquoi t'enorgueillir de tes habits ? Dieu ne te donne d'abord que des peaux pour te vêtir : plus pauvre que les animaux dont les fourrures leur sont naturelles : infirme

¹ Gen. III. 19 — ² Ibid. 23. — ³ Ibid. 21.

et nu que tu es , tu te trouves d'abord à l'emprunt : ta disette est infinie : tu empruntes de tous côtés pour te parer. Mais allons à l'origine, et voyons le principe du luxe : après tout, il est fondé sur le besoin ; on tâche en vain de déguiser cette foiblesse en accumulant le superflu sur le nécessaire.

L'homme en a usé de même dans tout le reste de ses besoins, qu'il a tâché d'oublier ou de couvrir en les ornant. Les maisons qu'on décore par l'architecture, dans leur fond, ne sont qu'un abri contre la neige et les orages, et les autres injures de l'air : les meubles ne sont, dans le fond, qu'une couverture contre le froid : ces lits, quoique superbes, ne sont, après tout, qu'une retraite pour soutenir la foiblesse et soulager le travail par le sommeil : il faut tous les jours aller mourir et passer dans ce néant une si grande partie de notre vie.

XIV^e ÉLÉV. Suite du supplice d'Adam : la dérision de Dieu.

Et Dieu dit : « Voyez Adam qui est devenu comme un » de nous, sachant le bien et le mal : prenons donc garde » qu'il ne mette encore la main sur le fruit de vie, et ne vive » éternellement¹ ». Cette dérision divine étoit due à sa présomption. Dieu dit en lui-même et aux personnes divines, et, si l'on veut, aux saints anges : Voyez-moi ce nouveau Dieu, qui ne s'est pas contenté de la ressemblance divine que Dieu avoit imprimée au fond de son âme ; il s'est fait Dieu à sa façon : voyez comme il est savant, et qu'en effet il a bien appris le bien et le mal à ses dépens ; prenons garde qu'après nous avoir dérobé la science, il ne nous dérobe encore l'immortalité. Remarquons que Dieu ajoute la dérision au supplice. Le supplice est dû à la révolte ; mais l'orgueil y attiroit la dérision. « Je vous ai appelés, et vous » avez refusé d'entendre ma voix ; j'ai tendu les bras, et » personne ne m'a regardé : vous avez méprisé mes con- » seils, et vous avez négligé mes avis et mes reproches ; et » moi aussi, à mon tour, je rirai de votre perte ; je me » moquerai de vos malheurs et de votre mort² ». C'est,

¹ Gen. III. 22. — ² Prov. I. 24. 25. 26.

direz-vous, pousser la vengeance jusqu'à la cruauté ; je l'avoue : mais Dieu aussi deviendra cruel et impitoyable. Après que sa bonté a été méprisée, il poussera la rigueur jusqu'à tremper et laver ses mains dans le sang du pécheur. Tous les justes entreront dans cette dérision de Dieu : « Et ils » riront sur l'impie, et ils s'écrieront : Voilà l'homme qui » n'a pas mis son secours en Dieu, mais qui a espéré dans » l'abondance de ses richesses ; et il a prévalu par sa vanité¹ ». Cette vanité insensée lui offroit une flatteuse ressemblance de la divinité même. « Adam est devenu comme un de » nous » : il a voulu être riche de ses propres biens : voyez qu'il est devenu puissant ! Ainsi ces redoutables et saintes dérisions de la justice divine, suivies de celles des justes, ont leur origine dans celle où Dieu insulte à Adam dans son supplice. Jésus-Christ, qui nous a mis à couvert de la justice de Dieu, lorsqu'il en a porté le poids, a souffert cette dérision dans son supplice : « S'il est le fils de Dieu, qu'il » descende de la croix, et nous croirons en lui ; que Dieu » qu'il se vante d'avoir pour père, le délivre². » C'est ainsi que lui insultoient les impies dans son supplice, mêlant à la cruauté l'amertume de la moquerie : de cette sorte, il a expié la dérision qui étoit tombée sur Adam et sur tous les hommes.

C'est au milieu de cette insultante dérision que « Dieu le » chassa du paradis de délices, pour travailler la terre d'où » il a été pris³ ». Et voilà, « à la porte de ce paradis déli- » cieux un chérubin qui roule en sa main une épée de » feu⁴ » : en sorte que ce même lieu, auparavant si plein d'attraits, devient un objet d'horreur et de terreur.

XV^e ÉLÉV. La mort, vraie peine du péché.

« Au jour que vous mangerez du fruit défendu, vous » mourrez de mort⁵ ». Dans l'instant même vous mourrez de la mort de l'âme, qui sera incontinent séparée de Dieu, qui est notre vie et l'âme de l'âme même. Mais encore

¹ Ps. LI. 8. 9. — ² Matth. XXVII. 40. 42. 43. — ³ Gen. III. 25. — ⁴ Gen. III. 24. — ⁵ Gen. II. 17.

que votre âme ne soit pas actuellement séparée de votre corps à l'instant même du péché, néanmoins, à cet instant elle mérite de l'être : elle est donc séparée quant à la dette, quoique non encore par l'effet : nous devenons mortels ; nous sommes dignes de mort ; la mort nous domine : notre corps dès là devient un joug à notre âme, et nous accable de tout le poids de la mortalité et de l'infirmité qui l'accompagnent. Justement, Seigneur, justement ; car l'âme qui a perdu volontairement Dieu, qui étoit son âme, est punie de sa défection par son inévitable séparation d'avec le corps qui lui est uni ; et la perte que fait le corps par nécessité, de l'âme qui le gouverne et le perfectionne, est le juste supplice de celle que l'âme a faite volontairement de Dieu, qui la vivifioit par son union.

Justice de Dieu, je vous adore ! il étoit juste que, composé de deux parties, dont vous aviez rendu l'union immuable, tant que je demeurerois uni à vous par la soumission que je vous devois, après que je me suis soulevé contre vos ordres inviolables, je visse la dissolution des deux parties de moi-même, auparavant si bien assorties, et que je visse mon corps en état d'aller pourrir dans la terre, et de retourner à sa première boue. O Dieu ! je subis la sentence ; et toutes les fois que la maladie m'attaquera, pour petite qu'elle soit, ou que je songerai seulement que je suis mortel, je me souviendrai de cette parole : « Tu mourras » de mort ; » et de cette juste condamnation que vous avez prononcée contre toute la nature humaine. L'horreur que j'ai de la mort, me sera une preuve de mon abandonnement au péché ; car, Seigneur, si j'étois demeuré innocent, il n'y auroit rien qui pût me faire horreur. Mais maintenant, je vois la mort qui me poursuit, et je ne puis éviter ses affreuses mains. O Dieu ! faites-moi la grâce que l'horreur que j'en ressens, et que votre saint Fils Jésus n'a pas dédaigné de ressentir, m'inspire l'horreur du péché qui l'a introduite sur la terre ! Sans le péché, nous n'aurions vu la mort que peut-être dans les animaux : encore un grand et saint docteur¹ sembloit-il dire qu'elle ne leur

¹ S. Aug. Op. imperf. contr. Jul. lib. III. n. 147.

seroit point arrivée dans le paradis , de peur que les yeux innocents des hommes n'eussent été frappés de ce triste objet. Quoi qu'il en soit, ô Jésus ! je déteste le péché plus que la mort , puisque « c'est par le péché que la mort a régné sur » tout le genre humain depuis Adam ¹, » notre premier père : jusqu'à ceux qui nous verront arriver dans votre gloire.

XVI^e ÉLEV. La mort éternelle.

Mais la grande peine du péché, celle qui est seule proportionnée, c'est la mort éternelle ; et cette peine du péché est enfermée dans le péché même. Car le péché n'étant autre chose que la séparation volontaire de l'homme qui se retire de Dieu , il s'ensuit de là que Dieu se retire aussi de l'homme , et s'en retire pour jamais , l'homme n'ayant rien par où il puisse s'y rejoindre de lui-même : de sorte que par un seul coup que se donne le pécheur , il demeure éternellement séparé de Dieu , et Dieu forcé , par conséquent , à se retirer de lui , jusqu'à ce que , par un retour de sa pure miséricorde , il lui plaise de revenir à son infidèle créature. Ce qui n'arrivant que par une pure bonté que Dieu ne doit point au pécheur , il s'ensuit qu'il ne lui doit autre chose qu'une éternelle séparation et soustraction de sa bonté , de sa grâce et de sa présence ; mais dès là son malheur est aussi immense qu'il est éternel.

Car, que peut-il arriver à la créature privée de Dieu , c'est-à-dire de tout bien ? Que lui peut-il arriver, sinon tout mal ? « Allez , maudits , au feu éternel ² » : et où iront-ils , ces malheureux repoussés loin de la lumière , sinon dans les ténèbres éternelles ? Où iront-ils , éloignés de la paix , sinon au trouble , au désespoir , au « grincement des dents ³ » ? Où iront-ils , en un mot , éloignés de Dieu , sinon en toute l'horreur que causera l'absence et la privation de tout bien qui est en lui , comme dans la source. « Je te montrerai tout le » bien , » dit-il à Moïse , en me montrant moi-même. Que pourra-t-il donc arriver à ceux à qui il refusera sa face et sa présence desirable , sinon qu'il leur montrera tout le mal ; et

¹ Rom. v. 12. 14. — ² Matth. xxv. 41. — ³ Exod. xxxiii. 19.

qu'il le leur montrera non-seulement pour le voir, ce qui est affreux ; mais, ce qui est plus terrible, pour le sentir par une triste expérience. Et c'est là le juste supplice du pécheur qui se retire de Dieu, que Dieu aussi se retire de lui, et par cette soustraction, le prive de tout le bien, et l'investisse irrémédiablement et inexorablement de tout le mal. O Dieu ! ô Dieu ! je tremble ; je suis saisi de frayeur à cette vue. Consolez-moi par l'espérance de votre bonté : rafraîchissez mes entrailles, et soulagez mes os brisés, par Jésus-Christ votre Fils, qui a porté la mort pour me délivrer de ses terreurs, et de toutes ses affreuses suites, dont la plus inévitable est l'enfer.

VI^e SEMAINE.

SUR-LE PÉCHÉ ORIGINEL.

I^{re} ÉLÉV. Tous les hommes dans un seul homme, premier fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

« Il a fait que toute la race humaine venue d'un seul homme, se répande sur toute la terre ¹ ». C'est ici une des plus belles et des plus remarquables singularités de la création de l'homme. Nous ne lisons point que les animaux viennent de même d'un seul, ni que Dieu les ait réduits d'abord à un seul mâle ni à une seule femelle : mais Dieu a voulu que, tant que nous sommes d'hommes répandus par toute la terre, dans les îles, comme dans les continents, nous sortissions tous d'un seul mariage, dont l'homme étant le chef, un seul homme, par conséquent est la source de tout le genre humain.

Le desir de nous porter tous à l'unité, est la cause de cet ordre suprême de Dieu, et les effets en sont admirables.

Premièrement, Dieu pouvoit donner l'être à tous les hommes, comme à tous les anges indépendamment les uns des autres; surtout l'âme raisonnable ne pouvant, comme incorporelle, dépendre par elle-même d'aucune génération. Néanmoins, il a plu à Dieu, que non-seulement le corps, mais encore l'âme dépendît, selon son être, de cette voie, et que les âmes se

¹ Act. xvii. 26.

multipliasseut autant que les générations humaines ; il a voulu encore que toutes les races humaines se réduisissent à la seule race d'Adam : en sorte que tous les hommes, et selon le corps et selon l'âme , dépendissent de la volonté et de la liberté de ce seul homme.

« Vous portez deux nations dans votre sein ¹, » disoit Dieu à Rébecca. Quel spectacle ! en deux enfants encore enfermés dans les entrailles de leur mère , deux grandes et nombreuses nations, et la destinée de l'une et de l'autre. Mais combien est-il plus étonnant de voir en Adam seul toutes les nations, tous les hommes en particulier, et la commune destinée de tout le genre humain.

Dieu avoit fait l'homme si parfait , et lui avoit donné une si grande facilité de conserver, et pour lui , et pour toute sa postérité , le bien immense qu'il avoit mis en sa personne , que les hommes n'avoient qu'à remercier cette divine bonté d'avoir renfermé en lui tout le bonheur de ses enfants qui devoient composer tout le genre humain. Regardons-nous tous en cette source , regardons-y notre être et notre bien-être ; notre bonheur et notre malheur. Dieu ne nous voit qu'en Adam , dans lequel il nous a tous faits : quoique Adam fasse , nous le faisons avec lui : parce qu'il nous tient renfermés , et que nous ne sommes en lui moralement qu'une seule et même personne ; s'il obéit , j'obéis en lui ; s'il pèche , je pèche en lui : Dieu traitera tout le genre humain , comme ce seul homme , où il a voulu le mettre tout entier, l'aura mérité. J'adore , Seigneur, votre justice, quoiqu'impénétrable à mes sens et à ma raison : pour peu que j'entrevoie ces règles sacrées , je les adore et je m'y sou mets.

II ÉLÉV. Le père récompensé et puni dans les enfants ; second fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

Quand Dieu fit l'homme si parfait , quand il voulut faire dépendre de lui seul l'être et la vie de toutes les nations , de toutes les races , de tous les hommes particuliers jusques à l'infini , si Dieu vouloit ; il mit en même temps une telle

¹ Gen. xxv. 23.

unité entre lui et ses enfants , qu'il pût être puni et récompensé en eux , comme il seroit en lui-même , et peut-être plus. Car Dieu a inspiré aux parents un tel amour pour leurs enfants , que naturellement les maux des enfants leur sont plus sensibles et plus douloureux que les leurs ; et qu'ils aiment mieux les laisser en vie , que de leur survivre : de sorte que la vie de leurs enfants leur est plus chère que la leur propre. La nature , c'est-à-dire Dieu , a-formé ainsi le cœur des pères et des mères ; et ce sentiment est si intime et si naturel , qu'on en voit même un vestige et une impression dans les animaux , lorsqu'ils s'exposent pour leurs petits , et se laissent arracher la vie , plutôt que d'en abandonner le soin.

Ce caractère paternel a dû se trouver principalement dans celui qui est non - seulement le premier de tous les pères , mais encore père par excellence ; puisqu'il a été établi le père du genre humain. Après donc que dès l'origine et nouvellement sorti des mains de Dieu , il eût transgressé ce commandement si facile , par lequel Dieu avoit voulu éprouver sa soumission , et l'avertir de sa liberté , il étoit juste qu'il le punit , non-seulement en lui-même , mais encore dans ses enfants , comme étant une portion des plus chères de sa substance , et quelque chose qui lui est plus intimement uni que ses propres membres. De sorte que les enfants futurs de ce premier père , c'est-à-dire tout le genre humain , qui n'avoit d'être ni de substance qu'en ce premier père , devinrent le juste objet de la haine et de la vengeance divine. Tout est en un seul , et tout est maudit en un seul ; et ce père malheureux est puni dans tout ce qu'il contient en lui-même d'enfants , depuis la première jusqu'à la dernière génération. Si Dieu est juste à punir , il l'est encore plus à récompenser. Si Adam eût persévéré , il eût été récompensé dans tous ses enfants , et la justice originelle eût été leur héritage commun. Maintenant ils ont perdu en leur père ce que leur père avoit reçu pour lui et pour eux ; et privée de ce grand don , la nature humaine devient et malheureuse et maudite dans ses branches , parce qu'elle l'est dans sa tige.

Considérons la justice humaine : nous y verrons une image de cette justice de Dieu. Un père dégradé perd sa noblesse et pour lui et pour ses enfants, surtout pour ceux qui sont à naître; ils perdent en lui tous leurs biens, lorsqu'il mérite de les perdre. S'il est banni et exclu de la société de ses citoyens, et comme du sein maternel de sa terre natale, ils sont bannis avec lui à jamais. Pleurons, malheureux enfants d'un père justement proscrit, race dégradée et déshéritée par la loi suprême de Dieu : et bannis éternellement autant que justement de la cité sainte qui nous étoit destinée dans notre origine, adorons avec tremblement les règles sévères et impénétrables de la justice de Dieu, dont nous voyons les vestiges dans la justice, quoiqu'inférieure, des hommes. Mais voici le comble de nos maux.

III^e ÉLÉV. La justice originelle dont Adam a été privé pour lui et pour ses enfants. Troisième fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

« Dieu a fait l'homme droit, et il s'est enveloppé dans » plusieurs questions ¹ ». Cette droiture où Dieu avait d'abord fait l'homme, consistait premièrement dans la connaissance. Il n'y avait point alors de question : Dieu avait mis dans le premier homme la droite raison, qui consistait en une lumière divine, par laquelle il connaissait Dieu directement comme un être parfait et tout-puissant.

Cette connaissance tenait le milieu entre la foi et la vision bienheureuse. Car encore que l'homme ne vît pas Dieu « face » à face ² », il ne le voyait pas, comme nous faisons, « à » travers une énigme, et comme par un miroir ». Dieu ne lui laissait aucun doute de son auteur, des mains duquel il sortoit; ni de sa perfection qui reluisoit si clairement dans ses œuvres. Si saint Paul a dit, « que les merveilles invisibles » de Dieu, et son éternelle puissance, et sa divinité, sont » manifestes dans ses œuvres à ceux qui les contemplent; » en sorte qu'ils sont inexcusables de ne pas reconnoître et » adorer ³ », combien plus Adam l'eût-il connu? L'idée que nous portons naturellement dans notre fonds de la per-

¹ Eccl. vii. 30. — ² I. Cor. xiii. 12. — ³ Rom. i. 20.

fection de Dieu, en sorte que nous penchons naturellement à lui attribuer ce qu'il y a de plus parfait, étoit si vive dans le premier homme, que rien ne la pouvoit offusquer. Ce n'étoit pas comme à présent, que cette idée brouillée avec les images de nos sens se recule, pour ainsi dire, quand nous la cherchons : nous n'en pouvons porter la simplicité, et nous n'y revenons qu'à peine et par mille détours. Mais alors on la sentoit d'abord ; et la première pensée qui venoit à l'homme dans tous les ouvrages et dans tous les mouvements qu'il voyoit, ou au dedans, ou au dehors, c'est que Dieu en étoit le parfait auteur.

Par là il connoissoit son âme, comme faite à l'image de Dieu, et entièrement pour lui ; et au lieu que nous avons tant de peine à la trouver, et que nous la confondons avec toutes les images que nos sens nous apportent, alors on la démêloit d'abord d'avec tout ce qui n'étoit pas elle.

De cette sorte on connoissoit d'abord sa parfaite supériorité au dessus du corps, et l'empire qui lui étoit donné sur lui : en sorte que tout y devoit être dans l'obéissance envers l'âme, comme l'âme le devoit être envers Dieu.

Une si grande et si droite lumière dans la raison étoit suivie d'une pareille droiture dans la volonté. Comme on voyoit clairement et parfaitement combien Dieu est aimable ; et que l'âme n'étoit empêchée par aucune passion ou prévention de se porter à lui, elle l'aimoit parfaitement, et unie par son amour à ce premier être, elle voyoit tout au dessous d'elle, principalement son corps dont elle faisoit sans résistance tout ce qu'elle vouloit.

Nous éprouvons encore un reste de cet empire que nous avons sur nos corps. Nous emportons sur lui beaucoup de choses contre la disposition de la machine par la seule force de la volonté ; à force de s'appliquer, l'esprit demeure détaché des sens, et semble ne communiquer plus avec eux. Combien plus en cet heureux état, sans aucun effort, et par la seule force de la raison toujours maîtresse par elle-même, tenoit-on en sujétion tout le corps ?

Il n'y avoit qu'une dépravation volontaire qui pût troubler cette belle économie, et faire perdre à la raison son autorité

et son empire. Quand l'homme s'est retiré de Dieu, Dieu a retiré tous ses dons. La première plaie a été celle de l'ignorance ; ces vives lumières nous ont été ôtées : « Nous sommes livrés aux questions ¹ » ; tout est mis en doute, jusqu'aux premières vérités. La raison étant devenue si foible par la faute de la volonté, à plus forte raison la volonté, qui avoit commis le péché, s'affoiblit-elle elle-même. Le corps refusa l'obéissance à l'âme qui s'étoit soustraite à Dieu. Dans le désordre des sens, la honte qui n'étoit pas encore connue se fit bientôt sentir : chose étrange ! nous l'avons déjà remarqué ; mais cette occasion demande qu'on repasse encore un moment sur ce triste objet.

Nos premiers parents ne furent pas plutôt tombés dans le péché, qu'ils connurent leur nudité ; et contraints de la couvrir d'une ceinture, dont nous avons déjà montré l'usage, ils témoignèrent par là où la révolte et la sédition intérieure et extérieure s'étoit mise. « Comment avez-vous connu », et qui vous a indiqué « que vous étiez nu » ? D'où vient que vous vous cachiez « dans l'épaisseur de la forêt ² », pour ne point paroître à mes yeux ? Craigniez-vous que je ne trouvasse quelque chose de mal et de deshonnête dans mon ouvrage, moi, qui ne puis rien faire que de bon, et qui, en effet, en revoyant ce que j'avois fait, en avois loué la bonté ? Etrange nouveauté dans l'homme, de trouver en soi quelque chose de honteux ! Ce n'est pas l'ouvrage de Dieu, mais le sien, et celui de son péché. Et quels yeux craignoit-il en se cachant ? Ceux de Dieu, ceux de la compagnie de son crime et de son supplice, les siens propres. O concupiscence naissante, on ne vous reconnoît que trop !

Mais quoi ! disons en un mot, que c'est de là que nous naissons : tout ce qui naît d'Adam lui est uni de ce côté-là ; enfants de cette révolte, cette révolte est la première chose qui passe en nous avec le sang. Ainsi, dès notre origine, nos sens sont rebelles : dès le ventre de nos mères, où la raison est plongée et dominée par la chair, notre âme en est l'esclave, et accablée de ce poids. Toutes les passions nous do-

¹ Eccle. VII. 30.— ² Gen. III. 18.

minent tour à tour, et souvent toutes ensemble, et même les plus contraires. Dieu retire de nous les lumières, comme il avoit fait à Adam, et encore plus. Ainsi nous sommes frappés de la plaie de l'ignorance, et de celle de la concupiscence; tout le bien, jusqu'au moindre, nous est difficile : tout le mal, quelque grand qu'il soit, a des attraits pour nous.

« Toutes les pensées de l'homme penchoient au mal en tout temps ¹ ». Pesez ces paroles : « toutes les pensées », et celles-ci « en tout temps ». Nous ne faisons pas tout le mal, mais nous y penchons; il ne manque que les occasions, et les objets déterminent : l'homme laissé à lui-même n'éviteroit aucun mal. Ajoutez ces paroles qui précèdent : « La malice des hommes étoit grande sur la terre » ; et celles-ci : « Mon » esprit ne demeurera pas en l'homme, parce qu'il est chair ² ».

Je l'avois fait pour être spirituel même dans la chair, parce que l'esprit y dominoit : et maintenant il est devenu charnel même dans l'esprit, que la chair domine et emporte. Cela commence « dès le ventre de la mère » : *Erraverunt ab utero*. Dieu voit le mal dans sa source, « et il se repent d'avoir fait l'homme ³ ». L'homme n'étoit plus que péché dès sa conception : « je suis conçu en iniquité ; ma mère m'a conçu en péché » ⁴. Tout est uni au péché d'Adam, qui passe par le canal de la concupiscence. L'homme livré à la concupiscence la transmet à sa postérité, et ne pouvoit faire ses enfants meilleurs que lui. Si tout naît avec la concupiscence, tout naît dans le désordre ; tout naît odieux à Dieu : et « nous sommes tous naturellement enfants de colère ⁵ ».

IV^e ÉLÈV. Les suites affreuses du péché originel par le chap. xii de l'Ecclésiastique.

« Il y a une grande affliction, et un joug pesant sur les » enfants d'Adam, depuis le jour de leur sortie du sein de « leur mère, jusqu'au jour de leur sépulture dans le sein de la mère commune ⁶ ». Nos misères commencent avec la vie, et durent jusqu'à la mort ; nul ne s'en exempte. Quatre sources intarissables les font couler sur tous les états et dans

¹ Gen. vi. 4. — ² Ib. 3. — ³ Rom. vii. 14. 15. et seq. — ⁴ vii. 4. —

⁵ Gen. vi. 6. — ⁶ Ps. l. 7. — ⁷ Ephes. ii. 3. — ⁸ Eccl. xli, Ps. et seq.

toute la vie : « les soucis , les terreurs , les agitations d'une » espérance « trompeuse », et enfin le jour de la mort ». Les » maux qui viennent de ces quatre sources empoisonnent toute la vie. Tout en ressent la violence et la pesanteur, « depuis celui qui est assis sur le trône, jusqu'à celui qui est » abattu à terre et sur la poussière ; depuis celui qui est » revêtu de pourpre et des plus belles couleurs , jusqu'à » celui qui est couvert d'une toile grossière et crue ; on trouve » partout, fureur , jalousie , tumulte , incertitude et agitation » d'esprit , les menaces d'une mort prochaine , les longues » et implacables colères, les querelles et les animosités ». Quelle paix parmi tant de furieuses passions ? « Elles ne nous » laissent pas en repos pendant le sommeil. Dans le silence » et la tranquillité de la nuit, dans la couche » où l'on se refait des travaux du jour, on apprend, on expérimente un nouveau genre de trouble. « A peine a-t-on goûté un moment les douceurs d'un premier sommeil ; et voilà qu'il se présente » à une imagination échauffée « toutes sortes de fantômes et de monstres, comme si l'on avoit été mis en sentinelle » dans une tour. On se trouble dans les visions de son cœur. « On croit être poursuivi par un ennemi furieux » comme dans un jour de combat : on ne se sauve de cette » crainte qu'en s'éveillant en sursaut : on s'étonne d'une si vaine terreur », et d'avoir trouvé tant de périls dans une entière sûreté.

On a peine à se remettre d'une si étrange épouvante, et on sent que sans aucun ennemi on se peut faire à soi-même une guerre aussi violente que des bataillons armés. Les songes nous suivent jusqu'en veillant. Qu'est-ce que les terreurs qui nous saisissent sans sujet, si ce n'est un songe effrayant ? Mais qu'est-ce que l'ambition et une espérance fallacieuse, qui nous mène de travaux en travaux, d'illusion en illusion, et nous rend le jouet des hommes ; sinon une autre sorte de songe qui change de vains plaisirs en des tourments effectifs ? Que dirai-je des maladies accablantes, « qui inondent sur » toute chair, depuis l'homme jusqu'à la bête, et cent fois » plus encore sur les pécheurs » ? Et où arrive-t-on par tant » de maux, et à quelle mort ? Laisse-t-on du moins venir la

mort doucement et comme naturellement, pour nous être comme une espèce d'asile contre les malheurs de la vie? Non; l'on ne voit que des morts cruelles, dans le combat, dans le » sang, l'épée, l'oppression, la famine, la peste, l'accable- » ment, tous les fléaux de Dieu : toutes ces choses ont été » créées pour les méchants, et le déluge est venu pour eux». Mais le déluge des eaux n'est venu qu'une seule fois : celui des afflictions est perpétuel, et inonde toute la vie dès la naissance.

Après cela peut-on croire que l'enfance soit innocente ? Ô Seigneur ! « Vous jugez indigne de votre puissance de » punir les innocents »¹. Pourquoi donc répandez-vous votre colère sur cet enfant qui vient de naître ? A qui a-t-il fait tort ? De qui a-t-il enlevé les biens ? A-t-il corrompu la femme de son prochain ? Quel est son crime ? Et pourquoi commencer à l'accabler d'un joug si pesant ? Répétons encore : « Un joug pesant sur les enfants d'Adam »². Il est enfant d'Adam : voilà son crime. C'est ce qui le fait naître dans l'ignorance et dans la faiblesse ; ce qui lui a mis dans le cœur la source de toutes sortes de mauvais desirs : il ne lui manque que de la force pour les déclarer. Combien faudra-t-il le tourmenter pour lui faire apprendre quelque chose ? Combien sera-t-il de temps comme un animal ? N'est-il pas bien malheureux d'avoir à passer par une longue ignorance, à quelques rayons de lumière ? « Regardez, disoit un saint ³ cette enfance la- » borieuse, de quels maux n'est-elle pas opprimée ? Parmi » quelles vanités, quels tourments, quelles erreurs, et quel- » les terreurs, prend-elle son accroissement ? Et quand on est » grand, et même qu'on se consacre à servir Dieu, que de dangereuses tentations, par l'erreur qui nous veut séduire, » par la volupté qui nous entraîne, par la douleur et l'ennui » qui nous accable, par l'orgueil qui nous enfle ! Et qui » pourroit expliquer ce joug pesant dont sont accablés les » enfants d'Adam ; ou croire que sous un Dieu bon, sous un » Dieu juste, on dût souffrir tant de maux, si le péché ori- » ginel n'avoit précédé ».

¹ Sap. xii. 15. — ² Eccli. xl. 1. — ³ S. Aug. lib. iv. contra Julian. cap. xvi. n. 83.

V^e ÉLÉV. Sur un autre passage, où est expliquée la pesanteur de l'âme accablée d'un corps mortel.

« Le corps qui se corrompt appesantit l'âme : et cette de-
 » meure terrestre rabat l'esprit qui voudroit penser beau-
 » coup », et s'occuper de beaucoup de soins importants.
 » Nous trouvons difficile de juger des choses de la terre : et
 » nous trouvons avec peine les choses que nous avons devant
 » les yeux : mais qui pourra pénétrer celles qui sont dans le
 » ciel » ? C'est pourtant pour celles-là que je suis né. Mais que
 je suis malheureux ! je veux me retirer en moi-même ; je
 veux penser, je veux m'élever à la contemplation dans un
 doux recueillement, et aux vérités éternelles : ce corps mortel
 m'accable ; il émousse toutes mes pensées, toute la vivacité
 de mon esprit ; je retombe dans mes sens ; et plongé dans les
 images dont ils me remplissent, je ne puis retrouver mon
 cœur qui s'égare, et mon esprit qui se dissipe.

C'est cet état malheureux de l'âme asservie sous la pesan-
 teur du corps, qui a fait penser aux philosophes, que le corps
 étoit à l'âme un poids accablant, une prison, un supplice
 semblable à celui que ce tyran faisoit souffrir à ses ennemis,
 qu'il attachoit tout vivants avec des corps morts à demi-pourris.
 Ainsi, disent ces philosophes, nos âmes vivantes sont atta-
 chées à ce corps, comme à un cadavre. Ils ne pouvoient con-
 cevoir qu'un tel supplice se pût trouver dans un monde gou-
 verné par un Dieu juste, sans quelque péché précédent : et
 ils donnoient aux âmes une vie hors du corps avant la nais-
 sance, où s'abandonnant au péché elles fussent précipitées
 des cieux dans cette prison du corps. Voilà ce qu'on pouvoit
 dire, quand on ne connoissoit pas la chute du genre humain
 dans son auteur. Les mêmes philosophes se plaignoient en-
 core contre la nature, comme étant non pas une bonne mère,
 mais une marâtre injuste, qui nous avoit formés avec un
 corps nu, fragile, infirme et mortel, et un esprit foible à por-
 ter les travaux, aisé à troubler par les terreurs, inquiet dans
 les douleurs, et enclin aux cupidités les plus déréglées. De

¹ Sap. ix. 15. 16.

dures expériences ont fait connoître à ces philosophes le joug pesant des enfants d'Adam : et sans en savoir la cause , ils en sentoient les effets. Adorons donc ce Dieu qui nous en révèle les principes : adorons les règles sévères de sa justice; et acquiesçons en tremblant à la rigoureuse sentence du ciel.

VI^e ÉLÉV. Sur d'autres passages où est expliquée la tyrannie de la mort.

« Souvenez-vous que la mort ne tarde pas : connoissez la » loi du sépulcre », et que rien ne vous la fasse oublier : « elle est écrite » sur tous les tombeaux , et « dans tout le » monde : quiconque naît mourra de mort ¹ ».

« C'est une loi établie à tous les hommes de mourir une » fois ; et après viendra le jugement ² ».

« L'empire est donné au diable sur tous les mortels du- » rant toute leur vie » : il tient « captifs sous la terreur de la » mort, tous ceux qui vivent asservis à cette » dure « loi ³ ».

Voilà deux terribles servitudes que nous amène l'empire de la mort. On ne peut avoir de repos sous sa tyrannie : à chaque moment elle peut venir, et non-seulement renverser tous nos desseins, troubler tous nos plaisirs, nous ravir tous nos biens; mais, ce qui est encore infiniment plus terrible, nous mener au jugement de Dieu.

On est pour ces deux raisons dans une éternelle et insupportable sujétion : l'on n'en peut sortir que par Jésus-Christ. « Celui qui croit en lui ne sera point jugé ; celui qui n'y croit » pas, est déjà jugé ⁴ ». Sa sentence est sur lui, et à tout moment elle est prête à s'exécuter.

Tels sont les effets de la chute d'Adam et du péché originel. Comment pouvons-nous nous en relever? C'est ce que nous avons maintenant à dire.

VII^e ÉLÉV. Le genre humain enfoncé dans son ignorance et dans son péché.

Voici l'effet le plus malheureux, et tout ensemble la preuve la plus convaincante du péché originel. Le genre humain

¹ Eccl. xiv. 12. — ² Heb. ix. 27. — ³ Ibid. ii. 14. 15. — ⁴ Joan. iii. 18.

s'enfonce dans son ignorance, et dans son péché. La malice se déclare dès la première génération. Le premier enfant qui rendit Eve féconde fut Caïn, malin et envieux. Dans la suite Caïn tue Abel le juste ; et le vice commence à prévaloir sur la vertu. Le monde se partage entre les enfants de Dieu, qui sont ceux de Seth, et les enfants des hommes, qui sont ceux de Caïn : la race de Caïn qui eut le monde et les plaisirs dans son partage, est la race aînée. C'est dans cette race qu'on a commencé à se faire une habitation sur la terre : « Caïn bâtit la première ville, et l'appela du nom de son fils Hénoch ¹ ». On commençoit à vouloir s'immortaliser par les noms, et on sembloit oublier l'immortalité véritable. Dans cette race, les filles commencent à se faire de nouveaux attraits : les enfants de Dieu s'y laissent prendre : le plaisir des sens l'emporte : et ce sont les filles de ceux qu'on appeloit les enfants des hommes, c'est-à-dire, les enfants de la chair, qui attirent dans la corruption par leur beauté, par leur mollesse, par leurs parures, par leurs caresses trompeuses, ceux qui vivoient selon Dieu et selon l'esprit. C'est dans cette race que l'on commence à avoir deux femmes : Lamec épousa Ada et Sella ; le meurtre de Caïn s'y perpétua : Lamec dit à ses deux femmes, comme en chantant : « J'ai tué un jeune homme ² ». Cette qualité, et l'avou qu'il avoit fait à ses femmes de ce meurtre, font soupçonner que sa jalousie contre une jeunesse florissante avoit donné lieu à ce meurtre. Quoi qu'il en soit, la race de Cain continue à verser le sang humain : et non-seulement cette race prévaut, mais encore elle entraîne l'autre dans ses désordres. Tout est perdu ; Dieu est contraint de noyer le monde dans le déluge.

Ainsi la piété n'eut rien de ferme. Avant que de mourir, Adam la vit périr en quelque façon dans toute sa race, et non-seulement dans la postérité de Caïn, mais encore dans celle de Seth. Il est dit d'Énos, fils de Seth, « qu'il commen- » ça à invoquer le nom du Seigneur ³ ». Dieu étoit en quelque sorte oublié : il fallut qu'Énos en renouvelât le culte qui s'affoiblissoit même dans la race pieuse.

¹ Gen. iv. 17. — ² Gen. iv. 23. — ³ Ibid. 26.

Quelques-uns veulent entendre cette invocation d'Énos, d'un faux culte : le premier sens est le plus naturel. Quoi qu'il en soit, il seroit toujours vrai que le faux culte auroit bientôt commencé, même parmi les pieux et dans la famille de Seth.

Quelque temps après, on remarque par deux fois comme une chose extraordinaire, même dans la race de Seth, qu'« Hénoch », un de ses petits-enfants, « marcha avec Dieu : » et que tout d'un coup il cessa de paroître parmi les hommes, parce que Dieu l'enleva¹, d'un enlèvement semblable à celui d'Elie, et le retira miraculeusement du « monde », qui « n'étoit pas digne de l'avoir² ». Tant la corruption étoit entrée dès lors même dans la race de Seth. Hénoch étoit le septième après Adam, et Adam vivoit encore : et cependant la piété dégénéroit à ses yeux, et la corruption devenoit si universelle, qu'on regardoit comme une merveille, même parmi les enfans de Seth, qu'Hénoch marchât avec Dieu.

L'apôtre saint Jude, par inspiration particulière, nous a conservé une prophétie d'Hénoch dont voici les termes : « Le Seigneur va venir avec des milliers de ses saints anges, » pour exercer son jugement contre tous les hommes, et reprendre tous les impies de toutes les œuvres de leur impiété, » et de toutes les paroles dures et « blasphématoires » que les pécheurs impies ont proférées contre lui. « C'est ainsi, dit saint Jude », que prophétisoit Hénoch, le septième après Adam³. Quoique les hommes eussent encore parmi eux leur premier père, qui étoit sorti immédiatement des mains de Dieu, ils tombèrent dans une espèce d'impiété et d'athéisme, oubliant celui qui les avoit faits : « et Hénoch commença » à leur dénoncer la vengeance prochaine et universelle que Dieu devoit envoyer avec le déluge.

Les choses furent dans la suite poussées si avant, qu'il ne resta qu'une seule famille juste, et ce fut celle de Noé. Encore dégénéra-t-elle bientôt : Cham et sa race furent maudits : la famille de Japhet, comme Cham et ses enfans, fut livrée à l'idolâtrie. On la voit gagner peu à peu aussitôt après

¹ Gen. v. 22. 24. — ² Heb. xi. 5. — ³ Ep. Jud. 14-15.

le déluge : la créature fut adorée pour le créateur : l'homme en vint jusqu'à adorer l'œuvre de ses mains. La race de Sem étoit destinée comme pour succéder à celle Seth d'où elle étoit née : mais le culte de Dieu s'y affoiblit si tôt, qu'on croit même que Tharé, père d'Abraham, étoit idolâtre, et qu'Abraham fut persécuté parmi les Chaldéens d'où il étoit, parce qu'il ne voulut point adhérer à leur culte impie. Quoi qu'il en soit, pour le conserver dans la piété, Dieu le tira de sa patrie, et le sépara de tous les peuples du monde, sans lui permettre ni de demeurer dans son pays, ni de se faire aucun établissement dans la terre où il l'appeloit. La corruption s'étendoit si fort, et l'idolâtrie devenoit si universelle, qu'il fallut séparer la race des enfants de Dieu, dont Abraham devoit être le chef, par une marque sensible. Ce fut la circoncision : et ce ne fut pas en vain que cette marque fut imprimé où l'on sait, en témoignage immortel de la malédiction des générations humaines, et du retranchement qu'il falloit faire des passions sensuelles que le péché avoit introduites, et desquelles nous avions à naître. O Dieu ! où en est réduit le genre humain ? Le sacrement de la sanctification a dû nous faire souvenir de la première honte de notre nature ; on n'en parle qu'avec pudeur : et Dieu est contraint de flétrir l'origine de notre être. Il faut le dire une fois, et couverts de honte mettre nos mains sur nos visages.

VIII^e ÉLÉV. Sur les horreurs de l'idolâtrie.

Lisons ici les chapitres 13 et 14 du livre de la sagesse sur l'idolâtrie. En voici un abrégé. Les sentiments des hommes sont vains ; parce que la connoissance de Dieu n'est point en eux, ils n'ont pu comprendre celui qui « étoit » par tant de beaux objets présentés à leur vue ; et regardant les ouvrages, ils n'en ont pu comprendre le sage artisan¹. Appelant dieux et arbitres souverains du monde, ou le feu, ou les vents et l'air agité, ou l'eau, ou le soleil, ou la lune, ou les étoiles qui tournent en rond sur nos têtes, sans pouvoir entendre, que si touchés de leur beauté, ils les ont appelés dieux,

¹ Sap XIII. 5.24.

combien plus celle de leur créateur leur devoit paroître merveilleuse ! Car il est père du beau et du bon , la source de toute beauté et le plus parfait de tous les êtres. Et s'il y a de la force dans ces corps qu'il ont adorés , combien doit être plus puissant celui qui les a faits. Car par la grandeur de la beauté de la créature , on pouvoit voir et connoître intelligiblement le créateur. Mais encore ceux-là sont ils plus excusables , puisqu'ils se sont égarés peut-être en cherchant Dieu dans ses œuvres qui les invitoient à s'élever vers leur principe. Quoiqu'en effet ils soient toujours inexcusables , puisque, s'ils pouvoient parvenir à connoître la beauté d'un si grand ouvrage , combien plus facilement en devoient-ils trouver l'auteur ? Mais ceux-là sont sans comparaison plus aveugles et plus malheureux , et leur espérance est parmi les morts , qui, trompés par les inventions et l'industrie d'un bel ouvrage , ou les superbes matières dont on l'aura composé , ou la vive ressemblance de quelques animaux , ou par l'adresse et le curieux travail d'une main antique sur une pierre inutile et insensible , ont adoré les ouvrages de la main des hommes. Un ouvrier dressant un bois pesant, reste du feu dont ils ont fait cuire leur nourriture , et le soutenant avec peine par des liens de fer dans une muraille , le peignant d'un rouge qui sembloit lui donner un air de vie , à la fin vient à l'adorer , à lui demander la vie et la santé qu'il n'a pas , à le consulter sur son mariage et sur ses enfants , et lui fait de riches offrandes. Ou porté sur un bois fragile dans une périlleuse navigation , il invoque un bois plus fragile encore ¹. Un père affligé fait une image d'un fils qui lui a été trop tôt ravi ; et pour se consoler de cette perte , il lui fait offrir des sacrifices comme à Dieu ². Toute une famille entroit dans cette flatterie. Les rois de la terre faisoient adorer leurs statues ; et n'osant se procurer ce culte à eux-mêmes à cause de leur mortalité trop manifeste de près , ils croient plus aisément pouvoir passer pour Dieux de plus loin. Telle a été l'illusion de la vie humaine ; emportés par leurs passions et leur amour pour leurs rois , les hommes en ont adoré les statues , et donné

¹ Sap. xiv. 1. — ² Ib. 15 et seq.

au bois et à la pierre le nom « incommunicable ¹ » : ils ont immolé leurs enfants à ces faux dieux. Il n'y a plus rien eu de saint parmi les hommes. Les mariages n'ont pu conserver leur sainteté : les meurtres, les perfidies, les troubles et les parjures ont inondé sur la terre. L'oubli de Dieu a suivi : les joies publiques ont amené des fêtes impies : les périls publics ont introduit des divinations superstitieuses et fausses : on n'a plus craint de se parjurer, quand on a vu qu'on ne juroit que par un bois ou une pierre, et la justice et la bonne foi se sont éteintes parmi les hommes.

Il faut lire encore l'endroit de saint Paul², dont voici le précis, et où il dit : Que les invisibles grandeurs de Dieu, son éternelle puissance et sa divinité paroissent visiblement dans ses créatures : et que cependant les plus sages, ceux qui en étoient les plus convaincus, lui ont refusé le culte qu'ils savoient bien qu'on lui devoit, et ont suivi les erreurs d'un peuple ignorant, qui changeoit la gloire d'un Dieu immuable en la figure des reptiles les plus vils, laissant évanouir toute leur sagesse, et devenus insensés, pendant qu'ils se glorifioient du nom de sages. Ce qui aussi a obligé Dieu à les livrer à des passions et à des désordres abominables contre la nature, et à permettre qu'ils fussent remplis de tout vice, impiété, médisance, perfidie, insensibilité : en sorte qu'ils étoient sans compassion, sans affection, sans foi, parce que, connoissant la justice et la vérité de Dieu, ils n'ont pas voulu le servir, et ont préféré la créature à celui qui étoit le créateur béni aux siècles des siècles.

Ce déluge d'idolâtrie s'est répandu par toute la terre. L'inclination qu'y avoient les Juifs, que tant de châtimens divins ne pouvoient en arracher, montre la pente commune et la corruption de tout le genre humain. Ce culte étoit devenu comme naturel aux hommes. Et c'est ce qui faisoit dire au Sage, que les « nations » idolâtres « étoient méchantes par » leur naissance ; que la semence en étoit maudite dès le » commencement ; que leur malice étoit naturelle, et que » leurs perverses inclinations ne pouvoient jamais être » changées³ ».

¹ Sap. xiv. 21. et seq. ² — Rom. i. 20. 21 et seq. — ³ Sap. xii. 10. 11.

Un dérèglement si étrange et à la fois si universel, devoit avoir une origine commune. Montrez-la-moi autre part que dans le péché originel, et dans la tentation, qui disant à l'homme : « Vous serez comme des dieux ¹ », posoit dès lors le fondement de l'adoration des fausses divinités.

VIII^e SEMAINE.

LA DÉLIVRANCE PROMISE DEPUIS ADAM JUQU'A LA LOI.

I^{re} ÉLÉV. La promesse du libérateur dès le jour de la perte.

Ce fut le jour même de notre chute que Dieu dit au serpent, notre corrupteur : « Je mettrai une inimitié » éternelle « entre » toi et la femme, entre ta race et la sienne : elle brisera ta » tête ² ».

Premièrement, on ne peut pas croire que Dieu ait voulu effectivement juger ou punir le serpent visible, qui étoit un animal sans connoissance : c'est donc une allégorie où le serpent est jugé en figure du diable dont il avoit été l'instrument. Secondement, il faut entendre par la race du serpent les menteurs, dont il est le père, selon cette parole du Sauveur : « Lorsqu'il dit des mensonges, il parle de son propre » fonds, parce qu'il est menteur, et père du mensonge ³ ». En troisième lieu, par « la race de la femme » il faut entendre l'un de sa race, un fruit sorti d'elle qui brisera la tête du serpent. Car on ne peut pas penser que toute la race de la femme soit victorieuse du serpent, puisqu'il y en a un si grand nombre qui ne se relèvent jamais de leur chute. La race de la femme est victorieuse, en tant qu'il y a quelqu'un des enfants de la femme, par qui le démon et tous ses enfants seront défaits.

Il n'importe que dans une ancienne version, cette victoire sur le serpent soit attribuée à la femme, et que ce soit elle qui en doive écraser la tête : *ipsa conteret*. Car il faut entendre que la femme remportera cette victoire, parce qu'elle mettra au monde le vainqueur. On concilie par ce moyen les deux leçons : celle qu'on trouve à présent dans l'original,

¹ Gen. III. 5. — ² Gen. III. 15. — ³ Joan. VIII. 44.

qui attribue la victoire au fils de la femme, et celle de notre version, qui l'attribue à la femme même. Et en quelque manière qu'on l'entende, on voit sortir de la femme un fruit qui écrasera la tête du serpent, et en détruira l'empire.

Si Dieu s'étoit contenté de dire, qu'il y auroit une inimitié éternelle entre le serpent et la femme, ou avec le fruit qu'elle produiroit, et que le serpent lui prépareroit par derrière et à « son talon » de secrètes embûches, on ne verroit point la victoire future de la femme ou de son fruit. Mais puisqu'on voit que son fruit et elle briseroient la tête du serpent, la victoire devoit demeurer à notre race. Or, ce que veut dire cette race, ce fruit, pour traduire de mot à mot, cette semence bénite de la femme : il faut écouter saint Paul, sur cette promesse faite à Abraham : « En » l'un de ta race, en ton fils, « seront bénies » et sanctifiées « toutes les nations de la terre ¹ » : où le saint apôtre remarque qu'il ne dit pas : « Dans les fruits que tu produiras », et dans tes enfants, « comme étant plusieurs : mais en ton fils, comme dans un » seul », et dans le *Christ*. *Non dicit : et seminibus, quasi in multis, sed quasi in uno, et semini tuo, qui est Christus* ².

C'est donc en lui que toutes les nations seront bénies, toutes en un seul. Ainsi, dans cette parole adressée au serpent : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre » ta race et ton fruit », on doit entendre que Dieu avoit en vue un seul fils et un seul fruit qui est Jésus-Christ. Et Dieu, qui pouvoit dire également, et devoit dire plutôt, qu'il mettroit cette inimitié entre le dragon et l'homme, ou le fruit de l'homme, a mieux aimé dire qu'il la mettroit entre la femme et le fruit de la femme, pour mieux marquer ce fruit béni, qui étant né d'une vierge, n'étoit le fruit que d'une femme : dont aussi sainte Elisabeth disoit : « Vous êtes bénie entre » toutes les femmes, et bénit le fruit de vos entrailles ³ ». Vous êtes donc, ô Marie ! cette femme qui par votre fruit devez écraser le tête du serpent. Vous êtes, ô Jésus ! ce fruit béni, en qui la victoire nous est assurée. Je vous rends grâces, mon Dieu, d'avoir ainsi relevé mes espérances. Et je vous

¹ Gen. xii. 18. — ² Gal. iii. 16. — ³ Luc. i. 42.

chanterai avec David : « O mon Dieu, ma miséricorde ¹ » ! et encore : « Est-ce que Dieu retirera sa miséricorde à jamais ? » Dieu oubliera-t-il la pitié, ou dans sa colère tiendra-t-il » ses miséricordes renfermées ² » ? Non, Seigneur miséricordieux et bon, vous n'avez pu, si on l'ose dire, les retenir : puisqu'au jour de votre colère, et lorsque vous prononciez leur sentence à nos premiers parents et à toute leur postérité, il a fallu que vos miséricordes éclatassent, et que vous fissiez paroître un libérateur. Dès lors vous nous promettiez la victoire ; et pour nous la faciliter vous nous avez découvert la malice de notre ennemi, en lui disant : « Vous attaquerez » par le talon ³ » ; c'est-à-dire, vous attaquerez le genre humain par l'endroit où il touche à la terre, par les sens : vous l'attaquerez par les pieds, c'est-à-dire, par l'endroit qui le soutient : vous l'attaquerez, non point en face, mais par derrière, et par adresse plutôt que par force.

Ce malheureux esprit nous attaque par les sens par où nous tenons à la terre, lorsqu'il nous en propose les douceurs, et il prend l'homme par la partie foible. Défions-nous donc de nos sens ; et dès qu'ils commencent à nous inspirer quelque desir flatteur, songeons au serpent qui les suscite contre nous.

Mais voici encore une autre attaque : nous croyons être fermes sur nos pieds, et que l'ennemi ne peut nous abattre : « J'ai » dit en moi-même, dans l'abondance « de mon cœur » je ne » serai point ébranlé et « je ne vacillerai » jamais ⁴ » ! C'est alors que l'ennemi me surprend et qu'il m'abat. C'est alors qu'il faut que je dise avec David, que « le pied de l'orgueil ne » vienne pas jusqu'à moi ⁵ » : que je ne m'appuie jamais sur ma présomptueuse confiance, qui me fait croire que j'ai le pied ferme, et qu'il ne me glissera jamais. Mettez, chrétien, mettez votre force dans l'humilité ; ne la mettez pas dans vos victoires passées. Lorsque vous croirez que vous êtes affermi dans la vertu, et pouvoir vous soutenir de vous-même ; il vous renverse comme un autre saint Pierre, par cela même où vous mettez votre force, qui vous fait dire comme à cet apôtre :

¹ Ps. LXXVIII. 7. — ² Ps. LXXXVI. 7. 8. 9. 10. — ³ Gen. III. 15. — ⁴ Ps. XXIX. 7. — ⁵ Ps. XXXV. 12.

Moi vous renoncer? « Je donnerai ma vie pour vous¹ ». Au lieu d'écouter un courage présomptueux, reconnoissez votre faiblesse, et l'ennemi vous attaquera en vain.

Mais voici le plus dangereux de tous ses artifices. Il ne vous attaquera pas en face, mais subtilement par derrière; il vous cachera ses tentations: il vous inspirera comme au Pharisien une fausse action de grâce: « Seigneur, dit-il, je vous rends grâces² ». Mais c'est ensuite pour vous occuper de vos jeûnes, de vos pieuses libéralités, de votre exactitude à payer la dîme, de votre justice qui vous met au dessus des autres hommes: il vous attaque par derrière, et vous présentant en face l'action de grâce, en elle il vous insinue le plus fin orgueil. Il a bien d'autres artifices. Ce n'est qu'un doux entretien qu'il vous propose: Dieu est-il assez rigoureux pour défendre si sévèrement ces innocentes douceurs? Je saurai me retenir et je ne laisserai pas aller mes desirs. Il vous attaque par derrière, comme un habile ennemi; il tâche de vous dérober sa marche et ses desseins: vous périrez, et de l'un à l'autre vous avalerez le venin.

Lorsque vous le sentez approcher avec de telles insinuations, et qu'il tortille, pour ainsi parler, par derrière et autour de vous, alors sans regarder trop les appâts trompeurs dont il fait un piège à votre cœur, car c'est peut-être d'abord ce qu'il veut de vous, pour ensuite vous pousser plus loin, jetez-vous entre les bras de celui qui en écrase la tête: regardez sa croix; car c'est là que, dans la douleur et dans la mort, il a renversé l'empire du diable, et rendu ses tentations inutiles.

II^e ÉLÉV. La délivrance future marquée même avant le crime, et dans la formation de l'Église en la personne d'Eve.

Dieu n'avoit point ordonné la chute d'Adam, à Dieu ne plaise! mais il l'avoit prévue, et avoit trouvé bon de la permettre, dès qu'il le créa dans l'innocence. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait figuré dès lors Jésus-Christ en Adam, et l'Église dans Eve, lorsque pendant son sommeil il tira la

¹ Joan. XIII. 37. — ² Luc. XVIII. 11. 12.

femme de cette espèce de plaie qui fut faite dans son côté ; de même que l'Eglise fut tirée du côté ouvert de Jésus-Christ , pendant qu'il dormoit dans le repos d'une courte mort , dont il devoit être bientôt réveillé , conformément à cette parole que l'Eglise chante à la résurrection de notre Seigneur : « Je me suis endormi , et j'ai été dans le sommeil : et je me » suis levé , parce que le Seigneur m'a pris en sa protection ¹ ».

Ainsi la chute d'Adam n'étoit pas sans espérance , puisqu'avec les yeux de la foi , il pouvoit voir dans celle qui avoit donné occasion à sa perte , son espérance renaissante , et dans la plaie du sacré côté de Jésus-Christ , la formation de l'Eglise , et la source de toutes les grâces. C'est pourquoi saint Paul applique à Jésus-Christ et à l'Eglise ce qu'Adam dit alors à Eve : « Tu es l'os de mes os , et la chair de ma chair ² » , et le reste que nous avons observé ailleurs.

III^e ÉLÉV. Adam et Eve figures de Jésus-Christ et de Marie : l'image du salut dans la chute même.

O Dieu ! quelle abondance de miséricorde , et que les sujets d'espérance se multiplient devant nous ! puisqu'en même temps qu'un homme et une femme perdoient le genre humain , Dieu qui avoit daigné prédestiner un autre homme et une autre femme pour les relever , a désigné cet homme et cette femme jusque dans ceux qui nous donnoient la mort ! Jésus-Christ est le nouvel Adam : Marie est la nouvelle Eve. Eve est appelée « mère des vivants ³ » , même après sa chute , comme l'ont remarqué les saints docteurs , et lorsqu'à dire le vrai , elle devoit plutôt être appelée la mère des morts. Mais elle reçoit ce nom dans la figure de la sainte Vierge , qui n'est pas moins la nouvelle Eve , que Jésus-Christ le nouvel Adam. Tout convient à ce grand dessein de la bonté divine. Un ange de ténèbres intervient dans notre chute : Dieu prédestine un ange de lumières , qui devoit intervenir dans notre réparation. L'ange de ténèbres parle à Eve encore vierge : l'ange de lumières parle à Marie qui le demeura toujours. Eve écouta le tentateur et lui obéit ; Marie écouta aussi l'ange du salut et lui

¹ Ps. III. 6. — ² Eph. V. 29. 30. 31. Gen. II. 23. 24. — ³ Gen. III. 20.

obéit. La perte du genre humain qui se devoit consommer en Adam commença par Eve : en Marie commença aussi notre délivrance ; elle y a la même part qu'Eve a eue à notre malheur, comme Jésus-Christ y a la même part qu'Adam avoit eue à notre perte. Tout ce qui nous a perdus se change en mieux. Je vois paroître un nouvel Adam, une nouvelle Eve, un nouvel ange : il y a aussi un nouvel arbre, qui sera celui de la croix, et un nouveau fruit sur cet arbre, qui détruira tout le mal que le fruit défendu avoit causé. Ainsi l'ordre de notre réparation est tracé dans celui de notre chute : tous les noms malheureux sont changés en bien pour nous ; et tout ce qui avoit été employé pour nous perdre, par un retour admirable de la divine miséricorde, se tourne en notre faveur.

IV^e ÉLÉV. Autre figure de notre salut dans Abel.

« Dieu tourna ses yeux sur Abel et sur ses présents, et ne » regarda pas les présents de Caïn¹ ». Dieu commence à écouter les hommes, et à recevoir leurs présents ; il est apaisé sur le genre humain, et les enfants d'Adam ne lui sont plus odieux. Abel le juste est par sa justice une figure de Jésus-Christ, qui seul a offert pour nous une oblation que le ciel agréa, et apaise son père sur nous.

Mais Abel fut tué par Caïn, il est vrai ; et c'est par cet endroit-là qu'il devint principalement la figure de Jésus-Christ, qui, plus juste et plus innocent qu'Abel, puisqu'il étoit la justice même, est livré à la jalousie des Juifs, comme Abel à celle de Caïn. Car pourquoi est-ce que Caïn haïssoit son frère ? « Pourquoi », dit saint Jean, « le fit-il mourir » ? sinon « parce » qu'il étoit mauvais, malin et jaloux, et « que ses œuvres étoient mauvaises, comme celles de son frère étoient » justes² ». De même les Juifs haïrent Jésus, et le firent mourir, comme il dit lui-même, « parce qu'ils étoient mauvais, et qu'il étoit bon³ ». Ce fut « par envie » qu'ils « le » livrèrent à Pilate, ainsi que Pilate le reconnoît lui-même⁴. Le diable, cet esprit superbe et jaloux de l'homme, fut l'instigateur des Juifs, comme il l'avoit été de Caïn : et leur ayant

¹ Gen. IV. 4. 5. — ² I. Joan. III. 12. — ³ Joan. VIII. 40. 44. xv. 23. 24 25. — ⁴ Matth. xxvii. 18.

inspiré sa malignité, ils firent mourir celui qui avoit daigné se faire leur frère, comme Caïn fit mourir le sien.

La mort d'Abel est donc pour nous un renouvellement d'espérance, parce qu'il est la figure de Jésus. Le sang d'Abel, versé sur la terre, cria vengeance au ciel contre Caïn; « et » quoique le sang de Jésus-Christ jette un cri plus favorable¹ », comme dit saint Paul, puisqu'il crie miséricorde; toutefois, par l'ingratitude et l'impénitence des juifs, « le sang de » Jésus fut sur eux et sur leurs enfants² », comme ils l'avoient demandé. Abel le juste est le premier des enfants d'Adam qui subit l'arrêt de mort prononcé contre eux : la mort faite pour les pécheurs commença par un innocent à exercer son empire ; et Dieu le permit ainsi, afin qu'elle eût un plus foible fondement : le diable perdit les coupables en attaquant Jésus, en qui il ne trouvoit rien qui lui appartint. C'est ce que figura Abel ; et injustement tué il fit voir, pour ainsi parler, que la mort commençoit mal, et que son empire devoit être anéanti.

Prenons donc garde que « tout le sang innocent ne vienne » sur nous, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de » Zacharie, qui fut tué entre le temple et l'autel³ ». Nous prenons un esprit meurtrier quand nous prenons un esprit de haine et de jalousie contre nos frères innocents, et notre part est avec celui qui est « homicide dès le commence- » ment⁴ ». Non-seulement parce qu'il tua d'un seul coup tout le genre humain ; mais encore parce que , pour assouvir sa haine contre les hommes, il voulut d'abord verser du sang, et que la première mort fût violente, et montrer, pour ainsi dire, par ce moyen, que nul n'échapperoit à la mort ; puisqu'Abel le juste y succomboit. Mais Dieu tourna sa fureur en espérance pour nous, puisqu'il voulut que le juste Abel, injustement tué par Caïn, fût la figure de Jésus-Christ qui est le juste par excellence, et dont l'injuste supplice devoit être la délivrance de tous les criminels.

¹ Heb. XII. 24. — ² Matth. XXIII. 25. — ³ Ib. XXIII. 35. — ⁴ Joan. VIII. 44.

V^e ÉLÉV. La bonté de Dieu dans le déluge universel.

Nous avons vu que les hommes une fois corrompus par le péché s'enfoncèrent dans leur corruption, jusqu'à forcer Dieu par leurs crimes à se repentir de les avoir faits, et à résoudre leur perte entière par le déluge universel. L'expression de l'Écriture est étonnante : « Dieu, pénétré de douleur » jusqu'au fond du cœur : Je perdrai, dit-il, l'homme que » j'ai créé ¹ », c'est-à-dire, que la malice des hommes étoit si outrée, qu'elle eût altéré, s'il eût été possible, la félicité et la joie d'une nature immuable. Quoique la justice divine fût irritée jusqu'au point que marque une expression si puissante, Dieu néanmoins suspendoit l'effet d'une si juste vengeance, et ne pouvoit se résoudre à frapper. Noé fabriquoit lentement l'arche que Dieu avoit commandée, et ne cessoit d'avertir les hommes durant tout ce temps de l'usage auquel elle étoit destinée. « Ils furent incrédules », dit saint Pierre ², et en presumant, « toujours sans se convertir », de la patience de Dieu qu'ils attendoient, ils mangeoient et buvoient jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche ³. Dieu différa encore sept jours le déluge tout prêt à fondre sur la terre, et donna encore aux hommes ce dernier délai pour se reconnoître.

Nous avons vu que la prophétie d'Hénoch, bisaïeul de Noé, avoit précédé : Dieu ne pouvoit, pour ainsi parler, se résoudre à punir les hommes, et il fit durer les avertissements de ses serviteurs près de mille ans.

A la fin, le déluge vint, et on vit alors un terrible effet de la colère de Dieu ; mais il voulut en même temps y faire éclater sa miséricorde et la figure du salut futur du genre humain. Le déluge lava le monde, le renouvela et fut l'image du baptême. « En figure de ce sacrement qui nous devoit déli- » vrer huit personnes furent sauvées ⁴ ». Noé fut une figure de Jésus-Christ, en qui toute la race humaine devoit être renouvelée. En cette vue il fut appelé Noé, c'est-à-dire, consolation, repos ; lorsqu'il vint au monde, son père Lameç

¹ Gen. vi. 6. 7. — ² I. Pet. III. 20. — ³ Matth. xxiv. 38. Luc. xviii. 26. 27. Gen. vii. 4. 10. — ⁴ I. Pet. III. 20. 21.

dit prophétiquement : « Celui-ci nous consolera de tous » les travaux de nos mains et de toutes les peines que nous » donne la terre que Dieu a maudite ¹ ». Dieu n'envoie point de maux qu'il n'envoie des consolations , et résolu malgré sa colère à la fin de sauver les hommes , sa bonté reluit toujours parmi ses vengeances.

VI^e ÉLÉV. Dieu promet de ne plus envoyer de déluge.

Mettons-nous à la place de Noé , lorsqu'il sortit de l'arche avec sa famille. Toute la terre n'étoit qu'une solitude : les maisons et les villes étoient renversées : il n'y avoit d'animaux que ce qu'il en avoit conservé ; des autres il n'en voyoit que les cadavres. Sa famille subsistoit seule ; et l'eau avoit ravagé tout le reste. En cet état figurons-nous quelle fut sa reconnaissance. Son premier soin fut de « dresser un » autel à Dieu qui l'avait délivré , et tout le genre humain en » sa personne ». Il le chargea « de toutes sortes d'animaux purs, oiseaux et autres ; et il offrit à Dieu son holocauste ² ». pour lui et pour sa famille , et pour tout le genre humain qui en devoit renaître. Il ne dit pas en son cœur par une fausse prudence : il nous reste peu d'animaux , il en faut ménager la race ; il savoit bien qu'on ne perdoit pas ce que l'on consacroit à Dieu , et que c'étoit au contraire attirer sa bénédiction sur le reste. « Son holocauste fut en bonne odeur devant » Dieu , qui lui parla en cette sorte : Je ne maudirai plus » la terre à cause des hommes ³ ». Et peu après : « Je ferai un pacte avec vous et avec tous les animaux. Je ne les perdrai » plus par les eaux , et jamais il n'y aura de déluge ⁴ ». L'arc-en-ciel parut dans les nues avec de douces couleurs ; et soit qu'il parût alors pour la première fois , et que le ciel auparavant sans nuages eût commencé à s'en charger par les vapeurs que fournirent les eaux du déluge ; soit qu'il eût déjà été vu , et que Dieu en fit seulement un nouveau signal de sa clémence , Dieu voulut qu'il fût dans le ciel un sacrement éternel de son alliance et de sa promesse. Au lieu de ces nuages menaçants qui faisoient craindre un nouveau déluge ,

¹ Gen. ⅴ. 29.—² Gen. VIII. 20.—³ Ibid. 21. —⁴ Ibid IX. 10. 11. 12. 13.

Dieu choisit dans le ciel un nuage lumineux et doux, qui, tempérant et modifiant la lumière en couleurs bénignes, fût aux hommes un agréable signal pour leur ôter toute crainte. Depuis ce temps, l'arc-en-ciel a été un signe de la clémence de Dieu. Lorsqu'on voit dans l'Apocalypse son trône dressé ¹. l'iris fait un cercle autour de ses pieds, et étale principalement la plus douce des couleurs, qui est un vert d'émeraude. C'étoit quelque chose de semblable qui parut aux soixante-dix vieillards d'Israël. Et lorsqu'il se montra à eux dans le trône de sa gloire, « on vit à ses pieds une couleur de saphir, » comme lorsque le ciel est serein ² », quoi qu'il en soit, ce beau vert et ce bleu céleste sont un beau signal d'un Dieu apaisé qui ne veut plus envoyer de déluge sur la terre. Le sacrifice de Noé, qui est celui de tout le genre humain, avoit précédé, en figure du sacrifice de Jésus-Christ, qui étoit pareillement l'oblation de toute la nature humaine. La promesse de la clémence suivit ; et ce fut le présage heureux d'une nouvelle race qui devoit naître sous un visage benin de son créateur, et sous des promesses favorables.

O Dieu ! j'adore vos bontés. Accoutumez-moi à voir dans le ciel et dans toute la nature vos divins attributs. Qu'un ciel obscurci de nuages, comme courroucé, me soit une image de cette juste colère qui envoya le déluge ; et qu'au contraire la sérénité, ou un reste léger de nuages, me fasse voir dans l'arc-en-ciel quelque chose de plus clément ; et plutôt de douces rosées que de ces pluies orageuses qui pourroient encore ravager la terre, si Dieu, pour ainsi parler, n'en arrêtoit la fureur.

Dieu ne veut que pardonner : c'est un bon père, qui, contraint de châtier ses enfants à cause de l'excès de leur crime, s'attendrit lui-même sur eux par la rigueur de leur supplice, et leur promet de ne plus envoyer de semblables peines. O Dieu miséricordieux et bon, comment peut-on vous offenser ! Craignons toutefois, et n'abusons pas de cette bonté paternelle. Pour nous avoir mis à couvert des eaux, sa justice n'est pas désarmée, il a encore les feux en sa

main , pour venger à la fin du monde des crimes encore plus énormes que ceux qui attirèrent le déluge d'eau.

VII^e ÉLÉV. La tour de Babel ; Sem et Abraham.

Voici une suite de la promesse divine. Le genre humain fut ravagé , mais non pas humilié par le déluge. La tour de Babel fut un ouvrage d'orgueil : les hommes à leur tour semblèrent vouloir menacer le ciel qui s'étoit vengé par le déluge , et se préparer un asile contre les inondations , dans la hauteur de ce superbe édifice. Il entra dans ce dessein un autre sentiment d'orgueil : « Signalons-nous », disoient-ils, un ouvrage immortel , « avant de nous séparer par toutes les » terres ¹ ». Au lieu de s'humilier, pendant que la mémoire d'un si grand supplice étoit encore récente, plus prêts à exalter leur nom que celui de Dieu , ils provoquèrent de nouveau sa colère. Dieu les punit, mais non par le déluge ; et malgré leur ingratitude, il fut fidèle à sa promesse. La division des langues les força à se disperser : et en punition de l'union que l'orgueil avoit faite entre eux dans le commun dessein de se signaler par un ouvrage superbe, les langues se multiplièrent, et ils devinrent étrangers les uns aux autres.

Au milieu de votre colère, Seigneur, vous les regardiez en pitié, et touché de leur division, vous vous réserviez une semence bénite, où les nations divisées se devoient un jour rassembler. Incontinent après le déluge, vous aviez daigné bénir Sem, en disant : « Que le Dieu de Sem soit béni, et » que Chanaan en soit l'esclave ² ». Ainsi dans la division des nations, la trace de la vraie foi se conserva dans la race de ce patriarche, qui vit naître de cette bénite postérité, Abraham, dont vous avez dit : « Qu'en sa semence toutes les na- » tions seroient bénites ³ ». Les voilà donc de nouveau bénites, et heureusement réunies dans cette promesse. Toutes les nations qui se formèrent et se séparèrent à Babel, doivent un jour redevenir un même peuple. Vous prépariez un remède à la division des langues dans la prédication apostolique.

¹ Gen. XI. 4 et seq. — ² Gen. IX. 26. — ³ Ibid. XII. 32.

lique qui les devoit réunir dans la profession de notre foi et dans l'exaltation de votre saint nom. Ainsi, dans l'élévation de la tour et de la ville de Babel, l'orgueil divisa les langues; et dans l'édification de votre Église naissante, l'humilité les rassembla tous: « Et chacun entendoit son langage ¹ », dans la bouche de vos saints apôtres.

Unissons-nous donc, et parlons tous en Jésus-Christ un même langage; n'ayons qu'une bouche et qu'un cœur, sans fraude, sans dissimulation, sans déguisement, sans mensonges: éteignons en nous tous les restes de la division de Babel. Prions pour la concorde des nations chrétiennes, et pour la conversion des nations infidèles. O Dieu! qu'il « n'y ait » plus ni Juif, ni Grec, ni Barbare, ni Scythe ² », Dieu béni aux siècles des siècles.

VIII^e ÉLÉV. Jésus-Christ plus expressément prédit aux patriarches:

Tout le genre humain se corrompoit: « Dieu laissa toutes les » nations aller dans leurs voies », comme dit saint Paul dans les Actes ³. Chacune vouloit avoir son Dieu, et le faire à sa fantaisie. Le vrai Dieu qui avoit tout fait, étoit devenu » le Dieu inconnu ⁴; et quoiqu'il fût si près de nous » par son opération et par ses dons; de tous les objets que nous pouvions nous proposer, c'étoit le plus éloigné de notre pensée. Un si grand mal gagnoit et alloit devenir universel. Mais pour l'empêcher, Dieu suscita Abraham, en qui il vouloit faire un nouveau peuple, et rappeler à la fin tous les peuples du monde pour être en Dieu un seul peuple. C'est le sens de ces paroles: « Sors de ta terre, et de ta parenté, et de la » maison de ton père, et viens en la terre que je te montrerai: et je ferai sortir de toi un grand peuple, et en toi » seront bénies toutes les nations de la terre ⁵ ». Voilà donc deux choses: premièrement: « Je ferai sortir de toi un » grand peuple », qui sera le peuple hébreu; mais ma bénédiction ne se terminera pas à ce peuple: « Je bénirai »: je sanctifierai « en toi tous les peuples de la terre », qui participant à ta grâce comme à ta foi, seront tous ensemble un seul

¹ Act. II. 6. — ² Coloss. III. 11. — ³ Act. XIV. 15. — ⁴ Ibid. XVII. 23. 27. — ⁵ Gen. XII. 1. 2. 3.

peuple retourné à son créateur, après l'avoir oublié durant tant de siècles.

Voilà le sens manifeste de ces paroles : « En toi seront » bénies toutes les nations de la terre ». Dieu seul, interprète de soi-même, a expliqué ces paroles : *In te benedictur* « en toi seront bénis tous les peuples de la terre », par celles-ci : *In semine tuo*, « dans ta semence ¹ » ; c'est-à-dire comme l'explique doctement et divinement l'apôtre saint Paul : « dans un de ta race ; dans un fruit sorti de toi² », au nombre singulier. En sorte qu'il y devoit avoir un seul fruit, un seul germe, un seul fils sorti d'Abraham, en qui, et par qui seroit répandue sur toutes les nations de la terre la bénédiction qui leur étoit promise en Abraham. Ce fruit, ce germe béni, cette semence sacrée, ce fils d'Abraham, « c'étoit le Christ », qui devoit venir de sa race. C'est pourquoi, comme remarque saint Paul, l'Écriture parle toujours au singulier : *Non dicit : et seminibus ; sed quasi in uno : et semini tuo, qui est Christus* : « Non en plusieurs, mais dans » un seul de ta race ³ ». Et c'étoit aussi cette semence bénite, promise à la femme dès le commencement de nos malheurs, par qui la tête du serpent seroit écrasée, et son empire détruit.

La même promesse a été réitérée à Isaac et à Jacob. C'est pourquoi, après cela, Dieu a voulu être caractérisé par ce titre : « Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ⁴ » : comme qui diroit, le Dieu des promesses, le Dieu sanctificateur de tous les peuples du monde, et non-seulement des Juifs qui sont la race charnelle de ces patriarches, mais encore de tous les fidèles qui en sont la race spirituelle, et les vrais enfants d'Abraham, « qui suivent les vestiges de sa foi », comme dit saint Paul ⁵. Et tout cela ne s'accomplit qu'en Jésus-Christ par qui seul le Dieu véritable, auparavant oublié parmi tous les peuples du monde, sans que personne le servît, si ce n'étoit les seuls enfants d'Abraham, a été prêché aux gentils qu'il a ramenés à lui après tant de siècles.

C'est pourquoi, dans tous les prophètes, la vocation des

¹ Gen. xii. 3. — ² Gal. iii. 16. — ³ Ibid. — ⁴ Ex. iii. 6. — ⁵ Rom. iv. 12.

gentils est toujours marquée comme le propre caractère du Christ qui devoit venir pour sanctifier tous les peuples ; e voilà cette promesse faite à Abraham, qui fait tout le fondement de notre salut.

Entrons donc dans cette divine alliance faite avec Abraham, Isaac et Jacob, et soyons les véritables enfants de la promesse. Entendons toute la force de cette parole : « Etre enfants de la promesse, c'est être les enfants promis à Abraham ». Dieu nous a promis à ce patriarche : s'il nous a promis, il nous a donnés : s'il nous a promis, il nous a faits ; car, comme dit saint Paul, « il est puissant pour faire » ce qu'il a promis : » non pour le prédire, mais pour l'accomplir, pour le faire. Nous sommes donc la race qu'il a faite d'une manière particulière : enfants de promesse, enfants de grâces, enfants de bénédiction, peuple nouveau et particulier que Dieu a créé pour le servir, non pour porter seulement son nom, mais pour être un vrai peuple, agréable à Dieu, sectateur des bonnes œuvres ; et comme enfants de miséricorde, choisis et bien-aimés, aimant Dieu de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes, et étendant notre amour à toutes les nations et à tous les peuples, comme à ceux qui sont comme nous dans la destination de Dieu, « enfants d'Abraham et héritiers des promesses ¹ ». Voilà les promesses qui sont renfermées dans ce peu de mots : « en toi, dans un de ta race, seront bénies toutes les autres nations de la terre ».

IX ÉLÉV. La Circoncision :

On ne peut nier que la circoncision donnée à Abraham, ne soit une grande grâce ², puisque c'est, comme dit saint Paul, « le sceau de la justice ³ », dans ce patriarche, le gage, et le sacrement de l'alliance de Dieu avec lui et toute sa race. Mais regardons toutefois ce que c'est que cette circoncision. C'est, après tout, une flétrissure, une marque dans la chair, telle qu'on la feroit à des esclaves. On ne marque pas ses enfants sur leur corps, on n'y marque que les esclaves,

¹ Gal. III. 29. — ² Rom. III. 2. — ³ Ib. IV. 11.

comme une espèce d'animaux nés pour servir. « Vous porterez mon alliance dans votre chair », disoit Dieu à Abraham¹. Écoutons : « dans votre chair » : c'est une marque servile et charnelle , plus capable de faire un peuple d'esclaves, que de faire un peuple d'enfants , ou pour parier plus simplement , une famille. Sans doute Dieu destinoit le genre humain à une plus haute alliance ; et c'est pourquoi aussi il la commence avec Abraham avant la circoncision , quand il le tire de sa terre , et qu'il lui fait ses promesses : Abraham encore incirconcis, « crut , et il lui fut imputé à justice² ». Il n'étoit pas encore circoncis , et cependant il crut à Dieu , et il fut justifié par cette foi , et la circoncision lui fut donnée « comme le sceau de la justice de la foi qu'il avoit reçue » incirconcis³. Les enfants de la promesse lui sont aussi donnés en cet état : « Je multiplierai ta postérité : en toi seront » bénies toutes les nations », ou, si l'on veut , « toutes les familles de la terre⁴ », en prenant les nations pour des familles, puisqu'elles ne sont en effet que la propagation d'un même sang. Nous voilà donc tous ensemble, et tant que nous sommes de fidèles , bénis dans Abraham incirconcis. Pourquoi ? Sinon pour montrer qu'Abraham justifié avant sa circoncision , « est le père », dans ce même état « de tous » ceux qui chercheront », comme dit saint Paul⁵, « dans » notre père Abraham les vestiges de la foi qui l'a justifié . » lorsqu'il étoit encore incirconcis : » *vestigia fidei , quæ est in præputio patris nostri Abrahamæ* , comme raisonne l'apôtre.

Mais dans l'établissement de la circoncision que veut dire cette parole : « Si un enfant n'est pas circoncis au huitième » jour , son âme périra et sera effacée du milieu de son » peuple⁶. » Qu'a fait cet enfant de huit jours ? et périroit-il sous un Dieu juste , si son âme étoit innocente ? Race damnée et maudite , nous ne saurions recevoir aucune grâce du ciel , ni aucune espérance du salut , qui ne marque et ne suppose notre perte. Nous recevons maintenant une meilleure et plus sainte circoncision , nous qui sommes régénérés par

¹ Gen. XVII. 13. — ² *Ibid.* XV. 6. — ³ Rom. IV. 11. — ⁴ Gen. XII. 3. — Rom. IV. 10. 11. 12. — ⁶ Gen. XVII. 14.

le baptême. Mais la promesse est accompagnée de malédiction contre ceux qui n'en seront point participants. « Si » un homme ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut » entrer dans le royaume de Dieu ¹ ». Confessons donc humblement que nous en étions naturellement exclus, et qu'il n'y a que la grâce qui nous y rétablisse. Reconnaissons notre perte, si nous voulons avoir part à la bénédiction du fils d'Abraham. Soyons, comme dit saint Paul ², « la véritable » circoncision, en servant Dieu selon l'esprit », et en retranchant non « la chair », mais les cupidités charnelles, c'est-à-dire la sensualité, en quelque endroit de notre âme et de notre corps qu'elle se rassemble. Car il nous est défendu « de » vivre selon la chair. En la suivant, nous mourrons : mais » si nous en mortifions les desirs et les actes, nous vivrons ³ ». Il faut donc, non pas seulement les retrancher, mais les arracher, et les déraciner à fond, autant qu'il nous est possible : autrement, avec un cœur partagé entre les sens et l'esprit, nous ne pouvons aimer Dieu « de toute notre » puissance, de toute notre pensée, de tout notre cœur ⁴ ».

X^e ÉLÉV. La victoire d'Abraham, et le sacrifice de Melchisédech.

La figure de notre baptême a été donnée à Abraham : n'aura-t-il point celle de notre sacrifice ? Il revient victorieux d'une bataille, où il a défait quatre grands rois qui avoient enlevé Lot et tout son bien ⁵ ; et au retour du combat, il trouve Melchisédech dont l'Écriture, contresa coutume, n'explique point « l'origine » ni « la naissance, » ni « la mort : » sans père et sans mère, et rendu semblable au Fils de Dieu ⁶ », qui est sans mère dans le ciel, et sans père sur la terre : sans naître ni sans mourir, il paroît éternel comme Jésus-Christ ; il est roi et pontife tout ensemble du Dieu Très-Haut, en figure du sacerdoce royal de la nouvelle alliance ; son nom est Melchisédech, « roi de justice, » il est « roi de Salem c'est-à-dire roi de paix » : et ce sont des titres de Jésus-Christ. Abraham lui paie la dîme de toute sa dépouille, et il reconnoît l'éminence de son sacerdoce ; lui qui portoit en

¹ Joan. III. 5. — ² Philip. III. 2. 3. — ³ Rom. VIII. 4. 12. 13. — ⁴ Luc. X. 27. — ⁵ Gen. XIV. 14. 15, et seq. — ⁶ Heb. VII. 1. 2. 3, et seq.

lui-même Lévi et Aaron qui devoient sortir de son sang : il humilie devant ce grand sacrificateur le sacerdoce de la loi, et toute la race de Lévi, où celle d'Aaron étoit renfermée, paie la dîme en Abraham à cet admirable pontife. Abraham qui se fait bénir par ses mains, se montre par là son inférieur ; car « c'est une vérité sans contestation, que le moindre » est béni par le supérieur¹, » et lui soumet en même temps tout le sacerdoce de la loi.

Mais quelle est la simplicité du sacrifice de ce pontife ! « Du pain et du vin font son oblation² » : matières pures et sans aucun sang, dans lesquelles Jésus-Christ devoit cacher la chair et le sang de son nouveau sacrifice. Abraham y participe avant que d'être Abraham, et sans être encore circoncis. Ainsi c'est le sacrifice du peuple non circoncis, dont l'excellence est plus grande que des sacrifices de la circoncision. Allons donc avec la foi d'Abraham à ce nouveau sacrifice qu'Abraham a vu en esprit, et dont il s'est réjoui : comme « il s'est réjoui de voir le Sauveur³ », qui devoit naître de sa race.

Mais n'est-ce point là une vérité contraire à celle qu'on vient de voir ? Si Jésus-Christ sort d'Abraham, comme Lévi, il étoit en lui lorsqu'il s'humilia devant Melchisédech, et il lui soumet Jésus-Christ même. Ce seroit le soumettre à sa figure, à celui qui n'est que pour lui, et dont tout l'honneur est d'en être l'image. Mais de plus, qui ne sait que Jésus-Christ n'est pas dans Abraham, comme les autres ? Fils d'une Vierge, et conçu du Saint-Esprit, quoiqu'il sorte véritablement d'Abraham, de l'autre il est au dessus des enfantements ordinaires, et seul au dessus de tous les hommes, il n'est soumis qu'à Dieu seul.

Mettons-nous en Abraham : soumettons-nous avec lui au véritable Melchisédech, au véritable roi de justice et de paix, « Au véritable pontife, selon l'ordre de Melchisédech⁴, » qui a été nommé tel par celui qui « l'a engendré de toute » éternité. » Desirons avec ardeur de participer à son sacrifice, offrons-nous en lui dans ce pain et dans ce vin de

¹ Heb. VII. 7. — ² Gen. XIV. 18. — ³ Joan. VIII. 56. — ⁴ Ps. CIX. 3. 4.

son oblation, dont, sans rien changer au dehors, il fait sa chair et son sang. Simples, humbles, obéissants, purs et chastes, mangeons en simplicité, « ce pain » des anges, « des élus », et enivrons-nous « de ce vin qui produit les Vierges¹. »

XI^e ÉLÉV. La terre promise.

La terre de Chanaan, promise à Abraham², n'étoit pas un digne objet de son attente, ni une digne récompense de sa foi. Aussi Dieu le tient-il dans ce pays-là, comme un étranger, sans « qu'il eût un pied de terre, toujours sous des tentes³ », et sans aucune demeure fixe⁴. Ainsi vécurent les autres patriarches, ses enfants « en se confessant étrangers et voyageurs sur la terre, et soupirant sans cesse après leur patrie. Mais si c'eût été une patrie mortelle ; « ils eussent songé à y retourner », et y établir leur domicile ; « mais » on voit « qu'ils avoient toujours dans l'esprit le ciel », où tendoit leur pèlerinage : « et Dieu » qui les y avoit appelés « se disoit leur Dieu, parce qu'il leur avoit destiné une cité permanente⁵, non point sur la terre, mais dans le siècle futur. La terre que Dieu leur promet en figure de ce céleste héritage, fut promise à Abraham avant la circoncision : par conséquent ce n'est point la terre que les Juifs charnels occupèrent, mais une autre qui étoit marquée pour tous les peuples du monde.

Marchons donc dans un esprit de pèlerinage dans la terre où nous habitons. Notre cœur se prend aisément à tout ce qu'il voit ; mais dès que nous sentons qu'il commence à s'attacher et comme à s'établir quelque part, passons outre, « car nous » n'avons point en ce lieu de cité permanente, mais nous en » cherchons une à venir... dont Dieu est le fondateur et l'architecte⁶ ». Il n'y a point ici d'appui, ni de fondement, ni d'établissement pour nous. « Le temps est court », dit saint Paul : « il ne nous reste plus autre chose à faire, sinon à » ceux qui vivent dans le mariage, d'y vivre comme n'y vivant pas⁷ », et de n'être point attachés à une femme, encore qu'elle nous soit chère ; c'est par les personnes chéries que

¹ Zach. ix. 17. — ² Gen. xii, 7. — ³ Act. vii. 5. — ⁴ Heb. xi. 9. — ⁵ Heb. ix. 13. 14. 15. 16. — ⁶ Ibid. xiii. 13. 14. xi. 10. — ⁷ I. Cor. vii. 29.

doit commencer le détachement. « Que ceux qui pleurent », vivent aussi « comme ne pleurant pas ; et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas¹ : car ni la douleur, ni la joie n'ont rien de fixe sur la terre. De même « que ceux qui achètent », ne croient pas avoir acquis la possession d'une chose, sous prétexte qu'ils en auront fait une acquisition légitime : « qu'ils soient comme n'ayant point acheté », car on ne possède rien : et ce mot de possession n'a rien de solide. Enfin, « que ceux qui usent de ce monde et de ses biens, soient » comme n'en usant pas ; parce que la figure de ce monde » passe². » Premièrement le monde, pour ainsi parler, n'est rien de réel, c'est une figure creuse ; et secondement c'est une figure qui passe, une ombre qui se dissipe. Je ne courrai plus après vous, honneurs fugitifs, biens que je vais perdre, plaisirs où il n'y a que de l'illusion. « Vanité des vanités, » et tout est vanité..... Craignez Dieu, et observez ses commandements ; car c'est là tout l'homme³ ».

XII^e ÉLÉV. Le Sabbat.

Après le péché, il ne devoit plus y avoir de sabbat ni de jour de repos pour l'homme : nuit et jour, hiver et été, dans la semaille et dans la moisson, dans le chaud et dans le froid, il devoit être accablé de travail. Cependant, Dieu laissa au genre humain l'observance du sabbat, établi dès l'origine du monde, en mémoire de la création de l'univers : et nous le voyons observé à l'occasion de la manne⁴, comme une chose connue du peuple, avant que la loi fût donnée, où l'observance en est instituée plus expressément. Car dès lors on connoissoit la distinction du jour, on les semaines établies : le sixième jour étoit marqué ; le septième l'étoit aussi comme le jour du repos, et tout cela paroît comme une pratique connue, et non pas nouvellement établie : ce qui montre qu'elle venoit de plus haut, et dès l'origine du monde. Dieu donc eut pitié dès lors du genre humain, et en lui donnant un jour de relâche, il montre en quelque façon que, touché de compassion, il modéroit la sentence du perpétuel travail qu'il nous avoit imposé.

¹ I. Cor. VII. 30. — ² Ibid. 31. — ³ Eccl. XII. 8, 13. — ⁴ Exod. XVI. 23, 26.

Mais il ne faut pas se persuader que ce soit là tout le mystère du sabbat : Dieu y figuroit le repos futur qu'il préparoit dans le ciel à ses serviteurs. Car, comme Dieu, qui n'a point besoin de repos, avoit voulu néanmoins célébrer lui-même un repos mystérieux au septième jour, il est clair qu'il le faisoit de la sorte pour annoncer de même à ses serviteurs, qu'un jour, et dans un repos éternel, il feroit cesser tous les ouvrages.

C'est la doctrine de saint Paul, qui nous fait voir dans l'ancien peuple, et dès l'origine du monde, dans une excellente figure, la promesse d'un bienheureux repos¹. L'apôtre appelle David en confirmation de cette vérité, lorsqu'il remarque que ce grand prophète promet aux enfants de Dieu un nouveau repos, où « Dieu jure que les rebelles n'entreront pas² ». *Si introibunt in requiem meam*, et en même temps un jour d'épreuve où nous apprendrons à obéir à sa voix, selon ce qui est dit dans le même psaume : « Aujourd'hui si vous écoutez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs³ : » autrement il n'y aura point de repos pour vous. Voilà donc deux jours mystérieusement marqués par le Seigneur, l'un pour obéir à sa voix, et l'autre pour se reposer éternellement avec lui : et c'est là « le » vrai « sabbat », et le vrai repos qui « est laissé au peuple de Dieu⁴ ».

Célébrons donc en foi et en espérance le jour du repos. Remontons à l'origine du monde, et aux anciens hommes qui le célébroient en mémoire de la création. Et encore que dorénavant, et dans la nouvelle alliance, ce jour soit changé, parce qu'il y faut célébrer, avec la résurrection de notre Seigneur, et dans le renouvellement du genre humain, une création plus excellente que la première, apprenons que ce repos n'en est que plus saint. Car nous y voyons le vrai repos de notre Seigneur ressuscité, qui est entré dans sa gloire par les travaux de sa vie et de sa douloureuse passion, et en même temps le nôtre, par la vertu de sa vivifiante résurrection, où nos corps seront conformés au sien glorieux. Passons donc en espérance et en paix les jours du travail :

¹ Heb. ix et iv. — ² Ibid. iv. 3. 7. Ps. xciv. 11. — ³ Ibid. 8. —

⁴ Heb. iv. 9.

souffrons et travaillons avec Jésus-Christ, pour régner aussi avec lui, et nous asseoir dans son trône, où il nous appelle. « Ces jours de travaux » sont « courts; et la gloire » qui nous en revient « sera éternelle ¹ ». Nous pouvons même, par avance, goûter ce repos, par le moyen de l'espérance, « laquelle » dit saint Paul ², « sert à notre âme », et à notre foi, « comme » d'une ancre ferme et assurée ». Et de même qu'au milieu des eaux et dans la navigation, l'ancre soutient un vaisseau et lui fait trouver une espèce de sûreté et de port; ainsi parmi les agitations de cette vie, « assurés sur la promesse de » Dieu confirmée par son inviolable serment ³ », nous goûtons le vrai repos de nos âmes. Soutenons avec foi et avec courage les troubles de cette vie : jouissons en espérance du sacré repos qui nous attend : reposons-nous cependant en la sainte volonté de Dieu, et attachés à ce rocher immuable, disons hardiment avec saint Paul ⁴ : « Qui pourra nous séparer de » l'amour de Jésus-Christ ?..... je suis assuré », avec sa grâce, « que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, » ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, » ni la violence, ni tout ce qu'il y a, ou de plus haut dans » les cieux, ou de plus profond dans les enfers, ni aucune » autre créature quelle qu'elle soit, ne sera capable de nous » séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Sei- » gneur ».

N'est-ce pas là le repos que le même apôtre nous a promis, et ne le goûtons-nous pas dès cette vie ? Livrons-nous à Dieu en Jésus-Christ; et par une sainte soumission à celui qui seul nous peut tirer de tous nos maux, vivons en paix et en joie par le Saint-Esprit.

IX^e SEMAINE.

ÉLÉVATION SUR LA LOI ET LES PROPHÉTIES QUI PROMETTENT LE LIBÉRATEUR ET LUI PRÉPARENT LA VOIE.

I^{re} ÉLÉV. Le peuple captif : Moïse lui est montré comme son libérateur.

Avant que le peuple fût introduit à la terre promise, il falloit qu'il éprouvât un long exil, une longue captivité, une

¹ II. Cor. iv. 17, etc. — ² Heb. vi. 19. — ³ Ib. 17. — ⁴ Rom viii 35. 36. 39.

longue persécution, en figure de la sainte Église, qui est le vrai peuple, et le vrai Israël de Dieu, qui ne peut être introduit à la céleste patrie que par la persécution, la captivité et les larmes de l'exil.

L'Église, dans sa plus profonde paix, n'est guère sans son Pharaon, du moins en quelques endroits. Il vient quelque « nouveau roi sur la terre qui ne connoît point Joseph¹, » ni les gens pieux : et en général il est vrai, comme dit saint Paul, que « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, doivent souffrir persécution² », en quelque sorte que ce soit : et, comme dit saint Augustin, que « celui » qui n'aura point gémi comme voyageur et étranger, n'entrera pas dans la joie des citoyens ».

Il y a deux sortes de persécutions : l'une est ouverte et déclarée, lorsqu'on attaque ouvertement la religion ; l'autre cachée et artificieuse, comme celle de ce Pharaon, qui, jaloux de l'abondance du peuple de Dieu, en inspiroit la haine à ses sujets, et cherchoit des moyens secrets de le détruire : « Venez, » dit-il, « opprimons-le sagement³ », c'est-à-dire secrètement et finement. On ne forçoit pas les Israélites à quitter leur religion, ni à sacrifier aux dieux étrangers : on les laissoit vivre, et on ne leur ôtoit pas absolument ce qui étoit nécessaire ; mais on leur rendoit la vie insupportable, en les accablant de travaux, et leur proposant des gouverneurs qui les opprimoient. On en vint à la fin pourtant à la persécution à découvert, et « on condamna leurs enfants mâles à être noyés » dans le Nil⁴ : ce qui signifie en figure qu'on ne laisse rien de fort et de vigoureux à un peuple qui n'a rien de libre et dont on abat le courage, en le faisant languir dans l'oppression.

Malgré cette oppression, Dieu ne laisse pas de conserver les gens vertueux dans son peuple, comme il fit les mâles parmi les Israélites ; et contre toute espérance il leur naît même des libérateurs du sein des eaux, où ils devoient être noyés, à l'exemple de Moïse, de sorte qu'ils ne doivent jamais perdre l'espérance.

¹ Exod. 1. 8. — ² II. Tim. III. 12. — ³ Exod. 10. 11. et seq. —

⁴ Ibid. 22.

II^e ÉÉLV. Deux moyens avec lesquels Moïse est montré au peuple.

La première chose que Dieu fit pour faire connoître à son peuple qu'il leur préparoit un libérateur en la personne de Moïse, fut en permettant qu'il fût exposé au même supplice que les autres, et comme eux jeté dans le Nil pour périr ¹ : il en fut néanmoins délivré comme Jonas, qui sortit des abîmes de la mer, et du ventre de la baleine qui l'avoit englouti : et comme le Fils de Dieu, dont la résurrection ne put pas être empêchée par la profondeur du sépulcre, ni par les horreurs de la mort.

Dieu fait une seconde chose dans Moïse. Après lui avoir inspiré de quitter la cour de Pharaon et de la princesse sa fille, qui l'élevoit comme son enfant dans les espérances du monde : « Quand Moïse fut crû », dit l'Écriture ², « il alla s'unir à ses » frères » ; c'est-à-dire, selon le commentaire de saint Paul ³, « qu'étant devenu grand, il nia qu'il fût le fils de la fille de Pharaon ; aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu, » que de goûter le plaisir temporel et passager du péché, » et trouvant de plus précieuses richesses dans l'ignominie » de Jésus-Christ que dans les trésors de l'Égypte....., il » abandonna l'Égypte avec foi, sans craindre la haine du » roi » mortel, qui, au lieu d'être son père, comme auparavant, « ne songeoit plus qu'à le faire mourir ⁴. » Il prit en main la défense des Israélites par un instinct divin ; il les vengea d'un égyptien qui les maltraitoit : et, comme remarque saint Etienne, « il crut que ses frères entendraient que Dieu les devoit sauver par sa main, mais ils ne l'entendirent pas ⁵ » : et il falloit pour les sauver, qu'il en souffrit les contradictions qui allèrent si avant, qu'elles le forcèrent à prendre la fuite. Ainsi la persécution vint de ceux qu'il devoit sauver, et Dieu, par ce moyen, le montra au peuple comme leur Sauveur et l'image de Jésus-Christ.

Pasteurs, conducteurs des âmes, qui que vous soyez, ne croyez pas les sauver sans qu'il vous en coûte : admirez en Moïse les persécutions de Jésus et buvez le calice de sa passion.

¹ Exod. 11. 3. et seq. — ² Ibid. 11. — ³ Heb. xi. 24. 25. 26. 27. —

⁴ Exod. 11. 15. — ⁵ Act. vii. 25.

III^e ÉLÉV. Moïse figure de la divinité de Jésus-Christ.

« Le Seigneur dit à Moïse : Je t'ai fait le Dieu de Pharaon, et Aaron sera ton prophète ¹ ». Le sauveur du peuple fidèle devoit être un Dieu : Dieu même lui en donne le nom en singulier, ce qui n'a que cet exemple. Il dit ailleurs : « Vous » êtes des dieux ² » : ici, « Je t'ai fait *un* Dieu ». Une marque de divinité, c'est d'avoir des prophètes, qui pour cela sont appelés les prophètes du Seigneur : Aaron est le prophète de Moïse. Moïse est revêtu de la toute-puissance de Dieu : il a en main la foudre, c'est-à-dire, cette baguette toute-puissante qui frappe les fleuves, et en change les eaux en sang : qui les frappe de nouveau, et les fait retourner à leur nature, qu'il étend vers le ciel, et répand partout des ténèbres épaisses et palpables : mais qui, comme un autre Dieu, les sépare d'avec la lumière, puisque le peuple juif demeure éclairé, pendant que les Égyptiens, enveloppés d'une ombre affreuse et profonde, ne sauroient faire un pas. Cette puissante baguette fait bouillonner des grenouilles et des sauterelles, change en mouches insupportables toute la poussière de la terre, envoie une peste inévitable sur les animaux de l'Égypte, et opère les autres prodiges qui sont écrits dans l'Exode ³.

Voilà donc Moïse comme un Dieu qui fait ce qu'il veut dans le ciel et dans la terre, et tient toute la nature en sa puissance. Il est vrai que Dieu limite son pouvoir : « Je t'ai fait » dit-il, « le Dieu de Pharaon » ; ce n'est pas un Dieu absolument, mais le Dieu de Pharaon ; c'est sur Pharaon et sur son royaume que tu pourras exercer cette puissance divine. Il n'en est pas ainsi du Sauveur du nouveau peuple, qui est appelé absolument « Dieu ; par qui tout a été fait ⁴ » ; qui est appelé, « au dessus de tout Dieu béni aux siècles des siècles ⁵ » : et ainsi du reste. Mais aussi ne falloit-il pas que le serviteur fût égal au maître. « Moïse étoit, » dit saint Paul ⁶, « comme un fidèle serviteur dans la maison de Dieu ; mais Jésus étoit comme le fils » dans sa propre maison, qui est en nous. »

¹ Ex. VII. 1. — ² Ps. LXXXI. 6. — ³ Exod. IV. v. VI. VII. et seq. — ⁴ Joan. I. 3. — ⁵ Rom. IX. 5. — ⁶ Heb. III. 5. 6.

Mais s'il y a eû dans Moïse, qui devoit sauver le peuple fidèle, une lumière si manifeste de la divinité, et un^e si haute participation du titre de Dieu, faut-il s'étonner si la substance et « la plénitude de la divinité habite corporelle- » ment en Jésus-Christ ¹ », qui, en nous sauvant du péché, devoit nous sauver de tout mal ? Pour achever la figure, Moïse, qui étoit le Dieu de Pharaon, en étoit en même temps le médiateur. Pharaon lui disoit : « Priez pour moi ». Et à la prière de Moïse, Dieu détournoit ses fléaux et faisoit cesser les plaies de l'Égypte. Ainsi Jésus, qui est « notre Dieu », est en même temps « notre médiateur ² », notre intercesseur tout-puissant, à qui Dieu ne refuse rien : « et il n'y a point d'au- » tre nom par lequel nous devons être sauvés ³ ». Mettons donc notre confiance en Jésus qui est tout ensemble et Dieu et médiateur, d'autant plus grand et au dessus de Moïse, que Moïse n'est Dieu que pour envoyer des plaies temporelles, et qu'il n'est médiateur que pour les détourner : mais « Jésus passe en bienfaisant et guérissant tous les malades ⁴ ». Il ne déploie sa puissance que pour montrer ses bontés, et les plaies qu'il détourne de nous sont les plaies de l'esprit. Mettons-nous entre ses mains salutaires, il ne demande autre chose, sinon qu'on le laisse faire : dès lors il nous sauvera, et « le salut est son œuvre ⁵ ».

IV^e ÉLÉV. La Pâque et la délivrance du peuple.

Dieu établit en même temps deux monuments immortels de la délivrance de son peuple, dont l'un fut la cérémonie de la Pâque, et l'autre la sanctification des premiers-nés qu'il voulut qu'on lui consacrat ¹.

C'est qu'il devoit envoyer la nuit son ange exterminateur, qui devoit remplir toutes les familles des Egyptiens de carnage et de deuil, « en frappant de mort tous les premiers- » nés, depuis celui du roi qui étoit assis sur le trône, jus- » qu'à celui de l'esclave enfermé dans une prison, et de tous » les animaux ² ». Après cette dernière plaie, les Égyptiens

¹ Coloss. II. 9. — ² Exod. VIII. 8. — ³ I. Tim. II. 5. Heb. IX. 13. 24. —
⁴ Act. IV. 12. — ⁵ *Ibid.* X. 38. — ⁶ Ps. III. 9. — ⁷ Ex. XII. et XIII. —
⁸ *Ibid.* XII. 29.

qui craignirent leur dernière désolation n'attendirent plus les prières des Israélites, mais les contraignirent à sortir. Pendant cette désolation des familles égyptiennes, auxquelles l'ange vengeur coupoit la tête, comme d'un seul coup, les Israélites furent conservés, mais par le sang de l'agneau pascal. « Prenez, » dit le Seigneur ¹, « un agneau qui soit sans » tache », en figure de la justice parfaite de Jésus. Il faut que comme Jésus, cet agneau soit immolé, soit mangé : « Trempez un bouquet d'hysope dans le sang de cet agneau » immolé ; « frottez-en les poteaux et le chapiteau avec le seuil » de vos portes. Le Seigneur passera la nuit pour exterminer les Egyptiens ; mais il passera outre quand il verra à la » porte des maisons la marque du sang ». Dieu n'avoit pas besoin de cette marque sensible pour discerner les victimes de sa colère : elle n'étoit pas pour lui, mais pour nous, et il vouloit nous marquer que le sang du véritable agneau sans tache seroit le caractère sacré qui feroit la séparation entre les enfants de l'Egypte, à qui Dieu devoit donner la mort, et les enfants d'Israël, à qui il devoit sauver la vie.

« Portons sur nos corps, avec saint Paul, la mortification » de Jésus ² », et l'impression de son sang, si nous voulons que la colère divine nous épargne. Tout est prophétique et mystérieux dans l'agneau pascal. On n'en doit point briser les os, en figure de Jésus-Christ, dont les os furent épargnés sur la croix, pendant qu'on les cassa à ceux qu'on avoit crucifiés avec lui. Il le faut manger en habit de voyageur, comme gens qui passent, qui ne s'arrêtent à rien, toujours prêts à partir au premier ordre : c'est la posture et l'état du disciple de Jésus, de celui qui mange sa chair, qui se nourrit de sa substance, dont il est la vie, et selon le corps et selon l'esprit. « Mangez-le vite, car c'est la victime du passage du Seigneur ³ » ; il ne doit y avoir rien de lent ni de paresseux dans ceux qui se nourrissent de la viande que Jésus nous a donnée. Il en faut dévorer la tête, les pieds et les intestins : il n'en faut rien laisser, tout y est bon et succulent ; et non-seulement la tête et les intestins, qui signifient ce qu'il y a en Jésus de

¹ Ex. xii 5. 7. et seq. — ² II. Cor. iv. 10. — ³ Ex. xii. 11.

plus intérieur et de plus sublime, mais encore les pieds, c'est-à-dire ce qui paroît de plus bas et de plus infirme, ses souffrances, ses tristesses, ses frayeurs, les troubles de sa sainte âme, sa sueur de sang, son agonie : car tout cela lui est arrivé pour notre salut et pour notre exemple. N'ayez donc aucun doute sur sa faiblesse ; ne rougissez d'aucune de ses humiliations : une ferme et vive foi dévore tout. Au reste, n'y cherchez point des douceurs sensibles, cet agneau doit être mangé avec des herbes amères et sauvages, avec un dégoût du monde et de ses plaisirs ; et même, si Dieu le veut, sans ce goût sensible de dévotion, qui est encore impur et charnel. Tel est le mystère de la Pâque.

Faites encore en mémoire de votre éternelle délivrance une autre sainte cérémonie : « consacrez au Seigneur vos premiers-nés ¹ » qu'il vous a sauvés ; offrez-lui les vœux, les prémices de votre jeunesse, chaque jour vos premiers desirs et vos premières pensées, car c'est lui qui les préserve de la corruption et qui les conserve pures et entières. N'attendez pas la fin de l'âge ni de la force pour lui offrir de malheureux restes de votre vie, et les fruits d'une pénitence stérile et tardive. C'est ce que demande le Seigneur : l'Éternel, le Tout-Puissant ne veut rien de foible ni de vieux.

V° ÉLÉV. La mer Rouge.

Le passage de la mer Rouge ², nous fait voir des oppositions à notre salut, qui ne peuvent être vaincues que par des miracles. On passeroit aussi tôt la mer à pieds secs, qu'on surmonteroit ses mauvais desirs et son amour-propre : mer orageuse et profonde, où il y a autant de gouffres que de passions qui ne disent jamais : « C'est assez ³ ». L'Égyptien périt où l'Israélite se sauve. « L'Évangile est aux uns une odeur » de vie à vie, et aux autres une odeur de mort à mort ⁴. L'Église se sauve à travers la mer Rouge, quand elle arrive à la paix par les persécutions qui, loin de l'abattre, l'affermissent. Les méchants périssent sous les châtimens de Dieu, et les bons s'y épurent, comme dit saint Paul : pour les

¹ Ex. XIII. 2. — ² Ib. XIV. 21. 22. 23. — ³ Prov. XX. 15. 16 —
— ⁴ II. Cor. II. 16.

saints , la mer Rouge est un baptême ; pour les méchants , la mer Rouge est un abîme et un sépulcre.

Délivrés des maux de cette vie, et passés comme à travers d'une mer immense à la céleste patrie, nous chanterons avec les saints le « cantique de Moïse , serviteur de Dieu ¹ », c'est-à-dire le cantique de la délivrance , semblable à celui que Moïse et tout Israël chantèrent après le passage de la mer Rouge ², « et le cantique de l'agneau » qui nous a sauvés par son sang, « en disant », comme il est écrit dans l'Apocalypse ³ : « Vos œuvres sont grandes et admirables, Seigneur » Dieu tout-puissant ; vos voies sont justes et véritables, Roi » des siècles. Qui ne vous craindra, Seigneur, et qui ne » glorifiera votre nom ? parce que vous êtes le seul Saint et » le seul miséricordieux ; toutes les nations viendront et vous » rendront leurs adorations, parce que vos jugements sont » manifestés » dans la paix de votre Église , dans la punition exemplaire des tyrans ses ennemis, dans le salut de vos saints.

VI^e ÉLÉV. Le désert : durant le cours de cette vie on va de péril en péril, et de mal en mal.

En sortant de la mer Rouge , le peuple entra dans un désert affreux ⁴, qui représente tout l'état de cette vie, où il n'y a ni nourriture, ni rafraîchissement, ni route assurée ; dans un sable immense, aride et brûlant, dont l'ardente sécheresse produit des serpents qui tuent les malheureux voyageurs par des morsures mortelles. Tout cela se trouve dans cette vie : on y meurt de faim et de soif, parce qu'il n'y a rien ici-bas qui nous sustente et nous rassasie ; on s'y perd, on s'y déroute, comme dans une plaine vaste et inhabitée, où il n'y a ni vallon, ni coteau, et où les pas des hommes n'ont point marqué de sentier. Ainsi dans notre ignorance, nous allons errants en cette vie, sans rien avoir qui guide nos pas : nous y entrons sans expérience, et nous ne sentons notre égarement que lorsque, entièrement dérouterés, nous ne savons plus par où nous redresser ; nous tombons

¹ Apoc. xv. 3. — ² Ex. xv. 1. — ³ Apoc. xv. 3. — ⁴ Ex. xv. 22. —

dans le pays « des serpents brûlants¹, » comme les appelle Moïse ; c'est-à-dire dans nos brûlantes cupidités, dont le venin est un feu qui se glisse de veine en veine, et nous consume.

A ces quatre maux du désert, Dieu a opposé quatre remèdes. Il oppose la manne² à la faim ; l'eau découlée de la pierre³, à la soif ; aux erreurs durant le voyage, la colonne de nuée lumineuse pendant la nuit⁴ ; et aux serpents brûlants, le serpent d'airain⁵. Toutes choses qui nous figurent Jésus.

Nous nous trouvons comme le prodigue, dans une région, où nous périssons faute de nourriture : les viandes de ce pays, n'ont rien de solide⁶. Dieu nous envoie la manne qui est Jésus-Christ qui nous « donne la manne cachée..... que » personne ne connoît que celui qui en goûte⁷. » La manne cachée, c'est la vérité ; la manne cachée, sont les consolations spirituelles ; la manne cachée, c'est le sacré corps de Jésus. Cette divine nourriture paroît « mince et légère⁸ » à ceux qui n'ont pas la foi, et à qui rien ne paroît solide que ce qui est palpable, sensible et corporel ; en sorte qu'ils croient ne rien avoir, quand ils ne voient devant eux que les biens spirituels et invisibles ; mais pour ceux qui ont le goût de la vérité, cette nourriture leur paroît la seule solide et substantielle : c'est « le pain du ciel⁹ ; le pain dont se nourrissent » les anges¹⁰ : pain céleste, » qui n'est autre chose que Jésus-Christ qui est le Verbe du Père, sa raison, sa vérité, sa sagesse.

Outre la faim, nous avons la soif ; et, quoique par rapport à l'esprit, la faim et la soif qui ne sont autre chose que l'amour de la justice, semblent n'être qu'une même disposition, on y peut pourtant faire quelque distinction de la nourriture solide qui nous sustente, et de la liquide qui nous rafraîchit et tempère nos desirs ardents. Quoi qu'il en soit, nous trouvons ce doux rafraîchissement en Jésus-Christ qui promet à la Samaritaine « une fontaine jaillissante à » la vie éternelle¹¹, » et à tout le peuple, « des sources »

¹ Num. xxi. 6. — ² Ex. xvi. 14. 15. 16. — ³ Num. xx. 10. 11. 12. —

⁴ Ex. xiii. 21. 22. — ⁵ Num. xxi. 6. 8. 9. — ⁶ Ex. xvi. 3. 14. 15. —

⁷ Apoc. ii. 17. — ⁸ Num. xxi. 5. — ⁹ Joap. vi. 31. 32. et seq. — ¹⁰ Ps. lxx. vii. 25. — ¹¹ Joan. iv. 13. 14.

ou plutôt « des fleuves d'eau vive. Si on les boit on n'a plus » soif ¹, » et tous les desirs sont contents. Ces sources intarissables, c'est la vérité, la félicité, l'amour divin, la vie éternelle qui se commence par la foi, et s'achève par la jouissance. Ces sources sont en Jésus-Christ; ces sources sortent de la pierre, du rocher frappé par la baguette de Moïse, c'est-à-dire d'un cœur sec et dur, touché de l'impulsion de la grâce. En un autre sens, ces sources sortent d'un rocher qui est un des noms qu'on donne à Dieu, en lui disant : « Mon Dieu, mon rocher, mon soutien, mon refuge ² », la pierre solide sur laquelle je m'appuie. « Je mettrai dans Sion », dit le prophète ³, « une pierre inébranlable; » et celui qui « s'y » appuiera par la foi, ne sera point ébranlé. » Cette pierre, c'est Jésus-Christ : en s'appuyant sur lui, on se soutient : en se heurtant contre lui, en s'opposant à sa volonté, à sa doctrine, à sa grâce, à ses inspirations aussi puissantes que douces, on se rompt, on se met en pièces, on tombe d'une grande chute, et on se brise. De cette pierre, qui est Jésus-Christ, sortent les eaux de la grâce, les célestes consolations, et dans un amour chaste et pur, les divins rafraîchissements de la foi et de l'espérance. Moïse ne frappa qu'un seul rocher qui demeurait immobile ⁴; mais les ondes qui en découlèrent, suivoient partout un peuple qui jamais ne demeurait dans le même lieu. D'où vient cela? C'est dit saint Paul ⁵, qu'il y avait « une pierre » invisible « et spirituelle » dont la corporelle étoit la figure qui les suivait, les accompagnait, leur fournissait des eaux en abondance; « et cette pierre » invisible, « c'étoit Jésus-Christ ». Appuyons-nous sur cette pierre fondamentale, sur ce roc immobile; n'ayons de volonté que la sienne, ni de soutien que ses préceptes; un éternel rafraîchissement suivra notre foi.

Dans nos erreurs, nous avons pour guide cette colonne de lumière, ce Jésus qui dit : « Je suis la lumière du monde; » qui me suit, ne marche point dans les ténèbres ⁶ ». Dans toutes nos actions, ayons toujours Jésus-Christ en vue : songeons toujours à ce qu'il a fait, à ce qu'il a enseigné, à ce

¹ Joan. vii. 38. — ² Ps. xvii. 3. — ³ Is. xxviii. 16. Rom. ix. 33. —

⁴ Exod. xvii. 6. Num. xx. 10. 11. — ⁵ I. Cor. x. 4. — ⁶ Joan. viii. 12.

qu'il nous enseigneroit à chaque pas, s'il étoit encore au monde pour y être consulté; à ce qu'il enseigne à chaque moment par ses inspirations, par des reproches secrets, par les remords de la conscience, par je ne sais quoi qui nous montre secrètement la voie. Prends garde aux sens trompeurs : marche dans la voie nouvelle, qui est Jésus-Christ.

Contre les serpens brûlants, Dieu a élevé dans le désert le serpent d'airain, qui est Jésus-Christ en croix, comme il l'explique lui-même¹; Jésus-Christ qui se présente à nous dans « la ressemblance de la chair de péché² ». Qui le regarde à sa croix pour y croire, pour s'y appuyer, pour l'imiter et le suivre, ne doit craindre aucune morsure du péché. « Et élevé » de cette sorte, « il tire à lui tout le monde³. » O Jésus exalté à la croix ! tous les regards sont sur vous : le monde entier met en vous son espérance, le monde qui croit en vous et que vous avez attiré.

Outre la céleste nourriture de la manne, on trouve encore dans le désert une autre sorte de nourriture. Le peuple charnel se dégoûtoit de la manne⁴, et ne se contentoit pas de ce pain du ciel : Dieu pouvoit, par une juste punition, leur soustraire tout aliment, et les laisser dans la faim; mais il a une autre manière de punir les desirs charnels, en y abandonnant ceux qui les suivent, conformément à cette parole : Dieu les « livra aux desirs de leurs cœurs⁵ », à leur concupiscence déréglée. « Ainsi il fit souffler un vent » impétueux, qui, d'au delà de la mer, porta des cailles au désert, et les fit comme pleuvoir dans le camp⁶. C'est Dieu qui envoie les biens temporels comme les autres; car il est l'auteur de tout : mais souvent les biens temporels sont un fléau qu'il envoie dans sa colère. C'est ce qui est écrit de ces cailles, nourriture agréable aux sens : mais dont il est dit : « les chairs en étoient encore dans leurs bouches, et » entre leurs dents; et voilà que la colère de Dieu s'éleva » contre eux, et frappa le peuple d'une grande plaie⁷. Qu'avoit-il fait pour être puni de cette sorte? Il n'avoit fait que se rassasier d'un bien que Dieu même avoit envoyé : mais c'étoit un de ces biens corporels qu'il accorde aux desirs

¹ Joan. III. 14. — ² Rom. VIII. 3. — ³ Joan. XII. 32. — ⁴ Exod. XVI. 12. 13. Num. XI. 4. 5. 6. — ⁵ Ps. LXXX. 13. — ⁶ Num. XI. 31. 32. — ⁷ Ib. 33.

aveugles des hommes charnels pour les punir. Il punit ensuite cette jouissance déréglée ; on ne voit de tous côtés que des sépulcres érigés à ceux qui ont satisfait leur concupiscence : ils en tirent leur nom ; on les appelle « des sépulcres » de concupiscence ¹ : parce qu'on y a été enterré en punition des concupiscences qu'on avoit voulu contenter, en les rassasiant des biens que Dieu donne à la vérité aux sens avides ; car tout bien , et petit et grand , et sensible et spirituel , vient de lui : mais dont il ne veut pas qu'on s'assouvisse.

Ne nous laissons pas repaître à ces biens trompeurs , vrais en eux-mêmes, bons en eux-mêmes, puisque tout ce que Dieu fait est vrai et bon : mais trompeurs et empoisonnés par le mauvais usage que nous en faisons. Nourrissons-nous de la manne. Si toutefois il nous arrive de perdre durant quelque temps le goût de cette céleste nourriture , car Dieu le permet souvent pour nous exercer et éprouver notre foi , n'en revenons pourtant pas aux desirs charnels : mais en attendant que Dieu réveille ce goût céleste , demeurons en humilité et en patience.

VII^e ÉLÉV. La loi sur le mont Sinaï.

Quand Dieu voulut donner la loi à Moïse sur le mont Sinaï, il fit quatre choses importantes. Il descendit au bruit du tonnerre et des trompettes. Toute la montagne parut en feu, et on y vit éclater la flamme dans un tourbillon de fumée. Dieu grava le Décalogue sur deux tables de pierre. Il prononça les autres articles de la loi d'une voix haute et intelligible , qui fut entendue de tout le peuple².

Pour publier la loi évangélique , il renouvela ces quatre choses , mais d'une manière bien plus excellente. L'ouvrage commença par « un grand bruit » : mais ce ne fut ni la violence du tonnerre, ni le son aigu des trompettes , comme on l'entend dans un combat ; le bruit que Dieu envoya « fut » semblable à celui d'un vent impétueux , qui figuroit le Saint-Esprit, et qui , sans être terrible , ni menaçant , « remplit toute la maison³, » et appela tout Jérusalem au

¹ Num. xi. 34. — ² Ex. xix. xx. xxxv. xxxi. — ³ Act. ii. 1. 2.

beau spectacle que Dieu alloit leur donner. « On vit un feu », mais pur et sans fumée, qui ne parut pas de loin pour effrayer les disciples, mais dont la flamme innocente; sans la brûler ni entamer leurs cheveux, « se reposa sur leur tête »¹. Ce feu pénétra le dedans, et par ce moyen la loi de l'Évangile fut doucement imprimée, non pas dans des pierres insensibles, mais un cœur composé de chair, et ramolli par la grâce. Il y eut une parole, mais qui se multiplioit d'une manière admirable. Au lieu que sur la montagne de Sinaï, Dieu ne parla qu'une seule langue, et à un seul peuple : dans la publication évangélique, qui devoit réunir en un tous les peuples de l'univers dans la foi de Jésus-Christ et la connoissance de Dieu; dans un seul discours, on entendoit toute, les langues, et « chaque peuple entendoit la sienne »². Ainsi Jésus établit sa loi bien autrement que Moïse. Croyons, espérons, aimons; et la loi sera dans notre cœur. Préparons-lui des oreilles intérieures, une attention simple, une crainte douce qui se termine en amour.

De dessus du mont Sinaï, Dieu crioit : « N'approchez pas » ni hommes ni animaux » : il y va de la vie : « et tout ce » qui approchera mourra de mort »³. Sur la sainte montagne de Sion, Dieu n'approche pas seulement sous la figure d'une flamme lumineuse, mais il entre au dedans du cœur : ce beau feu prend la figure d'une langue; le Saint-Esprit vient parler au cœur des apôtres; et de leur cœur doit sortir la parole qui convertira tout l'univers.

VIII^e ÉLÉV. L'Arche d'alliance.

« Il n'y a point de nation qui ait des Dieux s'approchant » d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous⁴. Je serai au » milieu d'eux, et j'y habiterai, et je m'y promènerai⁵, » allant et venant, pour ainsi dire, et ne les quittant jamais. Ainsi le fruit de notre alliance avec Dieu, et de notre union avec lui, est qu'il soit et qu'il habite au milieu de nous : et j'ajoute qu'il y habite d'une manière sensible. Ainsi habi-

¹ Act. II. 3. — ² Ib. 4. 5. 6. 7. 8. etc. — ³ Ex. XIX. 12. 13. 20. 21. —

⁴ Deut. IV. 7. — ⁵ Lev. XXVI. 11. 12.

toit-il dans le paradis terrestre, allant et venant, et comme se promenant dans ce saint et délicieux jardin. Ainsi a-t-il paru visiblement à nos pères, Abraham, Isaac et Jacob. Ainsi a-t-il paru à Moïse dans le feu du buisson ardent. Mais depuis qu'il s'est fait un peuple particulier, à qui il a donné une loi et prescrit un culte, sa présence s'est tournée en chose ordinaire, dont il a établi la marque sensible et perpétuelle dans l'arche d'alliance.

Par sa figure, elle est le siège de Dieu : Dieu repose sur les chérubins et dans les natures intelligentes, comme dans son trône. Aussi y a-t-il dans l'arche deux chérubins d'or qui couvrent de leurs ailes le propitiatoire¹, c'est-à-dire la plaque d'or fin qui est regardée comme le trône de Dieu. Il n'y paroissoit dessus aucune figure, marque de l'invisible majesté de Dieu, pur esprit, qui n'a ni forme ni figure, mais qui est une vérité purement intellectuelle, où le sens n'a aucune prise. La présence de Dieu se rendoit sensible par les oracles qui sortoient intelligiblement du milieu de l'arche entre les deux chérubins ; l'arche en cet état étoit appelée « l'escabeau des pieds du Seigneur² ». On lui rendoit l'adoration qui étoit due à Dieu, conformément à cette parole : « Adorez l'escabeau de ses pieds³ », parce que Dieu y habitoit, et y prenoit sa séance. C'étoit sur l'arche qu'on le regardoit, quand on lui faisoit cette prière : « Écoutez-nous, vous qui gouvernez Israël : qui conduisez tout » Joseph comme une brebis : qui êtes assis sur les chérubins⁴ ». Quand le peuple se mettoit en marche, on élevoit l'arche en disant : « Que le Seigneur s'élève, et que ses » ennemis soient dissipés, et que ceux qui le haïssent prennent la fuite devant sa face⁵ ». Quand on alloit camper, on descendoit l'arche, et on la reposoit en disant : « Descendez, » Seigneur, à la multitude de votre peuple d'Israël⁶ ». Dieu donc s'élève avec l'arche, et il descend avec elle : l'arche est appelée le Seigneur, parce qu'elle le représentoit, et en attiroit la présence. C'est pourquoi on disoit aux anges, en introduisant

¹ Ex. xxv. 10. 11. 18. 22. — ² I. Par. xxviii. 2. Thren. ii. 1. —

³ Ps. xcvi. 5. — ⁴ Ib. lxxix. 2. — ⁵ Num. x. 35. Ps. lxxvii. 2. —

⁶ Num. x. 36.

l'arche en son lieu : « O princes, élevez vos portes ! élevez-
» vous, portes éternelles, et le Seigneur de gloire entrera ¹ » ;
et encore : « Entrez, Seigneur dans votre repos, vous et l'ar-
» che de votre sanctification ² ».

Et tout cela, en figure du Seigneur Jésus, dont saint Paul a dit : « Qui est celui qui est monté dans les cieux, sinon
» celui qui auparavant est descendu dans les plus basses
» parties de la terre ³ » ? Le même Seigneur Jésus, en mon-
tant aux cieux, laisse parmi nous son corps et son sang, et
toute son humanité sainte dans laquelle sa divinité réside
corporellement et ce que l'ancien peuple, disoit en énigme,
et comme en nombre, nous le disons véritablement, en re-
gardant avec la foi du Seigneur Jésus : « Vraiment il n'y a
» point de nation dont ses Dieux s'approchent d'elle, comme
» notre Dieu s'approche de nous ⁴ ».

C'est donc le caractère de la vraie Eglise et du vrai peuple
de Dieu, d'avoir Dieu en soi. Aimons l'Eglise catholique,
vraie Eglise de Jésus-Christ, et disons-lui, avec le pro-
phète : « Il n'y a que vous où Dieu est ⁵ » : vous êtes la seule
qui se glorifie de sa présence. Rendons-nous dignes de son
approche, et pratiquons ce que dit saint Jacques : « Appro-
» chons-nous de Dieu, et Dieu s'approchera de nous ⁶ ».
Approchons-nous-en par amour, et il s'approchera de nous
par la jouissance qui se commence en cette vie, et se con-
somme dans l'autre. Amen, amen.

IX^e ÉLÉV. Les sacrifices sanglants, et le sang employé partout.

Tout est en sang dans la loi, en figure de Jésus-Christ et
de son sang qui purifie les consciences. « Si le sang des boucs
» et des taureaux sanctifie les hommes, et les purge selon la
» chair (des immondices légales), combien plus le sang de
» Jésus-Christ qui s'est offert lui-même par le Saint-Esprit,
» purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour
» faire que nous servions au Dieu vivant ⁷ ».

L'apôtre conclut de là que « Jésus est établi médiateur du
» nouveau Testament par le moyen de sa mort ⁸ ». Ce qui

¹ Ps. XXIII. 7. 9. — ² II. Par. VI. 41. Ps. CXXI. 8. — ³ Eph. IV. 9. 10.
— ⁴ Deut. IV. 7. — ⁵ Is. XLV. 14. — ⁶ Jac. IV. 8. — ⁷ Heb. IX. 13. 14.
22. — ⁸ Ibid. 15. 16. 17.

prouve que la nouvelle alliance est un vrai testament : « A » cause que comme le testament n'a de force que par la mort » du testateur » ; ainsi la loi et l'alliance de l'Évangile n'a de force que par le sang de Jésus-Christ.

« De là vient aussi que l'ancien Testament a été consacré » par le sang des victimes, dont l'aspersion après la lecture » de la loi fut faite sur le livre même, sur le tabernacle, sur » tous les vaisseaux sacrés, et sur tout le peuple, en disant : » C'est ici le sang du Testament que Dieu a établi pour vous ». Ainsi toute la loi ancienne porte le caractère de sang et de mort, en figure de la loi nouvelle établie et confirmée par le sang de Jésus-Christ. C'est pourquoi, continue saint Paul, « dans l'ancienne loi tout est presque purifié par le sang, sans » lequel il n'y a point de rémission de péchés¹ ».

Nous devons donc regarder les mystères de Jésus-Christ avec une sainte et religieuse horreur, en y respectant le caractère de mort, et encore d'une mort sanglante, en témoignage de la violence qu'il se faut faire à soi-même, à l'exemple de Jésus-Christ, pour avoir part à la grâce de la nouvelle alliance, et à l'héritage des enfants de Dieu.

« Personne que le seul pontife ne pouvoit entrer dans le » Saint des saints » où étoit l'arche, « et il n'y entroit qu'une » fois l'année » : mais c'étoit en vertu du sang de la victime égorgée ; « dans lequel il trempoit ses doigts pour en jeter » contre le propitiatoire, et expier le sanctuaire des impuretés » qu'il contractoit au milieu d'un peuple prévaricateur² ». Ainsi ce qu'il y avoit de plus saint dans la loi qui étoit l'arche et le sanctuaire, contractoit quelque immondice au milieu du peuple ; et il falloit le purifier une fois l'année, mais le purifier par le sang. Purifions donc par le sang de Jésus-Christ le vrai sanctuaire, qui n'est pas fait de main d'homme, c'est-à-dire notre conscience ; la vraie arche du Testament, et le vrai temple de Dieu, c'est-à-dire, notre corps et notre âme : et ne croyons point pouvoir avoir part au sang de Jésus, si nous-mêmes nous ne répandons en quelque sorte notre sang par la mortification, et par les larmes de la pénitence.

¹ Heb. ix. 18. 19. 20. 21. 22. Exod. xxiv. 8. — ² Ex. xxx. 10. Levit. xvi. 2. 3. 14. 16. Heb. ix. 7.

Jésus à qui le Ciel étoit dû comme son héritage par le titre de sa naissance, « étant établi », comme dit saint Paul, « l'héritier de toutes choses¹ », y a voulu entrer pour nous comme pour lui. S'il n'avoit à y entrer que pour lui-même, il n'auroit pas eu besoin d'y entrer par le sang d'un sacrifice; mais afin d'y entrer pour nous, qui étions pécheurs, il a fallu nous purifier et expier nos péchés par une victime innocente qui étoit lui-même.

Il étoit donc tout ensemble, « le pontife » qui nous devoit introduire dans le sanctuaire, et « la victime » qui devoit expier nos fautes : c'est pourquoi il n'est pas entré dans le sanctuaire par un sang étranger, mais « par son propre sang². » Pontife saint qui n'avoit point à prier, comme celui de la loi, pour lui-même, pour ses ignorances et pour ses péchés mais « seulement, » pour les nôtres et « ceux du peuple³ », il nous a ouvert la porte : victime innocente et pure : « il a pacifié par son sang le ciel et la terre⁴; et pénétrant dans le ciel⁵ », il nous en a laissé l'entrée libre.

Entrons donc avec confiance dans cet héritage céleste; et nous souvenant de ce qu'il en a coûté à Jésus pour nous en ouvrir la porte, que nos péchés nous avoient fermée, ne nous plaignons pas de ce qu'il nous en doit coûter à nous-mêmes.

C'étoit à ce jour solennel où le pontife entroit dans le sanctuaire, qu'on offroit ces deux boucs, dont l'un étoit immolé pour le péché, et l'autre qu'on appeloit « le bouc émissaire. » Après que le pontife avoit mis les mains sur lui, et en même temps confessé avec exécration et imprécation sur la tête de cet animal les péchés de tout le peuple, il étoit envoyé dans le désert⁶, comme pour y être la proie des bêtes sauvages. Ces deux figures représentoient notre Seigneur, « en qui Dieu a mis les iniquités de nous tous⁷ ». Chargé donc de tant d'abominations, il a été séquestré du peuple, comme remarque saint Paul, « il a souffert hors de la porte de Jérusalem⁸ », comme excommu-

¹ Heb. I. 2. — ² Ib. IX. 11. 12. 14. 24. 25. — ³ Ib. VII. 26. 27. —

⁴ Coloss. I. 20. — ⁵ Heb. IV. 14. — ⁶ Lev. XVI. 2. 5. 7. — ⁷ Is. LIII. 6.

— ⁸ Heb. XIII. 12.

nié de la cité sainte à cause de nos péchés qu'il portoit. Mais c'étoit nous qui étions les véritables excommuniés, et l'anathème de Dieu. Sortons en humilité de la société sainte; et pour nous délivrer de la malédiction qui nous poursuit, unissons-nous à celle de Jésus-Christ « qui a été fait anathème » et malédiction pour nous », comme dit saint Paul ¹, « conformément à cette parole : Maudit celui qui a été pendu » à une croix ² ». Reconnaissons-nous exclus de tout bien et de toute la société humaine par nos péchés : la croix, une mort douloureuse, et l'ignominie d'un honteux supplice est notre partage. Quoi ! en cet état nous pourrions nous plaindre d'être pauvres, méprisés, outragés, sans songer de quoi nos péchés nous ont rendus dignes ? Nous sommes dignes de tout opprobre, de toute misère, pour avoir péché contre le Ciel, et avoir été rebelles contre Dieu. Ne nous plaignons donc jamais des misères que Dieu nous envoie : mais « sors-tu hors du camp avec Jésus », et allons nous unir à lui « portant ses opprobres ³ », assurés que ce n'est qu'en nous unissant à ses peines, à ses ignominies, à son anathème, à sa malédiction, que nous serons délivrés de la nôtre.

X^e ÉLÉV. Le campement et la patrie.

Une des plus belles circonstances de la délivrance des Israélites, c'est qu'on ne logeoit point dans les déserts où ils furent conduits ; on y campoit, on y étoit sous des pavillons ⁴ ; et sans cesse on enveloppoit et on transportoit ses maisons branlantes. Figure du christianisme, où tout fidèle est voyageur. Gardons-nous bien de nous arrêter à quoi que ce soit : passons par dessus ; et toujours prêts à partir, toujours aussi prêts à combattre, veillons comme dans un camp. Qu'on y soit toujours en sentinelle. Dans les camps vulgaires il y a plusieurs sentinelles disposées, afin que toujours prêts à s'éveiller au premier signal, les soldats dorment un court somme, sans se plonger tout-à-fait dans le sommeil. Il y a plus dans le campement de la vie chrétienne ; chacun doit

¹ Gal. III. 13. — ² Deut. xxi. 23. — ³ Heb. XIII. 13. — ⁴ Num. I. 52. II. 34.

toujours veiller : chacun, en sentinelle sur soi-même, doit toujours être sur ses gardes contre un ennemi qui ne clôt point l'œil, « et qui toujours rode autour de nous pour nous dévorer ¹ ». Ne nous lions point au repos qu'il semble quelquefois nous donner : avec lui il n'y a ni paix, ni trêve, ni aucune sûreté que dans une veille perpétuelle.

Ainsi donc campoit Israël. Il supportoit ce travail pour enfin arriver à cette terre « coulante de miel et de lait ² », tant de fois promise à leurs pères. C'étoit pour y introduire ce peuple que Moïse l'avoit tiré de l'Egypte, et lui avoit fait passer la mer Rouge. Mais, ô merveille de la divine sagesse, aucun de ceux qui s'étoient mis en marche sous Moïse pour arriver à cette terre n'y entra, excepté deux ³ : Moïse même ne la salua que de loin, et Dieu lui dit : « Tu l'as vue de tes » yeux, et tu n'y entreras pas; et Moïse mourut » à l'instant « par le commandement du Seigneur ⁴ ». Afin qu'on entre dans la terre promise, il faut que Moïse expire et que la loi soit enterrée avec lui dans un « sépulcre inconnu aux hommes »; afin qu'on n'y retourne jamais, et que jamais on ne se soumette à ses ordonnances. L'ancien peuple qui a passé la mer Rouge et qui a vécu sous la loi n'entre pas dans la céleste patrie : la loi est trop foible pour y introduire les hommes.

Ce n'est point Moïse, c'est Josué, c'est « Jésus » (car ces deux noms n'en sont qu'un) qui doit entrer dans la terre et y assigner l'héritage au peuple de Dieu ⁵. Qu'avoit Josué de si excellent pour introduire le peuple à cette terre bénite, plutôt que Moïse ? Ce n'étoit que son disciple, son serviteur, son inférieur en toutes manières : il n'a pour lui que le nom de « Jésus », et c'est en la figure de « Jésus » qu'il nous introduit dans la patrie. Entrons donc, puisque nous avons Jésus à notre tête; entrons à la faveur de son nom dans la bienheureuse terre des vivants. « Je vais » dit-il ⁶, « vous » préparer le lieu » : j'assignerai à chacun le partage qui lui a été destiné : « il y a plusieurs demeures dans la maison de

¹ I. Pet. v. 8. — ² Num. xiv. 28. — ³ *Ibid.* xiv. 22. 23. 30. — ⁴ Deut. xxxiv. 4. 5. — ⁵ *Ibid.* 9. Jos. 1. 2. 5. 6. 7. et seq. — ⁶ Joan. xiv. 2.

» mon Père. » Jésus, « notre avant-coureur est entré pour nous ¹ », et l'entrée nous est ouverte par son sang. « Dépêchons-nous donc d'entrer dans ce repos éternel ² » : dépêchons-nous, n'ayons rien de lent. « La voie qui nous est ouverte », dit saint Augustin, « ne souffre point de gens qui reculent, ne souffre point de gens qui se détournent, ne souffre point de gens qui s'arrêtent » ; et si l'on s'avance toujours dans un si roide sentier sans faire de continuels efforts, on retombe de son propre poids.

X^e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LES PROPHÉTIES.

I^{re} ÉLÉV. Les prophéties sous les patriarches.

Encore que les prophéties éclatent principalement depuis le temps de David, elles ont une plus haute origine. Nous les avons vues sous Adam, nous les avons vues sous Abraham, Isaac et Jacob, « dans cette bénite semence en qui la bénédiction se doit répandre sur toutes les nations de la terre ³ ». Mais de ces trois patriarches avec qui l'alliance avoit été faite, le dernier étoit réservé pour en développer tout le secret par ces paroles : « Le sceptre », le gouvernement, la magistrature, « ne sera point ôté de Juda ⁴ » : sa tribu, qui sera un jour le seul royaume où la loi et les promesses seront accomplies, ne cessera point de vivre selon ses lois, et d'avoir ses « gouverneurs » et ses magistrats légitimes, qui sortiront « de sa race » jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé ; selon une autre leçon qui revient au même sens : « en qui l'accomplissement des promesses est réservé ; et il sera l'attente », l'espérance, le libérateur « de tous les peuples » : quatre lignes, où est renfermée toute l'histoire du peuple de Dieu jusqu'à Jésus-Christ. Le caractère particulier qui en devoit marquer le temps étoit la chute du royaume judaïque destitué de son propre gouvernement, et la suite nécessaire de la venue du Christ étoit marquée par la concurrence de la réprobation des Juifs,

¹ Heb. ix. 24. iv. 11. — ² Ib. iv. 14. — ³ Gen. xii. 3. xxii. 18. — ⁴ Ib. xl ix. 10.

avec l'établissement de son empire parmi tous les peuples de l'univers.

Il adresse la prophétie à Juda. C'est à lui qu'il se restreint quand il veut parler du Christ futur; et ce Christ, que nous savions déjà qui devoit sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, nous est désigné comme devant être le fruit de la tribu de Juda. Nous verrons ensuite que dans la tribu de Juda, David est choisi pour en être le père, afin que Jésus, fils de David, auteur de la famille royale; fils de Juda qui est toujours à la tête du peuple de Dieu; fils d'Abraham, en qui avoit commencé l'alliance; pour encore remonter plus haut, fils de Sem, béni au dessus de ses deux autres frères, recueillît en lui par la plus belle de toutes les successions, tous les titres de distinction et de bénédiction qui avoient jamais été, et sortit du plus pur et du plus beau sang qui fût au monde.

O Jésus! que Jacob a vu en mourant dans l'extrémité de sa vieillesse, avec une vue défaillante, puisse venir votre règne, et puissions-nous augmenter le nombre de vos sujets véritables par notre sincère obéissance!

II^e ÉLÉV. La prophétie de Moïse.

Quoique tout l'état de Moïse et de la loi soit prophétique dans son fond, comme on a vu, il y a encore sur Jésus-Christ une prophétie spéciale de Moïse; et la voici: « Dieu » vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation, et » du milieu de vos frères: vous l'écouteriez ¹ ». C'est un prophète particulier que Dieu promet à son peuple un prophète « comme moi », dit Moïse: un prophète « semblable à » moi », comme il ajoute dans la suite; c'est-à-dire, un prophète législateur. Car, au reste, il est écrit des autres prophètes: « qu'il ne s'en est jamais élevé comme Moïse ² ». Josué, qui lui succéda dans le gouvernement du peuple de Dieu, étoit beaucoup au dessous de lui, non-seulement en prodiges et en puissance, mais encore en dignité: « ayant » reçu l'esprit de sagesse, parce que Moïse avoit mis les mains » sur lui ³. On lui obéissoit donc, non pas comme à un légis-

¹ Dent. XVIII. 15. 18. 20. — ² Ib. XXXIV. — ³ Ib. 9.

lateur, mais sur des faits particuliers. Il n'en est pas ainsi de ce prophète que Moïse annonce comme devant lui être semblable. Il dit de lui : « Vous l'écoutez » : qui est aussi la même chose que le Père éternel a dit de son Christ : « Celui-ci est mon fils bien-aimé : écoutez-le ¹ ».

Il y a donc deux prophètes d'un caractère particulier : le ministère de l'un doit succéder à celui de l'autre ; et il est dit singulièrement de chacun d'eux : « Ecoutez-le » : l'un, médiateur de la loi ancienne ; et l'autre, médiateur de la nouvelle : autant différents entre eux que les deux lois qu'ils ont établies. Toutefois il y a entre eux quelque chose de commun : c'est qu'à la tête de chaque loi qui devoit, pour ainsi dire, régner, il y a un prophète par excellence pour chacune : mais le dernier l'est « d'autant plus qu'il est le » fils » ; au lieu que l'autre « étoit le serviteur ² ». Celui dont le ministère étoit passager, montre l'autre dont le ministère étoit éternel : aussi ne lui nomme-t-il point de successeur, et il lui remet pour toujours l'autorité et la prophétie. Que si l'on a écouté Moïse avec une crainte si religieuse ; et si ceux « qui ont violé sa loi ont été punis de mort » sans miséricorde, de quels supplices seront dignes ceux « qui auront foulé aux pieds le Fils de Dieu ³ » et qui n'auront pas obéi à Jésus ?

III^e ÉLEV. La prophétie de David.

« Béni soit le nom et le règne de notre père David ⁴. Béni soit » le fils de ce » saint « roi ⁵ », par qui nous vient la vie et le salut. Les psaumes de David sont un évangile de Jésus-Christ tourné en chant, en affections, en actions de grâces, en pieux desirs. « C'est ici, » disoit Jésus-Christ, « la vie éternelle : de vous » connoître, ô Père céleste ! qui êtes le vrai Dieu, et Jésus-Christ, que vous avez envoyé ⁶ ». C'est par où commencent les psaumes. Le premier montre la félicité de celui qui garde la loi de Dieu ⁷, et ensuite, dès le second, on voit paroître

¹ Matth. xvii. 15. — ² Heb. iii. 3, 5. 6. — ³ Ib. x. 28. 29. —
⁴ Marc. xi. 10. — ⁵ Matth. xxi. 9. Ps. cxvii. 25. — ⁶ Joan. xvii. 3. —
⁷ Ps. i. 1. et seq.

Jésus-Christ : toutes les puissances du monde conjurées contre lui : Dieu qui s'en rit du plus haut des cieux, et qui, adressant la parole à Jésus-Christ même, le déclare « son Fils qu'il » engendre dans l'éternité ¹ ». C'est dès le commencement, l'argument de tous les psaumes.

David l'a vu « dans le sein de son père engendré avant l'aurore, » avant tous les temps : il a vu qu'il seroit « son fils, » et en même temps « son Seigneur ² ». Il l'a vu roi souverain : « régnant par sa beauté, par sa bonne grâce, par sa douceur et » par sa justice : perçant le cœur de ses ennemis » par une juste vengeance, ou celui de ses amis par un saint amour. Il l'a adoré dans « son trône éternel, comme un Dieu, que son » Dieu a sacré par une divine onction ³ » : père et protecteur des pauvres, « dont le nom sera honorable devant lui » ; puissant auteur « de la bénédiction des gentils consacrés et » sanctifiés en son nom ⁴ ; prédicateur d'un » nouveau « précepte dans la sainte montagne de Sion ⁵ ».

Il a vu toutes les merveilles de sa vie, et toutes les circonstances de sa mort : il en a médité tout le mystère ⁶. Il a maudit en esprit son disciple qui le devoit vendre : et il en a vu « l'apostolat passé en d'autres mains ⁷ ».

« Ses pieds et ses mains percés » avec son corps violemment étendu et suspendu, ont été le cher objet de sa tendresse ⁸. David s'est jeté par la foi entre ses bras amoureusement étendus à un peuple contredisant. « Il a goûté le fiel » et le vinaigre ⁹, qu'on lui a donnés dans sa soif. Il voit tout, jusqu'à l'histoire « de ses habits divisés, et de sa robe jetée au » sort ¹⁰ ». Il est touché des moindres circonstances de sa mort, et n'en peut oublier aucune. Il se réjouit en esprit de lui voir après sa mort « annoncer la vérité aux gentils dans la grande » Eglise ¹¹ », où tous les peuples de l'univers devoient se réunir où les pauvres comme les riches devoient être assis à sa table. Enfin il l'a suivi « au plus haut des cieux avec des captifs attachez à sa croix ».

¹ Ps. II. 7. — ² Ib. CIX. 1. 3. 4. 6. 7. Matth. XXII. 44. 45. — ³ Ps. XLIV. 3. 4. 5. 6. 7. 8. — ⁴ Ib. LXXI. 1. 4. 14. 19. — ⁵ Ib. II. 6. — ⁶ Ib. XXI et LXVIII. — ⁷ Ib. CVIII. 8. Joan. XIII. 18. Act. I. 16. 20. — ⁸ Ps. XXI. 16. 17. 18. 19. — ⁹ Ib. LXVIII. 22. Joan. XIX. 28. 29. 30. — ¹⁰ Ps. XXI. 19. et seq. — ¹¹ Ib. 32.

chès à son char victorieux¹. Il l'a adoré « assis à la droite du » Seigneur² », où il a été prendre sa place.

O Jésus ! les chères délices, l'unique espérance et l'amour de notre père David ! C'est principalement par cet endroit-là qu'il a été « l'homme selon le cœur de Dieu³ ». Sa tendresse pour ce cher Fils, qui est le Fils de Dieu comme le sien, lui a gagné le cœur du Père éternel. S'il a tant pensé à Jésus souffrant dans toute sa vie, à plus forte raison y a-t-il pensé lorsqu'il a été sa figure en souffrant lui-même. S'il est si doux à ceux qui l'outragent, s'il est muet, sans réplique et sans défense ; si, loin de rendre le mal pour le mal, il rend à ses ennemis des prières pour leurs imprécations ; si ce bon roi s'offre à être la seule victime pour tout son peuple désolé par la main d'un ange, il en voyoit l'exemple en Jésus. Faut-il s'étonner s'il a été si humble et si patient dans sa fuite devant Absalon ? Ce Fils obéissant le consolait des emportements et des fureurs de son fils ingrat et rebelle.

O Jésus ! je viens avec David m'unir à vos plaies, vous rendre hommage dans le trône de votre gloire, me soumettre à votre puissance. Je me réjouis, Fils de David, de toute votre grandeur. « Non, vous n'avez point connu la corruption⁴ », vous qui étiez par excellence le saint du Seigneur⁵. Vous avez su le chemin de la vie, la gloire et la joie vous accompagnent⁶. Vous régnez aux siècles des siècles⁷, et votre empire n'aura point de fin⁸.

VI^e ÉLEV. Les autres prophètes.

Nous avons expliqué ailleurs les oracles sacrés des prophètes sur notre Seigneur Jésus-Christ⁹. Je dirai ici en abrégé qu'ils ont tout vu : ses deux naissances, la première toute divine, dès le jour de l'éternité, le lieu marqué pour la seconde dans Bethléem¹⁰ ; une vierge qui le conçoit et qui l'enfante ; un enfant qui nous est né ; un fils qui nous est donné¹¹. Enfant, homme dès le premier jour, tout ensemble Dieu

¹ Ps. LXVII. 18. 19. Ephes. IV. 8. — ² Ps. CIX. 1. 5. — ³ 1. Reg. XIII. 14. — ⁴ Ps. XV. 10. Act. II. 31. XIII. 35. — ⁵ Marc. 1. 24. Luc. 1. 35. — ⁶ Ps. XV. 10. — ⁷ Apoc. XI. 15. 17. — ⁸ Luc. 1. 32. 33. — ⁹ Discours sur l'Hist. Univ. II^e partie. La suite de la Religion. — ¹⁰ Mich. V. 2. Matth. II. 6. — ¹¹ Is. VII. 14. Matth. I. 21. 22. 23.

fort et tout-puissant ¹. Reconnaissons avec Zacharie l'humble monture de ce « Roi juste », élément et « doux ² », lorsqu'il fait son entrée dans sa ville royale. Considérons avec lui « les trente deniers pour lesquels il a été vendu » et l'emploi de cet argent pour acheter « le champ d'un potier ³ ». Tout s'accomplit en son temps. « Le pasteur est frappé, et le » troupeau se dissipe. Les disciples se retirent chacun chez » eux, et Jésus demeure seul ⁴ ». On crache sur son visage ; « et il ne se détourne pas pour éviter les coups et les infamies » qu'on lui fait ⁵ ». On le perce ; et tout Israël voit les ouvertures des plaies « qu'il lui a faites ⁶ ». Comme un autre Jonas, on le jette dans la mer, pour sauver tout le vaisseau ; et comme lui « il en sort au bout de trois jours ⁷ ».

A mesure que le temps approche, ses mystères se découvrent de plus en plus. Daniel compte les années où se devoient accomplir son onction, ses souffrances, sa mort suivie d'une juste vengeance et de l'éternelle désolation de l'ancien peuple qui a méprisé le « Saint des saints ⁸ ». Il voit en esprit, « le Fils de l'homme à qui est donné un empire », à qui nuls lieux, nuls temps ne donnent des bornes. Cet empire, le plus auguste qui eût été et sera jamais, « sera » l'empire des saints du Très-Haut ⁹. Daniel, étonné de sa grandeur, se trouble dans ses pensées, et conserve cette parole dans son cœur. Mais il faut que ce Fils de l'homme souffre une mort violente.

Isaïe nous apprend à goûter ses souffrances ; il doit « porter » nos péchés » et par là s'acquérir l'empire, « et partager les » dépouilles des forts » ; et la cause de ses victoires, c'est qu'il s'est livré à la mort. « Il a été mis au rang des scélérats », crucifié entre deux larrons : c'est le « dernier des hommes », et tout ensemble le plus grand. Ce n'est point par force qu'il souffre la mort. « Il s'y est offert, parce qu'il l'a voulu. Il » n'a point ouvert la bouche » pour se défendre ; « il est muet » comme l'agneau sous la main qui le tond ». Le silence du

¹ Is. ix. 6. — ² Zach. ix. 9. Matth. xxi. 5. — ³ Zach. xi. 12. 13. Matth. xxvii. 9. 10. — ⁴ Zach. xiii. 7. Matth. xxvi. 31. 56. — ⁵ Is. l. 9. —

⁶ Zach. xii. 10. Joan. xix. 37. — ⁷ Joan. ii. 2. Matth. xii. 40. xvi. 4. —

⁸ Dan. ix. 24 et seq. Matth. xxiv. 15. — ⁹ Dan. vii. 13. 14. 15. 27. 28.

Fils de Dieu parmi tant d'outrages et tant d'injustices, qui est le plus remarquable caractère du Fils de Dieu, a fait l'admiration de ce prophète. On le croit frappé de Dieu pour ses péchés, lui qui est l'innocence même; « mais c'est pour les » nôtres qu'il souffre, et nous sommes guéris par ses blessures¹ ». Les prières qu'il pousse vers le ciel dans cet état de souffrance, sont le salut « des pécheurs » pour qui il « prie. » Une « longue postérité » sortira de lui, parce qu'il a volontairement souffert la mort : « et son sépulcre », d'où il sortira vainqueur et immortel, « sera glorieux² ».

Ce seul passage si précis et si étendu, où les souffrances du Sauveur futur sont inculquées en tant de manières, suffisoit pour animer tous les sacrifices et le culte de la loi, et mettre continuellement devant les yeux des vrais Israélites, qu'elle contenoit sous ses ombres, la rémission des péchés par une mort volontaire, un sang salulaire qui les expioit, des plaies qui rétablissoient la santé de l'homme, et dans tout cela un Sauveur aussi juste que souffrant, qui nous guérissoit par ses blessures.

Combien plus doit-on se nourrir de ces plaies sacrées, de cette mort, et de ce sang innocent versé pour les pécheurs, depuis, comme dit saint Paul, que Jésus-Christ « a été crucifié à nos yeux ? O Galates insensés, comment vous laissez-vous fasciner les yeux³ » après un tel spectacle ! Accourez, peuples, à la croix de Jésus-Christ. Et puisque c'est vous qui lui avez tous donné la mort, venez, comme dit l'évangéliste après le prophète, venez, dis-je, « contempler celui que vous » avez percé⁴ ».

V° ÉLÉV. Réflexions sur les prophéties.

Les choses étant en cet état, la venue de Jésus-Christ étant préparée dès l'origine du monde, toute la loi, pour ainsi dire, en étant enceinte et toute prête à l'enfanter, Dieu laissa le peuple saint quatre à cinq cents ans sans prophètes et sans prophéties, voulant leur donner ce temps pour les

¹ Is. LIII. 7. et seq. — ² Ib. XI. 10. — ³ Galat. III. — ⁴ Zach. XII. 10. Apoc. I. 7.

méditer, et pour soupirer après le Sauveur. A la veille de faire cesser les prophéties, c'est-à-dire, dans le temps de Daniel, d'Aggée, de Zacharie et de Malachie, il déclara les secrets divins plus clairement que jamais. C'est de quoi font foi principalement les Semaines de Daniel, où les temps de la venue et de la mort du Christ étoient exactement supputés. Aggée avoit dit ces mémorables paroles à la gloire du second temple : « Encore un peu de temps ». Car, qu'étoit-ce que quatre cents ans et un peu plus, à comparaison de tant de milliers de siècles où le Sauveur avoit été attendu ? « Encore » donc « un peu de temps, et je remuerai le ciel et la terre » et le Desiré de toutes les nations viendra ; et je remplirai » de gloire cette maison nouvellement rebâtie » ; c'est-à-dire le second temple, « dit le Seigneur des armées, le Dieu » tout-puissant¹. L'argent est à moi, et l'or est à moi » : tout est en ma puissance ; et si je voulois faire éclater cette maison en richesses même temporelles, je le ferois, mais je lui prépare un autre éclat par la venue du « Desiré des nations. La » gloire de cette seconde maison sera plus grande que celle » de la première ; et j'établirai la paix dans ce lieu, dit le » Seigneur des armées² ».

S'il faut regarder le temple par un éclat extérieur, la gloire du premier temple, sous le riche empire de Salomon, de Josaphat, d'Ezéchias et des autres rois, sera sans contestation la plus grande. Loin que le second temple eût le même éclat, ceux qui le rebâtissoient, et qui avoient vu le premier, ne pouvoient retenir leurs larmes en voyant combien il lui étoit inférieur. Il est vrai que dans la suite des temps la gloire du second temple fut grande dans l'Orient. On y vit porter les présents des rois³, et je ne sais si Hérode, qui le rebâtit, n'en égala pas la magnificence à celle de Salomon. Mais après tout, et quoi qu'il en soit, ce n'est pas là de quoi « remuer le ciel » et la terre » ; et un si grand mouvement se doit terminer à quelque chose de plus grand que des richesses terrestres. Voici donc « le grand mouvement du ciel et de la terre » : c'est que « le Desiré des nations » le Christ qui en est l'attente,

¹ Agg. II. 7. 8. 9. — ² Ib. 10. — ³ II. Mach. III. 1. 2. 3.

« paroîtra » sous ce second temple. Il « viendra », dit le saint prophète Aggée ¹ et où viendra-t-il? Un autre prophète l'explique dans le même temps : « J'envoie mon ange », dit Malachie ² « au nom du Seigneur; et il préparera la voie devant » ma face : et en ce temps viendra dans son temple le Seigneur que vous cherchez, et l'ange du testament », ou de l'alliance « que vous desirez. Le voilà qui vient, dit le Seigneur ». Il n'y a plus rien entre deux : il n'y a plus de nouvel ouvrage, ni de nouvelles figures du Christ à venir, ni de nouvelles prophéties. Voici le dernier état du peuple de Dieu et après cela il n'y a rien à attendre que le Christ qui entrera dans le second temple.

Ce n'est donc pas sans raison que le saint vieillard « Siméon » qui attendoit » avec tant de foi la venue du Christ, et « la redemption d'Israël » fut amené « en esprit », c'est-à-dire par inspiration, avec Anne la prophétesse, cette sainte veuve, dans le temple où le Seigneur alloit entrer. C'est qu'alors s'alloit accomplir la gloire du second temple, lorsque Jésus y devoit venir pour y « établir la paix », comme Aggée l'avoit prédit.

Aux approches de ce temps heureux, toute la nature étoit en attente, tout le peuple vivoit en espérance. S'il n'avoit plus de prophètes, il vivoit en la foi et dans les lumières des prophéties précédentes. Ceux qui étoient éclairés d'en haut, appeloient celui qui les devoit sauver de leurs péchés. Le Christ, à la vérité, leur étoit souvent montré comme un conquérant, qui les devoit délivrer des mains de leurs ennemis qui les tenoient en captivité. Mais cette captivité et ces ennemis n'étoient d'un côté qu'une figure d'une captivité spirituelle, et de l'autre, une punition de leurs péchés, qui leur attiroient tous ces maux, et mettoient ce joug de fer sur leur tête : et enfin les frayeurs de leur conscience leur faisoient sentir que le grand mal dont ils devoient être délivrés, étoient leurs péchés. C'est pourquoi ils reconnoissoient qu'ils avoient besoin « d'un Sauveur » qui les expiât : il leur falloit « un juste, et un innocent », qui fût la sainte victime qui les

¹ Agg. II. 8. — ² Mal. III. 1. — ³ Luc. II. 25. 26. 27.

effaçât. « O ciel , envoyez votre rosée , et que les nues pleu-
 » vent le Juste ; que la terre s'ouvre , et qu'elle germe le Sau-
 » veur ¹ » ! Pour être Sauveur , il faut qu'il soit juste , d'une jus-
 tice qui vienne du ciel , qui soit divine , infinie , et celle de
 Dieu même ; afin que nous puissions l'appeler après le por-
 phète : « Le Seigneur notre justice ² ». Ce juste qui devoit venir
 du ciel , doit aussi sortir de la terre : il faut qu'il joigne en
 sa personne le ciel et la terre , qu'il soit Dieu et homme tout
 ensemble : que , par une double naissance , il vienne tout en-
 semble , et du ciel « dans les jours de l'éternité » et « de Beth-
 » léem ³ » dans le temps , comme l'avoit dit le prophète ; et c'est
 ainsi que « dans peu de temps » , dans le dernier période du peu-
 ple de Dieu , ce grand Dieu « devoit remuer le ciel et la terre ⁴ » .

Cependant tout se préparoit à son arrivée. Le royaume de
 Juda vivoit sous ses lois dans une parfaite liberté : peu à peu
 il se dégradait ; et quand le temps approcha qu'il devoit être
 détruit , il tombe entre les mains des étrangers. Un nouveau
 peuple se prépare au Christ futur ; et on va voir toutes les
 nations venir en foule composer ce nouveau royaume , qui
 étoit sous « le Fils de l'homme , le royaume des saints du
 » Très-Haut qui ne devoit point avoir de fin ⁵ ». Nous touchons
 au dénouement des mystères , et le Dieu homme va paroître.

Purifions nos cœurs pour le recevoir : songeons au mal-
 heur de ceux pour qui il étoit venu , et qui cependant n'ont
 pas voulu le connoître. Charnels , ambitieux , avarés , quand
 Jésus est venu à eux , ils l'ont méconnu : ils l'ont mis à mort
 parce que ses saintes paroles n'entroient point dans leurs
 cœurs. Purifions-nous donc , pour le recevoir , de tous les de-
 sirs du siècle , en attendant son glorieux avènement : autre-
 ment , tout est à craindre pour nous : sa venue nous sera fu-
 neste , et nous le crucifierons comme les Juifs.

VI^e ÉLÉV. L'apparition de Dieu d'une nouvelle manière ; et ce que fait
 la venue du Christ promis.

De si haut qu'on reprenne l'histoire sacrée , on y trouve
 que Dieu apparoît en figure humaine aux patriarches , aux

¹ Is. xlv. 8. — ² Jérém. xxiii. 5. 6. — ³ Mich. v. 2. — ⁴ Agg. ii. 7.
 — ⁵ Dan. vii. 13. 14. 27.

prophètes. Un des hommes que voit Abraham, et qu'il reçoit en sa maison, se trouve être le « Seigneur » même, Dieu même, « à qui rien n'est difficile » ; qui donne un fils à Sara, quoique stérile ; qui pardonne aux hommes ; qui les punit selon les règles de sa bonté et de sa justice ; à qui Abraham adresse ses prières comme à Dieu ; qui parle lui-même comme Dieu ; qui dispose de toutes choses avec une suprême autorité¹. Ce Dieu qui apparoît à Abraham est souvent appelé ange, c'est-à-dire « envoyé² ». C'est un « envoyé », pour l'amour de qui Abraham avoit voulu immoler son fils unique ; qui en accepte le sacrifice ; qui renouvelle toutes les promesses à Abraham : c'est donc un ange, c'est un « envoyé » qui est Dieu. C'est « l'ange du Testament³ », l'ange du grand » conseil », et le Fils de Dieu lui-même, qui dès lors se plaisoit à la forme d'homme qu'il devoit prendre personnellement au temps marqué.

Le même apparoît à Isaac et à Jacob : Jacob le voit au haut d'une échelle ; et il appelle le lieu où il est, « la maison de » Dieu, et la porte du ciel⁴ ». Il y dresse un autel à celui qu'il avoit vu, et lui rend ses adorations. Jacob combat avec lui, comme avec un homme, et se glorifie « d'avoir vu Dieu face à » face⁵ ». Il reçoit l'ordre de lui dresser un autel ; il l'invoque et il le loue comme celui « qui l'a regardé dans son affliction⁶ ». Combat mystérieux où Dieu veut bien s'égaliser à l'homme : et que l'homme aidé de Dieu, l'emporte contre Dieu même, et lui arrache pour ainsi dire sa bénédiction par une espèce de violence⁷. Il apparoît de nouveau à Jacob, et se nomme le Dieu tout-puissant ; et confirme toutes les promesses qu'il avoit faites à Abraham et à Isaac. Tout cela en figure de celui qui s'est incarné pour nous, qui dès lors nous préparoit ce grand mystère, le commençoit en quelque façon, en faisoit voir comme une espèce d'apprentissage et comme un essai ; qui enfin a voulu, en la forme humaine, faire les délices de nos pères ; qui par un amour extrême, et si l'on peut l'appeler ainsi, par une tendre passion pour notre nature, a fait aussi de

¹ Gen. XVIII. 2. 3. 14. etc. — ² Ib. XII. 11. 12. 15. 16. etc. — ³ Mal. III. 1. — ⁴ Gen. XXVI. XXVIII. 12. 13. 16. 17. 18. — ⁵ Ib. XXXIII. 24. etc. — ⁶ Ib. XXXV. 1. 3. — ⁷ Ib. 11. 12.

son côté ses délices des enfants des hommes, et a voulu montrer par là qu'il est celui qui, « conçu et engendré dans le » sein de Dieu comme sa sagesse éternelle, a mis son plaisir » à être avec eux ¹ ».

Parcourons ici en esprit tous les endroits où le Dieu « trois » fois saint » paroît avec une face et avec des pieds ², où la gloire du Dieu d'Israël s'élève au dessus du chariot ³, et se rend sensible; « où l'Ancien des jours » apparoît avec « sa » tête et ses cheveux blancs comme neige ⁴ : et croyons que toutes ces apparitions ou du Fils de Dieu, ou du Père même, étoient aux hommes un gage certain que Dieu ne regardoit pas la nature humaine comme étrangère à la sienne, depuis qu'il avoit été résolu que le Fils de Dieu, égal à son Père, se feroit homme comme nous.

Toutes ces apparitions préparoient et commençoient l'incarnation du Fils de Dieu : l'incarnation n'étant autre chose « qu'une apparition de Dieu ⁵ », au milieu des hommes, plus réelle et plus authentique que toutes les autres : pour accomplir ce qu'avoit vu le saint prophète Baruc, que « Dieu même, » après avoir enseigné la sagesse à Jacob et à ses enfants, » avoit été vu sur la terre, et avoit conversé parmi les hommes ⁶ : qu'en cet état on lui diroit, comme faisoit Isaïe : « C'est » dans vous seul que Dieu est : et il n'est en aucun homme » comme en vous : Dieu n'est point sans vous : vous êtes » vraiment un Dieu caché, le Dieu d'Israël, le Sauveur ⁷. » Le voilà », nous disoit Malachie ⁸, « ce Seigneur que vous attendiez », cet ange qui a apparu à Abraham et aux patriarches : Le voilà qui vient en personne, qui apparoît dans son » temple ». Et remarquez qu'un autre ange le précède « et » lui prépare la voie » : mais cet ange n'est point appelé le maître, le dominateur, « ni celui qui vient dans le temple », comme dans un lieu qui est à lui; *ad templum sanctum suum*. C'est Jean Baptiste, le saint précurseur de Jésus-Christ; c'est, comme l'appelle le même prophète, un autre Elie qui vient préparer les hommes à recevoir Jésus-Christ, « de peur

¹ Prov. VIII. 22. 23. 31. — ² Is. VI. 1. 2. 3. — ³ Ezech. I. 1. et seq.

— ⁴ Dan. VII. 1. 9. 13. — ⁵ I. Tim. III. 16. — ⁶ Bar. III. 37. 38. — ⁷ Is. XLV. 14. 15. — ⁸ Malac. III. 1.

» qu'à son arrivée le genre humain ne soit frappé d'anathème¹ ».

C'est par ces mots que finit le prophète Malachie. La prophétie finit avec lui, et en voilà le dernier mot. Ainsi le dernier des prophètes termine sa prophétie en nous désignant le premier prophète qui devoit paroître après lui, et lui remet, pour ainsi parler, la prophétie et la parole.

Entrons ici dans l'esprit des Israélites spirituels, des Juifs cachés qui desiroient le Sauveur, et se consolient dans cette attente de tous les maux de cette vie. O Jésus, vous êtes celui qui deviez venir ! O Jésus, vous êtes venu ! O Jésus, vous devez encore venir au dernier jour pour recueillir vos élus dans votre repos éternel ! O Jésus, vous allez et venez sans cesse ! Vous venez dans nos cœurs ; et vous y faites sentir votre présence par je ne sais quoi de doux, de tendre et de souverain. Que l'esprit et l'épouse disent : « Venez, que celui » qui a soif, vienne ». Car Jésus vient en nous, quand aussi nous venons à lui. « Oui », dit Jésus, « je viendrai bientôt. » Ah ! venez, venez², Seigneur » Jésus. Venez, le Desiré des nations, venez, notre amour et notre espérance, notre force et notre refuge, notre consolation dans le voyage, notre gloire et notre repos éternel dans la patrie.

XI^e SEMAINE.

L'AVÈNEMENT DE SAINT JEAN BAPTISTE, PRÉCURSEUR DE JÉSUS-CHRIST.

I^{re} ÉLÉV. Les hommes avoient besoin d'être préparés à la venue du Sauveur.

Quelle merveille, dit saint Augustin³ ! Saint Jean n'étoit pas la lumière : *Non erat ille lux* ; mais il étoit envoyé pour rendre témoignage à la lumière : *Sed ut testimonium perhiberet de lumine*⁴. La lumière a-t-elle besoin qu'on lui rende témoignage ? Faut-il que quelqu'un nous dise : Voilà le soleil ? Ce bel astre n'attire-t-il pas assez les regards, sans qu'on nous le montre au doigt ? Il est ainsi toutefois, dit saint Augustin. « Jésus-Christ étoit le soleil, et saint Jean un petit

¹ Malac. iv. 5. 6. — ² Apoc. xiii. 17. 20. — ³ S. Aug. in Joan. Tract. xl. n. 7 et seq. — ⁴ Joan. i. 8.

» flambeau ardent et luisant¹ », comme l'appelle le Sauveur. Et voilà que nous allons chercher le Sauveur par le ministère de Jean, et nous cherchons le jour avec un flambeau. La faiblesse de notre vue en est la cause. Le grand jour nous éblouiroit, si nous n'y étions préparés et accoutumés par une lumière plus proportionnée à notre infirmité : *Tam infirmī sumus; per lucernam quærimus diem*². Le monde est trop affaibli par son péché, pour soutenir dans toute sa force le bonheur que Dieu lui envoie. Confessons notre faiblesse et notre impuissance : c'est là le commencement de notre salut. Abaissons-nous vers saint Jean, et apprenons à élever peu à peu nos yeux faibles et tremblants à Jésus-Christ.

II^e ÉLEV. Quatre circonstances de la vie et de la mort de saint Jean, préparatoires à la vie et à la mort de Jésus-Christ.

Je découvre quatre choses dans saint Jean, par où il me prépare à Jésus-Christ : premièrement, sa conception et sa nativité; secondement, sa vie étonnante dans le désert dès son enfance; troisièmement, sa prédication avec son baptême; quatrièmement, la persécution qu'on lui fait souffrir, sa prison et sa mort. Quatre mémorables circonstances de l'histoire de saint Jean Baptiste, que nous remarquerons chacune à sa place, pour nous préparer à voir la gloire du Sauveur.

Suivons donc le saint précurseur, et voyons-le devancer en tout et partout le Fils de Dieu, tant dans sa vie que dans sa mort. Il va être conçu et paroître au monde. Marchez devant lui, saint précurseur, et prévenez les merveilles de la conception et de la naissance de votre maître. Mon âme, sois attentive au grand spectacle que Dieu prépare à ta foi! Seigneur, soyez loué à jamais pour les admirables préparations par lesquelles vous nous disposez à recevoir votre Christ!

III^e ÉLEV. Première circonstance préparatoire de la vie de saint Jean Baptiste : sa conception.

Mon Sauveur devoit naître d'une vierge. Quelle plus belle préparation à ce mystère, que de faire naître saint Jean

¹ Joan. v. 35. — ² S. Aug. in Joan. Tract. n. 11. 8.

Baptiste d'une stérile? Jésus-Christ ne devoit avoir de père que Dieu. Après Dieu, et sous sa puissance, que pouvoit-on donner à saint Jean Baptiste, qui en approchât davantage qu'un sacrificateur qui fût en même temps un saint? Ce fut le caractère de saint Zacharie, père de saint Jean Baptiste. Il est dit de lui qu'il étoit « sacrificateur », et encore sacrificateur « de la race d'Abia », qui étoit la plus excellente. Sa sainteté répondoit à celle de son ministère, et afin que tout se ressentît ici de l'esprit de sainteté, ce fut durant l'exercice de sa fonction que Dieu lui envoya son ange pour lui annoncer la conception de saint Jean Baptiste ¹.

Jésus-Christ devoit avoir une mère vierge : c'étoit là sa prérogative. Et qu'y avoit-il qui approchât davantage de cet honneur, que de naître d'une stérile, comme un autre Isaac, comme un Samson, comme un Samuel ; ces enfants miraculeux de femmes stériles sont des enfants de grâce et de prières. Et c'est par là que fut consacrée la naissance de saint Jean Baptiste, pour être l'avant-courrière de celle du Fils de Dieu.

Sainte Elisabeth étoit, comme son mari, d'une vie sainte et irréprochable devant Dieu et devant les hommes ². Comme lui elle étoit aussi fille d'Aaron et de la race sacerdotale, qui étoit dans la tribu de Lévi aussi distinguée que la tribu de Lévi étoit élevée parmi les tribus d'Israël. Tout relève la naissance de saint Jean Baptiste ; et rien ne pouvoit mieux préparer les voies au Messie qui devoit venir.

Outre la stérilité d'Elisabeth, elle étoit, comme Zacharie, avancée en âge : tout s'opposoit au fruit qu'elle devoit porter. Seigneur, nous sommes stériles : accablés de la vieillesse d'Adam et des anciennes habitudes de la corruption, nous ne pourrions produire aucun fruit ; mais Dieu se plaît à tout tirer du néant.

La vertu ne vient jamais parmi les hommes que des lieux naturellement stériles : « Et où le péché abonde, c'est là » que la grâce veut surabonder ³ : c'est à l'humilité à l'attirer. Confessons notre impuissance ; et Jean, c'est-à-dire « la grâce et la colombe » ou « le Saint-Esprit », nous sera donné.

Luc. I. 5. 61 et seq. — ¹ Ib. 9 et seq. — ² Rom. v. 20.

IV^e ÉLÉV. La conception de saint Jean Baptiste, comme celle de Jésus-Christ, est annoncée par l'ange saint Gabriel.

« Je suis Gabriel, un des esprits assistant devant Dieu, que » le Seigneur vous a envoyé pour vous parler et vous annoncer ces heureuses nouvelles ¹ ». Dieu destinoit à ce saint archange une bien plus haute ambassade, puisqu'il devoit annoncer l'enfantement d'une vierge ; mais afin de tout préparer, et de donner foi aux paroles de son ange, Dieu lui fit auparavant annoncer l'enfantement d'une stérile : et avant que de promettre le Christ, il le chargea de promettre son saint précurseur.

Un des caractères des œuvres de Dieu, est de prendre le temps convenable ; et c'est là un des traits les plus remarquables de sa sagesse. Zacharie étoit dans l'exercice le plus pur de la fonction sacerdotale, qui étoit celui d'offrir les parfums au dedans du temple sur l'autel destiné à cette fonction ; et tout le peuple étoit au dehors en attente du saint sacrificeur qui devoit sortir du temple, après avoir accompli le ministère sacré. Ce fut à ce moment que l'ange du Seigneur lui apparut du côté droit de l'autel, où il officioit ².

Le trouble dont il fut saisi à la vue de l'ange, est l'effet de cette crainte religieuse dont l'âme est occupée lorsque Dieu se rend présent par quelques moyens que ce soit. L'impression des choses divines fait rentrer l'âme dans son néant : elle sent plus que jamais son indignité : la frayeur qui accompagne ce qui est divin la dispose à l'obéissance.

« Ne craignez point », lui dit cet ange. Comme le premier effet de la présence divine, est la frayeur dans le fond de l'âme, le premier effet de la parole portée de la part de Dieu est de rassurer celui à qui elle est adressée. « Votre » prière est exaucée, et votre femme concevra un fils ³ ». Il l'avoit donc demandé à Dieu ; et Jean, comme Samuel, fut le fruit de la prière. Mon âme, prie avec foi et persévérance, l'ange du Seigneur viendra ; une douce confiance se formera ; quelque lumière céleste apparôitra dans le cœur, et « Jean, » qui est la grâce, en sera le fruit. Il faut demander,

¹ Luc. I. 19. — ² Ibid. 9. — ³ Ibid. 13.

c'est un acte nécessaire de la soumission qu'on doit à Dieu, c'est une reconnaissance de sa puissance et de sa bonté : la confiance, qui est le fruit d'un pur et fidèle amour, s'y fait ressentir, c'est-à-dire qu'elle fait ressentir Dieu.

« Vous lui donnerez le nom de Jean ». Le même ange dit à Marie : « Vous aurez un fils et vous lui donnerez le nom de » *Jésus*¹ » : et l'imposition du nom de Jean, qui est ordonnée par l'ange est la préparation à un plus grand nom.

« Cet enfant vous mettra dans la joie et dans le ravissement ; et la multitude se réjouira à sa naissance² ». C'est ce que l'ange promet : c'est ce que nous verrons bientôt accompli.

« Il sera grand devant le Seigneur³ ». Le même ange, en annonçant Jésus-Christ, répète la même parole : « il sera » grand » ; mais il ajoute : « et il sera nommé le Fils du » Très-Haut⁴ ». Jésus sera grand comme le fils ; Jean sera grand comme un serviteur, comme un héraut qui marche devant son maître et inspire le respect à tout le monde. Jésus est grand par essence, et Jean sera grand par un éclat et un rejaillissement de la grandeur de Jésus. « Il ne boira point » de vin, ni de tout ce qui peut enivrer ; et il sera rempli » du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère⁵. » Commençons à voir dans Jean, le caractère de la pénitence et de l'abstinence. Seigneur, je le reconnois : c'est lui qui prépare les voies à Jésus, et la pénitence est sa vraie avant-courrière.

C'est aussi un caractère de nazaréen, c'est-à-dire, un caractère de saint, de s'abstenir du vin et de tout ce qui enivre. Tout ce qui flatte les sens et les transporte, est un obstacle à la sainteté : si vous évitez l'ivresse et la joie des sens, une autre ivresse vous sera donnée ; comme Jean, vous serez rempli du Saint-Esprit et transporté d'une joie céleste. Ne vous laissez donc point enivrer aux charmes des sens : n'attendez pas que le vin, que la joie du monde vous renverse entièrement la raison : dès que vous la goûtez, vous commencez à perdre le goût de la grâce, et vous êtes déjà tout troublé : une épaisse vapeur vous offusque les sens ; elle est douce,

¹ Luc. x. 31. — ² Ib. 14. — ³ Ib. 15. — ⁴ Ib. 32. — ⁵ Luc. i. 15.

il est vrai ; mais c'est par là qu'elle est pernicieuse ; tout se brouille dans notre cerveau ; et c'est hasard si nous ne tombons dans quelque étrange désordre. Fuyons, fuyons : « dès » que le vin commence à briller et à pétiller dans la coupe, il » nous trompe en flattant nos sens ; mais à la fin il nous mordra » comme une couleuvre, et son poison se portera jusqu'à notre » cœur ¹. »

V^e ÉLÉV. Suite des paroles de l'ange : l'effet de la prédication de saint Jean Baptiste est prédit.

« Il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur leur » Dieu ² ». Hélas ! étant déjà enfants d'Israël, avons-nous besoin d'être convertis ? Ne devons-nous pas avoir conservé la grâce ? Gémissons d'avoir besoin qu'on nous convertisse. Mais, hélas ! notre état est bien pire puisque même nous résistons à la grâce qui veut nous changer, et, plus durs que des pierres, nous ne voulons pas nous laisser convertir.

Le monde étoit dans un excès de corruption incompréhensible. La loi de Dieu n'étoit pas seulement méprisée, mais encore on répandoit dans le peuple des maximes opposées. Il falloit un nouvel Elie pour émouvoir les pécheurs ; il falloit le feu d'Elie pour purifier ces consciences gangrenées. Il y falloit « l'esprit et la vertu d'Elie ³ », l'efficace de ses discours et la merveille de ses exemples. Qui nous donnera un Elie pour nous convertir au Sauveur ; « pour lui préparer » les cœurs par la pénitence ; pour ramener l'ancienne discipline et faire « que les pères » reconnoissent « leurs enfants », par le soin qu'ils leur verront prendre de les imiter. Faisons revivre nos pères ; ressuscitons la foi d'Abraham ; réveillons cette vigueur apostolique de l'ancienne Église. Venez, Elie ; venez, prédicateur de l'Evangile, avec une céleste ferveur ; remuez, ébranlez les cœurs ; excitez l'esprit de pénitence ; remplissez-nous de terreur à la vue du juge qui doit venir. Qu'on le craigne afin qu'on l'aime.

O Dieu ! l'incrédulité règne sur la terre. On n'est plus méchant par faiblesse ; on l'est de dessein, on l'est par princi-

¹ Prov. XXIII, 31. 32. — ² Luc. I. 16. — ³ Ib. 17.

pes, par maximes. Envoyez-nous quelque Jean Baptiste qui confonde l'erreur, qui fasse voir que les incrédules sont des insensés. « Ramenez-les à la véritable prudence ces incrédules ¹ » et ces libertins de profession. La véritable prudence est de ne pas se croire soi-même, et de pratiquer ce que dit le sage : « Ne vous fiez pas à votre prudence ² ». Mais, Seigneur, confondez aussi l'imprudence de ceux qui disent qu'ils croient, encore qu'ils ne fassent rien de ce qu'ils croient. « Ramenez donc les incrédules » de toutes les sortes, « à la prudence des justes ». Les « justes » sont les seuls prudents, les seuls prévoyants, les seuls sages : ils ont la règle, ils la conservent ; ils ne sont pas humbles en parole, et orgueilleux en effet ; dévots par contenance, et en effet intéressés, vindicatifs, téméraires censeurs des autres, sans connoître, sans guérir leurs vices cachés.

VI^e ÉLÉV. Sur l'incrédulité de Zacharie.

« Zacharie répondit : Comment saurai-je la vérité de ces » paroles ? Je suis vieux, et ma femme est déjà avancée en » âge ³ ». Stérile dans son meilleur temps, comment pourrat-elle devenir féconde dans sa vieillesse ?

L'incrédulité de Zacharie fut suivie d'une punition manifeste. L'ange lui déclara qu'il « seroit muet ⁴ ». C'est un des endroits par où la prédiction de la conception du précurseur est inférieure à celle du maître, où il ne paroît que foi et obéissance. Dieu fit servir la faute et le châtiment du saint sacrificateur à la déclaration de son ouvrage : tout le peuple s'aperçut qu'il avait eu une vision dans le temple et par le long temps qu'il y demeura contre la coutume, et parce que, pour s'excuser, et aussi pour faire connoître l'œuvre de Dieu, il faisoit signe comme il pouvoit qu'il étoit devenu muet, pour avoir été incrédule à une céleste vision.

Profitons de cet exemple. Quand vous opérerez en moi pour me convertir, Seigneur, j'espérerai en votre grâce : je ne dirai pas, je suis stérile, je ne puis entreprendre un aussi grand ouvrage ; je ne serai pas de ceux dont parle saint Paul,

¹ Luc. I. 17. — ² Prov. III. 5. — ³ Luc. I. 18. — ⁴ Ib. 20. 21. 22.

qui, désespérant d'eux-mêmes, se livrent à toutes sortes de « désordres »¹ ; mais je dirai, au contraire, avec cet apôtre « Je puis tout en celui qui me fortifie »².

Dieu est fidèle et véritable, quoique les hommes soient incrédules ; et leur incrédulité n'anéantit pas la promesse de Dieu. Celle qu'il fit faire à Zacharie eut un prompt accomplissement : Elisabeth devint grosse miraculeusement, et il est dit « qu'elle se cacha cinq mois ; parce que c'est là » disoit-elle³, « ce que le Seigneur a fait en moi, lorsqu'il a » voulu me tirer de l'opprobre où j'étois devant les hommes » à cause de stérilité. Les grandes grâces demandent un grand recueillement pour être goûtées à loisir, et dans le silence et pour envoyer au ciel ses remerciements du fond de sa retraite. On ne laisse pas d'entrevoir qu'il entre dans celle d'Elisabeth durant cinq mois, et jusqu'à ce que sa grossesse parût, un secret dessein d'éviter les discours des hommes. Malgré le miracle qui rend féconde une stérile, la conception humaine a dans son fond quelque chose qu'il faut cacher, surtout dans un grand âge : et l'on sait ce que dit Sara dans une occasion semblable⁴. Mais nous allons voir une conception où il n'y a rien que de saint, et à la fois de miraculeux. Il falloit que le maître fût conçu d'une manière plus haute que celle du précurseur, et que le même ambassadeur qui fut l'ange saint Gabriel, en portant à la sainte Vierge une parole plus excellente et plus relevée, eût aussi un succès plus sublime et plus merveilleux.

XII^e SEMAINE.

I^{re} ÉLÉV. L'annonciation de la sainte Vierge : salut de l'ange.

« Au sixième mois de la grossesse d'Elisabeth, l'ange Gabriel fut envoyé dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une Vierge qu'un homme appelé Joseph, de la maison de David, avoit épousée; et le nom de la Vierge étoit Marie »⁵.

Dès que nous voyons l'ange saint Gabriel envoyé, nous devons attendre quelque excellente nouvelle sur la venue du-

¹ Ephes. iv. 19. — ² Philip. iv. 13. — ³ Luc. i. 24, 25. — ⁴ Gen. xviii. 10. 11. 12. 14. — ⁵ Luc. i. 26. 27.

Messie. Lorsque Dieu voulut apprendre à Daniel « homme » de desirs » l'arrivée prochaine du « Saint des saints », qui devoit être « oint et immolé¹ », le même ange fut envoyé à ce saint prophète. Nous venons encore de le voir envoyé à Zacharie; et à son seul nom nos desirs pour le Christ du Seigneur doivent se renouveler par de saints transports.

Ce n'est pas dans Jérusalem, la ville royale, ni dans le Temple qui en faisoit la grandeur, ni dans le sanctuaire qui en est la partie la plus sacrée, ni parmi les exercices les plus saints d'une fonction toute divine, ni à un homme aussi célèbre par sa vertu que par la dignité de sa charge, et par l'éclat d'une race sacerdotale, que ce saint ange est envoyé à cette fois. C'est dans une ville de Galilée, province des moins estimées, dans une petite ville dont il faut dire le nom à peine connu. C'est à la femme d'un homme, qui, comme elle, étoit à la vérité de la famille royale, mais réduit à un métier mécanique. Ce n'étoit pas une Elisabeth, dont la considération de son mari faisoit éclater la vertu. Il n'en étoit pas ainsi de la femme de Joseph, qui étoit choisie pour être le mère de Jésus; femme d'un artisan inconnu, d'un pauvre menuisier: l'ancienne tradition nous apprend qu'elle gagnoit elle-même sa vie par son travail: ce qui fait que Jésus-Christ est appelé par les Pères les plus anciens : *fabri et quæstuariæ Filius*.

Ce n'est point la femme d'un homme célèbre, et dont le nom fût connu: « elle avoit épousé un homme nommé Joseph, » et on l'appeloit Marie ». Ainsi, à l'extérieur, cette seconde ambassade de l'ange est bien moins illustre que l'autre. Mais voyons le fond; et nous y découvrirons quelque chose de bien plus élevé.

L'ange commence par ces mots d'un humble salutation : « Je vous salue, pleine de grâce » : très-agréable à Dieu, remplie de ses dons : « le Seigneur est avec vous, et vous » êtes bénie par dessus toutes les femmes². Ce discours est d'un ton beaucoup plus haut que celui qui fut adressé à Zacharie. On commence par lui dire « Ne craignez point », comme à un homme qu'on sait qui a sujet de craindre; et

¹ Dan. ix. 21 et seq. — ² Luc. i. 28. 29.

« vos prières », lui dit-on, « sont exaucées. » Mais ce qu'on annonce à Marie, elle ne pouvoit pas même l'avoir demandé, tant il y avoit de sublimité et d'excellence. Marie, humble, retirée, petite à ses yeux, ne pensoit pas seulement qu'un ange la pût saluer, et surtout par de si hautes paroles : c'est son humilité qui la jeta « dans le trouble ». Mais l'ange reprit aussitôt : « Ne craignez point, Marie ¹ ». Il n'avoit point commencé par là, comme on a vu qu'il fit à Zacharie; mais quand Marie eut montré son trouble causé par sa seule humilité, il fallut bien lui répondre : « Ne craignez point, Marie, vous » avez trouvé grâce devant le Seigneur : Vous concevrez » dans votre sein, et vous enfanterez un fils ². Votre conception miraculeuse sera suivie d'un enfantement aussi admirable. Il y en a qui conçoivent, mais qui n'enfantent jamais, qui n'ont que de stériles et infructueuses pensées. Mon Dieu ! à l'exemple de Marie, faites que conçoive et que j'enfante. Et qui dois-je enfanter, sinon Jésus-Christ ? « Je vous enfante », disoit saint Paul ³, « jusqu'à ce que Jésus-Christ soit » formé dans vous ». Tant que Jésus-Christ, c'est-à-dire, une vertu consommée, n'est pas en nous, ce n'est encore qu'une foible et imparfaite conception : il faut que Jésus-Christ noisse dans nos âmes par de véritables vertus, et accomplies selon la règle de l'Evangile.

Cet homme que, « Jésus aime ⁴ » quand il le vit si bien parler du précepte de l'amour divin, n'avoit encore pourtant qu'une simple et foible conception : et dès qu'il lui fallut quitter ses richesses qu'il aimoit, il se retira avec larmes, et abandonna l'ouvrage où Jésus l'avoit appelé. Celui qui vouloit encore « aller ensevelir son père, avant que de suivre le Sauveur ⁵ », ne l'avoit conçu qu'à demi; et quand on l'a enfanté, on ne connoît ni d'excuse, ni de retardement. On ne se laisse non plus rebuter par aucune difficulté. Et quand Jésus-Christ nous dit : « Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux leurs » nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ⁶ » : ceux qui cherchent encore un chevet, et le moindre repos dans les sens, n'ont pas enfanté Jésus. Ce qu'ils regardent

¹ Luc. i. 30. — ² Ibid. 31. — ³ Gal. vi. 19. — ⁴ Marc. x. 21 et seq. —

⁵ Matth. viii. 21. — ⁶ Ibid. 20.

comme grand, n'est qu'une imparfaite conception, un avorton qui ne voit jamais le jour.

II^e ÉLÉV. La conception et l'enfantement de Marie : le règne de son Fils et sa divinité.

« Vous concevrez un fils, et vous lui donnerez le nom de » *Jésus, de Sauveur* ». Il sera grand ¹, non pas à la manière de Jean, qui étoit grand comme le peut être un serviteur; mais celui-ci sera grand de la grandeur qui convient au Fils. Aussi l'appellera-t-on : « Le Fils du Très-Haut ² ». Et ce ne sera pas par une simple dénomination ou par adoption, comme les autres qui sont appelés « enfants de Dieu ». Il sera le Fils de Dieu effectivement, le Fils unique, le Fils par nature : c'est pourquoi on lui en donnera le nom avec une force particulière. Il ne faut pas croire que ce soit un terme diminutif, de dire que Jésus « sera appelé le Fils de Dieu ³ »; autrement on pourroit dire de même, que ce que dit l'ange, qu'Élisabeth « est appelée stérile ⁴ », est une espèce de diminution de la stérilité; au contraire, il faut entendre une véritable et entière stérilité.

Croyons donc que Jésus « est appelé Fils », parce qu'il l'est proprement, effectivement, naturellement, par conséquent uniquement; Dieu en qui tout est parfait, devant avoir un Fils parfait et par conséquent unique. Et c'est pourquoi « Dieu lui donnera le trône de David son père, » selon la chair. Ce trône que David même voyoit en esprit, lorsqu'il disoit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Soyez assis à » ma droite ⁵ »; c'est « son Fils et son Seigneur » tout ensemble. Ce trône de David, son père, n'est que la figure de celui que Dieu, qui « l'a engendré avant l'aurore ⁶ », lui prépare. « Il aura » donc « le trône de David son père, et il régnera » éternellement dans la maison de Jacob ⁷. Quel autre peut régner éternellement, qu'un Dieu à qui il est dit : « Votre » trône, ô Dieu, sera éternel ⁸ ? » Et c'est pourquoi on ne verra point la fin de son règne.

O Jésus ! dont le règne est éternel, en verra-t-on la fin

¹ Luc. I. 31. 32. — ² Ib. 32 — ³ Ib. 35. — ⁴ Ib. 36. — ⁵ Ps. CIX. 1. Matth. XXII. 43. 44. — ⁶ Ps. CIX. 3. — ⁷ Luc. I. 33. — ⁸ Ps. XLIX. 7. Heb. 1. 3.

dans mon cœur? Cesserai-je de vous obéir? Après avoir commencé selon l'esprit, finirai-je selon la chair? Me repentirai-je d'avoir bien fait? Me livrerai-je de nouveau au tentateur, après tant de saints efforts pour me retirer de ses mains? L'orgueil ravagera-t-il la moisson si prête à être recueillie? Non, il faut être de ceux dont il est écrit : « Ne » cessez point de travailler, parce que la moisson que vous » avez à recueillir ne doit point souffrir de défaillance ¹ ».

III^e ÉLÉV. La virginité de Marie : le Saint-Esprit survenu en elle : son Fils saint par son origine.

Dieu qui avoit prédestiné la sainte Vierge Marie pour l'associer à sa très-pure génération, lui inspira l'amour de la virginité dans un degré si éminent, que non-seulement elle en fit vœu, mais que, même après que l'ange lui eût déclaré quel Fils elle devoit concevoir, elle ne voulut point acheter l'honneur d'en être la mère au prix de sa virginité.

Elle répond donc à l'ange : « Comment donc cela se » fera-t-il, puisque je ne connois point d'homme ² » ? c'est-à-dire j'ai résolu de tout temps de n'en point connoître. Cette résolution marque dans Marie un goût exquis de la chasteté, et dans un degré si éminent, qu'elle est à l'épreuve non-seulement de toutes les promesses des hommes, mais encore de toutes celles de Dieu. Que pouvoit-il promettre de plus grand que son Fils, en la même qualité qu'il le possède lui-même, c'est-à-dire en la qualité de Fils? Elle est prête à le refuser s'il lui faut perdre sa virginité pour l'acquérir. Mais Dieu à qui cet amour acheva, pour ainsi dire, de gagner le cœur, lui fit dire par son ange : « Le Saint-Esprit surviendra » en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira ³ ». Dieu même vous tiendra lieu d'époux; il s'unira à votre corps; mais il faut pour cela qu'il soit plus pur que les rayons du soleil. Le très-pur ne s'unit qu'à la pureté; il conçoit son Fils seul dans son sein paternel, sans partager sa conception avec un autre; il ne veut, quand il le fait naître dans le temps,

¹ Gal. VI. 9. — ² Luc I. 34. — ³ Ib. I. 35.

le partager qu'avec une vierge, ni souffrir qu'il ait deux pères.

Virginité, quel est votre prix ! Vous seule pouvez faire une Mère de Dieu ; mais on vous estime encore plus qu'une si haute dignité.

« Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira ; et c'est pourquoi la chose sainte qui noîtra en vous, sera nommée le fils de Dieu¹. Qui nous racontera sa génération² ? » Elle est inexplicable et inénarrable. Écoutons néanmoins ce que l'ange nous en raconte par ordre de Dieu : « La vertu du Très-Haut vous couvrira ». Le Très-Haut, le Père céleste étendra en vous sa génération éternelle : il produira son Fils dans votre sein, et y composera de votre sang un corps si pur, que le Saint-Esprit sera seul capable de le former. En même temps ce divin Esprit y inspirera une âme, qui, n'ayant que lui pour auteur, sans le concours d'aucune autre chose, ne peut être que sainte. Cette âme et ce corps, par l'extension de la vertu générative de Dieu, seront unis à la personne du Fils de Dieu ; et dorénavant ce qu'on appellera le Fils de Dieu sera ce tout, composé du Fils de Dieu et de l'homme. Ainsi, « ce qui sortira de votre sein, sera » proprement et véritablement « appelé le Fils de Dieu ». Ce sera aussi « une chose sainte » par sa nature ; « sainte » : non d'une sainteté dérivée et accidentelle, mais substantivement : *Sanctum* ; ce qui ne peut convenir qu'à Dieu, qui seul est une chose sainte par nature. Et comme cette chose sainte, qui est le Verbe et le Fils de Dieu, s'unira personnellement à ce qui sera formé de votre sang, à l'âme qui y sera unie, selon les lois éternelles imposées à la nature par son créateur, ce tout, ce composé divin, sera tout ensemble le Fils de Dieu et le vôtre.

Voilà donc une nouvelle dignité créée sur la terre : c'est la dignité de mère de Dieu, qui enferme de si grandes grâces qu'il ne faut ni tenter ni espérer de les comprendre par sa pensée. La parfaite virginité de corps et d'esprit fait partie d'une dignité si éminente. Car si la concupiscence, qui

¹ Luc. 1 35. — ² Is. LIII. 8.

depuis le péché originel est inséparablement attachée à la conception des hommes, lorsqu'elle se fait à la manière ordinaire, s'étoit trouvée en celle-ci, Jésus-Christ auroit dû naturellement contracter cette souillure primitive, lui qui venoit pour l'effacer. Il falloit donc que Jésus-Christ fût fils d'une vierge, et qu'il fût conçu du Saint-Esprit. Ainsi donc Marie demeure vierge, et devient mère : Jésus-Christ n'appellera de père que Dieu, mais Dieu veut qu'il ait une mère sur la terre.

Chastes mystères du christianisme, qu'il faut être pur pour vous entendre ! Mais combien plus le faut-il être pour vous exprimer dans sa vie par la sincère pratique des vérités chrétiennes !

Nous ne sommes plus de la terre, nous, dont la foi est si haute ; « et notre conversation est dans les cieux ¹ ».

IV^e ÉLÈV. La conception de saint Jean Baptiste prépare à croire la conception de Jésus-Christ.

L'ange continue : « Et voilà que votre cousine Élisabeth a » elle-même conçu un fils dans sa vieillesse ; et c'est ici le » sixième mois de celle qui étoit appelée stérile » : et qui, par dessus la stérilité naturelle avoit encore celle de l'âge et de la vieillesse : « parce que rien n'est impossible à Dieu ² ». Marie n'avoit pas besoin qu'on lui alléguât des exemples de la toute-puissance divine ; et c'est pour nous, à qui le mystère de son annonce devoit être révélé, que l'ange apporte cet exemple. Dieu vouloit néanmoins que la sainte Vierge connût la conception de saint Jean Baptiste, à cause du grand mystère qu'il nous préparoit, par la connoissance qu'on lui donne de ce miracle.

Marie fut transportée en admiration de la puissance divine dans tous ses degrés. Elle vit que par le miracle souvent répété, de rendre fécondes les stériles, il avoit voulu préparer le monde au miracle unique et nouveau de l'enfantement d'une vierge ; et transportée en esprit d'une sainte joie par la merveille que Dieu vouloit opérer en elle, elle dit d'une

¹ Philip. III. 20. — ² Luc. I. 36. 37.

voix soumise : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit » fait selon votre parole ¹ ».

V^e ÉLÉV. Sur ces paroles : « Je suis la servante du Seigneur ».

Dieu n'avoit pas besoin du consentement et de l'obéissance de la sainte Vierge, pour faire d'elle ce qu'il vouloit, ni pour en faire notre Jésus-Christ, et en former dans ses entrailles le corps qu'il vouloit unir à la personne de son Fils ; mais il vouloit donner au monde de grands exemples, et que le grand mystère de l'Incarnation fût accompagné de toutes sortes de vertus dans tous ceux qui y avoient part. C'est ce qui a mis dans la sainte Vierge et dans saint Joseph, son chaste époux, les vertus que l'Évangile nous fait admirer.

Il y a encore ici un plus haut mystère. La désobéissance d'Ève notre mère, son incrédulité envers Dieu, sa malheureuse crédulité à l'ange trompeur, étoit entrée dans l'ouvrage de notre perte ; et Dieu a voulu aussi, par une sainte opposition, que l'obéissance de Marie et son humble foi entrât dans l'ouvrage de notre rédemption. En sorte que notre nature fût réparée par tout ce qui avoit concouru à sa perte, et que nous eussions une nouvelle Ève en Marie, comme nous avons en Jésus-Christ un nouvel Adam, afin que nous puissions dire à cette Vierge avec de saints gémissements : Nous criions à vous, misérables bannis, enfants d'Ève, en gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes : offrez-les à votre cher Fils, et nous montrez à la fin ce béni fruit de vos entrailles que nous avons reçu par votre moyen.

C'est ici le solide fondement de la grande dévotion que l'Église a toujours eue pour la sainte Vierge. Elle a la même part à notre salut qu'Ève a eue à notre perte. C'est une doctrine reçue dans toute l'Église catholique par une tradition qui remonte jusqu'à l'origine du christianisme. Elle se développera dans toute la suite des mystères de l'Évangile. Entrons donc dans la profondeur de ce dessein ; imitons l'obéissance de Marie : c'est par elle que le genre humain est sauvé, et que, selon l'ancienne promesse, « la tête du serpent est » écrasée ² ».

¹ Luc. I. 38. — ² Gen. III. 15.

VI^e ÉLÉV. Trois vertus principales de la sainte Vierge dans son annonce.

La sainte virginité devoit être la première disposition pour faire une Mère de Dieu. Car il falloit une pureté au dessus de celle des anges, pour être unie au Père éternel, pour produire le même Fils que lui. Il falloit aussi être disposée par la même pureté à recevoir la vertu d'en haut, et le Saint-Esprit survenant. Cette haute résolution de renoncer à jamais à toute la joie des sens, comme si on étoit sans corps; c'est ce qui fait une vierge, et qui préparoit sur la terre une Mère au Fils de Dieu. Mais tout cela, ce n'étoit rien sans l'humilité. Les mauvais anges étoient chastes; mais avec toute leur chasteté, parce qu'ils étoient superbes, Dieu les a repoussés jusqu'aux enfers. Il falloit donc que Marie fût humble, autant que ces rebelles ont été superbes; et c'est ce qui lui a fait dire : « Je suis la servante du Seigneur¹ ». Il ne falloit rien moins pour la faire mère. Mais la dernière disposition étoit la foi. Car il falloit concevoir le Fils de Dieu dans son esprit, avant de le concevoir dans son corps; et cette conception dans l'esprit, étoit l'ouvrage de la seule foi : « Qu'il me soit » fait selon votre parole ». Par là donc cette parole entra dans la sainte Vierge comme une semence céleste; et la recevoir en soi, qu'étoit-ce autre chose que de concevoir le Verbe en esprit?

Ayons donc une ferme foi, et espérons tout de la bonté et de la promesse divine. Le Verbe s'incorporera à nous, et par cette espèce d'incarnation, nous participerons à la dignité de la Mère de Dieu, conformément à cette sentence du Sauveur : « Celui qui écoute la parole de Dieu et qui fait sa volonté, est » mon frère, ma sœur et ma mère² ». Tel est donc le fondement de la gloire de la sainte Vierge. La suite développera d'autres effets de la prédestination de cette Vierge, mère de Dieu, et ce seront les effets du Verbe de Dieu en elle et en nous. Mais avant que de contempler les effets d'un si saint auteur, il faut auparavant en contempler la grandeur en elle-même.

¹ Luc. 1. 38. — ² Ib. VIII. 21.

VII^e ÉLÉV. Jésus-Christ devant tous les temps : la théologie de saint Jean l'Évangéliste.

Où vais-je me perdre, dans quelle profondeur, dans quel abîme ! Jésus-Christ avant tous les temps peut-il être l'objet de nos connoissances ? Sans doute, puisque c'est à nous qu'est adressé l'Évangile. Allons, marchons sous la conduite de l'aigle des évangélistes, du bien-aimé parmi les disciples, d'un autre Jean que Jean Baptiste, de Jean « enfant du » tonnerre¹, qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque par un rapide vol fendait les airs, perçant les nues, s'élevant au dessus des anges, des vertus, des chérubins et des séraphins, il entonne son Évangile par ces mots : « Au commencement étoit le » Verbe² ». C'est par où il commence à faire connoître Jésus-Christ. Hommes, ne vous arrêtez pas à ce que vous voyez commencer dans l'annonciation de Marie. Dites avec moi : « Au » commencement étoit le Verbe ». Pourquoi parler du commencement, puisqu'il s'agit de celui qui n'a point de commencement ? C'est pour dire qu'au commencement, dès l'origine des choses, « il étoit », il ne commençoit pas : « il » étoit », on ne le créoit pas, on ne le faisoit pas : « il » étoit ». Et qu'étoit-il ? Qu'étoit celui qui, sans être fait, et sans avoir de commencement, quand Dieu commença tout, étoit déjà ? Etoit-ce une matière confuse que Dieu commençoit à travailler, à mouvoir, à former ? Non, ce qui étoit au commencement, « étoit le Verbe », la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse, le discours intérieur : *sermo* : discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par raisonnement : mais discours où est substantiellement toute vérité, et qui est la vérité même.

Où suis-je ? Que vois-je ? Qu'entends-je ? Tais-toi, ma raison : et sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue, sans le secours d'un air battu, ou d'une imagination agitée, sans trouble, sans

¹ Marc. III. 17. — ² Joan. I. 1.

effort humain, disons au dedans, disons par la foi avec un entendement, mais captivé et assujéti : « Au commencement », sans commencement, avant tout commencement, au dessus de tout commencement, « étoit » celui qui est et qui subsiste toujours : « le Verbe », la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu.

« Il étoit », il subsistait ; mais non comme quelque chose détaché de Dieu : car « il étoit en Dieu ». Et comment expliquerons-nous : « être en Dieu », est-ce y être d'une manière accidentelle, comme notre pensée est en nous ? Non : le Verbe n'est pas en Dieu de cette sorte. Comment donc ? Comment expliquerons-nous ce que dit notre aigle, notre évangéliste ? « Le Verbe étoit chez Dieu » : *apud Deum*, pour dire qu'il n'étoit pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte Dieu, mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant, comme étant en Dieu une personne, et une autre personne que ce Dieu en qui il est. Et cette personne étoit une personne divine : elle « étoit Dieu »². Comment Dieu ? Etoit-ce Dieu sans origine ? Non : car ce Dieu est Fils de Dieu, est Fils unique, comme saint Jean l'appellera bientôt. « Nous avons », dit-il, « vu sa » gloire comme la gloire du Fils unique³. Ce Verbe donc qui est en Dieu, qui demeure en Dieu, qui subsiste en Dieu qui, en Dieu, est une personne sortie de Dieu même et y demeurant ; toujours produit, toujours dans son sein, ainsi que nous le verrons sur ces paroles : *Unigenitus Filius qui est in sinu Patris* : « Le Fils unique qui est dans le sein du » Père⁴. Il en est produit, puisqu'il est Fils ; il y demeure, parce qu'il est la pensée éternellement subsistante. Dieu comme lui ; car le Verbe étoit Dieu : Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu : « Dieu », comme lui, « au dessus de tout, béni aux siècles des siècles. Amen. » Il est ainsi, dit saint Paul⁵.

Ah ! je me perds, je n'en puis plus : je ne puis plus dire « qu'Amen ; il est ainsi » mon cœur dit : « Il est ainsi ; » Amen ». Quel silence ! quelle admiration ! quel étonnement ! quelle nouvelle lumière ! mais quelle ignorance ! Je ne

¹ Joan. I. 2. — ² Ib. — ³ Ib. 14. — ⁴ Ib. 44. — ⁵ Rom. ix. 5.

vois rien, et je vois tout. Je vois ce Dieu qui étoit au commencement, qui subsistoit dans le sein de Dieu ; et je ne le vois pas. « Amen ; il est ainsi ». Voilà tout ce qui me reste de tout le discours que je viens de faire, un simple et irrévocable acquiescement par amour, à la vérité que la foi me montre. Amen, amen, amen. Encore une fois : Amen. A jamais : Amen.

VIII^e ÉLÉV. Suite de l'Évangile de saint Jean.

« Le Verbe au commencement étoit » subsistant « en Dieu ¹ ». Remontez au commencement de toutes choses ; poussez vos pensées le plus loin que vous pouvez : allez au commencement du genre humain : « il étoit ² » *hoc erat*. Allez, au premier jour, lorsque Dieu dit : Que la lumière soit ; « il étoit » *hoc erat*. Remontez, élevez-vous avant tous les jours au dessus de ce premier jour, lorsque tout étoit confusion et ténèbres, *hoc erat*, « il étoit ». Lorsque les anges furent créés dans la vérité, en laquelle Satan et ses sectateurs ne demeurèrent point, « il étoit », *hoc erat*. « Au commencement », avant tout ce qui a pris commencement, *hoc erat*. Il étoit seul, en son Père, auprès de son Père, au sein de son Père. « Il » étoit », et qu'étoit-il ? qui le pourroit dire ? « Qui nous ra- » contera », qui nous expliquera « sa génération ³ ? Il étoit » : car comme son Père, il « est celui qui est ⁴ ; il est le parfait ; il est l'existant, le subsistant, et l'être même. « Mais qu'étoit-il ? qui le sait ? On ne sait rien autre chose, sinon « qu'il étoit » ; c'est-à-dire « qu'il étoit ; » mais qu'il étoit engendré de Dieu ; subsistant en Dieu, c'est-à-dire qu'il étoit Dieu, et qu'il étoit Fils.

Où voyez-vous qu'il étoit ? « Toutes choses ont été faites » par lui, et sans lui, rien n'a été fait de tout ce qui a été » fait ». Concevons, si nous pouvons, la différence de celui qui étoit, d'avec tout ce qui a été fait. Entre celui qui étoit, et par qui tout a été fait, et être fait, quelle immense distance de ces deux choses ! Être et faire, c'est ce qui convient au Verbe : « être fait », c'est ce qui convient à la créature. Il étoit donc comme celui par qui devoit être fait tout ce qui a

¹ Joan. I. 2. — ² Ib. 1. — ³ Is. LIII. 8. — ⁴ Exod. III. 14.

été fait; et sans qui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait? Quelle force, quelle netteté pour exprimer clairement que tout est fait par le Verbe! Tout par lui, rien sans lui: que reste-t-il au langage humain pour exprimer que le Verbe est le créateur de tout, ou, ce qui est la même chose, que Dieu est le créateur de tout par le Verbe? Car il est créateur de tout, non point par effort, mais par un simple commandement et par sa parole, comme il est écrit dans la Genèse¹, et conformément à ce verset de David: « Il a dit, et tout a » été fait. Il a commandé, et tout a été créé² ».

N'entendons donc point par ce « par », quelque chose de matériel et de ministériel. « Tout a été fait par le Verbe », comme tout être intelligent agit et fait ce qu'il fait, par sa raison, par sa pensée, par sa sagesse. C'est pourquoi, s'il est dit ici que « Dieu fait tout par son Verbe », qui est sa sagesse et sa pensée, il est dit ailleurs, que « la sagesse éternelle » qu'il a engendrée en son sein, et qui a été conçue et enfantée avant les collines, est avec lui, avec lui ordonne et arrange tout, se joue en sa présence, et se délecte par la facilité et variété de ses desseins et de ses ouvrages³ ». Ce qui a fait dire à Moïse, que « Dieu vit ce qu'il avoit fait » par son commandement qui est son Verbe; qu'il en fut content, et « vit qu'il étoit bon et très-bon⁴ ». Où vit-il cette bonté des choses qu'il avoit faites, si ce n'est dans la bonté même de la sagesse et de la pensée où il les avoit destinées et ordonnées? C'est pourquoi aussi il est dit, « qu'il a possédé », c'est-à-dire, qu'il a engendré, qu'il a conçu, qu'il a enfanté « sa sagesse », en laquelle il a vu et ordonné « le commencement de ses voies⁵ ». Il s'est délecté en elle; il en a fait son plaisir; et cette éternelle sagesse, pleine de bonté et infiniment bienfaisante, a fait son plaisir, ses délices, d'être, de converser avec les hommes. Ce qui s'est accompli parfaitement, lorsque le Verbe s'est fait homme, « s'est fait chair », s'est incarné, et « qu'il a fait sa demeure au milieu de nous⁶ ».

Délectons-nous donc aussi dans le Verbe, dans la pensée, dans la sagesse de Dieu. Écoutons la parole, qui nous parle,

¹ Gen. 1. 3. 6. et seq. — ² Ps. xxxii. 9. — ³ Prov. viii. 22. 23. et seq. — ⁴ Gen. 1. 13. 21. 25. 31. — ⁵ Prov. viii. 22. — ⁶ Joan. 1. 14.

dans un profond et admirable silence. Prêtons-lui l'oreille du cœur. Disons-lui comme Samuel : « Parlez, Seigneur, parce » que votre serviteur écoute ¹ ». Aimons la prière, la communication, la familiarité avec Dieu. Qui sera celui qui, s'imposant silence à soi-même, et à tout ce qui n'est pas Dieu, laissera doucement écouler son cœur vers le Verbe, vers la sagesse éternelle, surtout depuis « qu'il s'est fait homme, » qu'il a établi sa demeure au milieu de nous » ? En nous-mêmes, *in nobis*, dans ce qu'il y a de plus intime en nous, selon ce qui est écrit : « Il a enseigné la sagesse à Jacob son » serviteur, et à Israël son bien-aimé. Après il a été vu sur » la terre, et a conversé avec les hommes ² ».

Que de vertus doivent naître de ce commerce avec Dieu et avec son Verbe ! Quelle humilité ! quelle abnégation de soi-même ! quel dévouement ! quel amour envers la vérité ! quelle cordialité ! quelle candeur ! Que notre discours soit en simplicité et sans faste, « cela est, cela n'est pas ³ » ; et que nous soyons vrais en tout, puisque « la vérité a établi sa demeure » en nous ⁴ ».

IX^e ÉLÉV. La vie dans le Verbe : l'illumination de tous les hommes.

« En lui étoit la vie, et la vie étoit la lumière des hommes ⁵ ». On appelle vie dans les plantes, croître, pousser des feuilles, des boutons, des fruits. Que cette vie est grossière ! qu'elle est morte ! On appelle vie, voir, goûter, sentir, aller deçà et delà, comme on est poussé. Que cette vie est animale et muette ! On appelle vie, entendre, connoître, se connoître soi-même, connoître Dieu, le vouloir, l'aimer, vouloir être heureux en lui, l'être par sa jouissance : c'est la véritable vie. Mais quelle en est la source ? Qui est-ce qui se connoît, qui s'aime soi-même, et qui jouit de soi-même, si ce n'est le Verbe ? En lui donc étoit la vie. Mais d'où vient-elle, si ce n'est de son éternelle et vive génération ? Sorti vivant d'un Père vivant, dont il a lui-même prononcé : « Comme le Père a la vie en soi, il a aussi donné à son » Fils d'avoir la vie en soi ⁶ ». Il ne lui a pas donné la vie

¹ I. Reg. III. 10. — ² Baruc. III. 37. 38. — ³ Matth. V. 37. — ⁴ I. Joan. IV. 12. — ⁵ Joan. I. 14. — ⁶ Joan. V. 26.

comme tirée du néant; il lui a donné la vie de sa vive et propre substance : et comme il est source de vie, il a donné à son Fils d'être une source de vie. Aussi cette vie de l'intelligence est « la lumière qui éclaire tous les hommes ». C'est de la vie de l'intelligence, de la lumière du Verbe, qu'est sortie toute intelligence et toute lumière.

Cette lumière de vie a lui dans le ciel, dans la splendeur des saints, sur les montagnes, sur les esprits élevés, sur les anges; mais elle a voulu aussi luire parmi les hommes, qui s'en étoient retirés. Elle s'en est approchée : et afin de les éclairer, elle leur a porté le flambeau jusqu'aux yeux par la prédication de l'Evangile. Ainsi « la lumière luit parmi les » ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise¹. Un peu- » ple qui habitoit dans les ténèbres a vu une grande lumière. » La lumière s'est levée sur ceux qui étoient assis dans les » ténèbres et dans l'ombre de la mort² ».

« La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont » pas comprise ». Les âmes superbes n'ont point compris l'humilité de Jésus-Christ. Les âmes aveuglées par leurs passions n'ont point compris Jésus-Christ, qui n'avoit en vue que la volonté de son Père. Les âmes curieuses, qui veulent voir pour le plaisir de voir et de connoître, et non pas pour régler leurs mœurs et mortifier leurs cupidités, n'ont rien compris en Jésus-Christ, « qui a commencé par faire », et qui après « a enseigné³ ». Les malheureux mortels « ont voulu se ré- » jouir par la lumière⁴ », et non pas laisser embraser leurs cœurs « du feu que Jésus-Christ venoit allumer⁵ ». Les âmes intéressées, toutes enveloppées dans elles-mêmes, n'ont pas compris Jésus-Christ, ni le précepte céleste de se renoncer soi-même. « La lumière est venue, et les ténèbres n'y ont » rien compris ». Mais la lumière du moins l'a-t-elle compris ? Ceux qui disoient : « Nous voyons⁶ », et qui s'aveugloient eux-mêmes par leur présomption, ont-ils mieux compris Jésus-Christ ? Non, les prêtres ne l'ont pas compris. Les pharisiens ne l'ont pas compris. Les docteurs de la loi ne l'ont pas compris. Jésus-Christ leur a été une

¹ Joan. i. 5. — ² Matth. iv. 16. — ³ Act. i. 1. — ⁴ Joan. v. 35. —
⁵ Luc. xii. 49. — ⁶ Joan. ix. 39. 40. 41.

énigme. Ils n'ont pu souffrir la vérité, qui les humilioit, les reprenoit, les condamnoit; et à leur tour ils ont condamné, ils ont tourmenté, contredit, crucifié la vérité même.

Le comprenons-nous, nous qui nous disons ses disciples, et qui cependant voulons plaire aux hommes, nous plaire à nous-mêmes, qui sommes des hommes, et des hommes si corrompus? Humilions-nous, et disons: La lumière luit encore tous les jours dans les ténèbres par la foi et par l'Évangile; mais les ténèbres n'y ont rien compris; et Jésus-Christ ne trouve point d'imitateurs.

X^e ÉLÉV. Comment de toute éternité tout étoit vie dans le Verbe.

Il y a, dans ce verset de saint Jean, une variété de ponctuation qui se trouve non-seulement dans nos exemplaires, mais encore dans ceux des Pères. Plusieurs d'eux ont lu: « Ce qui a été fait étoit vie en lui: *Quod factum est in ipso vita » erat* ¹ ». Recevons toutes les lumières que l'Évangile nous présente. Nous voyons ici que tout, et même les choses inanimées qui n'ont point de vie en elles-mêmes, étoient vie dans le Verbe divin par son idée et par sa pensée éternelle.

Ainsi un temple, un palais, qui ne sont qu'un amas de bois et de pierres, où rien n'est vivant, ont quelque chose de vivant dans l'idée et dans le dessein de leur architecte. Tout est donc vie dans le Verbe, qui est l'idée sur laquelle le grand Architecte a fait le monde. Tout y est vie, parce que tout y est sagesse, tout y est sagesse, parce que tout y est ordonné et mis en son rang. L'ordre est une espèce de vie de l'univers. Cette vie est répandue sur toutes ses parties; et leur correspondance mutuelle entre elles, et dans tout leur tout, est comme l'âme et la vie du monde matériel, qui porte l'empreinte de la vie et de la sagesse de Dieu.

Apprenons à regarder toutes choses en ce bel endroit, où « tout est vie ». Accoutumons à rapporter tout ce qui arrive à sa source. Tout est ordonné de Dieu. Tout est vie, tout est sagesse de ce côté-là. Dans tous les biens et dans tous les maux

¹ Joan. 1. 3. 4.

qui nous arrivent, disons : Tout est animé par la sagesse de Dieu ; rien ne vient au hasard. Le péché même, qui en soi est incapable de règle, puisqu'il est le dérèglement essentiel, et qui par cette raison ne peut venir de l'ordre de Dieu ni de sa sagesse, par sa sagesse est réduit à l'ordre, quand il est joint avec le supplice ; et quand Dieu, malgré le péché et son énorme et infinie laideur, en tire le bien qu'il veut.

Régnez, ô Verbe ! « en qui tout est vie », régnez sur nous. Tout aussi est vie en nous à notre manière. Les choses inanimées que nous voyons, lorsque nous les concevons, deviennent vie dans notre intelligence. C'est vous qui l'avez imprimée en nous ; et c'est un des traits de votre divine ressemblance de votre image à laquelle vous nous avez faits. Elevons-nous à notre modèle ; croyons que tout ce que Dieu fait et tout ce qu'il permet, c'est par sagesse et par raison qu'il le fait et qu'il le permet. Agissons ainsi en tout avec sagesse, et croyons que notre sagesse est d'être soumis à la sienne.

XI^e ÉLÉV. Pourquoi il est fait mention de saint Jean Baptiste au commencement de cet Évangile.

« Il y eut un homme envoyé de Dieu, de qui le nom étoit » Jean ¹ ». Ce commencement de l'Évangile de saint Jean est comme une préface de cet Évangile, et un abrégé mystérieux de toute son économie. Toute l'économie de l'évangile est, que le Verbe est Dieu éternellement : que dans le temps il s'est fait homme : que les uns ont cru en lui et les autres non : que ceux qui y ont cru sont enfants de Dieu par la foi, et que ceux qui ne croient pas n'ont à imputer qu'à eux-mêmes leur propre malheur. Car Jésus-Christ, qui est venu parmi les ténèbres, y a apporté avec lui, dans ses exemples, dans ses miracles et dans sa doctrine, une lumière capable de dissiper cette nuit. Non content de cette lumière, comme les hommes avec leur infirmité n'auroient pu envisager cette lumière en elle-même, Dieu, pour ne rien omettre, et afin que rien ne manquât à leurs foibles yeux, pour les préparer à profiter de

¹ JOH. I. 6.

la lumière qu'il leur offroit, et les y rendre attentifs, a envoyé Jean Baptiste, qui, n'étant pas la lumière, l'a montrée aux hommes, en disant : « Voilà l'agneau de Dieu », voilà « celui » qui est avant moi, et dont je prépare les voies : voilà « celui » qui est plus grand que moi, et de qui je ne suis pas digne de » délier les souliers¹ ». Toute bonne pensée qui nous sauve, a toujours son précurseur. Ce n'est point une maladie, une perte, une affliction, qui nous sauve par elle-même. C'est un précurseur de quelque chose de mieux. Le monde me méprisera, ou ne m'honorera pas autant que mon orgueil le desire. Je le méprise à mon tour ; je m'en dégoûte. Ce dégoût est le précurseur de l'attrait céleste qui m'unit à Dieu. Cette profonde mélancolie où je suis jeté, je ne sais comment, dans les détresses de cette vie, est un précurseur qui me prépare à la lumière. Viendra tout à coup le trait divin, qui, préparé de cette manière, fera son effet. Les terreurs des jugements de Dieu, qui ne me laissent de repos ni nuit ni jour, sont un autre précurseur : c'est Jean qui crie dans le désert : Venez, Jésus, venez dans mon âme, et tirez-la après vous par un chaste et fidèle amour.

XII^e ÉLÉV. La lumière de Jésus-Christ s'étend à tout le monde.

« La véritable lumière qui éclaire tout homme venant au » monde étoit » au milieu de nous : mais sans y être aperçue. « Il étoit au milieu du monde », celui qui étoit cette lumière, « et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. » Il est venu chez soi », dans son propre bien, « et les siens » ne l'ont pas reçu² ». Les siens ne l'ont pas reçu : en un autre sens, les siens l'ont reçu : les siens qu'il avoit touchés d'un certain instinct de grâce, l'ont reçu. Les pécheurs qu'il appela quittèrent tout pour le suivre. Un publicain le suivit à la première parole. Tous les humbles l'ont suivi : et ce sont là vraiment les siens. Les superbes, les faux sages, les Phariséens, qui sont à lui par la création sont aussi les siens ; car il les a faits : et il a fait comme créateur ce monde incrédule qui n'a pas voulu le connoître. O Jésus ! je serois comme eux

¹ Joan. I. 27. 29. — ² Ib. 9. 10. 11.

si vous ne m'aviez converti. Achevez : tirez-moi du monde que vous avez fait , mais dont vous n'avez point fait la corruption. Tout y est curiosité, avarice, « concupiscence des yeux » : impureté et « concupiscence de la chair¹ » ; et « orgueil de la vie », orgueil dont toute la vie est infectée. O Jésus envoyez-moi un de vos célestes « pêcheurs² », qui me tire de cette mer de corruption , et me prenne dans vos filets par votre parole.

XIII^e ÉLÈV. Jésus-Christ de qui reçu , et comment.

« Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu , le pouvoir d'être » faits enfants de Dieu , à ceux qui croient en son nom³ ». Croire au nom de Jésus-Christ, c'est le reconnoître pour le Christ, pour le Fils de Dieu, pour son Verbe qui étoit avant tous les temps, et qui s'est fait homme. Etre prêt à son seul nom , et pour la seule gloire de ce nom sacré, à tout faire , à tout entreprendre , à tout souffrir , voilà ce que c'est que croire au nom de Jésus-Christ. « Il a donné le pouvoir à ceux » qui y croient, d'être faits enfants de Dieu ». Admirable pouvoir qui nous est donné ! il faut que nous concourions à cette glorieuse qualité d'enfants de Dieu , par le pouvoir qui nous est donné de le devenir. Et comment y concourons-nous, si ce n'est par la pureté et simplicité de notre foi ? Par ce pouvoir il nous est donné de devenir enfants de Dieu, par la grâce, en attendant que nous le devenions par la gloire, et que nous soyons « enfants de Dieu, étant enfants de résurrection », comme dit le Sauveur lui-même⁴. Portons donc dignement le nom d'enfants de Dieu. Portons le nom du Christ. Soyons des chrétiens dignes de ce nom. Souffrons tout pour le porter dignement. « Que personne parmi nous ne souffre comme in- » juste, comme médisant, comme voleur », ou de la réputation du prochain ou de ses biens : « Mais si nous souffrons comme » chrétiens pour la gloire du nom de » Jésus, si nous souffrons à ce titre nous sommes heureux. Glorifions-nous en ce nom⁵ ». Portons courageusement, mais en même temps humblement, toute « la persécution » que le monde fait « à ceux qui veulent

¹ I. Joan. II. 16. — ² Matth. IV. 19. — ³ Joan. I. 12. — ⁴ Luc. XX. 36.
— ⁵ I. Pet. IV. 15. 16.

« vraiment être vertueux¹. » Soyons doux, et non pas fiers parmi les souffrances. N'étalons point un courage hardi et superbe, mais disons avec saint Paul : « Je puis tout en celui qui me fortifie² ». C'est ce que doivent faire ceux à qui il a donné ce pouvoir céleste de devenir ses enfants.

XIV^e ÉLÉV. Comment on devient enfants de Dieu.

« Ils ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu³ ». Quoiqu'il nous ait donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, et que nous concourions à notre génération par la foi, dans le fond pourtant elle vient de Dieu, qui met en nous cette céleste semence de sa parole, non de celle qui frappe les oreilles, mais de celle qui s'insinue secrètement dans les cœurs. Ouvrons-nous donc à cette parole dès qu'elle commence à se faire sentir, dès qu'une suavité, une vérité, un goût, un instinct céleste, commence en nous, et que nous sentons quelque chose qui veut être supérieur au monde, et nous inspirer tout ensemble et le dégoût de ce qui passe et qui n'est pas, et le goût de ce qui ne passe point et qui est toujours. Laissons-nous conduire; secondons ce doux effet que Dieu opère en nous pour nous attirer à lui.

Ce n'est point suivant la chair et le sang que nous concevons ces chastes desirs. Ce n'est point par le mélange du sang, par le commerce de la chair, par sa volonté et par ses desirs, ni par la volonté de l'homme, que nous devenons enfants de Dieu. Notre naissance est une naissance virginale. Dieu seul nous fait naître de nouveau comme ses enfants.

Disons donc avec saint Paul : « Quand il a plu à celui qui m'a séparé du monde, incontinent je n'ai plus acquiescé à la chair et au sang⁴. » Je me suis détaché des sens et de la nature « incontinent. Incontinent » : la grâce ne peut souffrir de retardement; elle se retire des âmes languissantes et paresseuses. L'épouse fait la sourde à sa voix, et tarde à se lever pour lui ouvrir; elle court pourtant à la fin⁵. Il n'est plus temps, il s'est retiré; rapide dans sa fuite autant qu'il étoit

¹ H. Tim. III. 12. — ² Philip. IV. 13. — ³ Joan. I. 13. — ⁴ Gal. I. 15. — ⁵ Cant. V, 2. 3. 5. 6.

vif dans sa poursuite. « Tirez-moi , et nous courrons¹. » Dès la première touche , il faut courir , et ne languir jamais dans notre course.

XV^e ÉLÉV. Sur ces paroles : « Le Verbe a été fait chair. » Le Verbe fait chair est la cause de la renaissance qui nous fait enfants de Dieu.

Après avoir proposé toutes ces grâces des nouveaux enfants que la foi en Jésus-Christ donne à Dieu , saint Jean retourne à la source d'un si grand bienfait : « Et le Verbe a été fait chair, » et il a habité parmi nous ; il y a fait sa demeure , et nous » avons vu sa gloire , comme la gloire du Fils unique du » Père , plein de grâce et de vérité² ». Pour nous faire devenir enfants de Dieu , il a fallu que son Fils unique se fît homme , C'est par le « Fils unique » et naturel , que nous devons recevoir l'esprit d'adoption. Cette nouvelle filiation , qui nous est venue , n'a pu être qu'un écoulement et une participation de la filiation véritable et naturelle. Le Fils est venu à nous , et nous avons vu sa gloire. « Il étoit la lumière » ; et c'est par l'éclat et le rejaillissement de cette lumière que nous avons été régénérés. « Il étoit la lumière qui éclaire tout » homme qui vient au monde » : il éclaire jusqu'aux enfants qui viennent au monde , en leur communiquant la raison , qui , tout offusquée qu'elle est , est néanmoins une lumière et se développera avec le temps.

Mais voici une autre lumière , par laquelle il vient encore éclairer le monde , c'est celle de son Evangile qu'il offre encore à tout le monde et jusqu'aux enfants qu'il éclaire par le baptême : et quand il nous régénère et nous fait enfants de Dieu , que fait-il autre chose que de faire nôtre sa lumière dans nos cœurs , par laquelle nous le voyons plein de grâce et de vérité : de grâce par ses miracles , de vérité par sa parole ; de grâce et de vérité par l'un et par l'autre : car sa grâce qui nous ouvre les yeux , précède en nous la vérité qui les contente. « Dieu qui par son commandement a fait sortir » la lumière des ténèbres , a rayonné dans nos cœurs pour » nous faire voir la clarté de la science de Dieu sur la face » de » Jésus-Christ³. Nous sommes donc enfants de Dieu , parce

¹ Cant. 1. 3. — ² Joan. 1. 14. — ³ II. Cor. xv. 6.

que nous sommes enfants de lumière. Marchons comme enfants de lumière. Ne désirons point la vaine gloire, ni la pompe trompeuse de la grandeur humaine. Tout y est faux, tout y est ténèbres. Le monde qui nous veut plaire n'a point de grâce. Jésus-Christ seul « plein de grâce et de vérité ¹ » sait remplir les cœurs, et seul les doit attirer. « La grâce est répandue » sur ses lèvres et sur ses paroles ². Tout plaît en lui jusqu'à sa croix; car c'est là qu'éclate son obéissance, sa libéralité, sa grâce, sa rédemption, son salut. Tout le reste est moins que rien. Jésus-Christ seul est « plein de grâce et de vérité ». C'est pour nous qu'il en est plein; et tous « nous recevons » tout de sa plénitude ³.

XVI^e ÉLEV. Comment l'être convient à Jésus-Christ, et ce qu'il a été fait.

Après avoir lu attentivement le commencement admirable de l'évangile de saint Jean, comme un abrégé mystérieux de toute l'économie de l'Évangile; faisons une réflexion générale sur cette théologie du disciple bien-aimé. Tout se réduit à bien connaître ce que c'est « qu'être », et ce que c'est « qu'être fait ».

Être, c'est ce qui convient au Verbe avant tous les temps. « Au commencement il étoit, et il étoit » subsistant « en Dieu, » et il étoit Dieu ⁴. Il n'est pas Dieu par une impropre communication d'un si grand nom, comme ceux à qui il est dit : « Vous êtes des dieux, et les enfants du Très-Haut ⁵ ». Ceux-là ont été faits dieux par celui qui les a faits rois, qui les a faits juges, qui enfin les a faits saints. Si Jésus-Christ n'étoit Dieu qu'en cette sorte, il seroit fait Dieu, comme il est fait homme; mais non : saint Jean ne dit pas une seule fois qu'il ait été fait Dieu. Il « l'étoit, » et « dès le commencement » avant tout commencement. « Il étoit Verbe », et comme tel, « il étoit Dieu. Tout a été fait par lui ⁶ ». Le mot « d'être fait », commence à paroître quand on parle des créatures; mais auparavant, ce qui étoit n'a pas été fait, puisqu'il étoit avant tout ce qui a été fait. Et voyez combien on répète cet « être » fait. Par lui a été fait tout ce qui a été fait, et sans lui rien n'a

¹ Joan. 1. 14. — ² Ps. XLIV. 3. Luc. IV. 22. — ³ Joan. 1. 16. — ⁴ Ib. 1. 1. — ⁵ Ps. LXXXI. 6. — ⁶ Joan. 1. 3.

» été fait de ce qui a été fait ». On répète autant de fois de la créature qu'elle « a été faite », qu'on avoit répété du Verbe « qu'il étoit ». Après cela on revient au Verbe : « En lui », dit-on, « étoit la vie ¹ ». Elle n'a pas été faite en lui. Elle y étoit comme la divinité y étoit aussi. Et ensuite : « La lumière » étoit qui illumine tout homme ² ». Le Fils de Dieu n'a pas été fait lumière ni vie. « En lui étoit la vie ; et il étoit la lumière ». Jean Baptiste « n'étoit pas la lumière ³ ». Il recevoit la lumière de Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ étoit la lumière même. Et quand les hommes sont devenus enfants de Dieu , n'est-il pas dit expressément : « Qu'ils ont été faits enfants de Dieu ⁴ » ? Mais est-il dit de même que le Fils unique a été fait Fils unique ? Non. Il étoit Fils unique , et la sagesse engendrée et conçue dans le sein du Père , dès qu'il étoit Verbe , et il n'a point été fait Fils , puisqu'il est tiré , non point au néant , mais de la propre substance éternelle et immuable de son Père.

Il n'y a donc rien en lui avant tous les temps qui ait été fait , ni qui l'ait pu être. Mais dans le temps qu'a-t-il été fait ? « il a été fait chair ⁵ ». Il s'est fait homme. Voilà donc où il commence à être fait , quand il s'est fait une créature : dans tout le reste « il étoit », et voilà ce qu'il « a été fait ». De même (pour bégayer à notre mode, et nous servir d'un exemple humain) que si l'on disoit de quelqu'un : Il étoit noble, il étoit né gentilhomme ; il a été fait duc , il a été fait maréchal de France. On voit là ce qu'il étoit naturellement , et ce qu'il a été fait par la volonté du prince. Ainsi , en tremblant et en bégayant comme des hommes , nous disons du Verbe , qu'il étoit Verbe , qu'il étoit Fils unique , qu'il étoit Dieu ; et ensuite nous considérons ce qu'il a été fait. Il étoit Dieu dans l'éternité , il a été fait homme dans le temps. Et même saint Pierre a dit : « Dieu l'a fait Seigneur et Christ ⁶ ». Quand , à sa résurrection , son Père lui a « donné la toute-puissance » dans le ciel et dans la terre ⁷ , alors il a été fait Seigneur et Christ. Et s'il n'étoit Dieu qu'en ce sens, il auroit aussi été fait Dieu ; mais non. « Il étoit Dieu , et il a été fait homme ».

¹ Joau. 1. 4. — ² Ib. 9. — ³ Ib. 8. — ⁴ Ib. 12. — ⁵ Ib. 14. — ⁶ Act. 11. 32. 36. — ⁷ Matth. xxviii. 18.

Et en sa nature humaine élevée et glorifiée, « il a été fait » Seigneur et Christ ». Il a été fait Sauveur et glorificateur de tous les hommes.

Ce langage est suivi partout : « Celui qui est venu après » moi », dit saint Jean Baptiste, et que j'ai dû précéder en ma qualité de son précurseur, « a été fait et a été mis devant moi, et m'a été préféré ¹ ». Sa gloire a été tout à coup plus grande que la mienne. En ce sens, « Il a été fait devant moi ». Mais pourquoi ? « Parce qu'il étoit avant moi », et sa gloire avant tous les temps au dessus de toute la mienne et de toute la gloire créée. Voyez, entendez. Il étoit naturellement plus que Jean ; et c'est pourquoi il lui a été préféré. Cette préférence, pour ainsi parler, est une chose qui a été faite, mais qui n'auroit point été faite, si en effet Jésus-Christ, selon sa divinité, n'étoit plus grand que Jean, et qu'ainsi il lui falloit faire une gloire conforme à ce qu'il étoit.

Jésus-Christ que dit-il de lui-même ? « Avant qu'Abraham fût fait, je suis ² ». Pourquoi choisir si distinctement un autre mot pour lui que pour Abraham ; sinon pour exprimer distinctement, qu'Abraham a été fait, et lui il étoit ? « Au commencement étoit le Verbe ». On dira pourtant « qu'il a été fait », quand on dira ce qu'il est devenu dans le temps comme fils d'Abraham ; mais quand il faut exprimer ce qu'il étoit devant Abraham, on ne dira pas qu'il a été fait, mais « qu'il étoit ».

Et quand le même disciple bien-aimé dit dès les premiers mots de sa première Epître : « Ce qui fut au commencement ³ » : où le « ce » doit être entendu substantivement, comme qui diroit : Ce qui étoit par sa nature et par sa substance ; n'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit : « Au commencement étoit le Verbe ». Et ensuite lorsqu'il ajoute : « Nous vous annonçons la vie qui étoit subsistante dans le Père, » *apud Patrem*, et nous a apparu » ; n'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit dans son Evangile ? « En lui étoit la » vie et le Verbe étoit » subsistant « en Dieu ⁴ ». Toujours, *apud*. Et pour parler conséquemment, que pouvoit ajouter le

¹ Joan. 1. 15. 30. — ² Ib. VIII. 58. — ³ I. Joan. 1. 2. — ⁴ Ib. 4.

même disciple bien-aimé, sinon ce qu'en effet il a ajouté ? « Celui-ci, Jésus-Christ, étoit le vrai Dieu et la vie éternelle » : *Hic est verus Deus et vita æterna.*

Croyons donc l'économie du salut ; et, comme dit le même disciple bien-aimé : « Croyons à l'amour que Dieu a eu pour nous¹ ». Pour croire tous les mystères que Dieu a opérés pour notre salut, il ne faut que croire à son amour ; à un amour digne de Dieu ; à un amour où Dieu nous donne non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est. Croyons à cet amour, et aimons de même, donnons ce que nous avons et ce que nous sommes : établissons-nous en celui qui « étoit », en croyant à ce qu'il a « été fait » pour nous dans le temps. « Ainsi », dit saint Jean², « nous serons en son vrai Fils », ou, comme lisoient les anciens Grecs, et comme a lu saint Athanase. « Afin que nous soyons dans le vrai, dans son Fils³ » ; dans le vrai, c'est-à-dire, dans son Fils qui seul est vrai, qui seul est la vérité.

Taisez-vous, pensées humaines. Homme, viens te recueillir dans l'intime de ton intime, et conçois dans ce silence profond ce que c'est que d'être dans le vrai, d'éloigner de soi le faux. Quelle solidité ! quelle vérité dans toutes nos actions et dans toutes nos pensées ! Détestons tout ce qui est éloigné du vrai, puisque nous sommes dans le vrai, étant dans le Fils.

Répétons : « Au commencement étoit le Verbe » ; au commencement, au dessus de tout commencement étoit le Fils : « Le Fils, c'est », dit saint Basile⁴, « un Fils qui n'est pas né » par le commandement de son Père, mais qui par puissance » et par plénitude a éclaté de son sein : Dieu de Dieu, lumière de lumière, en qui étoit la vie, qui nous l'a donnée ». Vivons donc de cette vie éternelle et mourons à tout le créé. Amen. Amen.

¹ I. Joan. v. 20. — ² Ib. iv. 16. — ³ Ib. v. 20. — ⁴ Athan. tom. 2. pag. 608. — ⁵ Orat de Fid. Hom. 25. tom. 1. pag. 500. Edit. Bened. tom. 2. hom. 15. pag. 131.

XIII^e SEMAINE.

ONCTION DE JÉSUS-CHRIST : SA ROYAUTE, SA GÉNÉALOGIE, SON SACERDOCE.

I^{re} ÉLÉV. L'onction de Jésus-Christ et le nom de Christ.

O Christ ! ô Messie ! ô vous qui êtes attendu et donné sous ce nom sacré, qui signifie l'oint du Seigneur ! apprenez-moi dans l'excellence de votre onction, l'origine et le fondement du christianisme. Et puisqu'il est écrit que « l'onction » nous apprend tout » ; et encore : que « nous avons l'onction », et » que « nous savons toutes choses ¹ », quand est-ce que cette onction nous doit enseigner, sinon lorsqu'il s'agit d'expliquer l'onction qui, vous faisant Christ, nous fait aussi chrétiens par la communication d'un si beau nom ?

O Christ ! vous êtes connu de tout temps sous ce beau nom. Le Psalmiste vous a vu sous ce nom, lorsqu'il a chanté : « Votre trône, ô Dieu ! est éternel : et votre Dieu vous a oint » d'une huile ravissante ² ». C'est vous que Salomon a célébré, en disant dans son divin cantique : « Votre nom est une huile, » un baume répandu ³ ». Quand l'ange saint Gabriel a annoncé le temps précis de votre venue, il s'en est expliqué, en disant : Que « le Saint des saints seroit oint ; et » que « l'oint ou » le » Christ « seroit immolé ⁴ ». Et vous-même, qu'avez-vous prêché dans la Synagogue, lorsque vous expliquâtes votre mission ? Qu'avez-vous, dis-je, prêché, que ce beau texte d'Isaïe : « L'esprit du Seigneur m'a envoyé, et c'est pour cela » qu'il m'a oint ⁵ ».

Vous avez paru vouloir expliquer, par ce texte d'Isaïe, que vous êtes oint par le Saint-Esprit ; et n'est-ce pas aussi ce qu'a enseigné votre apôtre saint Pierre au saint centurion Cornélius, lorsqu'il lui prêcha Jésus de Nazareth, « et comment Dieu l'avoit oint du Saint-Esprit et de puissance » pour opérer des prodiges et remplir toute la Judée de ses » bienfaits ⁶ ».

O Christ ! encore un coup, faites-moi connoître comme fit saint Pierre au saint Centenier, comment votre Dieu vous a

¹ I. Joan. II. 20. 27. — ² Ps. XLIV. 7. 8. — ³ Cant. 1. 2. — ⁴ Dan. IX. 21. 24. 25. 26. — ⁵ Is. LXI. 1. Luc. IV. 18. — ⁶ Act. X. 38.

oint du Saint-Esprit, et rendez-moi participant de cette onction.

II^e ÉLÉV. Comment le Saint-Esprit est en Jésus-Christ.

Le Saint-Esprit est en nous comme y venant du dehors, comme reçu par emprunt : il n'est point notre propre esprit ; mais il est le propre esprit de Jésus-Christ : « Il prend du » sien » : le Verbe divin le produit avec son Père ; et quand il a été fait homme, il a produit ce Saint-Esprit, comme un esprit qui lui étoit propre, dans l'homme qu'il s'est uni¹.

Ainsi, quand les hommes font des miracles par le Saint-Esprit, c'est en eux un esprit qui vient du dehors et par emprunt ; mais, dit doctement et excellemment saint Cyrille d'Alexandrie : « Quand Jésus-Christ chasse le démon, et fait » d'autres miracles par le Saint-Esprit, comme il l'assure » lui-même, il agit par un esprit qui lui est propre et qui est » en lui comme dans sa source ».

De là vient qu'il l'a reçu avec une entière plénitude : « L'esprit ne lui est pas donné avec mesure² », mais sans mesure et en plénitude parfaite, pour être répandu sur nous, et afin « que nous tous reçussions ce que nous avons de sa plénitude³ ». Ce qui a fait dire à Isaïe : « Le Saint-Esprit se reposera sur lui⁴ » ; et selon une ancienne version : « Toute la » source, toute la fontaine du Saint-Esprit descendra sur » lui ».

Jésus est donc oint par le Saint-Esprit, comme l'ayant en lui par sa divinité, comme ayant reçu du Père qui est en lui la vertu de le produire ; comme le donnant en propre à l'homme qu'il s'est uni en unité de personne. Ce qui a fait dire aux saints, qu'il a été oint de la divinité ; et c'étoit ce que voyoit ce prophète, lorsqu'en disant « qu'il a été oint par son Dieu⁵ », en même temps lui-même il l'appelle Dieu.

Telle est donc l'onction qui a fait le Christ. Ce n'est pas d'une huile matérielle qu'il a été oint, comme Elisée et les prophètes, comme David et les rois, comme Aaron et les pontifes. Quoique roi, prophète et pontife, il n'a pas été oint

¹ Joan. XVI. 14. Luc. XXIV. 49. Joan. XV. 26. — ² Joan. III. 34. — ³ Ib. 1, 16. — ⁴ Is. XI. 2. 3. — ⁵ Ps. XLIV. 8.

de cette onction, qui n'étoit qu'une ombre de la sienne. Aussi David a-t-il dit, « qu'il étoit oint d'une huile excellente, au » dessus de tous ceux qui sont nommés oints ¹ », en figure de son onction, parce qu'il est oint de divinité et du Saint-Esprit. C'est ainsi que Dieu l'a fait Christ. Et quand il nous a faits chrétiens, de quel autre esprit a-t-il rempli son Eglise naissante, et par quel autre esprit a-t-il répandu le nom chrétien par toute la terre. Mais ne nous arrêtons pas à cette doctrine, quoique divine et nécessaire faisons-en l'application que Dieu nous commande.

III^e ÉLÉV. Quel est l'effet de cette onction en Jésus-Christ et en nous.

Par cette onction divine Jésus-Christ est roi, pontife et prophète. Voilà ce qu'il est comme Christ; et il nous apprend aussi que comme chrétiens, et par l'épanchement de son onction, nous sommes faits rois et sacrificateurs : « un sacerdoce » royal », comme dit saint Pierre². Et saint Jean dans l'Apocalypse : « Jésus-Christ nous a faits rois et sacrificateurs » de Dieu son Père³ ».

Ayons donc un courage royal : ne nous laissons point assujettir par nos passions : n'ayons que de grandes pensées : ne nous rendons point esclaves de celles des hommes.

Comme rois, soyons magnanimes, magnifiques : aspirons à ce qu'il y a de plus haut ; mais aspirons comme prêtres et sacrificateurs spirituels, à ce qu'il y a de plus saint. Chrétiens, nous ne sommes plus des hommes profanes ; nous sommes ceux à qui il est dit : « Soyez saints parce que je suis saint ⁴ ».

Comment sommes-nous prophètes ? Agissons par un céleste instinct : sortons de l'enceinte des choses présentes, remplissons-nous des choses futures, ne respirons que l'éternité. Quoi ! vous vous faites un établissement sur la terre : vous voulez vous y élever ; songez au pays où vous serez rois : « Ne » craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père » de vous donner son royaume ⁵ ».

¹ Ps. XLIV. 8. — ² I. Pet. II. 9. — ³ Apoc. I. 6. — ⁴ I. Pet. I. 16. —

⁵ Luc. XII. 32.

IV. ÉLÉV. Sur deux vertus principales que nous doit inspirer l'onction de Jésus-Christ.

Un des effets principaux de la foi chrétienne et de la sainte onction des enfants de Dieu, est la douceur : « Apprenez de moi », dit Jésus lui-même, « que je suis doux et humble de cœur ¹ ». Isaïe avoit prédit sa douceur par ces paroles que saint Matthieu lui a appliquées : « Voici mon serviteur que j'ai élu; mon bien-aimé, où je me suis plu, et en qui j'ai mis mon affection. Je ferai reposer sur lui mon esprit; et il annoncera la justice aux nations ² ». Voilà un ministère bien éclatant; mais qu'il est doux en même temps, et qu'il est humble! puisque le prophète ajoute, et après lui l'Évangéliste : « Il ne disputera point, ni ne criera point, et on n'entendra point sa voix dans les rues », comme les esprits contentieux et disputeurs la font éclater au dehors. « Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore » : il n'ajoutera point, comme on fait ordinairement parmi les hommes, l'affliction à l'oppressé par des reproches amers. Voilà l'esprit de Jésus-Christ et le vrai esprit de Dieu, qui « n'habite pas dans un tourbillon, ni dans le souffle d'un vent violent qui renverse les rochers et les montagnes », comme Elie sembloit le penser en voulant tout exterminer et tout perdre : « Il n'habite pas dans la commotion et l'ébranlement, ni dans le feu qui le suit, mais dans le doux souffle d'un air léger et rafraîchissant ³ ».

Tel est l'esprit du Seigneur Jésus. Et c'est pourquoi, lorsque ses disciples vouloient dans l'esprit d'Elie et d'Elisée faire descendre le feu du ciel sur les villes qui leur refusoient le passage, il leur disoit avec sa douceur ineffable : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ⁴ » : vous ne savez pas quel est l'esprit de votre religion et de la doctrine du Christ. Quelle fut sa douceur, lorsqu'il dit à celui qui le frappoit : « Si j'ai mal dit, faites connoître le mal que j'ai fait; et si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous ⁵ »? Et ailleurs :

¹ Matth. xi. 29. — ² Is. xlii. 1 et seq. — ³ III. Reg. xix. 11. 12. —

⁴ Luc. ix. 55. — ⁵ Joan. xviii. 22.

« Race incrédule et méchante, jusqu'à quand serai-je contrainct d'être parmi vous, et de souffrir vos injustes contradictions ! Toutefois amenez-moi votre fils ¹ », afin que je le guérisse. Et encore : « Femme, où sont vos accusateurs ? personnel ne vous a condamnée. Je ne vous condamnerai pas non plus : allez et ne péchez plus ² ».

Prenons donc l'esprit de douceur, comme le vrai esprit du christianisme : que l'onction du Saint-Esprit adoucisse notre aigreur et notre fierté. Ne prenons pas ces tons superbes et avantageux ; c'est foiblesse que de s'animer de cette sorte : la force est dans la raison tranquillement exposée : cette force manque, lorsqu'on a recours à cette force hautaine et contentieuse qu'on fait venir à son secours. Quand vous avez à combattre pour la vérité, songez que ce n'est point par d'aigres disputes que l'Évangile s'est établi, mais par la douceur et la patience, en imitant Jésus-Christ, « qui s'est laissé non-seulement tondre ³ », mais encore écorcher sans se plaindre. Écoutez dans les Actes les prédicateurs de son Évangile, qui, condamnés par les Juifs ⁴ « Jugez vous-mêmes », leur disoient-ils, « s'il faut vous écouter plutôt que Dieu ; car, pour nous, nous ne pouvons pas dissimuler ce que nous avons vu, et ce que nous avons ouï ⁵ ». C'est dans cet esprit qu'il faut parler à ceux à qui la vérité nous oblige de nous opposer : c'est ainsi que, sans disputer et sans se troubler, on les met visiblement dans leur tort. Voilà de vrais chrétiens et de vrais imitateurs du Christ.

Écoutez encore ce que dit dans le même endroit des Actes son innocent troupeau si injustement maltraité. « Seigneur, qui avez fait le ciel et la terre, regardez les menaces de nos ennemis, et donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole en toute confiance, puisqu'il vous plaît d'étendre votre main pour faire de si grands prodiges par le nom de votre saint fils » Jésus ⁶. C'est ainsi qu'ils veulent parler « avec confiance » seulement, mais non pas avec amertume ni avec aigreur. Qui met sa confiance en Dieu, ne la met pas dans la violence d'un ton aigre et impérieux : la victoire appartient à

¹ Marc. ix. 18. Luc. 9. 41. — ² Joan. viii. 10. 11. — ³ Is. liiii. 7. I. Pet. ii. 21. 23. 29. — ⁴ Act. iv. 19. 20. — ⁵ Ib. v. 24. 29. 30.

la douceur et à la patience, et Isaïe, après avoir fait Jésus-Christ si humble, si patient et si doux, conclut enfin en disant : « qu'il remportera la victoire ; qu'il gagnera sa cause » en jugement, et que les gentils mettront en lui leur espérance ¹ ». Traitez donc avec douceur l'affaire de Dieu : soyez de vrais chrétiens, c'est-à-dire de vrais agneaux ; et sans murmure, sans bruit, sans avoir aucune teinture de l'esprit de contradiction, montrez autant de tranquillité que d'innocence. Ayez la douceur et la patience sa fille : ces deux vertus sont les deux caractères propres de la piété chrétienne, et les deux fruits de l'onction de Jésus-Christ répandue sur nous.

V^e ÉLÉV. La généalogie royale de Jésus-Christ.

Ce titre ne m'engage pas à traiter les difficultés ni les contradictions apparentes des deux généalogies de Jésus-Christ rapportées dans saint Matthieu et dans saint Luc ². La lecture que je fais ici de l'Évangile a un autre objet, et je remarquerai seulement :

En premier lieu, qu'il étoit notoire que Jésus-Christ sortoit de la race de David : tout le monde l'appeloit hautement et sans contradiction, « le fils de David ³ ». Sa généalogie étoit bien connue : « et il étoit manifeste » aux Hébreux même, « qu'il étoit de la tribu de Juda ⁴ ». Il n'étoit pas moins constant qu'il en sortoit par David : saint Paul avancé et répète comme un fait qui n'étoit pas contredit, « qu'il est sorti du sang » de David ⁵ ».

Si donc les évangélistes se sont attachés à marquer la descendance de Joseph, plutôt que celle de Marie, c'est qu'on savoit qu'ils étoient de même race, et si proches parents, que tout le monde connoissoit leur parenté. Aussi, dans l'ordre qui fut donné sous Auguste de faire écrire son nom dans le lieu de son origine : « Joseph fut à Bethléem avec Marie son » épouse, pour se faire inscrire avec elle ⁶ ». C'en est assez pour fermer la bouche aux esprits contentieux et contredi-

¹ Matth. XII. 20. 21. Is. XLII. 1. et seq. — ² Matth. 1. Luc. III. 23. — ³ Matth. 1. 20. IX. 27. XIX. 23. xv. 22. xx. 30. 31. xvi. 9. 15. Marc. XI. 9. 10. — ⁴ Heb. VII. 24. — ⁵ Rom. 1. 3. II. Tim. II. 8. — ⁶ Luc. II. 1. 3. 4. 5.

sants, qui voudroient qu'on nous eût donné la généalogie de la sainte Vierge, plutôt que celle de Joseph. C'étoit assez que tout le monde sût qu'ils étoient parents et de même race.

En second lieu, il est inutile de se tourmenter à concilier les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc. La loi qui ordonnoit au cadet d'épouser la veuve de son aîné, mort sans enfants, pour en faire revivre la tige, et lui donner une postérité¹, introduisoit par nécessité parmi les Juifs deux sortes de généalogies, l'une naturelle et l'autre légale. Il y a beaucoup de raison de croire, que saint Matthieu, qui se sert partout du mot « d'engendrer² », l'a choisi pour marquer plus expressément la généalogie naturelle, plus propre à la désigner que le terme plus vague et plus général dont s'est servi saint Luc³. Quoi qu'il en soit, le Saint-Esprit a voulu que nous sussions qu'en quelque sorte qu'on voulût compter la race de Jésus-Christ, il venoit toujours de Juda et de David, et de la famille royale.

En troisième lieu, il falloit à la vérité que Jésus-Christ eût pour aïeux tous les rois de Juda sortis de David, afin de marquer au peuple, que, vrai roi des Juifs, ce titre lui étoit comme héréditaire : mais toutefois l'humble Jésus, à qui Dieu avoit destiné une noblesse royale, ne sort point de cette maison dans son grand éclat, mais dans le temps de sa décadence, où déchuë de la royauté, elle subsistoit dans les plus vils artisans ; par où aussi il devoit paroître que son trône étoit d'une autre nature et d'une autre élévation que celui de ses ancêtres.

En quatrième lieu, il falloit aussi qu'il naquit de la tribu de Juda, de laquelle, comme le remarque saint Paul⁴, « Moïse » n'a rien prononcé sur le sacerdoce ». Car le sacerdoce de Jésus-Christ devant être d'un autre ordre que celui d'Aaron ; si Jésus-Christ étoit de son sang, on auroit cru qu'il auroit tiré son sacerdoce comme héréditaire de la famille d'Aaron : au lieu que, comme on va voir, il le devoit tirer d'une autre origine.

En cinquième lieu, quoique Jésus-Christ pût descendre de

¹ Deut. xxx. 5. 6. — ² Matth. i. 12. 13 et seq — ³ Luc. iii. 23. 24 — ⁴ Hcb. vii. 14.

Juda , et non de Lévi ni d'Aaron, il convenoit qu'il y eût quelque parenté entre sa famille et celle d'Aaron ; ce qui fait que la sainte Vierge étoit cousine d'Elisabeth , et que ces deux saintes parentes ont eu des ancêtres communs : par où il paroît qu'encore que le sacerdoce d'Aaron ne pût être celui de Jésus-Christ, il ne devoit pas lui être entièrement étranger , et qu'il devoit y avoir de l'alliance entre les deux.

En sixième lieu , pour en revenir à la famille royale , qui étoit proprement celle du Sauveur, il faut encore observer que , bien qu'il fût le Saint des saints , non-seulement il est sorti de rois pécheurs et méchants , mais encore que les seules femmes qu'on marque comme ses aïeules , sont une Thamar , une Ruth Moabite et sortie d'une race infidèle , et enfin une Bethsabée , une adultère ¹ ; tout cela se fait pour l'espérance des pécheurs , dont Jésus-Christ ne veut pas être éloigné et ne dédaigne pas le sang ; mais il s'en montre le rédempteur.

Apprenons à mépriser les hommes du monde , si enflés de l'antiquité souvent imaginaire de leur race , dont ils cachent avec tant de soin les endroits foibles. Ne mettons point notre gloire dans nos ancêtres , dont le plus grand nombre , et peut-être les plus renommés , augmente depuis si longtemps celui des damnés ; et ne songeons point à nous illustrer par leurs noms maudits de Dieu. Glorifions-nous d'être ses enfants ; unissons-nous au Fils de Dieu , et en disant avec saint Paul ² , « qu'il est le Sauveur des pécheurs » , ajoutons toujours avec cet apôtre , « desquels je suis le premier » ; puisque chacun d'un certain côté est le plus grand et le premier , comme le plus ingrat de tous les pécheurs.

VI^e ÉLÉV. Le sacerdoce de Jésus-Christ.

La race dont Jésus-Christ est sorti , étoit vraiment la race royale , et il y a remis le trône d'une manière plus haute qu'il n'y avoit jamais été. Mais en Jésus-Christ, il n'y a point de race sacerdotale ; il n'a ni prédécesseur , ni successeur , il a seulement des figures dont Melchisédech est la plus illustre , et la seule qui paroisse digne de lui. Il n'y a qu'à lire l'épître aux

¹ Matth. 1. 3. 4. 5. — ² I Tim. 1. 15.

Hébreux, et il n'y faut point de commentaire. On nous y montre tout d'un coup, dans la Genèse, « Melchisédech sans père, » sans mère, sans généalogie, sans commencement de ses » jours, et sans qu'on en voie la fin¹ » ; ce n'est pas qu'il n'eût tout cela, ni qu'il faille donner dans l'erreur de ceux qui ont voulu que ce fût un ange. C'est assez, pour être la figure de Jésus-Christ, que tout cela ne soit point marqué, et qu'il paroisse seulement comme « sacrificateur du Dieu très-haut, » pour offrir à Dieu du pain et du vin, et ensuite le présenter » à Abraham, pour le bénir », et en sa personne bénir comme supérieur tout le sacerdoce lévitique, « en recevoir » la dîme² », comme un hommage qui étoit dû à l'excellence de son sacerdoce, et la recevoir en même temps de Lévi et d'Aaron lui-même, et de toute la race sacerdotale, puisqu'elle étoit en Abraham comme dans sa tige ; et cette dîme n'est autre chose que la dépouille des rois vaincus, dont la défaite paroît n'être accordée à Abraham, que pour honorer « Melchisédech, ce grand pontife, ce roi de justice, roi de paix, » qui est l'interprétation de son nom et de la ville où il règne ». Dans toute la suite de l'histoire on ne dit pas un seul mot de Melchisédech, il n'y est marqué que pour cette divine fonction ; et tout d'un coup, neuf cents ans après, David, en voyant le Christ qu'il appelle « son Seigneur, à la » droite de Dieu », en grande majesté et puissance, « engendré de sein de Dieu, devant l'aurore », vainqueur de ses « ennemis » qui sont « à » ses « pieds », vainqueur des « rois », lui adresse ces mots avec serment : « Vous êtes prêtre éternellement selon l'ordre de Melchisédech³ » ; vous n'avez point de devancier ni de successeur : votre sacerdoce est éternel ; il ne dépend point de la promesse adressée à Lévi, ni à Aaron et à ses enfants. « Et voici », conclut saint Paul, » dans un nouveau sacerdoce », un nouveau service « et une » nouvelle loi⁴ ».

Venez, Jésus, Fils éternel de Dieu, sans mère dans le ciel, et sans père sur la terre ; en qui nous voyons et reconnoissons une descendance royale ; mais pour ce qui est du sacer-

¹ Heb. VII. 3. — ² Gen. 14. 18. 19. 20. Heb. VII. 1. 2. 4. et seq. —

³ Ps. CIX. 1. 2. 3. 4. 5. — ⁴ Heb. VII. 22 et seq.

doce, vous ne le tenez que de celui qui vous a dit : « Vous » êtes mon Fils : je vous ai aujourd'hui engendré¹ ». Pour ce divin sacerdoce il ne faut être né que de Dieu, et vous avez votre vocation « par votre éternelle naissance² ». Vous venez aussi « d'une tribu à laquelle Dieu n'a rien ordonné sur la sa- » crificature ». La vôtre a ce privilège « d'être établie par ser- » ment », immobile, sans repentance et sans changement : le Seigneur, dit-il, « a juré, et ne s'en repentira jamais. La » loi de son sacerdoce est éternelle et inviolable³ ». Vous êtes seul; vous laissez pourtant après vous des prêtres, mais qui ne sont que vos vicaires, sans pouvoir offrir d'autres victimes que celle que vous avez une fois offerte à la croix, et que vous offrez éternellement à la droite de votre Père.

Écoutons notre loi en la personne de Jésus-Christ, tant que nous sommes de prêtres du Seigneur. S'il a été dit à Lévi à raison de son ministère sacré : Vous êtes mon « homme » saint, à qui j'ai « donné la perfection et la doctrine⁴ »; et que pour cela il doit « dire à son père et sa mère : Je ne vous » connois pas; et à ses frères : je ne sais qui vous êtes; et » il n'a d'enfants » que ceux de Dieu. Si c'est là, dis-je, la loi de Lévi et du sacerdoce mosaïque, combien pur, combien détaché de la chair et du sang doit être le sacerdoce chrétien, qui a Jésus-Christ pour auteur, et Melchisédech pour modèle! Non, nous ne devons connoître d'autre emploi, d'autre fonction, ni avoir d'autre intérêt que celui de Dieu, enseignant sa loi et ses jugements, et lui offrant continuellement des parfums pour l'apaiser. Si nous gardions cette loi de notre saint ministère, on ne verroit pas tous les jours envahir les droits et l'autorité du sacerdoce, qui sont ceux de Jésus-Christ. Dieu se rendroit notre vengeur, et cette prière de Moïse auroit son effet : « Seigneur », aidez vos ministres; « soutenez leur force; proté- » gez l'œuvre de leurs mains; frappez le dos de leurs ennemis » fugitifs; et ceux qui les haïssent ne se relèveront jamais⁵ ». Mais parce que, plus charnels que les enfants du siècle, nous ne songeons qu'à nous engraisser, vivre à notre aise, nous

¹ Ps. 111. 7. — ² Heb. VII. 16. — ³ Ib. 13. 14. 20. 21. 24. — ⁴ Deut. XXXIII. 8. 9. — ⁵ Ib. 11.

faire des successeurs, nous établir un nom et une maison, tout le monde entreprend sur nous ; l'honneur du sacerdoce est foulé aux pieds.

VII^e ÉLÉV. Quelle a été l'oblation de Jésus-Christ : et le premier acte qu'il a produit en entrant dans monde.

« Il a paru », dit saint Paul¹, « en s'offrant lui-même pour » victime ». C'est lui-même, c'est son propre corps, c'est son propre sang qu'il a offert à la croix ; c'est encore son propre corps et son propre sang qu'il offre dans le sacrifice de tous les jours ; et ce n'est pas sans raison que David voyant en esprit le premier acte qu'il produiroit en se faisant homme², et saint Paul, en interprétant cette prophétie³, le font parler en cette sorte au moment qu'il entra dans le monde : « Vous n'avez point voulu », dit-il, « d'hostie et d'oblation ; » mais vous m'avez formé un corps » ; l'original porte : « vous » me l'avez approprié : les holocaustes et les sacrifices pour » le péché ne vous ont pas plu ; alors j'ai dit : Me voici, je » viens pour accomplir votre volonté, ô mon Dieu ! et ce qui » a été écrit de moi à la tête de votre livre ». Par cette parole, Jésus-Christ se met à la place de toutes les victimes anciennes, et n'ayant rien dans sa divinité qui pût être immolé à Dieu, Dieu lui donne un corps propre à souffrir, et accommodé à l'état de victime où il se met.

Dès qu'il eut commencé ce grand acte, il ne le discontinua jamais, et demeura, dès son enfance, et dès le sein de sa mère, dans l'état de victime, abandonné aux ordres de Dieu, pour souffrir et faire ce qu'il voudroit.

« Je viens », dit-il, « pour faire votre volonté, comme il a » été écrit au commencement du livre » : *in capite libri*. Il y a un livre éternel, où est écrit ce que Dieu veut de tous ses élus ; et à la tête, ce qu'il veut en particulier de Jésus-Christ, qui en est le chef. Le premier article de ce livre, est que Jésus-Christ sera mis à la place de toutes les victimes en faisant la volonté de Dieu avec une entière obéissance. C'est à quoi il

¹ Heb. ix. 25. 26. — ² Ps. xxxix. 7. 8. 9. — ³ Heb. x. 5. 6. 7.

se soumet : et David lui fait ajouter : « Mon Dieu , je l'ai voulu , et votre loi est au milieu de mon cœur ¹ » .

Soyons donc , à l'exemple de Jésus-Christ , en esprit de victime , abandonné à la volonté de Dieu : autrement , nous n'aurons point de part à son sacrifice. Fallût-il être un holocauste , et une victime entièrement consumée par le feu , laissons-nous réduire en cendres , plutôt que de nous opposer à ce que Dieu veut.

C'est dans la sainte volonté de Dieu que se trouvent l'égalité et le repos. Dans la vie des passions et de la volonté propre , on pense aujourd'hui une chose , et demain une autre : une chose durant la nuit , et une autre durant le jour : une chose quand on est triste , et une autre quand on est en bonne humeur : une chose quand l'espérance rit à nos desirs , autre chose quand elle se retire de nous. Le seul remède à ces altérations journalières et à ces inégalités de notre vie , c'est la soumission à la sainte volonté de Dieu. Comme Dieu est toujours le même dans tous les changements qu'il opère au dehors , l'homme soumis à sa volonté est toujours le même. On n'a pas besoin de chercher des raisons particulières pour se calmer : c'est l'amour-propre ordinairement qui les fournit. La souveraine raison , c'est ce que Dieu veut. La volonté de Dieu , sainte en elle-même , est elle seule sa raison.

Prenons garde néanmoins que ce ne soit par paresse , ou par une espèce de désespoir , et pour nous donner un faux repos , que nous ayons recours à la volonté de Dieu. Elle nous fait reposer , mais en agissant , et en faisant ce qu'il faut : elle nous fait reposer dans la douleur comme dans la joie , selon qu'il plaît à celui qui sait ce qui nous est bon. Elle nous fait reposer , non dans notre propre contentement , mais en celui de Dieu : le priant de se contenter et de faire toujours de nous ce qu'il lui plaira. Qu'importe de ce que nous devenions sur la terre ? « Il n'y a qu'une chose à vouloir ; » c'est , Seigneur , d'habiter dans votre maison tous les jours » de ma vie , pour y voir la volupté du Seigneur , y contempler » son saint temple ² » , et le louer aux siècles des siècles.

¹ Ps. xxxix. 9. — ² Ib. xxvi. 4.

Commençons dès cette vie, et chantons avec David, ou plutôt avec Jésus-Christ, l'hymne de la sainte volonté : « Me » voici, Seigneur, et je viens pour accomplir votre volonté¹ ».

VIII^e ÉLÉV. Jésus-Christ est le sacrifice pour le péché : excellence de son oblation.

Mon Sauveur ! dans ce verset de David que vous prononçâtes en entrant au monde², vous nous déclarâtes que vous vous mettiez, par la volonté de Dieu, à la place de toutes les victimes de l'ancienne loi. Vous n'êtes donc pas non-seulement un holocauste entièrement consumé par le feu de l'amour divin qui absorbe tout en lui-même ; mais vous êtes encore « la victime pour le péché³ », sur laquelle on prononce tous les crimes ; on l'en charge ; on les lui met sur la tête : on envoie après cette victime dans le désert : on la sépare de la société humaine : on l'excommunie. Ainsi a-t-on mis sur vous l'iniquité de nous tous : « Vraiment » vous « avez » porté nos péchés⁴. Il a fallu vous mener hors de la ville pour vous attacher à votre croix⁵ : et vous avez sur vous « la malediction qui porte : Maudit est celui qui pend sur un » bois » infâme⁶.

Allons avec larmes confesser nos péchés sur Jésus-Christ. Mettons-les sur lui, afin qu'il les expie. Pleurons, pleurons les peines qu'ils lui ont causées ; tâchons en même temps de le décharger d'un si pesant fardeau, en nous repentant de nos crimes pour l'amour de lui. O Jésus ! que je vous soulage : faites que je ne pêche plus, et que j'efface par la repentance, mes péchés qui vous ont couvert de tant de plaies.

Brûlez — moi de ce « feu » que vous « êtes venu allumer » sur la terre⁷ ». Consumez toutes mes inclinations par votre amour, et que je devienne cette pure flamme qui n'a que vous pour pâture : « Je viens, mon Dieu, » avec Jésus-Christ, « pour faire votre volonté⁸ ». Heureux qui finit sa vie par un

¹ Ps. xxix. 8. 9. — ² Ib. 7. 8. 9. — ³ Lev. xvi. 5. 6. 20. 21. — ⁴ Is. liii. 4. 5. 6. — ⁵ Heb. xiii. 11. — ⁶ Deut. xxi. 23. Gal. iii. 13. — ⁷ Luc. xii. 49. — ⁸ Ps. xxxix. 7. 8. 9.

tel acte ! Nous la devions commencer par là comme Jésus-Christ. Finissons-la du moins en nous consommant dans la volonté de Dieu. « Mon Dieu , je remets mon esprit entre vos » mains ¹ ».

XIV^e SEMAINE.

LES EFFETS QUE PRODUIT SUR LES HOMMES LE VERBE INCARNÉ
* INCONTINENT APRÈS SON INCARNATION.

I^{re} ÉLÉV. Marie va visiter sainte Élisabeth.

« Aussitôt après que Marie eut conçu le Verbe dans son sein » elle part et marche avec promptitude dans le pays des montagnes de Judée², pour visiter sa cousine sainte Élisabeth. Ne sentons-nous point la cause de cette promptitude, de cette élévation, de cette visite ? Quand on est plein de Jésus-Christ, on l'est en même temps de charité, d'une sainte vivacité, de grands sentiments, et l'exécution ne souffre rien de languissant. Marie, qui porte la grâce avec Jésus-Christ dans son sein, est sollicitée, par un divin instinct, à l'aller répandre dans la maison de Zacharie, où Jean Baptiste vient d'être conçu.

C'est aux supérieurs à descendre, à prévenir. Marie, qui se voyoit prévenue par le Verbe descendu en son sein, pouvoit-elle n'être pas touchée du desir de s'humilier et de descendre à son exemple ? Jésus devoit être précédé par saint Jean au dehors ; mais au dedans, c'est Jésus qui le devoit prévenir, qui devoit sanctifier. Il falloit que Jean reçût de Jésus la première touche de la grâce.

Si vous sortez, âmes saintes et cachées, que ce soit pour chercher les saintes, les Élisabeth qui se cachent elles-mêmes ; allez vous cacher avec elles : cette sainte société honorera Dieu, et fera paroître ses grâces.

Dans toutes les visites que nous rendons, imitons Marie, rendons-les en charité ; alors sous une simple civilité, il se cachera de grands mystères ; la grâce s'augmentera ou se déclarera par l'humilité, par l'exercice d'une amitié sainte.

¹ Ps. xix. 6. Luc. xxi. 46. — ² Luc. i. 39.

Cultivez , âmes pieuses , les devoirs de la parenté. Soyez amies , femmes chrétiennes , comme Marie et Élisabeth ; que votre amitié s'exerce par la piété : que vos conversations soient pleines de Dieu : Jésus sera au milieu de vous , et vous sentirez sa présence.

Hommes , imitez aussi ces saintes et humbles femmes. O Dieu ! sanctifiez les visites ; ôtez-en la curiosité , l'inutilité , la dissipation , l'inquiétude , la dissimulation et la tromperie faites-y régner la cordialité et le bon exemple.

II^e ÉLÉV. Jésus-Christ moteur secret des cœurs : divers mouvement.
excite dans les âmes dont il s'approche.

Merveille de cette journée ! Jésus-Christ est caché , et c'es. lui qui opère tout : il ne paroît en lui aucun mouvement , il meut tout : non-seulement Marie et Élisabeth , mais encore l'enfant qui est au sein de sa mère , agissent sensiblement. Jésus , qui est en effet le moteur de tout , est le seul qui paroît sans action , et son action ne se produit que par celle qu'il inspire aux autres.

Nous voyons ici , dans ces trois personnes sur lesquelles Jésus-Christ agit , trois dispositions différentes des âmes dont il approche : « D'où me vient ceci » ? dit Élisabeth ¹. Elle s'étonne de l'approche de Dieu , et n'en pouvant découvrir la cause dans ses mérites , elle demeure dans l'étonnement des bontés de Dieu. En d'autres âmes , Dieu opère le transport et de saints efforts pour les faire venir à lui : c'est ce qui paroît dans le tresssaillement de saint Jean Baptiste. Sa dernière opération est la paix dans la glorification de la puissance divine ; et c'est ce qui paroît dans la sainte Vierge. Voyons donc dans ces trois personnes si diversement émues , ces trois divines opérations de Jésus-Christ dans les âmes : dans Élisabeth , l'humble étonnement d'une âme de qui il approche ; dans Jean Baptiste , le saint transport d'une âme qu'il attire ; et dans Marie , l'ineffable paix d'une âme qui le possède.

¹ Luc. I, 43.

III^e ÉLÉV. Le cri de sainte Élisabeth, et son humble étonnement.

A la voix de Marie, et à sa salutation, « l'enfant tressaillit » dans son sein, et remplit du Saint-Esprit, elle s'écria. » Ce grand cri de sainte Élisabeth marque tout ensemble et sa surprise et sa joie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » et le fruit de vos entrailles est béni¹ : celui que vous y portez, est celui en qui toutes les nations seront bénies ; il commence par vous à répandre sa bénédiction. « D'où vient » ceci, que la mère de mon Seigneur vienne à moi² » ? Les âmes que Dieu aborde, étonnée de sa présence inespérée, le premier mouvement qu'elles font, est de s'éloigner en quelque sorte comme indignes de cette grâce. « Retirez-vous » de moi, Seigneur », disoit saint Pierre³, « parce que je suis » un pécheur ». Et le Centenier : « Seigneur, je ne suis pas » digne que vous entriez dans ma maison⁴ ». Dans un semblable sentiment, mais plus doux, Élisabeth, quoique consommée dans la vertu, ne laisse pas d'être surprise de se voir approchée par le Seigneur, d'une façon si admirable. « D'où » me vient ceci, que la Mère de mon Seigneur », et qui le porte dans son sein, « vienne à moi » ! Elle sent c'est que le Seigneur qui vient lui-même, mais qui vient et qui agit par sa sainte Mère. « A votre voix », dit-elle, « l'enfant que je porte a » tressailli dans mon sein⁵ ». Il sent la présence du maître, et commence à faire l'office de son précurseur ; si ce n'est encore par la voix, c'est par ce soudain tressaillement : la voix même ne lui manque pas, puisque c'est lui qui secrètement anime celle de sa mère. Jésus vient à lui par sa mère, et Jean le reconnoît par la sienne.

Dans cette dispensation des grâces de Jésus-Christ sur Élisabeth et sur son fils à la visitation de la sainte Vierge, l'avantage est tout entier du côté de l'enfant. C'est ce qui fait dire à un saint Père⁶ : « Elisabeth a la première écouté la » voix, mais Jean a le premier senti la grâce. Elisabeth », poursuit saint Ambroise, « a, la première, aperçu l'arrivée

¹ Luc. I. 41. 42. — ² Ib. 43. — ³ Ib. v. 8. — ⁴ Matth. VIII. 8. —

⁵ Luc. I. 44. — ⁶ Ambr. I. II in Luc. n. 23.

» de Marie; mais Jean a le premier senti l'avènement de Jésus ».
Illa Mariæ, iste Domini sentit adventum.

Élisabeth, comme revenue de son étonnement, s'étend sur la louange de la sainte Vierge. « Vous êtes heureuse d'avoir cru; ce qui vous a été dit par le Seigneur sera accompli¹ » Vous avez conçu vierge, vous enfanterez vierge : votre fils remplira le trône de David, et son règne n'aura pas de fin.

Croyons donc, et nous serons bienheureux comme Marie : croyons comme elle au règne de Jésus et aux promesses de Dieu. Disons avec foi : « Que votre règne arrive² ». Crions avec tout le peuple : « Béni soit celui qui est venu au nom du Seigneur, et béni soit le règne de notre père David³ ».

La béatitude est attachée à la foi. « Vous êtes bienheureux d'avoir cru. Vous êtes bienheureux, Simon, parce que ce n'est point la chair et le sang qui vous ont révélé⁴ » la foi que vous devez annoncer, « mais que c'est mon Père céleste⁴ ». Et où est cette béatitude de la foi? « Bienheureux d'avoir cru : ce qui vous a été dit s'accomplira⁵ ». Vous avez cru, vous verrez : vous vous êtes fiée aux promesses, vous recevrez les récompenses : vous avez cherché Dieu par la foi, vous le trouverez par la jouissance.

Mettons donc tout notre bonheur dans la foi; ne soyons point insensibles à cette béatitude : c'est Jésus-Christ lui-même qui nous la propose, et la gloire de Dieu et sa volonté se trouvent dans notre béatitude. Ce qui est bienheureux est excellent en même temps : il est plus heureux de donner que de recevoir; c'est-à-dire il est meilleur. On est bienheureux de croire : il n'y a rien de plus excellent ni de meilleur que la foi, qui, appuyée sur les promesses, s'abandonne aux bontés de Dieu, et ne songe qu'à lui plaire. *Beata quæ credidisti.*

IV^e ÉLÉV. Le tressaillement de saint Jean.

Quand l'âme, dans son ignorance et ses ténèbres, ressent les premières touches de la divine présence, après ce pre-

¹ Luc. i. 45. — ² Matth. vi. 10. — ³ Marc. xi. 9, 10. — ⁴ Matt. xvi. 17. — ⁵ Luc. i. 45.

mier étonnement par lequel elle semble s'éloigner, rassurée par sa bonté, elle se livre à la confiance et à l'amour. Elle sent je ne sais quels mouvements, souvent encore confus et peu expliqués : ce sont des transports vers Dieu, et des efforts pour sortir de l'obscurité où l'on est, et rompre tous les liens qui nous y retiennent. C'est ce que veut faire saint Jean : saisi d'une sainte joie, il voudrait parler, mais il ne sait comment expliquer son transport. Jésus-Christ, qui en est l'auteur, en connoît la force ; et quoique en apparence il ne fasse rien, il se fait sentir au dedans par un subit ravissement qu'il inspire à l'âme. Ame, qui te sens saisie d'un si doux sentiment, s'il ne t'est pas encore permis de parler, il t'est permis de tressaillir !

Venez, Seigneur, venez me toucher d'un saint et inopiné desir d'aller à vous. Que ce desir s'élève en moi aujourd'hui à la voix de votre mère ; faites-moi dire avec Élisabeth : « D'où me vient ceci » ? Faites-moi dire : elle est : « heureuse » d'avoir cru », et je veux imiter sa foi. Faites-moi tressaillir comme Jean Baptiste ; et enfant encore dans la piété, recevez mes innocents transports. Je ne suis pas un Jean Baptiste, en qui votre grâce avance l'usage de la raison ; je suis un vrai enfant dans mon ignorance, agréez mon bégaiement, l'a, a, a, a de ma langue ¹ qui n'est pas encore dénouée. C'est vous du moins que je veux ; c'est à vous seul que j'aspire, et je ne puis exprimer ce que votre grâce inspire à mon cœur.

V^o ÉLÉV. Le cantique de Marie : première partie.

Ces premiers transports d'une âme qui sort d'elle-même, et qui déjà ne se connoît plus, sont suivis d'un calme ineffable, d'une paix qui passe les sens, et d'un cantique céleste.

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur ² ». Que dirai-je sur ce divin cantique ? Sa simplicité, sa hauteur, qui passent mon intelligence, m'invitent plutôt au silence qu'à parler. Si vous

¹ Jerem. 1. 2. — ² Luc. 1. 46. et seq.

voulez que je parle , ô Dieu , formez vous-même mes paroles.

Quand l'âme, entièrement sortie d'elle, ne glorifie plus que Dieu , et met en lui toute sa joie , elle est en paix , puisque rien ne lui peut ôter celui qu'elle chante.

« Mon âme glorifie , mon âme exalte le Seigneur ». Après qu'elle s'est épuisée à célébrer ses grandeurs, quoi qu'elle ait pensé, elle l'exalte toujours le perdant de vue, et s'élevant de plus en plus au dessus de tout.

« Mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur ». Au seul nom du Sauveur, mes sens sont ravis ; et ce que je ne puis trouver en moi , je le trouve en lui avec une inébranlable fermeté.

« Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante ». Si je croyois moi-même pouvoir attirer ses regards, ma bassesse et mon néant m'ôteroient le repos avec l'espérance. Mais puisque de lui-même , par pure bonté, il a tourné vers moi ses regards, j'ai un appui que je ne puis perdre, qui est sa miséricorde par laquelle il m'a regardée , à cause qu'il est bon et libéral.

Elle ne craint point après cela de reconnoître ses avantages, dont elle a vu la source en Dieu , et qu'elle ne peut plus voir que dans ce principe : « Et voilà », dit-elle, « que tous les siècles me reconnoîtront bienheureuse ».

Ici étant élevée à une plus haute contemplation , elle commence à joindre son bonheur à celui de tous les peuples rachetés , et c'est la seconde partie de son cantique.

VI^e ÉLÉV. Seconde partie du cantique à ces paroles : « Le Tout-Puissant » m'a fait de grandes choses. »

« Celui qui seul est puissant, a fait en moi de grandes » choses, et son nom est saint, et sa miséricorde s'étend d'âge » en âge, et de race en race, sur ceux qui le craignent ¹ ». Elle commence à voir que son bonheur est le bonheur de toute la terre , et qu'elle porte celui en qui toutes les nations seront bénies. Elle s'élève donc à la puissance et à la sainteté de Dieu , qui est la cause de ces merveilles.

¹ Luc. I. 49. 50.

Celui qui est seul puissant , a fait en moi un ouvrage seul digne de sa puissance , un Dieu homme , une mère vierge , un enfant qui peut tout , un pauvre dépourvu de tout , et néanmoins Sauveur du monde , dompteur des nations , et destructeur des superbes.

« Et son nom est saint » : Dieu est la sainteté même ; il est saint et sanctifiant ; et quand est-ce qu'il le paroît davantage , que lorsque son Fils , qui est aussi celui de Marie , répand la miséricorde , la grâce et la sainteté , d'âge en âge , sur ceux qui le craignent ?

Si nous voulons participer à cette grâce , soyons saints , et publions en même temps avec toutes les nations , que Marie est bienheureuse.

VII^e ÉLÉV. Suite du cantique , où sont expliqués les effets particuliers de l'enfantement de Marie , et de l'incarnation du Fils de Dieu.

Pour expliquer de si grands effets , Marie en revient à la puissance de Dieu : « Il a » , dit-elle , déployé la puissance » de son bras : il a dissipé ceux qui étoient enflés d'orgueil » dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants » de dessus le trône ; et il a élevé les humbles ¹ ». Quand est-ce qu'il a fait toutes ces merveilles , si ce n'est quand il a envoyé son Fils au monde , qui a confondu les rois et les superbes empires par la prédication de son Évangile ? Ouvrage où sa puissance a paru d'autant plus admirable « qu'il s'est » servi de la faiblesse pour anéantir la force , et de ce qui n'étoit pas , pour détruire ce qui étoit , afin que , ne paroissant » rien , nul homme ne se glorifie devant lui ² », et qu'on attribuât tout à la seule puissance de son bras. C'est pourquoi il a paru au milieu des hommes comme n'étant rien. Et lorsqu'il a dit : « Je vous loue , mon Père , Seigneur du ciel et de la » terre , de ce que vous avez caché ces mystères aux sages et » aux prudents , et que vous les avez révélés aux petits ³ » , n'a-t-il pas véritablement confondu les superbes , élevé ceux qui étoient vils à leur yeux et à ceux des autres ?

Marie elle-même en est un exemple : il l'a élevée au-dessus de tout , parce qu'elle s'est déclarée la plus basse des

¹ Luc. I. 51. 25. — ² I. Cor. I. 27. 28. 29. — ³ Matt. XI. 25.

créatures. Quand il s'est fait une demeure sur la terre, ce n'a point été dans les palais des rois : il a choisi de pauvres, mais d'humbles parents, et tout ce que le monde méprisoit le plus, pour en abattre la pompe. C'est donc là le propre caractère de la puissance divine dans la nouvelle alliance, qu'elle y fait sentir sa vertu par la foiblesse même.

« Il a rassasié les affamés, et il a renvoyé les riches avec les » mains vides¹ ». Et quand ? si ce n'est lorsqu'il la dit : « Heureux ceux qui ont faim ; car ils seront rassasiés². Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim³ ». C'est ici qu'il faut dire avec Marie : Mon âme glorifie le Seigneur, et n'exalte que sa puissance, qui va paroître par l'infirmité et par la bassesse.

C'est là que l'âme trouve sa paix, lorsqu'elle voit tomber toute la gloire du monde, et Dieu seul demeurer grand.

VIII^e ÉLÉV. Effet particulier de l'enfantement de Marie dans les deux derniers versets de son cantique.

Les palais et les trônes sont à bas ; les cabanes sont relevées, toute fausse grandeur est anéantie ; c'est un effet général de l'enfantement de Marie dans toute la terre. Mais ne dirait-elle rien de la rédemption d'Israël, et de ces brebis perdues de la maison d'Israël, pour lesquelles son Fils a dit qu'il étoit venu ? Écoutons la fin du divin cantique : « Il a pris en sa » protection Israël son serviteur⁴ ». Ce n'est point à cause des mérites dont se vantoient les présomptueux ; au contraire, il a abattu le faste pharisaïque, et les superbes pensées des docteurs de la loi : il a reçu un Nathanaël, vrai Israélite, simple, sans présomption, comme sans fard et sans fraude : et voilà les Israélites qu'il a protégés, à cause qu'ils mettoient leur confiance, non point en eux-mêmes, mais en sa grande miséricorde. « Il s'est souvenu des promesses qu'il a faites à Abraham et à sa postérité » qui doit subsister « aux siècles des » siècles⁵ ».

Heureux, que Dieu ait daigné s'engager avec nous par des promesses ! Il pouvoit nous donner ce qu'il eût voulu : mais

¹ Luc. 1. 53. — ² Matth. 5. 6. — ³ Luc 11. 25. — ⁴ Ib. 1. 54. — ⁵ Ib. 54. 55.

quelle nécessité de nous le promettre ? si ce n'est qu'il vouloit, comme dit Marie, faire passer d'âge en âge sa miséricorde, en nous sauvant par le don, et nos pères par l'attente. Attachons-nous donc avec Marie aux immuables promesses de Dieu qui nous a donné Jésus-Christ. Disons avec Elisabeth : Nous sommes heureux d'avoir cru : ce qui nous a été promis s'accomplira. Si la promesse du Christ s'est accomplie tant de siècles après, doutons-nous qu'à la fin des siècles tout le reste ne s'accomplisse ? Si nos pères avant le Messie ont cru en lui, combien maintenant devons-nous croire, que nous avons Jésus-Christ pour garant de ces promesses ? Abandonnons-nous à ces promesses de grâce, à ces bienheureuses espérances, et noyons dedans toutes les trompeuses espérances dont le monde nous amuse.

« Nous sommes les vrais enfants de la promesse ; enfants » selon la foi, et non pas selon la chair ¹ », qui ont été montrés à Abraham, non point en la personne d'Ismaël, ni dans les autres enfants sortis d'Abraham selon les lois de la chair et du sang ; mais en la personne d'Isaac, qui est venu, selon la promesse, par grâce et par miracle. Abraham a cru à cette promesse : « Pleinement persuadé, et sachant très-bien que » Dieu est puissant pour faire ce qu'il a promis ² ». Il ne dit pas seulement qu'il prévoit ce qui doit arriver, mais encore qu'il fait ce qu'il a promis ; il a promis à Abraham des enfants selon la foi : il les fait donc. Nous sommes ses enfants selon la foi ; il nous a donc faits enfants de foi et de grâce ; et nous lui devons cette nouvelle naissance. Si Dieu nous a faits par grâce selon sa promesse, ce n'a point été par nos œuvres, mais par sa miséricorde qu'il nous a produits et régénérés. Nous sommes ceux que voyoit Marie, quand elle voyoit la postérité d'Abraham : nous sommes ceux au salut de qui elle a consenti, quand elle a dit : « Qu'il me soit fait selon votre parole ³ ». Elle nous a tous portés dans son sein avec Jésus-Christ en qui nous étions.

Chantons donc sa béatitude avec la nôtre : publions qu'elle est bienheureuse, et agrégeons-nous à ceux qui la regardent

¹ Gal. iv. 28. Rom. ix. 7. 8. — ² Rom. iv. 20. 21. — ³ Luc. i. 38.

comme leur mère. Prions cette nouvelle Ève qui a guéri la plaie de la première, au lieu du fruit défendu dont nous sommes morts, de nous montrer le fruit béni de ses entrailles. Unissons-nous au saint cantique, où Marie a chanté notre délivrance future. Disons avec saint Ambroise ¹ : « Que l'âme de » Marie soit en nous pour glorifier le Seigneur : que l'esprit » de Marie soit en nous pour être ravis de joie en Dieu notre » Sauveur ». Comme Marie, mettons notre paix à voir tomber toute la gloire du monde, et le seul règne de Dieu exalté, et sa volonté accomplie.

IX^e ÉLÉV. Demeure de Marie avec Elisabeth.

« Marie demeura environ trois mois dans la maison d'Élisabeth, et elle retourna en sa maison² ». L'charité ne doit pas être passagère. Marie demeure trois mois avec Elisabeth : quiconque porte la grâce ne doit point aller en courant, mais lui donner le temps d'achever son œuvre. Ce n'est pas assez que l'enfant ait tressailli une fois, ni qu'Élisabeth ait crié : « Vous êtes heureuse » ; il faut fortifier l'attrait de la grâce ; et c'est ce qu'a fait Marie, ou plutôt ce qu'a fait Jésus, en demeurant trois mois avec son précurseur.

Regardons ce saint précurseur sanctifié dès le ventre de sa mère. Comme les autres il étoit conçu dans le péché ; mais Jésus-Christ a voulu prévenir sa naissance, et la rendre sainte. Il a voulu qu'il fît son office de précurseur jusque dans le ventre de sa mère. Il ne faut pas s'étonner, si dès le commencement de l'évangile de l'apôtre saint Jean, on voit Jean Baptiste si étroitement uni à Jésus. Jean Baptiste, qui « n'étoit pas la » lumière », devoit pourtant et devoit avant sa naissance, et dès le sein de sa mère, « rendre témoignage à la lumière³ », encore cachée. Il n'étoit pas la lumière, puisque, conçu dans le péché, il attendoit, pour en sortir, la présence du Sauveur.

• Il y avoit une véritable lumière qui illumine tout homme » venant au monde⁴ » : et c'est par cette lumière que Jean a été illuminé, afin que nous entendions, que s'il montre Jésus-Christ au monde, c'est par la lumière qu'il reçoit de Jésus-

¹ Ambr. in Luc. l. II. n. 26. — ² Luc. l. 58. — ³ Joan. I. 8. — ⁴ Ib. 9.

Christ même. O Marie! ô Elisabeth! ô Jean! que vous nous montrez aujourd'hui de grandes choses! Mais, ô Jésus, Dieu caché, qui, sans paroître, faites tout dans cette sainte journée, je vous adore dans ce mystère et dans toutes les œuvres cachées de votre grâce!

Savoir si la sainte Vierge vit la naissance de saint Jean, l'Évangile n'a pas voulu nous le découvrir. Elisabeth étoit dans son sixième mois, quand Marie la vint visiter : elle fut environ trois mois avec elle : elle étoit donc ou à terme ou bien près de son terme : et l'Évangile ajoute aussi, que « le temps d'Elisabeth s'accomplit » : insinuant, selon quelques-uns, qu'il s'accomplit pendant que Marie étoit avec elle ; mais qui osera l'assurer, puisque l'Évangile semble avoir évité de le dire? Quoi qu'il en soit, ou Marie attachée à sa solitude, et prévoyant l'abord de tout le monde au temps de l'enfantement d'Elisabeth, le prévint par sa retraite : ou si elle est demeurée avec tous les autres, elle y a été humble et cachée, inconnue, sans s'être fait remarquer dans une si grande assemblée, et contente d'avoir agi envers ceux à qui Dieu l'avoit envoyée. O humilité! ô silence qui n'a été interrompu que par un cantique inspiré de Dieu, puissé-je vous imiter toute ma vie!

XV. SEMAINE.

LA NATIVITÉ DU SAINT PRÉCURSEUR

I^{re} ÉLÉV. On accourt des environs.

« Le terme d'Elisabeth étant accompli, les voisins et ses parents accoururent pour célébrer la miséricorde que Dieu » avoit exercée » (en lui ôtant sa stérilité), « et s'en réjouir » avec elle ». Les vraies congratulations des amis et des parents chrétiens doivent avoir pour objet la miséricorde que Dieu nous a faite : sans cela, les compliments n'ont rien de solide, ni de sincère, et ne sont qu'un amusement.

Dieu dispose avec un ordre admirable tout le tissu de ses desseins. Il vouloit rendre célèbre la naissance de saint Jean Baptiste, où celle de son Fils devoit aussi être célébrée par la

¹ Luc, 1. 57. 58.

prophétie de Zacharie , et il importoit aux desseins de Dieu , que celui qu'il envoyoit pour montrer son Fils au monde , fût illustré dès sa naissance ; et voilà que sous le prétexte d'une civilité ordinaire , Dieu amasse ceux qui devoient être témoins de la gloire de Jean Baptiste , la répandre et s'en souvenir. Car « tout le monde étoit en admiration » ; et les merveilles qu'on vit paroître à la naissance de Jean Baptiste , « se répandirent dans tout le pays voisin ; et tous ceux , qui en » ouïrent le récit le mirent dans leur cœur , en disant : Que » pensez-vous que sera cet enfant ? Car la main de Dieu est » visiblement avec lui ¹ ». Accoutumons-nous à remarquer que les actions qui paroissent les plus communes , sont secrètement dirigées par l'ordre de Dieu , et servent à ses desseins , sans qu'on y pense , en sorte que rien n'arrive fortuitement.

II^e ÉLÉV. La circoncision du saint précurseur , et le nom qui lui est donné.

« Le huitième jour , on vint circoncire l'enfant , et ils lui » donnoient le nom de son père , Zacharie ; mais Elisabéth » répondit , que son nom étoit Jean. On lui remontroit que » personne n'avoit ce nom dans leur parenté : et en même » temps ils demandèrent par signes à son père , quel nom il » lui vouloit donner , et il écrivit sur des tablettes que Jean » étoit son nom ² ». On connut donc , par le concours du père et de la mère à lui donner ce nom extraordinaire dans la famille , qu'il étoit venu d'en haut : « Et tout le monde étoit » étonné ». Le nom de Jean signifie grâce , pitié , miséricorde : et Dieu avoit destiné ce nom au précurseur de sa grâce et de sa miséricorde.

Il paroît que Zacharie , à qui on ne parloit que « par signes ³ », n'étoit pas seulement devenu muet par son incrédulité ; mais que l'ange l'avoit encore frappé de surdité : mais l'ouïe lui fut tout à coup rendue avec la parole , quand il eut obéi à l'ange en donnant à son fils le nom de Jean. L'obéissance guérit le mal que l'incrédulité avoit causé : à l'instant celui qui n'entendoit rien que par signes , et ne parloit qu'en écrivant , « eut la bouche ouverte » , et entonna ce divin cantique.

¹ Luc. I. 65. 66. — ² Ib. I. 59. 60. 62. 63. — ³ Ib. I. 62. 64.

III^e ÉLÉV. Le cantique de Zacharie, première partie : quels sont les ennemis dont Jésus-Christ nous délivre, et quelle est la justice qu'il nous donne.

« Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël ¹ ». C'est après être demeuré longtemps muet, une soudaine exclamation pour exprimer les merveilles qu'il avoit été contraint de resserrer en lui-même, touchant le règne du Christ qui étoit venu, et qui bientôt alloit paroître. C'est ce qu'il voit dans son transport ; et il voit en même temps la part qu'aura son fils à ce grand ouvrage, qui sont les deux parties de cet admirable cantique.

C'est pour la gloire de Jésus-Christ le témoignage d'un prêtre célèbre parmi le peuple, et aussi savant que pieux. C'est pourquoi toutes les paroles de son cantique ont de doctes et secrets rapports aux promesses faites à nos pères, et aux anciennes prophéties.

Il commence donc par bénir ce Dieu : « Parce qu'il a visité » son peuple, et en a opéré la rédemption » en lui envoyant son Fils, en qui « il nous a élevé un puissant Sauveur dans » la maison de David son serviteur ² ». Voilà comme tout le monde connoissoit que le Fils de Marie par elle sortoit de David, et en héritoit la royauté.

Le mot de « corne » dont il se sert, est un mot de magnificence et de terreur, qui dans, le style de l'Ecriture, signifie la gloire, et en même temps une force incomparable pour dissiper nos ennemis. C'est ce que devoit faire le Sauveur sorti de David, pour la rédemption du genre humain.

Le saint prêtre nous fait voir deux choses dans cette rédemption ; la première, sont les maux dont elle nous affranchit ; et la seconde, sont les grâces qu'elle nous apporte.

Premièrement donc : « Il avoit promis par la bouche de ses » prophètes, qu'il nous délivreroit de nos ennemis, et de ceux » qui nous haïssent ³ ». Quels sont les ennemis dont nous devons être délivrés ? Ce sont avant toutes choses, les ennemis invisibles qui nous tenoient captifs par le péché, par nos vices et par tous nos mauvais desirs : ce sont là nos vrais ennemis, qui

¹ Luc. I. 68. — ² Luc. I. 68, 69. — ³ Ib. 70. 71.

seuls aussi peuvent nous perdre. Jésus-Christ nous délivre aussi des ennemis visibles, en nous apprenant non-seulement à ne les craindre plus, mais encore à les vaincre par la charité et par la patience, selon ce que dit saint Paul ¹. « Ne vous » laissez pas vaincre par le mauvais, mais surmontez le mauvais » par l'abondance du bien » : soigneux de gagner par la charité vos frères qui vous persécutent, « et entassant des charbons » sur leur têtes », pour les échauffer et fondre le glace de leurs cœurs endurcis.

C'est ainsi que le Sauveur nous apprend à vaincre nos ennemis. Mais s'il faut qu'ils soient vaincus manifestement, Dieu les mettra à nos pieds d'une autre sorte, comme il y a mis les tyrans persécuteurs de l'Eglise : et si les Juifs avoient été fidèles à leur Messie, je ne doute pas que Dieu ne les eût tirés de leur servitude d'une manière éclatante, pour les faire marcher sans crainte et servir Dieu en paix.

Quand donc Dieu fait prospérer son peuple contre les ennemis qui les oppriment, qu'ils regardent ces heureux succès comme une grâce du libérateur qui leur est venu, et qu'ils en profitent pour mieux servir Dieu. Autrement, et s'ils en abusent pour mener une vie plus licencieuse, la paix n'est pas une paix sainte et chrétienne, mais un fléau de Dieu plus terrible que la guerre même.

Mais les véritables ennemis, dont la défaite nous est promise par le Sauveur, sont les démons nos vainqueurs dès l'origine du monde ; et nos convoitises qui nous font la guerre dans nos membres ; et nos péchés qui nous accablent, et nos faiblesses qui nous tuent ; et les terreurs de la conscience, qui ne nous laissent aucun repos. Voilà les vrais ennemis, les vrais maux dont Jésus-Christ nous délivre, « pour nous faire marcher » sans crainte en sa présence ².

Ce n'est pas assez de nous délivrer des maux, le règne de Jésus-Christ nous apporte la sainteté qui doit avoir deux qualités. La première est exprimée par ces paroles : « Afin que » nous servions en sainteté et en justice devant lui ³ » : c'est-à-dire, dans une parfaite et véritable sainteté qui ne soit

¹ Rom. XII. 20. 21. — ² Luc. I. 74. — ³ Ib. 75.

point extérieure , et aux yeux des hommes , mais aux yeux de Dieu. Car dans le règne de Jésus-Christ, il ne s'agit pas de purifications extérieures , ni de vaines cérémonies , ni d'une justice superficielle ¹ : il faut être saint à fond , se tenir sous les yeux de Dieu , faire tout uniquement pour celui qui sonde le fond des cœurs , et ne songer qu'à lui plaire. Ce n'est pas assez , et voici la seconde qualité de la vraie sainteté : il faut persévérer dans cet état : une vertu passagère n'est pas digne de Jésus-Christ. Ceux qui , transportés par la douceur d'une dévotion nouvelle , se retirent à la première tentation , sont ceux qu'il appelle « temporels ² », ou justes pour un certain temps , et non pour toujours. La preuve du vrai chrétien est la persévérance ; et la grâce que Jésus-Christ nous apporte est une grâce qui , premièrement nous fait vraiment justes devant Dieu , et secondement nous fait justes , persévérants marchant courageusement et humblement à la fois , sous les yeux de Dieu , durant toute la suite de nos jours.

Commençons donc une vie nouvelle sous le règne de Jésus-Christ ; soyons justes à ses yeux , en exterminant pour l'amour de lui toute tache qui offenseroit ses regards , et pratiquant une vertu ferme et sévère qui ne se relâche jamais , n'en rien.

IV^e ÉLÉV. Sur quoi toutes ces grâces sont fondées.

« Pour exercer sa miséricorde envers nos pères , et se souvenir de son alliance sainte , selon qu'il avoit juré à Abraham notre père ³ ». Il semble qu'il falloit dire que Dieu exerçoit ses miséricordes sur nous en mémoire de nos pères. Mais pour nous ôter davantage toute vue de notre propre justice , et nous faire mieux sentir que nous sommes sauvés par grâce , le saint prêtre aime mieux dire qu'il exerce sa miséricorde envers nos pères qui lui ont plu , qu'envers leurs enfants ingrats : qu'il nous sauve par sa bonté , et non à cause de nos mérites ; et pour satisfaire à sa promesse , plutôt qu'en ayant égard à nos œuvres qui sont si mauvaises.

Ce n'est pas qu'il ne faille croire que Dieu donne des mérites à ses saints : mais c'est que ces mérites sont des grâces ;

¹ Matt. xv et xxiii. — ² Marc. iv. 16. 17. — ³ Luc. i. 72. 73.

c'est que la grâce qui nous les donne, nous est donnée sans mérite : on a des mérites, quand on est saint ; mais pour être saint, il n'y a point de mérite : la récompense est due après la promesse ; mais la promesse a été faite par pure bonté : la récompense est due encore une fois à ceux qui font des bonnes œuvres ; mais la grâce qui n'est point due, précède, afin qu'on les fasse. Enfants de grâce et de promesse, vivez dans cette foi ; c'est la nouvelle alliance que Dieu a faite avec nous : « Que nulle chair ne se glorifie en sa présence : et que celui » qui se glorifie, se glorifie en notre Seigneur ¹ ».

V^e ÉLÉV. Quel est le serment de Dieu, et ce qu'il opère.

« Selon qu'il avoit juré à notre père Abraham² ». Je ne puis mieux exprimer le mystère de ce serment, que par ces paroles de l'épître aux Hébreux³ : « Dans la promesse que » Dieu fit à Abraham ; n'ayant point de plus grand que lui » par qui il pût jurer ; il jura par lui-même » comme il est écrit : « J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur » ; et ajouta « Si je ne vous comble de bénédictions et si je ne multiplie votre » race jusqu'à l'infini⁴ » : suppléez, je serai un menteur, moi qui suis la vérité même. « Abraham », continue l'apôtre⁵, « ayant attendu avec patience, a obtenu l'effet de cette promesse ; car, comme les hommes jurent par celui qui est plus » grand qu'eux, et que le serment » où ils font entrer la toute puissance et la vérité de Dieu dans leur engagement, est la plus grande assurance qu'ils puissent donner pour terminer tous leurs différends », dont aussi le serment est la décision : « Dieu voulant aussi faire voir avec plus de certitude aux » héritiers de la promesse, la fermeté immuable de sa résolution, a ajouté le serment » à sa parole : « afin qu'étant appuyés sur ces deux choses inébranlables ; par lesquelles il est » impossible que Dieu nous trompe », c'est-à-dire, sur la parole de Dieu, et sur le jurement qui la confirme, « nous ayons » une puissante consolation, nous qui avons mis notre refuge » dans la possession des biens proposés à notre espérance ».

¹ I. Cor. I. 29. 31. — ² Luc I. 73. — ³ Heb. VI. 13. 14. 17. — ⁴ Gen. XXII. 16. 17. 18. — ⁵ Heb. VI. 15. 16. 17. 18.

Il ne faut point ici de commentaire; il n'y a qu'à écouter toutes ces paroles, et nous en laisser pénétrer. Prenons garde seulement qu'en nous attachant à la promesse, nous ne présumions pas plus qu'il ne nous est promis: Dieu a promis à la pénitence la rémission des péchés; mais il n'a pas promis le temps de faire pénitence à ceux qui ne cessent d'en abuser.

VI^e ÉLÉV. Seconde partie de la prophétie du saint cantique qui regarde saint Jean Baptiste.

« Et vous, enfant, vous serez appelé le prophète du Très Haut¹ »; son prophète particulier et par excellence: prophète « et plus que prophète² », comme l'appelle le Sauveur, puisque non-seulement vous l'annoncerez comme celui qui va venir à l'instant, mais encore que vous le montrerez au milieu du peuple, comme celui qui est venu³. Vous marcherez » devant le Seigneur pour lui préparer ses voies⁴. Voilà donc comme Zacharie appelle Jésus-Christ « le Très-Haut, et « le Seigneur », c'est-à-dire, dans un seul verset, il l'appelle par deux fois, « Dieu ». Voilà donc le caractère de la prophétie de saint Jean Baptiste, marqué distinctement par Zacharie, qui est marcher devant le Seigneur pour lui préparer sa voie. Et ce caractère est tiré de deux anciennes prophéties; l'une d'Isaïe⁵: « Une voix est entendue dans le désert: Préparez » la voie du Seigneur; faites ses sentiers droits ». L'autre, de Malachie, en confirmation⁶. « J'enverrai mon ange; mon » envoyé paroîtra et préparera les voies devant moi: et le Seigneur que vous cherchez viendra dans son temple ».

C'est ainsi que ce docte prêtre établit par les prophètes la mission de son fils, et le propre caractère de son envoi, qui est de préparer les voies du Seigneur; mais il nous va encore expliquer ce que c'est que préparer les voies du Seigneur: c'est, dit-il,⁷ « de donner à son peuple la science du salut » pour la rémission de leur péchés; qui est le propre ministère de saint Jean Baptiste, dont saint Paul a dit dans les Actes, après les Evangélistes, « que Jean avoit baptisé le peuple

¹ Luc. 1. 76. — ² Matth. xi. 9. — ³ Joan. 1. 15. 25. 27. 29. et seq. —

⁴ Luc. 1. 76. — ⁵ Is. xl. 3. Matth. iii. 3. Marc. 1. 3. Luc. iii. 4. —

⁶ Malach. iii. 1. Matth. xi. 10. Marc. 1. 2. Luc. vii. 27. — ⁷ Luc. 1. 77.

» du baptême de pénitence ; leur disant de croire en celui qui » alloit venir , c'est-à-dire , en Jésus ¹ ».

Venez donc apprendre la grande science , qui est la science du salut ; et apprenons qu'elle consiste principalement dans la rémission des péchés , dont nous avons besoin toute notre vie ; en sorte que notre justice est plutôt dans la rémission des péchés que dans la perfection des vertus.

C'est ce qui a fait dire à saint Paul après David : « Bienheureux ceux dont sont remises les iniquités , et dont les péchés » sont couverts ; bienheureux à qui le Seigneur n'impute point » le péché ² » : afin que nous entendions que , ne pouvant être sans péché , notre vraie science est celle qui nous apprend à nous en purifier de plus en plus tous les jours , en disant avec David : « Lavez-moi de plus en plus de mon péché ³ » .

Cette science est en Jésus-Christ dont il est écrit : « Mon » serviteur en justifiera plusieurs dans sa science et il portera » leurs iniquités ⁴ ». Voilà donc en Jésus-Christ la vraie science de la rémission des péchés , dont il fait l'expiation par son sang , en les portant sur lui comme une victime ; mais Jean marche devant lui pour montrer au peuple que c'est en lui que les péchés sont remis.

Passons donc toute notre vie dans la pénitence , puisque la science du salut consiste dans la rémission des péchés , et ne nous glorifions point d'une justice aussi imparfaite que la nôtre ; non qu'elle ne soit véritable , et parfaite à sa manière , mais parce que la plus parfaite en cette vie doit craindre d'être accablée par la multitude des péchés , si elle ne prend un soin continuel de les expier par la pénitence et par les aumônes. C'est la science que prêchoit saint Jean , en criant dans le désert , et faisant retentir toute la Judée de cette voix : « Faites de dignes fruits de pénitence ⁵ ».

« Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu ⁶ » . C'est uniquement par là que nous trouvons la rémission de nos péchés ; c'est par là , poursuit Zacharie , que « l'Orient nous » a visité d'en haut » . C'est là un des noms de Jésus-Christ

¹ Act. XIX. 4. Matth. III. 11. Marc. I. 4. Luc. III. 8. Joan. I. 26. 31. — ² Rom. IV. 7. 8. Ps. XXXI. 1. 2. — ³ Ps. L. 3. — ⁴ Is. LIII. 11. — ⁵ Matth. III. 8. — ⁶ Luc. I. 78.

qu'un prophète appelle en la personne de Zorobabel : « Un » homme viendra ; et son nom est l'Orient ¹ ». Ce prophète , c'est Zacharie ; et Zacharie , père de saint Jean , en répète et en explique l'oracle. Jésus-Christ est le vrai Orient , lui « qui » fait lever sur nous le vrai soleil de justice ² ». Comme disoit Malachie : « Pour éclairer » , continue ici Zacharie , « ceux qui » sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ; » pour dresser nos pas dans la voie de la paix ³ ».

Encore qu'on ne vous parle que de la rémission de vos péchés , et qu'elle soit toujours nécessaire durant tout le cours de cette vie , ne croyez pas que la justice ne soit pas infuse dans vos cœurs par Jésus-Christ. Il n'a pris le nom d'Orient que pour nous montrer qu'il est pour nous éclairer une lumière naissante : « Il étoit la véritable lumière , qui éclaire tout » homme venant au monde ⁴ ». Quand cette lumière commence à paroître , elle s'appelle Orient , et c'est un des noms de Jésus-Christ. Comme donc le soleil levant ne dissipe les ténèbres qu'en répandant la lumière dont il embellit l'univers , ainsi le vrai Orient , qui se lève vraiment d'en haut lorsqu'il sort du sein de son père pour nous éclairer , ne nous remet nos péchés qu'en nous remplissant de la lumière de la justice , par laquelle nous sommes nous-mêmes « lumière en notre » Seigneur ; car vous étiez » , dit saint Paul ⁵ , « les ténèbres » mêmes , « mais à présent vous êtes lumière » ; non point toutefois en vous-mêmes , mais en Jésus-Christ qui vous apprend à marcher toujours les yeux ouverts , et à dresser incessamment vos regards vers lui , par une bonne et droite intention , dont s'ensuivra dans tout votre corps , dans toute votre personne , une lumière éternelle , et un flambeau lumineux dont vous serez éclairé.

« Pour dresser nos pas dans le chemin de la paix ⁶ ». O paix ! le cher objet de mon cœur : ô Jésus ! qui « êtes » ma « paix ⁷ » ; qui me mettez en paix avec Dieu , avec moi-même , avec tout le monde : « qui » , par ce moyen , « pacifiez le ciel et la terre ⁸ ». Quand sera-ce , ô Jésus ! quand sera-ce ,

Zach. vi. 12. — ² Mal. iv. 2. — ³ Luc. i. 79. Is. ix. 1. 2. — Joan. i. 9. — ⁵ Ephes. v. 8. — ⁶ Luc. i. 79. — ⁷ Ephes. ii. 14. — Coloss. i. 20.

que par la foi de la rémission des péchés, par la tranquillité de ma conscience, par une douce confiance de votre faveur et par un entier acquiescement, ou plutôt un attachement, une complaisance pour vos éternelles volontés, dans tous les événements de la vie, je posséderai cette paix qui est en vous, qui vient de vous, et que vous êtes vous-même ?

VII^e ÉLÉV. Saint Jean au désert dès son enfance.

« L'enfant croissoit, et son esprit se fortifioit; et il étoit » dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation dans Israël¹ ». Ce que Dieu fait dans cet enfant, est inouï. Celui qui, dès le sein de sa mère, avoit commencé à éclairer saint Jean Baptiste, et à le remplir de son saint esprit, se saisit de lui dès son enfance; et il paroît que dès lors il se retira dans le désert sans qu'on puisse dire à quel âge. Que ne faut-il point penser d'un jeune enfant qu'on voit tout d'un coup, après le grand éclat que fit sa naissance miraculeuse, disparaître de la maison de son père, pour être seul avec Dieu, et Dieu avec lui? Loin du commerce des hommes, il n'en avoit aucun qu'avec le ciel, il se retire de si bonne heure d'une maison sainte, d'une maison sacerdotale, d'avec des parents d'une sainteté si éminente, élevés au rang des prophètes, dont il devoit être la consolation; mais les saints n'en ont point d'autre que de tout sacrifier à Dieu.

Qui n'admireroit cette profonde retraite de saint Jean Baptiste? Que ne lui disoit pas ce Dieu qui étoit en lui, et pour qui, dès son enfance, il quittoit tout? Que ne lui disoit-il point dans ce silence, où il se mettoit pour n'écouter que lui seul? « La langue » dit saint Jacques², « est la source de » toute iniquité » : qui veut fuir le péché doit fuir la conversation. Ce fut l'esprit de saint Jean Baptiste, qui s'est perpétué dans les solitaires. Une voix fut portée à saint Arsène : « Fuis » les hommes » ; oui, si tu veux fuir le péché, et ne pécher point en ta langue. Mais à qui cette parole a-t-elle été dite plutôt qu'à saint Jean Baptiste, poussé au dedans par le Saint-Esprit à se retirer, dès son enfance, dans le désert ?

¹ Luc, I, 80. — ² Jac, III, 6.

Tout le reste suivit. Cet homme, dès son enfance, d'une retraite et d'un silence si prodigieux, mène une vie si étonnante ; n'ayant pour tout habit « qu'un » rude « cilice de poils » de chameaux ; une ceinture » aussi affreuse « sur ses reins ; » pour toute nourriture des sauterelles » sans qu'on explique comment il les rendoit propres à sustenter sa vie, « et du miel » sauvage ¹ », et dans la soif, de l'eau pure. Le désert lui fournissoit tout ; et sans rien emprunter des villes ni des bourgades ; il n'eut aucune société avec les hommes mauvais dont il venoit reprendre les vices et réprimer les scandales.

Cette vie rude et rigoureuse n'étoit pas inconnue dans l'ancienne loi. On y voit dans ses prophètes, les nazaréens qui ne buvoient point de vin ². On y voit dans Jérémie ³ les réchabites, qui, non contents de se priver de cette liqueur, ne labouroient ni ne semoient, ni ne cultivoient la vigne, ni ne bâtissoient de maison, mais habitoient dans des tentes. Le Seigneur les loue, par son prophète Jérémie, d'avoir été fidèles au commandement de leur père Jonadab, et leur promet en récompense, que leur institut ne cesseroit jamais. Les esséens, du temps même du Sauveur, en tenoient beaucoup. La vie prophétique qui paroît dans Élie, dans Élisée, dans tous les prophètes, étoient pleine d'austérités semblables à celle de Jean Baptiste, et se passoit dans le désert, où ils vivoient pourtant en société avec leur famille. Mais que jamais on se fût séquestré du monde, et dévoué à une rigoureuse solitude, autant et d'aussi bonne heure que Jean Baptiste, avec une nourriture si affreuse, exposé aux injures de l'air, et n'ayant de retraite que dans les rochers, car on ne nous parle point de tentes ni de pavillons, sans secours, sans serviteurs, et sans aucun entretien, c'est de quoi on n'avoit encore aucun exemple.

C'est une autre sorte de prodige, que Jean Baptiste, qui avoit senti sur la terre le Verbe incarné dès le sein de sa mère, et à qui son père avoit prédit qu'il en seroit le prophète et lui devoit préparer les voies, ne quitta point son désert pour l'aller voir parmi les hommes. Il le connoissoit

¹ Matth. III. 4. — ² Num. VI. 1 et seq. Jud. XIII. 5. 7. Thren. IV. 7. Amos. II. 11. I. Malach. III. 49. — ³ Jerem. XXXV. 5. 6. 7 et seq.

si peu , qu'il fallut que le Saint-Esprit lui donnât un signe pour le connoître , quand le temps fut arrivé de le manifester au monde. Pousser la retraite jusqu'à se priver de la vue et de la conversation de Jésus-Christ, c'est une sorte d'abstinence plus divine et plus admirable que toutes celles que nous avons vues dans saint Jean Baptiste. Il savoit que le Verbe opère invisiblement , et de loin comme de près ; il s'occupoit de ses grandeurs qu'il devoit prêcher ; il l'adoroit dans le silence , avant que de l'annoncer par sa parole ; il l'écoutoit au dedans ; il s'enrichissoit de son abondance , de sa plénitude , avant que d'apprendre aux hommes à s'en approcher. Que ne pensoit-il point en attendant ce « Dieu » que « per- » sonne n'avoit vu ; mais » que « son Fils unique qui étoit » dans son sein » venoit « annoncer ¹ » ? C'est ce que saint Jean devoit prêcher ; c'est ce qu'il contemple en secret ; et ne demande à voir ce Fils unique , que dans le temps que Dieu le feroit paroître pour le montrer et lui préparer les voies. Ainsi attaché aux ordres de Dieu , sans s'ingérer de quoi que ce soit , sans aucun empressement de paroître , il passa sa vie dans le désert jusqu'à ce que l'heure destinée de Dieu pour sa manifestation en Israël fût arrivée.

Mourez , orgueil humain , mourez , curiosité , empressement , désir de paroître : si vous voulez préparer la voie à Jésus , et l'introduire dans vos cœurs , mourez tous à la gloire humaine. Mourez-y principalement , solitaires sacrés , imitateurs de saint Jean Baptiste et des prophètes ; puissiez-vous aimer la vie séparée , quitter les villes , aimer le désert ; vous en faire un dans les villes mêmes , et recevoir la bénédiction des enfants de Jonadab , fidèles aux institutions de leur père ! Mais nous , fidèles , soyons-le donc à plus forte raison aux commandements sortis de la bouche de Dieu. Si les réchabites , si les moines , ont , avec raison , tant de scrupule , tant de honte , de manquer à leurs règles , combien devons-nous trembler à manquer à la loi de Dieu , dit le Seigneur par la bouche de son prophète Jérémie ² !

¹ Joan. 1. 18. — ² Jerem. xxv. 13, 14 et seq.

XVI^e SEMAINE.

LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

I^{re} ÉLÉV. Songe de saint Joseph.

A quelle épreuve Dieu ne met-il pas les âmes saintes ! Joseph se voit obligé à abandonner, comme une épouse infidèle, celle qu'il avoit prise comme la plus pure de toutes les vierges¹ : et il étoit prêt à exécuter une chose si funeste à la pureté de la mère et à la vie de l'enfant, car ne pouvant être longtemps sans découvrir la grossesse de la sainte Vierge, que pouvoit-il faire, l'ayant aperçue, sinon de la croire une grossesse naturelle ? Car de soupçonner seulement ce qui étoit arrivé par l'opération du Saint-Esprit, c'étoit un miracle dont Dieu n'avoit point encore donné d'exemple, et qui ne pouvoit tomber dans l'esprit humain.

« Il étoit juste² », et sa justice ne lui permettoit pas de demeurer dans la compagnie de celle qu'il ne pouvoit croire innocente. Tout ce qu'on pouvoit espérer de plus doux de la bonne opinion qu'il avoit conçue avec raison de sa chaste épouse, étoit, comme il le méditoit, « sans la diffamer, de la renvoyer » secrètement ». C'étoit, dis-je, ce qu'on pouvoit espérer de plus doux ; car, pour peu qu'il se fût livré à la jalousie, qui est « dure comme l'enfer³ », à quel excès ne se fût-il pas laissé emporter ? Sa justice même l'auroit flatté dans sa passion ; et sous une loi toute de rigueur, il n'y a rien qu'il n'eût pu entreprendre pour se venger. Mais Jésus commençoit à répandre dans le monde l'esprit de douceur, et il en fit part à celui qu'il avoit choisi pour lui servir de père.

Joseph, le plus modéré, comme le plus juste de tous les hommes, ne songea seulement pas à prendre ce parti extrême, et vouloit seulement quitter en secret celle qu'il ne pouvoit garder sans crime. Cependant, quelle douleur de se voir trompé dans l'opinion qu'il avoit de sa chasteté et de sa vertu ! de perdre celle qu'il aimoit, et de la laisser sans secours en proie à la calomnie et à la vengeance publique !

¹ Matth. 1, 18. — ² Ib. 19. — ³ Cant. VIII. 6.

Dieu lui auroit pu éviter toutes ces peines, en lui révélant plus tôt le mystère de la grossesse de sa chaste épouse ; mais sa vertu n'auroit pas été mise à l'épreuve qui lui étoit préparée ; nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph sur la plus indomptable de toutes les passions ; et la plus juste jalousie qui fût jamais, n'eût pas été renversée aux pieds de la vertu.

Nous voyons, par le même moyen, la foi de Marie. Elle voyoit la peine qu'auroit son époux, et tous les inconvénients de sa sainte grossesse ; mais, sans en paroître inquiétée, sans songer à prévenir ce cher époux, ni à lui découvrir le secret du ciel, au hasard de se voir non-seulement soupçonnée et abandonnée, mais encore perdue et condamnée, elle abandonne tout à Dieu et demeure dans sa paix.

Dans cet état, « l'ange du Seigneur fut envoyé à Joseph, » et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre » avec vous Marie votre épouse ; car ce qui est né en elle est » du Saint-Esprit ¹ ». Quel calme à ces paroles ! quel ravissement ! quelle humilité dans Joseph ! Laissons-le concevoir à ceux à qui Dieu daigne en donner la connoissance.

« Elle enfantera un Fils, et vous lui donnerez le nom de » Jésus ². Pourquoi, « vous » ? Vous n'en êtes pas le père ; il n'a pas de père que Dieu : mais Dieu vous a transmis ses droits ; vous tiendrez lieu de père à Jésus-Christ : vous serez son père, en effet d'une certaine manière, puisque, formé par le Saint-Esprit dans celle qui étoit à vous, il est aussi à vous par ce titre. Prenez donc avec l'autorité et les droits de père, un cœur paternel pour Jésus. Dieu « qui fait en particulier » tous les cœurs des hommes ³ », fait aujourd'hui en vous un cœur de père : heureux, puisque en même temps il donne pour vous à Jésus un cœur de fils ! Vous êtes le vrai époux de sa sainte mère ; vous partagez avec elle ce Fils bien-aimé, et les grâces qui sont attachées à son amour. Allez donc ; à la bonne heure, nommez cet enfant ; donnez-lui le nom de Jésus pour vous et pour nous, afin qu'il soit notre Sauveur comme le vôtre.

¹ Matth. I, 20. — ² Ib. 21. — ³ Ps. xxxiii. 15.

II^e ÉLÉV. Sur la prédiction de la virginité de la sainte mère de Dieu.

« Tout ceci a été fait pour accomplir ce que le Seigneur » avoit dit par Isaïe : Voici qu'une vierge concevra dans son » sein et enfantera un fils ; et « vous » nommerez son nom Emmanuel » ; c'est-à-dire « Dieu avec nous »¹.

C'est la gloire de l'Église chrétienne. Quelle autre société a seulement osé se vanter d'avoir pour instituteur le fils d'une vierge ? Un si beau titre n'étoit jamais tombé dans l'esprit humain, et cette gloire étoit réservée au christianisme. Aussi est-ce la seule religion où la perpétuelle virginité a été en honneur ; où elle a été consacrée à Dieu ; où l'on a souffert toutes sortes de persécutions et la mort même, plutôt que de consentir à un mariage humain. Jésus-Christ s'est déclaré l'époux des vierges ; c'est lui qui a fait connoître au monde ces « eunuques spirituels », autrefois prédits par les prophètes², mais qui n'ont paru que dans la religion chrétienne. Il a inspiré à son apôtre, que la sainte virginité est la seule qui peut consacrer parfaitement à Dieu un cœur incapable de se partager³. Fils d'une Vierge, vierge lui-même ; qui a pris pour son précurseur Jean Baptiste, vierge, et pour son disciple bien-aimé, saint Jean, vierge aussi selon toute la tradition chrétienne ; dont les apôtres, qui ont tout quitté, ont quitté principalement leurs femmes (ceux qui en avoient) pour le suivre ; toujours par conséquent dans la compagnie, et, pour ainsi dire, entre les mains de la continence ; où il ne faut pas s'étonner si, comme la foi, la sainte virginité a eu ses martyrs. Aussi les persécuteurs même ont reconnu la pudeur des vierges chrétiennes. « On les voyoit », dit saint Ambroise⁴, « affronter les supplices et craindre les regards » : *Impavidas ad cruciatus, erubescences ad aspectus* : au milieu des tourments, et livrées aux bêtes farouches, et à des taureaux furieux qui les jetoient en l'air, soigneuses de la pudeur, méprisant les tourments et la vie, et n'ayant, pour ainsi parler, que le front tendre dans un corps de fer ; dignes

¹ Matth. i. 22. 23. 24. Is. vii. 14. — ² Is. lvi. 3. 4. 5. Matth. xix. 12. — ³ I. Cor. vii. 32. 33. 34. 35. — ⁴ Amb. de Virg.

témoins, dignes martyres de celui qui est tout ensemble Fils de Dieu, et fils d'une vierge.

Fils de Dieu, et fils d'une vierge. Ces deux choses devoient aller ensemble, afin qu'on pût dire en tous sens : « Qui com- » prendra sa génération ¹ », toujours virginale, et dans le sein de son père, et dans celui de sa mère ? O Jésus ! nous la croyons, si nous ne pouvons pas la comprendre. Elle nous apprend qu'il n'y a rien de plus incompatible que l'impureté et la religion chrétienne. Elevé parmi des mystères si chastes, qui peut souffrir de la corruption dans sa chair ? Le seul nom de Jésus n'inspire-t-il pas la pureté ? Qui peut seulement le prononcer avec des lèvres souillées ? Mais qui peut approcher de son saint corps, l'unique fruit d'une mère vierge ; si pur, qu'il n'a pu souffrir, ni en lui-même, ni en sa Mère même, la sainteté nuptiale ? qui peut, dis-je, approcher de ce sacré corps avec des sentiments impurs, ou ne pas consacrer son corps, chacun selon son état, à la pureté, après l'avoir reçu ? Ministres sacrés de ses autels, soyez donc purs comme le soleil : Chrétiens en général, détestez toute impureté : Vierges consacrées à Jésus-Christ, ses chères épouses, soyez jalouses pour lui, et ne laissez en vous aucun reste d'un vice qui a tant de secrètes branches. Mais si vous voulez être vierges de corps et d'esprit, humiliez-vous : n'aimez ni les regards ni les louanges des hommes : cachez-vous à vous-mêmes, comme une vierge pudique, qui, loin de se faire voir, n'ose pas seulement se regarder quoique seule : un regard sur vous-même, une complaisance, non-seulement pour cette fragile beauté qui pare la superficie du corps, mais encore pour la beauté intérieure, est une espèce d'abandonnement. Femmes chrétiennes, vierges chrétiennes, et vous dont le célibat doit être l'honneur de l'Eglise, soyez soigneux d'une réputation qui fait l'édification publique. Considérez Jésus-Christ notre pontife : parmi tous les opprobres qu'il a soufferts, jusqu'à être accusé comme « un homme qui aimoit le vin et la bonne chère ² », il n'a pas voulu que sa pudeur ait jamais eu la moindre atteinte. On « s'étonnoit de le voir parler en particulier à une femme ³ »,

¹ Is. LIII. 8. — ² Matth. XI. 19. — ³ Joan. IV. 27.

qu'il convertissoit , et avec elle sa patrie : et il agissoit en tout d'une manière si épurée et si sérieuse , que , malgré la malignité de ses ennemis , son intégrité de ce côté-là est demeurée sans soupçon. Pourquoi l'a-t-il voulu de cette sorte , si ce n'est pour nous , afin de nous faire voir combien nous devons être soigneux , autant qu'il nous est possible , de n'être pas seulement soupçonnés dans une matière si délicate , où le genre humain est si emporté , si malin et si curieux !

III^e ÉLÉV. Encore sur la perpétuelle virginité de Marie.

Pourquoi , saint évangéliste , avez-vous dit ces paroles : *Et non cognoscebat eam donec peperit* : « Et il ne l'avoit pas » connue , quand elle enfanta son fils premier-né¹ » ? Que ne disiez plutôt qu'il ne la connut jamais , et qu'elle fut vierge perpétuelle ? Les évangélistes disent ce que Dieu leur met à la bouche. Saint Matthieu avoit ordre d'expliquer précisément ce qui regardoit l'enfantement virginal , et l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe , qui portoit « qu'une vierge concevroit et » enfanteroit un fils¹ ».

Au reste , on ne peut penser sans horreur , que ce sein virginal où le Saint-Esprit avoit opéré , dont Jésus-Christ avoit fait son temple , ait jamais pu être souillé , ni que Joseph , ni que Marie même , aient pu cesser de le respecter. Avant sa conception et son enfantement , elle avoit dit en général : « Je ne connois point d'homme³ » : saint Joseph étoit entré dans ce dessein , et y avoir manqué après un enfantement si miraculeux , c'eût été un sacrilège indigne d'eux , une profanation indigne de Jésus-Christ même. Les frères de Jésus mentionnés dans l'Évangile , et saint Jacques qu'on appela frère du Seigneur , constamment ne l'étoient que par la parenté , comme on parloit en ce temps : et la sainte tradition ne l'a jamais entendu d'une autre sorte. Qui a jamais seulement pensé , parmi les chrétiens , que Jésus ne fût pas le fils unique de Marie , comme Dieu ? Si (ce qui est abominable à penser) il n'eût pas été son fils unique , lui auroit-il , en la

¹ Matth. i. 25. — ² Is. vii. 14. — ³ Luc. i. 34.

quittant, donné un fils d'adoption? Et quand il dit à saint Jean : « Voilà votre mère » ; et à elle : « Voilà votre fils ¹ », ne montre-t-il pas qu'il suppléoit par une espèce d'adoption, ce qui alloit manquer à la nature? Loin de la pensée des chrétiens le blasphème de Jovinien, qui a été l'exécration de toute l'Église; Dieu a marqué aux évangélistes ce qu'ils devoient précisément écrire, et ce qu'il vouloit qu'on réservât à la tradition de son Église, pour l'expliquer davantage. Apprenons de là qu'il faut penser de Marie tout ce qu'il y a de plus digne et d'elle et de Jésus-Christ, quand même l'Écriture ne l'auroit pas toujours voulu exprimer avec la dernière précision et netteté, et qu'il auroit plu à Dieu le laisser expliquer à fond à la tradition de son Église, qui a fait un article de foi de la perpétuelle virginité de Marie.

Quand est-ce qu'il a plu à Dieu de manifester au monde la merveille de l'enfantement virginal? Constamment, ce n'a pas été durant la vie du Sauveur, puisqu'il lui a plu de naître et de vivre sous le voile du mariage : en quoi il a confirmé que le mariage étoit saint, puisqu'il a voulu paroître au monde sous sa couverture. On a donc prêché la gloire de l'enfantement virginal, quand on a prêché toute la gloire du Fils de Dieu : et en attendant, Dieu préparoit à la pureté de Marie, en la personne de saint Joseph, son cher époux, le témoin le moins suspect et le plus certain qu'on pût jamais penser.

IV^e ÉLÉV. Sur ces paroles d'Isaïe rapportées par l'Évangéliste : « Son nom » sera appelé Emmanuel ».

« Son nom sera Emmanuel ; Dieu avec nous ² ». Ce sont de ces noms mystiques que les prophètes donnent en esprit, pour exprimer certains effets de la puissance divine, sans qu'il soit besoin pour cela qu'on les porte dans l'usage. Si nous comprenons la force de ce nom « Emmanuel », nous y trouverons celui de Sauveur. Car, qu'est-ce qu'être Sauveur, si ce n'est d'ôter les péchés, comme l'ange l'a interprété? Mais les péchés étant ôtés, et n'y ayant plus de séparation entre Dieu et nous, que reste-t-il, autre chose, sinon d'être

¹ Joan, xix. 26, 27. — ² Is. vii. 14. Matth. i. 23.

unis à Dieu , et que Dieu soit avec nous parfaitement? Nous sommes donc parfaitement et éternellement sauvés , et nous reconnoissons en Jésus qui nous sauve , un vrai « Enmanuel ». Il est Sauveur, parce qu'en lui Dieu est avec nous : c'est un Dieu qui s'unit notre nature ; étant donc réconciliés avec Dieu, nous sommes élevés par la grâce jusqu'à n'être plus qu'un même esprit avec lui.

C'est ce qu'opère celui qui et à la fois ce que Dieu est, et ce que nous sommes; Dieu est homme tout ensemble. « Dieu » étoit en » Jésus-Christ, « se réconciliant le monde, ne leur » imputant plus leurs péchés¹ », et les effaçant dans ses saints. Ainsi Dieu est avec eux , parce qu'ils n'ont plus leurs péchés.

Mais ce n'étoit rien, si en même temps Dieu n'eût été avec eux pour les empêcher d'en commettre de nouveaux. Dieu est avec vous , dans le style de l'Écriture, c'est-à-dire que Dieu vous protège ; Dieu vous aide , et encore avec un secours si puissant, que vos ennemis ne prévaudront pas contre vous. « Ils combattront », disoit le prophète², « et ils ne prévaudront pas , parce que je suis avec vous ». Soyez donc avec nous , ô Emmanuel ! afin que si, après le pardon de nos péchés, nous avons encore à combattre ses pernicieuses douceurs, ses attraits, ses tentations, nous en demeurions victorieux.

Est-ce là toute la grâce de notre Emmanuel? Non , sans doute: en voici une bien plus haute, qui aussi est la dernière de toutes : c'est qu'il sera avec nous dans l'éternité , « où Dieu » sera tout en tous³ » : avec nous pour nous purifier de nos péchés ; avec nous, pour n'en plus commettre ; avec nous, pour nous conduire à la vie, où nous ne pourrons plus en commettre aucun. Voilà, dit saint Augustin⁴, trois degrés par où nous passons pour arriver au salut que nous promet le nom de Jésus, et à la grâce parfaite de la divine union par notre Emmanuel : heureux , quand non-seulement nous n'aurons plus de péchés sous le joug de qui nous succombions ; mais quand encore nous n'en aurons plus contre qui il faille combattre , et qui mettent en péril notre délivrance !

¹ II. Cor. v. 19. — ² Jreml. i. 19. — ³ I. Cor. xv. 28. — ⁴ S. Aug. passim.

O Jésus ! ô Emmanuel ! ô Sauveur ! ô Dieu avec nous, ô vainqueur du péché ! ô lien de la divine union ! J'attends avec foi ce bienheureux jour, où vous recevrez pour moi le nom de Jésus, où vous serez mon Emmanuel, toujours avec moi, parmi tant de tentations et de périls. Prévenez-moi de votre grâce, unissez-moi à vous, et que tout ce qui est en moi soit soumis à vos volontés.

V^e ÉLÉV. Joseph prend soin de Marie et de l'enfant : voyage de Bethléem.

Après le songe de Joseph et la parole de l'ange, ce saint homme fut changé : il devint père, il devint époux par le cœur. Les autres adoptent des enfants : Jésus a adopté un père. L'effet de son mariage fut le tendre soin qu'il eut de Marie, et du divin enfant. Il commence ce bienheureux ministère par le voyage de Bethléem, et nous en verrons toute la suite.

Que faites-vous, princes du monde, en mettant tout l'univers en mouvement, afin qu'on vous dresse un rôle de tous les sujets de votre empire ? Vous en voulez connoître la force, les tributs, les soldats futurs, et vous commencez, pour ainsi dire, à les enrôler. C'est cela, ou quelque chose de semblable, que vous pensez faire ; mais Dieu a d'autres desseins que vous exécutez sans y penser par vos vues humaines. Son fils doit naître dans Bethléem, humble patrie de David : il l'a fait ainsi prédire par son prophète¹, il y a plus de sept cents ans ; et voilà que tout l'univers se remue pour accomplir cette prophétie.

Quand ils furent à Bethléem, au dehors pour obéir au prince qui leur ordonnoit de s'y faire inscrire dans le registre public, et en effet pour obéir à l'ordre de Dieu, dont le secret instinct les menoit à l'accomplissement de ses desseins : « Le temps d'enfanter de Marie arriva² ; et Jésus, fils de » David » naquit dans la ville où David avoit pris naissance³. Son origine fut attestée par les registres publics : l'empire Romain rendit témoignage à la royale descendance de Jésus-Christ ; et César, qui n'y pensoit pas, exécuta l'ordre de Dieu.

Allons aussi nous faire écrire à Bethléem ; Bethléem, c'est-

¹ Mich. v. 2. — ² Luc. II. 2. 4. — ³ Joan. VII. 42.

à-dire maison du pain: allons-y goûter le pain cèleste, le pain des anges devenu la nourriture de l'homme : regardons toutes les Églises comme étant le vrai Bethléem , et la vraie maison du pain de vie. C'est ce pain que Dieu donne aux pauvres dans la nativité de Jésus, s'ils aiment avec lui la pauvreté, s'ils connoissent les véritables richesses. *Edent pauperes, et saturabuntur* : « Les pauvres mangeront et seront rassasiés ¹ », s'ils imitent la pauvreté de leur Seigneur , et le viennent adorer dans la crèche.

VI^e ÉLÉV. L'étable et la crèche de Jésus-Christ.

Dieu préparoit au monde un grand et nouveau spectacle, quand il fit naître un roi pauvre, et il fallut lui préparer un palais, et un berceau convenable. « Il est venu dans son bien , » et les siens ne l'ont pas reçu ² » « Il ne s'est point trouvé » de place » pour lui ³, quand il est venu : la foule et les riches de la terre avoient rempli les hôtelleries ; il n'y a plus pour Jésus qu'une étable abandonnée et déserte, et une crèche pour le coucher. Digne retraite pour celui qui dans le progrès de son âge devoit dire : « Les renards ont leurs » trous ; et les oiseaux du ciel », qui sont les familles les plus vagabondes du monde, « ont leurs nids ; mais le Fils de » l'homme n'a pas où reposer sa tête⁴. Il ne le dit pas par plainte : il étoit accoutumé à ce délaissement, et à la lettre, dès sa naissance, il n'eut pas où reposer sa tête.

C'est lui-même qui le voulut de cette sorte. Laissons les lieux habités par les hommes ; laissons les hôtelleries où règnent le tumulte et l'intérêt : cherchez pour moi parmi les animaux une retraite plus simple et plus innocente. On a enfin trouvé un lieu digne du « délaissé ». Sortez, divin enfant ; tout est prêt pour signaler votre pauvreté. Il sort comme un trait de lumière, comme un rayon du soleil : sa mère est tout étonnée de le voir paroître tout à coup ; cet enfantement est exempt de cris, comme de douleur et de violence ; miraculeusement conçu, il naît encore plus miraculeusement : et les saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né que d'être conçu d'une vierge.

¹ Ps. XXI. 27. — ² Joan. I. 11. — ³ Luc. II. 7. — ⁴ Ib. IX. 58.

Entrez en possession du trône de votre pauvreté. Les anges vous y viennent adorer. Quand Dieu vous introduisit dans le monde, ce commandement partit du haut du trône de sa majesté : « Que tous les anges de Dieu l'adorent ¹ ». Qui peut douter que sa mère, que son père d'adoption ne l'aient adoré en même temps ? C'est en figure de Jésus, que l'ancien Joseph fut « adoré de son père et de sa mère ² » ; mais l'adoration que reçoit Jésus, est bien d'un autre ordre, puisqu'il est « béni » et adoré comme Dieu au dessus de tout, aux siècles des siècles ³ ».

Ne pensez pas approcher de ce trône de pauvreté avec l'amour des richesses et des grandeurs. Détrompez-vous, désabusez-vous, dépouillez-vous, du moins en esprit, vous qui venez à la crèche du Sauveur. Que n'avons-nous le courage de tout quitter, en effet, pour suivre, pauvres, le Roi des pauvres ! Quittons du moins tout en esprit ; et au lieu de nous glorifier du riche appareil qui nous environne, rougissons d'être parés où Jésus-Christ est nu et délaissé.

Toutefois il n'est pas nu : « sa mère l'enveloppe de langes⁴ », avec ses chastes mains. Il faut couvrir le nouvel Adam, qui porte le caractère du péché, que l'air dévoreroit, et que la pudeur doit habiller autant que la nécessité. Couvrez donc, Marie, ce tendre corps ; portez-le à cette mamelle virginale. Concevez-vous votre enfantement ? N'avez-vous point quelque pudeur de vous voir mère ? Osez-vous découvrir ce sein maternel ? Et quel enfant ose en approcher ses divines mains ? Adorez-le en l'allaitant, pendant que les anges lui vont amener d'autres adorateurs.

VII^e ÉLÉV. L'ange annonce Jésus aux bergers.

« Les bergers », les imitateurs des saints patriarches, et la troupe la plus innocente et la plus simple qui fût dans le monde, « veilleient la nuit », parmi les champs, « à la garde » de leurs troupeaux ⁵ ». Anges saints, accoutumés à converser avec ces anciens bergers, avec Abraham, avec Isaac, avec Jacob, annoncez à ceux de la contrée, que le grand pas-

¹ Heb. I. 6. Ps. xcvi. 7. — ² Gen. xxxvii. 9. 10. 11. — ³ Rom. ix. 5. — ⁴ Luc. ii. 7. — ⁵ Ib. 8. 9.

teur est venu ; que la terre va voir encore un roi berger, qui est le fils de David. « L'ange du Seigneur. » Ne lui demandons pas son nom, comme Manué, il nous répondroit peut-être : « Pourquoi demandez-vous mon nom qui est admirable¹ » ? Si ce n'est qu'il faille entendre que c'est le même ange qui vient d'apparaître à Zacharie et la sainte Vierge. Quoi qu'il en soit, sans rien présumer où l'Évangile ne dit mot, « l'ange du Seigneur se présenta tout à coup à eux : » une lumière céleste les environna, et ils furent saisis d'une » grande crainte². Tout ce qui est divin étonne d'abord la nature humaine pécheresse et bannie du ciel. Mais l'ange les rassura, en leur disant : « Ne craignez pas : je vous annonce » une grande joie. C'est que dans la ville de David », retenez ce lieu qui de si longtemps vous est marqué par la prophétie, « aujourd'hui vous est né le Sauveur du monde, le » Christ, le Seigneur. Et voici le signe que je vous donne » pour le reconnoître ; vous trouverez un enfant enveloppé » de langes, couché dans une crèche ». A cette marque singulière d'un enfant couché dans une crèche, vous reconnoîtrez celui qui est le Christ, le Seigneur : « Petit enfant qui » est né pour nous, Fils qui nous est donné » ; qui en même temps « est appelé l'admirable, Dieu, fort, le vrai fort d'Israël », comme l'Écriture l'explique ailleurs : « le père de » l'éternité, le prince de paix³ ». Aussi « au même instant » se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, » qui louoit Dieu, et disoit : Gloire à Dieu, et paix sur la » terre⁴ ».

Remarquons ici un nouveau « Seigneur », à qui nous appartenons ; un Seigneur qui reçoit de nouveau ce nom suprême et divin avec celui de Christ. C'est le Dieu qui est oint de Dieu, à qui David a chanté : « Votre Dieu, ô Dieu ! vous » a oint : vous êtes Dieu éternellement⁵ ». Mais vous êtes de nouveau le Christ, Dieu et homme à la fois, et le nom du Seigneur vous est affecté, pour exprimer que vous êtes Dieu à même titre que votre Père ; dorénavant, à l'exemple de l'ange, on vous appellera Seigneur en toute souveraineté et

¹ Jud. XIII. 17. 18. — ² Luc. II. 9. 10. 11. 12. — ³ Is. IX. 6. — ⁴ Luc. II. 13. 14. — ⁵ Ps. XLIV.

hauteur. Commandez donc à votre peuple nouveau : vous ne parlez point encore ; mais vous commandez par votre exemple ; et quoi ? l'estime du moins et l'amour de la pauvreté , les mépris des pompes du monde , la simplicité , l'oserai-je dire , une sainte rusticité dans ces nouveaux adorateurs que l'ange vous amène , et qui font toute votre cour , agréable à Joseph , à Marie , et de même parure qu'eux , puisqu'ils sont également revêtus de la livrée de la pauvreté.

VIII^e ÉLÉV. Les marques pour connoître Jésus.

Repassons sur ces paroles de l'ange : « Vous trouverez un » enfant dans des langes , sur une crèche ¹ » : vous connoîtrez à ce signe que c'est le Seigneur. Allez dans la cour des rois : vous reconnoîtrez le prince nouveau-né par ses couvertures rehaussées d'or , et par un superbe berceau dont on voudroit bien faire un trône. Mais pour connoître le Christ qui vous est né , ce Seigneur si haut , que David son père , tout roi qu'il est , appelle « son Seigneur ² » , on ne vous donne pour signal que la crèche où il est couché , et les pauvres langes où est enveloppée sa foible enfance ; c'est-à-dire qu'on ne vous donne qu'une nature semblable à la vôtre , des infirmités comme les vôtres , une pauvreté au dessus de la vôtre. Qui de vous est né dans une étable ? qui de vous , pour pauvre qu'il soit , donne à ses enfants , une crèche pour berceau ? Jésus est le seul qu'on voit délaissé jusqu'à cette extrémité , et c'est à cette marque qu'il veut être connu.

S'il vouloit se servir de sa puissance , quel or couronneroit sa tête ! Quelle pourpre éclateroit sur ses épaules ! Quelles pierreries enrichiroient ses habits ! « Mais » poursuit Tertulien ³ , « il a jugé tout ce faux éclat , toute cette gloire empruntée , indigne de lui et des siens ; ainsi en la refusant , » il l'a méprisée ; en la méprisant , il l'a proscrite ; en la proscrivant , il l'a rangée avec les pompes du démon et du » siècle ».

C'est ainsi que parloient nos pères , les premiers chrétiens ; mais nous , malheureux , nous ne respirons que l'émulation et la mollesse.

¹ Luc. II. 12. — ² Ps. CIX. 1. — ³ Tertul. de Patientiâ , c. VII.

IX^e ÉLÉV. Le cantique des anges.

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux , et paix sur la terre » aux hommes de bonne volonté ¹ ». La paix se publie par toute la terre ; la paix de l'homme avec Dieu , par la rémission des péchés ; la paix des hommes entre eux , la paix de l'homme avec lui-même par le concours de tous ses desirs à vouloir ce que Dieu veut. Voilà la paix que les anges chantent et qu'ils annoncent à tout l'univers.

Cette paix est le sujet de la gloire de Dieu. Ne nous réjouissons pas de cette paix , à cause qu'elle se fait sentir à nous dans nos cœurs , mais à cause qu'elle glorifie Dieu dans le haut du trône de sa gloire : élevons-nous aux lieux hauts ; à la plus grande hauteur du trône de Dieu, pour le glorifier en lui-même, et n'aimer ce qu'il fait en nous que par rapport à lui.

Chantons dans cet esprit avec toute l'Église : *Gloria in excelsis Deo*. Toutes les fois qu'on entonne ce cantique angélique , entrons dans la musique des anges par le concert et l'accord de tous nos desirs. Souvenons-nous de la naissance de notre Seigneur qui a fait naître ce chant. Disons de cœur toutes les paroles que l'Église ajoute pour interpréter le cantique des anges : nous vous louons ; nous vous adorons : *laudamus te , adoramus te* ; et surtout : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam* ; nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire ; nous aimons vos bienfaits à cause qu'ils vous glorifient, et les biens que vous nous faites, à cause que votre bonté en est honorée.

« Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ». Le mot de l'original qu'on explique par la bonne volonté de Dieu pour nous, et nous marque que la paix est donnée aux hommes chéris de Dieu.

L'original porte mot à mot : « Gloire à Dieu dans les lieux » hauts ; paix sur la terre ; bonne volonté du côté de Dieu » dans les hommes ». C'est ainsi qu'ont lu de tout temps les Églises d'Orient. Celles d'Occident y reviennent en chantant la paix aux hommes de bonne volonté , c'est-à-dire premièrement à ceux à qui Dieu veut du bien ; et en second lieu à

¹ Luc. II. 14.

ceux qui ont eux-mêmes une bonne volonté ; puisque le premier effet de la bonne volonté que Dieu a pour nous , est de nous inspirer une bonne volonté envers lui.

La bonne volonté est celle qui est conforme à la volonté de Dieu : comme elle est bonne par essence et par elle-même celle qui lui est conforme est bonne par ce rapport. Réglons donc notre volonté par celle de Dieu , et nous serons des hommes de bonne volonté , pourvu que ce ne soit pas par insensibilité , par indolence , par négligence , et pour éviter le travail ; mais par la foi que « nous rejetions tout sur Dieu¹ ». Les âmes molles et paresseuses ont plus tôt fait en disant tout à coup , que Dieu fasse ce qu'il voudra ; et ne se soucient que de fuir la peine et l'inquiétude. Mais pour être véritablement conforme à la volonté de Dieu , il faut savoir lui faire un sacrifice de ce qu'on a de plus cher , et avec un cœur déchiré lui dire : Tout est à vous , faites ce qu'il vous plaira. Ainsi que le saint homme Job , qui ayant perdu en un jour tous ses biens et tous ses enfants , comme on venoit coup sur coup lui en rapporter la nouvelle , se jetant à terre , adora Dieu et dit : « Le Seigneur m'avoit donné tout ce que j'avois ; le Seigneur » me l'a ôté : il en est arrivé ainsi qu'il a plu au Seigneur , » le nom du Seigneur soit béni² ». Celui qui adore en cette sorte est le vrai homme de bonne volonté : et élevé au dessus des sens et de sa volonté propre , il glorifie Dieu dans les lieux hauts. C'est ainsi qu'il a la paix : il tâche de calmer le trouble de son cœur , non point à cause que ce trouble le peine , mais parce qu'il empêche la perfection du sacrifice qu'il veut faire à Dieu ; autrement il ne chercheroit qu'un faux repos : et voilà ce que c'est que la bonne volonté.

La bonne volonté , c'est le sincère amour de Dieu , et comme parle saint Paul , « c'est la charité d'un cœur pur , d'une conscience droite , et d'une foi qui ne soit pas feinte³ ». La foi est feinte en ceux où elle n'est point soutenue par les bonnes œuvres ; et les bonnes œuvres sont celles où l'on cherche à contenter Dieu , et non pas son humeur , son inclination , son propre desir. Alors , quand on cherche Dieu avec une inten-

¹ I. Pet. v. 7. — ² Job. I. 21. 22. — ³ II. Tim. I. 5.

tion pure, les œuvres sont pleines; sinon l'on reçoit de Jésus-Christ ce reproche : « Je ne trouve pas vos œuvres pleines » devant Dieu ¹ ».

X^e ÉLÉV. Commencement de l'Évangile.

Le commencement de l'Évangile est dans ces paroles de l'ange : « Je vous annonce », de mot à mot : « Je vous évangélise, je vous apporte la bonne nouvelle qui sera le sujet » d'une grande joie »; et c'est celle « de la naissance du Sauveur du monde ² ». Quelle plus heureuse nouvelle que celle d'avoir un Sauveur? Lui-même, dans la première prédication qu'il fit dans la synagogue, au sortir du désert, nous explique ce sujet de joie par les paroles d'Isaïe, qu'il trouva à l'ouverture du livre : « L'esprit du Seigneur est sur moi, » c'est pourquoi il m'a consacré par son onction; il m'a envoyé annoncer l'Évangile aux pauvres, et leur porter la » bonne nouvelle de leur délivrance; pour guérir ceux qui » ont le cœur affligé; pour annoncer aux captifs qu'ils vont » être mis en liberté, et aux aveugles qu'ils vont recevoir la » vue; et renvoyer en paix ceux qui sont accablés de maux; » publier l'année de miséricorde et le pardon du Seigneur, » et le jour où il rendra » aux gens de biens « leur récompense ³ », comme le châtimement aux autres.

Quelle joie pareille pouvoit-on donner aux hommes de bonne volonté, et quel plus grand sujet de joie? Mais n'est-ce pas en même temps le plus grand sujet de glorifier Dieu? Et que peuvent desirer les gens de bien, que de voir Dieu exalté par tant de merveilles? Voilà donc ce que c'est que l'Évangile : c'est en apprenant l'heureuse nouvelle de la délivrance de l'homme, se réjouir d'y voir la plus grande gloire de Dieu. Élevons-nous aux lieux hauts, à la plus sublime partie de nous-mêmes; élevons-nous au dessus de nous, et cherchons Dieu en lui-même, pour nous réjouir avec les anges de sa grande gloire.

¹ Apoc. 11. 2. — ² Luc. 11. 10. — ³ Ib. IV. 18. 19. Is. LXI. 1. 2.

XI^e ÉLÈV. Les bergers, à la crèche de Jésus-Christ.

Après le cantique des anges, « les bergers se disoient les uns aux autres : Allons à Béthléem, et s'étant hâtés de partir, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant dans la » crèche¹ ». Le voilà donc ce Sauveur qu'on nous a annoncé ! Hélas ! à quelle marque nous le fait-on connoître ? A la marque d'une pauvreté qui n'eut jamais sa semblable. Non, jamais nous ne nous plaindrons de notre misère : nous préférerons nos cabanes aux palais des rois, nous vivrons heureux sous notre chaume, et trop glorieux de porter le caractère du Roi des rois. Allons répandre partout cette bienheureuse nouvelle : allons partout consoler les pauvres en leur disant les merveilles que nous avons vues.

Comme Dieu prépare la voie de son Évangile, chacun étoit étonné d'entendre ce beau témoignage de ces bouches aussi innocentes que rustiques. Si c'étoient des hommes célèbres, des pharisiens ou des docteurs de la loi, qui racontassent ces merveilles, le monde croiroit aisément qu'ils voudroient se faire un nom par leurs sublimes visions. Mais qui songe à contredire de simples bergers dans leur récit naïf et sincère ? La plénitude de leur joie éclate naturellement, et leur discours est sans artifice. Il falloit de tels témoins à celui qui devoit choisir des pêcheurs pour être ses premiers disciples et les docteurs futurs de son Église. Tout est, pour ainsi parler, de même parure dans les mystères de Jésus-Christ. Tâchons de sauver les pauvres, et de leur faire goûter la grâce de leur état. Humilions les riches du siècle, et confondons leur orgueil. Si quelque chose nous manque, et à qui ne manque-t-il pas quelque chose ? aimons, adorons, baisons ce caractère de Jésus-Christ. Ne souhaitons point d'être riches ; car, que gagnons-nous, puisqu'après tout, quand nous aurons entassé dignités sur dignités, terres sur terres, trésors sur trésors, il faut nous en détacher, il en faut perdre le goût, il faut être prêts à tout perdre, si nous voulons être chrétiens.

¹ Luc. II. 15. 16.

XII^e ÉLÈV. Le silence et l'admiration de Marie et Joseph.

Nous avons vu les bergers s'en retourner glorifiant Dieu, et le faisant glorifier à tous ceux qui les écoutoient. Mais voici quelque chose encore de plus merveilleux et de plus édifiant : « Marie conservoit toutes ces choses, les repassant » dans son cœur ». Et dans la suite : « le père et la mère de » Jésus étoient dans l'admiration des choses qu'on disoit de » lui¹ ». Je ne sais s'il ne vaudroit pas peut-être mieux s'unir au silence de Marie, que d'en expliquer le mérite par nos paroles. Car, qu'y a-t-il de plus admirable, après ce qui lui a été annoncé par l'ange, même après ce qui s'est passé en elle-même, que d'écouter parler tout le monde, et demeurer cependant la bouche fermée? Elle a porté dans son sein le Fils du Très-Haut : elle l'en a vu sortir comme un rayon de soleil d'une nuée, pour ainsi parler, pure et lumineuse. Que n'a-t-elle pas senti par sa présence? et si, pour en avoir approché, Jean, dans le sein de sa mère, a ressenti un tressaillement si miraculeux, quelle paix, quelle joie divine n'aura pas sentie la sainte Vierge à la conception du Verbe que le Saint-Esprit formoit en elle? Que ne pourroit-elle donc pas dire elle-même de son cher Fils? Cependant elle le laisse louer par tout le monde : elle entend les bergers ; elle ne dit mot aux mages qui viennent adorer son fils ; elle écoute Siméon et Anne la prophétesse ; elle ne s'épanche qu'avec sainte Élisabeth, dont la visite avoit fait une prophétesse : et sans ouvrir seulement la bouche avec tous les autres, elle fait l'étonnée et l'ignorante : *Erant mirantes*. Joseph entre en part de son silence comme de son secret, lui à qui l'ange avoit dit de si grandes choses, et qui avoit vu le miracle de l'enfantement virginal. Ni l'un ni l'autre ne parlent de ce qu'ils voient tous les jours dans leur maison, et ne tirent aucun avantage de tant de merveilles. Aussi humble que sage, Marie se laisse considérer comme une mère vulgaire, et son Fils comme le fruit d'un mariage ordinaire.

Les grandes choses que Dieu fait au dedans de ses créatures opèrent naturellement le silence, le saisissement, et je

¹ LUC. II. 19. 33.

ne sais quoi de divin, qui supprime toute expression. Car, que diroit-on, et que pourroit dire Marie, qui pût égaler ce qu'elle sentoit ? Ainsi on tient sous le sceau le secret de Dieu, si ce n'est que lui-même anime la langue et la pousse à parler. Les avantages humains ne sont rien, s'ils ne sont connus, et que le monde ne les prise. Ce que Dieu fait a par soi-même son prix inestimable que l'on ne veut goûter qu'entré Dieu et soi. Hommes, que vous êtes vains, et que vaine est l'ostentation qui vous presse à faire valoir aux yeux des hommes aussi vains que vous, tous vos faibles avantages ! « Enfants des hommes, » jusqu'à quand aurez-vous un cœur pesant » et charnel ? « jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, et vous plairez-vous » dans le mensonge ¹ ? ». Tous les biens dont on fait parade, sont faux en eux-mêmes, l'opinion seule y met le prix ; et il n'y a de bien véritable que ce qu'on goûte seul à seul dans le silence avec Dieu. « Mettez-vous dans un saint loisir pour » connoître que je suis Dieu. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux ² ». Aimez la retraite et le silence, retirez-vous des conversations tumultueuses du monde, taisez-vous, ma bouche, n'étourdissez pas mon cœur qui écoute Dieu, et cessez d'interrompre ou de troubler une attention si douce. *Vacate et videte* : « Vivez », dit le Psalmiste, « dans un » saint loisir, et voyez ». Et encore : « Goûtez et voyez combien bien le Seigneur est doux ». Et laissez parler en vous ce goût céleste » : *Gustate et videte, quoniam suavis est Dominus*.

XVII^e SEMAINE.

SUITE DES MYSTÈRES DE L'ENFANCE DE JÉSUS-CHRIST.

I^{re} ÉLÉV. La circoncision : le nom de Jésus.

« Le huitième jour étant arrivé, auquel l'enfant devoit » être circoncis, il fut nommé Jésus ³ ». Jésus souffre d'être mis au rang des pécheurs : il va comme un vil esclave porter sur sa chair un caractère servil, et la marque du péché de notre origine. Le voilà donc en apparence fils d'Adam comme les autres ; pécheur et banni par sa naissance, il fal-

¹ Ps. iv. 3. — ² Ib. xlv. 11. et xxxiii. 9. — ³ Luc. ii. 21.

loit qu'il portât la marque du péché comme il en devoit porter la peine.

Cependant, au lieu d'être impur comme nous tous par son origine, par son origine, il étoit saint, conçu du Saint-Esprit qui sanctifie tout, et uni en personne au Fils de Dieu, qui est le Saint des saints par essence. L'esprit qui nous sanctifie dans notre régénération est celui dont Jésus-Christ est conçu, dont sa sainte chair a été formée, et qui est infus naturellement dans son âme sainte : de sorte qu'il n'a pas besoin d'être circoncis ; et il ne se soumet à cette loi que pour accomplir toute justice, en donnant au monde l'exemple d'une parfaite obéissance.

Cependant en recevant la circoncision, « il se rend », comme dit saint Paul ¹, « débiteur de toute la loi », et s'y oblige, mais pour nous, afin de nous affranchir de ce pesant joug. Nous voilà donc libres par l'esclavage de Jésus : marchons en la liberté des enfants de Dieu, non plus dans l'esprit de crainte et de terreur, mais dans l'esprit d'amour et de confiance.

Le nom de Sauveur nous en est un gage. Jésus nous sauve du péché, ainsi qu'il a été dit, et en remettant ceux qu'on avoit commis, et en nous aidant à n'en plus commettre, et en nous conduisant à la vie où l'on ne peut plus en commettre aucun.

C'est « par son sang qu'il doit être notre Sauveur ² ». Il faut qu'il lui en coûte du sang pour en recevoir le nom : ce peu de sang qu'il répand, oblige à Dieu tout le reste ; et c'est le commencement de la rédemption. Je vois, ô Jésus ! toutes vos veines rompues, toutes vos chairs déchirées, votre tête et votre côté percés, votre sang voudroit couler tout entier à gros bouillons ; vous le retenez, et le réservez pour la croix. Recevez donc le nom de Jésus : vous en êtes digne, et vous commencez à l'acheter par votre sang. Recevez ce nom, « au » quel seul tout genou fléchit dans le ciel, dans la terre et » dans les enfers ³. L'agneau qui répand son sang est digne » de recevoir toute adoration, tout culte, toute louange,

¹ Gal. v. 1. 2. 3 et seq. — ² Heb. ix. 12. 14 et seq. — ³ Phillip. ii. 10.

» toute action de grâce ¹. Et j'ai entendu toute créature et
 » dans le ciel et sur la terre, et sous la terre, qui criaient
 » d'une grande voix : Salut à notre Dieu ² ».

Le salut vient de lui, puisqu'il nous envoie le Sauveur ; salut à l'agneau qui est le Sauveur lui-même ; salut à nous qui participons à son nom : s'il est le Sauveur, nous sommes les sauvés, et nous portons ce glorieux nom devant qui tout l'univers fléchit et les démons tremblent. Ne craignons rien, tout est à nos pieds ; songeons seulement à nous surmonter nous-mêmes : il faut tout vaincre, puisque déjà nous portons le nom du vainqueur. « Prenez courage », dit-il ³, « j'ai vaincu » le monde », et « je mettrai dans mon trône celui qui rem-
 » portera la victoire ⁴ ».

II^e ÉLÉV. L'étoile des mages.

Voici les premiers fruits du sang de Jésus parmi les gentils.

« Nous avons vu son étoile ⁵ ». Qu'avait cette étoile au dessus des autres, qui annoncent dans le ciel la gloire de Dieu ? qu'avait-elle plus que les autres, pour mériter d'être appelée l'étoile du Roi des rois, du Christ qui venoit de naître, et d'y amener les mages ? Balaam, prophète parmi les gentils, dans Moab, et en Arabie, avoit vu Jésus-Christ comme une étoile, et il avoit dit : « Il se lèvera une étoile de Jacob ⁶ ». Cette étoile qui paroît aux mages, étoit la figure de celle que Balaam avoit vue : et qui sait si la prophétie de Balaam ne s'étoit pas répandue en Orient et dans l'Arabie, et si le bruit n'en étoit pas venu jusqu'aux mages ? Quoi qu'il en soit, une étoile qui ne paroisoit qu'aux yeux, n'étoit pas capable d'attirer les mages au Roi nouveau-né ; il falloit que l'étoile de Jacob, et « la lumière du Christ ⁷ » se fût levée dans leur cœur. A la présence du signe qu'il leur donnoit au dehors, Dieu les toucha au dedans par cette inspiration dont Jésus a dit : « Nul ne peut venir à moi si mon Père ne le tire ⁸ ».

L'étoile des mages est donc l'inspiration dans les cœurs. Je ne sais quoi vous luit au dedans ; vous êtes dans les ténèbres

¹ Apoc. v. 12. — ² Ib. vii. 10. — ³ Joan. xvi. 33. — ⁴ Apoc. iii. 21.
 — ⁵ Matth. ii. 1. 2. — ⁶ Num. xxiv. 17. — ⁷ Luc. ii. 32. — ⁸ Joan. vi. 44.

et dans les amusements , ou peut-être dans la corruption du monde ; tournez vers l'Orient , où se lèvent les astres ; tournez-vous à Jésus-Christ qui est l'Orient , où se lève comme un bel astre l'amour de la vérité et de la vertu. Vous ne savez encore ce que c'est , non plus que les mages ; et vous savez seulement en confusion que cette nouvelle étoile vous mène au roi des Juifs , des vrais enfants de Juda et de Jacob : allez , marchez , imitez les mages. « Nous avons vu son étoile , et » nous sommes venus¹ » ; nous avons vu et nous sommes partis à l'instant. Pour aller où ? nous ne le savons pas encore ; nous commençons par quitter notre patrie. Quittez le monde de même ; le monde pour lequel la nouvelle étoile , la chaste inspiration qui vous ébranle le cœur , commence à vous insinuer un secret dégoût. Allez à Jérusalem , recevez les lumières de l'Eglise ; vous y trouverez les docteurs qui vous interpréteront les prophéties , qui vous feront entendre les desseins de Dieu , et vous marcherez sûrement sous cette conduite.

Chrétien , qui que vous soyez , qui lisez ceci , peut-être , car qui peut prévoir les desseins de Dieu ? peut-être qu'à ce moment l'étoile se va lever dans votre cœur ; allez , sortez de votre patrie , ou plutôt sortez du lieu de votre bannissement que vous prenez pour votre patrie , parce que c'est dans cette corruption que vous avez pris naissance. Dès le ventre de votre mère , accoutumé à la vie des sens , passez à une autre religion , apprenez à connoître Jérusalem , et la crèche de votre Sauveur , et le pain qu'il vous prépare à Bethléem.

III^e ÉLÉV. Qui sont les mages ?

Les mages , sont-ce des rois absolus , ou dépendants d'un plus grand empire ? où sont-ce seulement de grands Seigneurs , ce qui leur faisoit donner le nom de rois selon la coutume de leur pays ? ou sont-ce seulement des sages , des philosophes , les arbitres de la religion dans l'empire des Perses , ou , comme on l'appeloit alors , dans celui des Parthes , ou dans quelque partie de cet empire , qui s'étendoit par tout l'Orient ? Vous croyez que j'aie résoudre ces doutes et contenter vos

¹ Matth., ii. 2.

desirs curieux ; vous vous trompez : je n'ai pas pris la plume à la main pour apprendre les pensées des hommes, je vous dirai seulement que c'étaient les savants de leur pays, observateurs des astres , que Dieu prend par leur attrait , riches et puissants, comme leurs présents le font paroître ; s'ils étoient de ceux qui présidoient à la religion, Dieu s'étoit fait connoître à eux , et ils avaient renoncé au culte de leur pays.

C'est à quoi doivent mener les hautes sciences. Philosophes de nos jours , de quelque rang que vous soyez , ou observateurs des astres , ou contemplateurs de la nature inférieure , et attachés à ce qu'on appelle physique, ou occupés des sciences abstraites qu'on appelle mathématiques, où la vérité semble présider plus que dans les autres, je ne veux pas dire que vous n'ayez de dignes objets de vos pensées ; car de vérité en vérité vous pouvez aller jusqu'à Dieu qui est la vérité des vérités, la source de la vérité, la vérité même , où subsistent les vérités que vous appelez éternelles, les vérités immuables et invariables , qui ne peuvent pas ne pas être vérités , et que tous ceux qui ouvrent les yeux voient en eux-mêmes , et néanmoins au dessus d'eux-mêmes , puisqu'elles règlent leurs raisonnements comme ceux des autres, et président aux connoissances de tout ce qui voit et qui entend , soit hommes, soit anges. C'est cette vérité que vous devez chercher dans vos sciences. Cultivez donc ces sciences ; mais ne vous y laissez point absorber. Ne présumez pas , et ne croyez pas être quelque chose plus que les autres , parce que vous savez les propriétés et les raisons des grandeurs et des petitesse : vaine pâture des esprits curieux et foibles, qui après tout ne mène à rien qui existe , et qui n'a rien de solide , qu'autant que par l'amour de la vérité et l'habitude de la connoître dans des objets certains , elle fait chercher la véritable et utile certitude en Dieu seul.

Et vous , observateurs des astres , je vous propose une admirable manière de les observer. Que David étoit un sage observateur des astres , lorsqu'il disoit : « Je verrai vos cieux , » l'œuvre de vos mains , la lune et les étoiles que vous avez » fondées¹ » ! Figurez-vous une nuit tranquille et belle , qui

¹ Ps. viii. 4.

dans un ciel net et pur étale tous ses feux. C'étoit pendant une telle nuit que David regardoit les astres , car il ne parle point du soleil : la lune , et l'armée du ciel qui la suit faisoit l'objet de sa contemplation. Ailleurs il dit : « Les cieux racontent la » gloire de Dieu » : mais dans la suite il s'arrête sur le soleil , « Dieu a établi », dit-il , sa « demeure dans le soleil , qui » sort richement paré, comme fait un nouvel époux, du lieu de » son repos¹ » et le reste ; de là il s'élève à la lumière plus belle et plus vive de la loi. Voilà ce qu'opère dans l'esprit de David la beauté du jour. Mais dans l'autre psaume , où il ne voit que celle de la nuit , il jouit d'un sacré silence ; et dans une belle obscurité il contemple la douce lumière que lui présente la nuit , pour de là s'élever à celui qui luit seul parmi les ténèbres. Vous qui vous relevez pendant la nuit , et qui élevez à Dieu des mains innocentes dans l'obscurité et dans le silence , solitaires , et vous , chrétiens , qui louez Dieu durant les ténèbres , dignes observateurs des beautés du ciel , vous verrez l'étoile qui vous mènera au grand Roi qui vient de naître.

IV^e ÉLÉV. D'où viennent les mages ?

D'où ils viennent ? De loin ou de près ? Sont-ils venus en ce peu de jours qui s'écoulent entre la Nativité et l'Épiphanie , comme l'ancienne tradition de l'Église semble l'insinuer ? ou y-t-il ici quelque autre secret ? Sont-ils venus de plus loin , avertis peut-être avant la nativité du grand Roi , pour arriver au temps convenable ? Qui le pourra dire , et que sert aussi que nous le disions ? N'est-ce pas assez de savoir qu'ils viennent du pays de l'ignorance , du milieu de la gentilité , où Dieu n'étoit pas connu , ni le Christ attendu et promis ? et néanmoins guidés d'en haut , ils viennent à Dieu et à son Christ , comme les prémices sacrées de l'Église des gentils.

A la venue du Christ , le monde s'ébranle pour venir reconnaître le Dieu véritable , oublié depuis tant de siècles. « Les » rois d'Arabie et de Tharsis , les Sabéens » , les Égyptiens , les Chaldéens , « les habitants des îles les plus éloignées , vien- » dront » à leur tour « pour adorer Dieu et faire leurs présents² »

¹ Ps. XVIII. 2. 6. 8. 9 et seq. — ² Ibid. LXXI. 9. 10. 11.

au roi des Juifs. Apportez provinces des gentils. « Venez » rendre au Seigneur honneur et gloire ; apportez-lui comme » le seul présent digne de lui la glorification de son nom ¹ ».

Pourquoi Dieu appelle-t-il aujourd'hui des sages et des philosophes ? « Il n'y a pas plusieurs sages ni plusieurs savants : il n'y a pas plusieurs riches ni plusieurs nobles parmi » vous », dit saint Paul ², « parce que Dieu veut confondre » les savants et les puissants de la terre par les foibles, et par » ceux qu'on estime fous, et ce qui est par ce qui n'est pas ». Il veut pourtant commencer par le petit nombre des sages gentils qui viennent adorer Jésus, parce que ces sages et ces savants, dès qu'ils voient paroître l'étoile, et, à sa première clarté, renoncent à leurs lumières, pour venir à Jérusalem et aux docteurs de l'Eglise, par où il faut arriver à ce que Dieu leur inspire de chercher. Soumettez, sages du monde, toutes vos lumières, et celles-là même qui vous sont données d'en haut, à la doctrine de l'Eglise, parce que Dieu, qui vous éclaire, veut vous faire humbles encore plus qu'éclairés.

V^e ÉLEV. Quel fut le nombre des mages ?

On croit vulgairement qu'ils étoient trois, à cause des trois présents qu'ils ont offerts. L'Eglise ne le décide pas ; et que nous importe ? C'est assez que nous sachions qu'ils étoient « de » ce nombre connu de Dieu, du petit nombre, du petit troupeau » que Dieu choisit ³ ». Regardez la vaste étendue de l'Orient, et celle de tout l'univers ; Dieu n'appelle d'abord que ce petit nombre et quand le nombre de ceux qui le servent sera augmenté, ce nombre, quoique grand en soi, sera petit en comparaison du nombre infini de ceux qui périssent. Pourquoi ? « O hommes ! qui êtes-vous pour interroger Dieu », et lui demander raison de ses conseils ? Profitez de la grâce qui vous est offerte, et laissez à Dieu la science de ses conseils et des causes de ses jugements. Vous êtes tenté d'incrédulité à la vue du petit nombre des sauvés ; et peu s'en faut que vous ne rejetiez le remède que l'on vous présente, comme un malade insensé, qui, dans un grand hôpital, où un médecin viendrait à lui

¹ Ps. xxviii. 2. — ² I. Cor. i. 26. 27. 28. — ³ Matth. vii. 14. 23. xx. 16. Luc. xii. 32. — ⁴ Rom. ix. 20.

avec un remède infaillible , au lieu de s'abandonner à sa conduite , regarderoit à droite et à gauche ce qu'il feroit des autres. Malheureux , songe à ton salut , sans promener sur le reste des malades , ta folle et superbe curiosité. Les mages ont-ils dit dans leur cœur : N'allons pas ; car pourquoi aussi Dieu n'appelle-t-il pas tous les hommes ? Ils allèrent , ils virent , ils adorèrent , ils offrirent leurs présents : ils furent sauvés.

VI^e ÉLÉV. L'étoile disparaît.

Soit que Dieu voulût faire connoître qu'il alloit punir les Juifs ingrats , par la soustraction de ses lumières ; soit que l'étoile qui conduisoit au roi pauvre , et l'ange qui la guidait , ne voulût point se montrer où paroïssoit la pompe d'une Cour royale et maligne ; soit que l'on n'eût pas besoin de lumière extraordinaire , où luisoit comme dans son lieu , celle de la loi et des prophètes , l'étoile que les anges avoient vuë en Orient se cacha dans Jérusalem¹, et ne reparut aux mages qu'au sortir de cette ville , qui tue les prophètes , et qui ne connut pas le jour où Dieu venoit la visiter.

C'est ici encore une figure de l'inspiration. Elle se cache souvent : la lumière qui nous avoit paru d'abord , se cache tout d'un coup dans les ténèbres , l'âme éperdue ne sait plus où elle en est , après avoir perdu son guide. Que faire alors ? Consultez , et écoutez les docteurs , qui vous conduiront par la lumière des Écritures. L'étoile reparoîtra avec un nouvel éclat. Vous la verrez marcher devant vous plus claire que jamais ; et , comme les mages , vous serez transportés de joie. Mais durant le temps d'obscurité , suivons les guides spirituels et les ministres ordinaires que Dieu a mis sur le chandelier de la cité sainte.

VII^e ÉLÉV. Les docteurs indiquent Bethléem au Mages.

La lumière ne s'éteint jamais dans l'Église. Les Juifs commençoient à se corrompre , et le Fils de Dieu sera bientôt obligé de dire : « Gardez-vous bien de la doctrine des Pharisiens , et des docteurs de la loi² ». Cependant dans cet

¹ Matth. ii. 9, 10. — ² Ib. xvi. 11, 12.

état de corruption , et à la veille de sa ruine , la lumière de la vérité devoit luire dans la synagogue , et il devoit être toujours véritable jusqu'à la fin , comme dit le même Sauveur , que « les docteurs de la loi et les Pharisiens sont assis » sur la chaire de Moïse : faites donc ce qu'ils enseignent » (tous ensemble et en corps), « mais ne faites pas ce qu'ils » font ¹ ». Tant il étoit véritable que la lumière subsistoit toujours dans le corps de la synagogue qui alloit périr.

C'est ce qui parut à Jérusalem sur l'interrogation des mages. Les pontifes et les docteurs de la loi allèrent d'abord au but sans hésiter. Le roi (c'étoit Hérode) les rassembla pour les consulter : il faut répondre alors. Quand les rois , qui interrogent seroient des Hérodes , on leur doit la vérité lorsqu'ils la demandent ; et le témoignage en est nécessaire.

« Le roi des Juifs » , disent-ils ² , « doit naître dans Beth- » léem. Car c'est ainsi qu'il est écrit dans le prophète » Michée ³ : Et toi , Bethléem , tu n'es pas la dernière entre » les villes de Juda ; car de toi sortira le chef qui conduira » mon peuple d'Israël ». Il falloit avoir de la force pour oser dire à un roi si jaloux de la puissance souveraine , qu'il y avoit un roi prédit au peuple , et que c'étoit lui qu'on cherchoit ; de sorte qu'il étoit au monde ; mais il falloit que la synagogue , quelque tremblante qu'elle fût sous la tyrannie d'Hérode , rendît ce témoignage.

Voici encore une autre merveille. C'est à la poursuite d'Hérode que se fait cette authentique déclaration de toute la synagogue. Hérode ne fut poussé à la consulter que par la jalouse fureur qu'il va bientôt déclarer : mais Dieu se sert des méchants et de leurs aveugles passions , pour la manifestation de ses vérités.

Il y a encore ici un autre secret. Dieu cache souvent ses mystères d'une manière étonnante. C'étoit un des embarras de ceux qui avoient de la peine à reconnoître Jésus-Christ , qu'il paroissoit Galiléen , et que Nazareth étoit sa patrie. Le » Christ doit-il venir de Galilée ? L'Écriture ne nous apprend- » elle pas » , disent-ils ⁴ , « qu'il doit naître du sang de David ,

¹ Matth. xxxiii. 2, 3. — ² Ib. n. 2. 5. 6. — ³ Mich. v. 2. — ⁴ Joan. vii. 41. 42.

» et même de la bourgade de Bethléem, où David demeurait ? Et Nathanaël, cet homme « sans fard, et ce vrai Israélite », ne fut-il pas lui-même dans cet embarras, quand on lui dit : « Nous avons trouvé le Messie ; c'est Jésus de Nazareth, fils » de Joseph. Quoi ! » répliqua-t-il, « peut-il venir quelque » chose de bon de Nazareth ' » ? N'est-ce pas Bethléem, la tribu de Juda, qui nous doit donner ce Christ que vous m'annoncez ? Quoique Jésus-Christ pût dès lors leur découvrir le lieu de sa naissance, nous ne lisons pas qu'il l'ait fait. Dieu veut que ses mystères soient cherchés.

Approfondissez humblement : ne vous opiniâtrez pas à rejeter Jésus-Christ, sous prétexte qu'un des caractères de sa naissance n'est pas encore éclairci. Si vous cherchez bien, vous trouverez que ce Jésus conçu à Nazareth, et nourri dans cette ville comme dans son pays, par une secrète conduite de la divine sagesse, est venu naître à Bethléem. Ainsi ce qui faisoit la difficulté, se tourne en preuve pour les humbles : et Dieu avoit préparé cette solution de l'énigme, premièrement par le témoignage des bergers, mais dans la suite d'une manière plus éclatante à l'avènement des mages dans Jérusalem.

La demande qu'ils y firent hautement du lieu où devoit naître le Christ, fut connue de tout le monde, « et tout Jérusalem en fut troublé aussi bien qu'Hérode ² ». La réponse de l'assemblée des pontifes et des docteurs consultés par ce roi, ne fut pas moins célèbre, et le meurtre des innocents dans Bethléem, fit encore éclater cette vérité. Accoutumons-nous au dénouement de Dieu. Quelle admirable consolation à ceux qui ne savoient pas que Jésus étoit né à Bethléem, quand ils virent cet admirable accomplissement de la prophétie ! avec quelle joie s'écrièrent-ils avec le prophète : « Vraiment, ô Bethléem » tu n'es plus comme auparavant, « la » plus petite des villes, puisque » tu seras illustrée « par la » naissance de celui qui doit conduire Israël ³ ». La postérité montrera l'étable, ou, comme les païens l'appeloient, la caverne où étoit né le Sauveur du monde, et Celse, quoique

² Joan. 1. 45. 46. 47. — ² Matth. 1. 2. 3. 4. 5. — ³ Ib. 11. 6.

gentil , en fait mention ¹. Cette petite bourgade demeurera éternellement mémorable ; on se souviendra à jamais de la prophétie de Michée , qui tant de siècles auparavant prédit qu'elle verroit naître dans le temps celui dont la naissance est éternelle dans le sein de Dieu ; et ; comme parle ce prophète , « celui dont la sortie » et la production « est de toute » éternité ² ».

Admirons comme Dieu sait troubler les hommes par de terribles difficultés , et en même temps les calmer d'une manière ravissante. Mais il faut être attentif à tout , et ne rien oublier ; car tout est digne d'attention dans l'œuvre de Dieu : et l'œuvre de Dieu se trouve en tout , parce que Dieu répand partout des épreuves de la foi et de l'espérance. Commençons par croire , malgré les difficultés , car c'est ainsi que fit le bon et sincère Nathanaël , qui , sans attendre l'éclaircissement de la difficulté sur Nazareth , touché des autres motifs qui l'attiroient , dit à Jésus : « Vous êtes le Fils de Dieu , » vous êtes le roi d'Israël. Et Jésus lui dit : « Vous verrez de » plus grandes choses ³ ». Parce que vous avez cru d'abord dès la première étincelle d'une lumière , quoique foible et petite encore , de bien plus grands secrets vous seront révélés.

VIII^e ÉLÉV. La jalousie et l'hypocrisie d'Hérode ; sa politique trompée.

Siméon nous dira bientôt que Jésus est venu au monde « afin que le secret caché dans le cœur de plusieurs , fût révélé ⁴ ». Quel secret doit être ici révélé ? Le secret des politiques du monde : le secret des grands de la terre ; la jalousie secrète des mauvais rois : leurs vains ombrages ; leurs fausses délicatesses , leur hypocrisie , leur cruauté ; tout cela va paraître dans Hérode.

Au nom du roi qui étoit venu , et à qui il voyoit déjà occuper son trône , touché par l'endroit le plus sensible de son cœur , il ne s'emporta point contre les pontifes qui avoient annoncé ce roi aux Juifs , ni contre les mages qui avoient fait la demande : en habile politique , il va à la source , et

¹ Orig. contr. Cels. l. 1. n. 51. — ² Mich. v. 2. — ³ Joan. 1. 49. 50. — ⁴ Luc. n. 33.

conclut la mort de ce nouveau roi. « Allez », dit-il aux mages, « informez-vous avec soin de cet enfant, et quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aie aussi l'adorer à votre exemple ¹ ». Le cruel ! il ne songeoit qu'à lui enfoncer un poignard dans le sein; mais il feint une adoration pour couvrir son crime.

Quoi donc ! Hérode étoit-il un homme sans religion ? Ce n'est pas là son caractère. Il reconnoît la vérité des prophéties, et sait de qui il en faut attendre l'intelligence : mais l'hypocrite superstitieux se sert de ses connoissances pour sacrifier le Christ du Seigneur à sa jalousie.

Que de secrètes terreurs Dieu envoie aux âmes ambitieuses ! Hérode n'avoit rien à craindre de ce nouveau roi, dont « le royaume n'est pas de ce monde ² » : et lui qui donne le royaume du ciel, il ne desire point ceux de la terre. Mais c'est ainsi qu'il effraie les grands de la terre, si jaloux de leur puissance, et il faut que leur ambition soit leur supplice.

Mais en même temps Dieu se rit du plus haut des cieux de leurs ambitieux projets. Hérode avoit poussé jusqu'au dernier point les raffinements politiques : « Allez, informez-vous soigneusement de cet enfant ³ ». Voyez comme il les engage à une exacte recherche et à un fidèle rapport; mais Dieu souffle sur les desseins des politiques, et il les renverse. Jésus dit à un autre Hérode, fils de celui-ci, et qui, comme lui, ne craignoit que le Sauveur voulût régner à sa place : « Allez, dites à ce renard » (à ce malheureux politique) « qu'il faut », malgré lui, « que je fasse ce que j'ai à faire » aujourd'hui et demain; et que ce n'est qu'au troisième jour » (et à la troisième année de ma prédication), « que je dois être consommé ⁴ » par ma mort. Il est dit même à son père. Il faut, malgré vos finesses et votre profonde hypocrisie, que cet enfant que vous voulez perdre par des moyens qui vous paroissent si bien concertés, il faut qu'il vive et qu'il croisse, et qu'il « fasse l'œuvre de » son « Père pour lequel » il est « envoyé ⁵ ». Quand vous aurez trompé les hommes, tromperez-vous Dieu ? Votre jalousie ne fera que

¹ Matth. II. 8. — ² Joan. XVIII. 36. — ³ Matth. II. 8. — ⁴ Luc. XIII. 32. 33. — ⁵ Joan. IV. 34.

se tourmenter davantage, quand elle verra hors de ses mains celui qui l'effraie. Que craignons-nous dans l'œuvre de Dieu ? Les obstacles que nous suscitent les grands de la terre et leur fausse politique ? Quand le monde sera plus fort que Dieu, nous devons tout craindre ; tant que Dieu sera comme il est, « le seul puissant ¹ », nous n'avons qu'à marcher la tête levée.

IX^e ÉLÉV. Les mages adorent l'enfant, et lui font leurs présents.

Après que les mages se furent soumis aux prêtres et aux docteurs, et se furent mis en chemin, selon leur précepte, « l'étoile paroît de nouveau et les mène où étoit l'enfant ² ». Fut-ce à l'étable ou à la crèche ? Joseph et Marie y laissèrent-ils l'enfant, et ne songèrent-ils pas, ou bien ne purent-ils point pourvoir à un logement plus commode ? Contentons-nous des paroles de l'Évangile : « L'étoile s'arrêta sur le lieu » où étoit l'enfant ». Sans doute, ou dans le lieu de sa naissance, ou auprès, puisque c'étoit là qu'on les avoit adressés, et on doit croire que ce fut à Bethléem même, afin que ces pieux adorateurs vissent l'accomplissement de la prophétie qu'on leur avoit enseignée. Quoi qu'il en soit, « ils l'adorèrent, et lui firent leurs présents ³ ».

Faisons les nôtres à leur exemple, et que ces présents soient magnifiques. Les mages offrirent avec abondance, et de l'or, et les parfums les plus exquis, c'est-à-dire l'encens et la myrrhe.

Recevons l'interprétation des saints docteurs, et que l'Église approuve. On lui donne de l'or comme à un roi ; l'encens honore sa divinité ; et la myrrhe son humanité et sa sépulture, parce que c'étoit le parfum dont on embaumoit les morts.

L'or que nous devons offrir à Jésus-Christ, c'est un amour pur, une ardente charité, qui est cet or appelé dans l'Apocalypse ⁴, « l'or purifié par le feu » qu'il faut « acheter de » Jésus-Christ.

Comment est-ce qu'on achète l'amour ? par l'amour même :

¹ Tim. vi. 15. — ² Matth. ii. 9. — ³ Ibid. ii. — ⁴ Apoc. iii. 18.

en aimant on apprend à mieux aimer ; en aimant le prochain, et en lui faisant du bien , on apprend à aimer Dieu : et c'est à ce prix qu'on achète son amour. Mais c'est lui qui commence en nous cet amour , qui va sans cesse s'épurant au feu des afflictions par la patience.

» Je vous conseille », dit Jésus-Christ, « d'acheter de moi » cet or ¹ ». Obtenez-le par vos prières : n'épargnez aucun travail pour l'acquérir. Joignez-y l'encens. Qu'est-ce que l'encens du chrétien ? L'encens est quelque chose qui s'exhale , qui n'a son effet qu'en se perdant. Exhalons-nous devant Dieu en pure perte de nous-mêmes ; puisque « celui qui perd son » âme la gagne ² ». Celui qui renonce à soi-même , celui qui s'oublie , qui se consume lui-même devant Dieu, est celui qui lui offre de l'encens. Épanchons nos cœurs devant lui ; offrons-lui de saintes prières qui montent au ciel , tout ensemble qui se dilatent dans l'air, et qui édifient toute l'Église. Disons avec David : « J'ai en moi mon oraison au Dieu de ma vie ³ » ; j'ai en moi l'encens que je lui offrirai , et l'agréable parfum qui pénétrera jusqu'à lui. Ce n'est rien , si nous n'y ajoutons encore la myrrhe ; c'est-à-dire , un doux souvenir de la passion et de la sépulture du Sauveur, « ensevelis avec lui », comme dit saint Paul ⁴. Car sans sa mort il n'y a point d'oblation sainte ; il n'y a point de vertu ni de bon exemple.

Après avoir offert ces présents à Dieu, croirons-nous être quittes envers lui ! non , puisqu'au contraire , en lui donnant ce que nous lui devons, nous contractons une nouvelle dette ⁵. « Nous vous donnons », disoit David , « parmi ces riches offrandes, ce que nous avons reçu de votre main ⁶ ». Combien plus avons-nous reçu de sa main cet or de la charité, cet encens intérieur de notre cœur épanché dans la prière, cette pieuse et tendre méditation de la passion et de la mort de Jésus-Christ ! Je le reconnois, ô Sauveur ! Plus je vous offre, plus je vous suis redevable : tout mon bien est à vous ; et sans en avoir besoin , vous agréerez ce que je vous donne à cause que c'est vous-même qui me l'avez premièrement donné, et que

¹ Apoc. III. 18. — ² Matth. XVI. 25. Luc. XIV. 33. — ³ Ps. XLI. 9. —

⁴ Rom. VI. 4. — ⁵ S. Aug. Serm. 299. de Nat. Apostol. Petr. et Paul. n. 3. — ⁶ Paral. XXIX. 14.

rien n'est agréable à vos yeux, que ce qui porte votre marque et qui vient de vous.

Mais que donnerons-nous encore à Jésus-Christ? Le mépris des biens de la terre. Que les mages sortirent contents de trouver le Roi des Juifs, qu'ils étoient venus chercher de si loin, que l'étoile, que la prophétie leur avoit montré, de le trouver, dis-je, ou dans son étable, ou dans un lieu toujours pauvre, sans faste, sans appareil! qu'ils retournèrent contents de l'usage qu'ils avoient fait de leurs richesses en les lui offrant! Offrons-lui tout dans ses pauvres : la partie que nous leur donnons de nos biens, est la seule qui nous demeure; et par celle-là que nous quittons, nous devons apprendre à nous dégoûter, à nous détacher de l'autre.

X^e ÉLÉV. Les mages retournent par une autre voie.

« Après avoir adoré l'enfant, avertis en songe » par un oracle du ciel, « de ne retourner plus à Hérode, ils retournèrent » en leur pays par un autre chemin¹ ». Ainsi fut trompée la politique d'Hérode ; mais Dieu veut en même temps nous apprendre à corriger nos premières voies; et après avoir connu Jésus-Christ, de ne marcher plus par le même chemin. Ne nous imaginons pas qu'un changement médiocre nous suffise pour changer les voies du monde dans les voies de Dieu. » Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont » pas vos voies, dit le Seigneur² ». Et voyez quel en est l'éloignement; « autant que le levant est éloigné du couchant, » autant mes pensées sont éloignées de vos pensées, et mes » voies de vos voies³ ». Ainsi, pour aller par une autre voie, pour quitter la région des sens et s'avancer par les-voies de Dieu, il faut être bien éloigné de soi-même; et la conversion n'est pas un petit ouvrage.

Nous avons, comme les mages, à retourner dans notre patrie. Notre patrie, comme la leur, est en Orient. C'est vers l'Orient que Dieu avoit planté son paradis; il nous y faut retourner. Dans quelle sainteté, dans quelle grâce, dans quelle simplicité l'homme avoit-il été créé? » Dieu l'avoit fait droit

¹ Matth. II. 12. — ² Is. LV. 8. 9.

» et simple, et il s'est lui-même jeté dans des disputes in-
 » nies¹. » Pourquoi tant contester contre Dieu ? « Crains Dieu
 » et observe ses commandements, c'est là tout l'homme². »
 Homme, ne dispute plus sur la nature de ton âme, sur les condi-
 tions de ta vie : craindre Dieu et lui obéir, c'est tout l'homme.
 Que cela est clair ! que cette voie est droite ! que cette doctrine
 est simple ! On devoit l'apercevoir d'abord, et dès le premier re-
 gard se jeter dans cette voie. Pourquoi tant de laborieuses re-
 cherches ? c'est que l'homme, à qui Dieu avoit d'abord montré
 son salut et sa vie dans son saint commandement, s'est laissé
 trahir par ses sens ; et la trompeuse beauté du fruit défendu a été
 le piège que l'ennemi lui a tendu : de là il s'est engagé dans un
 labyrinthe d'erreurs où il ne voit plus d'issue. « Revenez, en-
 » fants d'Israël, à votre cœur³ » ; connoissez votre égarement,
 changez votre voie. Si jusqu'ici vous avez cru vos sens, son-
 gez à présent que « le juste vit de la Toi⁴ ». Si jusqu'ici vous
 avez voulu plaire aux hommes et ménager une fausse gloire,
 songez maintenant à glorifier Dieu à qui seul la gloire appar-
 tient. Si jusqu'ici vous avez aimé ce qu'on appelle les aises et
 les plaisirs, accoutumez-vous à goûter dans les maladies, dans
 les contradictions, dans toutes sortes d'incommodités, l'a-
 mertume qui vient troubler en vous la joie des sens et y ré-
 veiller le goût de Dieu.

XVIII^e SEMAINE.

LA PRÉSENTATION DE JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE, AVEC LA PURIFICATION
 DE LA SAINTE VIERGE.

1^{re} ÉLÉV. Deux préceptes de la loi sont expliqués.

La loi de Moïse ordonnoit deux choses aux parents des en-
 fants nouvellement nés. La première, s'ils étoient les aînés,
 de les présenter et les consacrer au Seigneur, dont la loi rend
 deux raisons. L'une générale : « Consacrez-moi tous les pre-
 » miers-nés : car tous est à moi⁵ » : et dans la personne
 des aînés, tout le reste des familles m'est donné en propre.

¹ Eccl. vii. 30. — ² Ib. xii. 13. — ³ Is. xlvi. 8. — ⁴ Habac. ii. 4.
 Rom. i. 17. — ⁵ Exod. xiii. 2. 12. 15 ; Num. viii. 17.

La seconde raison étoit particulière au peuple juif. Dieu avoit exterminé en une nuit tous les premiers-nés des Égyptiens ; et épargnant ceux des Juifs, il voulut que dorénavant tous leurs premiers nés lui demeurassent consacrés par une loi inviolable, en sorte que leurs parents ne pussent s'en réserver la disposition, ni aucun droit sur eux, qu'ils ne les eussent auparavant rachetés de Dieu par le prix qui étoit prescrit. Cette loi s'étendoit jusqu'aux animaux : et en général tout ce qui étoit premier né, ou, comme parle la loi, « tout ce qui » ouvroit le sein d'une mère ¹ », et en sortoit le premier étoit à Dieu.

La seconde loi regardoit la purification des mères, qui étoient impures dès qu'elles avoient mis un enfant au monde. Il leur étoit défendu, durant quarante ou soixante jours, selon le sexe de leurs enfants, de toucher aucune chose sainte, ni d'approcher du temple et du sanctuaire. Aussitôt qu'elles étoient mères; elles étoient comme excommuniées par leur propre fécondité ; tant la naissance des hommes étoit malheureuse et sujette à une malédiction inévitable. Mais voici que Jésus et Marie venaient la purifier, en subissant volontairement et pour l'exemple du monde, une loi pénale, à laquelle ils n'étaient soumis qu'à cause que le secret de l'enfantement virginal n'étoit pas connu.

Dans cette purification les parents devoient offrir à Dieu un agneau ; et s'ils étoient pauvres et n'en avoient pas le moyen, ils pouvoient offrir à la place « deux tourterelles, ou » deux petits de colombes, pour être immolés, l'un en honneur, et l'autre selon le rit du sacrifice » (pour le péché). Et voilà ce que portoit la loi de Moïse à l'opprobre perpétuel des enfants d'Adam et de toute sa race pécheresse.

II^e ÉLÉV. La présentation de Jésus-Christ.

La première de ces deux lois paroissoit manifestement avoir été faite en figure de Jésus-Christ, qui étant, comme dit saint Paul, « le premier né avant toutes les créatures ³ », étoit celui en qui tout devoit être sanctifié et éternellement consac-

¹ Lev. XII. 2. 6. — ² Ib. 8. — ³ Coloss. 1. 15.

cré à Dieu. Unissons-nous donc en ce jour par la foi à Jésus-Christ afin d'être en lui et par lui présentés à Dieu pour être son propre bien, et nous dévouer à l'accomplissement de sa volonté, aussi juste que souveraine.

Nous savons que le premier acte de Jésus entrant au monde fut de se dévouer à Dieu, et de se mettre à la place de toutes les victimes, de quelque nature qu'elles fussent, pour accomplir sa volonté en toute manière. Ce qu'il fit dans le sein de sa mère par la disposition de son cœur, il le fait aujourd'hui réellement en se présentant au temple, et se livrant au Seigneur comme une chose qui est à lui entièrement.

Entrons dans ce sentiment du Seigneur Jésus, et unis à son oblation, disons-lui d'une ferme foi : O Jésus ! quelle victime voulez-vous que je sois ? Voulez-vous que je sois un holocauste consumé et anéanti devant votre Père par le martyre du saint amour ? Voulez-vous que je sois, ou une victime pour le péché, par les saintes austérités de la pénitence, ou une victime pacifique et eucharistique dont le cœur touché de vos bienfaits s'exhale en actions de grâces et se distille en amour à vos yeux ? Voulez-vous qu'immolé à la charité, je distribue tous mes biens pour la nourriture des pauvres, ou que, « frère sincère et bienfaisant »¹, je donne ma vie pour les chrétiens, me consumant en pieux travaux dans l'instruction des ignorants et dans l'assistance des malades ? Me voilà prêt à m'offrir, à me dévouer, pourvu que soit avec vous ; puisque avec vous je puis tout, et que je serai heureux de m'offrir par vous et en vous, à Dieu votre Père.

Mais pourquoi ce premier né est-il racheté ? Falloit-il racheter le Rédempteur ? Le Rédempteur portoit en lui-même la figure des esclaves et des pécheurs : sa sainte mère ne le pouvoit conserver en sa puissance qu'en le rachetant. Il lui fut soumis, il lui obéit, il la servit durant trente ans. Rachetez-le, pieuse mère ; mais vous ne le garderez pas longtemps, vous le verrez revendu pour trente deniers, et livré au supplice de la croix. Divin premier né, soit que vous soyez racheté pour être à moi dans votre enfance, soit que vous soyez vendu pour être encore plus à moi à la fin de votre vie,

¹ III. Joan. 5. 6.

je veux me racheter pour vous de ce siècle malin ; je veux me vendre pour vous , et me livrer aux emplois de la charité.

III^e ÉLÉV. La purification de Marie.

Ne cherchons aucun prétexte pour nous exempter de l'observation de la loi. Par les termes mêmes de la loi de la purification , il paroît que la sainte Vierge en étoit exempte , n'ayant contracté ni l'impureté des conceptions ordinaires , ni celle du sang et des autres suites des vulgaires enfante-ments. Elle obéit néanmoins : elle s'y croit obligée pour l'édification publique, comme son Fils avoit obéi par son ministère à la loi servile de la circoncision.

Ne cherchons aucun prétexte de nous dispenser des saintes observances de l'Eglise , de ses jeûnes , de ses abstinences , de ses ordonnances. Le plus dangereux prétexte de se dispenser de ce que Dieu demande de nous , est la gloire des hommes. Un fidèle vous dira : Si je m'humilie , si je me relâche , si je pardonne , on dira que j'aurai tort. Un ecclésiastique à qui vous conseillerez de se retirer durant quelque temps dans un séminaire , pour se recueillir et se redresser contre ses dissipations , vous dira : On croira qu'on me l'a ordonné par pénitence , et on me croira coupable. Mais ni Jésus , ni Marie n'ont eu ces vues. Jésus ne dit pas : On me croira pécheur comme les autres , si je subis la loi de la circoncision. Marie ne dit pas : On me croira mère comme les autres , et le péché comme la concupiscence mêlé dans la conception de mon Fils , comme dans celle des autres ; ce qui fera tort , non tant à moi qu'à la dignité et à la sainteté de ce cher Fils. Elle subit la loi , et donne un exemple admirable à tout l'univers , de mettre sa gloire dans celle de Dieu , et dans l'honneur de lui obéir et d'édifier son Eglise.

IV^e ÉLÉV. L'offrande des deux tourterelles , ou des deux petits de colombe.

« On offrira un agneau d'un an en holocauste pour un fils
 » et une fille , et un petit de colombe ou une tourterelle
 » pour le péché ; que si l'on a pas un agneau d'un an , et
 » qu'on n'en ait pas le moyen , on offrira deux tourterelles ou

» deux petits pigeons, l'un en holocauste, et l'autre pour le
 » péché¹ ». Dieu tempère sa loi selon les besoins : sa rigueur,
 quoique régulière, est accommodante, et il permet au pauvre,
 au lieu d'un agneau, qui, dans son indigence, lui coûteroit
 trop, d'offrir des oiseaux de vil prix, mais agréables à ses yeux
 par leur simplicité et par leur douceur. Quoi qu'il en soit, il
 est constant que les tourterelles et les pigeons sont la victime
 des pauvres. Dans l'oblation du Sauveur, l'Évangile excluant
 l'agneau, et ne marquant que l'alternative des colombes ou
 des tourterelles, a voulu expressément marquer que le sacrifice
 de Jésus-Christ a été celui des plus pauvres. C'est ainsi qu'il
 se plaît dans la pauvreté, qu'il en aime la bassesse, qu'il en
 étale les marques en tout et partout. N'oublions pas un si
 grand mystère, et en mémoire de celui « qui étant » si « ri-
 » che s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous en-
 » richir par sa pauvreté² », aimons-en le précieux caractère.

« Pour moi », disoit Origène³, « j'estime ces tourterelles
 » et ces colombes, heureuses d'être offertes pour leur Sau-
 » veur ; car il sauve et les hommes et les animaux⁴, et leur
 donne à tous leur petite vie. Allez, petits animaux et inno-
 centes victimes, allez mourir pour Jésus. C'est nous qui de-
 vions mourir à cause de notre péché : sauvons donc Jésus de
 la mort, en subissant celle que nous avions méritée. Dieu nous
 en délivre, par Jésus qui meurt pour nous ; et c'est en figure
 de Jésus notre véritable victime, qu'on immole des animaux ;
 ils meurent donc pour lui en quelque sort, jusqu'à ce qu'il
 vienne ; et nous sommes exempts de la mort par son obla-
 tion. Une autre mort nous est réservée, c'est la mort de la
 pénitence, la mort aux péchés, la mort aux mauvais desirs.
 Par nos péchés et nos convoitises nous donnons la mort à
 Jésus, « et nous le crucifions encore une fois⁵ ». Sauvons au
 Sauveur cette mort seule affligeante pour lui. Mourons
 comme des tourterelles et des colombes, en gémissant dans
 la solitude et dans la retraite : que les bois, que les rochers,
 que les lieux seuls et écartés retentissent de nos cris, de nos
 tendres gémissements. Soyons simples comme la colombe,

¹ Lev. xii. 6. 8. — ² II. Cor. vii. 9. — ³ Orig. in. Luc. Hom. xiv. —
⁴ P. xxxv. 7. — ⁵ Heb. vi. 6.

fidèles et doux comme la tourterelle, mais ne croyons pas pour cela être innocents comme le sont ces animaux : notre péché est sur nous, et il nous faut mourir dans la pénitence.

V^e ÉLÉV. Sur le saint vieillard Siméon.

« Il y avoit dans Jérusalem un homme juste et craignant » Dieu, nommé Simon, qui vivoit dans l'attente de la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit étoit en lui, et il lui » avoit été révélé par le Saint-Esprit, qu'il ne mourroit point, » qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur ¹ ». Voici un homme admirable et qui fait un grand personnage dans les mystères de l'enfance de Jésus. Premièrement, c'est un saint vieillard qui n'attendoit plus que la mort : il avoit passé toute sa vie dans l'attente de la céleste consolation. Ne vous plaignez point, âmes saintes, âmes gémissantes, âmes qui vivez dans l'attente, ne vous plaignez pas si vos consolations sont différées. Attendez, attendez encore une fois : *Exspecta, reexpecta* ². Vous avez longtemps attendu, attendez encore : *Exspectans, exspectavi Dominum* ³. Attendez en attendant ; ne vous lassez jamais d'attendre. » Dieu est fidèle ⁴, et il veut être attendu avec foi. Attendez donc la consolation d'Israël. Et quelle est la consolation du vrai Israël ! C'est de voir une fois, et peut-être à la fin de vos jours, le Christ du Seigneur.

Il y a des grâces uniques en elles-mêmes, dont le premier trait ne revient plus, mais qui se continuent ou se renouvellent par le souvenir. Dieu les fait attendre longtemps pour exercer la foi et en rendre l'épreuve plus vive. Dieu les donne quand il lui plaît, d'une manière soudaine et rapide ; elles passent en un moment, mais il en demeure un tendre souvenir et comme un parfum : Dieu les rappelle, Dieu les multiplie, Dieu les augmente ; mais il ne veut pas qu'on les rappelle comme de soi-même par des efforts violents : il veut qu'on l'attende toujours ; et on ne se doit permettre que de doux et comme insensibles retours sur ses anciennes bontés. « Que ceux qui ont des oreilles pour entendre, écoutent ⁵ ».

¹ Luc. II. 25. 26. — ² Is. XXVIII. 10. 13. — ³ Ps. XXXIX. 2. — ⁴ II. Thess. III. 3. — ⁵ Luc. XIV. 35.

Telle sera, par exemple, une certaine suavité du Saint-Esprit : un goût caché de la rémission des péchés, un pressentiment de la jouissance future, une impression aussi efficace que sublime de la souveraine majesté de Dieu, ou de sa bonté et de sa communication en Jésus-Christ; d'autres sentiments que Dieu sait, et que saint Jean, dans l'Apocalypse, appelle « la manne cachée ¹ », la consolation dans le désert, l'impression secrète dans le fond du cœur, du « nouveau » nom de Jésus-Christ, que nul ne connoît que celui qui « l'a reçu ² ». C'est la consolation de Siméon dans ce mystère. Tous les fidèles y ont part, chacun à sa manière, et tous doivent le comprendre selon leur capacité.

O Dieu et père de miséricorde ! faites-moi entendre ce nouveau nom de votre Fils; ce nom de Sauveur, que chacun de nous se doit appliquer par la foi, lorsque Dieu dit à notre âme : « Je suis ton salut ³ ». La voilà la consolation de Siméon : voyons comme il y est préparé.

VI^e ÉLÉV. Dernière préparation à la grâce que Siméon devoit recevoir; le Saint-Esprit le conduit au temple.

« Il vint donc au temple par un mouvement de l'esprit de » Dieu ⁴ ». L'attente de Siméon étoit une préparation à la grâce de voir Jésus; mais cette préparation étoit encore éloignée. La dernière et la plus prochaine disposition c'est qu'après avoir longtemps attendu avec foi et patience, tout d'un coup il sent dans son cœur une impulsion aussi vive que secrète, qui le pressoit, à ce moment, d'aller au temple, sans qu'il sût peut-être distinctement ce qu'il y alloit trouver : Dieu se contentant de lui faire sentir que ses desirs seroient satisfaits. « Il vint » donc « en esprit au temple » : il y vint par une secrète instigation de l'esprit de Dieu. Allons aussi en esprit au temple, si nous y voulons trouver Jésus-Christ. N'y allons point par coutume, par bienséance : « Les » vrais adorateurs adorent Dieu en esprit et en vérité ⁵ ». C'est le Saint-Esprit qui les meut, et ils suivent cet invisible moteur.

¹ Apoc. II. 17. — ² Ibid. — ³ Ps. XXXIV. 3. — ⁴ Luc. II. 27. — ⁵ Joan. IV. 24.

Le temple matériel, l'assemblée visible des fidèles, est la figure de leur invisible réunion avec Dieu dans l'éternité. C'est là le vrai temple de Dieu. Le vrai temple de Dieu où il habite, c'est la sainte et éternelle société de ses saints, réunis en lui par Jésus-Christ. Ainsi aller au temple en esprit, c'est s'unir en esprit à ce temple invisible et éternel, où Dieu, comme dit l'apôtre, sera tout en tous¹ ».

Allons donc en esprit au temple; et toutes les fois que nous entrerons dans ce temple matériel, unissons-nous en esprit à « la sainte et éternelle Jérusalem² », où est le temple de Dieu où sont réunis les saints purifiés et glorifiés, qui attendent pourtant encore, à la dernière résurrection, leur parfaite glorification, et l'assemblage consommé de leurs frères qui manquent encore à leur sainte société, et que Dieu ne cesse de rassembler tous les jours.

Là donc on trouve Jésus-Christ, mais Jésus-Christ entier, c'est-à-dire le chef et les membres; mais il ne sera entier, que lorsque le nombre des saints sera complet. Ayons toujours la vue arrêtée à cette consommation de l'œuvre de Dieu, et nous irons en esprit au temple pour y trouver Jésus-Christ.

VII^e ÉLÉV. Heureuse rencontre de Siméon et de Jésus.

« Il vint en esprit au temple au moment où le père et la » mère de Jésus l'y apportèrent, selon la coutume prescrite » par la loi³. Heureuse rencontre, mais qui n'est pas fortuite ! Heureuse rencontre de venir au temple au moment que Joseph et Marie y portoient l'enfant ! C'est pour cela que les anciens Pères grecs ont appelé ce mystère « la rencontre ». Mais la rencontre parmi les hommes paroît au dehors comme un effet du hasard : il n'y a point de hasard ; tout est gouverné par une sagesse dont l'infinie capacité embrasse jusqu'aux moindres circonstances. Mais surtout l'heureuse rencontre de Siméon avec Jésus porté dans le temple par ses parents, est dirigée par un ordre spécial de Dieu.

Dieu détermine le moment où l'on se devoit rencontrer.

¹ I. Cor. xv. 28. — ² Heb. xii. 22. — ³ Luc. ii. 27.

Par quel esprit Jésus vient-il au temple? S'il est écrit que « le » Saint-Esprit le mena dans le désert ¹ », ne doit-on pas dire de même que le Saint-Esprit le mena dans le temple : qu'il y mena Joseph et Marie? Voici donc l'heureuse rencontre conduite par le Saint-Esprit; le même Esprit qui mena au temple Joseph, Marie et Jésus, y mena aussi Siméon. Il cherchoit Jésus: mais plutôt et premièrement Jésus le cherchoit, et vouloit encore plus se donner à lui, que Siméon ne vouloit le recevoir.

Mettons-nous donc en état d'être menés par le même esprit qui mène Joseph, qui mène Marie, qui mène Jésus; et pour cela dépouillons-nous de notre propre esprit; car ceux qui sont conduits par leur esprit propre, ne peuvent pas être conduits par l'esprit de Dieu et de Jésus-Christ.

Mais qu'est-ce que cet esprit propre? apprenons à le connaître. Cet esprit propre consiste dans la recherche de ses avantages; et l'esprit de Jésus-Christ consiste aussi à se réjouir des avantages, si l'on peut ainsi parler, et de la gloire de Dieu en Jésus-Christ.

« Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je re- » tourne à mon Père, parce que mon Père est plus grand que » moi ² », et que retourner à lui, c'est retourner à ma naturelle et originaire grandeur, c'est là se réjouir de la gloire et des avantages de Jésus-Christ. D'autres sont dévots dans la maladie, dans les grandes affaires du monde, afin qu'elles réussissent. Que de messes, que de prières, que de billets dans les sacristies, pour engager Dieu dans leurs intérêts, et le faire servir à leur ambition? Ceux-là n'entrent pas au temple dans l'esprit de Jésus-Christ, et ne l'y rencontrent pas. Laissons-là ces dévots grossiers: en voici de plus spirituels. Ce sont les apôtres, qui semblent se réjouir en Jésus-Christ même, et qui, touchés de sa douce conversation, ne peuvent se résoudre à le voir partir. Ce sont de foibles amis qui aiment leur joie plus que la gloire de celui qu'ils aiment. Ils quitteront l'oraison, pour peu qu'elle cesse à leur apporter ces délectations sensibles. Ce sont ceux que Jésus-Christ appelle

¹ Luc. iv. 1. — ² Joan. xiv. 28.

« disciples pour un temps, qui reçoivent d'abord la parole » avec joie, mais à la première tentation l'abandonnent ¹ ». La vérité ne les règle pas, mais leur goût passager et spirituel.

Que dirons-nous de ceux qui viennent dire au Sauveur avec un mélange de joie sensible et humaine : « Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom ² ». Ils semblent se réjouir de la gloire de notre Seigneur, au nom duquel ils rapportent cet effet miraculeux. Mais parce qu'ils y mêloient par rapport à eux une complaisance trop humaine, Jésus-Christ leur dit : Il est vrai, « je vous ai donné ce pouvoir sur » les démons; néanmoins ne vous réjouissez pas de ce qu'ils » vous sont soumis : mais réjouissez-vous de ce que vos noms » sont écrits dans le ciel ³ » ; et ce discours se termine à rendre gloire à Dieu de l'accomplissement de sa volonté : « Il est » ainsi, mon Père, parce que ç'a été votre bon plaisir ⁴ » .

Ceux aussi dont parle saint Paul ⁵, qui donneroient « tout » leurs « biens aux pauvres, et » leurs « membres mêmes au » martyr », ne seroient pas dépourvus de quelque joie, en faisant à Dieu ce sacrifice apparent, et néanmoins, s'ils « n'avoient pas la charité » et cette céleste délectation de l'accomplissement de la volonté de Dieu, ils « ne seroient rien ». Cherchons donc à nous réjouir en Jésus-Christ de ce qui a réjoui Jésus-Christ même ; c'est-à-dire, du bon plaisir de Dieu, et mettons-là toute notre joie. Alors guidés au temple par l'esprit de Jésus-Christ, nous le rencontrerons avec Siméon, et la rencontre sera heureuse.

VIII^e ÉLÉV. Qu'est-ce que recevoir Jésus-Christ entre ses bras ?

« Il prit l'enfant entre ses bras ⁶ ». Ce n'est pas assez de regarder Jésus-Christ, il faut le prendre, le serrer entre ses bras avec Siméon, afin qu'il n'échappe point à notre foi.

Jésus-Christ est la vérité : le tenir entre ses bras, c'est comprendre ses vérités, se les incorporer, se les unir, n'en laisser écouler aucune, les goûter, les repasser dans son cœur, s'y affectionner, en faire sa nourriture et sa force ; ce qui en donne le goût, et les fait mettre en pratique.

¹ Luc. VIII. 13. — ² Ib. x. 17. — ³ Ib. 19. 20. — ⁴ Ib. 21. — ⁵ I. Cor. XIII. 2. 3. — ⁶ Luc. II. 28.

C'est un défaut de songer seulement à la pratique : il faut aller au principe de l'affection et de l'amour. Lisez le psaume cxviii, tout consacré à la pratique de la loi de Dieu. « Heureux » ceux qui marchent dans la loi de Dieu¹. Mais que fait David pour cela ? Il la recherche, il l'approfondit : il desire qu'elle soit sa règle ; il desire de la desirer ; il s'y attache par un saint et fidèle amour ; il en aime la vérité, la droiture ; il en chante les merveilles ; il use ses yeux à la lire nuit et jour : il la goûte ; elle est un miel céleste à sa bouche. C'est ce qui rend la pratique amoureuse et persévérante.

Combien plus devons-nous aimer l'Évangile ! Mais pour aimer l'Évangile, il faut primitivement aimer Jésus-Christ, le serrer entre ses bras, dire avec l'Épouse : « Je le tiens, et » ne le quitterai pas². Une pratique sèche ne peut pas durer ; une affection vague se dissipe en l'air ; il faut, par une forte affection, en venir à une solide pratique.

Ceux qui disent qu'il en faut venir à la pratique, disent vrai sans doute ; mais ceux qui pensent qu'on en peut venir à une pratique forte, courageuse et persévérante, sans l'attention de l'esprit et l'occupation du cœur, ne connoissent pas la nature de l'esprit humain, et ne savent pas embrasser Jésus-Christ avec Siméon.

IX^e ÉLÉV. Qu'est-ce que bénir Dieu, en tenant Jésus-Christ entre ses bras.

« Et il bénit Dieu, et il dit : Vous laisserez maintenant aller » en paix votre serviteur³. La bénédiction que nous donnons à Dieu, vient originairement de celle qu'il nous donne. Dieu nous bénit lorsqu'il nous comble de ses biens : nous le bénissons lorsque nous reconnoissons que tout le bien que nous avons vient de sa bonté, et que, ne pouvant lui rien donner, nous confessons avec complaisance ses perfections, et nous nous en réjouissons de tout notre cœur.

Cette occupation naturelle de l'homme a été interrompue par le péché, et rétablie par Jésus-Christ ; en sorte que par nous-mêmes ne pouvant bénir Dieu, ni rien faire qui lui soit agréable, nous le bénissons en Jésus-Christ ; « en qui » aussi

¹ Ps. cxviii. 1. 2. et seq. — ² Cant. iii. 4. — ³ Luc. ii. 28. 29.

« il nous a » premièrement « bénis de toute bénédiction » spirituelle », comme dit saint Paul ¹.

Pour donc bénir Dieu, il faut le tenir entre nos bras, qui est une posture d'offrande et un acte pour présenter à Dieu son fils bien-aimé.

Par ce moyen nous rendons à Dieu tout ce que nous lui devons, et lui faisons une oblation égale, non-seulement à ses bienfaits, mais encore à ses grandeurs, en lui présentant un autre lui-même. Au reste, nous pouvons l'offrir, puisqu'il est à nous, de même sang, de même nature que nous sommes; qui d'ailleurs se donne à nous tous les jours dans la sainte eucharistie, afin que nous ayons tous les jours de quoi donner à Dieu qui nous donne tout.

L'effet, dans nos cœurs, de cette bénédiction, c'est de nous dégoûter de la vie et de tous les biens sensibles. Celui-là bénit Dieu véritablement, qui, attaché à Jésus-Christ qu'il présente à Dieu, et détaché de tout le reste, dit avec Siméon : « Laissez-moi aller en paix » : je ne veux rien, je ne tiens à rien sur la terre; ou bien avec Job : « Le Seigneur a donné : le Seigneur a ôté : tout ce que le Seigneur a voulu est arrivé : le nom du Seigneur soit béni ². A lui la gloire et » l'empire ³ » : à nous l'humilité et l'obéissance. En quelque état que nous soyons, mettons Jésus entre Dieu et nous. Veux-je vous rendre grâces ? voilà votre Fils : Vous ai-je offensé ? voilà votre Fils, mon grand propitiateur. Voyez les pleurs de ses yeux enfantins, c'est pour moi qu'il les verse. Qui en doute, puisqu'il a bien versé son sang ? Recevez donc de mes mains le Sauveur que vous nous avez donné. C'est pour cela qu'il se met encore tous les jours entre nos mains. Mais soyons purs, soyons saints pour offrir à Dieu le Saint des saints. Levons à Dieu des mains pures, et allons en paix.

X^e ÉLÉV. Le cantique de Siméon.

Le saint vieillard ne veut plus rien voir, après avoir vu Jésus-Christ ⁴. Il croyoit profaner ses yeux sanctifiés par la vue de Jésus-Christ : et il ne desire plus que d'aller bientôt au sein

¹ Ephes. I. 3. — ² Job. I. 21. — ³ Apoc. I. 6. — ⁴ Luc. III. 6. 26.

d'Abraham, y attendre l'espérance du monde, et annoncer comme prochaine, aux enfants de Dieu, la consolation d'Israël.

En général, on ne doit souhaiter de vivre, que jusqu'à tant qu'on ait connu Jésus-Christ. Mourir sans l'avoir connu, c'est mourir dans son péché; mais aussi quand on l'a connu et goûté par la rémission de ses péchés, qui pourroit aimer la vie et se repaître encore de ses illusions? La vie de l'homme n'est que tentation et tromperie. Les pompes, les grandeurs, les biens du monde, qu'est-ce autre chose « qu'orgueil, concupiscence des yeux, concupiscence de la chair ¹ », un vain faste, une vaine enflure, un amusement dangereux, un piège, un attrait trompeur pour les foibles? « Fuyons, fuyons cette » Babylone, pour n'être point corrompus par ses délices ² »: après avoir vu le vrai en Jésus, fuyons le faux qui est dans le monde.

Hé bien, je laisserai le monde: je m'en irai contempler les œuvres de Dieu dans la retraite, je n'y trouverai pas ce faux que j'aperçois dans le monde; quelle consolation, puisque le vrai y est encore imparfait! Les créatures peuvent être nos introducteurs vers Dieu; mais quand nous le pouvons voir lui-même, qu'avons-nous besoin des introducteurs? Fermez-vous d'orénavant, mes yeux; vous avez vu Jésus-Christ; il n'y a plus rien à voir pour vous.

C'est ainsi que le juste méprise la vie et ne la supporte qu'avec peine. Mais alors, et quand Jésus-Christ devoit paraître, on pouvoit desirer la consolation de le voir et de lui rendre témoignage. Maintenant, où pour le voir il faut mourir, la mort n'est-elle pas douce? Si le saint vieillard a tant désiré de voir Jésus dans l'infirmité de sa chair, combien devons-nous desirer de le voir dans sa gloire? Heureux Siméon! combien de « prophètes », combien « de rois ont désiré de voir » ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu ³! » C'est ce que Jésus disoit à ses disciples, et il ajouta: « Et d'ouïr ce que vous écoutez, et ne l'ont pas ouï! » Siméon n'écoutoit pas sa parole, qui faisoit dire à ses auditeurs, peut-être encore incrédules: « Jamais homme n'a parlé comme celui-ci ⁴ »; et néan-

¹ Joan. II. 19. — ² Apoc. VIII. 4. — ³ Luc. X. 24. — ⁴ Joan. VII. 46.

moins il est ravi : combien plus le devons-nous être , d'entendre sa sainte parole , et d'en attendre la dernière et parfaite révélation dans la vie future ! Siméon ne voit rien encore qu'un enfant où rien ne paroît d'extraordinaire ; et Dieu lui ouvre les yeux de l'esprit , pour voir que c'est la « lumière » que Dieu prépare « aux gentils » pour les éclairer , et le flambeau pour les recueillir de leur dispersion ; en même temps la « gloire d'Israël » , et celui où se réunissent ceux qui sont loin et ceux qui sont près ; en un mot , l'attente commune des deux peuples , comme Jacob le vit en mourant , lorsqu'il vit sortir de Juda celui « qui étoit l'espérance de tous les peuples de l'univers ¹ » .

Éclairez-nous , ô Sauveur ! « lumière qui éclairez tout » homme venant au monde ² » . Éclairez-nous , nous que votre Évangile a tirés de la gentilité : éclairez les Juifs encore endurcis , et qu'ils viennent confesser avec nous Jésus-Christ notre Seigneur. Qui verra cet heureux temps ? Quand viendra-t-il ? Bienheureux les yeux qui verront , après la conversion des gentils , la gloire du peuple d'Israël !

XI^e ÉLÉV. Admiration de Joseph et de Marie.

« Le père et la mère de l'enfant étoient en admiration de ce » qu'on disoit de lui ³ » . Nous avons déjà dit un mot de cette admiration ; mais il faut tâcher aujourd'hui de la comprendre , et , s'il se peut même , de la définir.

C'est donc , si je ne me trompe , un sentiment intime de l'âme , qui , pénétrée et surmontée de la grandeur , de la magnificence , de la majesté des choses qu'elle entend , après peut-être quelque effort tranquille , pour s'en exprimer à elle-même la hauteur , reconnoît enfin qu'elle ne peut pas même concevoir combien elles sont incompréhensibles ; supprime toutes ses pensées , les reconnoissant toutes indignes de Dieu ; et craignant de les dégrader en tâchant de les estimer , demeure en silence devant Dieu sans pouvoir dire un seul mot , si ce n'est peut-être avec David , qui s'écrie : *Tibi silentium laus* : « Le silence seul est votre louange ⁴ » . C'est encore ce

¹ Gen. XLIX. 10. — ² Joan. I. 9. — ³ Luc. II. 33. — ⁴ Ps. LXIV. 2. selon, l'Hebr.

que vouloit dire David : « Seigneur, notre Seigneur, que votre » nom est admirable par toute la terre, parce que votre magnificence est élevée par dessus les cieux¹. Les cieux des cieux ne peuvent pas vous comprendre². Il n'appartient qu'à vous seul de vous louer. Ainsi mon âme étonnée, confuse, interdite, demeure en silence devant votre face. Son étonnement se tourne en amour, mais dans un amour éperdu, qui, sentant qu'on ne peut pas même vous aimer assez, se perd dans vos immenses grandeurs, comme dans un abîme qui n'a point de fond, et comme une goutte d'eau dans l'Océan.

Revenons à Joseph et à Marie. « Ils étoient en admiration » de ce qu'on disoit de lui³. Pourquoi tant être en admiration? Ils en savioient plus que tous ceux qui leur en parloient. Il est vrai que l'ange ne leur avoit pas encore annoncé la vocation des gentils. Marie n'avoit ouï parler que « du trône » de David, et de la maison de Jacob⁴. Elle avoit senti toutefois par un instinct manifestement prophétique et sans limitation que « dans tous les temps on la publieroit bienheureuse⁵ » : ce qui sembloit comprendre tous les peuples comme tous les âges ; et l'adoration des mages étoit un présage de la conversion des gentils. Quoi qu'il en soit, Siméon est le premier qui paroisse l'avoir annoncée, et c'étoit un grand sujet d'admiration.

Sans en tant rechercher les causes, le Saint-Esprit nous veut faire entendre une excellente manière d'honorer les mystères : c'est, à la vue des bontés et des merveilles de Dieu, de demeurer devant lui en grande admiration et en grand silence. Dans ce genre d'oraison, il ne s'agit pas de produire beaucoup de pensées, ni de faire de grands efforts ; on est devant Dieu ; on s'étonne des grâces qu'il nous fait ; on dit cent fois, sans dire mot, avec David : *Quid est homo?* Qu'est-ce que l'homme, « que vous » daigniez « vous en » souvenir⁶ »? Encore un coup : qu'est-ce que l'homme, que vous, vous qui êtes le Seigneur admirable par toute la terre, vouliez y penser ? Et on s'abîme dans l'étonnement et dans

¹ Ps. VIII. 6. — ² III. Reg. VIII. 27. — ³ Luc. VIII. 33. — ⁴ Ib. I. 32. — ⁵ Ib. 48. — ⁶ Ps. VIII.

la reconnaissance, sans songer à vouloir produire, ni au dedans, ni au dehors, la moindre parole, tant que dure cette bienheureuse et très-simple disposition.

Il y a dans l'admiration une ignorance soumise, qui, contente de ce qu'on lui montre des grandeurs de Dieu, ne demande pas d'en savoir davantage, et, perdue dans l'incompréhensibilité des mystères, les regarde avec un saisissement intérieur, également disposée à voir et à ne voir pas ; à voir plus ou moins, selon qu'il plaira à Dieu. Cette admiration est un amour. Le premier effet de l'amour, c'est de faire admirer ce qu'on aime, le faire toujours regarder avec complaisance, y rappeler les yeux, ne vouloir point le perdre de vue. Cette manière d'honorer Dieu est marquée dans les saints dès les premiers temps. Elle est répétée plusieurs fois dans saint Clément d'Alexandrie. Mais quoi ! elle est de David, lorsqu'il dit : *Quàm admirabile ! quid est homo ! quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine !* « Que votre nom est admirable ! qu'est-ce que l'homme ! que vos douceurs sont grandes » et innombrables ¹ ». C'est le cantique de tous les saints dans l'Apocalypse. « Qui ne vous craindra, Seigneur ! Qui » n'exaltera votre nom ? car vous êtes le seul Saint ² ». On se tait alors, parce qu'on ne sait comment exprimer sa tendresse, son respect, sa joie, ni enfin ce qu'on sent de Dieu ; et c'est « dans le ciel le silence d'environ une demi-heure ³ » : silence admirable, et qui ne peut durer longtemps dans cette vie turbulente et tumultueuse.

XII^e ÉLÉV. Prédications du saint vieillard. Jésus-Christ en butte aux contradictions.

« Cet enfant que vous voyez, est pour la ruine et pour » la résurrection de plusieurs dans Israël ⁴ ». C'est ce qu'opère tout ce qui est haut, et ce qui est simple tout ensemble. On ne peut atteindre à sa hauteur ; on dédaigne sa simplicité, ou bien on le veut atteindre par soi-même ; et on ne peut, et on se trouble, et on se perd dans son orgueil. Mais les humbles cœurs entrent dans les profondeurs de Dieu sans s'émou-

¹ Ps. viii. 2. 5. Ps. xxx. 10. — ² Apoc. xv. 4. — ³ Ib. viii. 2. — ⁴ Luc. ii. 34.

voir ; et éloignés du monde et de ses pensées, ils trouvent la vie dans la hauteur des œuvres de Dieu.

« Et il sera en butte aux contradictions des hommes¹ ». Siméon est inspiré de parler à fond à Marie, qui plus que personne a ces oreilles intérieures où le Verbe se fait entendre. Ouvrons l'Évangile, et surtout celui de saint Jean, où le mystère de Jésus-Christ est découvert plus à fond : c'est le plus parfait commentaire de la parole de Siméon. Écoutons murmurer le peuple : « les uns disoient : C'est un homme de » bien ; les autres disoient : Non, il trompe le peuple et » abuse de sa crédulité. N'est-ce pas lui qu'ils vouloient faire » mourir ? Et il prêche et personne ne lui dit mot : les prêtres » auroient-ils connu qu'il est le » Christ ? « Mais on ne saura » d'où viendra le » Christ, « et celui-ci nous savons d'où il » est venu² ». Et encore : « Que veut-il dire, qu'on ne peut » aller où il va ? Ira-t-il aux gentils dispersés, et s'en rendra- » t-il le docteur ? Les uns disoient : C'est le » Christ ; « les » autres disoient : Le » Christ « doit-il venir de Galilée ? Ne » sait-on pas qu'il doit venir de Bethléem ! Il y eut donc sur » ce sujet une grande dissension³ ». Et le voilà « en butte » aux contradictions des hommes ».

Poursuivons : Jésus répète encore une fois : « Je m'en vais, » et vous ne pouvez venir où je vais » Où ira-t-il ? « Se tuera- » t-il lui-même⁴ », afin qu'on ne puisse le suivre ? Ce n'étoit pas seulement les infidèles et les incrédules qui contredisoient à ses paroles : ceux qui croyoient, mais non pas encore assez à fond, aussitôt qu'ils lui entendirent dire cette parole, la plus consolante qu'il ait jamais prononcée : « La vérité vous affranchira », s'emportèrent jusqu'à oublier leurs captivités si fréquentes, et jusqu'à lui dire : Vous nous traitez d'esclaves : « nous n'avons jamais été dans l'esclavage⁵ ». Il leur fait voir leur captivité sous le péché, dont lui seul pouvoit les affranchir. Ils ne veulent point s'apaiser ; et de discours en discours, pendant que Jésus leur dit la vérité, ils s'emportent jusqu'à lui dire qu'il étoit « un samaritain et possédé du malin

¹ Luc. II. 34. — ² Joan. VII. 12. 25. 26. 27. — ³ Ib. 35. et seq. —

⁴ Joan. VIII. 21. 22. — ⁵ Ib. 32. 33. 34. et seq.

» esprit », sans être touchés de sa douceur. L'entretien se finit par vouloir prendre des pierres pour le lapider.

Continuons. « Je donne », leur dit-il¹, « ma vie de moi-même, et personne ne me la peut ôter » ; et il s'élève sur cette parole de nouvelles dissensions. « C'est un possédé, » disoient les uns, c'est un fou ; pourquoi l'écouter davantage ? D'autres disoient : Ce ne sont pas les paroles d'un possédé ; un possédé rend-il la vue à un aveugle-né ». Les contradictions étoient fortes ; les défenseurs étoient foibles, et le parti des contradicteurs devint si fort, qu'à la fin il met en croix l'innocence même. « Ils s'amassent pourtant autour de lui » ; et avec une bonne foi apparente, ils lui disent : « Pourquoi nous faire mourir, et nous tenir toujours en suspens ? Si vous êtes le » Christ, « dites-le-nous ouvertement ». Il le leur avoit dit tant de fois, et ses œuvres mêmes parloient ; ce qui lui fait dire : « Je vous le dis, et vous ne me croyez pas », et quand je me taisois, « les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi² ». Ils ne l'en croient pas, et ils en reviennent à prendre des pierres pour le lapider : tant il étoit né pour essayer les contradictions du genre humain.

On le chicanoit sur tout. « Pourquoi vos disciples » méprisent-ils nos traditions ? Ils se mettent à table « sans se laver³ ». Voici une chicane bien plus étrange. « Cet homme ne » vient pas de Dieu : il fait des miracles, et il guérit les malades le jour du sabbat⁴ ». Ils n'eussent pas « craint le jour » du sabbat de retirer d'un fossé leur âne ou leur bœuf⁵ ; mais guérir le jour du sabbat une fille d'Abraham ; et la délivrer du malin esprit dont elle étoit opprimée ; c'est un crime abominable. Faut-il s'étonner si on contredit sa doctrine et ses mystères, puisqu'on trouve mauvais jusqu'à ses miracles et à ses bienfaits ?

XIII^e ÉLÉV. D'où naissoient ces contradictions ?

« Vous êtes d'en bas, et je suis d'en-haut⁶ ». Je viens apprendre aux hommes des choses hautes qui les passent, et les

¹ Joan. x. 18. 19. 20. 21. — ² Ib. 24. 25. 31. — ³ Matt. xv. 2. —

⁴ Joan. ix. 16. — ⁵ Luc. xiv. 3. 4. 5. — ⁶ Joan. viii. 23.

hommes superbes ne veulent pas s'humilier pour les recevoir.

« Vous êtes du monde, et je ne suis pas du monde¹ ». Vous êtes charnels et sensuels ; et ce que je vous annonce , qui est spirituel , ne peut entrer dans votre esprit. Il faut que je vous régénère , que je vous renouvelle, que je vous refonde ; car « ce qui est né de la chair est chair² » ; et on n'est spirituel qu'en renaissant et en renonçant à sa première vie.

« La lumière est venue au monde , et les hommes ont » mieux aimé les ténèbres que la lumière , parce que leurs » œuvres étoient mauvaises ». Car « celui qui fait mal , hait » la lumière ; et il ne vient point à la lumière , de peur que » ses œuvres ne soient manifestées³ ».

Voilà trois paroles du Fils de Dieu, qui contiennent trois raisons pour lesquelles les hommes n'ont pu le souffrir. Ils sont superbes, et il ne veulent pas s'humilier pour recevoir les sublinités qu'il leur annonce : ils sont charnels et sensuels, et ils ne veulent pas se dépouiller de leurs sens pour entrer dans les choses spirituelles où il les veut faire entrer : ils sont vicieux et corrompus, et ils ne peuvent souffrir d'être repris par la vérité.

« Vous me voulez faire mourir », dit le Sauveur, « parce que » ma parole ne prend point en vous, et n'y trouve point d'en- » trée⁴ ». Ainsi elle vous révolte, parce que vous ne pouvez pas y entrer. Comme jamais il n'y eut de vérité, ni plus haute, ni plus spirituelle, ni plus convaincante, et plus vivement reprenante, que celle de Jésus-Christ, il n'y eut jamais aussi une plus grande révolte, ni une plus grande contradiction. C'est pourquoi il en faut venir jusqu'à la détruire, jusqu'à faire mourir celui qui l'annonce. « Vous cherchez à me faire » mourir, moi qui suis un homme qui vous dis la vérité ». Voilà le sujet de votre haine : « Vous ne connoissez pas mon » langage ». Pourquoi ? « parce que vous ne pouvez pas seu- » lement écouter ma parole⁵ » : elle vous est insupportable, parce qu'elle est vive, convaincante, irrépréhensible.

C'est la grande contradiction que souffre Jésus. Les hommes se révoltent contre lui, parce qu'ils ne veulent pas

¹ Joan VIII. 23. — ² Joan. III. 6. — ³ Ib. 19. 20. — ⁴ Joan. VIII. 37. — ⁵ Ib. 40. 43.

se convertir, s'humilier, se mortifier, combattre leurs cupidités et leurs passions. Ils aimeront quelquefois ses vérités, qui sont belles en elles-mêmes : quand elles se tournent en jugement, en répréhension, en correction, ils se révoltent contre lui et contre les prédicateurs qui prêchent les vérités fortes, et contre les supérieurs, contre les amis qui nous mettent nos défauts devant les yeux, et qui troublent le faux repos d'une mauvaise conscience. C'est de ce côté-là plus que de tous les autres, que Jésus-Christ est « en butte aux contradictions » ; et cet endroit est pour lui le plus sensible.

XIV^e ÉLÉV. Contradictions des chrétiens mêmes contre Jésus-Christ, sur sa personne.

Je frémis, je sèche, Seigneur, je suis saisi de frayeur et d'étonnement ; mon cœur se pâme, se flétrit, quand je vous vois en butte aux contradictions, non-seulement des infidèles, mais encore de ceux qui se disent vos disciples. Et premièrement, quelles contradictions sur votre personne ! Vous êtes tellement Dieu, qu'on ne peut croire que vous soyez homme ; vous êtes tellement homme, qu'on ne peut croire que vous ne soyez Dieu. Les uns ont dit : « Le Verbe est en Dieu¹ » : mais ce n'est rien de substantiel ni de subsistant : il est en Dieu comme notre pensée est en nous ; en ce sens, il est Dieu comme la pensée est notre âme ; car qu'est-ce que la pensée, sinon notre âme en tant qu'elle pense ? Non, disent les autres : on voit trop que le Verbe est quelque chose qui subsiste : c'est un fils, c'est une personne : qui ne le voit pas par toutes les actions et toutes les choses qu'on lui attribue ? Mais aussi ne doit-on pas croire que cet homme qui est né de Marie, sans être rien autre chose, est cette personne qu'on nomme le fils de Dieu ? Quoi ! il n'est pas devant Marie, lui qui dit qu'il est « devant Abraham² » ? lui qui « étoit au commencement³ » ? Vous vous trompez, il est évident, dit Arius, qu'il est devant que le monde fût : c'est dès lors une personne subsistante, mais inférieure à Dieu, faite du néant, comme le sont les créatures, quoique plus excellente. Tiré

¹ Joan. I. 1. — ² Ib. VIII. 58. — ³ Ib. I. 1. 2.

du néant ? cela ne se peut : lui « par qui tout a été tiré du » néant ² ». Comment donc est-il fils ? Un fils n'est-il pas produit de la substance de son père, et de même nature que lui ? Le fils de Dieu sera-t-il moins fils, et Dieu sera-t-il moins père que les hommes ne le sont ? Il seroit donc fils par adoption comme nous ? Et comment avec cela, « être fils » unique, qui est dans le sein du Père ² » ?

Arius, vous avez tort, dit Nestorius : le Fils de Dieu est Dieu comme lui ; mais aussi ne peut-il pas en même temps être fait homme ? Il habite en l'homme comme Dieu habite dans un temple par grâce ; et si le fils de Dieu est fils par nature, l'homme qu'il s'est uni par sa grâce ne l'est que par adoption.

On s'oppose à cette perverse doctrine ; on dit à Nestorius : Vous séparez trop, il faut unir jusqu'à tout confondre, et faire de deux natures une nature. Hélas ! quand finiront ces contentions ! Pouvez-vous croire, disent ceux-ci, qu'un Dieu puisse en effet se rabaisser jusqu'à être effectivement homme ? La chair n'est pas digne de lui : il n'en a point, si ce n'est une fantastique et imaginaire. Imaginaire ? dit l'autre ; et comment donc a-t-on dit : « Le Verbe a été fait chair ³ », en définissant l'incarnation par l'endroit que vous rebutez ? Il a une chair, et l'incarnation n'est pas une tromperie. Mais le Verbe lui tient lieu d'âme : ou bien, si vous voulez lui donner une âme, donnons-lui celle des bêtes, quelle qu'elle soit ; mais ne lui donnons point celle des hommes. Le Verbe est son âme encore un coup ; ou du moins il est son intelligence : il veut par sa volonté, et il ne peut en avoir d'autre. Est-ce tout enfin ? Oui, c'est tout. Car on a tout contesté, le corps, l'âme, les opérations intellectuelles, et toutes les contradictions sont épuisées. Jésus est donc « en butte aux contradictions » de ceux qui se disent ses disciples ? Car, disent-ils, le moyen de comprendre cela et cela ? Mais Jésus avoit prévenu les contradictions par une seule parole : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique ⁴ ».

Pour tout entendre, il ne faut qu'entendre son amour

¹ Joan. 1. 2. — ² Ibid. 18. — ³ Ibid. 1. 46. — ⁴ Ibid. 111. 16.

» Dieu a tant aimé le monde ». Un amour incompréhensible produit des effets qui le sont aussi. Vous demandez des pour quoi à Dieu ? Pourquoi un Dieu se faire homme ? Jésus-Christ vous dit ce pourquoi : « Dieu a tant aimé le monde ». Tenez vous-en là ; les hommes ingrats ne veulent pas croire que Dieu les aime autant qu'il fait. Mais le disciple bien-aimé résout leurs doutes, en disant : « Nous avons cru à l'amour que » Dieu a pour nous ¹ ». Dieu a tant aimé le monde ; et que reste-t-il après cela , sinon de croire à l'amour , pour croire à tous les mystères ?

Esprits aussi insensibles à l'amour divin que vous êtes d'ailleurs présomptueux , le mystère de l'eucharistie vous rebute ? Pourquoi nous donner sa chair et s'unir à nous corps à corps pour s'y unir esprit à esprit ? « Dieu a tant aimé le monde », dit Jésus ; et saint Jean répond pour nous tous : « Nous avons » cru à l'amour que Dieu a pour nous ». Mais il est incompréhensible ! et c'est pour cela que je veux le croire , et m'y abîmer il n'en est que plus digne de Dieu. Après cela il ne faut plus disputer , mais aimer ; et après que Jésus a dit : « Dieu a tant aimé le monde », il ne faudroit plus que dire , le monde racheté a tant aimé Dieu.

XV^e ÉLÉV. Contradictions contre Jésus-Christ, sur le mystère de la grâce.

Voici encore un écueil terrible pour l'orgueil humain. L'homme dit en son cœur : J'ai mon franc arbitre : Dieu m'a fait libre , et je me veux faire juste : je veux que le coup qui décide de mon salut éternellement vienne primitivement de moi. Ainsi on veut par quelque soin se glorifier en soi-même. Où allez-vous, vaisseau fragile ? vous allez vous briser contre l'écueil , et vous priver du secours de Dieu qui n'aide que les humbles , et qui les fait humbles pour les aider. Connoissez-vous bien la chute de votre nature pécheresse , et après même en avoir été relevé , l'extrême langueur , la profonde maladie qui vous en reste ? Dieu veut que vous lui disiez ; « Guérissez-moi² » : car à tout moment je me meurs , et je ne puis rien sans vous. Dieu veut que vous lui deman-

¹ Joan iv. 16. — ² Ps. vi. 3

diez toutes les bonnes actions que vous devez faire : quand vous les avez faites, Dieu veut que vous lui rendiez grâce de les avoir faites. Il ne veut pas pour cela que vous demeuriez sans action, sans effort ; mais il veut qu'en vous efforçant comme si vous deviez agir tout seul, vous ne vous glorifiiez non plus en vous-même, que si vous ne faisiez rien.

Je ne puis ; je veux trouver quelque chose à quoi me prendre dans mon libre arbitre, que je ne puis accorder avec cet abandon à la grâce. Superbe contradicteur, voulez-vous accorder ces choses, ou bien croire que Dieu les accorde ? Il les accorde tellement, qu'il veut sans vous relâcher de votre action, que vous lui attribuez finalement tout l'ouvrage de votre salut : car il est le Sauveur, et il dit : « Il n'y a point » de Dieu qui sauve que moi ¹ ». Croyez bien que Jésus-Christ est Sauveur ; et toutes les contradictions s'évanouiront.

XVI^e ÉLÉV. Solution manifeste des contradictions par l'autorité de l'Église.

Seigneur, vos mystères sont enveloppés de ténèbres. Vous avez répandu dans votre Écriture des obscurités, vénérables à la vérité, mais enfin qui déconcertent notre foible esprit : je tremble en les voyant, et je ne sais par où sortir de ce labyrinthe. Vous ne savez par où en sortir ! Mais Jésus a-t-il parlé obscurément de son Église ! N'a-t-il pas dit qu'il la mettoit sur « une montagne ² », afin qu'elle fût vue de tout le monde ? N'a-t-il pas dit « qu'il la posoit sur le chandelier, » afin qu'elle luisît à tout l'univers ³ ? N'a-t-il pas dit assez clairement : « Les portes d'enfer ne prévaudront pas contre » elle ⁴ » ? N'a-t-il pas assez clairement renvoyé jusqu'aux moindres difficultés, à la décision de l'Église, et rangé « parmi » les païens et les péagers ⁵, ceux qui refuseroient d'en passer par son avis ? Et lorsque montant aux cieux on auroit pu croire qu'il la laissoit destituée de son assistance : n'a-t-il pas dit Allez, baptisez, enseignez : et voilà que je suis avec vous « enseignant ainsi et baptisant jusqu'à la fin des siècles ⁶ » ? Si donc vous avez des doutes, allez à l'Église : elle

¹ Is. XLIII. 8. 11. — ² Matth. v. 14. — ³ Ibid. 15. — ⁴ Ibid. vxi. 18. — ⁵ Ibid. xviii. 17. — ⁶ Ibid. xxviii. 19. 20.

est en vue ; elle est toujours inébranlable , immuable dans sa foi ; toujours avec Jésus-Christ et Jésus-Christ avec elle. Disons ici encore une fois : Dieu a tant « aimé le monde », que pour en résoudre les doutes il n'a point laissé de doute sur son Église qui les doit résoudre.

Mais combien de sociétés prennent le titre d'Église ? Pouvez-vous vous y tromper ? Ne voyez-vous pas que celle qui a toujours été , celle qui demeure toujours sur sa base , celle qu'on ne peut pas seulement accuser de s'être séparée d'un autre corps , et dont tous les autres corps se sont séparés , portant sur leur front le caractère de leur nouveauté , ne voyez-vous pas encore un coup que c'est celle qui est l'Église ? Soumettez-vous donc. Vous ne pouvez ! J'en vois la cause. Vous voulez juger par vous-même ; vous voulez faire votre règle de votre jugement ; vous voulez être plus savant et plus éclairé que les autres ; vous vous croyez ravi en suivant le chemin battu , les voies communes ; vous voulez être auteur , inventeur , vous élever au dessus des autres par la singularité de vos sentiments ; en un mot, vous voulez , ou vous faire un nom parmi les hommes , ou vous admirer vous-même en secret comme un homme extraordinaire. Aveugle , conducteur d'aveugles , en quel abîme vous allez-vous précipiter , avec tous ceux qui vous suivront ! Si vous étiez tout à fait aveugle vous trouveriez quelque excuse dans votre ignorance. Mais vous dites : Nous voyons , nous entendons tout , et le secret de l'Écriture nous est révélé : « Votre péché demeure en vous »¹.

XVII^e ÉLÉV. L'humilité résout toutes les difficultés.

Pourquoi nous renvoyer à l'Église ? Ne pouviez-vous pas nous éclairer par vous-même , et rendre votre Écriture si pleine et si claire qu'il n'y restât aucun doute ? Superbe raisonneur ! N'entendez-vous pas que Dieu a voulu faire des humbles ? Votre maladie , c'est l'orgueil , votre remède sera l'humilité. Votre orgueil vous révolte contre Dieu , l'humilité doit être votre véritable sacrifice. Et pourquoi a-t-il répandu dans son Écriture ces ténèbres mystérieuses , sinon pour vous

¹ Joan. ix. 41.

renvoyer à l'autorité de l'Église, où l'esprit de la tradition, qui est celui du Saint-Esprit, décide tout? Ignorez-vous, vous qui vous plaignez de l'obscurité des Écritures, que sa trop grande lumière vous éblouiroit plus que ses saintes ténèbres ne vous confondent? N'avez-vous pas vu les Juifs demander à Jésus qu'il s'explique; et Jésus s'expliquer de sorte, quand il l'a voulu, qu'il n'y avoit plus d'ambiguïté dans ses discours? Et qu'en est-il arrivé? Les Juifs en ont-ils été moins incrédules? Point du tout: la lumière même les a éblouis: plus elle a été manifeste, plus ils se sont révoltés contre elle; et si on le veut entendre, la lumière a été plus obscure et plus ténébreuse pour leurs yeux malades, que les ténèbres mêmes.

Enfin par dessus toutes choses, vous avez besoin de croire que ceux qui croient doivent tout à Dieu; qu'ils sont, comme dit le Sauveur, « enseignés de lui » : *Docibiles Dei* : de mot à mot, *docti à Deo*¹ : qu'il faut qu'il parle dedans, et qu'il aille chercher dans le cœur ceux à qui il veut spécialement se faire entendre. Ne raisonnez donc plus : humiliez-vous. « Qui a des oreilles pour écouter, qu'il écoute »². Mais qu'il sache que ces oreilles qui écoutent, c'est Dieu qui les donne : *Aurem audientem, et oculum videntem, Dominus fecit utrumque*³.

XVIII^e ÉLÉV. Contradictions dans l'Église par les péchés des fidèles, et sur la morale de Jésus-Christ.

Mais la contradiction la plus douloureuse du Sauveur est celle de nos péchés : de nous qui nous disons ses fidèles, et qui sommes les enfants de son Église. Le désordre, le dérèglement, la corruption se répand dans tous les états, et toute la face de l'Église paroît infectée. « Depuis la plante des pieds » jusqu'à la tête, il n'y a point de santé en elle⁴. Voilà, dit-elle, que mon amertume la plus amère est dans la paix⁵. » Ma première amertume, qui m'a été », disoit saint Bernard⁶, « bien amère, a été dans les persécutions des gentils : la seconde amertume encore plus amère, a été dans les schis-

¹ Joan. vi. 45. — ² Matth. xi. 15. xiii. 9 et seq. — ³ Prov. xx. 12. —

⁴ Ib. i. 6. — ⁵ Ibid. xxxviii. 17. — ⁶ S. Bern. Serm. xxxiii. in Cant. n. 19.

» mes et dans l'hérésie ; mais dans la paix , et quand j'ai été
 » triomphante , mon amertume très-amère est dans les dérè-
 » glements des chrétiens catholiques ».

Que chacun repasse ici ses péchés : il verra par quel endroit Jésus-Christ , durant tout le cours de sa vie , et dans son agonie au sacré jardin , a été le plus douloureusement contredit. Les Juifs qui ont poussé leur dérision jusque parmi les horreurs de sa croix , ne l'ont pas percé de plus de coups , ni n'ont pas été « un peuple plus contredisant envers » celui qui étendoit ses bras vers eux ¹ », que nous le sommes. Et si le cœur de Jésus pouvoit être affligé dans sa gloire , il le seroit de ce côté-là plus que par toute autre raison. C'est vous , chrétiens et catholiques , c'est vous « qui faites blasphé- » mer mon nom par toute la terre ² » On ne peut croire que ma doctrine soit venue du ciel quand on la voit si mal pratiquée par ceux qui portent le nom de fidèles.

Ils en sont venus jusqu'à vouloir courber la règle , comme les docteurs de la loi et les pharisiens : ils se font des doctrines erronées , de fausses traditions , de fausses probabilités : la cupidité résout les cas de conscience ; et sa violence est telle qu'elle contraint les docteurs de la flatter. O malheur ! On ne peut convertir les chrétiens , tant leur dureté est extrême , tant les mauvaises coutumes prévalent ; et on leur cherche des excuses : la régularité passe pour rigueur ; on lui donne un nom de secte : la règle ne peut plus se faire entendre. Pour affaiblir tous les préceptes dans leur source , on attaque celui de l'amour de Dieu : on ne peut trouver le moment où l'on soit obligé de le pratiquer ; et à force de reculer l'obligation , on l'éteint tout à fait. O Jésus ! je le sais , la vérité triomphera éternellement dans votre Église : suscitez-y des docteurs pleins de vérité et d'efficace qui fassent taire enfin les contradicteurs ; et toujours en attendant que chacun de nous fasse taire la contradiction en soi-même.

XIX^e ÉLÉV. L'épée perce l'âme de Marie.

« Cet enfant sera en butte aux contradictions : et votre

¹ Is. LXV. 2. Rom. X. 21. — ² Ibid. LII. 5. Rom. II. 24.

» âme même », ô mère affligée et désolée ! « sera percée » d'une épée¹. Vous aurez part aux contradictions ; vous verrez tout le monde se soulever contre ce cher Fils ; vous en aurez le cœur percé : et il n'y a point d'épée plus tranchante que celle de votre douleur. Votre cœur sera percé par autant de plaies que vous en verrez dans votre Fils : vous serez conduite à sa croix pour y mourir de mille morts. Combien serez-vous affligée quand vous verrez sa sainte doctrine contredite et persécutée ? Vous verrez naître les persécutions et les hérésies : le miracle de l'enfantement virginal sera contredit comme tous les autres mystères, pendant même que vous serez encore sur la terre : et il y en aura qui ne voudront pas croire votre inviolable et perpétuelle virginité. Vous serez cependant la merveille de l'Église, la gloire des femmes, l'exemple et le modèle de toute la terre. Peut-on assez admirer la foi qui vous fait dire : « Ils n'ont pas de vin » ; et : « Faites ce qu'il vous dira² ». Vous êtes la mère de tous ceux qui croient ; et c'est à votre prière que s'est fait le premier miracle qui les a fait croire.

XX* ÉLÉV. Les contradictions de Jésus-Christ découvrent le secret des cœurs.

Il faut joindre ces paroles : « Cet enfant sera en butte aux » contradictions », à celles-ci : « Les pensées que plusieurs » cachent dans leurs cœurs seront découvertes³ ». Si Jésus-Christ n'avoit point paru sur la terre, on ne connoîtroit pas la profonde malice, le profond orgueil, la profonde corruption, la profonde dissimulation et hypocrisie du cœur de l'homme.

La plus profonde iniquité est celle qui se couvre du voile de la piété. C'est où en étoient venus les pharisiens et les docteurs de la loi. L'avarice, l'esprit de domination, le faux zèle de la religion les transportoit et les aveugloit de sorte qu'ils vouloient avec cela se croire saints, et les plus purs de tous les hommes. Sous couleur de faire pour les veuves et

¹ Luc. II. 34. 35. — ² Joan. II. 3. 5. — ³ Luc. II. 34. 35.

pour tous les foibles esprits , de longues oraisons , ils se rendoient nécessaires auprès d'elles , et dévoroient leurs richesses ; ils parcouroient la terre et la mer pour faire un seul prosélyte , qu'ils damnoient plus qu'auparavant , sous prétexte de les convertir : parce que , sans se soucier de les instruire du fond de la religion , ils ne vouloient que se faire renommer parmi les hommes , comme des gens qui gagnoient des âmes à Dieu ; et en se les attachant , ils les faisoient servir à leur domination , et à l'établissement de leurs mauvaises maximes¹. Ils se donnoient au public comme les seuls défenseurs de la religion. Esprits inquiets et turbulents , qui retiroient les peuples de l'obéissance aux puissances , se portant en apparence pour gens libres , qui n'avoient en recommandation que les intérêts de leurs citoyens : et en effet , pour régner seuls sur leurs consciences. Le peuple prenoit leur esprit , et entraîné à leurs maximes corrompues , pendant qu'ils se faisoient un honneur de garder les petites observances de la loi , ils en méprisoient les grands préceptes , et mettoient la piété où elle n'étoit pas. S'ils affectoient partout les premières places , ils faisoient semblant que c'étoit pour honorer la religion dont ils vouloient paroître les seuls défenseurs , mais en effet , c'est qu'ils vouloient dominer , et qu'ils se repaïssoient d'une vaine gloire. Les reprendre , et leur dire la vérité dont ils vouloient passer pour les seuls docteurs , c'étoit les révolter contre elle de la plus étrange manière. Aussitôt ils ne manquoient pas d'intéresser la religion dans leur querelle , et ils étoient si entêtés de leurs fausses maximes , qu'ils croyoient rendre service à Dieu , en exterminant ceux qui osoient les combattre.

Comme jamais la vérité n'avoit paru plus pure , plus parfaite , plus victorieuse , que dans le doctrine et dans les exemples de Jésus-Christ , elle ne pouvoit manquer d'exciter plus que jamais le faux zèle de ces aveugles conducteurs du peuple. Le secret de leurs cœurs fut révélé : on vit ce que pouvoit l'iniquité et l'orgueil couvert du manteau de la religion ; on connut plus que jamais ce que pouvoit le faux zèle et les excès où se portent ceux qui en sont transportés. Il fallut cru-

¹ Matth. xxxiii. 1. 2^e et seq.

cifier celui qui étoit la sainteté même , et persécuter ses disciples ; et Jésus leur apprend que ceux contre qui ils doivent être le plus préparés , sont les faux zélés qui entêtés du besoin que la religion , dont ils se croient les arcs-boutants , a de leur soutien , « croient rendre service à Dieu , en persécuter tant ses enfants » , dès qu'ils les croient leurs ennemis. Ainsi les pensées secrètes qui doivent être découvertes par Jésus-Christ , sont principalement celles où nous nous trompons nous-mêmes , en croyant faire pour Dieu ce que nous faisons pour nos intérêts , pour la jalousie de l'autorité , pour nos opinions particulières. Car ce sont les pensées qu'on cache le plus , puisqu'on tâche même de se les cacher à soi-même. Observons-nous nous-mêmes sur ces caractères , et ne croyons pas en être purgés , sous prétexte que nous ne les sentirions pas tous en nous-mêmes ; mais tremblons , et ayons horreur de nous-mêmes , pour légère que nous paroisse la teinture que nous prendrons.

XXI^e ÉLÉV. Anne la prophétesse.

« Il y avoit une prophétesse nommée Anne , d'un âge fort avancé , car elle avoit quatre-vingt-quatre ans. Elle avoit vécu dans un long veuvage n'ayant été que sept ans avec son mari , et passa tout le reste de sa vie dans la retraite ; ne bougeant du temple , et servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans la prière ». Voilà encore un digne témoin de Jésus-Christ. « Elle survint au temple dans ce même instant , louant le Seigneur , et parlant de lui à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël¹ ». Ce Seigneur qu'elle louoit , visiblement étoit Jésus-Christ. Elle fut digne de le connoître et de l'annoncer , parce que , détachée de la vie des sens , unie à Dieu par l'oraison , elle avoit préparé son cœur à la plus pure lumière.

Saint Luc a voulu en peu de paroles nous faire connoître cette sainte veuve , et en marquer non-seulement les vertus , mais encore la race même , en nous apprenant « qu'elle étoit fille de Phanuël et de la tribu d'Aser » , afin que ces cir-

¹ Luc. II. 36. 37. 38.

constances rappelaient le souvenir du témoignage de cette femme ; ce qu'il ne fait pas de Siméon , qui peut-être étoit plus connu. Peut-être aussi qu'il falloit montrer que Jésus-Christ trouva des adorateurs dans plusieurs tribus , et entre autres dans celle d'Aser , à qui Jacob et Moïse n'avoient promis que « de bon pain , de l'huile en abondance » , et en un mot , « des richesses dans ses mines de fer et de cuivre » . Mais voici en la personne de cette veuve , « les délices des » rois et des peuples ¹ » , parmi les biens de la terre , changés en jeûnes et en mortifications. Quoi qu'il en soit, honorez en tout et les expressions et le silence que le Saint-Esprit inspire aux évangélistes.

XXII^e ÉLÉV. Abrégé et conclusion des réflexions précédentes.

L'abrégé de ce mystère est que Jésus s'offre , nous offre en lui et avec lui, et que nous devons entrer dans cette oblation, et nous y unir comme à la seule et parfaite adoration que Dieu demande de nous.

Les trois personnes qui se trouvent avec Jésus-Christ dans ce mystère, nous apprennent ce que nous devons offrir à Dieu.

La sainte Vierge lui offre et lui sacrifie le cher objet de son cœur, pour en faire ce qu'il lui plaira ; c'est-à-dire son propre Fils : elle voit la contradiction poussée à l'extrémité contre lui, et en même temps elle sent ouvrir la plaie, de son cœur par cette épée qui la perce. Mères chrétiennes, aurez-vous bien le courage dans l'occasion de faire à Dieu avec elle une oblation semblable ? Tant que nous sommes de fidèles, unissons-nous à la foi d'Abraham, et offrons à Dieu notre Isaac ; c'est-à-dire ce qui nous tient le plus au cœur.

Siméon a immolé l'amour de la vie , et la laisse pour ainsi dire , s'exhaler à Dieu en pure perte. Ne disons pas qu'il ne lui sacrifie qu'un reste de vie dans sa vieillesse : il n'a jamais désiré de vivre que pour avoir la consolation de voir Jésus-Christ et de lui rendre témoignage. Car ce n'étoit pas seulement une foible consolation des yeux que ce saint vieillard

¹ Gen. XLIX. 20. Deut. XXXIII. 24. 25.

attendoit : il desiroit les sentiments que Jésus présent inspire dans les cœurs ; il vouloit l'annoncer, le faire reconnoître, en publier les merveilles , autant qu'il pouvoit , aux Juifs et aux gentils ; montrer au monde ses souffrances , et la part qu'y auroit sa sainte Mère. Après cela il vouloit mourir ; et l'on voit en lui dans tous les temps un parfait détachement de la vie. C'est ce qu'il nous faut offrir à Dieu avec le saint vieillard.

Et qu'immolerons-nous avec Anne , sinon l'amour des plaisirs par la mortification des sens ? Exténuons par le jeûne et par l'oraison ce qui est trop vivant en nous. Vivons avec cette sainte veuve dans une sainte désolation : arrachons-nous à nous-mêmes ce qui est permis , si nous voulons n'être point entraînés par ce qui est défendu. Déracinons à fond l'amour du plaisir. Le plaisir des sens est le perpétuel séducteur de la vie humaine : l'attention au beau et au délectable a commencé la séduction du genre humain. Ève prise par là commence à entendre la tentation qui lui dit avec une insinuation aussi dangereuse que douce : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ce qui est si plaisant et si flatteur ? L'attention au plaisir éloigne la vue du supplice. On se pardonne tout à soi-même , et et on croit que Dieu nous est aussi indulgent que nous nous le sommes. Vous n'en mourrez pas : vous reviendrez des erreurs et des foiblesses de votre jeunesse. Ève entraîne Adam : la partie foible entraîne la plus forte ; le plaisir a fait tout son effet ; il a rendu le péché plausible , et lui a fourni des excuses : il emmielle le poison , il affoiblit , il étouffe le remords de la conscience ; il en émousse la piqure ; et à peine sent-on la grièveté de son péché , jusqu'à ce que dans les flammes éternelles ce vorangeur se réveille , et par ses morsures éternelles nous cause un pleur inutile avec cet effroyable grincement de dents.

XIX^e SEMAINE.

COMMENCEMENT DES PERSÉCUTIONS DE L'ENFANT JÉSUS.

I^{re} ÉLÉV. Sur l'ordre des évènements.

« Après qu'ils eurent accompli tout ce que la loi ordonnoit,

» ils retournèrent en Galilée dans la ville de Nazareth ¹. Ce passage de saint Luc insinue que la sainte Vierge et saint Joseph demeurèrent avec l'enfant à Bethléem ou aux environs, et proche de Jérusalem, jusqu'à ce qu'ils eurent accompli tout ce qui se devoit faire dans le temple. Il y avoit vingt ou vingt-cinq lieues de là à Nazareth, d'où ils étoient venus, et où étoit leur demeure : et il étoit naturel, pour éviter ce voyage, de demeurer dans le voisinage du temple.

Saint Luc qui nous a si bien marqué la retraite dans Nazareth, après l'accomplissement des saintes cérémonies, ne dit pas ce qui s'est passé entre deux, que saint Matthieu avoit déjà raconté ². Cet évangéliste, après l'adoration des mages, soit qu'elle eût été faite à Bethléem ou aux environs, marque leur retour par un autre chemin, l'avertissement de l'ange à Joseph, la retraite en Égypte, la fureur d'Hérode et le massacre des Innocents ; un second avertissement de l'ange, après la mort d'Hérode, qui bien constamment suivit de près la naissance de notre Seigneur, et enfin un troisième avertissement du ciel pour s'établir à Nazareth. Voilà tout ce qui précède, selon saint Matthieu, l'établissement de la sainte famille dans ce lieu.

Ce temps, comme on voit, fut fort court : la sainte famille étoit cachée ; et Hérode attendoit des nouvelles certaines de l'enfant par les mages qu'il croyoit avoir bien finement engagés à lui en découvrir la demeure ³. Il étoit naturel qu'il les attendit durant quelques jours ; et pour ne point manquer son coup, sa politique, quoique si précautionnée, se laissa un peu amuser. Durant ce peu de jours il fut aisé à Joseph et Marie de porter l'enfant au temple sans se découvrir. Les merveilles qui s'y passèrent, pouvoient réveiller les jalousies d'Hérode ; mais aussi furent-elles promptement suivies de la retraite en Égypte. Les politiques du monde seront éternellement le jouet de leurs propres précautions que Dieu tourne comme il lui plaît ; et il faut que tout ce qu'il veut s'accomplisse, sans que les hommes puissent l'empêcher, puisqu'il fait servir leurs finesses à ses desseins.

¹ Luc. II. 39, — ² Matth. II. 12. 13 et seq. — ³ Ib. 8.

II^e ÉLÉV. Premier avertissement de l'ange à saint Joseph, et la fuite en Égypte.

Les mages s'étant retirés, Dieu qui voyoit dans le cœur d'Hérode ses cruelles dispositions, et le temps des grands mouvements qu'elles devoient exciter, les prévint par le message du saint ange, qui vint dire à Joseph durant le sommeil : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Égypte; car Hérode va chercher l'enfant pour le perdre ¹ ». N'y avoit-il pas d'autre moyen de le sauver, qu'une fuite si précipitée? Qui le peut dire sans impiété? Mais Dieu ne veut pas tout faire par miracle; et il est de sa providence de suivre souvent le cours ordinaire qui est de lui, comme les voies extraordinaires. « Le Fils de Dieu est venu en infirmité ² ». Pour se conformer à cet état, il s'assujettit volontairement aux rencontres communes de la vie humaine; et par la même dispensation qui a fait que durant le temps de son ministère il s'est retiré, il s'est caché pour prévenir les secrètes entreprises de ses ennemis; il a été aussi obligé de chercher un asile dans l'Égypte.

Il y avoit même un secret du ciel dans cette retraite; et il falloit accomplir la prophétie d'Osée, qui disoit : « J'ai appelé mon Fils de l'Égypte ³ ».

Il est vrai que cet endroit du prophète, selon l'écorce de la lettre, avoit rapport à la sortie d'Égypte du peuple d'Israël. Mais le Saint-Esprit nous apprend qu'il avoit été de son dessein, que pour exprimer cette délivrance le prophète se soit servi d'une expression qui convient si expressément au Fils de Dieu puisqu'il lui a dicté ces mots : « Israël est un enfant je l'ai aimé. Et j'ai appelé mon Fils de l'Égypte ».

Allons à la source : Israël et toute sa famille étoit la figure du Fils de Dieu. L'Égypte durant la famine devoit lui servir de refuge : après, elle en devoit être la persécutrice ; et Dieu la devoit tirer de ce lieu de captivité pour la transporter dans la terre promise à ses pères, en laquelle seule elle devoit trouver du repos. Tout cela leur arrivoit en figure. La terre d'Égypte qui devoit être durant un temps le refuge du peuple

¹ Matth. II. 13. — ² Heb. v. 2. — Osée. XI. 1. Matth. II. 15.

d'Israël, devoit aussi servir de refuge à Jésus-Christ et Dieu l'en devoit retirer dans son temps. C'est donc ici une de ces prophéties qui ont double sens : il y en a assez d'autres qui ne sont propres qu'à Jésus-Christ : ici, pour unir ensemble la figure et la vérité, le Saint-Esprit a choisi un terme qui convînt à l'un et à l'autre, et à regarder les termes précis, plus encore à Jésus-Christ qu'au peuple d'Israël.

Allez donc en Égypte, divin enfant. Heureuse terre qui vous doit servir de refuge contre la persécution d'Hérode, elle sentira un jour l'effet de votre présence. Dès à présent, à votre arrivée, les idoles sont ébranlées, et les démons qu'on y sert tremblent. Viendra le temps qu'elle sera convertie avec toute la gentilité. Jésus qui doit naître en Judée, sortira de cette terre pour se tourner vers la gentilité. Paul dira : « Puis- » que vous ne voulez pas nous écouter, et que vous vous jugez » indignes de la vie, nous nous tournons vers les gentils¹ ». Allez donc vous réfugier en Égypte, pendant que vous êtes persécuté en Judée : et découvrez-nous par votre Évangile le sens caché des anciennes prophéties, afin de nous accoutumer à le trouver partout, et à regarder toute la loi et la prophétie comme pleine de vous, et toujours prête, pour ainsi parler, à vous enfanter.

III^e ÉLÉV. Saint Joseph et la Sainte Vierge doivent avoir part aux persécutions de Jésus-Christ.

Voici encore un mystère plus excellent. Partout où entre Jésus, il y entre avec ses croix et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner. « Levez-vous », lui dit l'ange, « hâtez-vous de prendre l'enfant et sa mère, et fuyez en Égypte² ». Pesez toutes ces paroles, vous verrez que toutes inspirent de la frayeur. « Levez-vous », ne tardez pas un moment; il ne lui dit pas : Allez ; mais, « fuyez ». L'ange paroît lui-même alarmé du péril de l'enfant, « et il semble », disoit un ancien Père³, « que la terreur ait saisi le ciel avant que de se répandre sur la terre ». Pourquoi ? si ce n'est pour mettre à l'épreuve l'amour et la fidélité de Joseph, qui ne pouvoit pas

¹ Act. XIII. 46. — ² Matth. II. 13. — ³ Chrysol.

n'être pas ému d'une manière fort vive, en voyant le péril d'une épouse si chère et d'un si cher fils.

Étrange état d'un pauvre artisan qui se voit banni tout à coup : et pourquoi ? parce qu'il est chargé de Jésus, et qu'il l'a en sa compagnie. Avant qu'il fût né, lui et sa sainte épouse vivoient pauvrement, mais tranquillement, dans leur ménage, gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains ; mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a point de repos pour eux. Cependant Joseph demeure soumis, et ne se plaint pas de cet enfant incommode, qui ne leur apporte que persécution : il part ; il va en Égypte où il n'a aucune habitude, sans savoir quand il reviendra à sa patrie, à sa boutique et à sa pauvre maison. L'on n'a pas Jésus pour rien ; il faut prendre part à ses croix, Pères et mères chrétiens, apprenez que vos enfants vous seront des croix ; n'épargnez pas les soins nécessaires, non-seulement pour leur conserver la vie, mais, ce qui est leur véritable conservation pour les élever dans la vertu. Préparez-vous aux croix que Dieu vous prépare dans ces gages de votre amour mutuel ; et après les avoir offerts à Dieu comme Joseph et Marie, attendez-vous comme eux à en recevoir, quoique peut-être d'une autre manière, plus de peines que de douceur.

IV^e ÉLÉV. Le massacre des Innocents.

L'affaire pressoit : les cruelles jalousies d'Hérode alloient produire d'étranges effets. Après avoir attendu durant plusieurs jours le retour des mages : « Voyant qu'ils s'étoient » moqués de lui, il entra dans une extrême colère ¹. Voilà ce que les politiques ne peuvent souffrir, qu'on ait éludé leurs habiles prévoyances, qu'on se moque d'eux en les rendant inutiles, et qu'on ait pu les tromper. « Il entra » donc « en fureur, et fit tuer tous les enfants à Bethléem et aux environs, depuis deux ans et au dessous, suivant le temps » de l'apparition de l'étoile, « dont il s'étoit soigneusement » enquis ². Soit que les mages vinssent d'un pays si reculé dans l'Orient, qu'il leur fallût deux ans ou environ pour ar-

¹ Matth. II. 16. — ² Ibid.

Bossuet, t. v.

river au temps marqué, qui étoit celui de la naissance de Jésus-Christ; que Dieu, pour les préparer, ait fait paroître son étoile longtemps auparavant sa naissance, pour s'ébranler vers la Judée et vers Bethléem, environ le temps qu'ils y devoient arriver; soit enfin que la cruelle jalousie d'Hérode se soit étendue, dans le massacre de ces innocents, au delà de l'âge du Sauveur, de crainte de le manquer, et lui en ait fait tuer plus qu'il ne falloit. Un auteur païen d'une assez exacte critique¹, raconte que parmi les enfants de deux ans et au dessous qu'Hérode fit mourir, il s'y trouva un de ses enfants. S'il est ainsi, on voit par là que par un juste jugement de Dieu, les jalousies d'état qui tyrannisent les politiques, les arment contre eux-mêmes et contre leur propre sang; et que la cruauté qui leur fait tourmenter les autres, commence par eux. Quoi qu'il en soit, deux choses sont assurées : l'une, que le miracle de l'apparition de l'étoile servit de règle à Hérode, pour étendre son massacre; l'autre, que celui qu'il cherchoit fut le seul apparemment qui lui échappa.

Seigneur ! quels sont vos desseins ? Votre étoile apparoissoit-elle pour guider Hérode dans sa cruauté, comme les mages dans leur pieux voyage ? A Dieu ne plaise ! Dieu permet aux hommes d'abuser de ses merveilles dans l'exécution de leurs mauvais desseins ; et il sait bien récompenser ceux qui sont persécutés à cette occasion. Témoins ces saints Innocents, qu'il a su mettre extraordinairement dans le rang et dans les honneurs des martyrs dans le ciel et dans son Église.

« Alors donc fut accomplie qui avoit été dit par le prophète » Jérémie : Des cris lamentables furent entendus à Rama » : (dans le voisinage de Bethléem) « des pleurs et des hurlements de Rachel, qui pleuroit ses enfants, et ne vouloit » point se consoler de les avoir perdus ² ». Il attribue à Rachel les lamentations des mères d'autour de Bethléem, où elle étoit enterrée. Les gémissements de ces mères célèbres par toute la contrée ont mérité d'être prédits ; et la mémoire en duroit encore au commencement de l'Église, lorsque saint Matthieu publia son Évangile.

¹ Macrob. Sat. l. II. cap. 4. — ² Matth. II. 17. 18. Jerem. XXXI. 15.

Où sont ici ceux qui voudroient, pour assurer leur foi, que les histoires profanes de ce temps eussent fait mention de cette cruauté d'Hérode, ainsi que des autres? Comme si notre foi devoit dépendre de ce que la négligence ou la politique affectée des historiens du monde leur fait dire ou taire dans leurs histoires. Laissons là ces foibles pensées. Quand il n'y auroit ici que les vues humaines, elles eussent suffi à l'évangéliste pour l'avoir empêché de décrier son saint Évangile, en y écrivant un fait si public qui n'eût pas été constant. Encore un coup, laissons là ces folles pensées. Tournons nos voix et nos cœurs aux saints Innocents. Enfants bienheureux, dont la vie a été immolée à conserver la vie de votre Sauveur, si vos mères avoient connu ce mystère, au lieu de cris et de pleurs on n'auroit entendu que bénédiction et que louanges. Nous donc à qui il est révélé, suivons de nos cris de joie cette bienheureuse troupe jusque dans le sein d'Abraham. Allons la bénir, la glorifier, la célébrer jusque dans le ciel; saluons avec toute l'Église ces premières fleurs, et écoutons la voix innocente de ces bienheureuses prémices des martyrs. Pendant que nous les voyons comme se jouant de leurs palmes et de leurs couronnes, joignons-nous à cette troupe innocente par notre simplicité et l'innocence de notre vie: et soyons en malice de vrais enfants, pour honorer la sainte enfance de Jésus-Christ.

V^e ÉLÉV. L'enfant revient de l'Égypte: il est appelé Nazaréen.

Hérode ne survéquit guère aux enfants qu'il faisoit tuer pour assurer sa vie et sa couronne. « L'ange apparut à Joseph » encore « en songe, et lui dit: Levez-vous et retournez dans » la terre d'Israël, parce que ceux qui cherchoient la vie de » l'enfant sont morts. Il part »; et comme il pensoit « à s'é- » tablir dans la Judée, il apprit qu'Archélaüs, fils d'Hérode, » y régnoit à la place de son père..... il fut averti en songe » de..... « s'établir dans Nazareth, pour accomplir ce qui » avoit été prédit par les prophètes: Il sera appelé Naza- » réen' » (c'est-à-dire, saint). Le mot de Nazaréen conte-

' Matth. II. 19. 20. 21. 22. 23.

noit un grand mystère, puisqu'il exprimait la sainteté du Sauveur. On l'appeloit ordinairement Jésus Nazaréen, comme il paroît par le titre de sa croix¹. Saint Pierre l'appelle encore dans sa prédication à Corneille, Jésus « de Nazareth² » : pour nous montrer qu'il étoit du dessein de Dieu, que le nom de Nazaréen, qui avoit été donné à plusieurs en figure de Jésus-Christ, lui fût appliqué en témoignage de sa sainteté; et c'est une de ces prophéties que Dieu fait connoître par son Saint-Esprit aux évangélistes, pour marquer en Jésus-Christ le Saint des saints. Soyons saints, puisqu'il est saint. Soyons purs et séparés, puisqu'il est pur et séparé par sa naissance.

VI^e ÉLÉV. L'enfant Jésus la terreur des rois.

Qu'avoient à craindre les rois de la terre de l'enfant Jésus? Ignoroient-ils qu'il étoit un roi dont « le royaume n'est pas » de ce monde³? Cependant Hérode le craint, le hait dès sa naissance : cette haine est héréditaire dans sa maison, et on y regarde Jésus comme l'ennemi de la famille royale. Ainsi s'est perpétuée de prince en prince la haine de l'Église naissante. Ainsi s'est élevée contre l'Église une double persécution : la première, sanglante comme celle d'Hérode; la seconde, plus sourde, comme celle d'Archélaüs, mais qui la tient néanmoins dans l'oppression et dans la crainte : et cette persécution durant trois cents ans ne s'est jamais ralentie.

Est-il possible que Jésus fût né, et son Eglise établie pour donner de la jalousie et de la terreur aux rois? C'est que Dieu a condamné ces puissances si redoutables aux hommes, et en elles-mêmes si foibles, pour « trembler où il n'y a rien » à craindre⁴. Les maisons royales n'ont rien à craindre de ce nouveau roi, qui ne vient point changer l'ordre du monde et des empires. Ils craignent donc ce qu'ils ne doivent pas craindre; mais en même temps ils ne craignent pas ce qu'ils doivent craindre de Jésus, qui est, qu'il les jugera selon sa rigueur dans la vie future : c'est ce qu'Hérode, ni Archélaüs, ni les autres rois n'ont pas voulu craindre.

¹ Joan. XI^e. 19. — ² Act. x. 38. — ³ Joan. XVIII. 36. — ⁴ Ps. XIII. 5.

Tremblez donc , foibles puissances , pour votre vie , pour votre couronne , pour votre maison : tremblez , et persécutez ceux qui ne veulent à cet égard vous faire aucun mal. Tremblez fier et cruel Hérode. Pour conserver une vie qui s'écoule , immolez les innocents. Pour affermir le sceptre dans votre maison , qu'on verra bientôt périr , munissez-vous contre le Sauveur : tenez ce divin enfant et toute sa sainte famille dans l'oppression. Hélas ! que vous êtes foible , et que vous trouvez dans d'imaginaires terreurs un véritable supplice !

Et vous Jésus , revenez d'Égypte dans la Judée ; vous y naîtrez : vous en sortirez pour aller recueillir comme en Égypte la gentilité dispersée ; à la fin vous reviendrez en Judée , pour y rappeler à votre Évangile les restes bénits des Juifs à la fin des siècles'.

XX^e SEMAINE.

LA VIE CACHÉE DE JÉSUS JUSQU'À SON BAPTÊME.

I^{re} ÉLÉV. L'accroissement de l'enfant , sa sagesse et sa grâce.

« L'enfant croissoit et se fortifioit , rempli de sagesse , et la » grâce de Dieu étoit en lui¹ ». Il y en a qui voudroient que tout se fît en Jésus-Christ par des coups extraordinaires et miraculeux. Mais par là Dieu auroit détruit son propre ouvrage ; et , comme dit saint Augustin : « S'il faisoit tout par miracle , » il effaceroit ce qu'il a fait par miséricorde » : *Dùm omnia mirabiliter facit , deleret quod misericorditer fecit*. Ainsi , il falloit que , comme les autres enfants , il sentît le progrès de l'âge. La sagesse même dont il étoit plein , se déclaroit par degrés , comme l'évangéliste nous le dira bientôt. Cependant dès le berceau et dès le sein de sa mère , il étoit rempli de sagesse. Sa sainte âme , dès sa conception unie à la sagesse éternelle en unité de personne , en étoit intimement dirigée , et en reçut d'abord un don de sagesse éminent au dessus de tout , comme étant l'âme du Verbe divin , une âme qu'il s'étoit rendue propre ; en sorte que , selon l'humanité même , « tous les » trésors de sagesse et de science étoient cachés en lui² ». Ils y

¹ Is. x. 22. xi. 5. Rom. ix. 27. xi. 5. — ² Luc. ii. 40. — ³ Colos. ii. 1.

étoient donc , mais cachés , pour se déclarer dans leur temps. « Et la grâce de Dieu étoit en lui ». Qui en doute , puisqu'il étoit si étroitement uni à la source de la sainteté et de la grâce ? Mais le saint Évangéliste veut dire qu'à mesure que l'enfant croissoit et commençoit à agir par lui-même , il reluisoit dans tout son extérieur je ne sais quoi qui faisoit rentrer en soi-même , et qui attiroit les âmes à Dieu ; tant tout étoit simple , mesuré , réglé , dans ses actions et dans ses paroles.

Aimable enfant ! heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes développer vos bras , étendre vos petites mains , caresser votre sainte Mère et le saint vieillard qui vous avoit adopté , ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour fils ; faire , soutenu de lui , vos premiers pas ; dénouer votre langue , et bégaier les louanges de Dieu votre Père ! Je vous adore , cher enfant , dans tous les progrès de votre âge , soit que vous suciez la mamelle , soit que par vos cris enfantins vous appeliez celle qui vous nourrissoit , soit que vous vous reposiez sur son sein et entre ses bras. J'adore votre silence ; mais commencez , il est temps , à faire entendre votre voix. Qui me donnera la grâce de recueillir votre première parole ? Tout étoit en vous plein de grâce : et n'eussiez-vous fait que demander votre nourriture , j'adore les nécessités où vous vous mettez pour nous. La grâce de Dieu et en vous , et je la veux ramasser de toutes vos actions. Encore un coup , faites-moi enfant en simplicité et en innocence.

II^e ÉLÉV. Jésus suit ses parents à Jérusalem , et y célèbre la Pâque.

Jésus-Christ , en venant au monde sans se mettre en peine de naître dans une maison opulente , ni de se choisir des parents illustres par leurs richesses ou par leur savoir , se contente de leur piété. Réjouissons-nous à son exemple , non point de l'éclat de notre famille , mais qu'elle ait été pleine d'édification et de bons exemples , et enfin une vraie école de religion , où l'on apprit à servir Dieu et à vivre dans sa crainte.

Joseph et Marie , selon le précepte de la loi , ne manquoient pas tous les ans « d'aller célébrer la Pâque dans le

» temple de Jérusalem ¹ ». Ils y menaient leur cher Fils, qui se laissoit avertir de cette sainte observance, et peut-être instruire du mystère de cette fête. Il y étoit avant que d'y être : il en faisoit le fond, puisqu'il étoit le vrai agneau qui devoit être immolé et mangé en mémoire de notre passage à la vie future. Mais Jésus, toujours soumis à ses parents mortels durant son enfance, fit connoître un jour que sa soumission ne venoit pas de l'infirmité et de l'incapacité d'un âge ignorant, mais d'un ordre plus profond.

Il choisit, pour accomplir ce mystère, l'âge de douze ans, où l'on commence à être capable de raisonnement et de réflexions plus solides, afin de ne point paroître vouloir forcer la nature, mais plutôt en suivre le cours et les progrès.

III^e ÉLÉV. Le saint enfant échappe à saint Joseph et à la sainte Vierge.

Jésus a divers moyens de nous échapper. L'un est, quand il retire sa grâce dans le fond ; ce qu'il ne fait jamais que par punition et pour quelque péché précédent : l'autre, quand il retire, non pas le fond de la grâce, mais quelques grâces singulières, ou qu'il en retire le sentiment, pour nous exercer et accroître en nous ses faveurs, par le soin que nous prendrons à le rechercher.

La soustraction de Jésus qui échappe à sa sainte mère et à saint Joseph n'est pas une punition, mais un exercice. On ne lit point qu'ils soient accusés de l'avoir perdu par négligence ou par quelque faute; c'est donc une humiliation et un exercice.

Jésus s'échappe quand il lui plaît; « son esprit » va et vient : et « l'on ne sait ni d'où il vient ni où il va ² ». Il passe, quand il lui plaît, « au milieu de ceux qui le cherchent ³, sans qu'ils l'aperçoivent. Apparemment il n'eut pas besoin de se servir de cette puissance pour échapper à Marie et à Joseph. Quoi qu'il en soit, le saint enfant disparut; et les voilà premièrement dans l'inquiétude, et ensuite dans la douleur, parce « qu'ils ne le trouvèrent pas parmi leurs parents et leurs » amis avec lesquels ils le crurent ⁴ ». Combien de fois, s'il

¹ Luc. II. 41. — ² Joan. III. 8. — ³ Luc. IV. 30. — ⁴ Luc. II. 43. 44.

est permis de conjecturer, combien de fois le saint vieillard se reprocha-t-il à lui-même le peu de soin qu'il avoit eu du dépôt céleste? Qui ne s'affligeroit avec lui, et avec la plus tendre mère, comme la meilleure épouse qui fût jamais.

Les charmes du saint enfant étoient merveilleux : il est à croire que tout le monde le vouloit avoir ; et ni Marie ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque troupe des voyageurs, car les gens de même contrée allant à Jérusalem dans les jours de fêtes, faisoient des troupes pour aller de compagnie. Ainsi Jésus échappa facilement : « et ses parents » marchèrent un jour » sans s'apercevoir de leur perte. Retournez à Jérusalem : ce n'est point dans la parenté ni parmi les hommes qu'on doit retrouver Jésus-Christ, c'est dans la sainte cité ; c'est dans le temple qu'on le trouvera occupé des affaires de son Père. En effet, « après trois jours » de recherches laborieuses, quand il eut été assez pleuré, assez recherché, le saint enfant se laissa enfin « trouver dans le temple ¹ ».

IV^e ÉLÉV. Jésus trouvé dans le temple parmi les docteurs, et ce qu'il y faisoit.

« Il étoit assis au milieu des docteurs : il les écoutoit, et il les interrogeoit ; et tous ceux qui l'écoutoient étoient étonnés « de sa prudence et de ses réponses ² ». Le voilà donc d'un côté assis avec les docteurs, comme étant docteur lui-même et né pour les enseigner ; et de l'autre, nous ne voyons pas qu'il y fasse, comme dans la suite, des leçons expresses. Il écoutoit, il interrogeoit ceux qui étoient reconnus pour maîtres en Israël, non pas juridiquement, pour ainsi parler, ni de cette manière authentique dont il usa lorsqu'il disoit : « De qui est cette image et cette inscription ³ ? » ou « de qui étoit » le baptême de Jean ⁴ ? » ou « si David est le père du Christ, » comment l'appelle-t-il son Seigneur ⁵ » ? Ce n'étoit point en cette manière qu'il interrogeoit ; mais, si je l'ose dire, c'étoit en enfant, et comme s'il eût voulu être instruit. C'est pour cela qu'il est dit qu'il écoutoit et répondoit à son tour aux

¹ Luc. II. 44. 45. 46. — ² Luc. II. 46. 47. — ³ Matth. XXII. 20. —

⁴ Ibid. XXI. 25. — ⁵ Ibid. XXII. 42. 43.

docteurs qui l'interrogeoient ; « et on admiroit ses réponses » , comme d'un enfant modeste, doux et bien instruit ; en y ressentant pourtant , comme il étoit juste, quelque chose de supérieur , en sorte qu'on lui laissoit prendre sa place parmi les maîtres.

Admirons comme Jésus , par une sage économie , sait ménager toutes choses , et comme il laisse éclater quelque chose de ce qu'il étoit, sans vouloir perdre entièrement le caractère de l'enfance. Allez au temple, enfants chrétiens, allez consulter les docteurs : interrogez-les ; répondez-leur ; reconnoissez dans ce mystère le commencement du catéchisme et de l'École chrétienne. Et vous , parents chrétiens, pendant que l'enfant Jésus ne dédaigne pas d'interroger, de répondre et d'écouter , comment pouvez-vous soustraire vos enfants au catéchisme et à l'instruction pastorale ?

Admirons aussi avec tous les autres la prudence de Jésus , une prudence non-seulement au dessus de son âge , mais encore tout à fait au dessus de l'homme , au dessus de la chair et du sang ; une prudence de l'esprit. Nous pourrions ici regretter quelques-unes de ces réponses de Jésus, qui firent admirer sa prudence ; mais en voici une qui nous fera assez connoître la nature et la hauteur de toutes les autres.

V^e ÉLÉV. Plainte des parents de Jésus, et sa réponse.

Ses parents « furent étonnés de le trouver parmi les docteurs ¹ » dont il faisoit l'admiration. Ce qui marque qu'ils ne voyoient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie , car tout étoit comme enveloppé sous le voile de l'enfance ; et Marie , qui étoit la première à sentir la perte d'un si cher fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. Et « mon fils » , dit-elle ² , « pourquoi nous avez-vous fait » ce traitement ? Votre père et moi affligés, vous cherchions. » Remarquez : « votre père et moi » : elle l'appelle son père , car il l'étoit, comme on a vu à sa manière ; père non-seulement par l'adoption du saint enfant , mais encore vraiment père par le sentiment, par le soin, par la douleur : ce qui fait

¹ Luc. 11. 48. — ² Ib. 49.

dire à Marie, « votre père et moi affligés », pareils dans l'affliction ; puisque sans avoir part dans votre naissance , il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier : « votre père et moi », et lui fait le même honneur que s'il étoit père comme les autres. O Jésus ! que tout est réglé dans votre famille ! Comme chacun sans avoir égard à sa dignité , y fait ce que demande l'édification et le bon exemple ! Bénite famille , c'est la sagesse éternelle qui vous règle.

« Pourquoi me cherchiez-vous ? ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Père » ? Voici donc cette réponse sublime de l'enfant , que nous avons à considérer ; mais elle mérite bien une attention distincte et particulière.

VI^e ÉLÉV. Réflexions sur la réponse du Sauveur.

« Pourquoi me cherchiez-vous ? » Eh quoi ! ne vouliez-vous pas qu'ils vous cherchassent ? et pourquoi vous retiriez-vous , sinon pour vous faire chercher ? Est-ce peut-être qu'ils vous cherchoient , du moins Joseph , avec un empressement trop humain ? Ne jugeons pas ; mais concevons que Jésus parle pour notre instruction. Et en effet , il veut exclure ce qu'il y peut avoir de trop empressé dans la recherche qu'on fait de lui. Qui ne sait que ses apôtres, quand il les quitta , étoient attachés à sa personne , d'une manière qui n'étoit pas autant épurée qu'il le souhaitoit ? Ames saintes et spirituelles, quand il vous échappe, quand il retire ses suavités , modérez un empressement souvent trop sensible : quelquefois il veut revenir tout seul ; et s'il le faut chercher , ce doit être doucement et sans des mouvements inquiets.

« Ne saviez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père ? » Est-ce qu'il désavoue Marie, qui avoit appelé Joseph son père ? Non sans doute ; mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai Père qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il leur veut parler, doit faire son occupa-

¹ Luc. II. 49.

tion. Croyons donc avec une ferme foi que Dieu est le père de Jésus-Christ, et que sa volonté seule est sa règle en toutes choses, soit qu'il se montre, soit qu'il se cache, soit qu'il s'absente ou qu'il revienne, qu'il nous échappe ou qu'il nous console par un retour qui nous comble de joie.

La volonté de son père étoit qu'il donnât alors un essai de la sagesse dont il étoit plein et qu'il venoit déclarer, et tout ensemble de la supériorité avec laquelle il devoit regarder ses parents mortels, sans suivre la chair et le sang; leur maître de droit, soumis à eux par dispensation.

VII^e ÉLÉV. La réponse de Jésus n'est pas entendue.

« Et ils ne conçurent pas ce qu'il leur disoit ¹ ». Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'Évangile. On dit non-seulement de Joseph, mais encore de Marie même, qu'ils ne conçurent pas ce que vouloit dire Jésus. Marie concevoit sans doute ce qu'il disoit de Dieu son père, puisque l'ange lui en avoit appris le mystère : ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritoit, c'étoit ces affaires de son Père dont il falloit qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumission que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter, Marie même nous est représentée comme ignorant le mystère dont lui parloit ce cher Fils. Elle ne fut point curieuse, elle demeura soumise, c'est ce qui vaut mieux que la science. Laissons Jésus-Christ agir en Dieu, faire et dire des choses hautes et impénétrable : regardons-les, comme fit Marie, avec un saint étonnement, conservons-les dans notre cœur pour les méditer, et les tourner de tous côtés en nous-mêmes, et les entendre, quand Dieu le voudra, autant qu'il le voudra.

Jésus préparoit la voie dans l'esprit des Juifs à la sagesse dont il devoit être le docteur : il posoit de loin les fondements de ce qu'il devoit prêcher, et accoutumoit le monde à lui entendre dire qu'il avoit un Père dont les ordres le régloient, et dont les affaires étoient son emploi. Quelles étoient en particulier ces affaires, il ne le dit pas, et il nous le faut ignorer

¹ Luc. II. 5.

jusqu'à ce qu'il nous le révèle, selon la dispensation dont il use dans la distribution des vérités éternelles et des secrets du ciel. Plongeons-nous humblement dans notre ignorance, reposons-nous-y, et faisons-en un rempart à l'humilité. O Jésus ! je lirai votre Écriture ; j'écouterai vos paroles, aussi content de ce qui me sera caché que de ce que vous voudrez que j'y entende. Tournons tout à la pratique, et ne recherchons l'intelligence qu'autant qu'il le faut pour pratiquer et agir. « Crains Dieu et observe ses commandements : c'est » là tout l'homme ¹. Celui qui fera la volonté de celui qui » m'a envoyé, connoitra si ma doctrine vient de Dieu ² ».

VIII^e ÉLÉV. Retour de Jésus à Nazareth : son obéissance, et sa vie cachée avec ses parents.

« Et il partit avec eux, et alla à Nazareth ³ ». Ne perdons rien de la sainte lecture ; le mot de l'évangéliste est, « qu'il » descendit avec eux à Nazareth ». Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage et le service de son Père, il rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parents, dans l'obéissance. C'est peut-être mystiquement ce qu'il appelle « descendre » : mais quoi qu'il en soit, il est vrai que, remis entre leurs mains jusqu'à son baptême, c'est-à-dire jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il ne fit plus autre chose que leur obéir.

Je suis saisi d'étonnement à cette parole : est-ce là donc tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu ? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir ? dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique ? Où sont ceux qui se plaignent, qui murmurent, lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité, disons mieux, à leur orgueil ? Qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie, et qu'ils y voient travailler Jésus-Christ. Nous ne lisons point que ses parents aient jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. Jésus a dit de lui-même, qu'il « étoit » venu pour servir ⁴. Les anges furent obligés, pour ainsi dire, à le venir servir eux-mêmes dans le désert ⁵ ; et l'on ne

¹ Eccl. xii. 23. — ² Joan. vii. 17. — ³ Luc. ii. 51. — ⁴ Matth. xx. 28. — ⁵ Ib. iv. 2.

voit nulle part qu'il eût de serviteurs à sa suite. Ce qui est certain , c'est qu'il travailloit lui-même à la boutique de son père¹. Le dirai-je ? Il y beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le temps de son ministère. A sa passion il laisse sa mère en garde à son disciple bien-aimé , qui la reçut dans sa maison², ce qu'il n'auroit pas fait, si Joseph son chaste époux eût été en vie. Dès le commencement de son ministère on voit Marie conviée avec Jésus aux noces de Cana³ : on ne parle point de Joseph. Un peu après on le voit aller à Capharnaüm , lui , sa mère , ses frères et ses disciples⁴ : Joseph ne paroît pas dans un dénombrement si exact. Marie paroît souvent ailleurs ; mais depuis ce qui est écrit de son éducation sous saint Joseph , on n'entend plus parler de ce saint homme. Et c'est pourquoi au commencement du ministère de Jésus-Christ, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disoit : « N'est- » ce pas là ce charpentier, fils de Marie⁵ » ? Comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avoit vu , pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une mère veuve, et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisoit subsister tous deux. « Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? N'a- » vons-nous pas parmi nous ses frères Jacques et Joseph , et » Simon et Jude , et ses sœurs⁶ » ? On ne parle point de son père, apparemment donc qu'il l'avoit perdu ; Jésus-Christ l'avoit servi dans sa dernière maladie. Heureux père à qui un tel fils a fermé les yeux ! Vraiment il est mort entre les bras, et comme dans le baiser du Seigneur. Jésus resta à sa mère pour la consoler , pour la servir : ce fut là tout son exercice.

O Dieu ! je suis saisi encore un coup ! Orgueil , viens crever à ce spectacle ! Jésus , fils d'un charpentier , charpentier lui-même , connu par cet exercice , sans qu'on parle d'aucun autre emploi , ni d'aucune autre action. On se souvenoit dans son Église naissante des charrues qu'il avoit faites ; et la tradition s'en est conservée dans les plus anciens auteurs. Que ceux qui vivent d'un art mécanique se consolent et se réjouissent : Jésus-Christ est de leur corps : qu'ils apprennent , en travaillant , à louer Dieu , à chanter des psaumes et des saints

¹ Matth. XIII. 55. Marc. VI. 3. — ² Joan. XIX. 26. 27. — ³ Ib. II. 1. — ⁴ Ib. 12. — ⁵ Marc. VI. 3. — ⁶ Matth. XIII. 55. 57.

cantiques : Dieu bénira leur travail , et ils seront devant lui comme d'autres Jésus-Christ.

Il y en a eu qui ont eu honte pour le Sauveur de le voir dans cet exercice : et dès son enfance ils le font se jouer avec des miracles. Que ne dit-on point des merveilles qu'il fit en Egypte ? Mais tout cela n'est écrit que dans des livres apocryphes. L'Évangile renferme durant trente ans toute la vie de Jésus-Christ dans ces paroles : « il leur étoit soumis ¹ » : et encore : « C'est ici ce charpentier fils de Marie ». Il y a dans l'obscurité de saint Jean Baptiste quelque chose de plus grand en apparence : il ne parut point parmi les hommes : Et, « le désert fut sa demeure ² ». Mais Jésus, dans une vie si vulgaire , connu à la vérité , mais par un vil exercice , pouvoit-il mieux cacher ce qu'il étoit ? Que dirons-nous , que ferons-nous pour le louer ? il n'y a en vérité qu'à demeurer dans l'admiration et dans le silence.

IX^e ÉLÉV. La vie de Marie.

Ceux qui s'ennuient pour Jésus-Christ, et rougissent de lui faire passer sa vie dans une si étrange obscurité , s'ennuient aussi pour la sainte Vierge, et voudroient lui attribuer de continuel miracles. Mais écoutons l'Évangile : « Marie conservoit » toutes ces choses en son cœur ³ ». L'emploi de Jésus étoit de s'occuper de son métier : et l'emploi de Marie , de méditer nuit et jour le secret de Dieu.

Mais quand elle eut perdu son fils , changea-t-elle d'occupation ? Où la voit-on paroître dans les Actes , ou dans la tradition de l'Eglise ? On la nomme parmi ceux qui entrèrent dans le cénacle , et qui reçurent le Saint-Esprit ⁴ : et c'est tout ce qu'on en rapporte. N'est-ce pas un assez digne emploi , que celui de conserver dans son cœur tout ce qu'elle avoit vu de ce cher Fils ? Et si les mystères de son enfance lui furent un si doux entretien , combien trouva-t-elle à s'occuper de tout le reste de sa vie ? Marie méditoit Jésus : Marie avec saint Jean , qui est la figure de la vie contemplative , demouroit en perpétuelle contemplation , se fondant , se liquéfiant , pour

¹ Luc. ii. 51. — ² Ib. i. 80. — ³ Ib. ii. 51. — ⁴ Act. i. 13. 14. ii. 1. 2.

ainsi parler , en amour et en desir. Que lit l'Église au jour de son assomption glorieuse? L'Évangile de Marie sœur de Lazare , assise aux pieds du Sauveur , et écoutant sa parole ¹. Depuis l'absence du Sauveur, l'Eglise ne trouve plus rien pour Marie, mère de Dieu, dans le trésor de ces Ecritures , et elle emprunte pour ainsi dire d'une autre Marie , l'Évangile de la divine contemplation. Que dirons-nous donc à ceux qui inventent tant de belles choses pour la sainte Vierge? Que dirons-nous , si ce n'est que l'humble et parfaite contemplation ne leur suffit pas? Mais si elle a suffi à Marie , à Jésus même , durant trente ans , n'est-ce pas assez à la sainte Vierge de continuer cet exercice? Le silence de l'Écriture sur cette divine mère est plus grand et plus éloquent que tous les discours. O homme ! trop actif et inquiet par ta propre activité , apprends à te contenter en te souvenant de Jésus , en l'écoutant au dedans , et en repassant ses paroles.

X^e ÉLÉV. Comment nous devons imiter Jésus et Marie dans leur vie obscure.

Voici donc quel est mon partage : « Marie conservoit ces » choses dans son cœur ² ». Marie a choisi la meilleure part , » qui ne lui sera point ôtée ». Et : « Il n'y a qu'une seule chose » qui soit nécessaire ³ ». Orgueil humain , de quoi te plains-tu avec tes inquiétudes , de n'être de rien dans le monde? Quel personnage y faisoit Jésus? Quelle figure y faisoit Marie ! C'étoit la merveille du monde, le spectacle de Dieu et des anges : et que faisoient-ils ? De quoi étoient-ils ! Quel nom avoient-ils sur la terre? Et tu veux avoir un nom et une action qui éclate ? Tu ne connois pas Marie , ni Jésus. Je veux un emploi pour faire connoître mes talents qu'il ne faut pas enfouir. Je l'avoue ; quand Jésus t'emploie et te donne de ces utiles talents , dont il te déclare qu'il te redemande compte. Mais ce talent enfoui avec Jésus-Christ, et caché en lui n'est-il pas assez beau à ses yeux ? Va , tu es un homme rempli de vanité , et tu cherches dans ton action que tu crois pieuse et utile , une pâture à ton amour-propre.

¹ Luc. x. 39. 41. — ² Ib. ii. 51. — ³ Ib. x. 39. 42.

Je sèche, je n'ai rien à faire, ou mes emplois trop bas me déplaisent : je m'en veux tirer, et en tirer ma famille. Et Marie et Jésus songent-ils à s'élever ? Regarde ce divin charpentier avec l'ascie, avec le rabot, durcissant ses tendres mains dans le maniement d'instruments si grossiers et si rudes. Ce n'est point un docte pinceau qu'il manie : il aime mieux l'exercice d'un métier plus humble et plus nécessaire à la vie : ce n'est point une docte plume qu'il exerce par de beaux écrits : il s'occupe, il gagne s'avie ; il accomplit, il loue, il bénit la volonté de Dieu dans son humiliation.

Et qu'a-t-il fait au seul moment où il s'échappa d'entre les mains de ses parents pour les affaires de son Père céleste ? Quelle œuvre fit-il alors, si ce n'est l'œuvre du salut des hommes ? Et tu dis : Je n'ai rien à faire, quand l'ouvrage du salut des hommes est en partie entre tes mains : n'y a-t-il point d'ennemis à réconcilier, de différends à pacifier, de querelles à finir, où le Sauveur dit : « Vous aurez sauvé » votre frère ¹ ? N'y a-t-il point de misérable qu'il faille empêcher de se livrer au murmure, au blasphème, au désespoir ? Et quand tout cela te seroit ôté, n'as-tu pas l'affaire de ton salut, qui est pour chacun de nous la véritable œuvre de Dieu ? Va au temple : échappe-toi, s'il le faut, à ton père et à ta mère ; renonce à la chair et au sang, et dis avec Jésus : « Ne faut-il pas que » nous « travaillions à l'œuvre que » Dieu « notre « Père » nous « a confiée ² » ? Tremblons, humilions-nous de ne trouver rien dans nos emplois qui soit digne de nous occuper.

XI^e ÉLÉV. L'avancement de Jésus est le modèle du nôtre.

Peut-on dire d'un Jésus, du Fils de Dieu, d'un homme Dieu, à qui la sagesse même étoit unie en personne, qu'il « croissoit en sagesse et en grâce, comme en âge, devant » Dieu et devant les hommes ³ ? N'avons-nous pas vu qu'en entrant au monde il se dévoua lui-même à Dieu pour accomplir sa volonté, en prenant la place des sacrifices de toutes les sortes ⁴ ? N'est-il pas appelé dès sa naissance : « Le sage,

¹ Matth. XVIII. 15. — ² Joan. IX. 4. — ³ Luc. IX. 52. — ⁴ Hebr. X. 5. 6. 7.

» le conseil , l'auteur de la paix¹ » ? N'avoit-il pas a sagesse dès le ventre de sa mère ? Et n'est-ce pas en vue de cette sagesse accomplie que le prophète avoit prédit comme une merveille , « qu'une femme environneroit un homme² » : *Virum* : enfermeroit dans ses flancs un homme fait ? Entendons donc que la sagesse et la grâce qui étoit en lui dans sa plénitude , par une sage dispensation se déclaroit avec le temps, et de plus en plus, par des œuvres et par des paroles plus excellentes devant Dieu et devant les hommes.

Parlons donc , non par impatience , ni par foiblesse , ni par vanité , et pour nous faire paroître ; mais quand Dieu le veut : car Jésus dans son berceau n'a parlé ni aux bergers , ni aux mages qui étoient venus de si loin pour le voir. La sagesse humaine apprend beaucoup , si elle apprend à se taire. Aimons donc à demeurer dans le silence , quand Jésus est encore enfant en nous. Car s'il s'y formoit tout d'un coup en son entier , son apôtre n'auroit pas dit : « Mes petits enfants , que j'enfante encore jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous³ ». Jusqu'à ce qu'il y soit formé , fortifions-nous avec Jésus : allons au temple interroger les docteurs ; supprimons une sagesse encore trop enfantine ; apprenons de Jésus la sagesse même , que c'est souvent la sagesse qui fait cacher la sagesse.

Mais quel docteur pouvons-nous interroger , sinon Jésus , la sagesse même ? En toutes choses , en toute affaire , en toute action , consultons la sagesse de Jésus , la lumière de sa vérité , la doctrine de son Evangile.

Le plaisir me trompe , et me fait croire innocent ce qui m'agréa ; nous croyons en être quittes , pour dire avec Ève , trop ignorante : « Le serpent m'a déçu⁴ ». Mais si nous consultons la sagesse et la raison éternelle , nous verrons qu'elle maudit ce serpent qui se glisse sous les fleurs , et nous en fait connoître le poison. Les grands du monde nous flattent par leurs vaines et artificieuses paroles : vous croyez être quelque chose ; et tout rempli de leur faveur , votre cœur s'enfle : ouvrez les yeux , consultez Jésus qui vous fera regarder et

¹ Is. ix. 6. — ² Jer. xxxi. 22. — ³ Gal. iv. 19. — ⁴ Gen. iii. 13.

ouvrir vos mains vides. Où est cette imaginaire grandeur, et cette enflure d'un cœur aveuglé? C'est Jésus qui vous répond; écoutez-le avec ces docteurs, et admirez ses réponses.

Vous vous mêlez dans les grandes choses; vous croyez que tout le monde vous admire, et vous pensez devenir l'oracle de l'Eglise: consultez Jésus et la sagesse éternelle, examinez-vous sur ces grandes œuvres que vous aimez comme éclatantes, plutôt que comme solides et utiles: vous travaillez peut-être pour votre ambition sous prétexte de travailler pour la vérité. Hé bien donc, je quitterai tout, et j'irai me cacher dans le désert. Arrêtez-vous, consultez Jésus: la vanité mène quelquefois au désert aussi bien que la vérité: on aime mieux mépriser le monde, que de n'y pas être comme on veut, et au gré son orgueil. Que ferai-je donc? Faites taire toutes vos pensées: consultez Jésus; écoutez la voix qui éclate sur la montagne: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé: écoutez-le»; et «Ils ne trouvèrent que Jésus seul¹». Quand Jésus reste seul, et que, renonçant à vous-même, vous n'écoutez que sa voix, c'est lui qui répond, et sa réponse vous édifie.

XII^e ÉLEV. Recueil des mystères de l'enfance de Jésus.

En ramassant dans son esprit avec Marie ce qu'on vient de voir de l'enfance de Jésus-Christ, on y voit les profondeurs d'une sagesse cachée, et d'autant plus admirable, que, renfermée en elle-même; elle n'éclate en Jésus-Christ par aucun endroit. Il se déclare avec mesure; il suit les progrès de l'âge; il paroît comme un autre enfant. S'il a fallu une fois marquer ce qu'il étoit, ce n'est que pour un moment: un intervalle de trois jours n'est pas une interruption de l'obscurité de Jésus: au contraire, une si courte illumination ne fait que mieux marquer le dessein précis de se cacher.

Si Jésus s'abaisse lui-même, en se plongeant dans l'humilité d'un art mécanique, en même temps il relève le travail des hommes, et change en remède l'ancienne malédiction de manger son pain dans la sueur de son corps. Pendant que Jésus,

¹ Luc. ix. 35. 30;

en se soumettant à cette loi, prend le personnage de pécheur, il montre aux pécheurs à se sanctifier par cette voie.

Pendant que la sagesse divine prend un si grand soin de se cacher, toutes les conditions, tous les âges, et enfin toute la nature se réunit pour publier ses louanges. Une étoile paroît au ciel : les anges y font retentir leur musique : les mages apportent au saint enfant la dépouille de l'Orient, et tous les trésors de la nature ; ce qu'elle a de plus riche dans l'or, ce qu'elle a de plus doux dans les parfums. Les sages du monde et les riches viennent l'adorer en leur personne, les simples et les ignorants en celle des bergers. Un prêtre aussi vénérable par sa vertu que par sa dignité prévient la lumière qui s'alloit lever, et le reconnoît sous le nom de l'Orient ; sa femme se joint à une mère vierge pour le célébrer ; un enfant le sent dans le sein de sa mère ; d'autres enfants depuis l'âge de deux ans lui sont immolés, et ces victimes innocentes vont prévenir la troupe de ses martyrs. Si une vierge, si un femme l'ont honoré, une veuve prophétise avec elles, et une vieillesse consumée dans le service Dieu veut s'exhaler : Siméon, à qui l'Evangile ne donne point de caractère que celui d'un commun fidèle qui attend l'espérance d'Israël, se joint aux sacrificateurs et aux docteurs de la loi pour reconnoître Jésus-Christ dans son saint temple : il prophétise les contradictions qui commencent à paroître. La manière d'honorer ces vérités nous est montrée dans une profonde considération, qui nous les fait repasser en silence dans notre cœur. Que desirons-nous davantage ? et qu'attendons-nous pour célébrer les mystères de la sainte enfance et de la vie obscure du Sauveur ?

XXI^e SEMAINE.

LA PRÉDICATION DE SAINT JEAN BAPTISTE.

I^{re} ÉLÉV. La parole de Dieu lui est adressée.

Verrons-nous donc bientôt paroître Jésus ? Nous le cachera-t-on encore longtemps ? Qu'il vienne ; qu'il illumine le monde. No. Nous n'êtes pas encore assez préparé : sa lumière

vous éblouiroit : il faut voir auparavant saint Jean Baptiste.

« L'an quinze de l'empire de Tibère César, Ponce-Pilate » étant gouverneur de Judée, Hérode étant tétrarque de la » Galilée, Philippe son frère l'étant de l'Iturée, et du pays des » Trachonites, et Lysanias de la contrée d'Abilas, sous le » pontificat d'Anne et de Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert ¹ ». Elle lui est adressée comme aux anciens prophètes : l'esprit de prophétie se renouvelle et se fait entendre parmi les Juifs après cinq cents ans de silence ; et les dates sont bien marquées selon le style de l'Écriture.

Il n'étoit pas nécessaire que Jean fit des miracles pour autoriser sa mission et sa prophétie. Les autres prophètes n'en avoient pas toujours fait : la conformité avec l'Écriture et la convenance des choses justifioient leur envoi. La vie de saint Jean étoit un prodige perpétuel. Il étoit né sacrificateur, et sa mission tenoit de l'ordinaire : on se souvenoit des merveilles de sa conception et de sa naissance. Né comme Samson d'une mère stérile, comme lui il étoit nazaréen, c'est-à-dire, consacré à Dieu dès qu'il vint au monde ² : tout ce qui naissoit de la vigne, ou qui peut enivrer lui étoit interdit ; sa retraite dans le désert étoit miraculeuse, et son abstinence étonnante : en se nourrissant de sauterelles, il prenoit une nourriture vile, désagréable et légère, mais expressément rangée parmi les viandes permises par Moïse dans le Lévitique, où « les animaux » qui avoient de longues cuisses, comme tout le genre » des sauterelles, quoiqu'ils marchassent à quatre pieds, » étoient séparés des volatiles impurs ³ », qui n'avoient pas cette distinction. Ainsi il vivoit en tout selon les règles de la loi : il prouvoit son envoi par les prophètes précédents : et surtout la sainteté de sa vie, le zèle et la vérité qui régnoient dans ses discours, l'autorisoient parmi le peuple, et le faisoient paroître un nouvel Elie.

C'étoit en effet sous cette figure qu'il avoit été annoncé par le prophète Malachie ⁴ : et c'étoit un grand avantage au saint

¹ Luc. III. 1. 2. — ² Jud. XIII. 2. 5. — ³ Lev. XI. 21. 23. — ⁴ Mal. III. 1.

précurseur, non-seulement d'avoir eu un prophète qui le prédit si expressément, comme on a vu : mais encore d'être figuré dans le prophète le plus zélé et le plus autorisé qui fût jamais, c'est-à-dire par Elie, que son zèle fit transporter au ciel dans un chariot enflammé.

Isaïe même l'avoit annoncé comme celui « dont la voix pré- » paroît le chemin du Seigneur dans le désert ¹ ». Et quand on l'en vit sortir tout d'un coup, après y avoir passé toute sa vie dès son enfance, pour annoncer la pénitence dont il portoit l'habit, et dont il exerçoit avec tant d'austérité toutes les pratiques, le peuple ne pouvoit pas n'être point attentif à un si grand spectacle.

Allons donc écouter avec tous les Juifs ce nouveau prédicateur de la pénitence, si saint, si admirable, et si renommé par toute la contrée.

II^e ÉLÉV. La prophétie d'Isaïe sur saint Jean Baptiste, et comment il prépara la voie du Seigneur.

« Comme il est écrit dans le livre des paroles du prophète » Isaïe : La voix de celui qui crie dans le désert ! Préparez les » voies du Seigneur : rendez droits ses sentiers : aplanissez » le chemin : toute vallée sera comblée, et toute montagne » et toute colline abaissée et aplanie : et toute chair verra le » salut qui vient de Dieu ² ».

Deux moyens de préparer les voies au Christ nous sont montrés dans cet oracle d'Isaïe : l'un, qu'il devoit « prêcher devant lui à tout le peuple d'Israël le baptême de la pénitence³ », pour préparer son avènement, ainsi que saint Paul le dit dans les Actes : et l'autre, qu'il devoit « montrer au peuple ce » Sauveur », comme il est encore porté dans le même sermon de l'apôtre.

Concevons donc ces deux caractères de saint Jean Baptiste ; laissons-nous préparer par le grand précurseur à l'avènement du Sauveur des âmes.

¹ Is. XL. 3. Marc. I. 2. 3. — ² Marc. 1. 2. 3. Is. XL. 3. 4. 5. Luc. III. 4. 5. — ³ Act. XIII. 24. 25.

III^e ÉLEV. Première préparation par les terreurs de la pénitence.

La prédication de la pénitence a deux parties : l'une , de relever les consciences humiliées et abattues : c'est ce qu'Isaïe appelle « combler les vallées » : l'autre , d'abattre les cœurs superbes : c'est ce que le même prophète appelle « abaisser » les montagnes et aplanir les collines ». Saint Jean fait l'un et l'autre ; et pour commencer par le dernier , il abat les superbes, en disant aux pharisiens et aux sadducéens : « Race de » vipères, de qui apprendrez-vous à fuir la vengeance quidoit » venir ? Faites donc de dignes fruits de pénitence..... car la » cognée est déjà à la racine des arbres¹ ». Il ne s'agit pas d'un ou de deux : c'est une vengeance publique et universelle. « Tout arbre qui ne porte point de bon fruit sera coupé et jeté » au feu² ». Toutes ces paroles sont autant de coups de tonnerre sur les cœurs rebelles. Et celles-ci où il parle de Jésus-Christ ne sont pas moins fortes : « Il a un van en sa main, et il pur- » gera son aire , et il recueillera le bon grain dans son grè- » nier , et il brûlera la paille d'un feu qui ne s'éteint pas ³ ».

Tout cela est préparé par ces premières paroles : « Faites » pénitence , car le royaume des cieux est proche ⁴ ». Le monde dans peu de temps verra paroître son juge : plus il apporte de miséricorde, plus ses jugements seront rigoureux. Abaissez-vous donc , orgueilleuses montagnes , qui semblez vouloir menacer le ciel , abaissez vos superbes têtes. « Ce » n'est pas », dit saint Chrysostôme⁵, « aux feuilles ni aux » branches , mais à la racine , que la cognée est attachée ». Il ne s'agit pas des biens du dehors, des honneurs et des richesses, qu'on peut appeler les feuilles et les ornements de l'arbre , ni de la santé ou de la vie corporelle que l'on peut comparer aux branches qui font partie de nous-mêmes : c'est à la racine , c'est à l'âme qu'on va frapper : il y va du tout ; et le coup sera sans remède. Et ce ne sont pas seulement les plantes venimeuses et malfaisantes qu'on menace ; c'est la paille , les serviteurs inutiles ; ce sont les arbres infructueux que le feu brûlera toujours sans les consumer ; et pour périr

¹ Matth. III. 7. 8. — ² Ib. 10. — ³ Ib. 12. — ⁴ Matth. III. 2. — Chrys. in Matth. Hom. XI. n. 3.

à jamais, il suffit de ne porter pas de fruit. Car c'est alors que vient la rigoureuse parole du sévère Père de famille, qui visitant son jardin, prononce cette sentence contre le figuier stérile : « Car pourquoi occupe-t-il la terre ? coupez-le et le » mettez dans le feu ¹ ». Tremblez donc, pécheurs endurcis ; tremblez, âmes superbes et impénitentes, craignez cette inévitable cognée qui est déjà misie à la racine. Si le serviteur tonne ainsi que fera le maître quand il aura pris la parole ? « Si » ceux qui ont transgressé la loi de Moïse, sont inévitablement » punis, quel traitement recevront ceux qui auront outragé » le Fils de Dieu méprisé sa parole et foulé son sang aux » pieds ² ». Où irons-nous donc, race de vipères, qui ne produisons que des fruits empoisonnés ? Qui nous apprendra à éviter la colère du Tout-Puissant qui nous poursuit ? Ou nous cacherons-nous devant sa face ? Collines, « couvrez- » nous ; montagnes, tombez sur nos têtes ³ ».

IV^e ÉLÉV. La consolation suit les terreurs.

« Pour moi, je vous donne un baptême d'eau, afin que » vous fassiez pénitence ; mais celui qui vient après moi est » plus puissant que moi et je ne suis pas digne de lui porter » ses souliers : c'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Es- » prit et dans le feu ⁴ ». Si saint Jean nous inspire tant de terreur ; s'il nous brûle par la frayeur du feu éternel, et de l'implacable colère de Dieu, un baptême lui est donné pour nous rafraîchir. Allons donc avec tout Jérusalem, et avec toute la Judée, et avec tout le pays que le Jourdain arrose, allons écouter le prédicateur de la pénitence, et recevons son baptême pour nous y consacrer. Car ce n'est pas ici un de ces foibles prédicateurs qui prêchent la pénitence dans la mollesse : celui-ci la prêche dans le cilice, dans le jeûne, dans la retraite, dans la prière. Mais allons, en confessant nos péchés, non en général, ce que les plus superbes ne refusent pas ; mais confessons chacun en particulier nos fautes cachées, et commençons par celles qui nous humilient davan-

¹ Luc. xii. 7. — ² Heb. x. 28. 29. — ³ Luc. xxi. 30. — ⁴ Mith. iii. 11.

tage. Prenons un confesseur comme Jean Baptiste, sévère, mais sans être outré. Car que dit-il aux pécheurs en général ? « Que celui qui a deux habits, en donne à celui qui n'en » a pas ; et que celui qui a de quoi manger en use de même ¹ ». La colère de Dieu est pressante et redoutable : mais consolez-vous, puisque vous avez dans l'aumône un moyen de l'éviter. Partagez vos biens avec les pauvres : il ne vous dit pas de tout quitter : c'est bien là un conseil pour quelques-uns, mais non un pas un commandement pour tous. Il ne nous accable donc pas par d'excessives rigueurs. Et que dit-il aux publicains, ces gens de tout temps si odieux ? les oblige-t-il à tout quitter ? Non, pourvu qu'ils « ne fassent rien au delà » des ordres qu'ils ont reçus ² ». Car la puissance publique peut imposer des péages pour le soutien de l'Etat : il lui faut laisser arbitrer ce que demandent les besoins publics, et s'en tenir à l'exécution sans vexer le peuple. Il ne dit non plus aux gens de guerre : Quittez l'épée, renoncez à vos emplois ; mais : « Ne faites point de concussion, con- » tentez-vous de votre solde ³ ». Le prince rendra compte à Dieu, et des tributs qu'il impose, et des guerres qu'il entreprend ; mais ses ministres, qui, sans inspirer de mauvais conseils, ne font qu'exécuter les ordres publics, sont à couvert aux yeux de Dieu par l'autorité de Jean. Jésus viendra donner les conseils de perfection : Jean s'attache aux préceptes ; et sans prêcher aucun excès, il console tout le monde en ouvrant la porte du ciel aux emplois non-seulement les plus dangereux, mais encore les plus odieux, s'ils sont nécessaires, pourvu qu'on s'y renferme dans les règles.

V^e ÉLÉV. Le baptême de Jean, et celui de Jésus-Christ.

« Je vous baptise dans l'eau ; mais celui qui vient après » moi vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu ⁴ ». Ce que Jésus-Christ explique lui-même à ses disciples, lorsqu'il leur dit en montant au ciel : « Jean vous a donné un » baptême d'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés » dans le Saint-Esprit ⁵ ». Saint Paul explique le baptême de

¹ Luc. III. 11. — ² Ib. 12. 13. — ³ Ib. 14. — ⁴ Luc. III. 16. Matth. III. 11. — ⁵ Act. 1. 5.

Jean par ces paroles : « Jean Baptiste a baptisé le peuple du » baptême de la pénitence, en l'avertissant de croire en celui » qui devoit venir après lui , c'est-à-dire en Jésus ¹ ». Voilà donc deux différences des deux baptêmes : celui de Jean préparoit la voie à Jésus-Christ, en montrant que c'étoit en lui, et non pas en Jean, qu'il falloit croire pour avoir la rémission des péchés, et outre cela le baptême de Jean ne donnoit ni le Saint-Esprit, ni la grâce, ni par elle le feu céleste de la charité qui consume tous les péchés ; et cet effet étoit réservé au baptême de Jésus-Christ.

Quand saint Jean oppose l'eau de son baptême au feu de celui de Jésus-Christ, et quand Jésus-Christ explique lui-même que ce baptême de feu et du Saint-Esprit est celui dont les disciples furent inondés au jour de la Pentecôte, on entend bien qu'il ne faut pas croire que le baptême de Jésus-Christ ne soit pas comme celui de Jean un baptême ; mais c'est que celui de Jean ne contenoit qu'une eau simple, au lieu que l'eau que donnoit Jésus étoit pleine du Saint-Esprit et d'un feu céleste, c'est-à-dire de ce même feu du Saint-Esprit dont le déluge s'épancha sur toute l'Eglise dans le cénacle. C'est ce feu qui anime encore aujourd'hui l'eau du baptême, et qui fait dire au Sauveur, « qu'on n'a point de part à son » royaume, si l'on ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit ² » ; c'est-à-dire, dans le langage mystique, si l'on ne renaît de l'eau et du feu.

Voici donc la consolation des chrétiens. L'eau du baptême de Jésus-Christ n'est pas une eau vide et stérile : le Saint-Esprit l'anime et la rend féconde ; en lavant le corps elle enflamme le cœur : si vous ne sortez du baptême plein du feu céleste de l'amour de Dieu, ce n'est pas le baptême de Jésus-Christ que vous avez reçu. La pénitence chrétienne, qui n'est autre chose qu'un second baptême, doit être animée du même feu. « Celui à qui on remet davantage, doit » aussi », dit le Sauveur ³, « aimer davantage ». Quand vous n'avez que les larmes que la terreur fait répandre, ce n'est encore que l'eau et le baptême de Jean. Quand vous com-

¹ Act. XIX. 4. — ² Joan. III. 5. — ³ Luc. VII. 47.

mencez à aimer Dieu « comme l'auteur et la source de toute » justice ¹ », Jésus commence à vous baptiser intérieurement de son feu , et son sacrement achèvera l'ouvrage.

VI^e ÉLÉV. Quelle est la perfection de la pénitence.

« Les chemins tortus seront redressés, et les raboteux » seront aplanis ² : ce sont les paroles d'Isaïe rapportées par saint Luc. C'est-à-dire, qu'il faut que le cœur souffre la violence si la pénitence est sincère; car on n'est pas sans violence sous la bêche et sous le hoyau : il faut que le bois qu'on veut aplanir gémissse longtemps sous le rabot : on ne réduit pas sans travail les passions qu'on veut abattre, les habitudes qu'on veut corriger : il vous faut, pour vous redresser, non-seulement une main ferme, mais encore rude d'abord : à mesure qu'elle avancera son ouvrage, son effort deviendra plus doux; et à la fin, tout étant aplani, le rabot coulera comme de lui-même, et n'aura plus qu'à ôter de légères inégalités, que vous-même vous serez ravi de voir disparaître, afin de demeurer tout uni sous la main de Dieu, et occuper la place qu'il vous donne dans son édifice. Les grands combats sont au commencement; la douce inspiration de la charité vous aplanira toutes choses, et c'est alors, comme dit saint Luc ³, que « vous » verrez le salut donné de Dieu ».

Avant que ce salut parût au monde, Isaïe avoit prédit que la pénitence devoit paroître dans toute sa vérité, dans toute sa régularité, dans toute sa force. Avoit-elle jamais mieux paru que dans la prédication de saint Jean Baptiste ! et la sévérité de la vie s'étoit-elle jamais mieux unie avec celle de la doctrine ? paroissez donc, il est temps, divin Sauveur : la voie vous est préparée par la prédication de la pénitence.

VII^e ÉLÉV. Seconde préparation des voies du Seigneur, en montrant au monde Jésus-Christ.

Souvenons-nous que la préparation des voies du Seigneur a été mise en deux choses : dans la prédication de la pénitence,

¹ Conc. Triden. sess. VI. de Justif. cap. 6. — ² Is. XL. 4. Luc. III. 5.
— ³ Luc. III. 6.

et dans la désignation de la personne de Jésus-Christ. Nous avons vu la première, passons à la seconde.

Saint Jean annonce aux Juifs plusieurs choses de Jésus-Christ : la première, qu'il alloit venir ; la seconde, qu'il étoit déjà au milieu d'eux sans être connu ; la troisième, qui il étoit, et quelle étoit sa puissance.

Pour expliquer ce troisième point, il falloit que Jean commençât à se dépriser lui-même : « Je ne suis pas », disoit-il ¹, « celui que vous croyez : il en vient un après moi, qui est » plus puissant que moi, et dont je ne suis pas digne de porter ni de délier les souliers ».

Ce n'étoit pas assez de parler ainsi en général ; il explique en quoi consistoit cette prééminence de Jésus-Christ. Il la fait consister premièrement dans son éternelle préexistence : « celui », dit-il ², « qui est venu après moi, a été mis devant » moi, a été fait mon supérieur » : parce qu'il étoit devant moi de toute éternité. Il étoit, et ce qu'il étoit avant Jean de toute éternité, a été cause de l'avantage qu'il devoit avoir sur lui dans le temps, et de ce qu'il a été fait son supérieur. La prééminence de Jésus-Christ consiste en second lieu dans sa plénitude : « Il est plein de grâce et de vérité ³ » ; car tout est en lui, et il est la source de la grâce : ainsi elle regorge de sa plénitude, la grâce se multiplie en nous sans mesure : « Nous » avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce ⁴ » une grâce en attire une autre : la grâce de la Prière attire celle de l'action, la grâce de la patience attire celle de la consolation ; la grâce qui nous rend fidèles dans les moments, attire celle de la persévérance, la grâce de cette vie attire celle de l'autre. « Moïse a donné la loi ⁵ » qui étoit stérile et ne consistoit qu'en figures ; propre à nous déclarer pécheurs, et non pas à nous justifier ; propre à nous montrer le chemin, mais non pas à nous y conduire, ni à nous y faire entrer : « par Jésus-Christ est venue la grâce » qui nous fait agir ; « et la vérité », au lieu des ombres. Enfin le dernier trait de prééminence en Jésus-Christ, c'est qu'il est « le Fils et le Fils

¹ Act. XIII. 25. Matth. III. 11. Marc. I. 7. Luc. III. 16. Joan. I. 27. —

² Joan. I. 15. 24. — ³ Ib. 14. — ⁴ Ib. 16. — ⁵ Ib. 17.

» unique , et le Fils toujours dans le sein de son père¹ ». Ce qui fait que la connoissance de Dieu se va augmenter , puisque c'est celui qui est dans son sein , qui nous en révélera le secret : « Jamais personne n'a vu Dieu , mais son Fils unique » va nous « découvrir le secret du sein paternel » : en sorte qu'en « le » voyant », nous « verrons son Père² ». Faut-il donc s'étonner si Jean ne se reconnoît pas digne de lui délier ses souliers ? Si Jésus-Christ n'étoit qu'une créature , Jean en en auroit-il parlé ainsi ? Qui a jamais parlé ainsi , ou d'Elie un si grand prophète , ou de Salomon , ou de David , de si grands rois , ou de Moïse lui-même ? Aussi n'étoient-ils tous « que des serviteurs , mais » Jésus-Christ est le Fils unique³ ». S'il est éternellement dans le sein du Père , il ne peut pas être d'une nature inférieure ou dégénérante : autrement il aviliroit , pour ainsi parler , le sein où il demeura. Abaissons-nous donc à ses pieds , c'est le seul moyen de nous élever. Jean s'abaisse jusqu'à se juger indigne de déchausser son souverain , et Jésus , pour le relever , viendra bientôt recevoir de lui le baptême : et cette main qui se juge indigne de toucher les pieds de Jésus , « est élevée », dit , saint Chrysostôme⁴ , « au haut de sa tête , pour verser dessus » l'eau baptismale ».

VIII^e ÉLÉV. Première manière de manifester Jésus-Christ , avant que de l'avoir vu.

Dieu avoit déterminé à saint Jean Baptiste deux temps où il devoit faire connoître le Sauveur dont le premier étoit avant que de l'avoir vu. Quelle merveille ! Un artisan encore dans la boutique , et gagnant sa vie , est le sujet des prédications d'un prophète , plus que prophète , et si révérend , qu'on le prenoit pour le Christ. C'étoit de cet homme dans la boutique que saint Jean disoit : « Il y a un homme au milieu de vous que » vous ne connoissez pas , et dont je ne suis pas digne de tou- » cher les pieds⁵ ». Il est plus grand que Moïse , il donne la grâce quand Moïse ne donne que la loi , il est devant tous les siècles , le Fils unique de Dieu , et dans le sein de son Père : nous n'avons de grâce que par lui , cependant vous ne le con-

¹ Joan. 1. 18. — ² Ib. xiv. 9. — ³ Heb. iii. 5. 6. — ⁴ Chrys. Hom. ix. allas. Hom. in. in. Matth. n. 5. — ⁵ Joan. 1. 26. 27.

noissez pas, quoiqu'il soit au milieu de vous. Dans quelle attente de si hauts discours devoient-ils tenir le monde, et quelle préparation des voies du Seigneur ! On s'accoutumoit à entendre nommer le Fils unique de Dieu qui venoit en annoncer les secrets ; mais quoi ! c'étoit de ce charpentier qu'on parloit ainsi ! Qu'est-ce , après cela , que la gloire humaine ? Qu'est-ce , devant Dieu , que la différence des conditions ? Jean ne l'avoit jamais vu , et ne le connoît peut-être que par l'impression qu'il en avoit ressenti au sein de sa mère ; elle se continuoît , et il éprouvoit que le Fils de Dieu étoit au monde par les effets qu'il faisoit sur lui. Aussi confessoit-il que « nous recevons tous de sa plénitude ¹ », et il sentoit que c'étoit de là que lui venoit à lui-même cette abondance de grâce. Mais il se prépare de plus grands mystères : Jésus va paroître au monde , et le premier qu'il va visiter , c'est Jean Baptiste ; et si ce saint précurseur l'a si bien fait connoître avant que de l'avoir vu , quelles merveilles nous paroîtront quand ils seront en présence ?

XXII^e SEMAINE.

LE BAPTÊME DE JÉSUS.

1^{re} ÉLÉV. Premier abord de Jésus-Christ et de saint Jean.

Pendant que saint Jean Baptiste faisoit retentir les rives du Jourdain , et toute la contrée d'alentour , de la prédication de la pénitence , et qu'on accouroit de tous côtés à son baptême , où il en faisoit attendre un autre plus efficace de la part du Sauveur qu'il annonçoit , le Sauveur « vint lui-même » de Galilée pour être baptisé de la main de Jean ² ».

Ce fut donc alors qu'arriva ce que Jean raconte ailleurs aux Juifs : « Je ne le connoissois pas ³ ». Il parle manifestement du temps qui avoit précédé le baptême de Jésus-Christ : car il l'avoit trop connu dans son baptême , et par des marques trop éclatantes , pour en perdre jamais l'idée. Mais ce fut lorsqu'il l'aborda la première fois , que saint Jean Baptiste pouvoit dire : « Je ne le connoissois pas , mais je suis venu

¹ Joan. 1. 16. — ² Matth. III. 13. — ³ Jean 1. 31. — ⁴ Ib.

donnant le baptême d'eau, afin qu'il fût manifesté en Israël¹. Car outre qu'en baptisant le peuple, Jean annonçoit, comme on a vu, un meilleur baptême, il devoit encore arriver que Jésus-Christ, en se présentant au baptême avec les autres, seroit distingué par la manifestation que nous allons voir. « Cefut » donc « alors que Jean rendit ce témoignage : J'ai vu » le Saint-Esprit descendant du ciel comme une colombe, et » demeurant sur lui ; et je ne le connoissois pas : mais celui » qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui » vous verrez descendre le Saint Esprit et demeurer sur lui, » c'est celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et je l'ai vu : et » je lui rends ce témoignage, que c'est le Fils de Dieu² ».

Ainsi le Saint-Esprit descendu du ciel, et se reposant sur Jésus-Christ, devoit être la marque pour le reconnoître. Cette marque fut donnée à tout le peuple au baptême de Jésus-Christ, mais saint Jean, qui étoit l'ami de l'époux, la vit avant tous les autres, et reconnoissant Jésus-Christ dont il se trouvoit indigne de toucher les pieds, « il ne vouloit pas le baptiser³ ».

Un des caractères de saint Jean, c'est l'humilité, qui paroît dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles ; mais Jésus le devoit surpasser en cette vertu comme en tout le reste : et on ne peut voir sans étonnement que sa première sortie soit pour se faire baptiser par son serviteur. Et nous rougissons de la pénitence, pendant que Jésus, l'innocence même se va initier à ce mystère, et ne sort de l'obscurité de son travail mécanique que pour se mettre par le baptême, ne craignons point de le dire, au rang des pécheurs.

II^e ÉLÉV. Jésus-Christ commande à saint Jean de le baptiser.

Jésus-Christ venant au baptême avec tout le reste du peuple, « Jean l'en empêchoit, lui disant : C'est vous qui » me devez baptiser, et vous venez à moi⁴ » ! Ce qu'on ressent à cette parole d'humilité et d'étonnement est inexplicable. Répétons-la avec componction : « Et vous venez » moi ! » et vous venez me soumettre cette tête sur laquelle je

¹ Joan. I. 31. — ² Joan. I. 32. 33. 34. — ³ Matth. III. 14. — ⁴ Ib. 13. 14.

vois le Saint-Esprit reposé ! Non ; non , donnez-moi vos pieds , dont encore je ne suis pas digne ; et puisque c'est au baptême de votre sang que je dois tout , laissez-moi vous reconnoître. Mais Jésus lui dit : « Laissez-moi faire maintenant ; car il faut qu'en cette sorte nous accomplissions toute justice ¹ ». L'ordre du ciel le demande , et la bienséance le veut : *Decet* , « il est à propos » , il est bienséant.

C'étoit donc l'ordre d'en haut , que Jésus , la victime du péché , et qui devoit l'ôter en le portant , se mit volontairement au rang des pécheurs : c'est là cette justice qu'il lui falloit accomplir. Et comme Jean en cela lui devoit obéissance , le Fils de Dieu la devoit aux ordres de son Père. « Alors Jean ne lui résista plus ² » ; et ainsi toute la justice fut accomplie dans une entière soumission aux ordres de Dieu.

Accomplissons aussi toute justice : ne laissons rien échapper des ordres de Dieu : allons à la suite de Jésus nous dévouer à la pénitence : souvenons-nous de notre baptême qui nous y a consacrés , et puisqu'en effaçant le péché il n'en éteint pas les desirs , préparons-nous à un combat éternel ; entrons en lice avec le démon , et ne craignons rien puisque Jésus-Christ est à notre tête.

III^e ÉLÉV. Jésus-Christ est plongé dans le Jourdain.

Jésus-Christ est donc caché dans les eaux , et sa tête y est plongée sous la main de Jean. Il porte l'état du pécheur : il ne paroît plus ; le pécheur doit être noyé ; et c'est pour lui qu'étoient faites les eaux du déluge. Mais si les eaux montrent la justice divine par cette vertu ravageante et abîmante , elles ont une autre vertu ; et c'est celle de purifier et de laver. Le déluge lava le monde , et les eaux purifièrent et sauvèrent les restes du genre humain. Jésus-Christ plongé dans les eaux leur inspire une nouvelle vertu qui est celle de laver les âmes. L'eau du baptême est un sépulcre , « où nous sommes jetés » tout vivants « avec » Jésus-Christ , « mais pour y ressusciter avec lui ³ ». Entrons ; subissons la mort que notre

¹ Matth. III. 13. 14. 15. — ² Ib. 16. — ³ Rom. VI. 2. 3. 4 ; Coloss. II. 12.

péché mérite ; mais n'y demeurons pas, puisque Jésus-Christ l'a expié en se baptisant pour nous ; sortons de ce mystique tombeau, et ressuscitons avec le Sauveur pour ne mourir plus.

N'oublions jamais notre baptême, où ensevelis dans les eaux, nous devons périr ; mais au contraire nous en sortons purs comme du sein d'une nouvelle mère. Toutes les fois que nous retombons dans le péché, nous nous noyons, nous nous abîmons : toutes les fois que par le recours à la pénitence nous ressuscitons notre baptême, nous commençons de nouveau à ne pécher plus. Où retournez-vous, malheureux ? Ne vous lavez-vous que pour vous souiller davantage ? la miséricorde d'un Dieu qui pardonne vous sera-t-elle un scandale, et perdrez-vous la crainte d'offenser Dieu à cause qu'il est bon ! Quoique la pénitence soit laborieuse, et qu'on ne revienne pas à la sainteté perdue avec la même facilité qu'on l'a reçue la première fois, néanmoins les rigueurs mêmes de la pénitence sont pleines de douceur. Ces rigueurs tiennent encore plus de la précaution que de la punition. Faites donc pénitence de bonne foi, et songez qu'en vous soumettant aux clefs de l'Eglise, vous vous soumettez en même temps à toutes les précautions qu'on vous prescrira pour votre salut.

IV^e ÉLÉV. Manifestation de Jésus-Christ.

Vraiment il est véritable que « celui qui s'humilie sera » exalté¹ ». Jean s'humilie, et un Dieu l'exalte en le faisant, pour ainsi dire, son consécrateur pour se dévouer sous sa main à la pénitence. Mais Jésus s'humilie beaucoup davantage, puisqu'il se met aux pieds de Jean plus que Jean ne vouloit être au dessous des siens, et qu'il le choisit pour le baptiser. Il est donc temps, ô Père éternel, que vous glorifiez votre Fils ? Et voilà « que » Jésus « s'élevant de l'eau, où » il s'étoit enseveli, « le ciel s'ouvre : le Saint-Esprit », qui n'avoit encore été vu que de Jean Baptiste, « descend publiquement sur le Sauveur, sous la figure d'une colombe, » et se repose sur lui² ». En même temps une voix part d'en haut comme un tonnerre, et on entendit ces mots hau-

¹ Matth. xxiii. 12. — ² Ib. 16. 17.

tement et distinctement : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé » en qui je me plais ». C'est par là qu'étoit désigné le Fils unique : « C'est mon serviteur », disoit Isaïe¹, « c'est celui que j'ai choisi, et en qui mon âme se plaît ». Mais ce serviteur est en même temps le Fils unique, à qui il est dit : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui » ; et encore : « Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore² ». Mais ce qui étoit séparé dans la prophétie, se réunit aujourd'hui dans la déclaration du Père céleste : « Celui-ci » est mon Fils bien-aimé en qui je me plais³ ». Je m'y plais uniquement, comme dans celui qui est mon unique ; je me plais dans ses membres qu'il a choisis, parce que je me plais en lui : et je n'aime plus rien sur la terre que dans cet unique objet de ma complaisance.

Il nous vaut mieux d'être aimés de cette sorte que si nous l'étions en nous-mêmes, puisque, quelque vertueux que nous puissions être, nos mérites bornés ne nous attireroient jamais du côté de Dieu qu'un amour fini : mais Dieu nous regardant en Jésus-Christ, l'amour qu'il a pour son Fils s'étend sur nous ainsi que le Fils le dit lui-même. « Mon Père, je suis » en eux, et vous en moi ;.... afin que l'amour que vous avez » pour moi soit en eux ainsi que je suis en eux moi-même⁴ ».

V^e ÉLÉV. La manifestation de la Trinité, et la consécration de notre baptême.

Le Père céleste a paru sur la montagne où Jésus-Christ s'est transfiguré ; mais le Saint-Esprit ne s'y montra pas : le Saint-Esprit a paru dans celle où il descendit en forme de langue ; mais on n'y vit pas le Père : partout ailleurs le Fils paroît, mais seul : au baptême de Jésus-Christ qui donne naissance au nôtre, où la Trinité devoit être invoquée, le Père paroît dans la voix, le Fils en sa chair, le Saint-Esprit comme une colombe. Les eaux sont sanctifiées par cette présence : en la personne de Jésus-Christ toute l'Eglise est baptisée, et le nouvel Adam consacré dans ses trois puissances où consiste l'image de Dieu, ou, si l'on veut, dans ses trois

¹ Is. XLII. 1. — ² Ps. II. 7. CIX. 3. — ³ Matth. III. 17. — ⁴ Joan. XVII. 23. 26.

actes principaux , la mémoire , l'intelligence et l'amour. La mémoire ou le souvenir est comme le trésor , la source et le réservoir des pensées ; l'intelligence est la pensée intellectuelle elle-même ; l'amour est l'union de notre âme avec la vérité qui est son objet. La vérité, c'est Dieu même. Disons avec le prophète : « Je me suis souvenu de Dieu , et j'en ai été » dans la joie¹ ». Ne nous contentons pas de nous souvenir de ce que Dieu nous a déjà mis dans l'esprit ; si par la foi il nous fait venir à l'intelligence qui en est le fruit et qu'il daigne ouvrir nos yeux spirituels pour pénétrer ses mystères, suivons cette impression , et épanchons-nous en amour et actions de grâces. « J'entrerai dans le sanctuaire du Seigneur » ; dans mon intérieur qui est son temple : « O Dieu ! je me souviendrai de votre seule justice² ». Recevez toutes les pensées qui seront le fruit de ce souvenir. Que votre justice et votre vérité reluisent partout. Que j'aime votre justice, et que je vous serve avec un chaste amour ; c'est-à-dire, non par la crainte de la peine, mais par l'amour de votre justice. Père, je vous consacre tout mon souvenir ; Fils, je vous consacre toute ma pensée ; Esprit saint, tout mon amour se repose en vous : donnez-moi le feu de la charité, et que ce soit là le feu dans lequel je serai baptisé par la grâce de Jésus-Christ.

VI^e ÉLÉV. La généalogie de Jésus-Christ, par saint Luc.

Il y en a qui prétendent qu'à l'âge d'environ trente ans, avant que de commencer le ministère public d'enseigner le peuple, on étoit obligé de donner sa généalogie, et de la consigner dans le temple, et que c'est ce qui a donné lieu à saint Luc marquant l'âge de notre Seigneur, de rapporter en même temps sa généalogie à l'endroit de son baptême, par où il se disposoit à commencer son ministère. Quoi qu'il en soit, il faut toujours se souvenir qu'il n'étoit fils de Joseph qu'en apparence, *ut putabatur*, comme le remarque saint Luc³, et que de tous les côtés, en quelque sorte qu'on prit sa généalogie, ou selon la nature, ou selon la loi, il étoit toujours fils de David. Que s'il est vrai qu'il fallût ainsi rapporter

¹ Ps. LXXV. 3. — ² Ib. LXX. 16. — ³ Luc. III. 25.

sa race pour être admis au ministère d'enseigner, que ce soit un témoignage pour les Juifs, mais non pas une loi pour les chrétiens qui ne comptent point d'autre race, ni d'autre naissance que celle du baptême, où ils sont tout d'un coup enfants de Dieu. Jésus-Christ a montré sa race pour lui et pour nous; il falloit qu'il vint de David, d'Abraham et du peuple saint; mais nous, qui sommes sortis de la gentilité, nous héritons des promesses, comme l'apôtre nous enseigne ¹, et sommes enfants d'Abraham et de David par Jésus-Christ à qui nous nous sommes incorporés par la foi.

XXIII^e SEMAINE.

LE JEUNE ET LA TENTATION DE JÉSUS-CHRIST.

I^{re} ÉLÉV. Jésus poussé au désert en sortant du baptême.

« Jésus plein du Saint-Esprit » qui s'étoit reposé sur lui sous la figure sensible d'une colombe, « quitta le Jourdain, et fut » poussé par l'esprit dans le désert². C'est-à-dire, que, tout en sortant du baptême, plein de l'esprit de gémissment, il alla, colombe innocente, commencer son jeûne et pleurer nos péchés dans la solitude. Selon saint Matthieu, « il y fut » conduit par l'esprit³ »; selon saint Marc, il « y fut jeté, em- » porté, chassé⁴ »; selon saint Luc, « il y fut poussé ». Quoi qu'il en soit, nous voyons que par le baptême nous sommes séparés du monde, et consacrés au jeûne ou à l'abstinence, et à combattre la tentation. Car c'est ce qui arriva au Sauveur du monde aussitôt après son baptême.

La vie chrétienne est une retraite : « Nous ne sommes plus » du monde, comme » Jésus-Christ « n'est pas du monde⁵ ». » Qu'est-ce que le monde ? si ce n'est, comme dit saint Jean, » Concupiscence de la chair⁶, sensualité, corruption dans ses desirs et dans ses œuvres ; ou « concupiscence des yeux », curiosité, avarice, illusion, fascination, erreur, et folie dans l'affectation de la science ; et enfin, « orgueil » et ambition. Aces mots dont le monde est plein, et qui en font comme la

¹ Rom. xii. 5; Gal. iii. 26. 27. 28. 29. — ² Luc. iv. 1. — ³ Matth. iv. 1. — ⁴ Marc. i. 12. — ⁵ Jean. xviii. 14. — ⁶ I. Jean. ii. 16.

substance , il faut opposer la retraite , et nous faire comme un désert par un saint détachement de notre cœur.

La vie chrétienne est un combat ; le démon à qui une âme échappe , « prend sept esprits plus mauvais que lui ¹ » , pour nous tenter avec de nouveaux efforts ; et il ne faut jamais cesser de le combattre.

Dans ce combat , saint Paul nous apprend « une » éternelle « abstinence » ; c'est-à-dire qu'il faut nous sevrer du plaisir dessens , et n'y jamais attacher son cœur. « Car celui qui » entre en lice dans le combat de la lutte, s'abstient de tout ; » il le fait pour une couronne qui se fane et se flétrit en un » instant ; mais celle que nous voulons emporter est éternelle ² » .

C'est pour préparer et expier les défauts de notre retraite, de nos combats contre les tentations, de notre abstinence , que Jésus-Christ est poussé dans le désert : son jeûne de quarante jours figure celui de toute la vie , que nous devons pratiquer en nous abstenant des mauvaises œuvres, et contenant nos desirs dans les bornes de la loi de Dieu. Ce doit être là le premier effet du jeûne de Jésus-Christ. S'il nous appelle plus haut, et qu'il nous attire, non pas simplement au renoncement par le cœur, mais encore à un délaissement effectif du monde, heureux d'aller jeûner avec Jésus-Christ , faisons notre félicité de son désert.

II^e ÉLÉV. La quarantaine de Jésus-Christ, selon saint Marc.

L'évangéliste saint Marc , le plus divin de tous les abrégiateurs abrège en ces termes l'évangile de saint Matthieu : « Il » fut dans le désert quarante jours et quarante nuits ; et il » étoit tenté du diable : et il étoit avec les bêtes ; et les anges » le servoient ³ ». Où l'on voit en même temps comme dans un tableau, Jésus-Christ seul dans le désert , où le diable est son tentateur, les bêtes sa compagnie, et les anges ses ministres.

Pourquoi Jésus avec les bêtes , et quelles compagnes lui donne-t-on dans le désert ? Fuyez les hommes, disoit cette voix à un ancien solitaire. Les bêtes sont demeurées dans

¹ Marc. XII. 45. — ² I Cor. IX. 24. 25. — ³ Matth. I. 13.

leur état naturel , et pour ainsi parler , dans leur innocence : mais parmi les hommes tout s'est perversi par le péché. « Toute chair a corrompu ses voies ¹ ». On ne trouve parmi ses hommes que dissimulation , infidélité , amitié intéressée , commerce de flatteries pour s'amuser les uns les autres , mensonges , secrètes envies avec l'ostentation d'une trompeuse bienveillance , inconstance , injustice et corruption. Fuyons du moins en esprit ; les bêtes nous seront meilleures que la conversation des hommes du monde.

Nous serons exposés à la tentation avec Jésus-Christ notre modèle ; mais comme lui nous aurons aussi les anges pour ministres. A la lettre ils viennent servir le Sauveur dans le besoin où il voulut être après un si long jeûne ; mais en même temps nous devons nous souvenir qu'ils sont « esprits administrateurs pour ceux qui sont appelés au salut ² » ; et qu'en l'honneur du Sauveur ils se rendent les ministres de ceux qui jeûnent avec lui dans le désert , qui aiment la prière et la retraite , et qui vivent dans l'abstinence de ce qui contente la nature , n'y donnant jamais leur cœur.

III^e ÉLÉV. Les trois tentations, et le moyen de les vaincre.

« Après qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits , » il eut faim ³ » : car il avoit bien voulu se soumettre à cette nécessité. Etant donc pressé de la faim selon la foiblesse de la chair qu'il avoit prise , le diable profita de cette occasion pour le tenter : « Si vous êtes le Fils de Dieu , ordonnez que ces » pierres se changent en pain » ; ou comme l'exprime saint Luc : « Dites à cette pierre qu'elle se change en pain ⁴ ». Etrange tentation , de vouloir persuader au Sauveur qu'il se montrât le Fils de Dieu et fit preuve de sa puissance , pour satisfaire aux goûts et aux besoins de la chair ! Entendons que c'est là aussi le premier appas du monde : il nous attaque par les sens , il étudie les dispositions de nos corps , et nous fait tomber dans ce piège. Telle est donc la première tentation , qui est celle de la sensualité.

La seconde tentation , ainsi qu'elle est rapportée par saint

¹ Gen. vi. 22. — ² Heb. 1. 14. — ³ Matth. iv. 2. 3. — ⁴ Luc. iv. 3.

Matthieu, est d'enlever Jésus-Christ dans la cité sainte, et le mettre sur le haut du temple, en lui disant : « Si vous êtes le » Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Que les anges » ont reçu un ordre de Dieu pour vous garder dans toutes » vos voies : ils vous porteront dans leurs mains, de peur » que vos pieds ne se heurtent contre une pierre ¹ ». Nous éprouvons cette tentation, lorsque, séduits par nos sens, sans craindre notre faiblesse, nous nous jetons comme dans un précipice, dans l'occasion du péché, sous l'espérance téméraire d'un secours extraordinaire et miraculeux. C'est ce qui arrive à tous les pécheurs, lorsqu'ils méprisent les précautions qui font éviter les périls où l'on a souvent succombé : ce qui est tenter Dieu de la manière la plus insolente.

La troisième tentation vient directement flatter l'orgueil. Le démon nous élève sur une montagne, d'où il nous découvre tous les empires du monde qu'il promet de nous donner si nous l'adorons ². Voilà comme il flatte la sensualité, la témérité et l'ambition ; et voyez comme il sait prendre son temps : il attaque par le manger celui qui est comme épuisé par un si long jeûne ; il porte à une téméraire confiance en Dieu celui qui vient de le contenter par le sacrifice d'un jeûne si agréable : et dans une preuve de vertu si étonnante, il tente, par l'ambition de commander à tout le monde, celui qui, se commandant si hautement à lui-même, mérite de voir le monde entier à ses pieds et gouverné par ses ordres.

Telles sont « les profondeurs de Satan ³ ». Que « j'ai peur » dit le saint apôtre ⁴, « qu'il ne » nous « déçoive par ses finesses, ainsi qu'il a séduit Ève » ! Et encore ⁵ : « Ne nous » laissons point tromper par Satan, car nous n'ignorons point » ses pensées, ses adresses, ses artifices » ; comme il sait prendre le temps et se prévaloir de notre faiblesse.

Nous n'avons à lui opposer que la parole de Dieu. A chaque tentation Jésus-Christ oppose autant de sentences de l'Écriture. Lisons-la nuit et jour, passons notre vie à méditer la loi de Dieu, c'est le moyen d'opposer sa parole à notre ennemi et de le renvoyer confus.

¹ Matth. iv. 5. 6. — ² Ib. 8. — ³ Apoc. II. 24. — ⁴ II. Cor. xi. 3. — ⁵ Cor. II. 11.

IV. ÉLÉV. Quel remède il faut opposer à chaque tentation.

On oppose à la tentation des remèdes ou particuliers ou généraux.

Les remèdes généraux sont le jeûne, la prière, la lecture, la retraite, où est renfermé le soin d'éviter les occasions : à quoi on peut ajouter l'occupation et le travail.

Pour bien comprendre les remèdes particuliers, allons à l'école du Fils de Dieu, et voyons ce qu'il pratique.

A la tentation de la sensualité, et en particulier à celle de la faim, il oppose, qu'on ne vit pas seulement du pain ; que Dieu a envoyé la manne à son peuple pour le soutenir dans le désert : qu'il n'y a donc qu'à s'abandonner à sa providence paternelle ; qu'il nourrit tous les animaux jusqu'aux corbeaux, jusqu'aux serpents, et jusqu'à un ver de terre, sans qu'ils sèment, ni qu'ils labourent ; qu'il ne faut point désirer le plaisir des sens ; que sa parole, que sa vérité est le véritable soutien et le nourrissant plaisir des âmes. Et tout cela est compris dans cette parole de l'Ecriture citée à cette occasion par le Sauveur : « L'homme ne vit pas seulement de pain, » mais encore de toute parole », ou de toute chose « qui sort » de la bouche de Dieu¹ ».

A la seconde tentation, Jésus-Christ oppose ces mots : « Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu² ». Celui qui entreprend des choses trop hautes, que Dieu n'a point ordonné, ni ne lui conseille, sous prétexte qu'il fera en sa faveur quelque chose d'extraordinaire qu'il n'a point promis, tente le Seigneur son Dieu. Il tente encore le Seigneur Dieu, lorsqu'il veut entendre par un effort de son esprit ses inaccessibles mystères, sans songer que « celui qui entreprend de sonder la majesté sera opprimé par sa » gloire³ ». Ceux-là donc tentent le Seigneur leur Dieu, et n'écoutent pas ce précepte : « Ne cherchez point des choses » plus hautes que vous⁴ ». Celui aussi qui entreprend de grands ouvrages dans l'ordre de Dieu, mais le fait sans y employer des forces et une diligence proportionnée, tente Dieu

¹ Matth. IV. 4. — ² Ib. 7. Deut. III. 16. — ³ Prov. XXV. 27. — ⁴ Eccl. III. 22.

manifestement et attend de lui un secours qu'il n'a point promis. Il en est de même de celui qui se jette volontairement dans le péril qu'il peut éviter, car s'il le peut, il le doit, et non par une téméraire confiance hasarder volontairement son salut. Celui qui dit par le sentiment d'un faux repos, je m'abandonne à la volonté de Dieu, et je n'ai qu'à le laisser faire, au lieu d'agir avec Dieu et de faire de pieux efforts, flatte la mollesse, entretient la nonchalance, et tente le Seigneur son Dieu, qui veut que nous soyons coopérateurs de sa sagesse et de sa puissance. Dites donc, en faisant ce que vous pouvez de votre côté, comme il l'ordonne : *Je me repose sur Dieu ; je le laisse faire : car alors on ne songe qu'à se tirer du trouble, de l'agitation, de l'inquiétude : autrement vous tentez Dieu, et vous vous jetez à terre du haut du pinacle, dans l'espérance de trouver entre deux les mains des anges.*

Pourquoi opposer à la tentation de l'ambition ces paroles : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et le serviras seul ¹ ». Les hommes ambitieux s'adorent eux-mêmes : ils se croient les seuls dignes de commander aux hommes, et de remplir les grandes places ; ils ont une merveilleuse complaisance pour les conseils qu'ils ont imaginés pour y parvenir : ils se mettent au dessus de tous les hommes, dont ils croient faire des instruments de leur vanité ; tous ceux-là s'adorent eux-mêmes, et veulent que les autres les adorent. Ceux qui s'imaginent avoir ce que le monde appelle esprit supérieur, qui, ravis de la prétendue supériorité de leur génie à manier les hommes et les affaires, croient s'élever au dessus de tout le genre humain, s'adorent eux-mêmes, et se croyant les artisans de leur grandeur, les fabricateurs de leur fortune, les auteurs de leurs beaux talents, de leur habileté, de leur éloquence, ils disent : « Notre langue est de nous » : et nous nous sommes faits nous-mêmes : « qui est au dessus de nous ² » ?

En s'adorant eux-mêmes, et en adorant leur propre orgueil, ils adorent en quelque sorte le diable qui l'a inspiré. Car le propre de ce superbe esprit, est d'avoir voulu s'égal

¹ Matth. iv. 10. Deut. vi. 13. ix. 20. — ² Ps. xi. 5.

à Dieu, et s'adorer lui-même; et il règne sur ceux qu'il attire dans ses sentiments et dans ses révoltes.

Pourquoi Jésus-Christ ne dit-il rien à la vanterie du démon, qui se glorifie « d'avoir tous les empires en sa puissance, et de les distribuer à qui il lui plaît, avec toute la » gloire qui y est attachée ¹ »? Il est vrai qu'en un certain sens il est le maître de l'univers par le péché qu'il y a introduit, par le règne de l'idolâtrie qui étoit comme universel. Il est vrai encore qu'en remuant les passions et l'ambition des hommes, il donne des fondements à la plupart des conquêtes et des empires qui en ont été l'ouvrage; il n'est pas vrai toutefois qu'il donne des empires, parce que ces violentes passions des hommes n'ont que l'effet que Dieu veut, et que c'est lui qui donne la victoire. Mais Jésus-Christ le laisse se repaître de sa fausse gloire, et, content d'apprendre aux hommes à adorer Dieu, il leur apprend à la fois que par là ils renverseront le superbe empire du démon déjà prêt à tomber à terre.

V^e ÉLÉV. De la puissance du démon sur le genre humain.

Quand Dieu créa les purs esprits, autant qu'il leur donna de part à son intelligence, autant leur en donna-t-il à son pouvoir : et en les soumettant à sa volonté, il voulut pour l'ordre du monde, que les natures corporelles et inférieures fussent soumises à la leur, selon les bornes qu'il avoit prescrites. Ainsi le monde sensible fut assujetti à sa manière au monde spirituel et intellectuel : et Dieu fit ce pacte avec la nature corporelle, qu'elle seroit mue à la volonté des anges, autant que la volonté des anges, en cela conforme à celle de Dieu, la détermineroit à certains effets.

Concevons donc que Dieu, moteur souverain de toute la nature corporelle, ou la meut, ou la contient dans une certaine étendue, à la volonté de ses anges. Parmi les esprits bienheureux il y en a qui sont appelés des vertus, dont il est écrit : « Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur; bénissez » le Seigneur », vous (qu'il appelle) « ses vertus ou ses puis-

¹ Luc. IV. 6.

sances¹ ». Et encore : « Anges du Seigneur, louez le Seigneur ; Vertus du Seigneur, louez le Seigneur² ». C'est peut-être de ces vertus ou de ces puissances qu'il est écrit : « Dieu sous qui se courbent ceux qui portent le monde³ ». Et quoi qu'il en soit, nous voyons dans toutes ces paroles une espèce de présidence de la nature spirituelle sur la corporelle.

Combien la force des anges prévaut à celle des hommes et des animaux, et quelle domination elle est capable d'exercer sur eux sous l'ordre de Dieu : il l'a lui-même déclaré par le carnage effroyable que fit un seul ange dans toute l'Egypte, dont il fit mourir tous les premiers-nés, autant parmi les animaux que parmi les hommes⁴; et encore par celui se fit si promptement dans l'armée de Sennachérib qui assiégeoit Jérusalem⁵.

On pourroit pourtant demander si Dieu conserve le même pouvoir aux anges déserteurs et condamnés; mais saint Paul a décidé la question, lorsque, pour exciter les fidèles à résister vigoureusement à la tentation, il les avertit que « nous » n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre des « princes et des puissances », qu'il appelle encore à cause de leur origine, « des vertus des cieux⁶ », après même qu'ils en ont été précipités, pour nous montrer qu'ils conservent encore dans leur supplice la puissance comme le nom qu'ils avoient par leur nature. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque Dieu, qui les pouvoit justement priver de tous les avantages naturels, a mieux aimé faire voir, en les leur conservant, que tout le bien de la nature tournoit en supplice à ceux qui en abusent contre Dieu. Ainsi l'intelligence leur est demeurée aussi perçante et aussi sublime que jamais; et la force de leur volonté à mouvoir les corps, par cette même raison leur est restée, comme du débris de leur effroyable naufrage.

Que si l'on dit que la force de la volonté des anges venoit de la conformité à la volonté de Dieu, qu'ils ont perdue, on ne songe pas que Dieu veut encore les faire servir de ministres à sa justice; et en cela leur volonté sera conforme à celle

¹ Ps. cii. 20. 21. — ² Dan. iii. 58. 61. Ps. cxlviii. 2. — ³ Job. ix. 13. — ⁴ Exod. ii. 4. 5. xii. 12. 23. 29. xiii. 15. — ⁵ IV. Reg. xix. 35. — ⁶ Ephes. vi. 11. 12.

de Dieu , parce qu'ils feront encore , par une volonté mauvaise , la même chose que Dieu fait par une volonté qui est toujours bonne.

Ainsi tous les avantages naturels sont demeurés aux démons pour leur supplice. Dieu leur a tout changé en mal , et leur noblesse naturelle se tournant en faste , leur intelligence en finesse et en artifice , et leur volonté en partialité et en jalousie , ils sont devenus superbes , trompeurs et envieux , et réduits par leur misère au triste et noir emploi de tenter les hommes : ne leur restant plus , au lieu de la félicité dont ils jouissoient dans leur origine , que le plaisir obscur et malin que peuvent trouver des coupables à se faire des complices , et des malheureux à se donner des compagnons de leur disgrâce. Dieu nous veut apprendre par là quelle estime nous devons faire des dons naturels , de la pénétration , de l'intelligence et de la puissance ; puisque tout cela reste aux démons , qui n'en sont ni moins malheureux ni moins haïssables. Et leur pouvoir sur les hommes , loin de diminuer , s'est plutôt accru dans la suite par le péché qui nous a fait leurs esclaves. Au commencement Dieu avoit mis l'homme au dessous de l'ange ; mais seulement , comme dit David , « un peu au » dessous ¹ ». Mais par le péché , le diable qui nous a vaincus , est devenu notre maître ; et nous , comme dit Jésus-Christ lui-même , « enfants du diable ² » , esclaves livrés à ce tyran , non-seulement nous ne saurions nous tirer de cette servitude , mais nous ne pouvons pas même faire de nous-mêmes le moindre effort pour en sortir , en sorte que le démon est appelé par Jésus-Christ : « le prince du monde ³ ».

Ainsi notre délivrance ne consiste plus qu'en ce que cet esprit superbe qui domine sur tous les esprits d'orgueil , ayant osé attenter d'une manière terrible contre la personne du Fils de Dieu , encore qu'il « n'y trouvât rien qui fût à lui » , *in me non habet quidquam* ⁴ , par là a perdu son empire. Qui ne seroit étonné de lui voir enlever le Fils de Dieu sur une haute montagne et sur le pinacle du temple ? Comment fut-il

¹ Ps. VIII. 6. — ² Joan. XIV. 34. 44. — ³ Joan. XII. 31. XIV. 30. XVI. 3. — ⁴ Ib. XIV. 30.

permis à cet esprit impur non-seulement de toucher à ce corps innocent et virginal, mais encore de le transporter où il vouloit, comme s'il en eût été le maître ? Mais c'est là qu'il a perdu ses forces : il ne peut plus rien parce qu'il a voulu trop pouvoir. Le Fils de Dieu l'a vaincu en le laissant faire, et il a promis à ses fidèles d'anéantir sa puissance.

Cette promesse est contenue dans ces paroles de l'apôtre : « Dieu est fidèle ; et il ne permettra pas que vous soyez tenté » par dessus vos forces ¹. Les anges saints viendront à votre secours ². Vous avez « pour bouclier la foi ³ », pour armes invincibles « le jeûne et la prière ⁴ », et Jésus-Christ même pour soutien. Souvenez-vous seulement qu'il est dit de lui : « Il n'est pas demeuré dans la vérité ; la vérité n'est pas en » lui ; il est menteur et père du mensonge ⁵ » : ce sont les paroles du Sauveur. A insi ayant perdu à jamais la vérité, il ne lui reste plus à vous proposer que le faux, l'illusion, la vanité même. Songez aussi que le même Sauveur a dit de cet esprit mensonger, qu'il est « homicide dès le commence- » ment ⁶ ». Il a tué nos premiers parents, » et par lui la mort » est entrée ⁷ ». Il vient donc encore à vous avec un esprit homicide : les plaisirs qu'il vous propose sont un poison ; ses espérances, un piège ; la vengeance où il vous anime, une cruauté contre vous-même ; et le couteau qu'il vous présente contre votre ennemi, plus contre vous que contre lui, vous percera le sein, pendant qu'il ne fera que lui effleurer la peau.

VI^e ÉLÉV. Comment Jésus-Christ a été tenté.

Un saint pape a remarqué ⁸, et après lui tous les saints docteurs, que la tentation nous attaque en trois manières : par la suggestion, par la délectation, et par le consentement. La suggestion consiste dans une pensée, soit que le démon la jette immédiatement dans l'esprit, soit que ce soit en nous proposant des objets extérieurs. Le démon n'a pas pu aller plus avant dans la tentation du Fils de Dieu ; mais à notre

¹ I. Cor. x. 13. — ² Ps. xc. 11. 12. 15. 16. — ³ Eph. vi. 11. — ⁴ Matth. xvii. 20. — ⁵ Joan. viii. 44. — ⁶ Ib. — ⁷ Sap. ii. 24. — ⁸ Greg. Mag. l. i. in Evang. hom. xvi. n. 1.

égard, quand la pensée est suivie d'une complaisance volontaire, et que l'esprit s'y arrête, on doit croire que le consentement « qui », comme disoit saint Jacques ¹, « enfante la mort », suivra bientôt.

Arrêtez donc la tentation dès le premier pas qui est innocent, et qui a pu être dans le Fils de Dieu; mais rejetez-la aussi de même. Car si vous lui laissez le moyen de vous chatouiller les sens, et si le démon qui peut même, comme vous voyez, remuer les corps, se met à agiter les humeurs, quelle tempête ne s'élèvera pas dans votre intérieur? Cependant Jésus dormira peut-être: réveillez-le donc promptement; réveillez la foi endormie; coupez court et rompez le premier coup. Prévenez le plaisir naissant, ou des sens, ou de l'ambition, ou de la vengeance; de peur que, se répandant dans toute votre âme, il ne l'entraîne trop facilement au consentement si artificieusement préparé.

VII^e ÉLÉV. Le diable a retiré, mais pour révenir.

« Et après que toute la tentation fut accomplie, le diable » se retira pour un temps ² ». Il ne quitte donc jamais prise, quoique repoussé et vaincu: il revint plus d'une fois tenter Jésus-Christ; et apparemment il fit de nouveaux efforts dans le temps de sa passion et à l'heure de sa mort, qui est le « temps » que plusieurs entendent dans cet endroit de saint Luc. Quoi qu'il en soit, nous devons entendre qu'il faut toujours veiller, et se tenir prêt.

Il est naturel à l'homme de se relâcher après le travail. Jamais il ne fait si bon recommencer le combat, que lorsque après une pénible victoire on cesse d'être sur ses gardes; c'est alors qu'on périt. On se dit à soi-même: Il faut se donner un peu de repos; j'ai vaincu par un grand effort; qu'ai-je à craindre? Les flots sont calmés, les vents apaisés, le ciel serein; on s'abandonne au sommeil; l'ennemi revient et reprend toutes les dépouilles qu'il avoit perdues.

Mais croyons que le grand effort de la tentation est dans les approches de la mort; parce que premièrement c'est le

¹ Jac. I. 14 15. — ² Luc. IV. 13.

temps de la décision ; et secondement , c'est le temps de la faiblesse. O Dieu ! jamais je ne suis plus faible ; tout s'émousse dans la vieillesse , et le courage plus que tout le reste. « Mon Dieu , ne me délaissez pas dans le temps de ma défaillance ce ¹ ». Quand la force me manque , et que je n'ai point de ressource ni de courage , mes esprits sont offusqués ; j'ai dans le cœur « une réponse de mort ² » ; et de désespoir. Mon Dieu , aidez-moi. Voici le temps donc saint Luc disoit : « Il le quitta jusqu'au temps ³ » : jusqu'au temps de défaillance , et d'horreur , jusqu'au temps où , dans le dernier affaiblissement , les moments sont les plus précieux.

XXIV^e SEMAINE.

SUITE DU TÉMOIGNAGE DE SAINT JEAN BAPTISTE.

I^{re} ÉLÉV. Jean déclare qu'il n'étoit rien de ce qu'on pensoit.

Après les merveilles qui parurent au baptême de Jésus-Christ, il y a sujet de s'étonner qu'il disparoisse tout d'un coup, pour s'enfoncer dans le désert durant quarante jours et autant de nuits. Après cela il revint et commença de prêcher. Pendant sa retraite dans le désert, et après, Jean continuoit à lui rendre témoignage. Et ce fut alors que Jérusalem étonnée de la prédication du saint précurseur, lui députa pour ainsi dire, dans les formes, des prêtres et des lévites du nombre des pharisiens qui l'interrogèrent juridiquement. « Qui êtes-vous », lui dirent-ils ? Car ils en avoient conçu une si haute opinion, qu'ils ne crurent rien moins de lui, sinon qu'il étoit le Christ. Mais « il confessa, et ne le nia pas, et il confessa » qu'il n'étoit point le Christ ⁴. Cette façon de parler de l'évangéliste fait entendre qu'il prenoit plaisir à le répéter. Moi le Christ ! Je ne le suis pas ; non ; encore un coup je ne le suis pas. « Quoi donc ! Êtes-vous Elie ? Non », dit-il. Qu'il aime à dire ce qu'il n'est pas, et à se réduire dans le néant ! « Êtes-vous prophète ! Non » : toujours non, et toujours non : ce n'est qu'un non partout ; et Jean n'est rien à ses yeux. Il

¹ Ps. LXX. 9. 10. 11. 12. — ² Il. Cor. I. 9. — ³ Luc. IV. 13. — ⁴ Joan. I. 19. 20. 21.

est pourtant « prophète, et plus que prophète ¹ », et le plus excellent de tous les prophètes : « il est Elie » en vertu : et quoiqu'il ne le soit pas en personne, il est plus qu'Elie, puisque par la sentence de Jésus-Christ « il est plus grand » que tous les prophètes ». Et quoiqu'il soit si excellent, il n'est rien. Il n'a rien à dire de lui-même. Il prend le côté qui est contre lui. Car en effet il n'est pas prophète comme les autres, pour prédire le Christ à venir, lui qui devoit le montrer présent. « Qui êtes-vous donc ² » ? Il faut parler : car ceux que l'on vous envoie doivent rendre compte au sénat de Jérusalem qui les avoit députés à Jean. « Je suis la voix de celui » qui crie ». Qu'est-ce qu'une voix ? Un souffle qui se perd en l'air : je suis une voix, un cri, si vous le voulez ; saint Jean s'extenue jusque là. On en vient à tourner contre lui toutes ses réponses : « Pourquoi donc baptisez-vous, si vous » n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète ³ » ? Je baptise il est vrai, « mais dans » l'eau » : je ne fais que jeter sur les têtes pénitentes une eau stérile, et plonger les corps dans une rivière. « Mais il y en a un au milieu de vous que vous » ne connaissez pas ». Le voilà donc encore une fois au dessous des pieds de Jésus, « indigne de lui dénouer le cor- » don de ses souliers ⁴ ». Comme il se baigne dans l'humilité et dans le néant ! Non, non, non, dit-il toujours. Faut-il dire quelque chose ? Ce n'est qu'une voix sans corps et sans consistance. Quelque grand qu'on soit, l'humilité qui ne peut mentir, ne laisse pas de trouver moyen d'anéantir toutes ses avantages. Apprenons à dire : non, mais sincèrement, lorsqu'on nous loue, sans exagération, sans emphase, sans trop d'effort. Car souvent tout cet effort est un artifice pour nous attirer des louanges, ou du moins de l'attention du côté des hommes. L'humilité ne songe point à s'étaler. Un simple non, sec et court, qui détruit tout, lui suffit, parce que ce non, dans sa sécheresse et dans sa brièveté, cache tout, fait tout disparaître, jusqu'à l'humilité même.

¹ Matth. x. 1. 9. 10 14. — ² Joan. 1. 22. 23. — ³ Ib. 25. 26. — ⁴ Ib. 27.

II^e ÉLÉV. Saint Jean appelle Jésus l'Agneau de Dieu.

« Ceci », ce qu'on vient d'entendre, « se passa en Bé-
 » thanie, au delà du Jourdain, où Jean donnoit le baptême.
 » Le lendemain Jean vit Jésus qui venoit à lui ; et il dit :
 » Voilà l'Agneau de Dieu ; voilà celui qui ôte les péchés du
 » monde ¹ ». Il faut bien entendre ce témoignage de saint Jean
 Baptiste, où il découvre un grand secret de Jésus-Christ. Il
 le vit donc venir à lui : car il continua l'acte d'humilité qu'il
 avoit fait, lorsque, Jean étonné de son abaissement, s'écria :
 « Je dois être baptisé par vous, et vous venez à moi » ? Mais
 il falloit que Jésus honorât Jean qui lui rendoit témoignage,
 et qu'il confirmât sa mission en allant à lui. Car si Jean de-
 voit faire connoître Jésus, Jésus aussi le devoit faire connoître
 en son temps d'une manière bien plus haute, et c'est un des
 mystères compris sous cette parole : « Laissez-moi faire ; car
 » c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice ² », c'est-
 à-dire, nous rendre l'un à l'autre le témoignage mutuel que
 nous nous devons. Jean donc voyant Jésus venir à lui encore
 une fois, le montra à tout le peuple, en disant : « Voilà l'A-
 » gneau de Dieu, voilà celui qui ôte le péché du monde ³ ». Tous les jours, soir et matin, on immoloit dans le temple un agneau, et c'étoit là ce qu'on appeloit le « sacrifice continu ⁴ » ou perpétuel. Ce fut ce qui donna occasion à Jean de prononcer les paroles qu'on vient d'entendre : peut-être même que Jésus s'approcha de lui à l'heure où tout le peuple savoit qu'on offroit ce sacrifice. Quoi qu'il en soit, dans ce témoignage qu'il rend au Sauveur, lui qui l'avoit fait connoître comme le « Fils unique dans le sein du Père ⁵ », dont il venoit déclarer les profondeurs, le fait connoître aujourd'hui comme la victime du monde. Ne croyez pas que cet agneau qu'on offre soir et matin en sacrifice perpétuel, soit le vrai agneau, la vraie victime de Dieu ; voilà celui qui s'est mis « en » entrant au monde à la place de toutes les victimes ⁶ ; c'est aussi celui qui est la victime publique du genre humain,

¹ Joan. I. 28. 29. — ² Matth. III. 15. — ³ Joan I. 29. — ⁴ Exod. XXIX. 38. 30. et seq. Num. XXVIII. 3. 4. et seq. — ⁵ Joan. I. 14. 18. — ⁶ Ps. VIXIX. 7. 8; Heb. X. 5. 6. 7.

et qui seul peut expier et ôter ce grand péché qui est la source de tous les autres , et qui pour cela peut être appelé « le » péché du monde », c'est-à-dire le péché d'Adam , qui est celui de tout l'univers. Mais en ôtant ce péché , il ôte aussi tous les autres. Venez à lui , petits et grands , comme à celui qui vous purifie de tous vos péchés : « Car nous n'avons point » été rachetés de nos erreurs par or ni par argent , mais par » le sang innocent de Jésus-Christ comme d'un agneau sans » tache , prévu et prédestiné devant tous les temps , et de- » claré dans nos jours ¹ ». Baptisons-nous donc dans ce sang : je m'y suis baptisé moi-même , et dès le sein de ma mère j'en ai senti la vertu : je le montre donc aux autres ; moi qui l'ai connu le premier. Regardez-le cet agneau de Dieu , qu'Isaïe a vu en esprit , lorsqu'il le représenta comme « l'a- » gneau qui se laissera non-seulement tondre , mais » écorcher , pour ainsi parler , « et immoler sans se plaindre ² » : que Jérémie voyoit , représentoit en sa personne , lorsqu'il dit : « Je suis comme un agneau innocent qu'on porte au sacri- » fice ³ ». Le voilà cet Agneau si doux , si simple , si patient , sans artifice , sans tromperie , qui sera immolé pour tous les pécheurs. Il a déjà été immolé en figure , et on peut dire en vérité qu'il « a été tué et mis à mort dès l'origine du monde ⁴ ». Il a été massacré en Abel le juste ; quand Abraham voulut sacrifier son fils , il commença en figure ce qui devoit être achevé en Jésus-Christ. On voit aussi s'accomplir en lui ce que commencèrent les frères de Joseph. Jésus a été haï , persécuté , poursuivi à mort par ses frères : Il a été vendu en la personne de Joseph , jeté dans une citerne , c'est-à-dire , livré à la mort ; il a été avec Jérémie dans le lac profond , avec les enfants dans la fournaise , avec Daniel dans la fosse aux lions. C'étoit lui qu'on immoloit en esprit dans tous les sacrifices. Il étoit dans le sacrifice que Noé offrit en sortant de l'arche , lorsqu'il vit dans l'arc-en-ciel le sacrement de la paix ; dans ceux que les patriarches offrirent sur les montagnes , dans ceux que Moïse et toute la loi offroit dans le taber-

¹ I Pet. 1. 18. 19. 20. — ² Is. LIII. 7. — ³ Jerem. XI. 19. — ⁴ Apoc. XIII. 8.

nacle , et ensuite dans le temple : et n'ayant jamais cessé d'être immolé en figure , il vient maintenant l'être en vérité.

En le voyant donc comme « l'agneau de Dieu » , saint Jean le voyoit déjà comme nageant dans son sang. Nous l'avons en cet état dans l'eucharistie : et encore que son sang n'y soit plus répandu avec violence, il y ruisselle dans le calice : il y coule dans nos corps et dans nos cœurs. Plongeons-nous dans le sang de cet agneau : « portons » ses plaies « et sa mortification en nos corps ¹ » : toujours tué, toujours immolé, il veut encore l'être en nous comme dans ses membres.

III^e ÉLEV. Jean fait souvenir le peuple de la manière dont il avoit annoncé et connu Jésus-Christ.

Saint Jean avoit toujours dit, avant même que Jésus-Christ parût au monde, « qu'il y avoit quelqu'un dans le monde » dont il n'étoit pas digne de toucher les pieds ² » ; à qui son baptême « préparoit la voie », et n'étoit qu'un préparatoire ; si l'on veut, un préliminaire d'un meilleur baptême que Jésus-Christ devoit donner. Saint Jean répète ce témoignage, et fait ressouvenir le peuple de la marque miraculeuse de la colombe mystique à laquelle il l'avoit connu ³. Souvenons-nous donc de cette marque, et de tout ce qui parut ensuite dans le baptême de Jésus-Christ. Car c'est là primitivement que fut accomplie cette parole de Jésus-Christ : « Travaillez à » la nourriture que le Fils de l'homme vous doit donner : car » son Père l'a marqué de son sceau ⁴ », l'a désigné, caractérisé en sorte qu'on ne puisse plus le méconnoître. Souvenons-nous donc du caractère sacré de Jésus-Christ, des cieux ouverts, de la colombe descendue, et de la voix qui fut ouïe sur le Jourdain. « Portons nous-mêmes le caractère de » Jésus-Christ ⁵ ». Qu'il soit l'objet de nos complaisances, comme il l'est de celle de son Père. « Entrons avec lui dans » l'eau du baptême ⁶ » ; renouvelons les promesses du nôtre, et demeurons éternellement dévoués à la pénitence.

¹ II. Cor. VI. 9. 10. — ² Matth. III. 11. Marc. 1. 7. Joan. i. 23. 31. — ³ Ibid. 1. 32. 33. 34. — ⁴ Ib. VI. 27. — ⁵ I. Cor. XV. 49. — ⁶ Gal. III. 27. Rom. XI. 4. 5. 6 et seq.

IV^e ÉLÉV. Saint Jean appelle encore une fois Jésus-Christ l'Agneau de Dieu et ses disciples le quittent pour le fils de Dieu.

« Le lendemain Jean étoit avec deux de ses disciples, et » regardant marcher Jésus » (apparemment encore pour venir à lui), « dit : Voilà l'Agneau de Dieu ; et ses deux disciples » l'entendirent comme il parloit ainsi, et ils suivirent Jésus¹ ». Le temps que Jean devoit demeurer en liberté étoit court, et il multiplie, comme on voit, coup sur coup son témoignage. « Voici », dit-il encore une fois, « l'Agneau de Dieu » : et à l'instant deux de ses disciples se détachèrent de lui pour s'attacher à Jésus. Voilà donc Jésus devenu le maître des disciples de saint Jean : et on voit comment il lui préparoit la voie.

« Pendant qu'ils le suivoient, Jésus leur dit : Que cherchez-vous ? Et ils répondirent : Maître, où demeurez-vous² ? » (Car ils vouloient tout à fait se donner à lui.) « Et Jésus leur » dit : Venez et voyez ». N'en croyez plus personne, venez et voyez vous-mêmes : car quand on vient, et qu'on veut voir de bonne foi, on connoît bientôt. « Ils suivirent donc Jésus : » ils virent où il demouroit et ils passèrent avec lui le reste du » jour ; et il étoit environ la dixième heure du jour ». On conjecture de là que c'étoit à la fin de la journée, et à peu près le temps qu'on offroit le sacrifice du soir : ce qui donna une nouvelle occasion à Jean de répéter : « Voilà l'Agneau de Dieu³ ».

Allons donc à Jésus avec ces disciples, à l'heure de l'immolation. Voyons nous-mêmes où Jésus habite : et non contents de le voir par une stérile spéculation, achevons avec lui la journée. Heureuse journée : heureuse nuit, que l'on passe avec Jésus-Christ dans sa maison ! Seigneur, où habitez-vous ? « Dites-moi », céleste époux, « où vous habitez⁴, afin que j'y » aille aussi fixer ma demeure, et que mon âme errante et vagabonde « n'aille pas courir deçà et delà » avec d'autres que vous : car je ne veux point m'y arrêter, quoique peut-être ils se disent, ou qu'ils soient « vos compagnons ». Je ne veux m'attacher qu'à vous ; et vos compagnons, même ceux qui marchent avec vous, me détourneraient de ma voie si j'avois

¹ Joan. I. 35. 36. 37. — ² Ib. 38. 39. — ³ Ib. 29. — ⁴ Cant. I. 6.

de l'attache pour eux. « O venez ! ô voyez ! ô demeurez » ! Que ces paroles sont douces ! Et qu'il est doux de savoir où Jésus habite !

V^e ÉLÉV. Saint André amène saint Pierre à Jésus-Christ.

« Un des deux disciples qui avoient ouï ce témoignage de » Jean , et qui avoient suivi Jésus, étoit André , frère de Simon » Pierre. Il rencontra » premièrement « son frère, et il lui dit : » Nous avons trouvé le Messie ; c'est-à-dire » l'Oint , « et le » Christ : et il l'amena à Jésus, » qui le connut au premier abord, et savoit à quoi il le destinoit. Et Jésus « lui dit en le » regardant : Vous êtes Simon , fils de Jonas : vous serez appelé » Céphas, c'est-à-dire, Pierre¹ ». Il commence à former son Eglise : et il en désigne le fondement ; « vous vous appellerez » Pierre ». Vous serez cet immuable rocher sur lequel je bâtirai mon Eglise. Quand un Dieu nomme, l'effet suit le nom : il se fit sans doute quelque chose dans saint Pierre à ce moment , mais qui n'étoit pas encore déclaré , et qui se découvrit dans la suite. Car tout ceci n'étoit encore qu'un commencement : ni saint Pierre ne suivit entièrement Jésus-Christ , ni saint André ne demeura alors avec lui qu'un jour. Il suffit que nous entendions que les préparations s'achèvent , et que le grand ouvrage se commence ; puisque les disciples de Jean profitent de son témoignage pour reconnoître Jésus et lui amener d'autres disciples.

Quand nous trouvons la véirté , ne la trouvons pas pour nous-mêmes : montrons-la aux autres , en commençant par nos plus proches , comme saint André par son frère ; soyons fidèles : nous ne savons pas qui nous amenons à Jésus : nous croyons lui amener un simple fidèle : mais celui que nous lui amenons est un Pierre , c'est le chef , c'est le fondement de son Eglise.

¹ Joan. I. 40. 41. 42.

VI^e ÉLÉV. Vocation de saint Philippe : Nathanaël amené à Jésus-Christ.

« Le lendemain ¹ » ; ce n'est pas inutilement que la suite des jours est si bien marquée : l'évangéliste veut que l'on entende le prompt et manifeste progrès de l'œuvre de Dieu, et le fruit des préparations de saint Jean Baptiste. « Le lendemain » donc Jésus voulut aller en Galilée, et il rencontra Philippe, et lui dit : Suivez-moi ² ». Il n'attend pas que celui-ci le cherche ; il le prévient. L'évangéliste remarque que Philippe étoit de Béthsayda, d'où étoient aussi André et Pierre : pour nous faire entendre qu'ils se connoissoient les uns et les autres, et s'entre-communiquoient leur bonheur. Car Philippe fit part du sien à Nathanaël qu'il trouva, « et lui dit : « Nous avons trouvé celui que Moïse et la loi et les prophètes nous ont annoncé. Jésus de Nazareth, fils de Joseph ³. » Et Nathanaël », qu'on croit être saint Barthélemi, « lui répondit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » Philippe lui dit : Venez et voyez ⁴ ». Ils s'amènent les uns les autres, mais à condition qu'ils s'instruiraient par eux-mêmes. Soyons comme eux attentifs à l'œuvre de Dieu : allons et voyons. Ne nous en tenons pas si absolument à nos conducteurs, que nous n'éprouvions pas nous-mêmes et ne goûtions Jésus-Christ, afin de lui pouvoir dire comme faisoient les Samaritains à cette femme : « Nous ne croyons plus maintenant sur votre récit, et nous avons connu par nous-mêmes que celui-ci est vraiment le Sauveur du monde ⁵ ». Aussi cette femme leur avoit-elle dit comme les autres : « Venez et voyez ; et ils étoient venus, et ils avoient vu ; et ils avoient invité le Sauveur de demeurer dans leur ville ; et il y demeura deux jours ⁶ » : et ils reconnurent le Sauveur du monde. Jean avoit tout mis en mouvement, et avoit réveillé le monde sur le sujet de son Sauveur. Le bruit s'en étoit répandu de tous côtés, et la femme Samaritaine elle-même avoit dit : « Je sais que le Christ vient » ; il va paroître, « et nous apprendra toutes choses ⁷ », tant on étoit attentif à sa venue.

¹ Joan. i. 43. — ² Ib. 44. — ³ Ib. 45. — ⁴ Ib. 46. — ⁵ Ib. iv. 42. — ⁶ Ib. 29. 42. — ⁷ Ib. iv. 25.

VII^e ÉLÉV. Jésus-Christ se fait connoître par lui-même aux noces de Cana en Galilée.

« Trois jours après on faisoit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y étoit; et Jésus y fut aussi con- » vié ¹ ». Ce passage ne regarde point saint Jean Baptiste, et appartient aux mystères de Jésus-Christ même : ainsi nous en traiterons ailleurs; et ici nous voulons seulement montrer combien l'évangéliste est attentif à marquer la suite des jours. On voit qu'il vouloit lier la manifestation de Jésus à ces noces, avec le témoignage de saint Jean Baptiste. « Ceci », dit-il, la députation à saint Jean, et sa réponse, « étoit arrivé en Béthanie. Et le lendemain Jean vit Jésus qui venoit à lui ». Et « le » lendemain Jean étoit encore là ». Et encore : « Le lende- » main Jésus trouva Philippe². Et trois jours après il se fit des » noces ». Tout cela est lié ensemble dans l'ordre des jours : on voit que l'évangéliste saint Jean nous veut faire suivre la manifestation de Jésus-Christ, premièrement par saint Jean Baptiste, et ensuite par Jésus-Christ lui-même. C'est pourquoi il est écrit à la fin ³ : « Ce fut ici le commencement des » miracles de Jésus; et il manifesta sa gloire » (par lui-même); « et ses disciples crurent en lui » : non plus seulement par le témoignage de saint Jean Baptiste, mais par lui-même et par les effets de sa puissance. Aussi ne voyons-nous pas que l'évangéliste s'attache depuis à marquer les jours, et il continue son histoire sans l'observer davantage. « Après cela », dit-il ⁴, « il vint à Capharnaüm, où il demeura peu de jours ». Et « après cela Jésus et ses disciples vinrent en Judée ⁵ ». Méditons tout : dans l'Écriture tout à son dessein et son mystère; et s'il n'est pas toujours entièrement expliqué, c'est que Dieu veut qu'on le cherche.

VIII^e ÉLÉV. Jésus-Christ baptise en même temps que saint Jean. Nouveau témoignage de saint Jean, à cette occasion, lorsqu'il appelle Jésus-Christ l'Epoux.

Voici une autre sorte de témoignage de Jean. Pendant que Jésus et lui baptisent tous deux ensemble dans la Judée, et

¹ Joan. II. 1. — ² Ib. I. 28. 29. 35. 43. — ³ Ib. II. 11. — ⁴ Joan. II. 12. — ⁵ Ib. III. 22.

qu'on alloit à l'un et à l'autre, « Il s'éleva une question entre » les disciples de Jean et les Juifs sur la purification » ; c'est-à-dire, sur le baptême. Et « les disciples de Jean lui vinrent » dire : Maître, celui qui étoit avec vous au delà du Jourdain, » et à qui vous avez rendu témoignage, baptise, et tout le » monde va à lui ¹ ». Ils croyoient qu'étant venu lui-même à Jean pour s'en faire baptiser, on ne devoit pas quitter Jean pour lui. Dieu permit cette dispute et cette espèce de jalousie des disciples de saint Jean Baptiste, pour donner lieu à cette instruction admirable du saint précurseur : « L'homme » ne peut rien avoir qui ne lui soit donné du ciel ² ». Dans cette règle admirable qu'il pose pour fondement, est la mort de l'amour-propre et de la propre élévation. L'amour-propre, à quelque prix que ce soit, et indépendamment de toute autre chose, ne songe qu'à s'élever ; mais l'amour de Dieu, toujours humble, mesure son élévation à la volonté de Dieu, et ne voudroit pas même s'élever, si Dieu ne le vouloit : toute autre élévation lui deviendroit non-seulement suspecte, mais encore odieuse. Sur ce fondement, saint Jean continue : « Vous me » rendez vous-même témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le » Christ, mais je suis envoyé devant lui. Celui qui a l'é- » pouse est l'époux ; mais l'ami de l'époux qui est présent et » qui l'écoute, est transporté de joie par la voix de l'époux, » et c'est par là que ma joie s'accomplit ³ ».

Qui pourroit entendre la suavité de ces dernières paroles ? Saint Jean nous y découvre un nouveau caractère de Jésus-Christ, le plus tendre et le plus doux de tous : c'est qu'il est l'Epoux. Il a épousé la nature humaine qui lui étoit étrangère ; il en a fait un même tout avec lui ; en elle il a épousé sa sainte Eglise, épouse immortelle, qui n'a ni tache ni ride ; il a épousé les âmes saintes qu'il appelle à la société, non-seulement de son royaume, mais encore de sa royale couche, les comblant de dons, de chastes délices ; jouissant d'elles, se donnant à elles ; leur donnant non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est, son corps, son âme, sa divinité, et leur préparant dans la vie future une union

¹ Joan. 22. 23. 24 et seq. — ² Ib. m. 27. — ³ Ib. 28. 29.

incomparablement plus grande. Voilà donc comme « il est » l'époux », comme « il a l'épouse. Je vous ai », dit-il, « épousée en foi ¹ ». Donnez-moi votre foi, recevez la mienne. Je ne vous répudierai jamais, Eglise sainte ; ni vous, âme que j'ai choisie de toute éternité : jamais je ne vous répudierai. « Je » vous ai trouvée », dit le Seigneur, « dans votre impureté, » je vous ai lavée, je vous ai parée, je vous ai ornée, j'ai » étendu mon manteau, ma couverture sur vous, et vous » êtes devenue mienne, *Et facta es mihi* ² ». Epouse, prenez garde à sa sainte et inexorable jalousie : ne partagez point votre cœur, ne soyez point infidèle ; autrement, si vous rompez le sacré contrat que vous avez fait avec lui dans votre baptême, quelle sera contre vous sa juste fureur !

Voilà donc le caractère de Jésus. C'est un époux tendre, passionné, transporté, dont l'amour se montre par des effets inouis. Et quel est le caractère de Jean ? Il est « l'ami de l'époux qui entend sa voix ». C'est ce qui ne lui étoit pas encore arrivé. Jusqu'ici il l'avoit annoncé, ou sans le connoître, ou sans entendre sa parole ; maintenant qu'après s'être fait baptiser par saint Jean il a commencé sa prédication, saint Jean ravi de l'entendre, et qu'ainsi qu'il l'avoit toujours désiré, le bruit de sa parole retentisse jusqu'à lui, il ne sait comment expliquer sa « joie ».

Telle doit être la joie du chrétien à la voix de Jésus-Christ, à cette voix qui retentit encore dans son évangile ; à cette voix secrète et intérieure qui se fait entendre au fond du cœur, et qui se répand dans toutes les puissances de l'âme.

IX^e ÉLEV. Suite du témoignage de Jean : sa diminution et l'exaltation de Jésus-Christ.

Écoutons ; saint Jean continue : « Il faut qu'il croisse et » que je diminue ³ ». Nous voulons bien peut-être que la gloire de Jésus-Christ s'augmente ; mais que ce soit à notre préjudice et avec la diminution de la nôtre, le voulons-nous de bonne foi ? cependant c'est ce qu'il faut faire avec saint Jean ; et il nous en donne les véritables raisons. C'est que Jésus-

¹ Osée. II. 19. 20. — ² Ezech. XVI. 8. 9. — ³ Joan. III. 30.

Christ « vient d'en haut » : c'est qu'il est par conséquent « au dessus de tous » : c'est que « l'homme n'est que terre , » et de lui-même ne parle que terre » : c'est que « Jésus-Christ est venu du ciel¹ » : et ainsi que notre gloire, si nous en avons, se doit aller perdre dans la sienne.

C'est ce que ne font point les maîtres de l'erreur, qui veulent se faire un nom et une secte parmi les hommes. C'est ce que ne font point les prédicateurs, lorsque voyant que Dieu en suscite d'autres avec plus de grâce et de succès, au lieu de se réjouir à la voix de l'Époux, qui se fait entendre par qui il lui plaît, entrent dans de basses jalousies. Mais saint Paul disoit : « Que m'importe, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, soit par occasion, soit en vérité² » ? Pourvu donc qu'il entendit la voix de l'Époux, de quelque bouche que ce fût, il étoit content. Décroissez donc sans peine; voyez croître sans jalousie celui que vous voyez s'élever peut-être sur vos ruines : trop heureux d'avoir à vous perdre dans une lumière que l'Époux allume. Et vous, grands de la terre, qui voulez accroître votre nom, l'étendre à la postérité, faire tant de bruit dans le monde, qu'il offusque le nom des autres, et même qu'on parle de vous plus que de Dieu, dites plutôt avec le prophète et avec saint Jean : « Qu'est-ce que l'homme », sinon « de la terre » ? ou, « n'est-ce que le fils de l'homme », si ce n'est « du fumier et de la boue³ » ? Et il veut avoir de la gloire ! Terre et poussière, pourquoi vous glorifiez-vous ! Mais de quoi vous glorifiez-vous ? Que toute gloire humaine se taise, et « que la gloire soit donnée à Dieu seul⁴ ».

Parce que Jean a aimé cette gloire, et qu'il a sacrifié la sienne à Dieu et à Jésus-Christ, quelle gloire égale la sienne ? Le Fils de Dieu lui rend ce qu'il veut perdre ; et au lieu du témoignage des hommes, qu'il a méprisé, il lui rend ce témoignage, « qu'il est le plus grand de tous les enfants des femmes⁵ », parce qu'il a plus que tous les autres mortels sacrifié sa gloire au Fils unique de Dieu.

Pour nous donner part à cette gloire, Dieu mêle aux actions les plus éclatantes mille publiques contradictions ; et ce qui

¹ Joan. III. 31. — ² Philip. 1. 18. — ³ Ps. VIII. 5. CH. 14. 15. Joan. III. 31. — ⁴ I. Tim. 1. 17. — ⁵ Matth. XI. 11.

est encore plus humiliant, mille secrètes foiblesses que chacun ne sent que trop en soi-même ; afin que laissant échapper la gloire humaine, nous n'ayons de joie ni de soutien qu'à voir croître celle de Dieu.

X^e ÉLEV. Autre caractère de Jésus-Christ découvert par saint Jean.

« Il témoigne ce qu'il a vu et ce qu'il a ouï, et personne ne » reçoit son témoignage¹ ». Autre caractère de Jésus-Christ : plus son témoignage est authentique et original, moins on le reçoit : la trop grande lumière éblouit les foibles yeux ; et ils sont foibles, parce qu'ils sont superbes : les yeux humbles, les yeux abaissés sont éclairés ; et si Jésus n'est écouté de personne, c'est que personne ne veut être humble.

Personne donc ne reçoit son témoignage : tout le monde par soi-même le rejette ; et il y a tout un monde qui ne veut pas le recevoir ; mais à travers cette opposition du monde opposé au témoignage de Jésus-Christ, ce témoignage se fait jour, et pénètre les humbles cœurs que Jésus prépare lui-même à l'écouter.

Un prédicateur zélé, comme saint Jean Baptiste, verra le témoignage de Jésus-Christ méprisé, et sa parole rejetée. Qu'il gémissé avec saint Jean, et qu'il dise : « Il témoigne ce » qu'il a vu et ce qu'il a ouï » : il a vu tout ce qu'il annonce dans le sein du Père, où il est vie et lumière ; s'il déclare aux hommes les règles de la justice et les implacables jugements de Dieu, il les a ouïs dans le sein du Père où ils sont conçus et formés ; « et personne ne reçoit son témoignage ».

Je ne vois point de fruit de sa parole que j'annonce ; quoiqu'elle ne soit autre chose que le témoignage de Jésus-Christ répété par ses ministres, personne ne nous écoute, et nous ne voyons aucun fruit de notre Évangile.

Pleurons donc sur le malheur et sur l'aveuglement des hommes : pleurons sur le témoignage si certain de Jésus-Christ, mais que personne ne veut. Mais consolons-nous en même temps ; car Dieu sait à qui il veut faire recevoir en particulier ce témoignage, qui paroît si rejeté et si méprisé par le public.

¹ Joan. in. 32.

Et pour preuve que ce témoignage, que personne ne reçoit, est néanmoins reçu de quelques-uns à qui Dieu prépare le cœur, saint Jean ajoute : « Celui qui reçoit son témoignage, atteste » que Dieu est véritable, car celui que Dieu a envoyé, ne dit » que des paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui donne pas » son esprit avec mesure ¹ ». Il est vrai en tout, et son témoignage ne se doit pas diviser. S'il est vrai, en annonçant les miséricordes, les condescendances, les facilités, il est vrai en annonçant les rigueurs. « Personne ne reçoit son témoignage ». Les Athéniens en général méprisent en la bouche de saint Paul le témoignage de Jésus-Christ : mais Dieu parle en secret à Denis, aréopagite, et à une femme nommée Damaris ². En une autre occasion ; « il ouvre le cœur de Lydie, » une teinturière en pourpre, pour écouter ce que disoit saint » Paul ³ ». Dieu sait le nom de ceux à qui il veut se faire sentir. Ne vous découragez point, ô prédicateur ! une seule âme, que dis-je, une seule bonne pensée dans une seule âme vous récompense de tous vos travaux.

Et vous, peuples, écoutez vos pasteurs, vos prédicateurs, attestez en les croyant que Dieu est véritable en tout, et qu'il ne donne point son esprit avec mesure à Jésus-Christ dans son Église, puisque tout vice y est repris, et que toute vérité y est enseignée.

XI^e ÉLÉV. Saint Jean explique l'amour de Dieu pour son fils.

« Le père aime son Fils, et lui met tout entre les mains ⁴ ». Heureux ceux que Dieu met entre les mains de son Fils qu'il aime si parfaitement ! Ceux qu'il met entre ses mains, ce sont ses fidèles, ses élus.

Qu'il les aime, puisqu'il les donne à son Fils ! O amour du Père et du Fils, vous êtes ineffable, incompréhensible ! et je me perds dans cet abîme. Je le connois un peu par ses effets, que Dieu aime son Fils, qui est un autre lui-même, une autre personne, afin que son amour trouve où s'épancher, qui est

¹ Joan. III. 33. 34. — ² Act. XVII. 18 et seq. — ³ Ib. XVI. 14. — ⁴ Joan. III. 35.

le plaisir de l'amour ; mais un en substance , de peur que l'amour ne s'écarte trop de sa source , et ne perde la perfection et l'agrément de l'unité : « Tout m'est donné par mon Père , » et nul ne connoît le Fils , si ce n'est le Père ; et nul ne connoît le Père , si ce n'est le Fils , et celui à qui le Fils l'aura » révélé ¹ ».

O Jésus , faites-le-moi connoître ! Mais je ne sais quoi me dit dans le cœur que vous avez commencé de me faire cette grâce : je commence à sentir par une douce confiance , que je lui suis donné de votre main. Heureux de lui être donné d'une main si chère ! Le Père nous aime encore davantage , en nous trouvant dans les mains de son Fils , et uni à lui. Aimons le Père qui nous donne au Fils : aimons le Fils qui nous reçoit de la main de son Père. « Si vous m'aimez , gardez mes commandements ² » . Gardons-les donc par amour , et gardons avant toutes choses le commandement de l'amour , qui fait garder tous les autres.

XII^e ÉLÉV. La récompense, et la peine de ceux qui ne croient point au Fils. Conformité du témoignage de saint Jean avec celui de Jésus-Christ.

« Qui croit au Fils a la vie éternelle. » Le Fils est lui-même la vie éternelle. La foi est une nouvelle vertu qui renferme toutes les autres. Dieu donne un aimable objet à cette foi : c'est Jésus-Christ. En lui on aime toute vérité et toute vertu , comme dans la source et dans le modèle. « Qui ne croit point au Fils n'a » ni grâce , ni vérité , ni vertu : il ne voit « point la vie , mais la colère de Dieu demeure sur lui » . Elle y étoit déjà , et l'homme « naît enfant » de colère ⁴ » . Elle n'y tombe donc pas , elle y demeure , et Jésus-Christ l'en pouvoit ôter. Affreuse parole : « la colère de Dieu demeure sur lui » . Qui en pourroit porter le poids ? Elle y demeure ; elle en fait son trône ; elle y règne ; et l'empire qu'elle y exerce est aussi terrible que juste : car , sans jamais lâcher prise elle accable un malheureux criminel.

Ce témoignage est semblable à celui de Jésus-Christ :

¹ Luc. x. 22. — ² Joan. xiv. 15. — ³ Joan. iii. 36. — ⁴ Ephes. ii. 3.

« Qui croit au Fils n'est point jugé » ; car il a un moyen certain d'être justifié : « qui ne croit point au Fils est déjà jugé ¹ » ; Ce n'est pas par un nouveau jugement qu'il est jugé : le jugement qui étoit déjà se confirme et se déclare, et on périt dans son péché.

Nous avons ouï la prédication de saint Jean Baptiste : un autre Jean, qui est l'apôtre et l'évangéliste, nous l'a racontée. Saint Jean Baptiste sera bientôt arrêté : il le fut par Hérode, dont il reprenoit l'inceste, un peu après le baptême et le jeûne de Jésus-Christ. Saint Matthieu marque expressément en ce temps l'avis que reçut Jésus-Christ de la prison de son précurseur ². Saint Luc parle aussi de cette prison aux environs du baptême de notre Seigneur ³. Il est marqué dans l'évangile de saint Jean, « qu'au commencement du ministère » de Jésus-Christ, le saint précurseur « n'avoit point » encore été arrêté ⁴ : pour insinuer, qu'il le fut bientôt après. Il va donc devenir précurseur d'une nouvelle manière, c'est-à-dire, par sa prison et par sa mort, qui devance celle de Jésus, et nous y prépare. Ainsi nous n'entendrons plus parler saint Jean Baptiste : il annoncera le Sauveur d'une autre sorte.

XXV^e SEMAINE.

SUR LES LIEUX OÙ JÉSUS-CHRIST A PRÊCHÉ, ET POURQUOI DANS LA GALILÉE.

I^{re} et dernière ÉLÉV. Sur les lieux où Jésus devoit prêcher.

Nous allons entrer dans le mystère de la prédication du Sauveur. Il y avoit des lieux, il y avoit des temps à prendre : il y avoit des matières : et tout étoit réglé par la sagesse éternelle. Pour les lieux, il étoit déterminé qu'il ne prêcherait que dans la Terre-Sainte et aux Israélites. Toute cette terre s'appeloit Judée, mais dans cette Judée, il y avoit la partie où étoit Jérusalem, qui s'appeloit Judée d'une façon plus particulière : il y avoit la Galilée, qui étoit le royaume d'Hé-

¹ Joan. III. 18. — ² Matth. XIV. 12. — ³ Luc. III. 19. — ⁴ Joan. III. 24.

rode. Jésus devoit aller partout, et éclairer tout ce pays de sa doctrine, de ses miracles et de ses exemples. Suivons-le partout, et entendons les raisons pourquoi il fait toutes choses, autant qu'il lui plaira de nous les découvrir. Apprenons en attendant, que ce n'est point par caprice, ou par amusement et inquiétude, qu'il faut changer de lieu, et que tous nos voyages doivent être réglés par la raison, à l'exemple de ceux de Jésus-Christ.

FIN.

MÉDITATIONS

SUR L'ÉVANGILE.

LETTRE

Écrite aux religieuses de la Visitation de sainte Marie de Meaux , en leur adressant ces Méditations sur l'Évangile ¹.

Je vous adresse , MES FILLES , ces Méditations sur l'Évangile , comme à celles en qui j'espère qu'elles porteront les fruits les plus abondants. C'est pour quelques-unes de vous qu'elles ont été commencées ; et vous les avez reçues avec tant de joie , que ce m'a été une marque qu'elles étoient pour vous toutes. Recevez-les donc comme un témoignage de la sainte affection qui m'unit à vous , comme étant d'humbles et véritables Filles de saint François de Sales , qui est l'honneur de l'épiscopat , et la lumière de notre siècle.

Je suis , dans le saint amour de notre Seigneur,

MES FILLES ,

Votre très-affectionné serviteur ,

† J. BÉNIGNE , Évêque de Meaux.

A Meaux , ce 6 Juillet 1695.

¹ L'original de cette lettre est conservé par ces saintes Filles avec l'ouvrage même , comme un dépôt précieux , et comme une preuve honorable de l'affection singulière qu'avoit pour elles leur saint évêque , qu'elles regardoient comme leur vrai père , et qu'elles pleurent encore tous les jours.

(*Note de l'édition originale.*)

AVERTISSEMENT.

De tous les sermons de Jésus-Christ , les plus remarquables par la circonstance du temps , sont :

Premièrement , celui qu'il a fait sur la montagne au commencement de sa prédication , où sont compris les principaux préceptes de la loi nouvelle , et où l'on voit qu'il en est l'esprit ;

Secondement , ceux qu'il a faits sur la fin de sa vie , depuis son entrée triomphante en Jérusalem , jusqu'à sa mort : dont le plus remarquable est encore celui qu'il fit au temps de la cène ; et depuis , jusqu'à la nuit de son agonie dans le jardin des Oliviers.

Nous allons distribuer par journées la lecture du sermon de notre Seigneur sur la montagne , et de ceux dont nous venons de parler : en sorte qu'à chaque journée on puisse employer à de pieuses méditations un quart-d'heure le matin , et autant le soir.

A chaque vérité qui sera proposée , il faut s'arrêter un peu en faisant un acte de foi : Je crois ; cela est vrai : celui qui le dit est la vérité même.

Ainsi il faut regarder cette vérité particulière qu'il a révélée , comme une parcelle de la vérité qui est Jésus-Christ même : c'est-à-dire , qui est Dieu même ; mais Dieu s'approchant de nous , se communiquant et s'unissant à nous. Car voilà ce que c'est que Jésus-Christ.

Il faut donc considérer cette vérité particulière qu'il a révélée de sa propre bouche ; s'y attacher par le cœur ; l'aimer : parce qu'elle nous unit à Dieu par Jésus-Christ , qui nous l'a enseignée , et qui nous a dit qu'il étoit *la voie , la vérité et la vie* ¹.

¹ Johan. xiv. 6.

MÉDITATIONS

SUR L'ÉVANGILE.

SERMON

DE NOTRE SEIGNEUR SUR LA MONTAGNE.

(Matth. chap. v. vi. vii.)

I^{er}. JOUR. Abrégé du sermon. La félicité éternelle proposée sous divers noms dans les huit béatitudes. (Matth. v. 1. 12.)

Tout le but de l'homme est d'être heureux. Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout bien ; et la source de tout mal , est de le mettre où il ne faut pas. Disons donc : Je veux être heureux. Voyons comment : voyons la fin où consiste le bonheur ; voyons les moyens d'y parvenir.

La fin est à chacune des huit béatitudes ; car c'est partout la félicité éternelle sous divers noms. A la première béatitude , comme royaume. A la seconde , comme la terre promise. A la troisième , comme la véritable et parfaite consolation. A la quatrième , comme le rassasiement de tous nos desirs. A la cinquième , comme la dernière miséricorde qui ôtera tous les maux et donnera tous les biens. A la sixième , sous son propre nom , qui est la vue de Dieu. A la septième , comme la perfection de notre adoption. A la huitième , encore une fois , comme le royaume des cieux. Voilà donc la fin partout ; mais comme il y a plusieurs moyens , chaque béatitude en propose un , et tous ensemble rendent l'homme heureux.

Si le sermon sur la montagne est l'abrégé de toute la doc-

trine chrétienne, les huit béatitudes sont l'abrégé de tout le sermon sur la montagne.

Si Jésus-Christ nous apprend que notre justice doit surpasser celle des scribes et des pharisiens, cela est compris dans cette parole : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif » de la justice ». Car, s'ils la desirent comme leur véritable nourriture, s'ils en sont véritablement affamés, avec quelle abondance la recevront-ils, puisqu'elle se présente de tous côtés pour nous remplir? Alors aussi nous garderons jusqu'aux moindres des préceptes, comme des hommes affamés qui ne laissent rien, et pas même, pour ainsi parler, une miette de leur pain.

Si l'on vous recommande de ne pas maltraiter votre prochain de parole, c'est un effet de la douceur et de cet esprit pacifique à qui est promis le royaume et la qualité d'enfant de Dieu.

Vous ne regarderez pas une femme avec un mauvais désir : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur » : et vous l'aurez parfaitement pur, lorsque vous l'aurez purifié de tous les desirs sensuels.

Ceux-là sont heureux qui passent leur vie plutôt dans le deuil et dans une tristesse salutaire que dans les plaisirs qui les enivrent.

« Ne jurez point; dites : Cela est, cela n'est pas ». C'est encore un effet de la douceur : qui est doux est humble : il n'est point trop attaché à son sens, ce qui rend l'homme trop affirmatif : il dit simplement ce qu'il pense, en esprit de sincérité et de douceur.

On pardonne aisément toutes les injures, si l'on est rempli de cet esprit de miséricorde, qui nous attire une miséricorde bien plus abondante.

On ne résiste pas à la violence, on se laisse même engager à plus qu'on n'a promis, parce qu'on est doux et pacifique.

On aime ses amis et ses ennemis, non-seulement à cause qu'on est doux, miséricordieux, pacifique; mais encore parce qu'on est affamé de la justice, et qu'on la veut faire abonder en soi-même plus qu'elle n'est dans les pharisiens et dans les gentils.

Cette faim qu'on a pour la justice, fait aussi qu'on la veut avoir pour le besoin, et non pour l'ostentation.

On aime le jeûne quand on trouve sa prière pour nourriture, dans la vérité et dans la justice.

Par le jeûne, on a le cœur pur et on se purifie des desirs des sens.

On a le cœur pur, quand on réserve aux yeux de Dieu ce qu'on fait de bien ; qu'on se contente d'être vu de lui, et qu'on ne fait pas servir la vertu comme d'un fard pour tromper le monde et s'attirer les regards et l'amour de la créature.

Quand on a le cœur pur, on a l'œil lumineux et l'intention droite.

On évite l'avarice et la recherche des biens, quand on est vraiment pauvre d'esprit.

On ne juge pas quand on est doux et pacifique, parce que cette douceur bannit l'orgueil.

La pureté du cœur fait que l'on se rend digne de l'Eucharistie, et qu'on ne prend pas comme un chien ce pain céleste.

On prie, on demande, on frappe, quand on a faim et soif de la justice : on demande à Dieu les vrais biens, et on les attend de lui, quand on n'aspire qu'à son royaume et à la terre des vivants.

On entre volontiers par la porte étroite, quand on s'estime heureux dans la pauvreté, dans les pleurs, dans les afflictions qu'on souffre pour la justice.

Quand on a faim de la justice, on ne se contente pas de dire de bouche : « Seigneur, Seigneur », et on se nourrit au dedans de sa vérité.

Alors on bâtit sur le roc, et on trouve le solide pour affermir dessus tout son édifice.

Les béatitudes sont donc l'abrégé de tout le sermon ; mais un abrégé agréable, parce que la récompense est jointe au précepte ; le royaume des cieux, sous plusieurs noms admirables à la justice ; la félicité à la pratique.

II. JOUR. Première béatitude : Être pauvre d'esprit (Matth. v. 3.)

Pour venir au détail, Jésus-Christ commence en cette sorte : « Bienheureux sont les pauvres d'esprit », c'est-à-dire non-seulement ces pauvres volontaires, qui ont

tout quitté pour le suivre , et à qui il a promis le centuple dans cette vie , et dans la vie future la vie éternelle ; mais encore tous ceux qui ont l'esprit détaché des biens de la terre ; ceux qui sont effectivement dans la pauvreté sans murmure et sans impatience ; qui n'ont pas l'esprit des richesses, le faste, l'orgueil, l'injustice, l'avidité insatiable de tout tirer à soi. La félicité éternelle leur appartient sous le titre majestueux de royaume. Parce que le mal de la pauvreté sur la terre, c'est de rendre méprisable, foible, impuissant, la félicité leur est donnée comme un remède à cette bassesse, sous le titre le plus auguste, qui est celui de royaume.

A ce mot : Bienheureux, le cœur se dilate et se remplit de joie. Il se resserre à celui de la pauvreté ; mais il se dilate de nouveau à celui de royaume, et de royaume des cieux. Car, que ne voudroit-or pas souffrir pour un royaume, et encore pour un royaume dans le ciel ; un royaume avec Dieu, et inséparable du sien, éternel, spirituel, abondant en tout, d'où tout malheur est banni ?

O Seigneur, je vous donne tout : j'abandonne tout pour avoir part à ce royaume ! puis-je être assez dépouillé de tout pour une telle espérance ! Je me dépouille de cœur et en esprit : et quand il vous plaira de me dépouiller en effet, je m'y sou mets.

C'est à quoi sont obligés tous les chrétiens. Mais l'humble religieuse se réjouit d'être actuellement dessaisie, dépouillée, morte aux biens du monde, incapable de les posséder. Heureux dépouillement, qui donne Dieu !

III^e JOUR. Seconde béatitude : Etre doux. (Matth. v. 4.)

« Bienheureux ceux qui sont doux. Apprenez de moi que » je suis doux ¹ ». Sans aigreur, sans enflure, sans dédain, sans prendre avantage sur personne, sans insulter aux malheureux, sans même choquer le superbe ; mais tâchant de le gagner par douceur : doux même à ceux qui sont aigres, n'opposant point l'humeur à l'humeur, la violence à la vio-

¹ Matth. xi. 29.

lence ; mais corrigeant les excès d'autrui par des paroles vraiment douces.

Il y a de feintes douceurs, des douceurs dédaigneuses, pleines d'une fierté cachée : ostentation et affectation de douceur, plus désobligeante, plus insultante que l'aigreur déclarée.

Mais considérons la douceur de Jésus-Christ, dont le Saint-Esprit parle ainsi dans Isaïe : Mon fils , « mon serviteur que » j'ai élu, mon bien-aimé où j'ai mis ma complaisance : je » mettrai en lui mon esprit, et il annoncera la justice aux » nations. Il ne sera point contentieux : il ne criera point, et » on n'entendra point sa voix dans les places publiques; il ne » brisera pas le roseau cassé, et n'éteindra pas la mèche » qui fume encore ¹ ». C'est ce qu'Isaïe en a vu en esprit ; c'est ce que saint Matthieu a trouvé si beau, si remarquable, si digne de Jésus-Christ, qu'il prend soin de le révéler ².

Il est doux envers les plus foibles : quoiqu'un roseau déjà foible soit rendu encore plus foible en le brisant, loin de prendre aucun avantage sur cette foiblesse, il se détournera pour ne pas appuyer le pied dessus. Faites-en autant à votre prochain infirme. Loin de chercher l'occasion de lui nuire, prenez garde que par mégarde et comme en passant, vous ne marchiez sur lui et n'acheviez de le rompre. Mais quel est ce prochain infirme, si ce n'est le prochain en colère et le prochain qui s'emporte ? Il est brisé par sa propre colère, et ce foible roseau s'est cassé en frappant ; n'achevez pas de le rompre en le foulant encore aux pieds. C'est encore ce que veut dire « la mèche fumante ». Elle brûle ; c'est la colère dans le cœur : elle fume ; c'est quelque injure que le prochain irrité profère contre vous. Gardez-vous bien de l'éteindre avec violence. Écoutez ce que dit saint Paul ³ : « Ne vous vengez point, ne vous défendez point, mes » bien-aimés ; mais donnez lieu à la colère ». Laissez-la fumer un peu, et s'éteindre comme toute seule. Si elle fume, c'est qu'elle s'éteint : ne l'éteignez pas avec force ; mais laissez cette fumée s'exhaler et se perdre inutilement au milieu de l'air, sans vous blesser ni vous atteindre.

¹ Is. XLII. 1. 2. 3. — ² Matth. XII. 18. 19. 20. ³ — Rom. XII. 19.

C'est ce que fait le Sauveur, lorsqu'il souffre tant d'injures sans s'aigrir. « Vous êtes possédé du malin esprit », lui dit-on. « Qui est-ce qui songe à vous faire mourir¹ » ? Et il répond sans s'émouvoir : « Je ne suis point possédé du malin esprit ; » mais je rends honneur à mon Père, et vous me déshonorez² ». Et encore en un autre endroit, lorsqu'on lui fait le même reproche : « Vous vous fâchez contre moi, parce que » j'ai fait un miracle le jour du sabbat, pour guérir un homme³ ». Vous le voyez, il n'éteint pas la mèche fumante ; mais il la laisse s'évaporer, pour voir si ces malheureux, lassés d'accabler d'injures un homme si humble et si doux, ne reviendront point en leur bon sens.

Telle a été en général la conduite du Fils de Dieu ; en particulier dans sa passion. « Quand on le maudit, il ne maudit » pas : quand on le frappe, il ne se plaint pas⁴ ».

« Si j'ai mal parlé, dit-il à celui qui lui donnoit un soufflet⁵, « faites-le moi connoître : si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous » ? Il lui appartient de dire : « Apprenez de moi que « je suis doux⁶ ». Il est comparé à un agneau, le plus doux des animaux, qui se laisse non-seulement « tondre » mais encore « mener à la boucherie sans se plaindre⁷ ».

On est bien heureux dans sa douceur, et on possède la terre. » La terre sainte promise à Abraham est appelée « une terre » coulante de lait et de miel⁸ ». Toute douceur y abonde ; c'est la figure du ciel et de l'Eglise. Ce qui rend l'esprit aigre, c'est qu'on répand sur les autres le venin et l'amertume qu'on a en soi-même. Lorsqu'on a l'esprit tranquille par la jouissance du vrai bien, et par la joie d'une bonne conscience ; comme on n'a rien d'amer en soi, on n'a que douceur pour les autres ; la vraie marque de l'innocence, ou conservée, ou recouvrée, c'est la douceur.

L'homme est si porté à l'aigreur, qu'il s'aigrit très-souvent contre ceux qui lui font du bien. Un malade, combien s'aigrit-il contre ceux qui le soulagent ! Presque tout le monde est

¹ Joan. VII. 20. — ² Joan. VIII. 49. — ³ Joan. III. 23. — ⁴ I. Petr. II. 23. — ⁵ Joan. I, XVIII. 23. — ⁶ Matth. XI. 29. — ⁷ Is. LIII. 7. — ⁸ Exod. III. 8. et ailleurs.

malade de cette maladie-là : c'est pourquoi on s'aigrit contre ceux qui nous conseillent pour notre bien, et encore plus contre ceux qui le font avec autorité, que contre les autres. Ce fonds d'orgueil qu'on porte en soi en est la cause. « Bien- » heureux » donc « ceux qui sont doux, ils posséderont la terre » où abonde toute douceur, parce que la joie y est parfaite.

IV^e JOUR. Troisième béatitude : Etre dans les pleurs. (Matth. v. 5.)

« Bienheureux ceux qui pleurent¹ » ; soit qu'ils pleurent leurs misères, soit qu'ils pleurent leurs péchés, ils sont heureux, et ils recevront la consolation véritable, qui est celle de l'autre vie, où toute affliction cesse, où toutes les larmes sont essuyées¹ ».

Abraham disoit au mauvais riche² : « Tu as reçu tes biens » en ce monde, et Lazare a reçu ses maux : c'est pourquoi » il est consolé, et tu es dans les tourments ». Il est heureux, car il a souffert avec patience : son état pénible le forçoit souvent à pleurer des maux extrêmes, et il n'avoit point de consolation du côté des hommes : le riche impitoyable ne daignoit pas le regarder. Mais parce qu'il a souffert avec patience, il est consolé ; Dieu l'a reçu dans le lieu où il n'y a point de douleur et de peine.

« Le monde se réjouira et vous serez affligés : mais votre » tristesse sera changée en joie³ ». C'est la promesse du Sauveur à ses disciples. La tristesse et la joie viennent tour à tour : qui s'est réjoui sera affligé ; qui s'est affligé sera réjoui : « Bienheureux » donc « ceux qui pleurent, car ils seront consolés ».

Mais parmi tous ceux qui pleurent, il n'y en a point qui soient plus tôt consolés que ceux qui pleurent leurs péchés. Partout ailleurs la douleur, loin d'être un remède au mal, est un autre mal qui l'augmente. Le péché est le seul mal qu'on

¹ Matth. v. 5. — ² Apoc. xxi. 4. — ³ Luc, xvi. 25. — ⁴ Joan. xvi. 20_A.

guérit en le pleurant. Pleurons sans fin, pécheurs, tous tant que nous sommes : que nos yeux soient changés en sources intarissables, dont le cours perpétuel creuse nos joues, comme parle le Psalmiste. La rémission des péchés est le fruit de ces pieuses larmes. Ah! mille et mille fois heureux ceux qui pleurent leurs péchés, car ils seront consolés.

Mais ceux qui pleurent d'amour et de tendresse, qu'en dirons-nous? Heureux, mille fois heureux! Leur cœur se fond en eux-mêmes, comme parle l'Écriture, et semble vouloir s'écouler par leurs yeux. Qui me dira la cause de ces larmes? qui me la dira? Ceux qui les ont expérimentées, souvent ne la peuvent dire, ni expliquer ce qui les touche. C'est tantôt la bonté d'un père, c'est tantôt la condescendance d'un roi : c'est tantôt l'absence d'un époux : tantôt l'obscurité qu'il laisse dans l'âme lorsqu'il s'éloigne et tantôt sa tendre voix lorsqu'il se rapproche, et qu'il appelle sa fidèle épouse : mais le plus souvent, c'est je ne sais quoi qu'on ne peut dire.

V^e JOUR. Quatrième béatitude : Avoir faim et soif de la justice (Mat. v. 6.)

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car » ils seront rassasiés. » Faim et soif, c'est une ardeur vive, un desir avide et pressant, qui vient d'un besoin extrême.

« Cherchez le royaume de Dieu et sa justice¹ ». La justice règne dans les cieux : elle doit aussi régner dans l'Église, qui est souvent appelée le royaume des cieux. Elle règne lorsqu'on rend à Dieu ce qu'on lui doit : car alors on rend aussi pour l'amour de Dieu tout ce qu'on doit à la créature qu'on regarde en lui. On se rend ce qu'on se doit à soi-même : car on s'est donné tout le bien dont on est capable, quand on s'est rempli de Dieu. Alors on a accompli toute justice, comme Jésus-Christ disoit à saint Jean. L'âme alors n'a plus de faim, n'a plus de soif : elle a sa véritable nourriture. « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père, » disoit le Sauveur², « et d'accomplir son œuvre ». C'est aussi là ce que le Sauveur appelle toute justice, d'accomplir en tout la volonté toute juste du Père céleste, et d'en faire en tout la

¹ Matth. vi. 33. — ² Joan. iv. 34.

règle de la nôtre. Mais quand nous faisons la volonté de Dieu, il fait la nôtre. Le Psalmiste a chanté : « Il fera la volonté » de ceux qui le craignent », et ainsi il rassasiera tous leurs desirs. Bienheureux ceux qui desirent la justice avec le même empressement qu'on desire manger et boire, lorsqu'on est travaillé de la faim et de la soif; car alors on sera rassasié. De quoi sera-t-on rassasié, si ce n'est de la justice? On le sera dès cette vie : car le juste se rendra plus juste et le saint se rendra plus saint pour contenter son avidité. Mais le parfait rassasiement sera dans le ciel, où la justice éternelle nous sera donnée avec la plénitude de l'amour de Dieu. « Je serai rassasié, » disoit le Psalmiste² « lorsque votre gloire m'apparoîtra ».

Doit-on toujours avoir soif de la justice? puisque le Sauveur a dit à la Samaritaine³ : « Celui qui boit de cette » eau, c'est-à-dire des plaisirs du monde, a encore soif; » mais celui qui boira de l'eau dont je lui donnerai, n'aura » jamais soif; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui » une fontaine jaillissante pour la vie éternelle. » Il n'aura donc point de soif? Il n'en aura point en effet; parce qu'il ne désirera plus d'autre plaisir, d'autre joie, d'autre bien, que celui qu'il goûte en Jésus-Christ. Il aura pourtant toujours soif; car il ne cessera point de désirer ce bien suprême, et voudra le posséder de plus en plus. Le voilà donc qui a toujours soif : mais toujours aussi il se désaltère, parce qu'il a en lui la fontaine éternellement jaillissante. Il n'aura point cette soif fatigante et insatiable de ceux qui cherchent les plaisirs des sens. Il aura toujours soif de la justice; mais la bouche toujours attachée à la source qu'il a en lui-même, sa soif ne le fatiguera, ni ne l'affoiblira jamais. « Celui » qui croit en moi, » dit le Fils de Dieu⁴, « des fleuves d'eau vive couleront éternellement de ses entrailles : » qu'il vienne donc et qu'il boive ». Venez, âmes saintes, venez à Jésus : desirez, buvez, engloutissez : ne craignez point que cette eau céleste vous manque : la fontaine est au dessus

¹ Ps. CXLIV. 19. — ² Ps. XVI. 15. — ³ Joan. IV. 13. 14. —
⁴ Joan. VII. 37. 38.

de votre soif : son abondance est plus grande que votre besoin : *Fons vincit sitientem*, disoit saint Augustin.

VI^e JOUR. Cinquième béatitude : Etre miséricordieux. (Matth. v. 7.)

« Bienheureux les miséricordieux , car ils obtiendront » miséricorde ¹ ». Le plus bel effet de la charité , c'est d'être touché des maux d'autrui. « Il est plus heureux » de donner que de recevoir », disoit Jésus-Christ ² ». Cette parole n'avoit pas été rapportée par les évangélistes ; mais Dieu a voulu donner à saint Paul la gloire de la recueillir : « Souvenez-vous, » dit cet apôtre ³, « de cette parole du » Seigneur Jésus : Il est plus heureux de donner que de recevoir ». Bienheureux donc ceux qui donnent et qui aiment mieux donner que recevoir. Bienheureux , encore un coup , celui qui appelle à son festin , non pas les riches qui peuvent lui rendre le festin qu'il leur aura fait , mais les pauvres , les estropiés , les boiteux et les aveugles. « Alors, » dit le Sauveur ⁴, « vous serez heureux , car ils n'ont rien à vous rendre : et il » vous sera rendu à la résurrection des justes. » Bienheureux donc les miséricordieux , qui donnent sans espérance de rien recevoir de ceux sur qui ils exercent la miséricorde , car ils obtiendront de Dieu une miséricorde infinie.

Ainsi , ceux qui sont inflexibles , insensibles , sans tendresse , sans pitié , sont dignes de trouver sur eux un ciel d'airain , qui n'ait ni pluie ni rosée. Au contraire , ceux qui sont tendres à la misère d'autrui auront part aux grâces de Dieu et à sa miséricorde ; il leur « sera pardonné comme ils auront par- » donné aux autres ; il leur sera donné comme ils auront » donné aux autres ; ils recevront selon la mesure dont ils se » seront servis envers leurs frères ⁵ ». C'est Jésus-Christ qui le dit ; et autant qu'ils auront eu de compassion , autant Dieu en aura-t-il pour eux-mêmes.

Il faut exercer la miséricorde envers tous ceux qu'on voit

¹ Matth. v. 7. — ² Act. xx. 35. — ³ Ib. — ⁴ Luc. xiv. 12. 13. 14. — ⁵ Luc. 6. 37. 38.

souffrir : envers les malades, envers les affligés : adoucir leurs maux par des paroles de consolation et par de sages conseils, si on ne peut autrement ; leur aider à les porter ; les partager avec eux autant qu'on peut.

C'est le plus beau de tous les sacrifices : « J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice ¹ », comme il l'a dit lui-même

VII^e. JOUR. Sixième béatitude : Avoir le cœur pur. (Matth. v. 8.)

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur. » Qui pourroit dire la beauté d'un cœur pur ? Une glace parfaitement nette, un or parfaitement affiné, un diamant sans aucune tache, une fontaine parfaitement claire, n'égalent pas la beauté et la netteté d'un cœur pur. Il faut en ôter toute ordure, et celles principalement qui viennent des plaisirs des sens, car une goutte de ces plaisirs trouble cette belle fontaine. Qu'elle est belle, qu'elle est ravissante cette fontaine incorruptible d'un cœur pur ! Dieu se plaît à s'y voir lui-même comme dans un beau miroir ; il s'y imprime lui-même dans toute sa beauté. Ce beau miroir devient un soleil par les rayons qui le pénètrent : il est tout resplendissant. La pureté de Dieu se joint à la nôtre qu'il a lui-même opérée en nous et nos regards épurés le verront briller en nous-mêmes et y luire d'une éternelle lumière. « Bienheureux donc ceux qui ont le » cœur pur, car il verront Dieu² ».

Aimons la chasteté plus que toutes les autres vertus : c'est elle qui rend le cœur pur.

A chaque objet qui nous touche, craignons toujours, en l'aimant, de ternir la pureté de notre cœur ou de l'enfoncer davantage dans l'ordure d'où il falloit le retirer.

« Bienheureux le cœur pur, il verra Dieu. Il ne faut que ces deux mots pour nourrir l'âme tout un jour. Il verra Dieu : il verra toute beauté, toute bonté, toute perfection, le bien, source de tout bien, tout bien uni comme il disoit à Moïse : « Je te montrerai tout le bien³ » lorsqu'il se montra lui-même. Voir un objet si parfait et l'aimer,

¹ Matth. ix. 13. — ² Ib. v. 8. — ³ Ex. xxxiii. 19.

c'est la même chose. Il verra donc, et il aimera, mais s'il aime, il sera aimé : il chantera les louanges de Dieu, qu'il verra et qu'il aimera sans fin. Il sera rassasié de l'abondance de sa maison, et enivré du torrent de ses délices. Heureuse créature ! mais pour cela il faut avoir le cœur pur. Bienheureux donc celui qui a le cœur pur. Que celui qui est pur ne cesse de se purifier davantage. Que celui qui n'est pas pur, se tire de l'ordure où il croupit : qu'il lave la saleté qui le déshonore et le défigure.

VIII^e JOUR. Septième béatitude : Etre pacifique (Matth. v. 9.)

« Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu ¹ ». Dieu est appelé « le Dieu de paix ² ». « Il fait habiter dans sa maison ceux qui sont de même esprit et de même cœur : » *Inhabitare facit unius moris (unanimis) in domo*, dit le Psalmiste ³. Sa bonté concilie tout. Il a composé cet univers des natures et des qualités les plus discordantes; il fait concourir ensemble la nuit et le jour, l'hiver et l'été, le froid et le chaud, et ainsi du reste, pour la bonne constitution de l'univers, et pour la conservation du genre humain. Il reçoit ses ennemis en sa paix; et « il faut », dit Jésus-Christ ⁴, qu'à son exemple « vous aimiez vos ennemis, et que vous fassiez du bien à ceux qui vous haïssent ». Il faut « que vous priiez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les mauvais, et qui pleut sur les justes et sur les injustes, » comme nous verrons dans la suite. « Bienheureux » donc « les pacifiques » : ceux qui aiment la paix, et qui la procurent : « Ils seront appelés enfants de Dieu », parce qu'ils porteront le caractère d'un si bon père.

Le soleil n'en est pas plus nébuleux dans les pays où Dieu n'est pas connu, la pluie n'en arrose pas moins abondamment les champs et les pâturages, et n'y est pas moins ra-

¹ Matth. v. 9. — ² I. Cor. xiv. 33, — ³ Ps. lxxvii. 7. — ⁴ Matth. v. 44. 45.

fraîchissante ni moins féconde. Ainsi, comme disoit saint Paul, « Dieu ne se laisse point sans témoignage ¹ ». Le soleil, quand il se lève, nous avertit de son immense bonté, puisqu'il ne se lève pas plus tard, ni avec des couleurs moins vives pour les ennemis de Dieu que pour ses amis. Adorez donc, quand il se lève, la bonté de Dieu qui pardonne, et ne témoignez pas à votre frère un visage chagrin, pendant que le ciel, et Dieu même, si l'on peut parler de la sorte, lui en montre un si serein et si doux.

Jésus-Christ, le Fils unique du Père céleste, et le grand pacificateur, « qui a annoncé la paix à ceux qui étoient de » loin et à ceux qui étoient de près, faisant mourir en lui-même toutes les iniquités ², et pacifiant, par le sang qu'il » a répandu sur la croix, tout ce qui est dans le ciel et » dans la terre ³, » comme dit saint Paul.

A l'exemple du Fils unique, les enfants d'adoption doivent prendre le caractère de leur père, et se montrer vrais enfants de Dieu par l'amour de la paix.

Cette grâce d'être enfants de Dieu se consomme dans la vie future, selon ce que dit le Sauveur : « ils seront vrais » enfants de Dieu, parce qu'il seront des enfants » nouvellement engendrés « par la résurrection ⁴ ».

Soyons donc vraiment pacifiques, ayons toujours des paroles de réconciliation et de paix, pour adoucir l'amertume que nos frères témoigneront contre nous ou contre les autres, cherchant toujours à adoucir les mauvais rapports, à prévenir les inimitiés, les froideurs, les indifférences, enfin à réconcilier ceux qui seront divisés. C'est faire l'œuvre de Dieu et se montrer ses enfants, en imitant sa bonté.

Combien sont éloignés de cet esprit ceux qui se plaisent à brouiller les uns avec les autres ; qui par de mauvais rapports, souvent faux dans le tout, souvent augmentés dans leurs circonstances, en disant ce qu'il falloit taire, en réveillant le souvenir de ce qu'il falloit laisser oublier, ou par des

¹ Act. xiv. 16. — ² Eph. ii. 14. 15. 16. 16. — ³ Col. i. 20.
— ⁴ Luc. xx. 36.

paroles piquantes et dédaigneuses, aigrissent leurs frères et leurs sœurs déjà émus et infirmes par leur colère !

IX^e JOUR. Huitième et dernière béatitude : Souffrir pour la justice
(Matth. v. 10.)

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient¹ ». Tous ceux qui souffrent pour avoir bien fait, pour avoir donné bon exemple, pour avoir obéi simplement, et avoir confondu par leur exemple ceux qui ne vivent pas assez régulièrement, en sorte qu'on se prend à eux des reproches qu'on fait aux autres, souffrent persécution pour la justice. Ceux qui portent leur croix tous les jours, et persécutent persévéramment en eux-mêmes leurs mauvais desirs, souffrent persécution pour la justice.

C'est ici la dernière et la plus parfaite de toutes les béatitudes, parce que c'est elle qui porte le plus vivement en elle-même l'empreinte et le caractère du Fils de Dieu.

C'est pourquoi il s'arrête sur celle-ci. Non content d'en avoir parlé comme des autres, il reprend encore le discours, en disant : « Vous serez heureux quand vous serez maudits et » persécutés, et qu'on dira de vous, pour l'amour de moi, » toute sorte de mal. Réjouissez-vous et soyez remplis de » joie, » ravis, transportés, « parce qu'ils ont persécuté de la » même sorte les prophètes qui ont été avant vous², » et non-seulement les prophètes, mais encore le Messie lui-même.

On revient donc ici au commencement et au royaume des cieux qui avoit paru dès la première béatitude. La pauvreté et la persécution pour la justice attirent également le royaume des cieux.

X^e JOUR. Vrai caractère du Chrétien dans les huit béatitudes. Avec les caractères opposés (Matth. v. 3. 12. Luc. vi. 20. 27.)

Que la semaine s'est heureusement écoulée en parcourant sept béatitudes, et revenant au commencement dans la hui-

¹ Matth. v. 10. — ² Matth. v. 11. 12.

tième : la belle octave ! où l'on tâche d'imprimer en soi-même huit caractères du chrétien qui enferment un abrégé de la philosophie chrétienne ! La pauvreté , la douceur , les larmes ou le dégoût de la vie présente, la miséricorde, l'amour de la justice , la pureté de cœur, l'amour de la paix, la souffrance pour la justice.

Trois de ces caractères paroissent assez semblables, la douceur, la miséricorde, l'amour de la paix : néanmoins ils ont chacun leur propriété. C'est autre chose d'être pacifique et de savoir finir toutes les querelles qu'on nous fait, et qu'on fait aux autres : autre chose d'être doux, sans jamais offenser ni aigrir personne : autre chose d'être bienfaisant et miséricordieux.

Les caractères opposés aux huit qu'on vient de voir sont : l'esprit de propriété ou de richesses, l'aigreur, l'amour du plaisir, l'injustice, la dureté, la corruption du cœur, l'esprit de querelle et de brouillerie, l'impatience dans les afflictions et la crainte qui fait abandonner la règle de la vérité et de la justice.

Nous trouvons dans saint Luc ¹, l'abrégé des béatitudes réduites à quatre : d'être pauvre, d'être affamé, de pleurer, d'être haï et persécuté pour l'amour du Fils de Dieu. A ces quatre béatitudes, Jésus-Christ joint quatre malédictions contre les hommes du monde ² : « Malheur à vous, riches, car vous » avez votre consolation. Malheur à vous qui êtes contents et » rassasiés des biens de la terre ; parce que viendra le temps » que vous aurez faim, et que vous manquerez de tout. Malheur à vous qui riez et qui vous laissez emporter aux joies » du siècle ; car vos joies seront changées en pleurs. Malheur » à vous, lorsque les hommes vous applaudissent ; c'est ainsi » qu'on faisoit aux faux prophètes ». Craignons donc d'avoir notre consolation sur terre, craignons de la chercher, craignons de la recevoir, craignons les louanges et les applaudissements du monde. Aimons cet enchaînement des béatitudes qui, de l'amour de la pauvreté, nous pousse jusqu'à celui des souffrances, et par celui des souffrances nous ramène jusqu'à ce-

¹ Luc. vi. 20. 21. 22. 23. — ² Ibid. 24. etc.

lui de la pauvreté, et nous fait trouver le même royaume des cieux dans l'une et dans l'autre.

Pour conclusion, la doctrine des béatitudes est renfermée dans ces trois mots, que je vous laisse à peser.

Toute la doctrine des mœurs tend uniquement à nous rendre heureux. Le maître céleste commence par là. Apprenons donc de lui le chemin du vrai et éternel bonheur.

XI^e JOUR. Quatre caractères du chrétien (Matth. v. 13. 20.).

Après cet abrégé du christianisme, que Jésus-Christ prépare à ses disciples, il nous marque trois caractères éminents de ses disciples ¹. « D'être le sel de la terre : d'être la lumière du monde : d'être d'une extrême exactitude dans l'observance des commandements ». Le goût vif de la piété, l'exemple, la régularité et l'exactitude. Il en ajoute après un quatrième, qui est l'éminence et la perfection : « Si votre justice n'abonde ». Et voilà l'idée entière de la justice chrétienne.

Le sel assaisonne les viandes, il en relève le goût; il en empêche la fadeur; il en prévient la corruption. Ainsi la conversation du vrai chrétien doit ranimer dans les autres le goût de la piété. C'est ce qui a fait dire à saint Paul² : « Que votre discours soit plein de grâce et assaisonné de sel ». Et c'est de quoi sont bien éloignés ceux qui n'ont que de la langueur et de la mollesse dans toute leur conduite. Il faut dans la parole du chrétien une sainte vivacité; il faut reprendre avec force, et quelquefois piquer jusqu'au vif, comme fait un grain de sel. Mais ne mettez pas trop de sel ensemble : au lieu de piquer la langue pour réveiller l'appétit, vous mettriez en feu toute la bouche.

Etre la lumière du monde, est un degré encore au dessus du précédent; car il emporte l'exemple qui édifie et qui éclaire la maison de Dieu. C'est ce que nous nous devons les uns aux autres; et au contraire, si nous nous sommes à scandale les uns aux autres, cette malédiction du Sauveur tombera

¹ Matth. v. 13. et suivants. — ² Coloss. iv. 6.

sur nous : « Malheur au monde à cause des scandales qui arriveront. Il est impossible qu'il n'arrive des scandales ; mais » malheur à celui par qui ils arrivent : il vaudroit mieux pour » lui qu'on le jetât dans la mer avec une meule de moulin » autour du cou¹ ». Pesez ces paroles, chrétiens, qui ne craignez pas de scandaliser les infirmes et les petits de l'Eglise.

« Vous êtes la lumière du monde ». Cela s'entend , non-seulement des pasteurs , mais encore de tous les chrétiens. Saint Paul le dit ainsi² : « Vous devez luire au milieu d'une » nation mauvaise et corrompue , comme étant les lumières » dont le monde doit être éclairé ». « Si quelqu'un parle » , comme dit saint Pierre³, « que ce soit comme des discours de » Dieu » : comme si Dieu parloit par sa bouche. Saint Mathias disoit, ainsi que le rapporte saint Clément d'Alexandrie, que lorsque quelqu'un faisoit mal dans le voisinage d'un chrétien, il falloir s'en prendre à ce voisin, qui ne lui donnoit pas assez bon exemple.

Enfin, la vie chrétienne demande une extrême exactitude. Il faut prendre garde aux moindres préceptes, et n'en mépriser aucun. Le relâchement commence par les petites choses, et de là , on tombe dans les plus grands maux. « Qui méprise » les petites choses, tombe peu à peu⁴ ».

Pour établir cette exactitude de la justice chrétienne, Jésus-Christ pose un beau principe que : « la parole de Dieu est in- » violable, et s'accomplira jusqu'au moindre trait ».

Il regarde ici en particulier ce qui avoit été prédit de lui dans la loi et dans les prophètes, et c'est pourquoi il dit : « Je viens tout accomplir ». Dans ce qui a été prédit dans la loi, il y a les grands traits : la naissance de Jésus-Christ sorti d'une vierge, ses souffrances, sa croix, sa résurrection, la conversion du monde et des gentils, avec la réprobation et le juste châtimement des Juifs. Voilà les grands traits, mais ce n'est pas tout. Il y a l'*iota*, et les moindres traits qui doivent aussi s'accomplir. Il faut qu'on divise ses vêtements : il faut qu'on joue sa tunique sans couture. Voyez quelle préci-

¹ Matth. XVIII. Marc. IX. 41. Luc. XVII. 1. — ² Philip. II. 15.
— ³ I. Pet. IV. 11. — ⁴ Eccli. XIX. 1.

sion dans une distinction si subtile et si exacte ! c'est l'*iota*, c'est le petit trait. Il sera vendu ; ce peut être un grand trait ; mais ce sera trente deniers ; mais on achètera le champ d'un potier : c'est l'*iota*, c'est le petit trait qui ne doit point échapper non plus que les autres. C'est ainsi qu'il faut qu'il ait soif, et qu'il soit abreuvé de vinaigre. Il souffrira : voilà le grand trait : mais ce sera hors la porte de la ville : voilà l'*iota*. Il sera immolé comme l'agneau pascal ; mais ses os ne seront pas brisés sur la croix, non plus que ceux de cet agneau : voilà l'*iota*, et ainsi du reste. Jésus-Christ veut dire encore plus généralement, que tout ce qui est dit en figure et en nombre dans la loi, sera accompli en vérité dans l'Évangile, jusqu'aux moindres circonstances. Tout jusqu'aux moindres choses, est significatif dans la loi : tout jusqu'aux moindres choses sera accompli dans l'Évangile. « Vous ne lierez » pas la bouche du bœuf qui foule le grain¹. Saint Paul l'applique aux prédicateurs². Il en est ainsi de ces autres traits : « Vous ne ferez point cuire l'agneau dans le lait de sa mère. » Quand vous prendrez la mère dans le nid, vous la laisserez aller en gardant ses petits³. Que vos habits ne soient point » tissus de laine et de lin. Ayez des bordures et des franges » dans vos habits⁴. Tous ces petits traits ont de grandes significations, pour inspirer aux chrétiens la douceur, la modération, la simplicité, la droiture et toutes les autres vertus.

Et ce que Jésus-Christ conclut de là, c'est qu'il ne faut pas oublier les moindres préceptes : car si tout ce que Dieu dit pour son Fils doit être accompli jusqu'aux moindres traits, et qu'il n'en doive échapper aucun, il faut aussi accomplir tout ce qu'il a dit pour nous.

Et voyez jusqu'à quel point. « Le ciel et la terre passeront, » mais mes paroles ne passeront pas⁵. Si le soleil tout d'un coup alloit disparaître, et que ce flambeau du monde s'éteignît au milieu du jour ; si le ciel se mettoit en pièces, ou se retireroit comme un rouleau qui se renveloppe en lui-même : si la terre manquoit sous nos pieds, et qu'un fondement si solide

¹ Deut. xxv. 4. — ² I. Tim. v. 18. — ³ Deut. xiv. 21. — ⁴ Ib. xxii. 6. 7. 11. 12. — ⁵ Matth. xxiv. 25.

fût tout d'un coup réduit en poudre , quel malheur ! tout seroit perdu pour nous. Le malheur est bien plus grand et tout est perdu bien davantage, si le moindre des commandements de Jésus-Christ n'est pas observé.

Que si on ne les observe pas, Jésus-Christ qui a dit qu'ils seroient inviolablement observés, sera-t-il menteur ? A Dieu ne plaise , car il y a une condition , que si on manque à les observer, on sera puni. Donc , si vous faites la faute , et que vous évitiez le châtiment, Jésus-Christ se sera trompé ; mais si vous ne faites pas la moindre faute dont il ne soit parlé au jugement, et qu'il y faille rendre raison, non-seulement des paroles d'injustice et de médisance, mais encore des inutiles, la vérité de Jésus-Christ demeure ferme.

La peine rectifie le désordre : qu'on pèche , c'est un désordre ; mais qu'on soit puni quand on pèche , c'est la règle. Vous revenez donc par la peine dans l'ordre que vous éloigniez par la faute. Mais que l'on pèche impunément, c'est le comble du désordre : ce seroit le désordre , non de l'homme qui pèche, mais de Dieu qui ne punit pas. Ce désordre ne sera jamais, parce que Dieu ne peut être dérégulé en rien , lui qui est la règle.

Comme cette règle est parfaite , droite parfaitement , sans la moindre courbure, tout ce qui n'y convient pas, y est brisé, et sentira l'effort de l'invincible et immuable rectitude de la règle.

Mais si les menaces sont accomplies , les promesses le seront aussi. Viens, chrétien , à ton crucifix : regardes-y toutes les prédictions accomplies jusqu'aux plus petites. Dis donc en toi-même : Tout s'accomplira, et le bonheur qui m'est promis ne me manquera pas. Je verrai Dieu, je l'aimerai et je le louerai durant les siècles des siècles , et tous mes desirs seront rassasiés , toutes mes espérances accomplies. Amen, amen.

XII^e Jour. Excellence de la justice chrétienne au dessus de celle des païens et des Juifs (Matth. v. 20. 47.)

Jésus-Christ, qui jusqu'ici a donné plus en général la forme et les caractères de la vie chrétienne, commence ici les pré-

ceptes particuliers, et il donne pour fondement cette belle règle¹ que la « justice » chrétienne doit « surpasser celle » des plus parfaits d'entre les Juifs et les docteurs de la loi. Prenons donc garde ici à bien entendre la perfection de la loi évangélique, dont nous avons juré l'observation dans notre Baptême.

Pour nous y obliger, Jésus-Christ a pris soin de nous élever à la perfection de sa justice chrétienne par trois degrés.

Premièrement il faut s'élever au dessus des plus sages des païens. C'est pour cela qu'il a dit : « Les païens ne le font-ils pas² » ? Voulant dire, vous devez donc faire davantage. On vous parle de mépriser les richesses : les sages païens ne l'ont-ils pas fait ? D'être fidèle à vos amis : les païens ne l'ont-ils pas été ? D'éviter les fraudes et les tromperies : les païens ne les ont-ils pas détestées ? De fuir l'adultère : les païens les plus licencieux n'en ont-ils pas eu de l'horreur ?

Le second degré est de s'élever au dessus de la justice de la loi, et de ceux qui connaissent Dieu. Et cela encore par trois degrés, en évitant trois défauts de la justice judaïque. Le premier, c'est qu'elle n'étoit qu'extérieure : « Vous autres » Pharisiens, vous êtes soigneux de laver l'extérieur du vaisseau » : et c'est pourquoi il les appeloit : « Des sépulchres » blanchis³. Voyez la justice de ce pharisien dans saint Luc : « Je ne suis pas », disoit-il⁴ « comme le reste des hommes ». Et en quoi excellez-vous donc ? « Je jeûne deux fois la semaine : » je paie la dîme de tout ce que j'ai de bien ». Il ne vante que l'extérieur : et ceux-là lui ressemblent, qui ne s'attachent qu'aux observances extérieures. Dire son bréviaire, aller à l'église, assister au sacrifice, à matines, à l'oraison, prendre de l'eau bénite, se mettre à genoux, sans prendre l'esprit de tout cela, c'est une justice pharisaïque qui semble avoir quelque exactitude, mais qui s'attire de Jésus-Christ ce juste reproche : « Ce peuple m'honore des lèvres ; mais son cœur est loin de moi⁵ ». C'est une fausse justice. Mais que dirons-nous de ceux qui n'ont pas même cette justice et cette exactitude extérieure, si ce n'est qu'ils sont pires que les pharisiens et que les Juifs ?

¹ Matth. v. 20. — ² Ib. v. 47. — ³ Ib. xxiii, 25. 27. — ⁴ Luc. viii. 11. 12. — ⁵ Matth. xv. 8.

Le second défaut de la justice judaïque, c'est, comme dit saint Paul ¹, qu'en « ignorant la justice » par laquelle « Dieu » nous fait justes, « et cherchant à établir leur propre justice » se croyant justes par eux-mêmes, « ils ne se sont point soumis à la justice de Dieu » : parce qu'ils ont cru faire le bien par eux-mêmes, au lieu de reconnoître que c'est Dieu qui l'opère en eux.

Saint Paul avoit eu cette justice : mais voyez comment il en parle ² : « Ma conduite étoit sans reproche selon la justice » de la loi. » Remarquez ces paroles : « sans reproche. » On ne pouvoit, ce semble, porter la perfection plus loin ; et cependant il ajoute aussitôt après : « Mais ce qui m'étoit un gain » selon la loi, « je l'ai estimé une perte, à cause de la connoissance éminente que j'avois de Jésus-Christ, pour qui tout » m'a été une perte, et comme du fumier et de l'ordure ; afin » de gagner Jésus-Christ, et avoir en lui, non pas ma propre » justice qui vient de la loi, mais la justice qui vient de la foi » en Jésus-Christ : justice qui vient de Dieu par la foi ».

Voilà donc le second défaut de la justice judaïque, c'est qu'on se croyoit juste par soi-même : ce qui fait que cette justice est impure et n'est qu'ordure, selon saint Paul, parce qu'elle n'est qu'orgueil. Étudions-nous donc à l'éviter, en rapportant humblement à Dieu le peu de bien que nous faisons.

Mais le troisième défaut de la justice des Juifs, c'est que les œuvres en étoient fort imparfaites, en comparaison de la perfection où l'homme est élevé par l'Évangile. On y est obligé à une plus grande perfection que ceux qui faisoient bien. Et pourquoi ? « A cause de la connoissance éminente » qu'on a « de Jésus-Christ, » disoit saint Paul : et c'est une des vérités que Jésus-Christ renferme dans cette parole : « Si votre » justice n'est plus abondante que celle des docteurs de la loi » et des pharisiens, etc. » ³.

Voilà donc la justice chrétienne élevée de deux degrés au dessus de la justice des sages païens, au dessus de la justice des Juifs. C'est pourquoi et les païens et les Juifs s'élèveront contre nous, les Ninivites, la reine de Saba, Sodome et Gomorrhe, dont nous aurons surpassé les iniquités, nous qui

¹ Rom. x. 3. — ² Philip. iii. 6. 7. 8. 9. — ³ Matth. v. 20.

devions surpasser la justice des plus sages. C'est ainsi qu'il se faut former une grande idée de la justice chrétienne.

Mais voici encore quelque chose de plus excellent : et c'est le troisième degré et la perfection. C'est que la justice chrétienne se doit élever au dessus d'elle-même. « Non, mes frères », disoit saint Paul ¹, « je ne crois pas encore avoir atteint la justice où je tends, ni que je sois parfait : je poursuis ma course », comme un homme qui ne croit pas avoir obtenu ce qu'il souhaite. *Unum autem* ; mais tout ce que je fais, tout mon but, toute ma pensée, « c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi : » voyez : tout le progrès qu'il a fait ne lui est rien ; il ne s'y arrête pas, il ne s'y repose pas : « Je m'étends à ce qui est devant. » Entendez ce mot, il « s'étend » : il fait effort : il sort en quelque manière de lui-même : il se disloque lui-même, en quelque sorte, par l'effort qu'il fait pour s'avancer.

Voilà donc le vrai chrétien, le vrai juste. Il croit n'avoir rien fait : car, s'il croit être suffisamment juste, il ne l'est point du tout. Il faut donc toujours avancer et sortir continuellement de son état. « Soyez parfaits comme votre Père céleste ² ». Ayez-en du moins la volonté ; car c'est renoncer à la justice que de se reposer dans celle qu'on a ; comme si on étoit assuré qu'elle fût suffisante ; d'autant plus que si vous n'avancez, vous reculez. « Vous regardez en arrière », contre le précepte de l'Evangile. Et que décide le Sauveur ? que vous « n'êtes pas propre au royaume de Dieu ³ ».

Voilà pourquoi il disoit qu'il falloit « avoir faim et soif de la justice. » Ce n'est pas un désir ordinaire ; c'est un désir comme celui qui nous porte à nous nourrir et à vivre : désir ardent et invincible que vous devez sans cesse exciter. En quelque état que vous soyez, vous devez toujours avoir cette faim et cette soif, parce que la capacité de votre intérieur est infinie, comme l'est aussi la justice que vous cherchez.

Sur ce fondement de la perfection de la justice chrétienne, Jésus-Christ bâtit tout l'édifice, c'est-à-dire tous les préceptes de son Évangile, pour nous élever au dessus des païens, des

¹ Philip. III. 12. 13. — ² Matth. v. 48. — ³ Luc. 17. 62.

Juifs, et de nous-mêmes. Ce qu'il a compris dans cette parole : « Soyez parfaits comme votre Père céleste » ; et ce que son apôtre a exprimé de la manière que nous avons vue.

XIII^e. JOUR. Haine, colère, parole injurieuse : quelle en est la punition (Matth. v. 21. 22.)

Après cette belle préparation, après cette belle idée de la justice chrétienne, Jésus-Christ commence à régler ce qu'on doit au prochain, et il nous apprend jusqu'où l'on doit éviter de lui nuire. Saint Jean dit que « celui qui hait son frère est un meurtrier ¹. » Jésus-Christ le répu te tel. C'est pourquoi il dit que ce n'est pas seulement en le tuant « qu'on se rend digne d'être puni par le jugement : » mais encore « si on se fâche contre lui » : et que « si on témoigne » son indignation par quelque parole de colère ou de mépris, « on mérite d'être condamné par le conseil », on est digne d'une plus grande peine ; « mais que si on s'emporte jusqu'à » l'appeler insensé, on n'évitera pas le feu éternel ². »

Il faut ici peser ces trois degrés : se mettre en colère ; témoigner sa colère par quelque parole d'emportement ; dire des injures atroces, et traiter son frère de fou ; et les comparer avec les trois peines, le jugement, le conseil, le feu.

Le jugement emportoit la peine capitale, puisqu'il est attribué, selon les anciens, au meurtre, que la loi punissoit de mort irrémissiblement. Mais Jésus-Christ, pour faire voir combien la justice humaine étoit foible en comparaison de la divine qu'il venoit déclarer aux hommes, met le jugement, c'est-à-dire la peine capitale des jugements humains, pour le plus foible degré, qui est la colère, il veut donc dire que la colère contre un frère est par elle-même un péché digne de mort devant Dieu. Et ainsi, il ne faut pas douter qu'on ne commette un péché mortel, lorsqu'on demeure volontairement aliéné de son frère, ce qui arrive lorsqu'on demeure fâché contre lui ; parce qu'alors la colère s'est tournée en haine. En cet état, rien n'excuse de péché mortel, que la résistance qu'on apporte à une disposition et impression si mauvaise : car, lorsqu'elle domine dans le cœur, la charité s'y éteint.

¹ I. Joan. III. 15. — ² Matth. v. 21. 22.

Le second degré de supplice est le conseil ; ce qui se dit par rapport à la police des Juifs. Au dessus du jugement, où l'on punissoit les crimes particuliers jusqu'à la mort, s'il le falloit, il y avoit le sanhédrin, ou le conseil suprême de la nation ¹, qui étoit d'autant plus sévère, qu'on y jugeoit les crimes publics qui regardoient l'état du peuple de Dieu, dans la religion et dans le gouvernement, sans aucun appel. Pour exprimer le juste supplice de celui qui s'emporteroit au second degré de colère, c'est-à-dire jusqu'à témoigner sa haine par quelque parole de fureur ou de mépris, Jésus-Christ va de ce degré à ce qu'il y a de plus rigoureux et de plus inévitable parmi les hommes, qui est la rigueur extrême du souverain conseil de la nation.

Le dernier degré suit après cela, qui est de dire des injures atroces, comme d'appeler son frère fou : et, pour cela, il n'y a plus rien parmi les hommes, par où l'on puisse exprimer la vengeance qui en sera faite, qu'une vallée auprès de Jérusalem, qu'on réputoit abominable, et qu'on appeloit la vallée des cadavres et des cendres, parce que c'étoit celle où, du temps des idolâtries du peuple de Dieu, les Israélites brûloient leurs enfants en l'honneur de l'infâme idole de Moloch, et où on jetoit leurs cendres et leurs cadavres à demi-brûlés.

La tradition enseignoit encore que les cadavres des soldats de Sennachérib y avoient été jetés à tas, de sorte qu'elle fourmilloit de vers qui sortoient de ces cadavres ; les marques du feu étoient dans les cendres et dans les cadavres à demi-brûlés ². Cette vallée s'appeloit la vallée du fils d'Ennom, Ben-Ennom³, en changeant le B en G, Gehennom, Gehenna, Gehenne : par où l'on exprima ensuite l'enfer, le feu, dont les damnés y sont dévorés, et les vers qui les y rongent : dont le Sauveur dit : « Leur ver ne meurt point, et leur feu ne » s'éteint jamais⁴ ».

C'est donc à cette vallée des cadavres, qu'on appeloit aussi la vallée de la mort, que Jésus-Christ compare le supplice

¹ Joseph. Antiq. Judaic. xiv. 17. — ² Jos. xv. 8. et xviii. 16. — ³ IV. Reg. xxiii. 10. II. Paral. xxviii. 3. — ⁴ Marc. ix. 47.

affreux de ceux qui traitent leurs frères d'insensés et de fous. Que s'il ordonne ce supplice pour les injures, combien seront tourmentés ceux qui frappent, ceux qui tuent? Le Fils de Dieu n'en parle pas, comme ne voulant pas supposer que cela puisse arriver parmi les siens, et laissant assez entendre combien les actions violentes seront punies, si les paroles le sont avec une si terrible rigueur.

Pesons donc toutes nos paroles, puisqu'elles sont pesées avec une telle rigueur dans le souverain jugement de Dieu.

XIV^e JOUR. Réconciliation (Matth. v. 23. 26.)

C'est encore un beau et grand précepte, et par lequel nous pouvons entendre combien Dieu aime la paix, de nous ordonner, comme il fait, de nous réconcilier avec notre frère avant que d'approcher de l'autel. Il ne veut point de l'oblation qui lui est offerte avec un cœur plein de ressentiment et avec des mains portées à la vengeance.

On doit encore beaucoup remarquer cette parole : « Si votre frère a quelque chose contre vous¹ », et non-seulement si vous lui en avez donné sujet, mais encore s'il l'a pris mal à propos, il faut s'éclaircir charitablement avec lui, de peur que vous ne veniez à le haïr, lorsque vous saurez qu'il vous hait. Le premier présent qu'il faut offrir à Dieu, c'est un cœur pur de toute froideur et de toute inimitié avec son frère.

N'attendez pas même le jour de la communion; celui de l'oblation, où l'on se trouve ensemble, et où l'on assiste même seul au saint sacrifice, ce jour doit être précédé de la réconciliation.

Il faut encore porter plus loin l'amour de la paix; et saint Paul dit : « Que le soleil ne se couche point sur votre colère² ». Les ténèbres augmenteroient notre chagrin; notre colère nous reviendrait en nous éveillant, et deviendrait plus aigre. Les passions tristes et sombres, du nombre desquelles sont la haine, la vengeance, la jalousie, s'aigrissent pendant la nuit, ainsi que les plaies, les fluxions, les maladies.

¹ Matth. v. 23. — ² Ephes. iv. 26.

Dans les querelles, dans les procès, dans toutes les dissensions, on se « livre » l'un l'autre « au juge » parce qu'on s'offense mutuellement : on doit donc craindre « la prison, d'où » l'on ne sort qu'après avoir tout payé » dans la dernière rigueur ; et il faut s'accorder volontairement l'un avec l'autre, plutôt que d'en venir à un jugement qui augmenteroit l'aigreur. C'est ce qu'il faut bien considérer.

Saint Augustin dit que cet « ennemi avec lequel il se faut » réconcilier, pendant qu'on est dans la voie ¹, c'est la vérité, qui nous condamne dans cette vie, et nous « livre », en l'autre, à l'exécuteur, qui nous oblige à payer jusqu'au dernier sol » ; c'est-à-dire, à demeurer éternellement dans cette affreuse prison, puisque nous ne pouvons jamais satisfaire pour nos crimes.

XV^e JOUR. Délicatesse de la chasteté ; s'arracher l'œil ; se couper la main : indissolubilité du mariage (Matth. v. 27. 32.)

En ce qui regarde la chasteté, il faut craindre jusqu'à un regard : c'est par là qu'entre le poison. « Prenez garde », » disoit Moïse², de ne point laisser aller vos yeux et vos pensées, en vous souillant dans les objets qui vous environnent ». Job disoit aussi, dans cette vue : « J'ai fait un pacte » avec mes yeux » ³, que je les tiendrois toujours modestes, jamais vagues ni dissipés. Le voile des vierges sacrées est la marque et l'instrument de cette retenue ; leur vie est un mystère ; les yeux profanes en sont bannis ; elles ne veulent ni voir ni être vues. C'est le premier enseignement de Jésus-Christ sur cette matière.

La seconde est de renoncer aux liaisons non-seulement les plus agréables, mais encore les plus nécessaires, plutôt que de mettre notre salut en péril. Le secret de fuir, d'éviter les occasions prochaines, c'est-à-dire, celles où l'on a déjà fait naufrage, craindre même les plus éloignées, se précautionner de toutes parts, couper jusqu'à sa main droite, et jusqu'à son pied, arracher jusqu'à ses yeux : tout doit être violent dans

¹ Matth. v. 25. 26. — ² Num. xv. 39. — ³ Job. xxxi. 1.

cette matière. Car il faut, autant qu'il se peut, éviter même d'avoir à combattre, parce qu'on n'est pas longtemps courageux, ni ferme contre soi-même.

« Si votre œil, ... si votre main droite vous scandalise¹, c'est-à-dire, si ces personnes qui vous sont si chères, vous sont » une occasion de tomber, séparez-vous-en ». Ajoutez, si elles vous font « scandaliser » votre frère ; car tout ce qui le fait tomber, est aussi pour vous une chute semblable à celle d'un homme qu'on « jetteroit dans la mer une meule au col² ».

Le troisième enseignement sur cette matière regarde le mariage et son indissolubilité. Mais on peut encore porter plus loin ses pensées. Car, comme cet indissoluble lien du mariage signifie l'inséparable union de Jésus-Christ avec son Église, les âmes qui sont entrées dans ce bienheureux contrat, doivent garder la foi à Jésus-Christ, et ne faire jamais divorce avec lui.

Pour cela, il faut éviter jusqu'aux moindres choses qui déplaisent à l'Époux céleste. Ce ne sont pas seulement les ruptures qui sont à craindre dans les mariages, mais encore les moindres froideurs. Tout va au divorce, si on n'y prend garde : et il faut promptement réparer les moindres négligences : la délicatesse de l'époux en est blessée, l'amour refroidi s'éteint bientôt.

Veille donc, âme chrétienne, veille sur les moindres choses ; rien ne plait plus à celui qui aime que l'attention à le contenter en tout ; au contraire, il n'y a rien de plus terrible que cette parole célèbre du Fils de Dieu¹ : « Je voudrais que » vous fussiez froid ou chaud ». On vous pourroit tourner au bien, et vous seriez capable de quelque action ; « mais parce » que vous êtes tiède » et sans efficace, on ne peut rien faire de vous, « et je vous vomirai de ma bouche ».

XVI^e JOUR. Ne jurer point : Simplicité chrétienne (Matth. v. 33. 37.)

Je trouve cet endroit un des plus touchants de la doctrine chrétienne, parce que le Fils de Dieu y établit la plus aimable

¹ Matth. v. 29. 30. — ² Ib. XVIII. 6. — ³ Apoc. III. 15. 16.

de toutes les vertus, qui est la sincérité. Le chrétien ne ment jamais ; il dit : « Cela est, cela n'est pas ¹ » : et cette parole tient lieu de tout serment. Car au lieu de jurer ou par le ciel, ou par la terre, ou par la sainte cité, ou par sa tête, ou en quelque manière que ce soit, on lui ordonne pour toute réponse : « Cela est, cela n'est pas : oui et non ». Le mensonge ne trouve point de place dans une expression si simple ; elle ne souffre point non plus de déguisement, car, sans détour ni embarras, on répond : « Cela est, cela n'est pas ». Et la sincérité d'un chrétien doit être si parfaite et si connue, qu'on s'en tienne à sa simple parole, comme s'il avoit fait mille serments de toutes les sortes.

Cette parole est bien forte : « Tout ce qui est au delà vient du malin ² » ou du mal. Tout ce qu'on dit de plus que « cela est, » cela n'est pas », c'est la dureté des cœurs, c'est la malice et la fourberie, c'est le démon, en un mot, qui l'a introduit. Revenons donc à l'origine ; rendons-nous si croyables par notre sincérité, qu'on se fie à nous à cette simple parole : « Cela est, cela n'est pas : oui » et « non ».

Ne soyez pas si décisif, si affirmatif, n'exagérez pas : « Ne » jurez pas ³ » : c'est une partie de cette douceur dont il est dit « bienheureux ceux qui sont doux ⁴ ». Ce que vous direz de plus fort que la simple affirmation ou négation ne seroit pas nécessaire, si les cœurs étoient bien disposés. Soyez de votre côté dans cette disposition ; et s'il faut aller au delà, que ce soit uniquement pour les autres qui ont besoin d'être poussés plus fortement.

Renouvelez-vous, « quittez le vieux levain ⁵ ». Le méchant est menteur, parce qu'il a intérêt de cacher et de déguiser ce qu'il est. « Revêtez-vous de l'homme nouveau qui est Jésus-Christ qui est créé selon Dieu en justice, et dans la sainteté » de la vérité ⁶ ». Ainsi, quittant le mensonge qui ne convient qu'au mauvais qui veut se cacher, « dites-vous la vérité les uns » aux autres, parce que vous êtes membres d'un même corps ⁷ ». La main ne veut pas tromper la tête, lorsqu'elle la prend pour

¹ Matth. v. 37. — ² Ib. — ³ Ib. v. 37. — ⁴ Ib. v. 4. — ⁵ I. Cor. v. 7. — ⁶ Eph. iv. 24. — ⁷ Ib. 25.

guide parmi les ténèbres; l'œil ne veut pas tromper les pieds, ni les pieds cacher leur marche aux yeux et à la tête. Si ces membres se pouvoient parler et interroger l'un l'autre, ils se diroient simplement la vérité en toutes choses : oui et non; cela est, cela n'est pas. Vivez ainsi, chrétien : ne faites point le mystérieux ni l'important. Taisez-vous par modération et par prudence, et non pas en faisant l'homme sage et l'homme grave. N'ayez point de dissimulation, surtout ne faites rien de mal, de douteux, ni de suspect, afin que vous n'ayez rien à déguiser. Si vous péchez, car qui ne pèche point? et qu'il vous faille découvrir votre péché à un confesseur, comme la plaie à son médecin, dites : cela est, cela n'est pas, sans chercher de vaines excuses à votre faute, ni de longues circonlocutions pour l'envelopper. L'humilité vous fera sincère, vous guérira infailliblement, pourvu que vous gardiez la sincérité.

On jure par le nom de Dieu, et on le prend à témoin, afin que notre parole, foible par elle-même, devienne ferme et inviolable par l'interposition du nom de Dieu. Mais, si nous sommes remplis de Dieu et revêtus de Jésus-Christ, la vérité est en nous, et, nos discours étant fermes par le mérite de la source d'où ils sont partis, ne demandent pas d'être appuyés par la religion du serment.

Il y en avoit qui croyoient qu'on ne juroit pas, à moins d'interposer le nom de Dieu. Ils ne prenoient pas pour serment de dire par le ciel, ou par la terre, ou par la sainte cité, ainsi du reste. Mais Jésus-Christ décide qu'il y a dans tout cela quelque chose qui, ayant rapport à Dieu, doit être regardé avec une espèce de religion, sans qu'il soit permis à l'homme de le profaner par ses serments.

Cette parole est remarquable : « Ne jurez point par votre » tête, car vous ne pouvez faire blanc ou noir un de vos cheveux¹ ». De tout ce que vous appelez vôtre, il n'y a rien dont vous puissiez disposer, pas même de la couleur de vos cheveux. Ne dites donc pas, je jure par ma tête, c'est-à-dire, je me dévoue, ou, comme on parle, je dévoue ma tête à telle et à telle peine; car, loin d'avoir pouvoir sur votre tête, vous

¹ Matth. v. 36.

n'en avez pas même sur vos cheveux, pour les faire venir ou croître, ni pour en changer la couleur. Soyez donc soumis à Dieu, et ne parlez jamais comme pouvant disposer de la moindre chose.

XVII^e JOUR. Charité fraternelle : Etendue de la perfection chrétienne
(Matth. v. 38. 43.)

Jésus-Christ revient encore à l'obligation de la charité fraternelle dont il avoit déjà dit que, loin qu'il fût permis de tuer ou de frapper, il ne falloit pas même se fâcher contre son frère, ni lui marquer de l'aigreur par aucune injure ; que si on avoit quelque démêlé, il falloit être facile à se raccommoder ; n'employez point de juge, s'il se peut, pour terminer vos différends, ni même de médiateur pour concilier les esprits aliénés. Nous avons un médiateur naturel de notre réconciliation mutuelle, qui est Jésus-Christ, et l'esprit de charité et de grâce qui nous anime. Il faut donc se rendre traitables, et chacun s'accommoder de gré à gré avec son frère. Il a dit que, si nous sentions quelque aigreur dans le cœur de notre frère, il falloit le prévenir pour le calmer, et préférer la réconciliation au sacrifice. Maintenant il pousse plus loin l'obligation, et il déracine tout à fait l'esprit de vengeance.

« OEil pour œil et dent pour dent ¹ » ; c'est ce qu'on permettoit aux anciens : il paroissoit là une espèce de justice ; mais Jésus-Christ ne permet pas au chrétien de se la faire à lui-même, ni de la rechercher pour se satisfaire. Si la justice publique réprime les violences, le chrétien ne l'empêche pas et il respecte les ordres publics ; mais pour lui, loin de se venger de celui qui lui donne un soufflet, il tendra plutôt l'autre joue ; il abandonnera plutôt son manteau à celui qui lui dispute sa tunique, que d'entreprendre un procès pour peu de chose, et entrer dans un esprit de chicane et de ressentiment². Il accordera plutôt de son bon gré deux mille pas à celui qui l'aura forcé à en faire mille, qu'il ne se fera justice à lui-même, ou qu'il ne songera à se venger de la violence qu'on lui aura faite. La tranquillité de son cœur lui est plus chère

¹ Exod. xxi. 4. — ² Matth. v. 39. et seq.

que la possession de tout ce qu'on lui peut ravir avec injustice ; et s'il faut manquer à la charité pour recouvrer les biens dont on l'a privé , il n'en veut point à ce prix. O Évangile , que tu es pur ! ô doctrine chrétienne , que tu es aimable ! Mais , ô chrétiens , que vous y répondez mal , et que vous êtes peu dignes d'un si beau nom !

« Donnez à qui vous demande. Ne fuyez pas , » comme on fait ordinairement , « celui qui vous emprunte dans son besoin ¹ ». Faites ce que vous pourrez pour le soulager , soyez libéral et bienfaisant. Toutes les richesses de l'univers n'égalent pas le prix de ces deux vertus , ni la récompense qu'elles nous attirent.

Voici donc trois degrés de charité envers ses ennemis : les aimer , leur faire du bien , prier pour eux. Le premier est la source du second : si on aime , on donne. Le dernier est celui qu'on croit pouvoir faire le plus aisément ; mais c'est pourtant le plus difficile , parce que c'est celui qu'on fait par rapport à Dieu. Rien ne doit être plus sincère , ni plus cordial , ni plus véritable , que ce qu'on présente à celui qui voit tout jusqu'au fond du cœur.

XVIII^e Jour. Etendue de la perfection chrétienne (Matth. v. 46. 47. 48.)

Examinez-vous sur ces trois degrés : aimer , faire du bien , prier. « Qu'est-ce qu'aimer ceux qui nous aiment ? Les publicains le font bien. Qu'est-ce que saluer ceux qui vous saluent ? Les païens le font bien ». Ce n'est pas pour rien qu'on vous propose un héritage éternel et une immuable félicité ; ce n'est pas pour vous laisser demeurer à l'égal ou même au dessous des païens. Dites-vous la même chose , ô chrétien ! dans tout le reste de votre conduite. Quelle récompense méritez-vous , femmes chrétiennes , si vous méprisez les vaines parures ? Les païennes l'ont bien fait. Quelle sera votre gloire , si vous méprisez les richesses ? Les philosophes l'ont bien fait. Dites-vous la même chose sur la chasteté ; les vestales l'ont bien gardée : sur la cordialité ; les païens , les sages du monde en ont

¹ Matth. v. 42.

Bossuet, t. v.

fait gloire. Portez donc plus haut vos pensées « et soyez parfaits¹ ». Mais comme qui ? Comme les philosophes ? comme les païens ? comme les Juifs ? ou comme les pharisiens et les docteurs de la loi, qui étoient les plus parfaits d'entre les Juifs ? Non : Jésus-Christ vous a dit que « vous n'aurez point » de part à son royaume, si votre justice ne surpasse la leur². Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait³. Et comme vous ne pouvez jamais l'égaliser, croissez toujours pour vous approcher de cette perfection. L'entreprise est grande ; mais le secours est égal au travail : Dieu, qui vous appelle si haut, vous tend la main : son Fils, qui lui est égal, descend à vous pour vous porter. Dites donc avec saint Paul : Courage, mon âme : « Je puis tout avec celui qui me fortifie⁴ ».

O chrétien, qui es si loin de la perfection de ton état, quand commenceras-tu à surmonter ta nonchalance ?

Que chacun se dise à soi-même dans le fond du cœur : Ça, je veux apprendre à être chrétien. Arrêtez-vous pourtant à ces mots : « On a dit aux anciens : et moi je vous dis ». Qui est celui qui nous a donné cette loi nouvelle ? Jésus-Christ, le Fils de Dieu en personne, la lumière et la vérité éternelles, le maître qui nous est envoyé du ciel pour nous enseigner ; mais en même temps le Sauveur qui nous aide et qui, comme on vient de voir, mesure ses grâces au travail qu'il nous impose. Disons donc avec saint Paul⁵ : « Si la loi qui a été donnée aux » anciens Juifs par le ministère des anges est demeurée ferme, » et que toute transgression et désobéissance contre cette loi » ait reçu un juste châtement », comment l'éviterons-nous, si nous négligeons une doctrine aussi salutaire que celle qui nous est enseignée par Jésus-Christ qui, ayant pris son commencement par l'explication qu'il en a faite lui-même, nous a été confirmée par ceux qui l'ont ouïe de sa propre bouche : Dieu y rendant témoignage par tant de signes, par tant de miracles, par tant de prodiges, et enfin par l'effusion manifeste de son Saint-Esprit ? Et encore avec le même saint Paul⁶ : « Si, lorsqu'on avoit violé la loi de Moïse », qui n'étoit que le

¹ Matth. v. 48. — ² Ib. 20. — ³ Ib. 48. — ⁴ Philip. iv. 13. —
 — Heb. ii. 2. 3. 4. — ⁶ Ib. x. 28. 29. 30. 31.

serviteur, « on périssoit, sans miséricorde, sur la déposition » de deux ou trois témoins, quel supplice mériteront ceux qui » ont foulé aux pieds le Fils de Dieu; qui ont tenu pour profane le sang de l'alliance par lequel ils ont été sanctifiés, et » qui auront fait outrage à l'esprit de la grâce? Car nous savez combien puissant est celui qui dit : A moi appartient » la vengeance, et je la saurai bien faire. Et encore le Seigneur jugera son peuple. Il est horrible de tomber entre » les mains du Dieu vivant».

XIX^e JOUR. Rechutes (Luc. XI. 21. 26. S. Paul. Heb. VI. 4. 9. II. Petr. II. 20. 21. 22.)

Pour nous affermir contre les rechutes, appuyons sur ce qui est dit dans saint Luc du « fort armé ¹ ».

« Le fort armé », c'est le démon. Considérez ces paroles : « Ce qu'il possède est en paix. » Songez à la malheureuse paix dont jouissent les pécheurs. La conscience assoupie, on se voit périr de sang-froid et sans s'émouvoir : les sens nous enchantent, et le démon règne tranquillement. Jésus-Christ a chassé ce fort armé, quand il a ébranlé ce cœur endurci, et qu'on a fait pénitence. Mais ce n'est pas, tout et il ne quitte pas prise : il revient avec sept démons plus méchants que lui. Pesez tout : ces esprits immondes souillent de nouveau la maison que la pénitence a nettoyée, et ils y établissent leur demeure : « Et le dernier état de cet homme est pire que le » premier ² ». Si toujours à chaque rechute l'état devient pire, si le joug du démon s'aggrave ; si l'on s'enfonce de plus en plus dans le mal, si les forces diminuent sans cesse, où en sera-t-on à la fin, et comment sortir de cet abîme ? Dieu peut nous en tirer, je le sais ; mais s'il n'y a rien à désespérer, tout est à craindre.

« Il est impossible » à l'homme, dit saint Paul³, selon le cours ordinaire des choses humaines, et il n'y a que Dieu qui le puisse faire par un effort, pour ainsi parler, de sa toute-puissance : « il est impossible, dis-je, que ceux qui ont une » fois été illuminés par la grâce du baptême ; qui ont goûté

¹ Luc. II. 21. et seq. — ² Luc. XI. 26. — ³ Heb. VI. 14. et suiv.

» le don céleste, et ont été faits participants du Saint-Esprit, » et qui ensuite sont déchus, soient renouvelés. » Si saint Paul parle ainsi de ceux qui ont violé la sainteté du baptême, que doivent craindre ceux qui ont ajouté à cette profanation celle de la pénitence, si souvent réitérée et si souvent méprisée ? « La terre, qui boit souvent la pluie qui tombe sur elle, » et qui ne produit que des épines et des chardons, est à la » veille d'être maudite, et enfin on y met le feu¹ ».

Il n'y a rien à expliquer ici : les paroles sont assez claires et il n'y a qu'à les méditer les unes après les autres avec attention.

Après que ces paroles vous auront remplis de frayeur, relevez votre espérance par les suivantes, et croyez que toute l'Eglise vous dit avec saint Paul : « Nous espérons de vous de meilleures choses² ».

Après avoir ouï saint Paul, écoutons encore saint Pierre³ : « Il vaudroit mieux n'avoir pas connu le chemin de la justice, » que de retourner en arrière ; comme un chien qui ravale ce » qu'il a vomi, et comme un pourceau qui se vautre de nouveau » dans la boue ». Cela fait horreur seulement à entendre, et ces expressions soulèvent le cœur ; mais la chose est bien plus horrible, et ce qu'on voit faire à ces animaux est au dessous de ce qui arrive au pénitent qui retombe.

XX^e JOUR. Vaine gloire dans les bonnes œuvres (Matth. vi. 1. 4.)

Après avoir porté la justice chrétienne au degré de perfection qu'on vient de voir, et jusqu'à nous donner pour modèle la perfection de Dieu même, Jésus-Christ voit que l'homme enclin à la vanité, voudroit tirer de la gloire des pratiques extérieures d'une justice si parfaite ; et c'est ce qui donne lieu à ce précepte⁴ : « Prenez garde à ne pas faire votre justice » devant les hommes, pour en être regardé ». Il ne défend pas de pratiquer la justice chrétienne en toute rencontre pour édifier le prochain, au contraire, il a dit : « Que votre lumière » luise devant les hommes, afin que votre Père céleste soit

¹ Heb. vi. 7. 8. — ² Ib. 9. — ³ II. Pet. ii. 21. 22. — ⁴ Matth. vi. 1. et seq.

» glorifié » dans vos bonnes œuvres ; « mais prenez garde de » ne les pas faire pour être regardés des hommes, autrement » vous perdez votre récompense¹ ». Demandez-la aux hommes pour qui vous agissez ; mais n'attendez de Dieu que la punition qu'il a réservée aux hypocrites.

Toutes les fois qu'on vous loue , craignez cette parole du Sauveur : « En vérité , je vous le dis, vous avez reçu votre récompense² ». Parole si importante que Jésus-Christ la répète à chaque action qu'il marque en particulier dans ce chapitre.

Souvenez-vous de ce qu'il a dit du mauvais riche : « Il a » reçu ses biens en cette vie ». Et ailleurs dans la parabole du festin : « On vous a rendu ce qu'on a reçu de vous³ ».

Heureux donc ceux dont « la vie est cachée en Dieu avec » Jésus-Christ », comme dit saint Paul⁴, que le monde ne connoît pas ; qui vivent dans le secret de Dieu ; qui se contentent de ses yeux ; car quelle erreur et quelle folie de ne se pas contenter d'un tel spectateur ? « Ils sont comme inconnus », dit le même saint Paul⁵ : car ils ne sont point dans les vains discours des hommes : « mais ils sont connus » ; Dieu les regarde d'autant plus que personne ne songe à eux , et qu'ils sont comme n'étant pas sur la terre. Heureux ! heureux ! « Si » je plaisois encore aux hommes », dit saint Paul⁶, « je ne » serois pas serviteur de Jésus-Christ ».

Il faut bien prendre garde ici à une certaine nonchalance , qui fait négliger les actions de dehors qui édifient le prochain. On dit : Que m'importe ce qu'il pense ? Comme qui diroit : Que m'importe de le scandaliser ? A Dieu ne plaise ! Dans les actions du dehors édifiez le prochain, et que tout soit réglé en vous jusqu'à un clin d'œil ; mais que tout cela se fasse naturellement et simplement, et que la gloire en retourne à Dieu.

Gardez-vous bien aussi de vous contenter de vous régler à l'extérieur ; il faut à Dieu son spectacle : c'est-à-dire, dans le secret, un cœur qui le cherche.

² Matth. v. 16. — ³ Ib. vi. 2. 5. — ⁴ Luc. xvi. 25. xiv. 12. — ⁵ Col. iii. 3. — ⁶ II. Cor. vi. 8. — ⁷ Gal. i. 20.

« Que votre gauche ne sache pas ce que fait la droite ¹ ». Cachez votre aumône à vos plus intimes amis : « Cachez-la » dans le sein du pauvre », dit le Sage ²; que le pauvre même, s'il se peut, ne vous connoisse point. Il faudroit, s'il pouvoit, vous pouvoir cacher à vous-même le bien que vous faites; cachez-en, du moins, le mérite à vos yeux; croyez toujours que vous faites peu, que vous ne faites rien, que vous êtes un serviteur inutile; craignez toujours, dans vos bonnes œuvres, que votre intention ne soit pas assez pure, assez dégagée des vues du monde; laissez connoître à Dieu seul le mérite de vos actions; faites bien, sans retour sur vous-même; occupez-vous tellement de la bonne œuvre en elle-même, que vous ne songiez jamais à ce qui vous en reviendra; laissez tout au jugement de Dieu, ainsi il vous verra seul; vous vous cacherez à vous-même.

« Ne sonnez pas de la trompette devant vous ³ », comme ceux qui parlent sans cesse de ce qu'ils font et de ce qu'ils disent. Ils sont eux-mêmes leur trompette, tant ils craignent de n'être pas vus.

XXI^e JOUR. Prière, et présence de Dieu dans le secret (Matth. vi. 5. 6. 7. 8.)

« Entrez dans votre cabinet », dans le plus intime de la maison; mais entrez dans le plus intime de votre cœur. Soyez dans un parfait recueillement : « Fermez la porte sur vous » ; fermez tous vos sens, ne donnez accès à aucune pensée étrangère. « Priez en secret » ; épanchez votre cœur devant Dieu seul : qu'il soit le dépositaire de vos secrètes peines.

« Ne parlez pas beaucoup ». Il n'est pas question d'apprendre à Dieu par un long discours, vos besoins secrets : « Il sait tout avant que vous parliez ». Dites intérieurement ce qui peut vous profiter à vous-même, vous exciter, vous recueillir en Dieu. Les prières des païens qui ne connoissoient pas Dieu, ne sont qu'une surabondance de paroles inconsidérées. Parlez peu de la bouche et beaucoup du cœur. Ne

¹ Matth. vi. 3. 4. — ² Eccli. xxix. 15. — ³ Matth. vi. 2.

multipliez pas vos pensées, car c'est ainsi qu'on s'étourdit, et qu'on se dissipe soi-même. Arrêtez vos regards sur quelque importante vérité qui aura saisi votre esprit et votre cœur. Considérez, pesez, goûtez, ruminez, jouissez. La vérité est le pain de l'âme. Il ne faut pas engloutir d'abord, pour ainsi parler, chaque morceau: il ne faut pas sans cesse passer d'une pensée à une autre, d'une vérité à une autre; tenez-en une: serrez-la jusqu'à vous l'incorporer; attachez-y votre cœur plutôt que votre esprit; tirez-en, pour ainsi parler, tout le suc, à force de la presser par votre attention.

« Dieu vous voit dans le secret ». Songez qu'il vous voit jusque dans le fond, infiniment plus que vous-même. Faites un acte de foi simple et vif sur sa présence. Ame chrétienne, mettez-vous sous ses yeux tout entière. Il est intime, il est présent: car il donne l'être et le mouvement à tout. Ne vous arrêtez pas néanmoins à cette présence, dont toutes les créatures animées et inanimées sont également capables. Croyez, par une foi vive, qu'il vous est présent, comme vous donnant au dedans toutes les bonnes pensées, comme tenant en sa main la source d'où elles sortent; et non-seulement les bonnes pensées, mais encore les bons desirs, les bonnes résolutions et toutes les bonnes volontés, depuis le premier principe qui les fait naître jusqu'à la dernière perfection. Croyez encore qu'il est dans les justes, et qu'il y fait sa demeure, selon cette parole du Seigneur: « Nous viendrons à lui, et nous ferons » notre demeure en lui¹ ». Il y est d'une manière stable et permanente; il y établit sa demeure. Souhaitez qu'il soit en vous de cette sorte; offrez-lui votre intérieur, afin qu'il y soit et qu'il en fasse son temple. Sortez quelquefois de vous-même, et avec la même foi qui vous le fait voir dans vous-même, regardez-le dans le ciel, où il se manifeste à ses bien-aimés. C'est là qu'il vous attend. Courez, volez, rompez vos liens, rompez toutes ces attaches qui vous lient à la chair et au sang. O Dieu, quand vous verrai-je? Quand aurai-je ce « cœur pur, qui fait qu'on » vous « voit » en soi-même, hors de soi-même, partout? O lumière qui éclairez tout! ô vie qui

¹ Joan. XIV. 23.

animez tout ! ô vérité qui nourrissez tout ! ô bien qui rassasiez tout ! ô amour qui unissez tout ! Je vous loue , mon Père céleste , qui me voyez dans le secret.

XXII^e JOUR. Oraison dominicale : Notre Père. (Matth. vi. 9.)

Regardez dans toutes les demandes un exercice d'amour.

« Notre Père » : Dès ce premier mot de l'Oraison dominicale , le cœur se fond en amour. Dieu veut être notre Père par une adoption particulière. Il a un fils unique qui lui est égal , en qui il a mis sa complaisance : il adopte les pécheurs. Les hommes n'adoptent des enfants que lorsqu'ils n'en ont point : Dieu qui avoit un tel Fils , nous adopte encore. L'adoption est un effet de l'amour ; car on choisit celui qu'on adopte : la nature donne les autres enfants : l'amour seul fait les adoptifs. Dieu qui aime son Fils unique de tout son amour , et jusqu'à l'infini , étend sur nous l'amour qu'il a pour lui. C'est ce que dit Jésus-Christ dans cette admirable prière qu'il fait à son Père pour nous : « Que l'amour dont vous m'aimez soit en » eux , et moi je suis en eux ' ». Aimons donc un tel Père. Disons mille et mille fois : Notre Père , notre Père , notre Père , ne vous aimerons-nous jamais ? ne serons-nous jamais de vrais enfants pénétrés de vos tendresses paternelles ?

Encore une fois , notre Père. Qu'est-ce qui nous fait dire , notre Père ? apprenons-le de saint Paul² : « Parce que vous êtes » enfants , Dieu envoie en vous l'esprit de son Fils , qui crie » en vous : Père , Père ». C'est donc le Saint-Esprit qui est en nous : c'est lui qui forme en nous ce cri intime de notre cœur , par lequel nous invoquons Dieu , comme un Père toujours prêt à nous entendre.

Le même saint Paul dit ailleurs³ « Ceux qui sont mus , » qui sont conduits par l'esprit de Dieu , sont les enfants » de Dieu... Dieu nous envoie « l'esprit d'adoption , par lequel nous nous adressons : Père , Père ». C'est donc encore une fois le Saint-Esprit qui nous donne ce cri filial , par lequel nous recourons à Dieu comme à notre Père.

Pourquoi l'appelle-t-il un cri ? Un grand besoin fait crier.

¹ Joan. xviii. 26. — ² Gal. iv. 6. — ³ Rom. viii. 14. 15.

Un enfant ne crie que lorsqu'il souffre ou qu'il a besoin. Mais à qui est-ce qu'il crie dans son besoin ; sinon à son père , à sa mère , à sa nourrice , à tous ceux dans qui la nature lui fait sentir quelque chose de paternel ? Crions donc , car nos besoins sont extrêmes. Nous défaillons , le péché nous gagne , le plaisir des sens nous entraîne. Crions , nous n'en pouvons plus , mais crions à notre Père. Qu'est-ce qui nous porte à crier ? Le Saint-Esprit , le Dieu-amour , l'amour du Père et du Fils : « Celui qui répand l'amour dans nos cœurs ¹ ». Crions , crions donc avec ardeur , et que tous nos os crient : O Dieu , vous êtes notre Père !

« Abraham » et les autres Pères , dont nous venons selon la chair , « nous ont ignorés ; et Israël ne nous a pas connus ». Mais vous , ô Dieu , notre vrai Père » , vous nous connoissez ; et c'est vous qui nous envoyez du sein intime de votre cœur , et de la source infinie qui est votre amour , cet esprit qui nous fait crier à vous comme à notre Père.

« Cet esprit » , ajoute saint Paul ² « rend témoignage à notre » esprit que nous sommes enfants de Dieu ». O Dieu , qui entendra ce témoignage du Saint-Esprit , qui nous dit intérieurement que nous sommes enfants de Dieu ? Quelle voix , lorsque dans la paix d'une bonne conscience , et d'un cœur qui n'a rien à se reprocher qui le sépare de Dieu ; je ne sais quoi nous dit secrètement , et dans l'intime silence de notre cœur : Dieu est ton Père : tu es son enfant ! Passons : cette voix est trop intime ; trop peu de personnes l'entendent. Passons : une autre fois nous l'entendrons mieux ; il faut être plus affermi , plus enraciné dans le bien. Le Saint-Esprit ne rend pas à tous ce témoignage secret. Quant à lui , il voudroit le rendre à tous ; mais tous n'en sont pas dignes. O Dieu , faites-nous-en dignes. C'est bien fait de le demander à Dieu ; car en effet c'est lui qui le donne ; mais il nous répond : Agis avec moi , travaille de ton côté , ouvre-moi ton cœur , fais taire les créatures , dis-moi souvent dans le secret : Notre Père , notre Père.

¹ Rom. v. 5. — ² Rom. viii. 16.

XXIII^e JOUR. Notre Père, qui êtes aux cieux. (Ibid.)

Encore un coup : « Notre Père » : mais ajoutons à cette fois : « Notre Père qui êtes dans les cieux ». Vous êtes partout ; mais vous êtes dans les cieux comme dans le lieu où vous rassemblez vos enfants, où vous vous montrez à eux, où vous leur manifestez votre gloire, où vous leur avez assigné leur héritage.

Saint Paul nous disoit ¹ : « L'Esprit rend témoignage à notre » esprit, que nous sommes enfants de Dieu ». Mais écoutons ce qu'il ajoute : « Que si nous sommes enfants, nous sommes » aussi héritiers ». Ce n'est pas tout : concevons le comble de notre bonheur : « Héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ », nous aurons le même héritage, le même royaume : nous serons assis dans son trône : nous aurons part à sa gloire, nous serons heureux en lui, par lui, avec lui ; et c'est pourquoi nous crions : « Notre Père, qui êtes dans les cieux », afin de bien concevoir où il nous appelle.

Aimons celui qui nous fait ses héritiers, et les cohéritiers de son cher Fils Jésus-Christ. Qui pourroit ne l'aimer pas ? Qui pourroit ne pas désirer ce bel héritage ? Il n'est donné qu'à ceux qui l'aiment. Notre héritage, c'est Dieu même : il est notre bien ; il est lui seul notre récompense. « Je suis, » dit-il ², « ton protecteur et ta trop grande récompense ». Trop grande pour tes mérites, mais proportionnée à l'immense bonté de ton Dieu.

XXIV^e JOUR. Votre nom soit sanctifié. (Matth. VI. 9. 10.)

« Votre nom soit sanctifié ; votre règne arrive ; votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ». C'est la perpétuelle continuation de l'exercice d'aimer. Sanctifier le nom de Dieu, c'est le glorifier en tout et ne respirer que sa gloire. Désirer son règne, c'est vouloir lui être soumis de tout son cœur, et vouloir qu'il règne sur nous, et non-seulement sur nous, mais encore sur toutes les créatures. Son règne est

¹ Rom. VIII. 16. 17. — ² Gen. XV. 1.

dans le ciel, son règne éclatera sur toute la terre dans le dernier jugement. Mettons-nous donc en état de désirer ce glorieux jour : puissions-nous être de ceux dont Jésus-Christ dit ¹ : « Quand ces choses commenceront à se faire », quand les signes avant-coureurs du dernier jugement paraîtront ; aux approches de ce grand jour ; pendant que le reste des hommes sèchera de crainte, « regardez et levez la tête, parce » que votre rédemption approche ».

Jésus-Christ arrive pour chacun de nous, quand notre vie finit. Alors donc, aux approches de ce dernier jour, quand Jésus-Christ frappe à la porte pour nous appeler ; il faudroit être en état de le recevoir avec joie et de lui dire : « que » votre règne arrive » : car je desire que « ce qu'il y a » en moi « de mortel soit englouti par la vie ² ».

Mais qui de nous desire le règne de Dieu ? Qui de nous dit de bon cœur : « Que votre royaume nous arrive » ! C'est néanmoins où nous préparoit cette parole : « Notre Père qui » êtes dans les cieux ». C'est là notre maison ; c'est notre demeure, puisque c'est là qu'est celle de notre Père.

Nous ne sommes donc pas de bonne foi, quand nous disons : « Que votre règne arrive », ou ce qui est dans le fond la même chose : « Que votre royaume nous arrive ». Ce qui étouffe en nous ce desir qui devoit être si naturel aux chrétiens, c'est que nous aimons le monde et ses plaisirs ; nous aimons cette vie pleine de toutes sortes de maux, et ce qui est pis, pleine de péché, qui est le plus grand de tous les maux.

Rompons ces liens, et disons : « Votre volonté soit faite ». C'est le vrai et parfait exercice de l'amour, de conformer sa volonté à celle de Dieu. O notre Père qui êtes dans les cieux ! on vous y aime, et c'est pourquoi on y fait son bonheur de votre volonté. Que ce qui se fait dans le ciel se fasse sur la terre ! Que ce qui s'achève là, se commence ici !

Cette vie ne doit pas être aimée, mais supportée, dit saint Augustin : *Non amanda, sed toleranda* : c'est le lieu de pèlerinage, le lieu d'exil, le lieu de gémissements et de pleurs.

¹ Luc. XXI. 28. — ² II. Cor. V. 4.

Donc, ô notre Père céleste ! que votre règne arrive : que votre volonté soit faite.

XXV^e JOUR. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.
(Matth. VI. 11.)

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ». C'est ici le vrai discours d'un enfant qui demande en confiance à son père tous ses besoins, jusqu'aux moindres. O notre Père, vous nous avez donné un corps mortel : vous ne l'avez pas fait tel d'abord ; mais nous vous avons désobéi, et la mort est devenue notre partage. Ce corps infirme et mortel a besoin tous les jours de nourriture ; ou il tombe en défaillance, ou il périt. Donnez-la-nous, donnez-la-nous simple, donnez-la-nous autant qu'elle est nécessaire. Que nous apprenions, en la demandant, que c'est vous qui nous la donnez de jour à jour. Vous donnez à vos enfants, à vos serviteurs, à vos soldats, si on veut qu'ils combattent sous vos étendards, vous leur donnez chaque jour leur pain. Que nous le demandions avec confiance ! que nous le recevions comme de votre main avec action de grâces !

Mais si vous trouvez à propos de nous le refuser, ô Dieu, notre bon père ! cela est rare, que ceux qui vous servent manquent de pain. Vous refusez souvent ce qui nourrit les convoitises et les appétits déréglés ; car ils sont mauvais, et il est plus digne de vous de les modérer que de les contenter. Mais pour le nécessaire de la vie, vous ne refusez guère à ceux qui vous craignent, et qui vous le demandent avec humilité. Vous avez chargé les riches de la subsistance des pauvres, et vous avez tant attaché de biens à l'aumône, que la source n'en peut point tarir dans votre Eglise. Mais enfin, s'il vous plaît, ô notre Père, que nous manquions de ce pain ou de quelque autre chose nécessaire, que dirons-nous ? il en faudra revenir à la demande précédente : « Votre volonté » soit faite : » car, « ma vraie viande », disoit Jésus-Christ ¹, « c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé ».

Une autre version porte : « Donnez-nous notre pain qui est

¹ Joan. IV. 34.

» au dessus de toute substance : » par où l'on entend le pain de l'Eucharistie. O Dieu, donnez-le-nous aujourd'hui, donnez-le-nous tous les jours. Fussions-nous dignes de communier toutes les fois que nous assistons à votre sacrifice ! La table est prête, les convives manquent : mais, ô Jésus, vous les appelez ! Desirons ce pain de vie, desirons-le avec ardeur et avidité ! Ceux qui ont faim et soif de la justice le desirent ; car toute grâce y abonde ; et le parfait exercice de l'amour, c'est de désirer sans cesse de recevoir Jésus-Christ.

XXVI^e JOUR. Pardonnez-nous comme nous pardonnons. (Matth. vi. 12. 14. 15.)

« Pardonnez-nous, comme nous pardonnons ». C'est une chose admirable comment Dieu fait dépendre le pardon que nous attendons de lui, de celui qu'il nous ordonne d'accorder à ceux qui nous ont offensés. Non content d'avoir partout inculqué cette obligation, il nous la met à nous-mêmes à la bouche dans la prière journalière ; afin que si nous manquons à pardonner, il nous dise comme à ce mauvais serviteur : « Je » te juge par ta propre bouche, mauvais serviteur ¹ ». Tu m'as demandé pardon, à condition de pardonner : tu as prononcé ta sentence, lorsque tu as refusé de pardonner à ton frère. Va-t'en au lieu malheureux, où il n'y a plus ni pardon, ni miséricorde.

C'est ce que Jésus-Christ appuie en cet endroit ; et c'est ce qu'il explique encore d'une manière terrible dans la parabole du serviteur rigoureux.

XXVII^e JOUR. Ne nous induisez point en tentation ; mais délivrez-nous du mal. (Matth. vi. 13.)

» Ne nous induisez point en tentation ». On ne prie pas seulement pour s'empêcher de succomber à la tentation, mais pour la prévenir, conformément à cette parole : « Veillez et » priez, de peur que vous n'entriez en tentation ² ». Non-seulement de peur que vous n'y succombiez, mais de peur que vous n'y entriez.

¹ Luc. xix. 22. — ² Matth. xxvi. 41.

Il faut entendre par ces paroles la nécessité de prier en tout temps, et quand le besoin presse, et avant qu'il presse. N'attendez pas la tentation ; car alors le trouble et l'agitation de votre esprit vous empêchera de prier. Priez avant la tentation, et prévenez l'ennemi.

« Dieu ne tente personne », dit saint Jacques¹. Ainsi, lorsque nous lui disons : « Ne nous induisez point en tentation » ; visiblement il faut entendre : Ne permettez pas que nous y entrions. C'est aussi comme parle saint Paul² : « Dieu est fidèle en ses promesses ; et il ne souffrira pas que vous » soyez tentés par dessus vos forces » ; mais nos forces consistent principalement dans nos prières.

« Délivrez-nous du mal ». L'Eglise explique : délivrez-nous de tout mal passé, présent et à venir. Le mal passé, mais qui laisse de mauvais restes, c'est le péché commis : le mal présent, c'est le péché où nous sommes encore : le mal à venir est le péché que nous avons à craindre. Tous les autres maux ne sont rien qu'autant qu'ils nous portent au péché par le murmure et l'impatience. C'est principalement en cette vue que nous demandons d'être délivrés des autres maux.

« Délivrez-nous du mal ». Délivrez-nous du péché et de toutes les suites du péché ; par conséquent, de la maladie, de la douleur, de la mort ; afin que nous soyons parfaitement libres. Alors aussi nous serons souverainement heureux.

Une autre version porte : « Délivrez-nous du mauvais » ; c'est-à-dire, du démon notre ennemi, et de toutes ses tentations.

Quand nous demandons des forces contre la tentation, ce n'est pas seulement contre le démon, c'est encore contre nous-mêmes, selon ce que dit saint Jacques : « Chacun est » tenté par sa propre concupiscence, qui l'attire et qui l'em- » porte³ » : c'est la grande tentation, et le démon même ne nous peut prendre que par celle-là. Quelle est donc notre faiblesse, puisque nous sommes nous-mêmes nos plus grands

¹ Jac. 1. 13. — ² I. Cor. x. 13. — ³ Jac. 1. xiv.

ennemis ! Et nous ne craignons pas ! et nous dormons ! et nous négligeons notre salut ! et nous ne concevons pas la nécessité de prier !

XXVIII^e JOUR. Du jeûne. (Matth. vi. 16. 17. 18.)

Jésus-Christ joint ici la doctrine du jeûne à celle de l'oraison et de l'aumône. Ce sont trois sacrifices qui vont ensemble, selon cette sentence de Tobie ¹ : *L'oraison est bonne avec le jeûne et l'aumône*. Par l'aumône, on sacrifie ses biens : par le jeûne, on immole son corps : par l'oraison, on offre à Dieu les affections, et, pour ainsi dire, le plus pur encens de son esprit.

Ce qui est dit ici du jeûne, est semblable à ce qui est dit de l'oraison et de l'aumône ; qu'il ne faut le faire que pour Dieu seul, et à ses yeux, sans aucune vue des hommes. Lors pourtant qu'on a mal édifié l'Eglise, en négligeant ce qu'on devoit observer ; il est bon de l'édifier sans affectation par des observances plus sévères. Mais cela demande beaucoup de précaution, et il y faut éviter l'ostentation, comme la peste des bonnes œuvres.

Par le jeûne, il faut entendre toutes les autres austérités par où l'on mortifie son corps. Il les faut soigneusement cacher, « et n'avoir pas un air triste comme les hypocrites ; mais » oindre sa tête et laver sa face » ; témoigner à tout le monde de la douceur et de la joie ; n'être pas comme ceux qui portant impatiemment les austérités, semblent s'en prendre à tous ceux à qui ils parlent, en les traitant durement et leur devenant fâcheux. L'austérité qu'on a pour soi-même doit rendre plus doux, plus traitable ; corriger, et non exciter la mauvaise humeur. C'est ce que signifie cette onction de la tête, et ce visage lavé : c'est la douceur et la joie.

XXIX^e JOUR. Trésor dans le ciel ; œil simple ; impossibilité de servir deux maîtres. (Matth. vi. 19. 20. 24.)

Jésus-Christ déracine l'avarice, et empêche de craindre jamais la pauvreté. « Avoir son trésor dans le ciel ² » ; c'est y

¹ Tob. xii. 8. — ² Matth. vi. 20.

mettre son affection et son espérance ; avoir son trésor dans le ciel , c'est y envoyer ses richesses par les mains des pauvres.

« Où est votre trésor, là est votre cœur ¹ ». Cette parole est grande. De quoi êtes-vous rempli ? Où se tournent naturellement vos pensées, c'est là votre trésor ; c'est là qu'est votre cœur. Si c'est Dieu, vous êtes heureux ; si c'est quelque chose de mortel, que la rouille, que la corruption, que la mortalité consume sans cesse ; votre trésor vous échappe, et votre cœur demeure pauvre et épuisé.

Cet « œil simple ² », c'est la pureté d'intention. L'œil est simple, quand l'intention est droite ; et l'intention est droite quand le cœur ne se partage pas. C'est ce qu'on appelle simplicité et droiture. L'intention, c'est le regard de l'âme. L'œil ne regarde jamais fixement qu'un seul objet ; et l'âme ne peut s'arrêter qu'à un seul bien. Lorsque les regards sont vagues et dissipés, on voit tout, et on ne voit rien. Ainsi, quand l'âme se dissipe en vagues desirs, elle ne sait ce qu'elle veut, et elle tombe dans la nonchalance. Dieu veut un regard arrêté et fixe.

Cela se confirme par les paroles suivantes : « On ne peut servir deux maîtres ³ », ni aimer deux choses à la fois. Quand on ne sait ce qu'on aime, et qu'on se partage entre Dieu et la créature, Dieu refuse ce qu'on lui offre, et la créature a tout. Il faut donc se déterminer, s'appliquer, agir avec efficace dans la voie de la piété.

La bonne intention sanctifie toutes les actions de l'âme, comme le regard arrêté assure et éclaire tous les pas du corps.

C'est cette bonne intention qu'il faut renouveler souvent pendant le jour, et continuellement prier Dieu de la fortifier. Il faut sans cesse se redresser, et se réduire tout entier à un regard simple.

« Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses ⁴ ». Selon saint Paul, « l'avarice est un culte des idoles ⁵ ». Ceux qui aiment la bonne chère ont « leur ventre pour leur Dieu ⁶ », selon le même apôtre. Nous nous faisons un Dieu de tous les objets de notre

¹ Matth. vi. 21. — ² Ib. 22. — ³ Matth. vi. 24. — ⁴ Ib. —
⁵ Col. iii. 5. — ⁶ Philip. iii. 19.

amour. Tout attachement vicieux est une idolâtrie. Qui est-ce qui voudroit servir une idole, transporter la gloire de Dieu à une fausse divinité ? Cela fait horreur à penser. C'est néanmoins ce que font tous ceux qui aiment quelque chose plus que Dieu. Les pensées, les affections, le plus pur encens du cœur, toute son adoration va là. Hélas qu'on est misérable ! Eh ! une créature raisonnable se peut-elle donner elle-même, et se peut-elle sacrifier à autre qu'à Dieu ?

Déracinez l'avarice, déracinez l'ambition, déracinez l'amour du bien sensible, et tout amour de la créature, c'est autant d'idoles que vous abattez dans votre cœur. Que la créature, loin d'avoir tout le cœur, n'en occupe pas la moindre partie. Donnez tout à Dieu, fouillez jusqu'au fond, et videz votre cœur pour Dieu ; il saura bien l'occuper, et le remplir.

Se remplir de la créature, c'est se remplir de ces viandes qui chargent, et qui gonflent sans nourrir ; et qui aussitôt vous affament, parce qu'elles n'ont aucun suc, et que rien ne s'en tourne en votre substance. Qu'on est vide quand on n'est plein que de cette sorte !

XXX^e JOUR. Ne se point inquiéter pour cette vie ; se confier en la Providence. (Matth. vi. 25. 26. et suiv.)

« Ne vous inquiétez point ». Cela n'exclut pas une prévoyance modérée, ni un travail réglé, mais seulement l'inquiétude, et l'agitation de l'esprit.

« La vie est plus que la nourriture, et le corps est plus que l'habit ¹ ». Dieu qui vous a donné la vie, et qui a formé votre corps, avant que vous puissiez en prendre aucun soin, vous donnera tout le reste. Qui a fait le plus, ne dédaignera pas de faire le moins.

« Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne recueillent... ; ils ne travaillent ni ne filent ; » et votre Père céleste les nourrit..... et les habille ² ». Heureux ces petits animaux, heureuses les fleurs, heureuses mille et mille fois toutes ces petites créatures, si elles pou-

¹ Matth. vi. 20. — ² Ib. 26. 28. 30.

voient sentir leur bonheur ! Heureuses des soins paternels que Dieu prend d'elles ! Heureuses de tout recevoir de sa main ! Pour nous , notre péché nous assujettit à mille travaux : mais ne les poussons pas jusqu'à l'agitation. Travaillons , car c'est là la juste peine que Dieu ait imposée à notre péché ; travaillons en esprit de pénitence ; mais abandonnons à Dieu le succès de notre travail.

« Gens de petite foi , votre Père sait que vous avez besoin » de ces choses ¹ ». Doutez-vous qu'il ne sache ce qui vous est nécessaire ? Il vous a fait : doutez-vous qu'il veuille pourvoir à vos besoins ? Il vous l'a promis. Lui qui vous a prévenu en tout , et qui vous a donné l'être qu'il ne vous avoit pas promis , vous refusera-t-il ce qu'il vous a promis pendant que vous n'étiez pas , après vous avoir fait ? « Ne vous inquiétez » donc pas ».

Voyez comment vous croissez : comment votre corps se nourrit. Pourriez-vous « ajouter une coudée à votre taille ? » Pendant que vous dormiez , Dieu vous faisoit croître ; et d'enfant il vous a fait homme. Croyez qu'il fera ainsi tout ce qui convient à votre corps : reposez-vous sur sa puissance et sur sa bonté.

A ces mots , « ne vous inquiétez pas » , que saint Mathieu a rapportés , saint Luc joint ceux-ci : « ne soyez point comme » suspendus en l'air ³ , » comme en péril de tomber et toujours dans l'agitation ; car c'est l'effet de l'inquiétude. Soyez donc , non pas comme suspendus , mais solidement appuyés sur la Providence.

XXXI^e Jour. Ne ressembler point les Païens. (Matth. vi. 32.)

« Les païens recherchent ces choses ⁴ ». Voyez toujours comment Jésus-Christ nous élève au dessus des vices des païens , et même au dessus de leurs vertus. « Les publicains » le font bien , les gentils le pratiquent bien ⁵ », nous disoit-il tout à l'heure ; songeons bien en quoi nous les surpassons. Ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ dit , que « les Nini-

¹ Matth. vi. 30. 32. — ² Ib. 27. — ³ Luc. xii. 29. — ⁴ Matth. i. 32. — ⁵ Ib. v. 46. 47.

» vites, et les païens s'élèveront contre nous au jour du jugement ¹ ». A quoi nous sert le christianisme, si nous menons une vie païenne ? Hélas, hélas ! que de paganisme au milieu des fidèles ! Combien de chrétiens vivent comme s'ils ne connoissoient pas Dieu ! Il n'y a point en effet de Dieu pour eux. Hélas ! où trouverons-nous assez de larmes pour déplorer notre aveuglement ?

XXXII^e JOUR. Chercher Dieu et sa justice, et comment. (Matth. vi. 33. 34.)

« Cherchez donc le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît ² ».

Le royaume de Dieu et sa justice, non pas une justice simplement morale, à la manière des païens ; mais la justice chrétienne, fondée sur l'exemple de Jésus-Christ, et sur les règles de l'Évangile, que vous venez de voir ; une justice qui vous fasse vivre autrement que ceux qui ne connoissent pas Dieu ; autrement qu'on ne vivoit avant que Jésus-Christ eût paru ; une justice conforme à votre vocation, à votre état, et aux grâces que vous avez reçues, car c'est là ce qui s'appelle « le royaume de Dieu et sa justice ».

« Cherchez » : Dans tout le reste dont il a parlé, il n'a point dit ce mot, « cherchez » : car il suppose que Dieu par sa bonté, nous peut tout donner, et le fait sans que nous en prenions aucun soin. Cela arrive souvent à l'égard des biens de la terre ; mais pour le royaume de Dieu, cherchez : « Opérez » votre salut avec crainte et tremblement », comme dit saint Paul ³. C'est la seule chose qui mérite vos inquiétudes.

Et toutefois, je l'oserai dire : il faut encore bannir l'agitation et l'inquiétude de cette recherche. Car, comme ajoute le même saint Paul ⁴, « Dieu opère en vous le vouloir et le faire, » selon sa bonne volonté ». Tremblez donc en opérant votre salut : et toutefois ne vous défiez pas trop de vos forces, car Dieu travaille avec vous ; c'est lui-même qui fait avec vous tout ce que vous faites. Espérez donc en son secours : aban-

¹ Matth. XII. 4. — ² Ib. VI. 33. — ³ Philip. II. 12. — ⁴ Ib. II. 13.

donnez-vous entre ses bras. Il est bon : il aura pitié de votre faiblesse ; il opérera en vous par sa bonne volonté, ce qu'il faut aussi que vous opérerez. Opérez donc votre salut : travaillez - y avec soin , et même avec tremblement : mais travaillez - y toutefois avec une espèce de repos , comme celui qui attend tout secours d'un Dieu tout-puissant et tout bon.

« Ne vous inquiétez pas du lendemain : le lendemain sera » inquiet pour lui-même : à chaque jour suffit son mal¹ ». Ce précepte si important pour tous les soins de la vie, l'est encore plus pour les affaires du salut. Il y en a qui se tourmentent en disant : Voilà qui est bien : je me suis confessé : j'ai commencé à me convertir ; mais que de peines viendront dans la suite , que de tentations, que d'ennuis ! Je n'y pourrai résister ; la vie est longue ; je succomberai sous tant de travaux. Allez, mon fils ; allez, ma fille ; surmontez les difficultés de ce jour : ne vous inquiétez pas de celles de demain ; les unes après les autres vous les vaincrez toutes. « A chaque jour suffit son mal. » Celui qui vous a aidé aujourd'hui², ne vous abandonnera pas demain : trop de prévoyance et d'inquiétude vous perd.

XXXIII^e JOUR. Encore de l'avarice et des richesses. Ne mettre pas sa confiance en ce qu'on possède. (Luc. XII. 15. 16 et suiv.)

Joignons ici ce qui est dit dans saint Luc : « Donnez-vous » de garde de toute avarice² ». Déracinez un si grand mal tout entier, et jusqu'à la moindre fibre ; n'en souffrez pas en vous le plus petit sentiment.

Quelque riche que vous soyez, il vous manque toujours quelque chose ; ou dans les biens, ou dans la santé , ou dans la fortune, ou dans la grandeur. Réjouissez-vous de ce manquement ; acceptez avec joie et consolation cette partie de la pauvreté qui vous est échue. Aimez-la comme un caractère du christianisme ; comme une imitation de Jésus-Christ. Aimez votre pauvreté, votre dépouillement. Renoncez à tout esprit de propriété, si vous êtes religieux : réjouissez-vous en notre

¹ Matth. VI. 34. — ² Luc. XII. 15.

Seigneur, de ce que non-seulement vous ne possédez aucun bien , mais encore de ce que vous êtes par choix et par état incapable d'en posséder.

« En quelque abondance qu'on soit , la vie ne consiste pas » en ce qu'on possède ² ». Vous avez beau dire : j'ai de quoi vivre. Vous n'en vivrez pas davantage. Vous avez beau dire : Je n'ai rien à craindre ; j'ai tout avec abondance. « Insensé, vous » mourrez cette nuit ». Mais comment ? explique-t-on la mort ? « On vous redemandera votre âme ² » : elle n'est pas à vous ; vous n'avez la vie que par emprunt. On vous la redemandera : on vous en demandera compte. Et quand ? « Cette nuit ». On vous trouvera demain mort dans votre lit : sans que tout ce grand bien que vous vantiez, vous ait pu procurer le moindre secours , ni prolonger votre vie d'un moment.

« Que ferai-je , dit cet homme riche³ » dans une si grande abondance de toutes sortes de biens ? Voilà le premier effet des grandes richesses ; l'inquiétude. Que ferai-je ? Où les mettrai-je ? Comment les garder ? « Mes greniers n'y suffisent » pas, j'en ferai d'autres, et je dirai à mon âme : Réjouis-toi : » fais grand'chère ⁴ » ; ne refuse rien à tes sens : « Bois , » mange , repose-toi » dans ton abondance. Et pendant que tu t'imagines pouvoir te reposer dans tes richesses, on t'ôte , non pas ces richesses , mais cette âme même que tu invitois à la jouissance. « Et à qui sera ce grand bien que tu avois » acquis ⁵ ? » Qui est-ce qui en jouira pour toi quand tu n'y seras plus pour en jouir ?

« Ainsi est celui qui amasse des trésors sur la terre , et » qui n'est pas riche en Dieu ⁶ ; » qui ne met pas en lui toutes ses richesses. Telle est son aventure : tel est son état : telle est la fin de sa vie ; c'est à cela qu'aboutissent toutes ses richesses.

Après toutes ces réflexions , revenez encore aux paroles du Fils de Dieu : relisez-les, savourez-les encore une fois ; vous les trouverez sans comparaison plus fortes par elles-mêmes que tout ce que nous avons pu dire ou penser, pour vous en faire sentir la vertu.

¹ Luc. XII. 15. — ² Ib. 20. — ³ Ib. 17. — ⁴ Ib. 18. — ⁵ Ib. 20. — ⁶ Ib. 21.

XXXIV^e JOUR. Considérer ce que Dieu fait pour le commun des plantes et des animaux : se regarder comme son troupeau favori. (Luc. xii. 22. 24. 29 et suiv.)

« C'est pour cela que je vous dis : Ne soyez point en inquiétude ; considérez les corbeaux ¹ ».

Dans saint Matthieu il est dit en général « les oiseaux du ciel ² » : Dans saint Luc on lit les corbeaux, animal des plus voraces ; et néanmoins sans grenier, ni provisions : qui sans semer et sans labourer, trouve de quoi se nourrir. Dieu lui fournit ce qu'il lui faut, à lui, « et à ses petits qui l'invoquent », dit le Psalmiste ³. Dieu écoute leurs cris, quoique rudes et désagréables ; et il les nourrit aussi bien que les rossignols, et les autres, dont la voix est la plus mélodieuse et la plus douce.

Jésus-Christ nous apprend, dans ce sermon admirable, à considérer la nature, les fleurs, les oiseaux, les animaux, notre corps, notre âme, notre accroissement insensible, afin d'en prendre occasion de nous élever à Dieu. Il faut voir toute la nature d'une manière plus relevée, d'un œil plus perçant, comme l'image de Dieu. Le ciel est son trône ; la terre est l'escabeau de ses pieds ; la capitale du royaume est le siège de son empire ; son soleil se lève, la pluie se répand pour vous assurer de sa bonté. Tout vous en parle : il ne s'est pas laissé sans témoignage.

Nous avons déjà remarqué, que pour signifier l'inquiétude, Jésus-Christ se sert de ce mot dans saint Luc : « Ne demeurez pas comme suspendus en l'air ⁴ », comme quand on ne sait ni comment, ni sur quoi on est soutenu, et qu'on se croit toujours prêt à tomber. Ne soyez point dans cette terrible inquiétude, mais croyez que Dieu vous soutient.

Mais de toutes les paroles qui sont particulières à saint Luc dans ce discours du Fils de Dieu ; les plus capables de nous inspirer du courage parmi nos misères et nos foiblesses, sont celles-ci : « Ne craignez point, petit troupeau ; parce » qu'il a plu à votre Père céleste de vous donner son royaume ⁵. Dans tout ce qui précède, on nous apprend à ne pas craindre de manquer de nourriture, car Dieu y pourvoit, et

¹ Luc. xii. 22. 24. — ² Matth. vi. 26. — ³ Ps. cxlvi. 9. —

⁴ Luc. xii. 29. — ⁵ Ib. xii. 32.

sa conduite ordinaire est de ne pas laisser manquer du nécessaire ceux qui se fient en lui. Mais ici il nous élève plus haut. Car après tout, quand vous viendriez à manquer de pain, qu'en seroit-il ? Vous auriez encore « un royaume ». Et quel royaume ? Celui de Dieu. « Ne craignez pas, petit troupeau, » car Dieu vous donne son royaume ». Ce royaume n'est pas pour les grands du monde ; c'est pour les petits, c'est pour les humbles, c'est pour ce petit troupeau, que le monde compte pour rien, mais que le Père regarde ; qui en effet semble n'être rien en comparaison de la multitude immense et de l'éclat des impies. Mais c'est pour ce petit troupeau que Dieu conserve le reste des hommes.

Que craignez-vous donc ? de mourir de faim ? Combien de martyrs en sont morts dans les prisons ? cette mort les a-t-elle empêchés de recevoir la couronne du martyre ? Au contraire, c'est par elle qu'elle a été mise sur leur tête. « Ne » craignez donc rien, petit troupeau. Vendez tout ; donnez » tout aux pauvres ; et faites-vous un trésor, qu'on ne puisse » ni voler, ni diminuer¹ » ; c'est celui des bonnes œuvres.

XXXV* JOUR. Le même sujet. Se garder de toute avarice. (Luc. XII. 15. 21.)

On ne sauroit trop méditer cet admirable discours de notre Seigneur : « Donnez-vous de garde de toute avarice² ». Il y a plusieurs sortes d'avarices. Il y en a une, triste et sordide, qui amasse sans fin et sans jouir ; « qui n'ose toucher à ses » richesses, et qui semble », comme dit le Sage, « ne s'être » réservé sur elles aucun droit, que celui de les regarder, » et de dire : Je les ai³ ». Mais il y a une autre avarice plus gaie et plus libérale, qui veut amasser sans fin comme l'autre, mais pour jouir, pour se satisfaire ; et telle étoit l'avarice de l'homme qui nous est dépeint dans cet évangile.

Un tel avare a beaucoup de dédain pour cette sorte d'avarice, où l'on se plaint tout à soi-même au milieu de l'abondance. Il s'imagine être bien plus sage, parce qu'il jouit : mais cependant Dieu l'appelle « insensé⁴ ».

L'un est fol par trop d'épargne, et parce qu'il s'imagine

¹ Luc. XII. 33. — ² Ib. 15. — ³ Eccle. v. 9. 10. — ⁴ Luc. XII. 20.

pouvoir être heureux par un bien dont il ne fait aucun usage ; mais l'autre est fol pour trop jouir , et parce qu'il s'imagine un repos solide dans un bien qu'il va perdre la nuit suivante. « Donnez-vous donc de garde de toute avarice » ; et autant de celle qui jouit, que de celle qui se refuse tout. Soyez « riche en Dieu » ; faites de Dieu et de sa bonté tout votre trésor. C'est ce trésor-là, dont on ne peut trop jouir ; c'est ce trésor-là, où il n'y a jamais rien à épargner, parce que, plus on l'emploie plus il s'augmente.

XXXVI^e JOUR. Ne point juger. (Matth. VII. 1. 2 et suiv.)

« Ne jugez pas¹ ». Il y a un juge au dessus de vous ; un juge qui jugera vos jugements, qui vous en demandera compte ; qui, par un juste jugement, vous punira d'avoir jugé, sans pouvoir et sans connoissance, qui sont les plus grands défauts d'un jugement.

Sans pouvoir. « Qui êtes-vous pour juger le serviteur d'autrui ? S'il tombe, ou s'il demeure ferme, cela regarde son maître² » ; c'est à lui de le juger.

Ne jugez donc pas celui dont vous n'êtes pas le juge.

Ce que saint Paul ajoute, juge téméraire, vous ferme encore plus la bouche. Vous prononcez sur l'état du serviteur d'autrui, et vous dites, ou qu'il tombe, ou qu'il va tomber. « Mais il ne tombera pas », dit saint Paul³ : « Dieu est assez puissant pour l'affermir ». Ne jugez donc pas qu'il va tomber.

Saint Paul continue : « Pourquoi jugez-vous votre frère⁴ ? Ou pourquoi méprisez-vous votre frère ? C'est votre frère, c'est votre égal, il ne vous appartient pas de le juger. Vous êtes tous deux justiciables du grand Juge devant qui tous les hommes ont à comparoître : « Nous avons tous à comparoître devant le tribunal de Jésus-Christ... Chacun y rendra compte pour lui-même⁵ ». Ne songez donc point à juger les autres ; songez au compte qu'il vous faudra rendre de vous-même.

Saint Jacques n'est pas moins fort. « Il n'y a », dit-il⁶, « qu'un législateur et qu'un juge, qui peut perdre un homme,

¹ Matth. VII. 12. — ² Rom. XIV. 4. — ³ Ib. — ⁴ Ib. 10. — ⁵ Ib. 10. 12. — ⁶ Jac. IV. 12.

» ou le délivrer ». D'où il conclut : « Qui êtes-vous donc, vous » qui jugez votre frère » ? Ce qu'il tire de ce beau principe : « Celui qui juge son frère, ou qui médit de son frère, juge » la loi et médit de la loi¹ ». Car la loi vous a interdit ce jugement que vous usurpez. « Mais » poursuit ce grand apôtre², « si vous jugez la loi, vous ne voulez donc pas vous en rendre » l'observateur, mais le juge ». Vous vous élevez au dessus de votre règle : la loi retombera bientôt sur vous de tout son poids, et vous en serez accablé. Voyez en deux versets de cet apôtre, quelle force et quelle lumière de la vérité contre vos jugements téméraires.

Vous voyez que vous jugez sans pouvoir : mais vous jugez encore sans connoissance. Vous ne connoissez pas celui que vous jugez ; vous n'en voyez pas l'intérieur ; vous ne savez pas son intention, qui peut-être le justifie³ ; et si son crime est manifeste, vous ne savez pas s'il ne s'en repentira point, ou s'il ne s'en est pas déjà repenti, et s'il n'est point un de ceux dont la conversion réjouira le ciel. « Ne jugez donc pas ».

« La charité n'est point soupçonneuse ; elle ne pense pas » le mal ; elle est douce ; elle est patiente ; elle souffre tout ; » elle croit tout ; elle espère tout ; elle ne se réjouit pas du » mal d'autrui ; mais elle se réjouit » quand tout le monde fait bien « en vérité⁴ ». Ainsi elle ne se plaît pas à juger.

D'autant plus qu'en jugeant les autres elle se jugeroit et se condamneroit elle-même. « Vous êtes inexcusable, ô tout » homme qui jugez ; parce qu'en ce que vous jugez les autres, » vous vous condamnez vous-même ; puisque vous faites les » mêmes choses que vous condamnez⁵ ». Vous êtes jugé par votre propre bouche, mauvais serviteur, et vous-même vous prononcez votre sentence. « En telle forme que vous juge- » rez, vous serez jugé ; et la mesure que vous aurez faite aux » autres, sera votre règle⁶ ».

Quelle joie à un criminel d'entendre de la propre bouche de son juge : « Vous ne serez pas jugé⁶ » ! Mais pour cela, il faut qu'il ne juge pas.

¹ Jac. vi. 11. — ² Ib. — ³ Cor. xiii. 4. 5. 6. 7. — ⁴ Rom. ii. 1. —
⁵ Matth. vii. 2. — ⁶ Ib. 1.

XXXVII^e JOUR. Voir les moindres fautes d'autrui, et ne voir pas en soi les plus grandes. (Matth. vii. 3. 4. 5.)

Voici une autre raison de ne juger pas, que Jésus-Christ nous explique; c'est que votre crime est plus grand que celui que vous condamnez. « Pourquoi voyez-vous un fétu? Une » poutre vous crève les yeux, et vous ne la voyez pas¹ ».

« Hypocrite »! La plus mauvaise hypocrisie, c'est de condamner tout le monde. On fait par là le vertueux, on prétend faire admirer la régularité de ses mœurs, la sévérité de sa doctrine; c'est un homme incorruptible, qui ne flatte, et qui n'épargne personne; mais l'hypocrite qu'il est, il ne songe pas seulement à se corriger. Il épilogue sans cesse sur les défauts les plus légers des autres: et il ne songe pas seulement aux vices énormes qui l'accablent. Il n'y a point d'hommes plus indulgents pour eux-mêmes, que ces impitoyables censeurs de la vie des autres.

XXXVIII^e JOUR. La chose sainte : Discernement dans la prédication de l'Evangile. (Matth. vii. 6.)

« La chose sainte, » c'est le corps de Jésus-Christ; « il ne » le faut pas donner aux chiens² », aux impurs, aux impudents, à ceux qui jappent indifféremment contre tout le monde; à ceux qui retombent dans leurs péchés, et que saint Pierre nous a figurés sous l'image « d'un chien qui re- » tourne à son vomissement, et d'un pourceau qui, s'étant » lavé, se vautre de nouveau dans la boue³ ». Nous en avons parlé dans les méditations précédentes, à l'occasion d'un passage de saint Pierre.

En général, la chose sainte signifie tous les mystères que les pasteurs de l'Eglise sont avertis de donner avec beaucoup de discernement; et de ne les pas donner à profaner aux indignes.

« Les perles devant les pourceaux », sont les saints discours devant ceux qui sont incapables de les goûter; et qui pour cette raison se tournent avec une espèce de fureur con-

Matth. vii. 3 — ² Ib. vi. 6. — ³ II. Pet. ii. 21. 22.

tre ceux qui leur présentent une chose si peu convenable à leur nature.

Considère, chrétien, à quoi tu te réduis par ton péché ! Dieu, qui t'avoit fait à son image, et qui avoit mis ton âme, renouvelée par la grâce, au rang de ses épouses, te met au rang « des chiens et des pourceaux ». Aie pitié de ton état, et songe à t'en retirer, ayant recours à la prière, dont il va être encore parlé ci-après.

XXXIX^e JOUR. Prier avec foi : demander : chercher : frapper. (Matth. VII. 7.)

Après avoir fait voir au pécheur l'état déplorable et honteux où il tombe, notre Seigneur lui montre dans la prière le moyen d'en sortir.

« Demandez : cherchez : frappez¹ ». Ce sont trois degrés, et comme trois instances qu'il faut faire persévéramment et coup sur coup. Mais que faut-il demander à Dieu pour sortir de cet état plus que bestial où le péché nous avoit mis ? Il faut l'apprendre de ces paroles de saint Jacques² : « Si quel- » qu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui » donne abondamment à tous, sans jamais reprocher ses bien- » faits ; mais il la faut demander avec foi et sans hésiter ».

C'est ce que notre Seigneur nous apprend lui-même : « En » vérité, je vous le dis : si vous avez la foi, et que vous » n'hésitez pas, vous obtiendrez tout, jusqu'à précipiter les » montagnes dans la mer. Et je vous le dis encore un coup : » tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez » que vous le recevrez, et il vous arrivera³ ».

Regardez donc où vous en êtes par votre péché, et demandez avec foi votre conversion. Ne dites pas qu'elle est impossible : quand vos péchés seroient d'un poids aussi accablant que celui d'une montagne ; priez, et il cèdera à la prière : « Croyez fermement que vous obtiendrez ce que vous » demanderez ; et il vous sera donné ». Jésus-Christ se sert exprès de ces comparaisons si extraordinaires, pour montrer que tout est possible à celui qui prie.

¹ Matth. VII. 7. — ² Jac. I. 5. 6. — ³ Matth. XVI. 21. 22. — Marc. XI. 23. 24.

Animez votre courage, chrétien, et ne désespérez jamais de votre salut.

XI^e JOUR. Persévérance et humilité dans la prière. (Matth. VII. 7. 8.]
— Luc. XI. 5. 6. et suiv.)

« Frappez » ; persévérez à frapper, jusqu'à vous rendre importun, s'il se pouvoit. Il y a une manière de forcer Dieu et de lui arracher ses grâces ; et cette manière est de demander sans relâche avec une ferme foi. D'où il faut conclure avec l'Evangile : « Demandez, et on vous donnera ; cherchez, » et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert ¹ ». Ce qu'il répète encore une fois, en disant : « Car quiconque demande, reçoit ; et quiconque cherche, trouve ; et on ouvre » à quiconque frappe. » Il faut donc prier pendant le jour, prier pendant la nuit, et tout autant de fois qu'on s'éveille. Et quoique Dieu semble ou n'écouter pas, ou même nous rebuter, il faut frapper toujours ; attendre tout de Dieu, et néanmoins agir aussi. Car il ne faut pas seulement demander comme si Dieu devoit tout faire lui tout seul ; mais encore chercher de son côté, et faire agir sa volonté avec la grâce ; car tout se fait par ce concours. Mais il ne faut jamais oublier, que c'est toujours Dieu qui prévient ; car c'est là le fondement de l'humilité.

XLI^e JOUR. Prière perpétuelle. (Luc. XVIII. 1. 8.)

« Il faut prier toujours, et ne cesser jamais ² ». Cette prière perpétuelle ne consiste pas en une perpétuelle tension de l'esprit, qui ne feroit qu'épuiser les forces, et dont on ne viendroît peut-être pas à bout. Cette prière perpétuelle se fait, lorsqu'après avoir prié à ses heures, on recueille de sa prière, et de sa lecture quelque vérité, ou quelque mot, qu'on conserve dans son cœur, et qu'on rappelle sans effort de temps en temps ; en se tenant le plus qu'on peut dans un état de dépendance envers Dieu, en lui exposant son besoin, c'est-à-dire, en l'y exposant devant les yeux sans rien dire. Alors,

¹ Luc. XI. 10. — ² Ib. XVIII. 1.

comme la terre entr'ouverte et desséchée, semble demander la pluie, seulement en exposant au ciel sa sécheresse; ainsi l'âme, en exposant ses besoins à Dieu. Et c'est ce que dit David : « Mon âme, ô Seigneur, est devant vous comme » une terre desséchée¹ ». Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier; mon besoin vous prie; mon indigence vous prie; ma nécessité vous prie. Tant que cette disposition dure, on prie sans prier; tant qu'on demeure attentif à éviter ce qui nous met en péril, on prie sans prier; et Dieu entend ce langage. O Seigneur, devant qui je suis, et à qui ma misère paroît toute entière, ayez-en pitié; et toutes les fois qu'elle paroîtra à vos yeux, ô Dieu très-bon, qu'elle sollicite pour moi vos miséricordes! Voilà une des manières de prier tous jours, et peut-être la plus efficace.

XLII^e JOUR. Importuner Dieu par des cris vifs et redoublés. (Luc^e XVIII. 4. 5. 7.)

L'importunité dont il faut se servir envers Dieu, c'est cette manière pressante dont il a été parlé ci-devant.

Songez à ce cri des élus, qui s'élève nuit et jour devant Dieu. Il faut être persuadé que nos injustices, nos scandales, tout ce que nous faisons qui édifie mal les saints, et qui les fait souffrir, crie vengeance nuit et jour contre nous; et que nous ne pouvons apaiser ce cri que par un cri continuél de pénitence. Miséricorde, mon Dieu, miséricorde. C'est ce qu'il faut crier nuit et jour; c'est ce que notre besoin crie sans cesse.

Songez au triste état de ce juge, « qui ne se soucie ni de » Dieu, ni des hommes² ». Quand rien ne retient, il n'y a plus d'espérance. Quand on a quelque frein, et qu'en ne craignant point Dieu, on est du moins un peu retenu par la crainte des hommes; on peut espérer, et les passions souffrent quelque sorte de modération.

XLIII^e JOUR. Motifs d'espérance dans la prière. (Matth. VII. 11.)

Le fondement assuré de cette foi que Jésus-Christ exige pour prier et pour obtenir, c'est de bien comprendre que

¹ Ps. CXLII. 6. — ² Luc. XVIII. 4.

Dieu est un père. Combien plutôt, dit-il, « votre Père céleste » sera-t-il libéral envers vous¹ » ?

« Si vous donnez, vous qui êtes mauvais² » ; combien plus Dieu qui est la bonté même ? Si vous donnez ce qui vous a été donné, et que vous n'ayez que par emprunt ; combien plutôt Dieu donnera-t-il, lui qui est la source du bien ; et dont la nature est, pour ainsi parler, de donner ?

« Si vous qui êtes mauvais ». Mais est-on mauvais, « même » à ses enfants » ? Le Fils de Dieu nous veut faire entendre que l'homme est mauvais, même à ses enfants. L'expérience ne le fait que trop voir, et qu'on se regarde soi-même plutôt qu'eux dans les biens qu'on leur procure. Il n'y a que Dieu, qui étant la bonté même et le bien par essence, ne peut donner que du bien à ceux qui ont recours à lui.

Disons-nous toujours à nous-mêmes : On peut tout espérer d'un père. Disons encore avec Jésus-Christ : Qu'est-ce qu'un corbeau ? Notre Père céleste le nourrit. Qui nourrit les serviteurs, laissera-t-il les enfants sans secours ? Mais qui nourrit les animaux, sera-t-il insensible au besoin de ses enfants ? On peut donc tout demander ; et on doit espérer de tout obtenir dès qu'on demande à un père.

XLIV^e JOUR. Demander par Jésus-Christ : Qualité d'une parfaite prière. (Joan. xvi. 23. 37.)

Il faut apprendre à demander par Jésus-Christ. Demander par Jésus-Christ, c'est demander ce qu'il commande ; c'est demander sa gloire ; c'est interposer le nom du Sauveur ; c'est mettre sa confiance en ses bontés, et aux mérites infinis de son sang. Ce qu'on demande par le Sauveur doit regarder principalement le salut ; et le reste comme un accessoire. En demandant en un tel nom, auquel le Père ne peut rien refuser, on est assuré d'obtenir ; car Jésus-Christ l'a promis : et douter, c'est faire Jésus-Christ menteur. « En vérité, en » vérité je vous le dis, si vous demandez quelque chose à » mon Père en mon nom, il vous le donnera³ ».

Quand donc on n'obtient pas, il faut tenir pour assuré qu'on

¹ Matth. vii. 7. — ² Ib. — ³ Joan. xvi. 23.

a mal prié, selon ce que dit saint Jacques ¹ : « Vous demandez, et n'obtenez pas, parce que vous demandez mal, pour avoir de quoi satisfaire vos mauvais desirs ».

Demander mal, c'est demander sans foi, comme dit le même saint Jacques ² : « Si vous avez besoin de la sagesse, demandez-la; mais demandez-la avec foi : sans hésiter », sans craindre, en croyant certainement que vous obtiendrez si vous demandez bien, si vous demandez avec foi, si vous demandez avec persévérance.

Le Sauveur ne nous donne pas ce que nous demandons contre notre salut. Demandons notre conversion : attachons-nous à cela, nous l'obtiendrons.

Ame religieuse ! le fruit de la doctrine de Jésus-Christ sur la prière, doit être principalement d'être fidèle aux heures qu'on y consacre. Fussiez-vous distraite au dedans, si vous gémissiez de l'être, si vous souhaitez seulement de ne l'être pas, et que vous demeuriez fidèle, humble et recueillie au dehors ; l'obéissance que vous y rendez à Dieu, à l'Eglise, et à la règle, en conservant les genuflexions, les inclinations, et tout le reste de l'extérieur de la piété, conserve l'esprit de prière. On prie alors par état, par disposition, par volonté ; mais surtout, si on s'humilie de ses sécheresses et de ses distractions. Oh ! que cette prière est agréable à Dieu ! Qu'elle mortifie le corps et l'âme ! Qu'elle obtient de grâces, et qu'elle expie de péchés !

XLV^e JOUR. Abrégé de la morale chrétienne, et à quoi elle se termine. (Matth. VII. 12. 20.)

« Faites comme vous voulez qu'on vous fasse ». Rien de plus simple que ce principe ; rien de plus étendu dans la pratique, toute la société humaine y est renfermée. La nature même nous enseigne cette règle. Mais Jésus-Christ l'élève en ajoutant : « C'est ici la loi et les prophètes ³ ». C'en est le précis, et l'abrégé de toute justice. La racine en est dans ce précepte : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même ⁴ ».

¹ Jac. IV. 3. — ² Ib. I. 5. 6. — ³ Matth. VII. 12. — ⁴ Ib. XXII. 39

« Efforcez-vous ¹ ». Le salut ne doit pas être entrepris avec mollesse. « La porte est étroite » par la mortification, la pauvreté, et la pénitence. « Le chemin est large » dans la licence. Le grand nombre, le petit nombre; sujet infini de méditer, et inépuisable consolation pour les humbles.

« Un bon arbre porte de bons fruits : un mauvais arbre en porte de mauvais ² ». C'est ce qui fait discerner la bonne pénitence d'avec la mauvaise.

Etrange état d'une créature raisonnable, qui faute de porter de bons fruits, n'est plus propre que pour le feu.

« Vous connoîtrez les bons arbres par leurs fruits ³ », et non par leurs feuilles ; c'est-à-dire, par leurs œuvres, non par leurs paroles. Le figuier que Jésus-Christ maudit avoit des feuilles ; mais parce qu'il n'avoit pas de fruits, Jésus-Christ le rendit sec. « Que jamais fruit ne naisse de toi ⁴ ». Par punition d'être infructueux, il le devient encore davantage. Si on ne produit des fruits dans le temps, et lorsque le maître en attend, il vient un temps qu'on n'en peut produire aucun.

Un sage confesseur doit demander à son pénitent du fruit et non des feuilles. Il ne faut pas se contenter de l'apparence d'un bon arbre dans ses feuilles, ni des fruits commencés dans la fleur. Il faut de vrais fruits ; autrement il a raison de douter que la pénitence soit sincère.

XLVI^e Jour. En quoi consiste la vraie vertu. (Matth. vii. 21.)

Jésus-Christ vient de parler des arbres qui n'ont point de fruits ; en voici une mauvaise espèce. C'est le chrétien, qui n'a que l'apparence du bien, et qui en effet ne porte rien de bon : celui qui parle beaucoup et ne fait rien : « Seigneur, Seigneur », dit-il ; il vaudroit bien mieux ne pas tant répéter qu'il est le Seigneur, et faire ce qu'il dit.

Il y en a qui ne résistent à rien : tout ce que vous leur proposez ils l'entreprennent. Oui, je le ferai, je parlerai, je prierai, j'assisterai à tout ; mais quand il faut venir à l'exécution, tout demeure. Les juifs étoient de ceux qui disent beau-

¹ Matth. vii. 13. 14. — ² Ib. 17. 18. 19. — ³ Ib. 20. — ⁴ Ib. xxi. 19. 20.

coup, et Jésus leur dit : « Les femmes de mauvaise vie et les publicains font mieux que vous ¹ ». Votre piété toute extérieure, vous entretient dans une fausse opinion de vertu. Ceux qui sont manifestement mauvais, ont honte d'eux-mêmes, et se convertiront à la fin plutôt que vous.

Considérez ces deux jeunes hommes de la parabole ². L'un a honte de désobéir ouvertement à son père, en lui disant : « Je ne veux pas », et après lui avoir dit, Je le veux, il suit pourtant son penchant, et « il ne fait rien ». L'autre dit ouvertement : « Je n'en ferai rien » ; et il a honte de son insolence, et « il obéit ». L'un a la présomption de vouloir passer pour vertueux, et il ne l'est qu'en paroles : c'est pourquoi il tombe. L'autre a horreur de sa témérité, et il s'en repent.

Il ne faut donc ni trop déférer aux discours présomptueux de ceux qui promettent tout, ni désespérer de ceux qui semblent tout refuser. Les grands crimes mènent plutôt à la pénitence, que la fade et inefficace pudeur, qui fait tout promettre sans avoir un véritable desir de l'exécution ; ou que la fausse piété, qui ne consiste qu'en paroles, où l'on croit avoir tout fait quand on parle bien de la loi et de la vertu, comme faisoient les juifs.

Ame fidèle, évertuez-vous. Avez-vous promis quelque chose ? Quelque grande qu'elle soit, faites plus encore. Avez-vous refusé ? Ayez-en honte, et faites ce que vous aviez dit que vous ne vouliez ou ne pouviez pas.

Celui qui écoute et qui fait, en qui la vertu se tourne en habitude par la pratique, « c'est l'homme sage qui bâtit sur la pierre ³ ». Les tentations viennent, les maladies accablent ; les afflictions fondent sur cette âme ; elle se soutient. Ceux qui ne font qu'écouter, qui se délectent de la beauté ou de la vérité de la sainte parole, sans en venir aux effets, ou qui n'y viennent qu'imparfaitement, « ont bâti sur le sable ; ils tombent à la première occasion, et leur ruine est grande ».

¹ Matth. xx. 31. 32. — ² Ib. xxi. 28. 29. 30. — ³ Ib. vii. 24. 25. 26. 27.

XLVII. JOUR. Admirables effets , et invincible puissance de la doctrine de Jésus-Christ. (Matth. VII. 28. 29.)

Considérez la doctrine de Jésus-Christ ; elle est si belle et si solide, qu'elle cause de l'admiration à tout le peuple. Car qui n'en admireroit la pureté, la sublimité, l'efficace ? Elle a converti le monde ; elle a peuplé les déserts : elle a fait prodiguer à des millions de martyrs de toute condition, de tout âge et de tout sexe, jusqu'à leur sang. Elle a rendu les richesses et les plaisirs méprisables ; les honneurs du monde ont perdu tout leur éclat. L'homme est devenu un ange ; et il s'est porté à se proposer pour modèle Dieu même. Qui ne l'admireroit donc, cette belle, cette ravissante doctrine ? Mais ce n'est pas tout de l'admirer. « Jésus enseigne comme » ayant puissance » ; il faut que tout cède, et que tout orgueil humain baisse la tête.

Dieu vous préserve d'un docteur timide, qui n'ose vous dire vos vérités, ou qui vous flatte dans vos défauts, à la manière des scribes et des pharisiens, qui ne songeoient qu'à s'attacher le peuple, et non à le corriger. Demandez à Dieu un docteur qui vous parle avec efficace et avec puissance, sans vous épargner dans vos vices. C'est à celui-là que votre conversion est réservée. Amen, amen.

PRÉPARATION

A LA DERNIÈRE SEMAINE DU SAUVEUR.

Les sermons de notre Seigneur dans sa dernière semaine sont des plus dignes d'être médités, par la circonstance de sa mort prochaine. Pour les lire avec ordre et avec fruit, il est bon de les partager par journées, comme on a fait le sermon sur la montagne.

Avant que d'en venir à cette semaine si pleine d'instructions et de mystères, pour en prendre l'esprit il faut remonter un peu plus haut. Et c'est à quoi nous donnerons huit jours.

1^{er} Jour. Le mystère de la croix prédit par Jésus-Christ, et non compris par les apôtres ; combien on craint de suivre Jésus à la croix. (Matth. xx. 17, jusqu'au 29. Marc. x. 32, jusqu'au 46. Luc. xviii. 31, jusqu'au 35.)

L'heure de Jésus approchant, il va volontairement à Jérusalem, où il savoit qu'il devoit mourir; et il le déclare à ses apôtres.

Saint Paul disoit aux disciples¹ : « Et maintenant étant lié par le Saint-Esprit », doucement contraint par son impulsion particulière, « je m'en vais à Jérusalem, ne sachant ce » qui m'y doit arriver ». Mais Jésus va à Jérusalem, sachant très-bien ce qu'il y doit souffrir, et le dénonçant aux apôtres : « Voilà », dit-il², « que nous allons à Jérusalem, et » le Fils de l'homme sera livré entre les mains des méchants. » Je ne sais », disoit saint Paul³, « ce qui me doit arriver à » Jérusalem, si ce n'est que dans toutes les villes où je passe,

¹ Act. xx. 22. — ² Matth. xx. 18. — ³ Act. xx. 23.

» le Saint-Esprit me fait témoigner par les prophètes qui y » sont, que des chaînes et des afflictions m'y sont préparées». Mais au lieu qu'on ne montrait les choses qu'en confusion à saint Paul, Jésus explique tout distinctement à ses apôtres, comme la seule lecture le fera connoître.

A ces mots, saint Luc observe ¹, « que les disciples ne com- » prirent rien de ce que Jésus leur disoit », quoique Jésus leur parlât sans aucune ambiguïté; que « cette parole leur étoit » cachée, et qu'ils n'entendoient point ce qu'on leur disoit ». Cet évangéliste fait voir, par le soin qu'il prend de nous faire observer cette ignorance des apôtres, combien le mystère de la croix a peine à entrer dans les esprits.

Jésus s'étant expliqué ailleurs de ce mystère en termes moins clairs, le même saint Luc fait cette remarque ² : « Les » apôtres n'entendoient point cette parole, et elle étoit » comme voilée devant eux, en sorte qu'ils n'en sentoient » point la force, et ils craignoient de l'interroger sur cette » parole ». Ils n'entendoient pas, parce qu'ils ne vou- loient pas entendre. Ils virent bien qu'il faudroit suivre leur maître, et ils ne vouloient pas savoir les souffrances où il alloit, dans la crainte d'avoir un sort semblable. C'est pourquoi Jésus leur disoit : « Mettez bien ceci dans vos » cœurs : que le Fils de l'homme sera livré entre les mains » des hommes³ : ce qu'il avoit soin de leur inculquer dans le temps que tout le monde étoit en admiration des prodiges qu'il faisoit; c'est que, flattés par sa gloire, ils avoient le cœur bouché à ce qu'il leur enseignoit sur l'opprobre qu'il avoit à souffrir, sans vouloir en entendre parler. Mais c'étoit là néanmoins ce que Jésus vouloit qu'ils sussent. Car il avoit mis notre salut dans ses souffrances, et dans l'obligation de le suivre, et de porter sa croix après lui. « Mettez bien cela dans vos cœurs », leur disoit-il.

Songez ici comme l'homme se trompe lui-même, comme il fait le sourd quand on lui veut dire ce qui choque ses passions et ses sens; comme, quelque clair qu'on lui parle, il détourne l'oreille; il ne fait pas semblant d'entendre, et

¹ Luc. xxviii. 34. — ² Ib. ix. 45. — ³ Ib. 44.

craind d'approfondir la matière. Quitte ce commerce, renonce à ce plaisir, renonce à ta propre volonté : il n'entend pas ; il ne veut pas entendre, ni savoir, ni interroger celui qui lui parle. C'est pour la même raison que saint Marc raconte la même chose en ces termes ¹ : « Comme ils montoient à Jérusalem, Jésus marchoit devant eux, et ils en » étoient étonnés, et ils craignoient en le suivant ; et ap- » pelant les douze, il leur dit : nous allons à Jérusalem », pour y souffrir tout ce qu'il leur marque.

Le sujet de leur étonnement étoit qu'ils savoient que les pharisiens et les docteurs de la loi le cherchoient pour le faire mourir ; et ils ne pouvoient comprendre qu'il allât se mettre en leurs mains ; et ils le suivoient en tremblant. On craint de suivre Jésus à la croix.

Mais pour nous encourager il va devant ; et saint Luc remarque, qu'il « affermit son visage pour aller à Jérusalem ² », voyant son heure venue. La nature craignoit, comme il parut dans son agonie au jardin. Car il a voulu porter nos foiblesses jusqu'à ce point, afin de nous apprendre à les vaincre. Suivons-le donc, et à son exemple affermissons notre visage, lorsqu'il faut aller à la pénitence, à la mortification, et à la croix.

Ce fut en cette occasion que ses disciples lui dirent : « Mais » tre, il n'y a que peu de temps que les Juifs vous cher- » choient pour vous lapider, et vous allez vous mettre encore » entre leurs mains³. Ils vouloient le détourner de ce voyage et il n'y eut que Thomas, qui entendit le mystère, lorsqu'il dit courageusement : « Allons, allons aussi, et mourons avec » lui ⁴ ». Belle parole, si elle eût été suivie de l'effet ! Mais Thomas s'enfuit comme les autres ; et il fut le dernier à croire sa résurrection. Voilà l'homme : celui qui parle le plus hardiment, le plus souvent est le plus foible lorsque Dieu l'abandonne à lui-même. Entends, chrétien, combien il est difficile d'aller à la croix avec Jésus, et combien on a besoin de sa grâce.

¹ Marc. x. 32. 33. — ² Luc. ix. 51. — ³ Joan. ii. 8. — ⁴ Il. ii. 6.

II^e JOUR. Demande ambitieuse des enfants de Zébédée : calice et croix avant la gloire. (Matth. xx. 20. et suiv. Marc. x. 35. et suiv.)

La même lecture, et appuyez en particulier sur la demande de la mère des enfants de Zébédée. Saint Marc dit distinctement que ce ne fut pas seulement leur mère, mais les deux frères eux-mêmes, c'est-à-dire, saint Jacques et saint Jean qui firent cette demande. Ce qui nous montre que leur mère agissoit à l'instigation de ses enfants. Peut-être même que dans la suite ils se joignirent eux-mêmes ouvertement à la demande. C'est pourquoi aussi le Sauveur leur adresse sa réponse : « Vous ne savez ce que vous demandez : pouvez-vous boire mon calice ¹ » ?

Il n'y a rien qui fasse sentir combien on a de peine à entendre la parole de la croix. Jésus venoit d'en parler aussi clairement qu'on a vu ; et loin de l'entendre, saint Jacques et saint Jean, qui étoient des premiers entre les apôtres, lui viennent parler de sa gloire, et de la distinction où ils y vouloient paroître.

Pesez ces paroles de Jésus : « Vous ne savez ce que vous demandez ² ». Vous parlez de gloire ; et vous ne songez pas ce qu'il faut souffrir pour y parvenir. Là il leur explique ces souffrances par deux similitudes, par celle d'un calice amer qu'il faut avaler, et par celle d'un baptême sanglant où il faut être plongé. Avaler toute sorte d'amertume ; être dans les souffrances jusqu'à y avoir tout le corps plongé, comme on l'a dans le baptême, la gloire est à ce prix.

Les apôtres ambitieux s'offrirent à tout ; mais Jésus, qui voyoit bien qu'ils ne s'offroient à souffrir que par ambition, ne voulut pas les satisfaire. Il accepta leur parole pour la croix ; mais pour la gloire, il les renvoya aux décrets éternels de son Père, et à ses secrets conseils. Il auroit bien pu leur dire ce qu'il dit dans la suite à tous les apôtres : « Je dispose de mon royaume en votre faveur, comme mon Père en a disposé en la mienne ³ ». Mais des gens qui ne vouloient souffrir que par ambition, n'étoient pas dignes encore d'en-

¹ Matth. xx. 22. Marc. x. 38. — ² Ib. 38. — ³ Luc. xxii. 29.

tendre cette promesse : et pour les attacher à la croix dont ils n'entendoient pas encore la vertu, Jésus-Christ remet à son Père ce qui regarde la gloire, et ne se réserve en ce lieu qu'à prédire et à distribuer les afflictions.

Tout cela se faisoit par cette profonde économie si souvent pratiquée dans l'Évangile et dans toute l'Écriture ; où, pour certaines raisons et convenances, des choses diverses sont attribuées au Père et au Fils. Mais il faut toujours se souvenir dans le fond de cette parole, que le Sauveur adresse à son Père : « Tout ce qui est à vous est à moi, et » tout ce qui est à moi est à vous ¹ ».

« Tous les apôtres furent indignés ² » de la demande des deux frères. Aveugles, qui ne songeoient pas qu'ils étoient tous dans des sentiments qu'ils reprenoient dans les autres, puisqu'un peu auparavant, et un peu après, Jésus-Christ les surprit pensant en eux-mêmes, et se disputant « qui d'entre eux seroit le premier ³ ». C'est ainsi qu'on ne peut souffrir dans les autres le vice qu'on a en soi-même : éclairé pour reprendre ; aveugle à se corriger et à se connoître.

Remarquez le changement admirable que les instructions du Sauveur, et l'effusion du Saint-Esprit fit dans les apôtres. Ces gens qui ne cessoient de disputer entre eux de la primauté, la cèdent sans peine à saint Pierre. Ils lui cèdent la parole partout : il préside à tous leurs conciles et à toutes leurs assemblées. Saint Jean, un des deux enfants de Zébédée, qui venoit de demander la première place avec son frère saint Jacques, attend saint Pierre au tombeau du Sauveur, afin qu'il y entre le premier ; et l'empressement de voir les marques de la résurrection de son maître, ne l'empêcha pas de rendre l'honneur qu'il devoit au prince des apôtres.

Appuyez encore sur ces paroles de saint Matthieu, xx. 24 ; Marc, x. 42, où il rabat toute ambition par son exemple. Ne sois point ambitieux, ô chrétien, et ne desire point le commandement, ni aucun avantage parmi les hommes ; puisque tu es le disciple de celui qui étant le Seigneur de tous, s'en est rendu le

¹ Joan. xvii. 10. — ² Matth. xx. 24. — ³ Luc. 46. ix. 47. xxii. 25. 25

serviteur, et a mis sa gloire à racheter ses élus par la perte de sa vie. Racheté par l'humilité et la croix de ton Sauveur, ne songe point à t'élever ni à enfler toi-même ton cœur.

Considérons combien nos passions, et surtout l'ambition, nous aveuglent; et crions, à l'exemple de ces deux aveugles, et de Bartimée, fils de Timée : « O Seigneur, rendez-nous la » vue ¹ »; faites-nous connoître nos défauts.

Que nul reproche des hommes ne nous empêche de crier à Jésus pour en implorer le secours de sa grâce. Quittons nos habits, courons à lui, ouvrons les yeux, glorifions Dieu, cessons de nous méconnaître et de nous glorifier nous-mêmes.

III^e JOUR. Victoire et puissance de Jésus-Christ contre la mort, dans la résurrection de Lazare. (Joan. XI. 1. 46.)

Jésus approche de Jérusalem; il est déjà à Béthanie, bourgade qui en étoit à peine à six-vingts pas, à la racine de la montagne des Oliviers. Sa mort approche en même temps; et ce qu'il va faire à cette approche, et pour nous y préparer, est admirable.

La première chose c'est la résurrection de Lazare. Il alloit mourir, et il sembloit que l'empire de la mort alloit s'affermir plus que jamais, après qu'il y auroit été assujetti lui-même. Mais il fait ce grand miracle de la résurrection de Lazare, afin de nous faire voir qu'il est le maître de la mort.

Elle paroît ici dans tout ce qu'elle a de plus affreux. Lazare est mort; enseveli, enterré, déjà pourri et puant. On craint de lever la pierre de son tombeau, de peur d'infecter le lieu et la personne de Jésus par cette insupportable odeur. Voilà un spectacle horrible : Jésus en frémit, Jésus en pleure. Dans la mort de Lazare, son ami, il déplore le commun supplice de tous les hommes; il regarde la nature humaine comme créée dans l'immortalité, et comme condamnée à mort pour son péché. Il est l'ami de tout le genre humain : il vient le rétablir; il commence par en pleurer le désastre, par en frémir, par se troubler lui-même à la vue de son

¹ Matth. XX. 30. Marc. X. 46. 51. Luc. XVIII. 42.

supplice. Ce qui lui paroît si horrible dans la mort, c'est principalement qu'elle est causée par le péché; et c'est plutôt le péché que la mort qui lui cause ce frémissement, ce trouble, ces pleurs. Il est saisi d'un nouveau frémissement à mesure qu'il approche du tombeau. En voyant cette affreuse caverne où le mort étoit gisant, on diroit qu'il n'y a point de remède à un si grand mal. « Celui, dit-on, qui a éclairé l'aveugle-né, ne pouvoit-il pas empêcher que son ami ne mourût ? » On ne dit pas : Ne le pourroit-il pas ressusciter ? C'est à quoi on ne songeoit seulement pas. On croit que son pouvoir n'alloit pas plus loin que de l'empêcher de mourir ; mais le tirer de la mort, quoiqu'il en eût déjà donné des exemples, on ne vouloit ni s'en souvenir, ni le croire. On croit qu'il n'a que des larmes et cette frémissante horreur à donner à un tel mal. Voilà tout le genre humain dans la mort ; il n'y a qu'à pleurer son sort, on n'y voit aucune ressource. C'est le commencement de l'histoire, et comme la première partie de ce tableau : tout y est rempli d'horreur.

Mais voici la seconde, et tout y est plein au contraire de consolation. Il n'y paroît que puissance contre la mort, et que victoire remportée sur elle.

Jésus dit : « Cette maladie n'est pas pour la mort, mais » pour la gloire de Dieu². Lazare en mourut pourtant : mais le Sauveur vouloit dire que la mort seroit vaincue, et le Fils de Dieu glorifié par cette victoire.

Il poursuit : « Lazare dort, mais je le vais réveiller³ » ; appelant la mort un sommeil plutôt qu'une mort, et montrant qu'il lui est aussi facile de ressusciter un mort que de réveiller un endormi.

A mesure qu'il avance, il paroît de plus en plus le vainqueur de la mort. « Si vous aviez été ici, mon frère ne seroit » pas mort : mais je sais que Dieu vous accordera tout ce que » vous lui demanderez ». Vous avez tout pouvoir, non-seulement pour prévenir la mort, mais encore pour lui enlever la proie qu'elle a déjà entre ses mains.

« Votre frère ressuscitera⁴. Je le sais, dit Marthe, au dernier

¹ Joan. 11. 37. — ² Ib. 11. 4. — ³ Ib. 11. 22. — ⁴ Ib. 23.

» jour ». Elle ne doute pas que Jésus ne puisse le ressusciter avant ce temps ; mais elle ne se juge pas digne de cette grâce.

Goûtons ces paroles du Sauveur, après lesquelles la mort n'a plus rien d'affreux : « Je suis la résurrection et la vie ; » celui qui croit en moi, quand il seroit mort, il vivra : celui qui vit et qui croit en moi, ne mourra point éternellement¹ ». Il ne mourra point pour jamais : la mort ne sera pour lui qu'un passage : il n'y demeurera pas, et il viendra à un état où il ne mourra jamais.

La foi de Marthe est grande. Les Juifs disoient de Jésus : « Ne pouvoit-il pas faire que Lazare ne mourût pas » ? Celle-ci dit non-seulement qu'il le pouvoit faire, mais qu'il l'auroit fait, et qu'il pouvoit encore le ressusciter s'il vouloit. Elle voit en esprit la résurrection générale, et confesse Jésus-Christ, comme celui qui, étant au ciel et dans le sein de son Père, est venu au monde. Jésus, Fils du Dieu vivant, est vivant de la même vie que son Père. « Comme le Père », dit-il², « a la vie en soi, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en soi ». Il a donc raison de nous dire « qu'il est la résurrection et la vie³ » ; et encore : « Je suis la vie » ; et encore : « Comme le Père ressuscite et vivifie, ainsi le Fils vivifie qui il lui plaît⁴ ». Il est une source de vie, il est la vie même comme le Père. La vie est venue à nous, quand il s'est fait homme. « Nous vous annonçons la vie éternelle qui étoit dans le Père, et qui nous est apparue » pour se répandre sur nous, disoit saint Jean⁵.

Les larmes mêmes de Jésus nous remplissent d'espérance : si le médecin tout-puissant est touché de nos maux, s'il les pleure, s'il en frémit, il les guérira.

« Otez la pierre⁶ », ouvrez le tombeau, enlevez la porte de cette éternelle prison. C'est sans doute pour en délivrer ceux qui y sont détenus.

« Père, je sais que vous m'écoutez toujours⁷ ». Nous sommes donc délivrés, puisqu'un tel intercesseur parle pour

¹ Joan II. 25. 26. — ² Ib. v. 26. — ³ Ib. XI. 25. — ⁴ Ib. v. 21. — ⁵ Joan. I. 2. — ⁶ Joan. XI. 39. — ⁷ Ib. 42.

nous. « Lazare, sortez, paraissez ». Les prophètes avoient ressuscité quelques morts. Mais on n'avoit point encore traité la mort d'une manière si impérieuse. C'est que le temps devoit venir, et déjà il étoit venu », disoit le Sauveur, « que ceux qui sont dans le tombeau entendront » la voix du Fils de Dieu; et ceux qui l'entendront, recevront la vie¹ » Ce qui se fait maintenant pour le seul Lazare, se fera un jour pour tous les hommes.

« Lazare sortit à l'instant », quoique « lié de bandelettes » à peu près comme un enfant dans le berceau, « le visage enveloppé d'un linge² ». Un homme vivant ne pourroit se remuer en cet état : cependant un mort se lève, et parloit, tant il y a d'efficace dans la parole du Sauveur.

Il importe de bien méditer toutes ces choses, afin de nous affermir contre la crainte de la mort, qui est si extrême dans les hommes, qu'elle est capable de leur faire perdre l'esprit, quand on leur annonce qu'il faut mourir, comme l'expérience le fait voir. On a grand besoin de se munir contre cette crainte. Ce qui se fait principalement en méditant les promesses de l'Évangile contre la mort, et s'attachant par une vive foi à la vie que nous attendons. On a besoin d'une grande grâce contre une si vive terreur. On ne la sent pas, tant qu'on a de la santé et de l'espérance; mais quand il n'y en a plus, le coup est terrible. Il est foible pourtant, si nous croyons bien que Jésus a vaincu la mort.

Il l'a encore vaincue dans une jeune fille de douze ans, qui ne faisoit que d'expirer, et qui étoit encore dans son lit³. Il l'a vaincue dans un jeune homme qu'on portoit en terre⁴. Enfin, il l'a vaincue dans le tombeau, et au milieu de la pourriture, en la personne du Lazare⁵. Il restoit qu'il empêchât même la corruption. Il avoit vaincu la mort en des personnes qui étoient mortes naturellement : il falloit encore la vaincre lorsqu'elle seroit venue par violence. Ceux à qui il avoit rendu la vie, demeuroient mortels; il restoit qu'avec la mort il vainquît même la mortalité. C'étoit en sa personne

¹ Joan. v. 25. — ² Ib. xi. 44. — ³ Matth. ix. 18. 25. Marc. v. 35. 40. 42. — ⁴ Luc. vii. 12. 14. 15. — ⁵ Joan. x. 41. 42. 43. 44.

qu'il devoit faire voir une victoire si complète. Après qu'on l'eut fait mourir, il ressuscite pour ne mourir plus, sans même avoir jamais vu la corruption, comme avoit chanté le Psalmiste : « Vous ne permettez pas que votre Saint voie la » corruption¹ ». Ce qui s'est fait dans le chef s'accomplira dans les membres. L'immortalité nous est assurée en Jésus-Christ à meilleur titre qu'elle ne nous avoit d'abord été donnée en Adam. Notre première immortalité étoit de pouvoir ne mourir pas, notre dernière immortalité sera de ne pouvoir plus mourir.

IV^e. JOUR. Même sujet. Les trois morts ressuscités par notre Seigneur, figures des trois états du pécheur (Joan. xi. 1. et suiv. Matth. ix. 18. 25. Marc. v. 35. 42. Luc. vii. 12. 15.)

La vraie mort de l'homme c'est le péché, parce que c'est la mort de l'âme.

Dans les trois morts que le Sauveur a ressuscités, les saints ont considéré le péché vaincu en trois états : dans son commencement, en la personne de cette jeune fille ; dans son progrès, en la personne de celui qu'on portoit en terre ; dans sa consommation, et dans l'état d'endurcissement et d'habitude invétérée, en la personne de Lazare. La corruption dans un mort de quatre jours fait voir un homme qui croupit, et pourrit, pour ainsi parler, dans son péché. La mauvaise odeur, c'est le scandale et la diffamation qui suit cet état. La caverne où le mort est enterré, fait voir l'abîme où le pécheur s'est enfoncé. La pierre sur le tombeau, c'est la dureté dans le cœur. Les bandes dont le mort est lié, sont les liens du péché qu'il ne peut rompre. Il ne paroît plus de ressource ; les gens de bien même n'espèrent plus rien. « Maître », disoit » Marthe², il sent mauvais et il y a quatre jours qu'il est mort ». C'est ce qui cause dans Jésus ce frémissement réitéré par deux fois, avec ces larmes amères ; ce qui signifie l'effort, et comme le travail de l'Église, pour enfanter de nouveau ce mort tout pourri. Le grand cri de Jésus montre encore la même chose. Ressusciter un tel mort, c'est quelque chose de plus miraculeux que la résurrection de Lazare.

¹ Ps. xv. 10. 11. Act. ii. 27. — ² Joan. xi. 39.

Ame malheureuse, ne fais point pleurer Jésus; ne le fais point tant crier, ni tant frémir; empêche-toi de tomber dans ce péché d'habitude. Mais si tu y es, ne perds pas toute espérance, il te reste une ressource infaillible dans les cris et les larmes de Jésus.

« Déliez-le », dit le Sauveur¹; ôtez-lui ces bandelettes dont il est serré; c'est le ministère des apôtres. Mais il faut auparavant que Jésus ait parlé; que le mort ait ouï sa voix; qu'il se soit déjà réveillé de son profond assoupissement, et qu'il commence à vivre en recevant l'inspiration qui l'appelle à la pénitence. Les apôtres peuvent alors user du pouvoir qui leur est donné de délier; mais si le pécheur n'a déjà reçu aucun principe de vie, en un mot, s'il n'est déjà sérieusement converti, c'est en vain qu'on le délieroit; il est tout mort au dedans, et les sacrements ne peuvent rien pour lui. Convertissez-vous donc, ô pécheur! et vivez.

V^e Jour. Amitié de Jésus, modèle de la nôtre. Excellente manière de prier.
(Joan. XI. 1. et suiv.).

Voilà les grands mystères de cet Evangile. Mais à ne rien regarder que l'histoire, elle est ravissante.

« Lazare, notre ami », dit Jésus². Quel bonheur à des mortels de pouvoir avoir Jésus pour ami! « Notre ami ». Lazare, aimoit et lui et sa compagnie; ses disciples avoient part à son amitié.

Jésus aimoit Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare³, qui étoit malade ». Voilà les amis de Jésus; leur maison étoit toujours ouverte à lui et aux siens: ce sont ses hôtes et ses amis.

Puisque Jésus n'a pas dédaigné d'avoir des amis sur la terre, suivons ce modèle dans nos amitiés. Aimons ceux qui sont charitables, et qui exercent volontiers l'hospitalité; car en la personne de leurs hôtes, c'est Jésus-Christ qu'ils reçoivent. Aimons une Marthe si zélée pour servir Jésus, qu'elle passe jusqu'à un empressement excessif, et jusqu'à une inquiétude dont elle est reprise. Si nos amis ont des défauts, que ce soient des défauts fondés sur le bien. Mais aimons surtout une Marie qui est toujours aux pieds de Jésus, toujours at-

¹ Joan. XII. 44. — ² *Ibid.* XI. 11. — ³ *Ibid.* 5.

tentive à sa parole, et à « la bonne part qui ne pouvoit lui être ôtée¹ ». Voilà ceux que Jésus-Christ honoroit d'une amitié particulière.

« Celui que vous aimez est malade² ». C'est ce que mandent à Jésus les sœurs de Lazare. Excellente manière de prier; sans rien demander, on expose à celui qui aime le besoin de son ami. Prions ainsi; soyons persuadés que Jésus nous aime; présentons-nous à lui comme des malades, sans rien dire, sans rien demander. Prions ainsi pour nous-mêmes, prions ainsi pour les autres. C'est une manière de prier des plus excellentes.

Souvent on dit à Jésus dans son Évangile : Venez, Seigneur, et guérissez; imposez vos mains, touchez le malade : ici on dit simplement : « Celui que vous aimez est malade ». » Jésus entend la voix du besoin, d'autant plus que cette manière de prier a quelque chose, non-seulement de plus respectueux et de plus soumis, mais encore de plus tendre. Qu'elle est aimable cette prière ! pratiquons-la principalement pour les maladies de l'âme.

Marthe et Marie conservent toujours leur caractère. Marthe est toujours la plus empressée; elle parle plus, elle agit plus. Marie arrive : d'abord « elle se prosterne aux pieds de » Jésus³ »; elle ne dit qu'un mot, et c'est assez.

« Le maître vous demande », lui disoit Marthe⁴. Jésus étoit content de la foi de Marthe, mais pour achever d'être touché, il vouloit voir les pleurs, la tendresse intime et la douceur de Marie toujours attachée du fond de son cœur à sa parole.

« Jésus pleura⁵ ». Où sont ces faux sages qui veulent qu'on soit insensible ? Ce n'est pas là la sagesse de Jésus.

« Voyez comment il l'aimoit⁶ ». Soyez loué, ô Seigneur Jésus ! d'avoir bien voulu qu'on pût remarquer la tendresse que vous avez pour vos amis. Qu'il nous soit permis de l'imiter, et d'aimer à votre exemple; les cœurs durs et insensibles ne sont pas ceux qui vous plaisent. Mais réglez nos ami-

Luc. x. 39. 40. 42. — ² Joan. xi. 3. — ³ *Ibid.* 32. — ⁴ *Ibid.* 28. —
⁵ *Ibid.* 35. — ⁶ *Ibid.* xi. 36.

tiés, et soyez-en le modèle. Ne flattons point nos amis; corrigeons-en, comme vous, les empressements inconsidérés : aimons dans nos amis le bon et le solide comme vous.

O Seigneur ! que je soie du nombre de ceux à qui vous dites : « Vous êtes mes amis¹ » ; et encore : « Je vous dirai à vous qui êtes mes amis² ». O bon et parfait ami, qui, pour exercer envers eux l'amour que vous avez dit vous-même être le plus grand de tous, avez donné votre vie pour eux, je ne veux d'ami que vous ou qu'en vous. O bon ami, ressuscitez-moi, je suis plus mort que Lazare.

« Marthe appelle Marie en secret. Le maître », dit-elle³, « vous demande ». Il y a un certain secret entre Jésus-Christ et les âmes intérieures qui sont figurées par Marie. Il faut entrer dans ce secret, et ne pas le troubler en y mêlant le monde. Entends, chrétien, ce doux secret, ce secret entre le Verbe et l'âme détachée des sens, qui l'écoute au dedans, et qui ne connoît que sa voix.

« A l'instant Marie se lève, et vient à Jésus⁴ ». Quand il appelle, on ne peut y apporter trop de promptitude. Les Juifs les voyant partir si vite, disoient : « Elle va pleurer au » tombeau ». On connoissoit son bon naturel et son cœur tendre ; mais Jésus avoit réglé ses tendresses, dont le principal objet étoit sa parole.

« Déliez-le, et laissez-le aller⁵ ». On n'a point dit ni où il alla, ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit, ni ce qu'on dit de lui, ni où il avoit été, ni comment il se trouvoit, toutes questions superflues. Dieu qui dès le moment de sa mort, savoit ce qu'il en vouloit faire, avoit tout réglé ; il savoit par où nous devoient venir les vérités de l'autre vie. Jésus notre docteur savoit tout, et avoit tout vu dans la source. La simplicité du narré nous apprend ce qu'on doit considérer dans les grandes choses, et comme il y faut mépriser les minuties.

VI^e. Jour. Jésus-Christ mis en signe de contradiction ; incrédulité des Juifs après la résurrection de Lazare. (Joan. XI. 46 et suiv.).

Ce qui fut dit du Sauveur à sa bienheureuse Mère, par la

¹ Joan. XV. 4. 15. — ² Luc. XII. 4. — ³ Joan. XI. 28. — ⁴ *Ibid.* 29. 31 — ⁵ *Ibid.* XI. 44. —

saint vieillard Siméon, est bien vrai : « Celui-ci est posé en » ruine et en résurrection à plusieurs en Israël, et en signe » de contradiction ; afin que les pensées de leurs cœurs » soient découvertes¹ ». On n'avoit point encore vu la profonde malice du cœur de l'homme, ni jusqu'à quel point il est capable de résister à Dieu.

Après un si grand miracle, il semble qu'il ne faut pas s'étonner que plusieurs crussent. La résurrection de Lazare étoit arrivée en présence de tout le monde, à la porte de Jérusalem, avec le concours qu'attire un deuil dans les maisons considérables. « Plusieurs crurent », dit l'évangéliste². C'étoit là l'effet naturel d'un si grand miracle. Mais d'autres qui savoyent la haine des pontifes et des pharisiens contre Jésus, et qui y entroient, leur allèrent dire ce qu'ils avoient vu. Sur cela, on assembla le conseil, et la résolution en fut étrange.

« Cet homme fait beaucoup de miracles³ ». Ils ne nient point le fait, il est trop constant. « Que ferons-nous » ? La réponse paroît aisée : croyez en lui ; mais leur avarice, leur faux zèle, leur hypocrisie, leur ambition, leur domination tyrannique sur les consciences, que Jésus découvroit, encore qu'ils la cachassent sous le masque du zèle de la religion, les aveugloit. En cet état, « ils ne peuvent croire⁴ », comme nous verrons bientôt ; et ils aiment mieux résister à Dieu, que de renoncer à leur empire.

Ailleurs ils disent encore : « Que ferons-nous à ces hommes ? car le miracle qu'ils viennent de faire est public ; » tout Jérusalem en est témoin, et nous ne saurions le nier⁵ ». La réponse naturelle étoit : il y faut croire ; mais si nous y croyons, nous ne serons plus rien ; et c'est à quoi ils ne pouvoient se résoudre.

Les incrédules s'écrient : Comment tout le monde n'a-t-il pas cru, s'il y a eu tant et de si grands miracles ? Ils n'entendent pas le profond attachement du cœur humain à ses sens, et aux affaires qui les flattent ; d'où suit une indifférence prodigieuse pour le salut. Ce qui fait qu'on ne daigne pas s'appliquer à ce qui se passe qui y a rapport, ni s'en enquérir,

¹ Luc. II. 34. 35. — ² Ibid. 45. — ³ Ibid. 47. — ⁴ Joan. XII. 37. 38. 39. — ⁵ Act. IV. 16.

et que ceux qui l'ont vu , s'étourdissent eux-mêmes pour n'y pas croire , de peur qu'en y croyant ils ne soient forcés de renoncer à tout ce qu'ils aiment , et d'embrasser une vie qui leur paroît si insupportable et si triste.

Il faut donc entendre , qu'outre les miracles du dehors , il en falloit un au dedans , pour y changer la mauvaise disposition des cœurs : et c'est là l'effet de la grâce. De là vient que si peu de gens ont cru , encore qu'on ait vu tant de prodiges , et qu'ils eussent été écrits dès le commencement avec des circonstances si particulières , qu'il n'y avoit rien de plus aisé que d'en découvrir la vérité ; comme il n'y eût eu rien de plus impudent , ni de plus capable de détromper les plus crédules , que de leur avancer tant de faits positifs dont le contraire eût été si constant. Il n'y a eu que ceux qui ont assez aimé leur salut et la vérité , pour prendre soin ou de s'enquérir des choses qui se passaient en Judée à la vue de tout le monde , ou d'y faire , s'ils les voyoient , les réflexions nécessaires , afin de les voir d'un autre œil que le vulgaire attaché aux sens et aux préventions.

Ce qu'il y a ici de plus étonnant , c'est que ceux qui ne voient pas la volonté de Dieu dans les miracles qui la déclaroient si évidemment , sont les plus savants du peuple , les pontifes , les pharisiens et les docteurs de la loi ; parce que les hypocrites comme eux , qui n'employoient le nom de Dieu qu'à tromper le monde , des avares , des orgueilleux , qui faisoient servir la religion à leurs intérêts , devoient être naturellement les plus opposés à la vérité , et les plus incapables de ses secrets. C'est donc ainsi que les pensées de plusieurs furent découvertes , parce qu'on devoit voir jusqu'à quel point l'intérêt devoit animer les hommes les plus sages en apparence , comme les plus considérables du peuple , contre Dieu et la vérité.

Loin de profiter du miracle de la résurrection de Lazare , « ils résolurent , non-seulement de tuer Jésus » , qui étoit » l'auteur du miracle , « mais encore Lazare » même ' , en qui il s'étoit accompli. Trop de monde le venoit voir , et c'é-

¹ Joan. XI. 50. 53. XII. 10. 11.

toit un témoin trop vivant contre eux. Ils voulurent donc le tuer, croyant obscurcir par là le miracle de sa résurrection, en montrant du moins que le Sauveur n'avoit pas pu le faire vivre longtemps. Ils songèrent donc à le tuer, comme si, par cette sorte de mort, ils pouvoient lier les mains à Dieu. Et il falloit encore que la gloire de Jésus-Christ révélât au monde ce prodige de malignité et de folie.

Il ne faut donc plus s'étonner de l'aveuglement des Juifs. Celui des impies et des hérétiques est à peu près de même genre : les secrètes dispositions de tous ces gens-là devoient être découvertes. C'est que l'effort qu'il faut faire contre ses sens et contre soi-même, pour se donner tout entier à la vérité et à Dieu, est si grand, que, plutôt que de le faire, ils aiment mieux étouffer la grâce et l'inspiration qui les y porte, et s'aveugler eux-mêmes.

Nous sommes aussi de ceux pour qui Jésus-Christ est un signe de contradiction : et une de ces pensées du cœur humain, que Jésus-Christ venu au monde devoit découvrir, c'est la prodigieuse insensibilité de ceux qui, élevés dans la foi et au milieu des lumières, préfèrent encore leurs sens et les plaisirs qui les enchantent, à la vérité qui luit dans leur cœur, et ne craignent pas de vivre comme les impies et les infidèles.

VII^e. Jour. Fausse et aveugle politique des Juifs dans la mort de Jésus-Christ, figure de la politique du siècle. (Joan. XI. 48 et suiv.).

« Les Romains viendront, et ils détruiront notre ville, notre temple et toute notre nation¹ ». C'est le prétexte dont ils couvroient leur intérêt caché et leur ambition. Le bien public impose aux hommes ; et peut-être que les pontifes et les pharisiens en étoient véritablement touchés, car la politique mal entendue est le moyen le plus sûr pour jeter les hommes dans l'aveuglement et les faire résister à Dieu.

On voit ici tous les caractères de la fausse politique, et une imitation de la bonne, mais à contre-sens.

La véritable politique est prévoyante, et par là se montre sage. Ceux-ci font aussi les sages et les prévoyants : « Les

¹ Joan. XI. 48.

Romains viendront» : ils viendront il est vrai, non pas comme vous pensez, parce qu'on aura reconnu le Sauveur, mais au contraire ; parce qu'on aura manqué de le reconnoître. « La » nation périra » : vous l'avez bien prévu ; elle périra en effet ; mais ce sera par les moyens dont vous prétendiez vous servir pour la sauver : tant est aveugle votre politique et votre prévoyance !

La politique est habile et capable : ceux-ci font les capables. Voyez avec quel air de capacité Caïphe disoit : « Vous n'y entendez rien ». Il n'y entendoit rien lui-même. « Il » faut qu'un homme meure pour le peuple¹ ». Il disoit vrai, mais c'étoit d'une autre façon qu'il ne l'entendoit.

La politique sacrifie le bien particulier au bien public, et cela est juste jusqu'à un certain point. « Il faut qu'un homme » meure pour le peuple ». Il entendoit qu'on pouvoit condamner un innocent au dernier supplice, sous prétexte du bien public, ce qui n'est jamais permis, car au contraire, le sang innocent crie vengeance contre ceux qui le répandent.

La grande habileté des politiques, c'est de donner de beaux prétextes à leurs mauvais desseins. Il n'y a point de prétexte plus spécieux que le bien public, que les pontifes et leurs adhérents font semblant de se proposer. Mais Dieu les confondit ; et leur politique ruina le temple, la ville, la nation, qu'ils faisoient semblant de vouloir sauver. Et Jésus-Christ leur dit à eux-mêmes : « Vos maisons seront abandonnées ; » vos enfants porteront votre iniquité², et tout périra par les Romains que vous faites semblant de vouloir ménager.

Sans être dans les affaires publiques, chacun peut ici considérer ce que c'est que la fausse prudence, ou la prudence de la chair ; ses artifices pour cacher aux autres, et souvent à elle-même, ses mauvais desseins ; les vains prétextes dont elle se sert pour cela ; sa présomption à faire l'habile, pendant qu'en effet elle est dans la souveraine ignorance ; ses fausses maximes pour décider de ce qu'on appelle cas de

¹ Joan. XI. 49. 50. — ² Matth. XXIII. 38. Luc. XIX. 43. 44. XXI. 23. 24.

conscience, et l'abus qu'elle fait des bonnes; l'abus qu'elle fait aussi de son autorité, lorsqu'elle en a; et même quelquefois de la grâce de son ministère, comme fit Caïphe « de la prophétie ¹ » en quelque sorte annexée au pontificat, comme saint Jean le remarque. Tout cela peut découvrir à chacun les fautes qu'il fait dans la conduite de sa famille, de sa communauté, de soi-même en particulier; comme on s'entête du bien des communautés à qui souvent on sacrifie des particuliers innocents. Encore « croit-on rendre service à Dieu »; comme Jésus-Christ le dit distinctement des pontifes ² et des autres ennemis de la vérité.

Pour venir à quelque chose de plus tendre, unissez-vous en esprit à « tous ces enfants de Dieu dispersés par tout l'univers », que la mort du Sauveur devoit « recueillir ³ ».

Le verset 53 nous fait voir le résultat du conseil, et la mort du Fils de Dieu résolue, ce qui l'obligea à se cacher jusqu'au temps qu'il avoit résolu.

Cependant la pâque approchoit, vers le temps de laquelle il devoit mourir. Tout se préparoit à cette pâque, et en même temps à la mort du Sauveur, puisque déjà l'ordre étoit donné à tous ceux qui sauroient où il étoit, de le déclarer, afin qu'on le prît.

Demeurez en attente de ce qui doit arriver à Jésus. Et en voyant comment on venoit plusieurs jours devant la pâque pour s'y disposer, considérez la disposition que vous devez apporter à la pâque véritable, qui est la communion.

VIII^e JOUR. Profusions des parfums sur la tête et les pieds de Jésus, en différents temps. (Joan. XIII. 1. 12.).

Comme le temps approchoit, Jésus sort de sa retraite autour d'Ephrem ⁴, et revient à Béthanie, c'est-à-dire, comme on a vu, aux portes de Jérusalem, six jours devant Pâque.

Ce qui s'y passa d'abord de plus remarquable, fut un festin, où Lazare étoit à table avec lui dans sa maison. Marthe gardoit son caractère, et servoit. Marie aussi, pour garder le sien, se mit, selon sa coutume aux pieds de Jésus, qu'elle

¹ Joan. XI. 51. — ² *Ibid.* XVI. 2. — ³ *Ibid.* XI. 52 et seq. — ⁴ Joan. XI. 54.

« oignit d'un parfum exquis, et les essuya de ses cheveux ¹ ». Il est arrivé trois fois au Sauveur d'être oint par de pieuses femmes. Ce qui paroît non-seulement dans saint Jean, comme nous venons de le voir, mais encore dans saint Luc dans saint Matthieu, et dans saint Marc.

En saint Luc la femme n'est pas nommée, et il paroît seulement que c'étoit une pécheresse pénitente. Ses larmes, dont elle arrosoit les pieds de Jésus, sont le caractère de sa pénitence; et Jésus-Christ lui ayant donné expressément la rémission de ses péchés, confirme ce caractère. C'en est aussi une belle confirmation, d'avoir expliqué, comme il a fait, la nature et les devoirs de l'amour pénitent, et de montrer jusqu'où le porte la reconnoissance.

Ce caractère d'amour pénitent ne se trouve point dans ce chapitre de saint Jean, où il est dit seulement que Marie répandit son parfum sur les pieds de Jésus, et les essuya de ses cheveux, mais sans y parler de larmes, ni des doux et pieux baisers de la pénitente. Il n'y en a rien non plus en saint Matthieu, ni en saint Marc. Ces deux évangélistes marquent le parfum répandu sur la tête, pendant que Jésus étoit à table; ce qui étoit très-facile en ces temps où les conviés étoient à table couchés. Il est dit dans saint Jean, que « la maison fut » toute remplie de la bonne odeur du parfum ². Les lieux, comme les temps de ces onctions, sont marqués. La pécheresse pénitente fit son onction longtemps avant la dernière pâque, dans la maison de Simon le pharisien, comme le raconte saint Luc. La seconde onction, qui est clairement attribuée à Marie, sœur de Lazare et de Marthe, se fit à Béthanie, six jours devant Pâque, dans la maison de Lazare et de ses sœurs, selon saint Jean. Et la troisième encore à Béthanie, mais chez Simon le lépreux, et seulement deux jours avant Pâque, comme le marquent saint Matthieu et saint Marc ³. Dans la première et dans la troisième onction, la femme n'est pas nommée. Dans la seconde, il est porté expressément dans saint Jean, que celle qui la fit, fut Marie, sœur de Lazare. Et soit que les trois différentes onctions aient été faites par

¹ Joan. xii. 3. — ² Joan. xii. 3. — ³ Joan. xii. 4. Matth. xxvi. 8. Marc. xiv. 8.

différentes personnes, selon l'opinion de quelques-uns, ou par la même, selon quelques autres, en divers temps et avec différentes circonstances, il faut profiter de chaque caractère qui nous y paroît.

Il faut aussi remarquer* que ces profusions de parfums scandalisèrent deux fois les hypocrites, et même les disciples qui n'en savoient pas le mystère, et que Jésus aussi prit deux fois la défense de ces pieuses profusions.

Parfumer Jésus, c'est lui donner des louanges; parfumer la tête de Jésus, c'est louer et adorer sa divinité: car « la tête de Jésus-Christ », comme parle saint Paul ¹, « c'est Dieu ». Parfumer ses pieds, c'est adorer son humanité et ses faiblesses. Essuyer les pieds de Jésus avec ses cheveux, c'est mettre à ses pieds sacrés son ornement, et sa tête même, avec toutes les vanités et la parure du siècle. Tout est sacrifié à Jésus; on ne veut plaire qu'à lui: des cheveux qui ont touché les pieds de Jésus, pourront-ils jamais servir à la vanité? C'est ainsi que Jésus veut être aimé. Il est seul digne d'un tel amour et de tels hommages.

On ne répand pas seulement ces riches parfums sur Jésus, « on rompt la boîte d'albâtre » où ils étoient renfermés, dit saint Marc ², afin qu'il ait tout. Sa tête et ses pieds ruissellèrent donc de ces admirables parfums, et toute la maison en fut embaumée. L'exemple de la piété de ces saintes femmes a rempli toute l'Église de sa bonne odeur.

Quand la pécheresse approcha des pieds de Jésus, on disoit ³: « S'il étoit prophète, il ne se laisseroit pas toucher par cette pécheresse ». Ici on ne lui reproche rien contre celles qui le touchent, soit qu'elles n'eussent jamais été pécheresses, soit qu'il y eût déjà si longtemps, que la mémoire en fût effacée par leur pénitence. On leur fit ici un autre reproche, et c'est celui de leur profusion. « On pouvoit vendre ces parfums trois cents deniers et plus », tant ils étoient précieux, tant l'effusion en fut abondante, « et les donner « aux pauvres ⁴ ». L'amour des pauvres fut le prétexte dont on se servit pour condamner la piété de ces femmes, qu'on

¹ I. Cor. XI. 3. — ² Marc. XIV. 3. — ³ Luc. VII. 39. — ⁴ Joan. XII. 5. Marc. XIV. 5.

appeloit indiscrettes, et pour couvrir l'envie qu'on avoit contre Jésus, et des honneurs qu'on lui faisoit; et Judas se signala parmi ces faux charitables et ces faux dévots. Les plus méchants sont les plus sévères censeurs de la conduite des autres, soit par le dérèglement de leur esprit, soit par leur hypocrisie, ou par un faux zèle. Judas avoit encore une autre raison, c'est qu'il gardoit et voloit ce qu'on donnoit au Sauveur, et il croyoit qu'on ôtoit à son avarice ce qu'on ne mettoit pas entre ses mains. Que l'avarice parle haut, quand elle peut se couvrir du prétexte de la charité!

Ses insolents discours n'attaquoient pas seulement les femmes dont il accusoit la profusion, mais encore Jésus-Christ qui la souffroit; mais il prit en main leur défense, en disant qu'elles « l'avoient fait pour l'ensevelir¹ » se considérant comme mort, à cause que l'heure approchoit, et qu'il s'étoit mis dans l'esprit et dans l'état de victime.

Il vouloit en même temps nous faire considérer de quel honneur étoit digne ce corps virginal, formé par le Saint-Esprit, et où la divinité habitoit, par lequel la mort devoit être vaincue, et le règne du péché aboli. Quels parfums assez exquis pouvoient en marquer assez la pureté!

Il vouloit aussi que les parfums qui servoient à la mollesse et au luxe, servissent cette fois à la piété; que la vanité fût sacrifiée à la vérité.

« Vous aurez toujours des pauvres avec vous; et quand vous voudrez, vous leur pouvez faire du bien² ».

Les onctions étoient salutaires au corps, on s'en servoit non-seulement par délicatesse, mais encore par précaution et par remède. On faisoit nager les corps morts dans le baume et dans les parfums, pour les conserver et en prévenir la corruption, même après la mort, et c'étoit tout le bien dont le corps étoit capable alors. On pouvoit toujours faire ces sortes de bien aux pauvres, disoit le Sauveur: « mais pour lui, on n'auroit pas toujours son corps présent » pour lui faire ce bien. Il falloit donc le lui faire pendant qu'on l'avoit: et quand on ne l'auroit plus, se consoler en le faisant aux pau-

¹ Marc. xiv. 8. Joan. xii. 7. — ² Marc. xiv. 7.

vres, dont il imputoit le soulagement et le bien comme fait à sa personne. Combien donc les pauvres nous doivent-ils être chers, puisqu'ils nous tiennent la place de Jésus-Christ! Baisons leurs pieds; prenons part à leurs humiliations et à leurs foiblesses, versons des larmes sur leurs pieds; pleurons leur misère, compatissons à leurs souffrances, répandons des parfums sur leurs pieds, des consolations sur leurs peines et sur leurs infirmités, un baume adoucissant sur leurs douleurs, essuyons-les de nos cheveux, donnons-leur notre superflu, et privons-nous des vains ornements pour les soulager.

En même temps parfumons Jésus; laissons exhaler de nos cœurs de tendres desirs, un amour chaste, une douce espérance, de continuelles louanges. Et si nous voulons l'aimer et le louer dignement, louons-le par toute notre vie; gardons sa parole.

Disons-lui dans l'épanchement de nos cœurs ce que lui disait saint Paul¹ qu'il « nous est justice, sainteté, sagesse, rédemption, et toutes choses » : comme il est dit aux Corinthiens. Disons-lui tout ce que dit le même saint Paul aux Colossiens². Chantons-lui tous les doux cantiques que lui chante dans l'Apocalypse tout le peuple racheté : « L'agneau » qui a été immolé pour nous est digne de recevoir la vertu, » la divinité, les richesses, la sagesse, la force, la gloire, la » bénédiction³. C'est ce que doit chanter toute créature; c'est là le parfum que nous répandons sur lui dans l'épanchement de nos cœurs.

LA DERNIÈRE SEMAINE

DU SAUVEUR.

Huit jours se sont passés à considérer les approches de Jésus vers Jérusalem. Nous voilà enfin parvenus à cette der-

¹ I. Cor. 1. 50. — ² Coloss. 1. 12. 13 et seq. — ³ Apoc. v. 12. viii. 10. 11. 12.

nière semaine, que nous nous sommes proposé de considérer.

Nous en partagerons les discours en deux. Premièrement, nous lirons ceux qui ont été faits depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à la Cène. Secondement, nous lirons ceux que Jésus a faits à ce jour, qui est le plus remarquable, puisque ç'a été la veille de sa passion.

SERMONS

OU DISCOURS DE NOTRE SEIGNEUR,

DEPUIS LE DIMANCHE DES RAMEAUX JUSQU'A LA CÈNE.

1^{er} Jour. Entrée triomphante de notre Seigneur dans Jérusalem : il y est reconnu roi, fils de David, et le Messie. (Joan. xii. 12-30. Matth. xxi. 2-17. Marc. xi. 1-17. Luc. xix. 28-48.).

Toutes ces lectures nous apprendront l'entrée triomphante de Jésus dans Jérusalem, ce qu'il y fit et ce qu'il y dit. La tradition de l'Église met cette entrée au premier jour de la semaine, qui est un dimanche, qu'on appelle pour cette raison le dimanche des Rameaux, *Dominica in ramis Palmarum*.

Quoique le premier avènement de Jésus-Christ, contre l'attente des Juifs, dût se passer en humilité, il ne devoit pas être destitué de cette gloire et de cet éclat que les Juifs attendoient. Cet éclat étoit nécessaire pour leur faire voir que, tout humble qu'étoit le Sauveur, et tout méprisable qu'il paroisoit selon le monde, il y avoit dans ses actions et dans sa personne de quoi lui attirer la plus grande gloire que les hommes puissent donner sur la terre, et jusqu'à le faire roi, si l'ingratitude des Juifs et une secrète dispensation de la sagesse de Dieu ne l'eût empêché. C'est donc ce qui parut à cette entrée, la plus éclatante et la plus belle qui fût jamais, puisqu'on y voit un homme, qui paroisoit le dernier de tous

les hommes en considération et en puissance, recevoir tout d'un coup de tout le peuple, dans la ville royale et dans le temple, des honneurs plus grands que n'en avoient jamais reçu les plus grands rois. Voilà donc cet éclat dont nous parlons; mais le caractère d'humiliation et d'infirmité, inséparable de l'état du Fils de Dieu sur la terre, n'y devoit pas être oublié; et nous l'y verrons aussi, après que nous aurons auparavant considéré le caractère de gloire et de grandeur.

Il faut donc savoir que le Fils de Dieu, quoiqu'il parût à l'extérieur le dernier des hommes, étoit né pour être roi de la manière du monde la plus admirable et la plus auguste, puisque c'étoit par l'admiration que causoient ses exemples, sa sainte vie, sa sainte doctrine, ses grands ouvrages et ses miracles, sans aucun autre secours. Le Sauveur avoit paru par ces merveilles si secourable au genre humain, que les troupes oublioient tout pour le suivre, avec leurs femmes et leurs enfants, jusqu'aux déserts les plus éloignés, sans songer à aucun besoin; et Jésus « en ayant nourri avec cinq » pains d'orge et deux poissons jusqu'à cinq mille, sans » compter les femmes et les enfants », ils furent tellement ravis, qu'ils « vouloient venir » en foule « pour le faire roi », et le reconnoître pour le Christ. On eût donc vu dès lors quelque chose de l'éclat qui a paru aujourd'hui, si Jésus, qui avoit ses temps réglés » pour toutes choses, ne « se fût » retiré « bien avant « dans le désert pour l'empêcher » ».

Mais au jour des Rameaux, il lui plut de laisser éclater l'admiration que les peuples avoient pour lui. C'est pourquoi ils accoururent au devant de lui avec des palmes à la main, criant hautement qu'il étoit leur roi, le vrai fils de David qui devoit venir, et enfin le Messie qu'ils attendoient. Les enfants se joignoient à ces cris de joie, et le témoignage sincère de cet âge innocent faisoit voir combien ces transports étoient véritables. Jamais peuples n'en avoient tant fait à aucun roi : ils jetoient leurs habits par terre sur son passage; ils coupoient à l'envi des rameaux verts pour en couvrir les chemins; et tout, jusqu'aux arbres, sembloit vouloir s'incliner

¹ Matth. xiv. 13. 21. Joan. vi. 14. 15

et s'abattre devant lui. Les plus riches tapisseries qu'on ait jamais tendues à l'entrée des rois, n'égalent pas ces ornements simples et naturels. Tous les arbres ébranchés pour l'usage qu'on vient de voir, tout un peuple qui se dépouille pour parer en cette manière le chemin où passoit son roi, fait un spectacle ravissant. Dans les autres entrées on ordonne aux peuples de parer les rues, et la joie, pour ainsi dire, est commandée. Ici tout se fait par le seul ravissement du peuple. Rien au dehors ne frappoit les yeux; ce roi pauvre et doux étoit monté sur un ânon, humble et paisible monture : ce n'étoient point ces chevaux fougueux, attelés à un chariot, dont la fierté attiroit les regards. On ne voyoit ni satellites, ni gardes, ni l'imagè des villes vaincues, ni leurs dépouilles, ou leurs rois captifs. Les palmes qu'on portoit devant lui marquoient d'autres victoires; tout l'appareil des triomphes ordinaires étoit banni de celui-ci. Mais on voyoit à la place les malades qu'il avoit guéris, et les morts qu'il avoit ressuscités. La personne du roi et le souvenir de ses miracles faisoient toute la recommandation de cette fête. Tout ce que l'art et la flatterie ont inventé pour honorer les conquérants dans leurs plus beaux jours, cède à la simplicité et à la vérité qui paroissent dans celui-ci. On conduit le Sauveur avec cette pompe sacrée par le milieu de Jérusalem jusqu'à la montagne du temple. Il y paroît comme le Seigneur et comme le maître, comme le fils de la maison, le fils du Dieu que l'on y sert, ainsi que nous verrons. Ni Salomon qui en fut le fondateur, ni les pontifes qui y officioient avec tant d'éclat, n'y avoient jamais reçu de pareils honneurs.

Arrêtons-nous ici, et donnons le loisir de considérer le détail de ce grand spectacle.

II^e JOUR. Le règne de Jésus-Christ sur les esprits et sur les cœurs, par ses miracles, par ses bienfaits et par sa parole. (Joan. xii. 12.—19. Matth. xxi. 1.—17. Marc. xxi. 1.—18. Luc. xix. 28.—48.)

Ce qui attira au Sauveur toute cette gloire, ce fut le bruit de ses miracles, et, en particulier, celui de Lazare ressuscité, qui venoit d'être fait à la porte de Jérusalem. « Car toute
« la troupe qui étoit avec lui lorsqu'il le fit sortir du tom-

beau », où il pourrissoit, « lui rendoit témoignage : et c'est » pour cela que la troupe » de ceux qui étoient venus à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâque, « accourut au » devant de lui, parce qu'ils avoient appris qu'il avoit fait ce miracle ¹ ». On célébroit aussi ses autres miracles, dont la réputation avoit rempli toute la Judée. « Et pendant qu'il » descendoit la montagne des Olives, les troupes de ses disciples, saisies d'une joie subite, se mirent à louer Dieu de » toutes les guérisons et de toutes les merveilles qu'ils » avoient vues ² ». Sa doctrine demouroit aussi confirmée par ses miracles, car il les avoit faits expressément en témoignage de sa mission et de la vérité qu'il annonçoit. « Mon » Père », avoit-il dit en ressuscitant Lazare, je sais que vous » m'écoutez toujours; mais je parle ainsi devant tout ce » peuple, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé ³ ». Et dès le commencement de sa prédication, il avoit dit aux docteurs de la loi : « Lequel est le plus facile de dire à un paralytique : tes péchés te sont remis; ou de lui dire : lève-toi, prends ton lit sur tes épaules, et marche? Or, afin que » vous sachiez que le fils de l'homme a le pouvoir sur le terre » de remettre les péchés, Lève-toi, mon fils, dit-il au » paralytique, et va-t-en en ta maison ⁴ ». C'est pourquoi il joignoit ensemble la prédication de l'Évangile et la guérison des maladies. « Il alloit par toute la Galilée, enseignant dans » leurs synagogues, et prêchant l'Évangile du royaume, et » guérissant toute maladie et toute infirmité parmi le peuple ⁵ ». C'est aussi ce qui lui attiroit cette grande réputation, et amassoit tant de monde autour de lui; car, ajoute le même évangéliste, « sa réputation se répandit dans toute la » Syrie, et plusieurs troupes le suivoient de la Galilée, et » de la Décapole, et de Jérusalem, et de la Judée, et du » pays d'au delà le Jourdain ⁶ ». Ce furent donc ces troupes qui le suivoient, qui commencèrent ces cris de joie, auxquels tout Jérusalem et tout le reste du peuple applaudit.

Sa doctrine, ainsi confirmée, lui attiroit cette admiration et la réputation d'un grand prophète; et il y avoit aussi dans

¹ Joan. xii. 17. 18. — ² Luc. xix. 37. — ³ Joan. xi. 41. 42. —

⁴ Matt. ix. 5. Marc. ii. 9. 10. 11. Luc. v. 23. 24. — ⁵ Matt. xv. 23. *Ibid.* 25.

ce qu'il disoit un caractère d'autorité et une efficace qu'on n'avoit pas encore vus parmi les hommes. « Car il les enseignoit » comme ayant autorité et puissance, et non comme leurs docteurs et les pharisiens¹ ». Tout le monde l'appeloit « Seigneur » et Rabbi² c'est-à-dire Maître, quoiqu'il n'eût étudié sous aucun docteur de la loi et qu'il n'eût fait aucune des choses qui donnoient ce titre parmi les Juifs. Tout le peuple étoit suspendu et ravi en admiration en l'écoutant³ » et on ne pouvoit douter qu'il ne fût celui à qui le Psalmiste avoit chanté : « O le plus beau des enfants des hommes ! la grâce est répandue sur vos lèvres⁴ » On quittoit tout pour l'entendre, tant le charme de sa parole étoit puissant, et tant on étoit non-seulement touché, « mais ravi de l'agrément de ses discours, et des paroles de » grâce qui sortoient de sa bouche ; car tout le monde lui rendoit ce témoignage⁵ ». Et ce n'étoient pas seulement ses disciples qui lui disoient : « Maître, à qui irions-nous ? Vous avez les » paroles de la vie éternelle⁶ » mais encore ceux qui venoient avec ordre, et dans le dessein de le prendre, « étoient pris » eux-mêmes par ses discours, et n'osoient mettre la main sur lui⁷ ; » en sorte que les pontifes et les pharisiens qui les avoient envoyés, leur demandant : « Pourquoi ne l'avez-vous » pas amené ? » ils leur répondirent : « Jamais homme n'a parlé » comme cet homme⁸ » : ce qui fit que les pharisiens étonnés leur demandoient : « Ne voulez-vous aussi vous laisser séduire » comme les autres⁹ ? » Mais ces docteurs et ces pharisiens eux-mêmes, qui méprisoient tant ceux qui croyoient en lui, et ne lui parloient que pour le surprendre, ne savoient eux-mêmes que lui répondre ; car il leur fermoit la bouche par des réponses précises et décisives, « et ils n'osoient plus » l'interroger¹⁰ ». Voilà donc ce règne admirable prédit dans le Psaume, et tous les peuples gagnés au Sauveur par le charme de sa parole et par la grâce répandue sur ses lèvres. Le prophète y ajoutoit celle « de la vérité » qu'il annonçoit, » de la justice » dont il étoit le parfait modèle, « de la douceur¹¹ » et de la bonté avec laquelle il guérissoit tous les ma-

¹ Matth. VII. 29. — ² Joan. III. 2. — ³ Luc. XIX. 48. — ⁴ Ps. XLIV. 3.

⁵ Luc. IV. 22. — ⁶ Joan. VI. 69. — ⁷ *Ibid.* VII. 44. — ⁸ *Ibid.* 45. 46. —

⁹ *Ibid.* 47. — ¹⁰ Matt. XXII. 45. — ¹¹ Ps. XLIV. 5. 8.

lades, ne faisant servir sa puissance que pour le soulagement des malheureux et de tout le genre humain.

Qui jamais avoit régné de cette sorte ! Mais c'est ainsi que Jésus régna. Ainsi sa doctrine et ses miracles firent tout l'effet extérieur qu'ils devoient faire naturellement sur tous les esprits. On le suivoit, on l'admiroit, on lui applaudissoit, on le recevoit avec des cris de joie ; et il n'y avoit que ses envieux qui frémissaient, et qui néanmoins n'osoient parler. Mais d'où vient donc qu'il eut si peu de véritables disciples ? D'où vient que les cris qui l'envoyoient à la croix : « Crucifiez-le, crucifiez-le ¹ », suivirent de si près ceux qui le célébroient comme le fils de David, et que l'on compte à peine six-vingts hommes parmi les frères, c'est-à-dire parmi les disciples, qui se renfermèrent dans le cénacle pour recevoir le Saint-Esprit ? C'est que les disciples de Jésus-Christ ne sont pas ceux qui l'admirent, qui le louent, qui le célèbrent, qui le suivent même à l'extérieur et jusqu'à un certain point ; mais ceux qui le suivent au dedans et partout, qui observent tous ses préceptes, qui portent sa croix, qui se renoncent eux-mêmes. Et le nombre en est petit ; et il faut, outre les attraits de la parole et des miracles, une parole intérieure que tout le monde ne veut pas entendre, et un miracle qui change les cœurs, dont notre orgueil et notre mollesse empêchent l'effet.

Soyons donc de vrais disciples de Jésus. « Si vous demeurez » dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous » connoîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira ² ». Et encore : « Mon père sera glorifié, en ce que vous rapporterez » beaucoup de fruits, et que vous serez mes vrais disciples³, les disciples dignes de ce nom. Et enfin, « celui qui m'aime, » dit-il, « est celui qui garde mes commandements ⁴ ». Les autres peuvent me louer, m'admirer, me suivre au dehors, et se glorifier d'être mes disciples ; car on se fait toujours beaucoup d'honneur d'avoir un tel maître ; mais ils ne m'aiment pas et je ne les connois point, ni je ne les mets au rang des miens.

¹ Joan, xix. 6. — ² *Ibid.* viii. 31. 32. — ³ *Ibid.* xv. 8. — ⁴ *Ibid.* xvi. 21.

III^e. JOUR. Entrée triomphante de notre Seigneur. Tout en avoit été prédit jusqu'aux moindres circonstances (*Ibid.*).

Considérons ce que fit Jésus pour préparer son entrée.

Comme il étoit en Bethphagé, proche de Béthanie, dans le penchant du mont des Olives, presque à la porte de Jérusalem, comme on a vu, il envoya deux de ses disciples, avec ordre de lui amener une ânesse et son ânon, qu'ils trouveroient dans un certain château qu'il leur montrait vis-à-vis d'eux. Si le maître y apportoit quelque obstacle, il n'y avoit qu'à lui dire : Le Seigneur en a besoin, et aussitôt on les devoit laisser aller. Tout se fit comme Jésus l'avoit dit. Ils étendirent leurs manteaux sur ces paisibles animaux, et ils mirent Jésus sur l'ânon que personne n'avoit jamais monté. Là commencèrent tout d'un coup ces cris de joie dont nous avons parlé. « Ses disciples ne savoient pas le mystère de ce qu'ils faisoient ; mais » après que Jésus fut glorifié, ils se ressouvirent que toutes » ces choses avoient été écrites de lui, et qu'ils les avoient accomplies » sans y penser ¹. Car il étoit écrit dans Zacharie : « Ne crains point, fille de Sion : ton roi doux et pauvre, juste » et sauveur, vient à toi monté sur une ânesse et sur son » ânon ². »

Jésus avoit tout prévu, et sachant les prophéties, il les accomplissoit toutes avec connoissance. C'est ce qu'il fit jusqu'à la mort ; et c'est pourquoi jusque sur la croix, « voyant que tout s'accomplissoit, » et qu'il ne lui restoit plus rien à accomplir durant sa vie que cette prophétie de David ³ : « Ils » m'ont donné du fiel à boire, et, dans ma soif, ils m'ont » abreuvé avec du vinaigre ; » il dit : « J'ai soif. » On lui présenta le breuvage qui lui avoit été prédestiné, « il en » goûta » autant qu'il falloit pour accomplir la prophétie ; après il dit : « Tout est accompli, » il n'y a plus qu'à rendre l'âme. A l'instant « il baissa la tête, » et se mit volontairement en la posture d'un homme mourant, « et il expira ⁴. »

Jésus donc savoit ce qu'il vouloit, qui étoit l'accomplisse-

¹ Joan. XII. 15. 16. — ² Zach. IX. 9. Matth. XXI. 5. — ³ Ps. LXVIII. 21. — ⁴ Joan. XIX. 28. 30.

ment des prophéties ; mais une vertu cachée exécutoit tout le reste. Il se trouva précisément un vaisseau où il y avoit du vinaigre ; il se trouva une éponge dans laquelle on lui pouvoit présenter à la croix le vinaigre où on la trempa ; on l'attacha au bout d'une lance , et on la lui mit sur la bouche. La haine implacable de ses ennemis que le démon animoit , mais que Dieu gouvernoit secrètement , fit tout le préparatif nécessaire à l'accomplissement de la prophétie. Ainsi , dans cette occasion , l'ânesse et l'ânon se trouvèrent à point nommé près du lieu où se devoit faire la célèbre entrée. Le maître les laisse aller ; on met Jésus dessus sans savoir ce qu'on fait ; une soudaine joie saisit les peuples ; les cris s'en ensuivent ; et Dieu agit secrètement , non pas sur deux ou sur quatre , ce qu'on pourroit attribuer à quelque concert ; mais sur toute la multitude , et jusque sur les enfants , parce qu'il étoit encore ainsi prédit. Si les plus petites choses s'accomplissent , si tout jusqu'à l'ânon et l'ânesse , et jusqu'au vinaigre , que crains-tu , chrétien ? et peux-tu douter des magnifiques promesses qui t'ont été faites ? Jésus a tout vu , tout prévu , pensé à tout , tout préparé ; marche en confiance et ne crains rien.

Les saints Pères disent que l'ânon , que nul autre que Jésus n'avoit monté , représentoit les gentils , indomptables et indociles animaux que nul autre avant Jésus n'avoit subjugués. Venez , âmes indisciplinées , venez vous soumettre à Jésus , abaissez-vous , et laissez-vous conduire au lien qu'il vous met au cou.

Admirez encore une fois le triste et pauvre équipage de ce roi ; mais aussi étoit-ce un roi pauvre , qui n'étoit riche qu'en grâces. « Voici , » dit Zacharie , « ton roi pauvre , juste et sau-
» veur ¹ ». Mais écoute la suite de la prophétie ; avec ce foible équipage , « je mettrai en fuite les chariots d'Ephraïm attelés
» à quatre chevaux , et les fiers coursiers de Jérusalem , et tous
» les arcs tendus pour le combat seront rompus , et il annon-
» cera la paix aux gentils ; et sa puissance s'étendra d'une
» mer à l'autre , et depuis les fleuves » sur lesquels il prêchera ,
et où il donnera le nouveau baptême , « jusqu'aux extrémités

¹ Zach. ix. 9.

» de la terre. Et vous, » ô Sauveur victorieux ! vous avez, avec » le sang de votre alliance, tiré vos prisonniers du lac où il » n'y a point d'eau¹ », et du cachot ténébreux d'une prison. Voilà toutes les nations les plus belliqueuses et les plus fières, vaincues, rachetées, délivrées par ce roi monté sur un âne.

IV^e JOUR. Jérusalem, figure de l'âme livrée au péché. Notre Seigneur prédit ses malheurs.

Suivons Jésus, et apprenons de saint Luc ce qu'il fit en descendant vers Jérusalem, et approchant de ses portes, et en la regardant. Lisez Luc, XIX. 29, et appuyez sur le verset 44 et suivants, jusqu'au 45.

Dans les malheurs de Jérusalem nous voyons ceux des âmes qui périssent. « Il viendra », dit Jésus², « un temps malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées ; » ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts. » Ainsi arriva-t-il à Jérusalem de point en point ; on sait les effroyables travaux que firent les Romains, et cette muraille qu'ils élevèrent autour de cette ville malheureuse, qui la serroit tous les jours de plus en plus ; ce qui causa l'horrible famine, que tout le monde sait, où les mères mangeoient leurs enfants. Ainsi arrivera-t-il à l'âme pécheresse, serrée de tous côtés par ses mauvaises habitudes : la grâce ni le pain de vie n'y pourront plus trouver d'entrée ; elle périra de faim ; elle sera accablée de ses péchés, et il n'y restera plus pierre sur pierre. Etrange état de cette âme, renversement universel de tout l'édifice intérieur ! Plus de raison ni de partie haute, tout est abruti, tout est corps, tout est sens, tout est abattu, et entièrement à terre. Qu'est devenue cette belle architecture qui marquoit la main de Dieu ? Il n'y a plus rien, il n'y a plus pierre sur pierre, ni suite, ni liaison dans cette âme ; nulle pièce ne tient à une autre, et le désordre y est universel. Pourquoi ? le principe en est ôté : Dieu. Sa crainte, la conscience, ces premières impressions qui font sentir à la créature raisonnable qu'elle a un souverain ; ce fondement renversé, que peut-il rester en son entier ?

¹ Zach. 10. 11, ... ² Luc, XIX. 49,

A ce triste spectacle, Jésus ne peut retenir ses larmes. « Si tu savois ! » ô mon âme, « si tu savois ! » Il n'achève pas, les sanglots interrompent son discours, sa langue ne peut exprimer l'aveuglement de cette âme. « Si tu savois ! du » moins en ce jour qui t'est encore donné, » et où Dieu te visite par sa grâce ! Il y a un jour que Dieu sait, après lequel il n'y a plus pour l'âme aucune ressource ; « parce que, » dit Jésus, « tu n'as pas connu le temps où Dieu te visitoit ¹. » Quand une lumière intérieure te montre tes crimes, quand tu es invitée à donner gloire à Dieu, et que tout crie en toi qu'il faudroit te donner à lui ; comme en ce jour de la visite de Jérusalem, tout le monde, et jusqu'aux enfants, crient au fils de David ; si tu n'écoutes, le moment se passe ; cette grâce si vive et si forte ne reviendra plus.

« Tout ceci est caché à tes yeux ². » Ton cœur est appesanti, tes yeux sont fermés et obscurcis, tes passions t'aveuglent, un voile obscur est sur tes paupières, un affreux assoupissement les appesantit. O âme ! Jésus en pleure, et tu ne te pleures pas toi-même ? Pleure, pleure, ô spirituelle Jérusalem ! pleure ta perte, du moins en ce jour que le Seigneur te visite d'une manière si admirable ; si jusques ici tu as été insensible à ta propre perte, pleure aujourd'hui, et tu vivras. Ne perds aucun moment de grâce, parce que tu ne sais jamais si ce ne sera pas le dernier qui te sera donné.

V^e JOUR. Dernier séjour de Jésus-Christ en Jérusalem, plus digne de remarque. (Lisez Matth. XXI. 10—15; Marc. XI. 11—18; Luc. XIX. 45 jusqu'à la fin).

« Toute la ville est émue » pendant que Jésus la traverse en triomphe. « Qui est celui-là ? » Et les peuples qui accompagnaient le nouveau roi, répondoient : C'est Jésus le prophète de Nazareth de Galilée ³.

Jésus-Christ avoit commencé sa prédication en Galilée, à Capharnaüm et aux environs, conformément à la prophétie d'Isaïe, rapportée en saint Matthieu ⁴. Nazareth étoit la de-

¹ Luc. XIX. 42. 44. — ² *Ibid.* 42. — ³ Matth. XXI. 10. 11. — ⁴ Is. IX. 1. 2. Matth. IV. 13. 15. 16.

meure de ses parents et la sienne ; mais depuis sa prédication il s'établit avec les siens à Capharnaüm. Cette ville avec les villes et contrées voisines, virent la plupart de ses miracles, et ouïrent la plus grande partie de ses instructions. C'étoit même dans la Galilée qu'il avoit choisi ses apôtres ; la troupe de ses disciples étoit presque toute de ce pays, et en entrant avec lui dans Jérusalem ils faisoient honneur à leur patrie du nom d'un si grand prophète.

Cependant le nom du Sauveur n'étoit pas moins célèbre dans Jérusalem, où le bruit de ses miracles s'étoit porté de toutes parts, en sorte que dans le temps qu'il prêchoit en Galilée, « une grande troupe venue de Jérusalem et de la Judée le suivoit ¹. »

Il ne manquoit point de venir à Pâque, selon l'ordonnance de la loi, dans cette ville et au temple ; et il y venoit aussi à d'autres solennités principales. Il y faisoit éclater sa doctrine et ses miracles d'une manière admirable, et autant ou plus qu'en aucun autre endroit de la terre sainte, comme dans la ville royale où Dieu avoit établi son nom, et qui étoit le siège et le chef de la religion. La résurrection de Lazare avoit été faite à la porte de Jérusalem en Béthanie ; la troupe qui l'accompagnoit au célèbre jour de son entrée, étoit grossie par les habitants de Jérusalem, qui avoient vu cette étonnante résurrection ; comme il est aisé de le conclure de saint Jean ².

Ce qui obligeoit le Sauveur à demeurer ordinairement en Galilée, c'étoit que les pontifes, et les autres qui machinoient sa mort, n'avoient pas le même pouvoir, ni les mêmes moyens d'exécuter ce noir dessein en ce pays-là que dans Jérusalem et aux environs. C'est aussi ce qui donna lieu à l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe qu'on vient de voir ; et tout se faisoit convenablement, puisque Jésus devoit passer toute sa vie dans la persécution, dans les périls avec les persécutions, et, pour ainsi dire, dans une fuite continuelle, à cause de la haine des Juifs. Et néanmoins quand il falloit, et dans les temps les plus solennels, il paroissoit dans Jérusalem, afin que la lumière de l'Évan-

¹ Matt. iv. 25. — ² Joan. xi. 18. 20 ; et xii. 17. 18.

gile se répandit de là dans tout le pays, comme du chef sur les membres.

Admironons les douces voies de la sagesse de Dieu, qui ne veut point que son Fils fasse tout par miracle et par puissance; premièrement, pour accomplir les mystères de son humiliation: secondement, pour apprendre par son exemple, à ses disciples, les précautions et la prudence avec laquelle ils doivent agir en toutes choses.

Suivons Jésus à Jérusalem, où il va paroître pour la dernière fois, et où aussi il va donner les instructions et accomplir les mystères les plus essentiels. C'est aussi pour cette raison qu'il y entre à cette fois avec plus d'éclat que jamais; pour rendre les peuples, et de ce temps, et de tous les siècles, plus attentifs à tout ce qu'il y alloit dire et faire. Voyons donc avant toutes choses ce qu'il fera dans le temps; car c'est là qu'il va descendre.

VI^e JOUR. Caractère d'autorité dans le triomphe de Jésus-Christ. Son zèle pour la sainteté du temple (*Ibid.*).

Jésus va descendre au temple, comme les triomphateurs le pratiquoient ordinairement, même parmi les peuples idolâtres. Car il y avoit une notion dans tout le genre humain, qu'il falloit rapporter à la divinité toute la gloire; que ce qu'il y avoit de plus élevé parmi les hommes devoit s'abaisser à ses pieds, et qu'à vrai dire, c'étoit à Dieu seul qu'appartenoit le triomphe. C'est pourquoi il est appelé « le triomphateur d'Israël¹ ». Allez donc, ô Sauveur! portez à votre Père dans son temple la gloire du plus beau triomphe qu'on ait jamais vu parmi les hommes, et la figure de tous les autres que vous devez remporter dans le ciel, sur toute la terre et sur les enfers.

Jésus-Christ devoit paroître dans le temple, non-seulement pour y rendre à Dieu le culte suprême, mais encore comme son fils, « comme le fils de la maison² », pour y ordonner ce que son Père, qui l'y envoyoit, lui avoit prescrit.

Ainsi, d'abord qu'il y entre, « il regarde tout et de tous côtés³ », selon la remarque de saint Marc.

Comme il étoit tard, il se retire pour ce jour; mais il y re-

¹ Reg. xv, 29. — ² Heb. iii, 6. — ³ Marc. xi, 11.

vient le lendemain. Il en chasse avec autorité les vendeurs et les acheteurs ; il renverse leurs bureaux, leurs tables, leurs chaises, leurs marchandises, leur argent ; il n'épargne pas les personnes, qu'il chasse du saint lieu, apparemment à grands coups de fouet, et avec des cordes ramassées, comme il avoit fait autrefois, et en leur disant : « Otez tout cela d'ici et ne faites pas une maison de trafic de la maison de mon Père. Il parle donc, et il agit encore un coup comme le fils de la maison, et avec une pleine autorité, sans que personne le contredise.

En même temps, pour montrer cette autorité, il fait dans le temple ses guérisons ordinaires ; « il y guérit les aveugles et les estropiés qui se présentèrent ». Il confirme ce qu'il avoit fait par l'Écriture. « Il est écrit, » dit-il, « ma maison est une maison de prières » : c'est ce que Dieu avoit dit par la bouche d'Isaïe. Il y ajoute le reproche : « Et vous », dit-il, « vous en faites une caverne de voleurs », ainsi que Jérémie l'avoit prédit.

Alors donc fut accompli cet oracle de David : « Et moi j'ai » été établi de Dieu comme roi sur Sion, sa sainte montagne, » annonçant et prêchant ses préceptes ». On vit dans son temple « le Dominateur et l'Ange du Testament », que Malachie avoit prédit. Jésus-Christ y exerce de plein droit toute l'autorité de son Père. « Il ne souffroit pas », dit saint Marc, « qu'on passât avec un vaisseau par le temple », ni qu'on fit servir de chemin public un lieu si saint. L'Évangile ne dit pas qu'il le défendoit, mais qu'il ne le souffroit pas, et c'est-à-dire, à en juger par le reste de ses actions, qu'il les repoussoit et les chassoit ; du moins qu'il les reprenoit avec menaces. S'il n'avoit fait qu'ordonner, ce seroit un acte d'autorité ; mais il agit, il renverse, il frappe ; ce qui est encore un acte de zèle. Ce qui fait aussi que saint Jean et tous ses disciples appliquèrent à cette action cette parole de David : « Le zèle de votre » maison m'a dévoré ».

Le zèle est une ferveur de l'amour de Dieu, trop vif pour attendre le secours d'autrui, ni pour s'astreindre aux formes

¹ Joan. II. 15. 16. — ² Matth. XXI. 14. — ³ Is. LVI. 7. — ⁴ Matth. XXI. 13. Jérém. VII. 11. — ⁵ Ps. II. 6 — ⁶ Malach. III. 1. — ⁷ Marc. XI. 16. — ⁸ Ps. LXVIII. 10. Joan. II. 17.

ordinaires, mais agissant par lui-même, et au dessus de ses forces, avec une espèce d'excès, par une absolue confiance en la puissance de Dieu : c'est ce qui paroît dans cette action du Sauveur.

Remarquez ces paroles : « Une caverne de voleurs », qui doit faire trembler tous ceux qui trafiquent, puisqu'elle leur fait sentir que, dans l'usage commun, et si l'on n'y prend garde, le trafic n'est qu'un tissu de mensonge, de tromperie et de vol.

Remarquez aussi avec tous les interprètes, que ce qu'on vendoit dans le temple étoit des bœufs, des brebis, des colombes, toutes choses qui servoient aux sacrifices ; et néanmoins Jésus chasse tout : non que ces ventes fussent mauvaises, mais parce que ce n'étoit pas le lieu de les faire. Que feroit-il des discours, des irrévérences, et de tant de choses infâmes qu'on fait dans le temple ?

Remarquez encore qu'il parle en particulier à ceux qui vendent des colombes. Ce que les saints ont entendu des simoniaques, qui vendent le Saint-Esprit et ses grâces, qui entrent par d'indignes commerces dans les emplois ecclésiastiques et spirituels, et qui, en quelque façon que ce soit, négocient pour avoir les voix de ceux qui les donnent. « Otez, ôtez » tout cela, dit le Sauveur.

Le temple alloit périr ; et Jésus qui le va prédire, comme nous verrons, ne l'ignoroit pas : et cependant il en défend avec tant de zèle et d'autorité la sainteté pendant qu'il subsiste. C'est donc pour apprendre aux chrétiens ce qu'ils doivent aux nouveaux temples, dont le temple de Jérusalem n'étoit qu'une foible et imparfaite figure, et infiniment au dessous des mystères des chrétiens, dont Jésus-Christ fait le fonds, et où se trouve son saint corps et son sang précieux. Tremblons, tremblons à la seule vue et à l'approche de ce sanctuaire.

Mais « nous avons toujours un temple¹ ». Notre âme en est un, nos corps en sont en : respectons ce temple si saintement consacré, et inséparable de nous-mêmes. N'y laissons entrer, ni même passer rien d'impur ni de profane. Gardons-nous

¹ 1. Cor. III. 16. 17.

bien de le faire servir à aucun indigne trafic. Respectons « ce temple et le Saint-Esprit qui y habite ¹ ».

VII^e JOUR. Caractère d'humiliation dans le triomphe même du Sauveur. Jalousie des pharisiens (Joan. xii. 18 et suiv. Matth. xxi. 15. 16. Luc. xix. 39. 40.).

Le règne du Sauveur devoit être glorieux et éclatant, quoique d'une autre gloire et d'un autre éclat que celui que les juifs charnels s'étoient imaginé. Nous avons même vu que Jésus satisfaisoit en quelque façon même à cette attente grossière d'une royauté sur la terre, par la pompe de ce jour, et leur montrait que rien ne lui étoit plus aisé que de se faire reconnoître pour roi par tous les peuples, et qu'il y avoit à cela des dispositions merveilleuses. Mais afin de ne point sortir de ce caractère d'humiliation et de persécution, qui devoit le suivre partout jusqu'au dernier jour, il falloit qu'il y eût de la contradiction dans son triomphe ; et ce caractère y paroît dans la jalousie des pontifes, des pharisiens et des docteurs de la loi. Cette jalousie nous est expliquée par cette parole de saint Jean ; pendant que tout le monde alloit au devant du Sauveur et lui applaudissoit, les pharisiens se disoient les uns aux autres : « Que ferons-nous ? tout le monde court après lui ² ». C'est ce qu'ils ne pouvoient souffrir, etc'est ce qui leur fit dire deux paroles qui sont marquées dans les Évangiles.

La jalousie les dévorait ; et pendant que, jusqu'aux enfants, tout criait qu'il étoit le fils de David, ils lui disoient : « Maître, réprimez vos disciples. Entendez-vous bien ce qu'ils disent » ? Il leur répondit deux choses ; l'une : « N'avez-vous jamais lu » ce qui est écrit ? Vous avez tiré la louange la plus parfaite de » la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle ». Vous devez-vous donc étonner si dans un âge plus avancé les enfants rendent à Dieu en ma personne des louanges et un témoignage plus éclatant ? Si vous aviez la simplicité et la sincère disposition d'un âge innocent, vous loueriez Dieu comme eux ; comme eux vous honoreriez celui qu'il envoie : mais votre envie, votre fausse gloire, votre hypocrisie et votre fausse

¹ I. Cor. vi. 19. — ² Joan. xii. 19. — ³ Luc. xix. 39. Matth. xxi. 15. 16. Ps. viii. 3.

politique vous en empêchent. Dépouillons-nous de tous ces vices, et revêtons-nous de l'innocence et de la simplicité des enfants, pour chanter sincèrement et purement les louanges de Jésus-Christ.

L'autre réponse du Sauveur sur ce reproche des pontifes et des docteurs de la loi : « Si ceux-ci se taisent, » leur dit-il ¹, les » pierres même croieront. Dieu est assez puissant, disoit Jean » Baptiste, pour faire naître même de ces pierres les enfants » d'Abraham », et des cœurs les plus endurcis, en faire de vrais fidèles. Le temps devoit venir, et il étoit venu, que la gloire de Jésus-Christ retentiroit si hautement par toute la terre, que les gentils s'assembleroient à cette voix, et que Dieu seroit adoré par un peuple qui jusqu'alors ne le connoissoit pas, et qui dormoit endurci dans son péché. O pierres, ô cœurs endurcis, éveillez-vous, attendrissez-vous à cette parole du Sauveur.

VIII^e. JOUR. Le même sujet (*Id.*)

Pendant que les peuples applaudissoient au Sauveur, et en portoient les louanges jusqu'au ciel, ses ennemis, non contents de faire paroître dans leurs paroles leur envie qu'ils ne pouvoient retenir, faisoient de secrètes menées pour le perdre, et y étoient même animés par la gloire d'un si beau jour. C'étoit encore un trait de ce caractère de persécution qui le devoit suivre, et qui le suivit en effet jusqu'à la fin.

Contemplons ici les effets de la jalousie ; c'est une des plus grandes plaies de notre nature. Jésus-Christ, qui étoit venu pour la guérir, en devoit sentir toute la malignité ; et les souffrances que l'envie lui devoit causer, devoient servir de remède à son venin. L'envie, c'est le noir et secret effet d'un orgueil foible, qui se sent ou diminuer, ou effacer par le moindre éclat des autres, et qui, ne peut soutenir la moindre lumière. C'est le plus dangereux venin de l'amour-propre, qui commence par consumer celui qui le vomit sur les autres, et le porte aux attentats les plus noirs. Car l'orgueil naturellement est entreprenant et veut éclater ; mais l'envie se cache sous toutes sortes de prétextes, et se plaît aux plus secrètes et

¹ Luc. XIX. 40. — ² Matth. III. 9.

aux plus noires menées. Les médisances déguisée, les calomnies, les trahisons, tous les mauvais artifices en sont l'œuvre et le partage. Quand par ces tristes et sombres artifices, elle a gagné le dessus, elle éclate, et joint ensemble contre le juste, dont la gloire la confond, l'insulte et la moquerie, avec toute l'amertume et la haine, et les derniers excès de la cruauté. O Sauveur ! ô Juste ! ô le Saint des saints ! c'est ce qui devoit s'accomplir en votre personne.

Déracinons l'envie ; et dans le moindre de ses effets que nous ressentirons dans notre cœur, concevons toute la malignité et toute l'horreur d'un tel poison.

IX. JOUR. Jésus donne lui-même à son triomphe le caractère d'humiliation et de mort qu'il devoit avoir. Effets différents que fait le triomphe de Jésus-Christ dans les Juifs et dans les gentils (Joan. XII. 19—27.)

Saint Jean nous fait remarquer deux effets bien différents du triomphe de notre Sauveur. Dans les pharisiens il excita les sentiments de la jalousie et les noirs complots que nous avons vus. « Les pharisiens se disoient les uns aux autres : Que » ferons-nous ? tout le monde court après lui¹. Mais en même temps, et durant ces criminelles menées des enfants d'Abraham contre le Christ qui leur étoit promis, les gentils, qui n'étoient pas de cette race bénite, et qui aussi étoient étrangers de cette sainte alliance, furent touchés d'une sainte admiration pour l'auteur de tant de merveilles. « Quelques gentils, dit saint Jean, qui connoissoient Dieu, quoiqu'ils ne fussent pas juifs, puisqu'ils venoient adorer à la fête, s'adressèrent à Philippe, un de ses apôtres, et lui dirent avec respect : Seigneur, nous souhaitons de voir Jésus² ». Ce n'étoit pas simplement le voir, car tout le monde l'avoit assez vu dans cette journée, et tout le monde le voyoit quand il prêchoit ; mais ils le vouloient voir en particulier et jouir de son entretien, qui est proprement ce qu'on appelle venir voir un homme.

A cette approche des gentils qui vouloient le voir, Jésus arrête aussitôt sa pensée sur la vocation des gentils, qui devoit être le fruit de sa mort. Ces grandes prophéties où les nations lui sont données comme son héritage et sa possession,

¹ Joan. II. 19. — ² *Ibid.* 20.

lui sont présentes : dans le petit il voit le grand. Ce que les images avoient commencé dès sa naissance, qui étoit la conversion des gentils en leurs personnes, ceux-ci le continuent, et le figurent encore vers le temps de sa mort ; et le Sauveur voyant concourir dans les gentils le desir de le voir avec celui de le perdre dans les juifs, voit en même temps dans cet essai commencer le grand mystère de la vocation des uns, par l'aveuglement et la réprobation des autres. C'est ce qui lui fait dire : « L'heure est venue, que le fils de l'homme va » être glorifié ¹ ». Les gentils vont venir, et son royaume va s'étendre par toute la terre.

Il voit plus loin ; et il voit, selon les anciennes prophéties, que c'étoit par sa mort qu'il devoit acquérir ce nouveau peuple et cette nombreuse postérité qui lui étoit promise. C'est après avoir dit : « Ils ont percé mes pieds et mes mains, » que David avoit ajouté ² : « Toutes les contrées de la terre se » ressouviendront, et se convertiront au Seigneur ». C'est après qu'il auroit livré son âme à la mort, qu'Isaïe lui promettoit « qu'il verroit une longue suite d'enfants ³ ». Et encore : « Qui racontera sa génération ? qui pourra compter sa » postérité, parce qu'il a été retranché de la terre des vivants ? » Je l'ai frappé pour les péchés de mon peuple ⁴ ». Et encore : « Je lui donnerai la dépouille des forts, et il en partagera le butin, parce qu'il a donné son âme à la mort ⁵ ». Il voyoit donc que c'étoit à ce prix qu'il devoit acheter ce nouveau peuple ; il devoit lui en coûter la vie. Plein de cette vérité, après avoir dit : « L'heure est venue que le fils de » l'homme va être glorifié, » il ajoute : « Si le grain de froment ne tombe et ne meurt, il demeure seul ; mais s'il meurt, il se multiplie ⁶ ».

C'est ainsi que dans les paroles de Jésus nous voyons le vrai commentaire et la vraie explication des prophéties. Mais il nous en doit à notre manière arriver autant qu'à lui. Nous sommes le grain de froment ; et nous avons un germe de vie caché en nous-mêmes. C'est par là que, comme Jésus, nous devons porter beaucoup de fruit, et du fruit pour la vie éter-

¹ Joan. XIII. 23. — ² Ps. XXII. 17. 18. — ³ Is. LIII. 10. — ⁴ *Ibid.* 8. — ⁵ Is. LIII. 12. — ⁶ Joan. XII. 23.

nelle. Mais il faut que tout meure en nous, il faut que ce germe de vie se dégage et se débarrasse de tout ce qui l'enveloppe. La fécondité de ce grain ne paroîtra qu'à ce prix. Tombons, cachions-nous en terre, humilions-nous, laissons périr tout l'homme extérieur ; la vie des sens, la vie du plaisir, la vie de l'honneur, la vie du corps, la curiosité, la concupiscence, tout ce qu'il y a de sensible en nous. Alors cette fécondité intérieure développera toute sa vertu, et nous porterons beaucoup de fruit.

X^e JOUR. Jésus-Christ est le grain de froment. Les membres doivent mourir comme le chef (Joan. XII. 25.).

Pour entendre la nécessité qui étoit imposée à tous les membres de mourir pour fructifier, il suffisoit d'avoir aperçu cette vérité dans le chef. Mais de peur que nous ne vissions pas assez tôt cette conséquence, Jésus-Christ nous la découvre lui-même. « Qui aime son âme, » dit-il ¹, « la perd ». C'est la perdre que de l'aimer, c'est la perdre que de chercher à la satisfaire. Il faut qu'elle perde tout, et qu'elle se perde elle-même, qu'elle se haïsse, qu'elle se refuse tout, si elle veut se garder pour la vie éternelle. Toutes les fois que quelque chose de flatteur se présente à nous, songeons à ces paroles : « Qui aime son âme la perd. » Toutes les fois que quelque chose de dur se présente, songeons aussitôt : « Haïr son âme, c'est la sauver. » Périsse donc tout ce qui nous plaît ; qu'il s'en aille en son lieu, en pure perte pour nous.

« Haïr son âme » ! Peut-on haïr son âme sans haïr tous ses avantages et tous ses talents naturels, et peut-on s'en glorifier quand on les hait ? Mais peut-on ne les pas haïr, quand on considère qu'ils ne servent qu'à nous perdre dans l'état d'aveuglement où nous sommes ? Gloire, fortune, réputation, santé, beauté, esprit, savoir, adresse, habileté, tout nous perd ; le goût même de notre vertu : il nous perd plus que tout le reste.

Il n'y a rien que Jésus ait tant répété et tant inculqué, que ce précepte : « Qui trouve son âme, la perd ; qui perd

¹ Joan. XII, 25.

son âme, la trouve¹ ». C'est ce qu'il recommande encore en un autre endroit du même Evangile. « Qui cherche à sauver » son âme la perdra, dit-il ailleurs ; qui la perdra, lui donnera la vie². » Il se sert encore ailleurs du mot de *haïr* : « Il faut, dit-il³, tout haïr si on veut être mon disciple, père, » mère, frère, sœur, femme et enfants, et sa propre vie ».

Entendons la force de ce mot, *haïr*. Si les choses de la terre et de cette vie n'étoient que viles et de nul prix, il suffiroit de les mépriser ; si elles n'étoient qu'inutiles, il suffiroit de les laisser là. S'il suffisoit de donner la préférence au Sauveur, il se seroit contenté de dire, comme il fait ailleurs : « Si on aime ces choses plus que moi, on n'est pas digne de moi⁴ ». Mais pour nous montrer qu'elles sont nuisibles, il se sert du mot de *haine*. De ce côté-là il faut tout haïr, en tant qu'il peut s'opposer à notre salut.

Entendons encore le courage que demande le christianisme. Tout perdre, jeter tout là. Cette vie est une tempête ; il faut soulager le vaisseau, quoi qu'il en coûte ; car que sert de tout sauver, si soi-même il faut périr ? Voyez ce marchand, qui dispute s'il jettera dans la mer ces riches ballots. Aveugle, tu les vas perdre, et te perdre encore toi-même par dessus.

XI^e Jour. Suivre Jésus à l'humiliation, à la mort (Joan. XII. 26.).

« Celui qui me veut servir, qu'il me suive⁵ ». Qu'il m'imité, qu'il soit avec moi, qu'il passe par les mêmes voies ; « mon père l'honorera » à ce prix, comme il m'a honoré moi-même. Il a fallu tout perdre, tout abandonner, tout prodiguer, tout haïr. Marche après moi. chrétien, si tu veux arriver où j'arrive. Marchez, Jésus, je vous suis. En aurai-je le courage ? Hélas ! vous me ditess comme à Pierre : « Tu ne peut pas encore me suivre, mais tu me suivras dans la suite⁶ ». O Sauveur ! je ne dirai pas que je vous suivrai partout : je n'ose le dire : je sens ma faiblesse. J'en ai le desir : aidez ma volonté faible ; inspirez-moi une volonté forte et courageuse.

¹ Matth. x. 39. xxi. 25. — ² Luc. xvii. 33. — ³ *Ibid.* xiv. 16. —
⁴ Matth. x. 37. — ⁵ Joan. xii. 26. — ⁶ Joan. xiii. 36.

Voyez comme Jésus donne lui-même à son entrée triomphante le caractère de mort. C'étoit sa coutume : dans la gloire, il rappeloit toujours la mort. Ainsi dans le Thabor même, où il fut enlevé et transfiguré d'une manière si admirable, Moïse et Elie qui étoient venus l'honorer en cet état, et s'entretenoient avec lui, ne « lui parloient que de la manière dont il devoit sortir de ce monde dans Jérusalem ¹ », en accomplissant toutes les anciennes prophéties et toutes les figures de la loi. Et en sortant de cette gloire, il n'est plein que de sa mort, et il défend à ses disciples « de parler de ce » qu'ils avoient vu, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité des morts ². Il falloit donc mourir ; et c'est ce qu'il vouloit que l'on comprît bien, afin qu'on vit le chemin qu'on avoit à suivre après lui pour arriver à la résurrection et à la gloire.

Accoutumons-nous, à l'exemple de Jésus, dans tout ce qui nous flatte, de rappeler toujours en notre esprit, le plus vivement que nous pourrons, la pensée de la mort. Mais accoutumons-nous à joindre toujours ces deux idées : gloire et plaisir de la terre, éternelle confusion ; et encore ces deux-ci : croix et mortification, gloire et félicité éternelle. C'est à force d'y penser souvent qu'on joint ensemble des idées qui paroissent si éloignées l'une de l'autre ; mais plutôt, c'est à force d'entrer dans cette pratique. Il faut faire autant qu'on peut violence aux sens, de peur qu'il ne prévalent et ne nous séduisent.

XII^e Jour. Caractère d'humiliation et de mort dans le triomphe de Jésus. Le trouble de son âme est notre instruction et notre remède (*Ibid.* 27. 28.).

Jésus continue à donner à son entrée glorieuse le caractère d'humiliation et de souffrance. « Maintenant mon âme est » troublée ³ ». Quoi ! troublée de votre gloire, dont vous venez de dire : « L'heure est venue que le Fils de l'Homme va » être glorifié ⁴ ». Pourquoi ? sinon parce qu'il voyoit, comme on vient de dire, sa gloire unie à son supplice : supplice si rigoureux et si plein d'opprobre, qu'il dit lui-même à son approche : « Maintenant mon âme est troublée. » Voici le com-

¹ Luc. x. 31. — ² Matth. xvii. 9. — ³ Joann. xii. 27. — ⁴ *Ibid.* 28.

mencement de cette agonie qu'il doit souffrir dans le jardin des Olives ; de ce combat intérieur où il devoit combattre contre son supplice, contre son Père en quelque façon, et contre lui-même. « Mon père, si vous voulez : s'il se peut : » non ma volonté, mais la vôtre ¹ ». Voilà donc à ce coup une volonté dans le Fils, opposée en quelque façon à la volonté de son Père. Elle lui cède, il est vrai ; mais elle est ; elle se fait sentir au Sauveur : elle se déclare jusqu'aux yeux du Père céleste.

O Jésus ! mon âme est troublée de votre trouble. A qui sera notre recours si vous êtes troublé vous-même, vous que nous réclamons dans notre infirmité ? C'est le mystère : il nous porte en soi ; il transporte sur lui-même notre trouble, et le porte dans sa sainte âme. Notre infirmité est passée à lui, et c'est ainsi qu'il nous fortifie ; premièrement, par l'exemple qu'il nous donne : secondement, par la force qu'il nous mérite.

Par l'exemple : car s'il n'avoit senti cette répugnance naturelle à la mort, et cette horreur naturelle de la douleur et du supplice, nous n'apprendrions pas de lui à dire dans nos douleurs : « Votre volonté soit faite et non la mienne. » Cette instruction nous manqueroit.

Par le mérite : s'il ne souffroit pas, il n'offriroit point de sacrifice, ou le sacrifice ne lui coûteroit rien, et ainsi il ne seroit pas un vrai sacrifice.

O mon Sauveur ! par le trouble de votre sainte âme guérissez le trouble de la mienne. Votre trouble, ni ne venoit du péché, ni ne portoit au péché : c'étoit un trouble volontaire et mystérieux. Vous portiez en vous le mystère de la « puissance perfectionnée dans l'infirmité ². » C'est le grand mystère de la grâce chrétienne, qui se commence dans le chef et s'accomplit dans les membres.

XIII^e JOUR. Trouble de Jésus ; combat et victoire ; notre modèle (*Ibid.*).

« Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je ³ » ? Voilà le trouble : l'esprit flotte comme incertain de lui-même.

¹ Math. xxvi. 39. — ² II. Cor. xii. 9. — ³ Joann. xii. 27. 28.

« Et que dirai-je » ? Voilà, mon Sauveur, mes incertitudes et mes agitations, que vous portez. « Mon Père, sauvez-moi » de cette heure ». Dirai-je cela à mon père ? Lui demanderai-je absolument de me délivrer de cette heure, de cette ignominie, de ces peines si affreuses à la nature ? « Mais je » suis venu pour cette heure ». Voilà l'homme foible qui s'excite, qui s'encourage lui-même. « Je suis venu pour cette » heure. Je suis venu » allumer « un feu » par ma passion : « et que désiré-je, sinon qu'il prenne vite ? J'ai un baptême » où il me faut être plongé. Ah ! combien suis-je pressé en » moi-même jusqu'à ce que je l'accomplisse ² » ! Voilà ce que dit Jésus dans sa force. Mais Jésus dans sa faiblesse dit : « Que ferai-je » ? à quoi me résoudrai-je ? Demanderai-je à Dieu ma délivrance particulière, ou celle du genre humain ? Ecouterai-je la nature infirme par elle-même, ou la gloire de mon Père dans le salut des hommes perdus ? « Mon père », votre gloire l'emporte : « glorifiez votre nom » : votre nom de Père, glorifiez-le en glorifiant votre Fils. « Non ma volonté, mais la vôtre ³ » ; non mon repos, mais votre gloire, et la rédemption du peuple par qui vous voulez être glorifié. Voilà le combat, voilà la victoire. Jésus a affermi son âme invincible ; ou plutôt, parce qu'elle étoit absolument invincible, et n'avoit à combattre que pour nous, il nous a appris à combattre et à vaincre. Et voilà encore, dans la victoire de l'âme de Jésus, l'image de nos combats, et le caractère d'humiliation qui devoit accompagner le Sauveur.

XIV^e. JOUR. Voix du ciel rend témoignage à la gloire de Jésus dans son triomphe (Joan. XII. 28. 30.).

Afin que rien ne manque à la gloire du Sauveur dans son entrée, le ciel se joint avec la terre pour l'honorer ; et à cette parole du Sauveur, « Mon Père, glorifiez votre nom », une voix aussi éclatante que le tonnerre vient du ciel : « Je l'ai » glorifié et je le glorifierai encore ⁴ ».

Trois voix sont venues du ciel, et de la part du Père céleste, pour honorer le fils de Dieu. Le jour de son baptême, devant qu'il commençât son ministère, le Père le fit connoître, et

¹ Luc. XII. 49. 50. — ² Ib. XXII. 42. — ³ Joan. XII. 28.

lui donna, pour ainsi parler, sa mission par cette voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma » complaisance ¹ » : ou, comme le rapporte saint Luc : « Vous êtes mon Fils bien-aimé, j'ai mis ma complaisance » en vous ² ».

La même voix fut ouïe encore à la Transfiguration ; et pendant que Moïse et Elie entroient dans une nuée lumineuse qui les environna, cette voix sortit de la nuée : « Celui-ci est » mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma complaisance ; » écoutez-le ³ ». Cette parole, *écoutez-le*, fut ajoutée à ce qui avoit été ouï dans le baptême.

La troisième voix est celle que nous lisons aujourd'hui dans saint Jean : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore ⁴ ». J'ai glorifié mon nom de Père en honorant mon Fils unique : je l'ai glorifié dans l'éternité, et je le glorifierai dans le temps. Je l'ai glorifié lorsque j'ai fait éclater tant de merveilles dans sa naissance, dans son baptême, dans le cours de son ministère ; maintenant même, en inspirant tant d'admiration pour lui aux Juifs et aux Gentils, qui commencent déjà à le vouloir voir ; et je le glorifierai encore, lorsque je lui donnerai, après sa résurrection, la gloire dont il a joui dans mon sein avant que le monde fût, et que, l'exaltant comme Dieu au dessus des cieux, je remplirai toute la terre de son nom.

La seconde de ces trois voix, à la transfiguration, n'a été ouïe que de trois disciples choisis, mais nous devoit être rapportée par eux, après sa résurrection, comme l'a fait en effet l'apôtre saint Pierre ⁵ ».

Pour les deux autres, elles sont venues dans des occasions très-importantes. La première, pour préparer les esprits à la prédication du Sauveur, dès le commencement de son ministère. La seconde, à la veille de sa mort, pour soutenir la foi contre l'ignominie de la croix.

L'Évangile ne marque pas ce qu'opérèrent ces voix : et pour en juger par l'événement, leur grand effet ne s'est fait paroître qu'après la résurrection. Pour celle de ce jour, saint

¹ Matth. III. 17. — ² Luc. III. 22. — ³ Matth. XVII. 5. — ⁴ Joan. 12. 28. — ⁵ II. Petr. 1. 16. 17 et 18.

Jean remarque qu'elle causa de la dissension parmi ceux qui l'ouïrent, la troupe disant : « C'est le tonnerre ; les autres » disoient : Un ange lui a parlé ¹ ». Il semble qu'ils ne voulurent point croire que Dieu se fût déclaré par cette voix. « C'est un tonnerre » ; c'est un bruit confus qui ne signifie rien. Et pour ceux qui disoient le mieux : « C'est un ange, » disoient-ils, qui lui a parlé ; » soit qu'ils ne voulussent pas remonter plus haut, par un esprit d'incrédulité ; soit qu'ils crussent de bonne foi que Dieu lui avoit parlé par un ange, comme il avoit fait aux patriarches et à tout le peuple sous Moïse.

Quoi qu'il en soit, Jésus leur dit : « Cette voix n'est pas » pour moi, mais pour vous ² ». Et il leur en expliqua le mystère. Appliquons-nous à l'entendre, et en attendant, puisque Jésus-Christ nous déclare que cette voix est pour nous, prenons-la donc pour nous, et glorifions Jésus en nous-mêmes. Il est lui-même la voix, ou plutôt le Verbe qui nous parle. N'écoutons point sa voix, comme un tonnerre, comme un bruit confus ; entendons qu'on nous a parlé très-distinctement de sa gloire et de la nôtre, et que la vérité nous a été très-clairement annoncée. Ne disons point qu'un ange a parlé pour nous au Sauveur, puisque Dieu, « qui parloit au » trefois par les anges, parle maintenant par son Fils ³ ». Ecoutez-le, nous dit-on ; réglez vos actions et toute votre conduite par sa doctrine. Rendons grâces au Père céleste de ce qu'il a glorifié son saint Fils Jésus, puisque sa gloire rejaillit sur nous, et qu'il a dit lui-même : « Je leur ai donné » la gloire que vous m'avez donnée ⁴ ». Mais entendons toujours en quelle conjoncture on lui promet cette gloire : c'est lorsqu'il va mourir. Passons donc à la société de sa gloire par celle de ses souffrances et de ses opprobres.

XV^e JOUR. Mystère de la voix céleste. Le monde va être jugé en jugeant Jésus-Christ (Joan. XII. 31. 34.).

Jésus-Christ va nous expliquer le mystère de cette voix céleste : « C'est maintenant que le monde va être jugé ⁵ ».

¹ Joan. XII. 28. 29. — ² *Ib.* 30. — ³ Hebr. II. 2. 3. — ⁴ Joan. XVII. 22. *Ibid.* XII. 31.

Comment? En exerçant son jugement sur Jésus-Christ, dont il jugera si mal, que son jugement et ses maximes demeureront à jamais condamnés. Qui peut juger avec le monde que les biens de la terre sont les seuls qu'il faut désirer, et que les maux de la terre sont les seuls qu'il faut craindre, si Jésus, privé de tous les biens et chargé de tous les maux de la terre par le jugement du monde, demeure toujours la vérité même et le bienheureux Fils de Dieu? Qui osera, encore un coup, juger avec le monde qu'il faut soutenir ses intérêts, sa domination, sa gloire propre au préjudice de tout, si à la fin Jésus-Christ se trouve condamné par ces maximes? Le monde est donc jugé par le jugement qu'il a porté de Jésus-Christ. Le Sauveur a jugé le monde en se laissant juger par le monde; et l'iniquité de ce jugement anéantit tous les autres à jamais.

Le monde, à vrai dire, ne sera jugé qu'à la fin des siècles. Mais saint Augustin distingue ici deux sortes de jugement : celui de condamnation à la fin des siècles, celui de discernement dans celui-ci. Il applique au dernier cette parole du Psalmiste : « Jugez-moi, Seigneur, et discernez ma cause de » celle de la nation qui n'est pas sainte ¹ ». Ce discernement se fait clairement, par bien entendre le jugement que le monde a porté de Jésus-Christ. Le monde veut être flatté : le monde ne veut pas qu'on lui déclare ses vices : le monde ne veut pas qu'on condamne ses maximes : le monde ne veut pas qu'on ne vive pas comme le monde, parce que par là on le condamne. Tout cela a fait que le monde a condamné Jésus-Christ. Quiconque suit les maximes par lesquelles on a condamné le juste, ne se discerne pas du monde, et il est jugé avec le monde. Sois attentif, chrétien! et discerne-toi de la nation qui n'est pas sainte, en condamnant en toi-même de bonne foi toutes ses maximes.

XVI^e. JOUR. Vertu de la croix. Jésus tire tout par la croix. Le suivre jusqu'à la croix.

« Le prince de ce monde », le démon qui en est le maître par l'idolâtrie, « va être chassé ² », et les fausses divinités

¹ Ps. XLII. 1. — ² Joan. XII. 31.

abandonnées. Mais ce n'est pas assez de chasser le démon, il faut rendre l'empire à Dieu par Jésus-Christ. « Et moi », dit-il ¹, « après que j'aurai été élevé de terre » sur la croix, « je tirerai tout à moi » : j'entraînerai à moi toutes choses. Il y a dans la vertu de la croix de quoi attirer tous les hommes. Il y aura des hommes de toutes les sortes, et non-seulement de tout sexe, mais encore de toute nation, de tout génie, de toute profession, de tout état, qui seront si puissamment attirés, qu'ils viendront en foule à Jésus. Et de cette bienheureuse totalité, que Dieu a unie par son éternelle et miséricordieuse élection, aucun ne demeurera. L'action du crucifiement semble avoir élevé Jésus pour être l'objet de tout le monde : il est en butte à toute contradiction d'un côté ; et de l'autre, il est l'objet de l'espérance du monde. « Il falloit » qu'il fût élevé comme le serpent dans le désert », afin que tout le monde pût tourner les yeux vers lui, comme il dit lui-même ². La guérison de l'univers a été le fruit de cette cruelle et mystérieuse exaltation. Allez aux pieds de la croix, et dites-y au Seigneur avec l'Epouse : « Tirez-moi, nous » courrons après vous ³ ». La miséricorde qui vous fait subir le supplice de la croix, l'amour qui vous fait mourir, et qui sort par toutes vos plaies, est le doux parfum qui s'exhale pour attirer tous les cœurs. Tirez-moi de cette puissante et douce manière dont vous avez dit que « votre Père tire à » vous tous ceux qui viennent. ⁴ » Tirez-moi de cette manière toute puissante qui ne me permette pas de demeurer en chemin. Que j'aille jusqu'à vous, jusqu'à votre croix : que j'y sois uni, percé de vos clous, crucifié avec vous, en sorte que je ne vive plus pour le monde, mais pour vous seul. Quand dirai-je avec votre apôtre : « Je vis : non plus moi, mais » Jésus-Christ en moi. » Et encore : « Je vis en la foi du Fils » de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi ⁵ ». Et encore : « Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ ». Et encore : « La charité de Jésus-Christ nous presse ; estimant ceci, que » si un est mort pour tous, tous aussi sont morts en un seul.

¹ Joan. XII. 32. — ² Ib. III. 14. 15. — ³ Cant. 1. 3. — ⁴ Joan. VI. 44. — ⁵ Gal. II. 19. 20.

» Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, » ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui est mort et » ressuscité pour eux ¹ ». C'est ainsi que Jésus-Christ nous attire. Il falloit, comme il vient de dire, que « ce grain de » froment tombât à terre pour se multiplier ² ». Il falloit qu'il se sacrifiât lui-même, pour nous faire tous en lui-même une offrande agréable à Dieu. Le nouveau peuple devoit naître de sa mort.

Le Sauveur avoit déjà dit : « Il faut que le Fils de l'homme soit exalté comme le serpent³ ». Il avoit dit : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous connoîtrez qui je suis⁴ ». La connoissance de la vérité étoit attachée à la croix.

« Je tirerai, j'entraînerai » : considérez avec quelle douceur, mais ensemble avec quelle force se fait cette opération. Il nous tire, comme on vient de voir par la manifestation de la vérité. Il nous tire, par le charme d'un plaisir céleste, par ces douceurs cachées que personne ne sait que ceux qui les ont expérimentées. Il nous tire par notre propre volonté, qu'il opère si doucement en nous-mêmes, qu'on le suit sans s'apercevoir de la main qui nous remue, ni de l'impression qu'elle fait en nous. Suivons, suivons ; mais suivons jusqu'à la croix. Car, comme c'est de là qu'il tire, c'est jusque-là qu'il le faut suivre. Il le faut suivre jusqu'à expirer avec lui, jusqu'à répandre tout le sang de l'âme, toute sa vivacité naturelle, et se reposer dans le seul Jésus. Car c'est se reposer dans la vérité, dans la justice, dans la sagesse, dans la source du pur et chaste amour. O Jésus ! que tout est vil à qui vous trouve, à qui est tiré jusqu'à vous, jusqu'à votre croix ! O Jésus ! quelle vertu vous avez cachée dans cette croix ! faites-la sentir à mon cœur. « Quand je serai élevé de terre ». Je ne veux d'autre élévation que celle-là : c'est la vôtre : que ce soit la mienne.

Songez que tout ceci se dit à l'occasion de l'entrée de notre Seigneur, et peut-être le propre jour ou le lendemain qu'elle se fit. Admirez, encore un coup, comme il conserve à ce beau triomphe le caractère de croix et de mort.

¹ II. Cor. v. 14. 15. — ² Joan. xii. 24. — ³ Joan. iii. 14. — ⁴ *Id.* viii. 28.

XVII^e JOUR. Les incrédules n'ouvrent point les yeux à la lumière : ils marchent dans les ténèbres (Joan. XII. 34. 37.).

« Comment dites-vous qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé¹ » de terre ? Il avoit parlé si souvent de cette exaltation mystérieuse ; il avoit d'ailleurs si souvent parlé de la croix et de la nécessité de porter sa croix pour le suivre, qu'à la fin le peuple s'étoit accoutumé à l'entendre. C'est ce qui cause cette parole : « Nous avons appris par la loi, que le Christ demeure éternellement. Et comment dites-vous que le Fils de l'homme doit être élevé », c'est-à-dire crucifié ? « Qui est ce Fils de l'homme² » ? Il y avoit de la vérité et de l'erreur dans ce discours. Ils avoient raison de dire que le Christ devoit demeurer et régner éternellement ; mais ils ne vouloient pas entendre par où il lui falloit passer pour arriver à son règne. Le maître étoit au milieu d'eux , et il n'y avoit qu'à le consulter, après que Dieu avoit attesté sa mission par tant de miracles. Et c'est pourquoi Jésus leur dit : « La lumière est encore au milieu de vous pour un peu de » temps³. Je m'en vais » ; et cette lumière ne sera plus guère avec vous, servez-vous-en pendant que vous l'avez ; « Marchez à la faveur de cette lumière , de peur que les » ténèbres ne vous environnent, » ne vous surprennent, ne vous enveloppent, « et lorsqu'on est dans les ténèbres , on » ne sait où l'on va » ; on se heurte à toutes les pierres , on tombe dans tous les abîmes ; et non-seulement le pied manque , mais la tête ne se peut défendre.

Jésus est la lumière à ceux qui ouvrent les yeux pour le voir ; mais à ceux qui les ferment , il est une pierre où l'on se brise. Faute d'avoir voulu apprendre de lui le mystère de son infirmité, ils s'y sont heurtés et brisés, et ne le connoissent pas ; et ils demandent : Qui est ce Fils de l'homme, qui doit être crucifié, et par là tirer toutes choses ? Est-ce vous que nous voyons si foible ? Comment tirerez-vous à vous-même tout le monde, dont vous allez être le rebut par votre croix ? Aveugle, ne voyez-vous pas, à la majesté de son entrée, qu'il ne tiendrait qu'à lui d'avoir de la gloire ; qu'il

¹ Joan. XII. 34. — ² *Ibid.* 34. — ³ *Ibid.* 35.

ne la perd donc pas par faiblesse, mais qu'il en diffère par sagesse le grand éclat? Il vous dirait cette vérité, si vous la lui demandiez humblement; mais vous laissez échapper la lumière; et celui qui étoit venu pour vous éclairer, vous sera à scandale: « Scandale aux Juifs, » dit saint Paul ¹, « et folie » aux gentils ».

Pesons ces paroles! « La lumière n'est plus avec vous que » pour un peu de temps ¹ », Concevons un certain état de l'âme où il semble que la lumière se retire. A force de la mépriser, on cesse de la sentir; un nuage épais nous le couvre; nos passions, que nous laissons croître, nous la vont entièrement dérober; marchons tant qu'il nous en reste une petite étincelle. Quelle horreur d'être enveloppé dans les ténèbres, au milieu de tant de précipices? C'est ton état, ô âme, si tu laisses éteindre ce reste de lumière qui te luit encore pour un moment.

« Qui marche dans les ténèbres ne sait où il va ² ». Etrange état, car il faut aller, et notre âme ne peut pas demeurer sans mouvement; on va donc, on ne sait où l'on va; on croit aller à la gloire, aux plaisirs, à la vie, au bonheur; on va à la perdition et à la mort. On ne sait où l'on va, ni jusqu'à quel point on s'égare. On s'éloigne jusqu'à l'infini de la droite voie, et on ne voit plus la moindre trace, ni la moindre route par où l'on y puisse être ramené. État trop ordinaire dans la vie des hommes. Hélas! hélas! c'est tout ce qu'on peut en dire. C'est par des cris, c'est par des gémissements et par des larmes, et non point par des paroles, qu'il faut déplorer cet état.

« Il ne sait où il va ». Aveugle, où allez-vous? Quelle malheureuse route enfilez-vous? Hélas! hélas! revenez pendant que vous voyez encore le chemin. Il avance: ah! quel labyrinthe, et combien de fallacieux et inévitables détours va-t-il rencontrer! Il est perdu; je ne le vois plus; il ne se connoît plus lui-même, et ne sait où il est: il marche pourtant toujours, entraîné par une espèce de fatalité malheureuse, et poussé par des passions qu'il a rendues indomptables. Re-

¹ I. Cor. 1. 23. — ² Joan. xii. 35. — ³ *Ibid.*

venez : il ne peut plus ; il faut qu'il avance. Quel abîme lui est réservé ! quel précipice l'attend ! de quelle bête sera-t-il la proie ! Sans secours, sans guide, que deviendra-t-il ? Hélas ! hélas !

XVIII^e. JOUR. Etat de ceux de qui la lumière se retire. Jésus se cache d'eux. Merveilles de cette journée de triomphe. (*Ibid.*)

« Jésus dit ces choses, et il se retira et se cacha d'eux¹ ». Quel état ! quand non-seulement on se retire de la lumière, mais qu'à son tour, par un juste jugement, la lumière se retire ; et non-seulement se retire, mais se cache ! C'est l'état de ceux « dont l'entendement est enveloppé et obscurci » de ténèbres, par l'ignorance qui est en eux, à cause de » l'aveuglement de leur cœur : qui désespérant de leur retour, » se livrent à toute impureté et à toutes actions impudiques », comme à l'envi, et à qui pis fera. « Ah ! ce n'est pas ainsi » que Jésus-Christ vous avoit enseignés : si toutefois vous » l'avez ouï², » si sa voix est parvenue jusqu'à vous.

Ce verset de saint Jean semble répondre à celui de saint Matthieu, où il est porté que Jésus, après avoir répondu aux reproches que les Pharisiens lui faisoient sur son entrée, « les laissa là, et sortit de la ville pour se retirer en Béthanie³ », où il demeurait. C'est ce que saint Jean appelle s'en aller et se cacher d'eux. Sa retraite étoit donc à Béthanie : c'est là qu'il se cachoit chez quelques-uns de ses amis et de ses disciples ; et apparemment dans la maison de Lazare, de Marie et de Marthe, ou chez quelque autre. De là on peut conclure que tout ceci s'est passé au jour de l'entrée du Sauveur ; que c'est à ce jour que le Père fit entendre du ciel cette voix que nous avons ouïe ; que c'est alors que Jésus développa tout le mystère de son exaltation, et de la propagation de sa doctrine, et de sa gloire après sa mort. Que cette journée est magnifique ! Quel concours de merveilles ! que de douces consolations ! que d'étonnantes menaces ! Quel recueillement, quelle frayeur, quel doux étonnement, quelle attention, quel mélange de crainte et d'amour ne doit pas inspirer cette journée ! Que si l'on veut différer jusqu'au lendemain une partie de ces choses, comme

¹ Joan. XII. 36. — ² Ephes. IV. 18. 19. 20. — ³ Matth. XXI. 17.

il pourroit y en avoir quelque raison, c'étoit toujours une suite du triomphe de Jésus, puisque ce fut à ce jour qu'il purgea le temple avec tant d'autorité et de zèle, des voleurs qui en faisoient leur caverne.

O jour admirable! je n'avois pas encore vu vos lumières, ni compris toutes les merveilles dont vous êtes plein.

XIX^e JOUR. Réflexions sur les merveilles de la première journée. Il faut continuer sans relâche l'œuvre de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ.

Tous ces passages font voir qu'à cette dernière semaine, et dès le jour qu'il fit son entrée, le Sauveur sortoit tous les soirs de Jérusalem, et se cachoit à Béthanie, d'où il revenoit tous les matins faire ses fonctions dans le temple, où tout le peuple s'assembloit aussi dès le matin pour l'entendre. Le jour, ses ennemis étoient retenus par la crainte d'émouvoir le peuple, si on le prenoit en plein jour: « Car ils craignent, » dit saint Marc¹, « parce que tout le peuple qui l'écouloit, étoit ravi de sa doctrine ». Ou, comme le rapporte saint Luc², « ils ne savoient que lui faire, parce que » tout le peuple qui l'écouloit étoit ravi et hors de soi ». Ainsi dans le jour il demouroit, et dans la nuit, où ses ennemis eussent trouvé plus d'occasions de le perdre, il sortoit de la ville, il se retiroit à Béthanie, parmi ses disciples, afin d'achever sa semaine, et le temps qui lui étoit prescrit pour nous instruire; continuant à se servir des voies douces, si naturelles à la sagesse divine, des précautions nécessaires et des moyens ordinaires de se conserver jusqu'à la nuit où il devoit être pris. Voyons donc, soit qu'il se conserve, soit qu'il se livre, qu'il fait tout pour l'amour de nous. Il se conserve pour achever ses instructions, sans que nous perdions une seule de ses paroles; et il se livre pour consommer son sacrifice. O Jésus! je vous adore dans ces deux états, et je vous suivrai tous les matins de cette dernière semaine, pour écouter votre parole, plus touchante encore en ces derniers temps que dans tous les autres.

Ramassons toutes les merveilles que nous avons vues accomplies en ce sacré jour du triomphe de Jésus-Christ;

¹ Marc. XII. 18. — ² Luc. XIX. 48.

toutes les marques de grandeur, d'autorité, de puissance, que le ciel et la terre donnent à Jésus, et en même temps tous ces caractères d'infirmité, de persécution et de fuite, qu'il conserve. Adorons ce sacré mélange. Si nous sommes calomniés, persécutés par nos ennemis, jusqu'à être contraints de fuir et de nous cacher devant eux, ne nous affligeons pas ; c'est le caractère de Jésus-Christ, qu'on doit au contraire être ravi de porter. Continuons toujours, à son exemple, l'œuvre de Dieu, s'il nous en a commis quelqu'un, quelque petit qu'il soit, sans nous relâcher jamais ; et accomplissons la volonté de Dieu.

XX^e JOUR. Figuier desséché, figure de l'âme stérile et sans bonnes œuvres (Matth. XXI. 18. 24. Marc. XI. 12. 28.).

Le lendemain de son entrée, « en arrivant de Béthanie à » Jérusalem du matin, il eut faim : ayant vu de loin un figuier, » il s'en approcha pour voir s'il y trouveroit du fruit ; mais n'y » trouvant que des feuilles, parce que ce n'étoit pas le temps » des fruits, il le maudit ¹, » comme on sait. C'est une parabole de choses, semblable à celle de paroles que l'on trouve en saint Luc, ch. XIII. 6. Il ne faut donc point demander ce qu'avoit fait ce figuier, ni ce qu'il avoit mérité ; car qui ne sait qu'un arbre ne mérite rien ? ni regarder cette malédiction du Sauveur par rapport au figuier, qui n'étoit que la matière de la parabole. Il faut voir ce qu'il représentoit, c'est-à-dire la créature raisonnable qui doit toujours des fruits à son Créateur, en quelque temps qu'il lui en demande ; et lorsqu'il ne trouve que des feuilles, un dehors apparent et rien de solide, il la maudit.

« Que jamais il ne sorte de fruit de toi ² ». Etrange malédiction sur l'âme dont Dieu se retire ; jamais il n'en sort de bonnes œuvres. Qu'est-ce qu'un figuier sans fruit et un homme sans bonnes œuvres ?

Quand on se sent desséché et stérile, qu'on doit craindre alors que Jésus n'ait lâché le mot fatal ! Dieu a son heure où il attend le fruit désiré : l'heure passée, si on lui manque, il laisse partir la triste sentence, et l'arbre, sans être coupé,

¹ Matth. XXI. 18. — ² *Ibid.* 19.

est desséché jusqu'à la racine. C'est la damnation avant la mort. On voit un arbre sur pied, mais il a la mort dans le sein. « Vous avez le nom de vivant, mais vous êtes mort ¹ ». Soyons donc fidèles et prêts à donner du fruit à notre Sauveur, toutes les fois qu'il en demandera.

« Jésus eut faim ». Selon la lettre, il jeûnoit beaucoup; selon le mystère, il avoit faim et soif quand il falloir. Il a toujours faim et soif de notre salut.

Jésus-Christ continua son voyage, et revint à Béthanie, selon sa coutume, et, la matinée d'après, ses disciples s'arrêtèrent au figuier, qu'ils trouvèrent desséché depuis la racine; et Pierre dit au Sauveur : « Maître, le figuier que vous avez maudit est séché ² ». Jésus-Christ ne vouloit pas sortir de ce monde, sans faire voir des effets sensibles de sa malédiction, voulant faire sentir ce qu'elle pouvoit; mais par un effet admirable de sa bonté, il frappe l'arbre et épargne l'homme. Ainsi quand il vouloit faire sentir combien les démons étoient malfaisants, et jusqu'où alloit leur puissance lorsqu'il leur lâchoit la main, il le fit paroître sur un troupeau de porceaux que les démons précipitèrent dans la mer ³. Qu'il est bon, et qu'il a de peine à frapper l'homme! Ne contraindons pas le Sauveur, contre son inclination, à étaler sur nous-mêmes l'effet de sa colère vengeresse.

XXI^e. JOUR. Le prodige des prodiges : l'homme revêtu de la puissance de Dieu par la foi et par la prière (Matth. XXI. 21. 22. Marc. XI. 22. 24.

Les apôtres étant étonnés de l'effet soudain de la parole de Jésus-Christ sur le figuier, le furent beaucoup davantage, lorsqu'il leur dit qu'ils en pouvoient faire autant, et même beaucoup plus, pourvu qu'ils eussent la foi. « Si vous l'avez », leur dit-il ⁴, « vous ne pourrez pas seulement dessécher un » figuier; mais vous direz à une montagne : Déracinez-vous, » et jetez-vous dans la mer; et cela se fera ».

Voici le prodige des prodiges : l'homme revêtu de la toute-puissance de Dieu.

« Allez », disoit le Sauveur ⁵, « guérissez les malades, res-

¹ Apoc. III. 1. — ² Marc. XI. 21 — ³ Matth. III. 32. — ⁴ *Ibid.* XXI. 21. — ⁵ *Ibid.* X. 8.

» suscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons ». Qui fit jamais un pareil commandement ?

« Il les envoya prêcher et guérir les malades ³ ». Qui jamais envoya ses ministres avec de tels ordres ? « Allez », dit-il, « entrez dans cette maison, et guérissez tous les malades » que vous y trouverez. Tout est plein de pareils commandements. Mais ici il pousse la chose encore plus loin : « Tout » ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez ² ». Vous pourrez tout ce que je puis ; vous ferez tout ce que vous m'avez vu faire de plus grand, « et vous ferez vous-mêmes de plus » grandes choses. » En effet, si on guérit en touchant le bord de la robe de Jésus-Christ, pendant qu'elle étoit sur lui, ne se fait-il pas quelque chose de plus dans saint Paul, lorsque « les linges qui avoient seulement touché son corps, gué- » rissent les malades à qui on les portoit ³ ? Et non-seulement les linges qui avoient touché les corps des apôtres avoient cette vertu ; mais « leur ombre même », l'ombre qui n'est rien, « quand elle passoit sur les malades, ils étoient » guéris ⁴ ».

Voici donc le grand miracle de Jésus-Christ. C'est que, non - seulement il est tout-puissant, mais il rend encore l'homme tout-puissant, et, s'il se peut, plus puissant que lui, faisant du moins constamment de plus grands miracles ; et tout cela par la foi et par la prière : « tout ce que vous » demanderez, en croyant sans hésiter qu'il vous sera donné, » il vous arrivera ⁵ ». La foi donc et la prière sont toutes-puissantes et revêtent l'homme de la toute-puissance de Dieu. « Si vous pouvez croire, » disoit le Sauveur ⁶, « tout est » possible à celui qui croit ».

La difficulté n'est donc pas de faire des miracles, la difficulté est de croire. « Si vous pouvez croire » ; c'est là le miracle des miracles, de croire parfaitement et sans hésiter. « Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité ⁷ », disoit cet homme à qui Jésus dit : « Si vous pouvez croire ». « Seigneur, » augmentez-nous la foi », disoient les apôtres ⁸. Nous n'a-

⁶ Luc. ix. 2. x. 3. 9. — ² Joan. xiv. 12. 13. — ³ Act. xix. 12. —

⁴ Ibid. v. 15. — ⁵ Matth. xxi. 22. Marc. xi. 24. — ⁶ Marc. ix. 23. —

⁷ Ibid. 23. — ⁸ Luc. xvii. 5.

vous besoin que de la foi, car avec elle nous pouvons tout. « O si vous en aviez », dit le Seigneur¹, « comme un grain » de senevé, le plus petit de tous les grains, vous diriez à ce » mûrier : Déracine-toi, et te plante dans la mer, et il vous » obéiroit »; et il trouveroit un fond sur les flots pour y étendre ses racines.

Ainsi le grand miracle de Jésus-Christ n'est pas de nous faire des hommes tout-puissants, c'est de nous faire de courageux et de fidèles croyants, qui osent tout espérer de Dieu, quand il s'agit de sa gloire.

Il faut donc entendre que cette foi qui peut tout, nous est inspirée. Pour oser faire cet acte de foi qui peut tout, il faut que Dieu nous en donne le mouvement. Et le fruit de ces préceptes de l'Évangile, que nous lisons aujourd'hui, c'est de nous abandonner à ce mouvement divin, qui nous fait sentir que Dieu veut de nous quelque chose. Quelque grand qu'il soit, il faut oser, et n'hésiter pas un seul moment.

Lorsqu'il s'agit de demander à Dieu les choses nécessaires pour le salut, nous n'avons pas besoin de ce mouvement particulier de Dieu, qui nous apprend ce qu'il veut que nous obtenions de sa puissance. Nous savons très-clairement par l'Évangile, que Dieu veut que nous lui demandions notre salut et notre conversion. Demandons-la donc sans hésiter, assurés, si nous le faisons avec la persévérance qu'il faut, que tout nous sera possible. Quand nos mauvaises habitudes auroient jeté dans nos âmes de plus profondes racines que les arbres ne font sur la terre, nous leur pouvons dire : Déracine-toi. Quand nous serions plus mobiles et plus inconstants que les flots, nous dirions à un arbre : Va te planter là, et à notre esprit : Fixe-toi là; et il y trouvera du fond. Quand notre orgueil s'élèveroit à l'égal des plus hautes montagnes, nous leur pourrions ordonner de se jeter dans la mer, et s'y abîmer tellement, qu'on ne voie plus aucune marque de leur première hauteur. Osons donc tout pour de tels miracles, puisque ce sont ceux que nous savons très-certainement que Dieu veut que nous entreprenions.

¹ Luc. xvii. 6.

Osons tout ; et pour petite que soit notre foi , ne craignons rien ; car il n'en faut qu'un petit grain , gros comme du sénévé , pour tout entreprendre. La grandeur n'y fait rien , dit le Sauveur : je ne demande que la vérité et la sincérité ; car, s'il faut que ce petit grain croisse , Dieu qui l'a donné , le fera croître. Agissez donc avec peu , et il vous sera donné beaucoup ; « et ce grain de sénévé , » cette foi naissante , « deviendra une grande plante , et les oiseaux du ciel se re- » poseront dessus ¹ ». Les plus sublimes vertus n'y viendront pas seulement , mais y feront leur demeure.

XXII^e. JOUR. La prière persévérante ; elle tient de la plénitude de la foi. (*Ibid.*)

Pesez les qualités de la foi et de la prière. Qu'on la fasse sans hésiter , pour peu que ce soit avec une pleine persuasion ; c'est ce que saint Paul appelle « plénitude de persuasion : » que la Vulgate a traduit simplement , *In plenitudine multâ* , « avec une grande plénitude ² ». Ce que le même saint Paul appelle ailleurs : « plénitude d'intelligence ³ » ; et ailleurs en termes formels : « plénitude de l'espérance et plénitude de la foi ⁴ ». C'est donc à dire qu'il faut avoir une foi si pleine , qu'elle ne se démente par aucun endroit , et qu'elle n'ait nulle défiance du côté de Dieu ; comme le même saint Paul le dit d'Abraham , « qu'il n'hésita point par défiance , mais se for- » tifia dans la foi , donnant gloire à Dieu ; pleinement per- » suadé et convaincu qu'il est puissant pour accomplir tout ce » qu'il promet ⁵ ». Voilà donc la foi qui obtient tout , « et la » foi qui nous justifie » , selon le même saint Paul dans le même endroit ⁶. Telle est donc la première condition de la prière marquée dans notre Évangile , qu'elle se fasse avec une pleine foi. La seconde y est encore marquée : « Qu'on par- » donne sincèrement à son frère , si on a quelque chose » contre lui ⁷ ». On obtient donc tout ce qu'on demande , si on le demande avec un cœur plein de foi en Dieu , et en paix avec tous les hommes. Voilà ce que Dieu demande , un cœur sans aigreur et sans défiance ; on a tout de lui à ce prix.

¹ Matth. XIII. 31. 32. — ² I Thess. I. 5 — ³ Coloss. II. 2. — ⁴ Heb. VI. 11. X. 22. — ⁵ Rom. IV. 20. 21. — ⁶ *Ibid.* 22. — ⁷ Marc. XI. 24. 25.

Mais peut-on ne se pas défier, et ne doit-on pas le faire? Oui, de soi : puisqu'on est foible, et qu'on ne sait même si on a une foi vive, encore moins si on y persévérera; mais, avec toute cette incertitude, j'ose dire qu'il ne faut pas s'en inquiéter; et, sans tant de retour sur soi-même, il faut, dans le temps que la prière s'allume, oser tout attendre et tout demander, et être si plein de Dieu, qu'on ne songe plus à soi-même.

Est-ce là cette téméraire confiance que les hérétiques prêchent? Point du tout. Mais, sans éteindre les réflexions qu'on peut faire sur sa faiblesse, c'est dans la ferveur de la prière s'oublier tellement soi-même, qu'on ne demeure occupé que de ce que Dieu peut, et de l'immense bonté avec laquelle il a tout promis à la prière persévérante.

XXIII^e. JOUR. Distinction des jours de la dernière semaine du Sauveur.
Matière de ses derniers discours (Marc. xi. 11—33. Matth. xxi. 23—32.
Luc. xx. 1—8.

En comptant avec saint Marc, c'est ici le quatrième jour de la dernière semaine de notre Sauveur. Le premier est celui de son entrée, qui est le cinquième avant Pâque. Le second jour de cette semaine fut le lendemain matin, lorsque Jésus, venant de Béthanie à la ville, eut faim, dessécha le figuier, et nettoya le temple de voleurs, comme il les appelle. Le troisième est celui où, repassant sur le matin devant le figuier, on le vit flétri et séché; et c'est celui où nous avons entendu tant de merveilles sur la foi. Le quatrième est celui dont saint Marc dit, après tout ce que nous venons de voir : « Jésus vint » encore une autre fois à Jérusalem¹; » et c'est celui où il objecta aux Juifs le baptême de saint Jean, comme on va voir.

Après cela, je ne vois plus de distinction de jours. Nous apprenons seulement de saint Luc que, « Jésus-Christ venoit » tous les jours au temple pour y enseigner, et que le peuple » l'y venoit entendre dès le matin². En sorte qu'il faut partager ce qui reste de ce discours, entre le mercredi et le jeudi durant le jour, car il fut pris la nuit, et fut crucifié le lendemain.

¹ Marc. xi. 27. — ² Luc. xxi. 37. 38.

Plus nous approchons de la fin de Jésus, plus nous devons être attentifs à ses discours. Hier, qui fut le mardi, il nous fit voir dans la foi le fondement de la prière et de toute la vie chrétienne. Il n'y avoit rien de plus essentiel à la piété. Mais dans la suite il va établir la foi, et autoriser sa mission d'une manière admirable : premièrement, par le témoignage de saint Jean Baptiste, et ensuite par celui de David, et par beaucoup d'autres choses que nous allons voir les unes après les autres, fermant la bouche à tous les contredisants, et laissant ce témoignage au monde, que sa doctrine étoit absolument irrépréhensible, puisque ses plus grands ennemis demeuroient muets devant lui.

Méditons cette vérité, considérons de quelle sorte Jésus-Christ répond à ceux qui l'interrogeoient avec un esprit de contradiction, et apprenons comment il faut consulter la vérité éternelle.

XXIV^e. JOUR. Jésus refuse de répondre aux questions des Juifs superbes et incrédules, et répond aux esprits humbles et dociles (Matth. xxi. 27. Marc. xi. 33. Luc. xx. 1. 2. 8.).

Comme il enseignoit dans le temple, « les princes des prêtres, et les docteurs de la loi, et les sénateurs du peuple » s'assemblèrent et lui firent cette demande : En quelle puissance faites-vous ces choses¹ ? Il paroît que cette demande regardoit principalement la puissance qu'il se donnoit d'enseigner, car ils vinrent à lui comme il enseignoit. Mais la demande s'étend aussi à tout le reste que venoit de faire Jésus, et c'est comme si on lui eût demandé : En quelle puissance êtes-vous entré si solennellement dans le temple ? en quelle puissance y enseignez-vous ? en quelle puissance en chassez-vous les vendeurs et les acheteurs, et y exercez-vous tant d'autorité ? Ce seroit à nous à vous donner cette puissance : nous ne vous l'avons point donnée ; d'où vous vient-elle ? Voilà une demande faite dans les formes par l'assemblée et par les personnes qui sembloient avoir le plus de droit de la faire. Et néanmoins Jésus ne leur donne sur ce sujet aucune instruction. « Je ne vous dirai pas non plus », leur dit-il, « en

¹ Luc. xx. 1. 2.

» quelle puissance j'agis¹ ». Mais il se contente de les confondre, devant le peuple, de mauvaise foi et d'hypocrisie, comme l'on va voir.

Jésus se communique si facilement aux esprits dociles et humbles. La Samaritaine, une pécheresse, lui parle bonnement du Christ. « Je le suis, moi qui vous parle, » lui dit-il sans circuit². « Croyez-vous au Fils de Dieu? » dit-il à l'aveugle-né. « Qui est-il, Seigneur, afin que j'y croie? Vous » l'avez vu, et c'est celui qui vous parle. J'y crois, Seigneur; » et il l'adora³. Ainsi en d'autres endroits. Quand donc il ne répond pas de cette manière simple, si digne de lui, c'est que les hommes ne sont pas dignes qu'il se manifeste à eux en cette sorte.

« En quelle puissance faites-vous ces choses⁴ »? Il leur avoit répondu sur un cas semblable, ou plus fort, en présence de tout le peuple. Car, ayant dit à un paralytique, qu'on lui présentait pour le guérir : « Homme, tes péchés te sont remis⁵ »; ce qui dans le fond étoit beaucoup plus grand que tout ce qu'il avoit jamais fait; comme les docteurs de la loi le trouvoient étrange, il leur parla en cette sorte⁶ : « Lequel » des deux est le plus facile, ou de dire : Je vous remets vos » péchés; ou de dire à un paralytique : Levez-vous, et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le » pouvoir de remettre les péchés : Homme », c'est à toi que je parle, « lève-toi, et marche ». Il avoit donc clairement établi le pouvoir qu'il avoit de remettre les péchés, qui étoit le plus grand qui pût être donné à un homme. Il n'y avoit plus à l'interroger sur le reste; il n'y avoit autre chose à faire qu'à se soumettre. Comme ils ne pouvoient s'y résoudre, ils viennent encore lui demander : « De quelle puissance faites-vous ces choses⁷? Comme s'ils eussent dit : De quelle puissance guérissez-vous tous les malades? de quelle puissance rendez-vous la vue aux aveugles? de quelle puissance ressuscitez-vous les morts? Il étoit trop clair que c'étoit par la puissance divine; et ils ne l'interrogeoient sur une chose si claire que par un mauvais esprit.

¹ Luc. xx. 8. — ² Joan. iv. 26. — ³ *Ibid.* ix. 35. 36. 37. 38. —

⁴ Matth. xxi. 23. — ⁵ *Ibid.* ix. 2. — ⁶ *Ibid.* 5. 6. — ⁷ Luc. xx. 2.

Ailleurs on lui demande dans le même esprit : « Jusqu'à » quand nous tiendrez-vous en suspens et nous arracherez-vous l'âme ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous franchement² ». A les entendre parler avec cette force, on diroit qu'ils veulent savoir de bonne foi la vérité ; mais la réponse de Jésus fait voir le contraire. Vous demandez que je dise ouvertement qui je suis : « je vous le dis, et vous ne me croyez » pas ; cependant les œuvres que je fais au nom de mon » Père parlent assez, et me rendent un assez grand témoignage¹ ». Ils avoient donc deux témoignages : celui de sa parole, et ce qui étoit encore plus fort, celui de ses miracles. S'ils consultoient après cela, au lieu de croire, un mauvais esprit les poussoit. La vérité éternelle, qu'ils consultent mal, n'a rien à leur répondre, et n'a plus qu'à les confondre devant tout le peuple. Ainsi nous arrivera-t-il, quand nous la consulterons contre notre propre conscience sur des choses déjà résolues ; nous ne cherchons qu'à tromper le monde, ou à nous tromper nous-mêmes. Cessons de nous flatter ; cessons de chercher des expédients pour nous perdre. Rompons ce commerce dangereux et scandaleux ; rendons ce bien mal acquis ; soyons fidèles aux devoirs de notre profession ; ne reculons point en arrière contre le précepte de l'Évangile ; ne cherchons point à nous relâcher et à tout perdre.

XXV^e JOUR. Aveuglement des hommes, plus disposés à croire saint Jean que Jésus-Christ même (Matth. XXI. 23. 25. Marc. XI. 27. Luc. XX. 1. 8.).

« De qui est le baptême de Jean³ ». Est-il possible que le Sauveur doive tirer son témoignage de saint Jean Baptiste, qui n'étoit que son précurseur, qui n'étoit pas l'époux, mais l'ami de l'époux, comme il l'avoit dit : qui n'étoit pas le Christ, mais celui qui lui devoit préparer la voie : qui, pour tout dire en un mot, n'étoit pas digne de lui délier les cordons de ses souliers ? Voilà ce qu'étoit Jean Baptiste, et néanmoins Jésus-Christ se sert de son témoignage, pour convaincre ceux qui ne vouloient pas croire au Christ lui-même. Cependant Jean n'avoit fait aucun miracle, et Jésus en avoit

¹ Joan. X. 24. — ² Ibid. 25. — ³ Matth. XXI. 25.

rempli toute la Judée ; Jean parloit comme le serviteur, et Jésus-Christ, comme le Fils, disoit ce qu'il avoit vu dans le sein du Père. « Telle est la foiblesse de nos yeux », dit saint Augustin : « un flambeau nous accommode mieux que le soleil. Nous cherchons le soleil avec un flambeau ». Jésus l'entendoit bien ainsi, et il avoit dit : « J'ai un témoignage » plus grand que celui de Jean¹ ». Quand donc il se servoit de ce témoignage, c'est qu'il approchoit aux yeux malades une lumière plus proportionnée à leur foiblesse, et c'est ce qu'il fait encore dans cette occasion. Profond aveuglement des hommes plus disposés à croire saint Jean que Jésus-Christ même ! O Dieu ! qui ne trembleroit ? Mais qui ne vous demanderoit en tremblant, d'où vient dans le cœur des Juifs une si étrange disposition ? Ne se trouvera-t-il pas quelque chose de semblable en nous ? Nous le pourrions chercher une autre fois ; nous frapperons à la porte pour entendre ce secret, et peut-être nous sera-t-elle ouverte. Continuons cependant notre lecture.

XXVI^e JOUR. Les Juifs incrédules confondus par le témoignage de saint Jean. (*Ibid.* et Joan. v. 33. 36.).

« Si nous disons que le baptême de Jean est du ciel, il » nous dira : pourquoi ne l'avez-vous pas cru² » ? Il le leur avoit déjà dit, et ils n'avoient su que répondre : « Vous » avez envoyé à Jean, et il a rendu témoignage à la vérité³ ». S'ils avoient donc avoué la mission céleste de saint Jean Baptiste, il leur auroit fermé la bouche par son témoignage. Que dire donc ? « Que le baptême de Jean ne venoit pas de » Dieu ? » Ils n'osoient le dire devant le peuple qui le tenoit pour un prophète. « Nous n'en savons rien, » disent-ils. « Et » moi », dit-il, « je ne vous dis pas non plus en quelle puissance j'agis⁴ ». Gens de mauvaise foi, qui n'osez ni avouer ni nier la mission de saint Jean Baptiste, vous ne méritez pas que je vous réponde. Avouez, niez, pensez ce que vous voudrez : vous êtes confondus ; et il n'y a de parti pour vous que de vous taire. Il y en auroit un autre, ce seroit de croire

¹ Joan. 63. — ² Matth. xxi. 25. — ³ Joann. v. 33. — ⁴ Matth. xxi. 26. 27.

en Jésus ; mais vous ne pouvez , pour les raisons et la manière que nous verrons en son lieu.

Lisez ici le passage entier de saint Jean, v. 33 : « Vous avez envoyé à Jean , et il a rendu témoignage à la vérité. Pour moi , je ne reçois pas mon témoignage de l'homme , mais je parle ainsi », je vous allègue Jean à qui vous croyez , « afin que vous soyez sauvés. Jean étoit un flambeau ardent et luisant , et vous avez voulu vous réjouir pour un peu de temps à sa lumière. Pour moi , j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean : les œuvres que mon Père m'a donné le pouvoir de faire , rendent assez témoignage que c'est lui qui m'a envoyé ¹ ».

C'est ainsi qu'il se servoit du témoignage de saint Jean Baptiste , « afin », dit-il , « que vous soyez sauvés », et pour vous convaincre par vous-mêmes. Voilà donc l'orgueil et l'hypocrisie de ces interrogateurs de mauvaise foi , confondus. Ils ne méritoient pas que le Sauveur leur dît davantage ce qu'il leur avoit dit cent fois , et que cent fois ils n'avoient pas voulu croire.

Que sera-ce au dernier jour , lorsque la vérité , manifestée dans toute sa force , nous confondra éternellement devant tout l'univers ? Où irons-nous ? hélas ! où nous cacherons-nous ? Mais voyons comme Jésus confond les docteurs et les pontifes.

XXVII^e JOUR. Parabole des deux fils désobéissants. Application aux chrétiens lâches et tièdes et aux faux dévots (Matth. XXI. 28. 31.).

« Que vous semble de ceci : Un homme avoit deux fils ², etc. » Cette parabole va convaincre les pontifes et les sénateurs d'une hypocrisie manifeste. Le fils de Dieu nous y marque deux caractères dans ces deux fils : l'un est celui d'une désobéissance manifeste ; l'autre est celui d'une obéissance imparfaite , et plus apparente que solide , et il se trouve que ce dernier est le plus mauvais.

Il y a des gens qui promettent tout , ou par foiblesse , parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de résister en face , ou par légèreté , ou par tromperie. Ils n'osent vous dire qu'ils ne veu-

¹ Joan. v. 33. 34. 35. 36. — ² Matth. XXI. 28. 29. 30. 31.

lent pas se corriger, et, quoique peu résolus à vous obéir, ils vous disent : « Seigneur, je m'en vais : *Eo, Domine* ». Ils vous appellent Seigneur, ils ont un certain respect, ils sont en apparence prompts à obéir, ils ne disent pas : J'irai, mais, Je vais. Vous diriez qu'il va marcher, et que tout est fait. Cependant il n'obéit pas ; il ne bouge pas de sa place, ou parce qu'il vous veut tromper, ou, ce qui est pis, parce qu'il se trompe lui-même, et se croit plus de volonté et plus de courage qu'il n'en a.

Il paroît que ce caractère est manifestement le plus mauvais ; ces foibles résolutions, et cet extérieur de piété font qu'on s'imagine avoir de la religion ; et on n'a point cette horreur de soi-même et de son état qui fait qu'on le change. Mais pour celui qui tranche le mot : « Je ne veux pas, *Nolo* ; » comme il résiste à Dieu par une manifeste désobéissance, et ne peut se flatter d'aucun bien, à la fin il a honte de soi-même, et, réveillé par son propre excès, il s'en repent. *Pœnitentiâ motus abiit* : « Touché de repentir, il obéit. »

Notre Seigneur fait voir aux pontifes que ce dernier caractère est le leur. Nourris dans la piété, ils ne parlent que de Dieu, que de religion, que de l'obéissance qu'on doit à la loi ; et parce qu'ils en parlent souvent, ils se croient assez gens de bien, et ne se corrigent jamais. C'est pourquoi Jésus-Christ leur parle de cette manière terrible : « Les publicains et les femmes de mauvaise vie arriveront plutôt que vous dans le royaume de Dieu ¹ » ; parce que confus de leurs excès, ils en ont fait pénitence à la voix de Jean ; et vous, qui par vos lumières et la dignité de vos charges deviez donner l'exemple aux autres, non-seulement vous n'êtes pas venus les premiers, comme on avoit raison de l'attendre ; mais vous n'avez pas même su profiter de l'exemple des autres. Plus endurcis dans le crime que les publicains et les femmes de mauvaise vie, vous les avez vus se convertir sans en être touchés. Double enfoncement dans le crime : premier, ne faire pas mieux que de telles gens, et ne point donner l'exemple ; second, ne profiter pas même du leur.

¹ Matth. **xxi.** 31. 32.

« Jean est venu dans la voie de la justice », sans autre marque de sa mission que sa vie sainte et austère ; et néanmoins « les publicains et les femmes de mauvaise vie en ont » été touchés ¹. Et vous qui avez vu Jésus-Christ, qui non-seulement marchoit comme Jean dans la voie de la justice, puisqu'il a dit, non dans le désert, mais dans le milieu du monde : « Qui me reprendra de péché ² » ? mais qui a fait de si grands miracles, qu'il y avoit de quoi émouvoir les plus insensibles ; vous, dis-je, qui l'avez vu et qui avez ouï sa voix, « vous n'avez pas cru ». Quelle est votre honte et quel sera votre supplice !

Vous, ô prêtres, religieux et religieuses, dont la vie ne répond pas à votre état ; et vous tous, ô gens de bien en apparence, dévôts de profession, appliquez-vous cette parabole. Ne vous lasserez-vous jamais de n'avoir qu'un vain titre de piété, à l'exemple des pharisiens, des pontifes et des sénateurs des juifs ? Rougissez, rougissez une bonne fois ; humiliez-vous, confessez vos foiblesses, et les corrigez. C'est à vous que Jésus parle dans ce discours.

XXVIII^e Jour. Parabole des vignerons, prise de David et d'Isaïe. Juste punition des juifs, leur héritage transféré aux gentils (Matth. xxi. 33.-46. Marc. xii. 1-9. Luc. xx. 9-19.).

« Ecoutez encore cette parabole ⁴. » Dans la précédente parabole Jésus avoit fait sentir aux sénateurs, aux docteurs et aux pontifes, leur iniquité ; il leur va faire avouer ici le supplice qu'ils méritent. Car il les convaincra si puissamment, qu'ils seront eux-mêmes contraints de prononcer leur sentence.

« Ecoutez encore cette parabole ». C'est à nous qu'il parle aussi bien qu'aux juifs : écoutons donc, et voyons sous la plus claire et sous la plus simple figure qui fut jamais, toute l'histoire de l'Eglise.

« Un père de famille a planté une vigne ». C'est ce que David avoit chanté : « Vous avez transplanté la vigne que » vous aviez en Egypte ; vous avez chassé les gentils » de la terre de Chanaan, « et vous l'y avez plantée. Elle a pris ra-

¹ Matth. xxi. 32. — ² Joan. viii. 46. — ³ Matth. xxi. 33.

» cine, et a rempli la terre; son ombre a couvert les montagnes, et ses branches se sont étendues sur les plus hauts cèdres; elle a provigné jusqu'à la mer et jusqu'à l'Euphrate¹ ». Mais voici quelque chose de plus clair en Isaïe : « Une vigne a été plantée pour mon bien-aimé », pour le Fils qui a été oint, pour le Christ; « il l'a faite du meilleur plant; il a élevé une tour au milieu » pour y loger ceux qui la gardoient; « il a bâti un pressoir² ». Voilà les propres paroles de notre Sauveur.

« Il a loué cette vigne à des vigneron³ ». Il en a commis la culture aux pontifes, enfants d'Aaron, et aux docteurs de la loi.

« Il a envoyé ses serviteurs pour en recueillir les fruits⁴ ». « J'ai envoyé », dit le Seigneur⁵, « mes serviteurs les prophètes, le soir et le matin, pour avertir » et les princes, et les pontifes, et le peuple, qu'ils eussent à donner à Dieu le fruit qu'il attendoit de la culture qu'il avoit donnée à sa vigne par la loi et par les saintes écritures. Au lieu d'écouter les prophètes, ils les ont persécutés, ils les ont massacrés⁶. Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils point persécuté, « leur dit saint Etienne⁷ »? « Ils ont massacré ceux qui nous annonçoient l'arrivée du juste, dont vous avez été les traîtres et les meurtriers ». C'est justement ce que Jésus-Christ leur reproche dans la parabole. Après tous les prophètes « il a envoyé son Fils », Jésus-Christ lui-même : « Ils respecteront mon Fils ». Il avoit de quoi se faire respecter par sa doctrine admirable, et par ses miracles. Mais cependant ils l'ont traîné hors de la vigne, hors de Jérusalem, sur le Calvaire, et ils l'ont inhumainement tué par les mains de Ponce Pilate et des gentils. Admirez combien vivement Jésus les presse, comme il leur découvre ce qu'ils machinoient, ce qu'ils alloient accomplir dans deux jours ! Ne devoient-ils pas être attendris ? D'autant plus que le Sauveur leur mit leur crime si évidemment devant les yeux, que leur ayant demandé ce que le père de famille feroit en cette occasion, ils

¹ Ps. LXXIX. 9. 10. 11. 12. — ² Is. V. 1. 2. — ³ Matth. XXI. 33. —

⁴ *Ibid.* 34. — ⁵ Jerem. XXXV. 15. et XXV. 3. 4. — ⁶ Matth. XXIII. 34. 37. Luc. XIII. 34. — ⁷ Act. VII. 52.

avoient été contraints de répondre : « Il punira ces méchants » selon leur méchanceté, et il louera sa vigne à d'autres vignerons ¹ », ou, comme il l'explique après : « Le royaume de Dieu vous sera ôté, et sera donné à un peuple qui en rapportera les fruits ² ». C'est ce qui devoit arriver bientôt, lorsque les apôtres leur dirent : « Il vous falloit premièrement annoncer la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, nous passons aux gentils, car c'est ainsi que le Seigneur nous l'a ordonné : Je l'ai établi pour éclairer les gentils ³ ».

Voilà donc l'accomplissement de la parabole du Sauveur, le royaume de Dieu est ôté aux Juifs, et il est donné à un peuple qui en devoit porter les fruits. Car « les gentils entendant » la déclaration que les apôtres firent aux Juifs si hautement, « se réjouirent, et glorifioient la parole » de Dieu, « et tous ceux qui étoient préordonnés à la vie éternelle crurent ⁴ ». Ainsi les gentils portèrent les fruits que Dieu avoit attendus des Juifs, comme dit l'apôtre saint Paul : « Le prépuce est imputé à circoncision aux gentils qui gardent la loi, et il jugera les circoncis qui en sont les prévaricateurs ⁵ ».

Ne trompons point l'attente du Sauveur, et puisque nous sommes cette nation qu'il a choisie pour porter les fruits de sa parole, fructifions en bonnes œuvres. « Les fruits de l'esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la douceur, la foi, la modestie, la chasteté, la tempérance ⁶ ». Voilà les fruits qu'il nous faut porter, et non pas les œuvres de la chair qui fructifient à la mort, « qui sont les impuretés, les impudicités, les querelles, les jalousies, les ivrogneries, les débauches », et les autres que saint Paul raconte dans le même lieu ⁷. Autrement le royaume de Dieu nous sera ôté comme aux Juifs, et « un autre recevra notre couronne ⁸ ». « Car si Dieu n'a pas pardonné aux Juifs, qui étoient les branches naturelles de son olivier, il vous pardonnera encore moins ⁹ ». Ce sera

¹ Matth. XXI. 41. — ² *Ibid.* 43. — ³ Act. XIII. 46. 47. — ⁴ Matth. 48.

⁵ Rom. II. 25. 26. 27. — ⁶ Gal. V. 22. — ⁷ Gal. 19. 20. 21. — ⁸ Apoc. III. 11. — ⁹ Rom. XI. 21.

là la grande douleur des juifs, de voir entre les mains des gentils la couronne qui leur étoit destinée ; « lorsque », comme dit le Sauveur, « ils verront venir les élus d'Orient » et d'Occident, pour s'asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, et que les enfants du royaume seront chassés dans les ténèbres extérieures. Là » sera pleur et grincement de dents ¹ ». Car on verra la place qu'on devoit avoir, la couronne qu'on devoit porter sur la tête, si réelle, qu'on verra actuellement cette place remplie par d'autres, et cette couronne sur une autre tête. Alors on pleurera sans fruit, et la rage sera poussée jusqu'au grincement de dents. Ecoute, écoute, chrétien ! Lis ta destinée dans celle des juifs ; mais lis et écoute dans le cœur ; et ne laisse pas tomber à terre une parabole si claire et si clairement expliquée.

O mon Dieu ? vous me destinez cette couronne. Que je l'arrache promptement de vos mains ; elle ne périra pas, car vous savez à qui la donner ; vous connoissez vos élus, et le nombre en sera complet. Mettez-moi au nombre de ceux qui ne perdent point leur couronne.

XXIX^e. JOUR. Ce que c'est que rendre des fruits en son temps, et cette parole : *L'héritage sera à nous* (Matth. XXI. 41. Marc. XII. 7.)

Pesons en particulier cette parole : « Qui rendront le fruit » dans le temps ² ». Autre est le fruit de l'enfance, autre est celui de la jeunesse et de l'âge plus avancé ; autre est le fruit d'un qui commence, autre le fruit de celui qui est consommé dans la piété ; autre le fruit d'une novice, autre celui d'une religieuse, autre le fruit de la cléricature, autre celui du sacerdoce, autre celui de l'épiscopat. Songez non-seulement au fruit, mais encore à la maturité qu'il doit avoir ; autrement le père de famille ne le recevra pas.

Pesons encore ceci : « L'héritage sera à nous ³ ». C'est l'indépendance qu'on cherche. Le prodigue veut qu'on lui donne son partage en pleine possession ; il se lasse d'être en tutelle sous la conduite d'un bon père. En faisant mourir Jésus-

¹ Matth. VIII. 11. 12. — ² *Ibid.* XI. 41. — ³ Marc. XII. 7.

Christ, les pontifes s'imaginèrent qu'ils secoueroient un joug importun, et se déferoient d'une censure incommode. Qui désormais oseroit troubler la domination qu'ils exerçoient sur les consciences, et les pillages qu'ils faisoient sous ces prétextes ? Mais la prudence de la chair est confondue même sur la terre ; et ils perdirent non-seulement les fruits, mais jusqu'au fonds de l'héritage qu'ils vouloient avoir. Leur puissance leur fut ôtée ; leur ville, leur temple furent renversés ; et les voilà l'opprobre éternel des nations.

XXX^e JOUR. Aveuglement des Juifs de méconnoître le Christ, qui est la pierre de l'angle qu'ils ont rejetée. (Luc. xx. 15—20.)

« A Dieu ne plaise » ! dirent-ils. Ils avoient en horreur ce qu'ils faisoient. Ils étoient ceux qui, après avoir tué les prophètes, vouloient encore tuer le fils ; et néanmoins, quand on leur dit qu'ils le vouloient faire, ils s'écrient : « A Dieu ne plaise¹ » ? ne se connoissant pas eux-mêmes, et ne voulant pas croire que celui qu'ils faisoient mourir pût être le Christ, ni que sa mort pût attirer la réprobation de la nation ; car ils ne connoissoient pas que la contradiction et la souffrance étoient un des caractères du Messie dans son premier avènement. Mais le Sauveur leur ouvroit les yeux par des prophéties : « La pierre qu'ils ont rejetée en bâtissant, est devenue la pierre de l'angle² », la pierre principale, le nœud et le fondement de tout l'édifice. Cette pierre principale étoit sans doute le Christ. Or cette pierre devoit être rejetée. Le Christ devoit donc être rejeté ; par qui ? sinon par ceux à qui il venait. Il n'y eût rien eu de merveilleux qu'il ne fût pas écouté ni reçu de ceux à qui il ne parloit pas, tels qu'étoient les gentils. Mais les Juifs, qui devoient bâtir l'édifice spirituel, réprouvèrent cette pierre, qui devint par ce moyen la pierre de l'angle qui unit dans un seul bâtiment les Juifs et les gentils. « Et c'est ce qui nous a paru merveilleux, et un ouvrage que Dieu seul pouvoit accomplir³ ».

Voici encore un passage d'un autre prophète, ou plutôt deux passages prononcés par le même esprit, et pour cela

¹ Luc. xx. 16. — ² Ps. cxvii. 12. — ³ *Ibid.* 23.

unis en un : « Je poserai dans les fondements de Sion une » pierre, une pierre choisie et éprouvée ; une pierre angulaire, précieuse, fondée sur le fondement¹ », sur Dieu même. Et cette pierre si précieuse et si importante pour construire l'édifice, n'y sera pas mise sans contradiction. Car pour vous, ô enfants de Dieu, tirés des gentils selon les conseils de sa prédestination éternelle, ce vous sera une pierre de sanctification, semblable à celle sur laquelle Jacob avoit dormi de ce sommeil mystérieux, et « qu'il sacra avec de l'huile pour être » un monument de la gloire de Dieu² ». Mais ce sera une pierre contre laquelle on se heurtera, « et une pierre de » scandale aux deux maisons d'Israël, et qui les fera tomber ; » un piège et une ruine aux habitants de Jérusalem : plusieurs » s'y heurteront et seront brisés, et ils tomberont, et ils seront pris dans le piège, et ils y seront enlacés³. » Le Christ devoit être cette pierre unique et fondamentale ; et néanmoins en même temps il devoit être un scandale à Jérusalem. « Scandale aux Juifs », disoit saint Paul⁴. « Celui qui se heurtera » contre cette pierre, ou qui tombera dessus, sera brisé, » et celui sur qui elle tombera sera écrasé et mis en poudre » de son poids », dit le Sauveur⁵.

Jésus-Christ est notre règle et notre juge. On tombe sur cette pierre, et on se heurte contre cette règle, quand on pèche ; elle tombe sur nous quand elle nous punit ; l'un suit de l'autre. Le pécheur qui s'est brisé et a perdu toute sa force en transgressant la loi de Jésus-Christ, est écrasé par sa juste et éternelle vengeance. Mais on peut s'unir à cette pierre d'une manière plus heureuse et plus convenable. « Approchez-vous », dit saint Pierre⁵, « de cette pierre vivante, » réprouvée des hommes, mais honorée de Dieu. Etablissez-vous sur cette pierre, et entrez dans la structure de ce bâtiment comme des pierres vivantes, et devenez la maison » de Dieu », étant unis par la foi et à la pierre fondamentale, qui est Jésus-Christ, et à tout le corps des fidèles, qui sont les pierres dont est composé ce saint édifice. « Prenez donc

¹ Is. xxviii. 16. — ² Gen. xxviii. 11. 17. 18. — ³ Is. viii. 14. 15. I. Cor. i. 23. — ⁴ Luc. xx. 18. — ⁵ I. Petr. ii. 4. 5. 6. 7. 8.

» garde, continue l'apôtre, que Jésus-Christ ne vous soit, » comme aux infidèles, une pierre contre laquelle on se briserait, en se heurtant contre sa parole ».

Si le fondement est solide, bâtissez dessus sans crainte ; mettez-y votre appui ; ne craignez pas, n'hésitez pas : la pierre est ferme, ferme à ceux qui s'y appuient, pour les soutenir ; ferme à ceux qui se heurtent contre, pour les mettre en pièces.

XXXI^e JOUR. Parabole du festin des noces. Les Juifs sont les conviés qui refusent d'y venir (Matth. xxii. 1. — 15. Luc. xiv. 16—20.)

On voit avec quelle convenance la sagesse éternelle arrange les choses. Rien n'étoit plus convenable, dans le temps qu'on machinoit la mort du Sauveur, que de parler, comme il a fait, aux chefs d'une si noire conspiration, en leur faisant voir quels en seroient les effets, et combien funestes à eux-mêmes et à toute la nation. Il étoit bon aussi de prévenir le scandale de la croix, et faire voir que si le Sauveur étoit rejeté, s'il devenoit un scandale aux juifs, il n'en seroit pas moins, suivant les anciennes prophéties, la pierre de l'angle, le fondement de tout l'édifice, et l'espérance du monde. Le fils de Dieu enseigne toutes ces vérités deux jours avant celui de sa mort. Rien n'étoit plus capable, ni de corriger la malice de ses ennemis, ni de prévenir le scandale de ses disciples. Ce qu'il va encore ajouter n'est pas moins à propos ».

« Et Jésus, répondant, leur dit ¹ ». Ce mot de *répondre* pourroit marquer qu'il continuoit son discours. Le Fils de Dieu, qui voyoit le fond des cœurs, répondoit souvent aux pensées secrètes de ceux qui l'écoutoient, comme il paroît par plusieurs endroits de l'Évangile. Après avoir ouï qu'il se choisiroit un autre peuple, il n'y avoit rien de plus naturel que de rechercher en soi-même les causes les plus générales qui feroient abandonner les juifs, et les moyens qu'il auroit pour remplir sa maison. C'est ce qu'il explique par la parabole suivante :

« Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fait à son fils un festin de noces ² ». Jésus-Christ étoit l'époux de

¹ Matth. xxii. 1. — ² *Ibid.* xxii. 2.

cette noce : « Celui qui a l'épouse est l'époux », disoit saint Jean Baptiste ¹, en parlant de lui. C'est lui qui étoit venu pour épouser son Eglise, la recueillir par son sang, la doter de son royaume, la faire entrer en société de sa gloire. Il fait un grand festin quand il donne sa sainte parole pour être la nourriture des âmes, et qu'il se donne lui-même à tout son peuple comme le pain de vie éternelle,

« Il envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étoient conviés; mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs avec ordre de dire : Tout est prêt, venez aux nocés ² ». Ceux qui étoient invités, et qui refusoient de venir, étoient les juifs, qu'il avertit par lui-même, et qu'il fit avertir par ses apôtres que l'heure du festin étoit venue, qu'ils vissent promptement, ou qu'il en appelleroit d'autres. Cela regardoit les juifs; mais cela nous regarde aussi. Nous sommes à présent les invités, et nous devons apprendre ce qui empêche les hommes de venir à ce céleste festin.

La cause la plus générale, c'est l'occupation, et, pour ainsi dire, l'enchantement des affaires du monde. Jésus ne rapporte pas les affaires extraordinaires qui surviennent dans la vie. C'est le train commun des affaires qui occupe et qui enchante les hommes, de manière qu'ils ne se donnent pas le loisir de penser à leur vocation, ni d'écouter Jésus-Christ qui les appelle à son festin. « Tous négligeoient sa parole : » l'un alloit à sa métairie, l'autre à son négoce », et personne ne l'écoutoit. « Quelques-uns prirent ses serviteurs; et après leur avoir fait toute sorte de mauvais traitements, ils les tuèrent ³ ». C'est en effet ce qui arriva au Sauveur. Les uns ont résisté ouvertement à la prédication de l'évangile; mais la cause la plus générale de le rejeter fut la négligence, *neglexerunt*, causée par l'occupation des affaires de la vie. Jésus-Christ avoit déjà fait cette parabole en une autre occasion; et saint Luc, qui nous la rapporte, nous rapporte en même temps les vaines excuses de ceux qui ne venoient pas au festin. « Les uns disoient : J'ai acheté une métairie; les

¹ Joan. III. 29. — ² Matth. XXI. 3. 4. — ³ *Ibid.* 5. 6.

» autres : J'ai acheté des bœufs pour le labourage ; les autres : Je me suis marié ¹ ». Ceux-là ne méprisoient pas ouvertement la parole ; mais occupés des soins du monde , ils alloient et venoient , sans songer à rien qu'à leurs affaires. Ils ne disoient pas : Je n'ai que faire de vous ni de votre festin ; ils s'excusoient avec une espèce de respect. « Je vous prie , disoient-ils , excusez-moi » pour cette fois. C'étoit plutôt un délai qu'un refus : telle est la vie. On venoit dire aux Juifs , aux Romains , à tout le monde : Une grande chose est arrivée à Jérusalem : la vérité s'y est manifestée , et la voie a été ouverte pour le bonheur de la vie future. Que m'importe ? chacun passoit son chemin et alloit à ses affaires ; l'un à la ville , l'autre à la campagne : chacun avoit son plaisir ou son petit intérêt. Combien plus étoient enchantés ceux qui n'étoient pas seulement occupés de leur domestique comme les particuliers , mais qui , attachés à ce qu'on appelle les grandes affaires du monde , ne disoient pas seulement : « J'ai acheté une métairie , ou j'ai pris une femme » ; mais : J'ai une province , j'ai une importante négociation , j'ai l'empire entier à conduire. Qui se soucioit en cet état de ce qu'avoit dit Jésus-Christ ? ou qui se mettoit en peine de s'en informer ?

« Il en est ainsi arrivé aux jours de Noé : ils mangeoient , ils buvoient , ils se marioient , ou ils marioient leurs enfants les uns aux autres ; et le déluge vint tout à coup » , lorsqu'on y pensoit le moins , « et ils y périrent tous. Ainsi , aux jours de Lot dans Sodome , ils mangeoient , ils buvoient , ils achetoient , ils vendoient , ils plantoient , et ils bâtissoient ; et tout d'un coup un autre déluge , un déluge de soufre et de feu tomba du ciel , et ils périrent tous. Ainsi en sera-t-il dans les jours du Fils de l'homme ² ». Il ne dit pas : ils tuoient , ils pilloient , ils commettoient des adultères : l'occupation des affaires les plus innocentes suffit pour nous assourdir , pour nous aveugler , pour nous enchanter. Il n'allègue pas non plus les grandes affaires , les grands emplois , les grandes charges : les soins les plus ordinaires

¹ Luc. XIV 16. 18. 19. 20. — ² Luc XVII. 26. 27. 28. 29. 30.

suffisent pour nous étourdir, et nous ôter tout le loisir de penser à nous; et la mort vient toujours imprévue : et pendant qu'à la manière de ces oiseaux niais, nous nous repaissons de ce qu'on nous présente pour nous amuser, le lacet vient tout à coup, nous sommes pris, et il n'y a plus moyen d'échapper. O pauvre nature humaine! ne faut-il qu'un si foible appât pour t'amuser? Ne faut-il qu'un charme si foible pour t'endormir? une si foible occupation pour t'aveugler, et t'ôter le souvenir de Dieu et de ses terribles jugements? » Au-
 » cun de ceux qui sont invités ne goûtera de mon repas ¹ » ; c'est la sentence du juge. Si peu de chose les a détournés et déçus! Où trouverons-nous des larmes pour déplorer notre aveuglement et notre foiblesse?

Telle est la parabole que Jésus-Christ avoit faite, et qu'il trouve à propos de répéter peu de jours avant sa mort. Il y ajouta pour les juifs l'endroit qui les regardoit, et les noires machinations qu'ils faisoient entre eux pour le perdre. » Quel-
 » ques-uns firent mourir ses serviteurs qui les appeloient au
 » festin, et le roi en colère envoya ses armées, et perdit ces
 » meurtriers, et mit le feu à leur ville, qui fut réduite en
 » cendres ² ». Encore un coup, appliquons-nous tout. Qui conspire contre la justice, en quelque manière que ce soit, conspire contre Jésus-Christ : qui opprime le pauvre, l'attaque : qui n'est pas avec lui, est contre lui : qui néglige ses commandements et les foule aux pieds, le crucifie, et tient son sang pour impur. Lisez : vous en trouverez la sentence, aux Hébreux ³.

XXXII^e JOUR. Les pauvres et les infirmes sont les conviés au festin. Forcez-les d'entrer. (Matth. xxii. 8. 9.)

« Le festin est prêt; mais ceux qui y étoient invités n'en ont pas été jugés dignes ». Où trouvera-t-on des convives? « Allez dans les coins des rues, et amenez-moi tous ceux que
 » vous trouverez ⁴; les bons, les mauvais, les pauvres, les
 » estropiés, les aveugles et les boiteux... ⁵. Je ne suis pas
 » venu appeler les justes, mais les pécheurs ». Les phari-

¹ Luc. xiv. 24. — ² Matth. xxii. 6. 7. — ³ Heb. vi. 6. x. 29. —
⁴ Matth. xxii. — ⁵ Luc. xiv. 21. 8. 9.

siens et les docteurs de la loi, qui présumoient de leur justice, ont été exclus : « car ils se sont heurtés contre la pierre, » et ils ont trébuché », en venant à moi, « non point par la » foi, mais comme par leurs œuvres ¹ » et par leurs propres mérites : en recherchant, non point un médecin qui les guérît, et un Sauveur qui les délivrât, mais un flatteur qui applaudît à la fausse vertu. Je n'en veux point : ils s'en iront vides, ceux qui viennent à moi comme pleins et comme riches par eux-mêmes : *Divites dimisit inanes*, comme chante la sainte Vierge ². Amenez-moi les premiers venus : s'ils sont vides, je les remplirai ; s'ils sont pauvres, je leur ferai part de mes richesses ; je les redresserai, s'ils sont boiteux ; je les éclairerai, s'ils sont aveugles ; je leur ouvrirai l'oreille. s'ils sont sourds : c'est pour cela que je suis venu. Lisez-le dans saint Matthieu : « Je suis venu, afin que ceux qui ne » voient pas soient éclairés, et que ces » superbes « clair- » voyants » qui s'imaginent tout voir par eux-mêmes et sans ma lumière, « soient aveuglés ³ ». Venez, foibles ; venez, pécheurs ; ne rougissez pas d'apporter ici vos pieds engourdis et vos membres tors : la grâce de Jésus-Christ vous redressera.

Les pharisiens ne se laissoient approcher que de ceux qu'ils croyoient justes ; ils disoient : Ne me touchez pas, ne m'approchez pas : « Si celui-ci étoit un prophète, il sanroit » que cette femme qui l'approche, et qui lui baise les pieds, » est pécheresse ⁴ ». Mais il n'en étoit pas ainsi de Jésus-Christ et des apôtres : ils amenoient au festin tous ceux qu'ils trouvoient, bons et mauvais ; les bons pour les confirmer, les mauvais pour les convertir : et c'est ainsi qu'ils remplirent la maison de Dieu.

« Forcez-les d'entrer ⁵ ». S'il n'y avoit pas dans la grâce une espèce de violence, Jésus-Christ ne diroit pas : « Percor- » sonne ne vient à moi que mon Père ne le tire ». Et encore : « quand j'aurai été enlevé de terre, je tirerai tout » à moi ⁶ ».

¹ Rom. ix. 32. 33. — ² Luc. i. 53. — ³ Matth. xi. 5. 15. xv. 30. 31. Luc. iv. 18. Joan. ix. 39. — ⁴ Luc. vii. 39. — ⁵ Luc. xiv. 23. — ⁶ Joan.

·vi 44. xii. 32

Les prédicateurs de l'Evangile doivent user au dehors d'une espèce de force : « Pressez, priez, reprenez, corrigez, » non-seulement avec toute patience et toute doctrine, » mais encore avec tout empire : parlez à propos et hors de » propos : ne souffrez pas qu'on vous méprise ¹ ». Cette force est salutaire, et la faiblesse humaine en a besoin.

Les fidèles, grands et petits, se doivent servir du pouvoir qu'ils ont, avec prudence toutefois et modération, pour réprimer les scandales et abattre le règne de l'iniquité. Les hommes veulent quelquefois être forcés, et une douce violence prépare les esprits à écouter.

Enfin forcez-vous vous-même : n'agissez point mollement : employez tout pour dompter votre corps rebelle et vous engager dans la voie étroite ; en sorte, s'il se peut, que vous ne puissiez reculer.

XXXIII^e JOUR. Robe nuptiale, le festin est prêt : préparation à la sainte Eucharistie : noces spirituelles.

Prenez garde aux versets 11, 12, 13, 14. N'y a-t-il donc qu'à entrer dans le festin dès qu'on y est appelé, et la vocation fait-elle tout ? Gardez-vous bien de le croire. Le roi va entrer dans la salle du banquet, et celui qui n'aura pas l'habit nuptial sera honteusement chassé. On appeloit anciennement l'habit nuptial, une sorte de parure que devoient avoir ceux qui accompagnoient l'époux et l'épouse, lorsque celle-ci passoit de la maison paternelle en celle de l'époux. Il falloit, pour honorer la solennité, être paré d'une certaine manière, et on portoit cet habit magnifique dans le festin nuptial. De là vient que le Fils de Dieu, qui prend ses comparaisons des usages les plus solennels et les plus connus de la vie humaine, allègue ici l'habit nuptial, pour expliquer les ornements intérieurs qu'il faut apporter à son banquet.

Ces ornements sont, premièrement, l'innocence et la sainteté baptismale. On donnoit autrefois l'eucharistie incontinent après le baptême. Il falloit toujours en conserver la grâce : et il ne faut point douter que la sainteté baptismale

¹ 11. Tim. iv, Tit, ii. 15. — Matth. xxii, 11. 12. 13. 14.

ne soit la disposition, et, pour ainsi dire, la parure naturelle qu'il falloit toujours apporter au festin de l'Époux. Mais la parabole du Prodiges nous fait voir que les grands pécheurs, qui ont été assez malheureux pour déchoir de leur innocence, et souiller cette robe blanche qu'on leur avoit donnée dans le baptême, ne laissent pas d'être admis au banquet du père de famille, après qu'il leur a fait rendre leur première robe : « Apportez », dit-il ¹, « sa première robe, et l'en revêtez », rendez-lui la grâce qu'il a perdue, « mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers à ses pieds ; et amenez le veau gras et le tuez : mangeons et faisons bonne chère » : Venez donc, âmes innocentes ; venez du baptême à la sainte table : venez, vous êtes lavées : le festin nuptial est préparé ; et non-seulement le festin, mais encore le lit nuptial : car toute âme lavée de cette sorte est épouse, et le fils du roi s'unit à elle. Mais je ne vous bannis pas de ce festin, ô pécheurs, ô épouses infidèles, qui avez manqué à la foi donnée : revenez, revenez, et je vous recevrai, dit le Seigneur : vous rentrerez au festin ; mais pourvu que vous ayez repris votre première robe, et que vous portiez dans l'anneau qu'on vous met au doigt la marque de l'union où le Verbe divin entre avec vous.

Apportons donc l'innocence et la sainteté à la table de l'Époux. C'est l'immortelle parure que nous demande celui qui est en même temps l'époux, le convive et la victime immolée, qu'on nous donne à manger dans le festin. Autrement nous serions ces pourceaux devant qui on jetteroit des perles et des pierreries.

Les riches habits sont une marque de joie ; et il est juste de se réjouir à la table du roi, lorsqu'il célèbre les noces de son fils avec les âmes saintes ; lorsqu'il leur en donne le corps, pour en jouir, et qu'elles deviennent un même corps et un même esprit avec lui par la communion. Car ce qui s'appelle ici le festin nuptial, est aussi en un autre sens la consommation du mariage sacré, où l'Eglise et toute âme sainte s'unit à l'Époux corps à corps, cœur à cœur, esprit à

¹ Luc. xv. 22. 23.

esprit, et où s'accomplit cette parole : « Qui me mange, vivra pour moi ¹ ». Venez donc avec vos habits les plus riches ; venez avec toutes les vertus ; venez avec une joie digne du festin qu'on vous fait, et de la viande immortelle qu'on vous donne : « Ce pain est le pain du ciel ; ce pain est un pain » vivant qui donne la vie au monde ¹. Venez mes amis, » mangez et buvez ; enivrez-vous, mes très-chers, de ce » vin ² », qui transporte l'âme et lui fait goûter par avance les plaisirs des anges.

Si nous étions toujours avec l'époux, il n'y auroit pour nous que de la joie. Mais écoutons ce qu'il dit lui-même : « Les amis de l'époux », les enfants des noces, comme on les appeloit dans la langue sainte, ceux qui sont conviés au « banquet nuptial, ne peuvent pas jeûner et s'affliger pendant » que l'époux est avec eux ; le temps viendra que l'époux leur » sera ôté, ils s'affligeront et ils jeûneront dans ces jours ¹ ». Nous sommes maintenant dans ces jours où l'on entendoit sur la terre la voix de l'époux céleste, qui faisoit dire à saint Jean Baptiste : « L'ami de l'époux se réjouit d'une » grande joie, à cause de la voix de l'époux qu'il entend. » Cette joie », poursuit-il, « s'accomplit en moi ² ». Nous ne sommes plus dans ce temps ; Jésus est retourné à celui qui l'a envoyé, et l'époux ne paroît plus parmi nous. Nous ne voyons plus ce jour qu'Abraham et tous les prophètes avoient de iré ; l'époux a disparu, la nuée nous l'a enlevé, et il ne nous reste plus qu'à crier nuit et jour avec l'épouse : « Re- » venez, revenez, mon bien-aimé ³ ». Nous devons donc apporter au festin royal une joie mêlée de tristesse. L'habit nuptial, riche et magnifique par la grâce de la sainteté, ou conservée, ou rendue, doit tenir quelque chose du deuil. Il faut jeûner, il faut s'affliger dans le festin nuptial en la forme où nous avons à le célébrer. Car le festin que nous célébrons est la commémoration de la mort de l'époux ; revêtons-nous donc d'un deuil spirituel à ce festin, apportons-y le jeûne et la mortification des sens ; c'est ce que nous signifie le jeûne du carême, par lequel nous nous préparons au festin pascal.

¹ Matth. ix. 15. — ² Joan. iiii. 29. — Cant. ii. 17.

L'Église jeûnoit autrefois toutes les semaines deux ou trois fois, en mémoire de la douleur que la retraite de l'époux lui avait causée. Le vendredi, qui étoit le jour de sa mort, le samedi qui étoit le jour de sa sépulture, étoient de ces jours consacrés au jeûne. L'abstinence nous en reste, pour marque de l'abstinence où nous devons vivre durant l'absence de l'époux, en renonçant à la joie, et annonçant sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. C'est peut-être une des raisons qui nous obligent à ne manger pas avant la communion; c'est une espèce de jeûne que nous célébrons par ce moyen; et il faut entendre par là qu'il se faut préparer au pain de vie, en nous refusant toute autre nourriture, et en cessant de vivre selon les sens. Ainsi la mortification des sêns doit faire une des parties de notre habit nuptial; et il faut se mortifier pour célébrer la mort du Sauveur.

XXXIV^e JOUR. Entrer au festin des noces sans l'habit nuptial. Beaucoup d'appelés et peu d'élus. Petit troupeau chéri de Dieu. (Matth. XXII. 11 — 14.)

« Mon ami », par la vocation, qui devenez mon ennemi en la méprisant, « comment êtes-vous entré ici sans avoir » l'habit nuptial? Et il n'eut rien à répondre ¹ ». Car, que répondre au Sauveur qui nous reproche par la bouche de l'apôtre, « de n'avoir pas su discerner son corps, et de nous en rendre coupables ² »? « Liez-lui les pieds et les mains », dit le roi : ôtez-lui la liberté dont il a fait un si mauvais usage; « jetez-le dans les ténèbres extérieures ³ ». Il a voulu entrer dans l'intérieur de la maison avec des dispositions funestes, chassez-le; plus il a voulu entrer au dedans, plus il le faut pousser dehors. Mais qu'y trouvera-t-il, le malheureux? Loin de la maison de Dieu, où la lumière réside, où la vérité se manifeste, où Jésus-Christ luit éternellement, où les saints sont comme des astres, qu'y trouvera-t-il, sinon « les ténèbres » d'un éternel cachot? Voilà ces ténèbres extérieures dont Jésus-Christ parle si souvent. « Là sera » pleur et grincement de dents ». Au lieu des chastes déli-

¹ Matth. XXII. 12. — ² I. Cor. XI. 27. 29. — ³ Matth. XXII. 13.

ces de la sainte table, il y aura un pleur éternel. La rage contre soi-même, contre sa témérité, contre les lâches confesseurs qui nous auront trop facilement introduits au banquet sacré, sera poussée jusqu'au grincement de dents. Avoir été appelé et mis au nombre des amis par le Sauveur, fera la partie la plus cruelle et la plus vive de notre supplice. La voix de l'époux et de l'épouse cessera; toute la joie sera bannie de ce triste lieu, la désolation sera éternelle.

« Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus ¹ ». Jésus-Christ nous en a souvent avertis, et il avoit déjà dit la même parole, *Matt. xx. 16.*

Cela est vrai, premièrement parmi les Juifs : « Je suis » venu », dit le Seigneur, « pour les brebis perdues de la » maison d'Israël ² ». Jésus-Christ a prêché, et a fait éclater ses miracles par toute la Judée : « il a passé en bien faisant » et guérissant tous les opprimés ³ ». Les apôtres ont aussi rendu témoignage à sa résurrection devant tout le peuple, comme il leur avoit été ordonné ⁴; et néanmoins dans ce nombre immense des Juifs, il n'y a eu que le résidu, c'est-à-dire un très-petit reste du peuple, qui ait été sauvé. Ainsi « Israël n'a pas trouvé ce qu'il cherchoit », c'est-à-dire, le Christ et son royaume; « mais les élus en très-petit nombre » l'ont trouvé, et les autres », dont la multitude étoit immense, « ont été aveuglés ⁵ », pour leurs péchés, par un juste jugement de Dieu, et voilà manifestement la parole de Jésus-Christ vérifiée sur les Juifs.

Mais le Sauveur ne parle pas seulement des Juifs à l'endroit que nous lisons de la parabole. Car c'est après nous avoir fait voir les gentils appelés en la personne de ces aveugles et de ces boiteux qui sont invités à son festin, qu'il conclut, « qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Effor- » çons-nous donc d'entrer par la petite porte qui mène à la » vie; car la voie qui mène à la mort est très-spacieuse, et » plusieurs y entrent. Qu'il y en a peu », poursuit le Sauveur, « qui entrent par la voie étroite ⁶ » ! Il y en a donc

¹ *Matth. xx. 16.* — ² *Ib. xv. 24.* — ³ *Act. x. 38.* — ⁴ *Ib. ii. 22. iv. 19. 33. v. 29. 32.* — ⁵ *Rom. xi. 3. 4. 7.* — ⁶ *Matth. vii. 13. 14.*

beaucoup d'appelés et peu d'élus. Mais la condition de ces appelés, qui ne persévèrent pas dans leur vocation, est plus terrible que celle des autres; car ils sont ces serviteurs « qui » ont connu la volonté de leur maître sans la faire, qui seront » les plus punis..... » Tyr et Sidon et les Ninivites s'élèveront contre eux, et « le jugement de ces villes ingrates sera léger ¹ », à comparaison de celui que doivent attendre les chrétiens infidèles à la grâce qu'ils auront reçue. O Jésus, ô Jésus! « sauvez-moi de l'iniquité du peuple pervers ² »; sauvez-moi, car l'iniquité s'est multipliée parmi les enfants des hommes, « et on ne voit point de saint ». Tout est plein de ces appelés qui ne veulent pas seulement penser à leur vocation, ni se souvenir qu'ils sont chrétiens.

Ne vivons pas comme la plupart; car y a longtemps qu'il est écrit : *Il n'y en a pas un qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul* ³. Ne disons pas : Tels et tels font ainsi, à qui on le souffre; et ne nous excusons pas sur la multitude; car la multitude elle-même est inexcusable. Si Dieu eût craint la multitude, il n'aurait point consumé ces villes abominables par le feu, ni noyé tout l'univers dans le déluge. N'alléguons point la coutume; car Jésus-Christ a dit : *Je suis la vérité* ⁴ : on ne prescrit pas contre Dieu. *Chacun portera son fardeau* ⁵, et on ne nous jugera pas par les autres. Rangeons-nous avec ce petit nombre d'élus que le monde ne connoît pas, mais dont *les noms sont écrits dans le ciel*; à qui le Sauveur a dit : *Petit troupeau, ne craignez pas* ⁶ : petit en nombre, petit en éclat, et la balayure du monde, qui est caché avec Jésus-Christ; mais aussi qui paroîtra avec lui. O petit nombre quel que tu sois, et en quelque coin de l'Eglise que tu te caches, je me joins à toi en esprit, et je veux vivre à ton ombre!

XXXV* Jour. Consultation frauduleuse, et décision pleine de merveille et de vérité. Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. (Matth. xxii. 15 — 22. Marc. xii. 13—17. Luc. xx. 20—26.)

Considérons avant toutes choses le caractère de ceux qui viennent consulter le Sauveur. Saint Luc les appelle des

¹ Luc. xii. 45. 46. 47. x. 13. xi. 32. — ² Ps. xi. 2. — ³ Ib. xiii. 1. 2. — ⁴ Joan. xiv. 6. — ⁵ Gal. vi. 5. — ⁶ Luc. x. 20. xii. 32.

hommes artificieux, propres à dresser des embûches : *INSIDIATOIRES*, selon le grec et selon le latin, et il ajoute : *qui contrefaisoient les gens de bien*¹. Tout homme qui consulte, fait l'homme de bien ; car il fait semblant de chercher la vérité ; mais sous ce bel extérieur on cache souvent beaucoup d'artifice, on tend des pièges aux autres comme ici on en tendoit au Sauveur, on en tend jusqu'à soi-même ; et il n'y a rien qui soit plus mêlé de fraude, que les consultations, parce que chacun veut qu'on lui réponde selon sa passion.

Ceux que saint Luc a désignés par ce caractère général étoient, selon saint Mathieu et saint Marc, les pharisiens, dont la malice et l'hypocrisie étoient bien connue, et les hérodiens. Ces derniers étoient des politiques, qui faisoient profession d'honorer la mémoire du grand Hérode, ce politique raffiné, qui, pour avoir rebâti le temple avec une magnificence presque semblable à celle de Salomon, et pour avoir rétabli en quelque manière le royaume de Judée fort foible et fort appauvri devant lui, avoit paru si grand aux Juifs, dont il professoit la religion, que quelques-uns voulurent le prendre pour le Messie. Les politiques et les hypocrites s'entendent fort bien ensemble : et les voilà qui *conspirent pour surprendre le Sauveur*.

Ils commencent par la flatterie ; car c'est par là que l'on commence toujours lorsqu'on veut tromper quelqu'un : « Maître, nous savons que vous êtes véritable, et que vous » enseignez la voie de Dieu en toute sincérité, sans vous » mettre en peine de qui que ce soit ; car vous ne prenez » pas garde à la personne des hommes¹ ». C'est ainsi qu'on pique d'honneur les hommes vains, pour les faire parler hardiment et sans mesure, et leur faire des ennemis. La matière étoit délicate puisqu'il s'agissoit du gouvernement : et c'est l'endroit où l'on a toujours tendu le plus de pièges aux serviteurs de Dieu, qui, parce qu'ils sont simples et sans ambition, sont réputés par les gens du monde avoir moins d'égard pour les puissances. Mais Jésus-Christ

¹ Luc. xx. 20. — ² Matth. xxii. 16.

leur fait bien voir que sans prétendre aux emplois publics , on sait connoître l'endroit par où il les faut respecter.

*Est-il permis de payer le tribut à César*¹ ? Le peuple juif s'étoit nourri dans cette pensée qu'il ne pouvoit pas être assujetti à des infidèles. Les Romains avoient occupé la Judée , et avoient même réuni à leur empire une grande partie du royaume qu'ils avoient donné autrefois à Hérode et à sa famille : Jérusalem étoit elle-même dans cette sujétion ; et il y avoit un gouverneur qui commandoit au nom de César , et faisoit payer les tributs qu'on lui devoit. Si Jésus eût décidé contre le tribut , *ils le livroient aussitôt*, comme dit saint Luc², *entre les mains du gouverneur* : et s'il disoit qu'il falloit payer , ils le décrieroient parmi le peuple , comme un flatteur des gentils et de l'empire infidèle. Mais il leur ferme la bouche : premièrement , en leur faisant voir qu'il connoissoit leur malice ; secondement , par une réponse qui ne laisse aucune réplique.

*Hypocrites , pourquoi me tentez-vous*³ ? *Hypocrites* : vous faites paroître un faux zèle pour la liberté du peuple de Dieu contre l'empire infidèle ; et vous couvrez de ce beau prétexte le dessein de perdre un innocent ; mais *donnez-moi la pièce d'argent dont on paie le tribut*⁴ : je ne veux que cela pour vous confondre.

*De qui est cette image et cette inscription ? De César*⁵. Vous voilà donc convaincus de la possession où étoit César de la puissance publique , et de votre propre acquiescement , et de celui de tout le peuple. Qu'avez-vous donc à répondre ? Si vous reconnoissez César pour votre prince ; si vous vous servez de sa monnaie et que son image intervienne dans tous vos contrats , en sorte qu'il soit constant que vous faites sous son autorité tout le commerce de la vie humaine ; pouvez-vous vous exempter des charges publiques , et refuser à César la reconnaissance qu'on doit naturellement à la puissance légitime pour la protection qu'on en reçoit ? *Rendez donc à César ce qui est à César*⁶. Reconnoissez son empreinte : payez-lui

¹ Matth. xxii. 7. — ² Luc. xx. 20. — ³ Matth. xxii. 18. — ⁴ Ib. 19. —

⁵ Ib. 20. 21. — ⁶ Ib. 21.

ce qui lui est dû : payez-le , dis-je , par cette monnaie à qui lui seul donne cours : ou renoncez au commerce, et en même temps au repos public , ou reconnoissez celui par qui vous en jouissez.

Et à Dieu ce qui est à Dieu. Par cette parole , il fait deux choses : la première c'est qu'il décide que se soumettre aux ordres publics, c'est se soumettre à l'ordre de Dieu qui établit les empires : la seconde , c'est qu'il renferme les ordres publics dans leurs bornes légitimes. *A César, ce qui est à César :* car Dieu même l'ordonne ainsi pour le bien des choses humaines : mais en même temps, *A Dieu, ce qui est à Dieu :* son culte , et l'obéissance à la loi qu'il vous a donnée. Car voilà ce qu'il se réserve ; et il a laissé tout le reste à la dispensation du gouvernement public.

Il épuise la difficulté par cette réponse ; et non-seulement il répond au cas qu'ils lui proposoient, par un principe certain dont ils ne pouvoient disconvenir ; mais encore il prévient l'objection secrète qu'on lui pouvoit faire : Si vous ordonnez d'obéir sans bornes à un prince ennemi de la vérité , que deviendra la religion ? Mais cette difficulté ne subsiste plus , puisqu'en rendant à César ce que Dieu a mis sous son ressort , en même temps il réserve à Dieu ce que Dieu s'est réservé, c'est-à-dire la religion et la conscience. *Et ils s'en allèrent confus ; et ils admirèrent sa réponse* ¹, où il régloit tout ensemble et les peuples et les Césars, sans que personne pût se plaindre.

XXXVI^e JOUR. Injustice des Juifs envers Jésus-Christ. Jésus calomnié, opprimé par la puissance publique, en maintient l'autorité. (Ibid.)

Un peu de réflexion sur l'injustice des hommes. Ils admirèrent Jésus , et sentirent bien qu'ils ne pouvoient l'accuser ni devant le gouverneur , ni devant le peuple ². Mais se convertissent-ils , et cessent-ils de le vouloir perdre ? Au contraire, plus ils sont convaincus , et moins ils ont de raison à lui opposer , plus ils lui opposent de fureur.

En apparence ils font les zélés pour la liberté du peuple

¹ Matt. xxii. 20. — ² Luc. xx. 26.

de Dieu , et contre l'empire infidèle ; puisqu'ils osent même demander avis sur le tribut qu'on lui doit. Mais ceux-là même qui font paroître ce faux zèle, dans trois jours crieront à Pilate : *Si vous sauvez cet homme, vous n'êtes pas ami de César*¹. Bien plus ; voici un des chefs de l'accusation : *Nous avons trouvé cet homme qui empêchoit de payer le tribut à César*². C'étoit précisément tout le contraire, comme on vient de voir par sa réponse. Qui peut empêcher la calomnie, si une réponse aussi nette ne l'a pu faire ? Il ne reste qu'à la souffrir si Dieu le permet, et savoir se contenter de son innocence.

Mais cavons encore plus avant dans le cœur humain , et apprenons à en bien connoître l'injustice. Ceux qui font ici les zélés contre l'empire infidèle, y vont avoir recours contre Jésus-Christ , et ils en useront de même contre ses disciples. S'agit-il de flatter le peuple ? César ne peut rien. S'agit-il de faire mourir leurs ennemis ? César peut tout. Les hommes ne trouvent juste que leurs passions : tout est bon pour les satisfaire ; et on veut même y faire servir la puissance publique qui est établie pour les réprimer.

Au reste jamais réponse ne vint plus à propos que celle de Jésus-Christ ; jamais instruction ne fut plus nécessaire au peuple juif dans la conjoncture et la disposition où il étoit. Ce peuple s'entretenoit dans un esprit de révolte qui éclata bientôt après , et en causa la ruine. Les pharisiens et les faux zélés fomentoient secrètement ces mauvaises dispositions. Mais Jésus-Christ , toujours plein de vérité et de grâce , ne veut point partir de ce monde , sans les avoir bien instruits sur ce qu'ils devoient au prince , et sans prévenir la rébellion dans laquelle toute la nation devoit périr.

Il savoit aussi que ses fidèles devoient être persécutés par les Césars, dont même l'autorité et le nom devoient dans deux jours intervenir dans le supplice qu'on lui préparoit. Jésus ne l'ignoroit pas, puisque même il l'avoit prédit ; et qu'une des choses qu'il avoit marquées en prédisant son supplice, c'est qu'il seroit livré aux gentils. *Le fils de l'homme* , dit-il , *sera livré aux gentils pour en être outragé , flagellé , crucifié*³. Il

¹ Joan. XIX. 12. — ² Luc. XXIII. 2. — ³ Matth. xx. 18. 19.

savoit aussi qu'on feroit le même traitement à ses apôtres, et que les Juifs *les livreroient aux gentils* aussi bien que lui, *les traînant devant les tribunaux et devant tous les princes* ¹, en haine de son Evangile. Mais quoiqu'il sût toutes ces choses il fait justice aux princes ses persécuteurs : il maintient leur autorité dont il devoit être opprimé, lui et son Eglise : et il apprend en même temps à ses disciples, de demeurer comme lui sans aigreur, et en toute soumission envers les puissances, *en se livrant*, à son exemple, comme dit saint Pierre ², *à celui qui le jugeoit iniquement*.

Ne nous plaignons donc jamais du gouvernement ni de la justice, quand même nous croirions en être opprimé injustement. Mais imitons le Sauveur ; et conservant à Dieu ce qui est à lui, c'est-à-dire, la pureté de nos consciences, rendons de bon cœur à tous les hommes, et même aux juges iniques si le cas y échoit, et à nos plus grands ennemis ce qui leur est dû. C'est ce qu'il faudroit faire quand ils auroient tort : à plus forte raison quand ils ne l'ont pas, et que notre seule passion excite nos plaintes.

XXXVII^e JOUR. Réflexion sur ces paroles : *De qui est cette image ?* Le chrétien est l'image de Dieu. Il doit vivre de la vie de Dieu. (Matth. XXII. 20.)

De qui est cette image et cette inscription ³ ? Quittons la monnoie publique et l'image de César : chrétien, tourne tes yeux sur toi-même. De qui es-tu l'image, de qui portes-tu le nom ? O Dieu ! vous nous avez faits à votre image et ressemblance. *Vous êtes en nous, ô Seigneur !* comme dans votre temple : *et votre saint nom a été invoqué sur nous* ⁴. O Père, Fils et Saint-Esprit ! nous avons été baptisés en votre nom : votre empreinte est sur nous : votre image que vous aviez mise au dedans de nous en nous créant, y a été réparée par le baptême. Ame raisonnable, faite à l'image de Dieu, chrétien renouvelé par sa grâce, reconnois ton auteur ; et à l'image que tu portes, apprends à qui tu es.

Connoître Dieu, aimer Dieu, s'estimer heureux par là,

¹ Matth. x. 17. 18. — ² I. Pet. II. 23. — ³ Matth. XXII. 20. — ⁴ Jerem. XIV. 9.

c'est ce qui s'appelle dans saint Paul , *la vie de Dieu ; dont les gentils étoient éloignés dans leur ignorance , et l'aveuglement de leur cœur*¹. Car c'est par là que nous entendons que Dieu même est heureux , parce qu'il se connoît et aime lui-même : et lorsque nous l'imitons , en nous estimant heureux par sa connoissance et son amour , nous vivons de *la vie de Dieu*.

Que la connoissance de Dieu ne soit pas en nous une simple curiosité , ni une sèche méditation de ses perfections : qu'elle tende à établir en nous son amour : nous vivrons de la vie de Dieu , et nous rétablirons en nous son image.

Unissons-nous à la vie de Dieu , à la connoissance et à l'amour qu'il a pour lui même : lui seul se connoît et s'aime dignement. Unissons-nous autant que nous pouvons à l'incompréhensible connoissance qu'il a de lui-même ; et consentons de tout notre cœur aux louanges dont il est digne , que lui seul connoît : nous vivrons de sa vie et son image sera parfaite en nous.

Tout ce que nous connoissons de Dieu , transportons-le en nous. Nous connoissons sa miséricorde : ce n'est pas assez ; imprimons ce trait en nous-mêmes : *Et soyons miséricordieux comme notre Père céleste est miséricordieux*². Nous admirons sa perfection : ce n'est pas assez ; imitons-la : *Soyez parfaits , dit le Sauveur*³, *comme votre Père céleste est parfait*.

Pour se faire connoître à nous d'une manière sensible et proportionnée à notre nature , Dieu nous a envoyé son Fils , dont l'exemple est notre règle. Imitons-le donc : *Apprenez de lui qu'il est doux et qu'il est humble*⁴ ; rendons-nous semblables à lui , et nous serons semblables à Dieu , et nous vivrons de sa vie , et son image sera rétablie en nous ; et nous parviendrons à la vie où nous lui serons tout à fait semblables , parce que nous le verrons tel qu'il est⁵.

Rendons-nous donc de vrais enfants de Dieu , en portant l'image , et en faisant les œuvres de notre Père. Ne faisons donc point les œuvres du diable ; de peur que nous n'entendions la dure sentence que Jésus-Christ prononça aux Juifs :

¹ Eph. iv. 18. — ² Luc. vi. 36. — ³ Matth. v. 48. — ⁴ Marc. xi. 29. — ⁵ Joan. iii. 2.

« Vous êtes les enfants du diable , et vous voulez faire ses » œuvres : il est malin , envieux , calomniateur , menteur et » père du mensonge ; cruel et homicide dès le commence- » ment ¹ ». Il inspire la sensualité , il enflamme la concupis- cence , afin de faire servir l'esprit à la chair , et effacer en nous l'image de Dieu.

XXXVIII^e Jour. Sur ces paroles : *A Dieu ce qui est à Dieu.* (Ibid.)

A Dieu ce qui est à Dieu ². Si une image pouvoit sentir, s'il lui venoit un esprit de vie et d'intelligence , elle ne cesseroit de se rapporter elle-même à son original. Trait à trait , partie à partie , membre à membre , elle iroit sans cesse se réunissant à lui. Si elle pouvoit connoître qu'il lui manquât quelque trait , elle iroit , pour ainsi parler , continuellement l'emprunter. S'il s'en effaçoit quelqu'un , elle n'auroit point de repos jusqu'à ce qu'il fût rétabli ; et si elle y pouvoit contribuer , ce seroit là toute son étude et tout son travail. Nuit et jour elle ne seroit occupée que du desir de lui ressembler ; car c'est là son être. Elle n'auroit point d'autre gloire que celle de le faire connoître : elle ne pourroit souffrir qu'on terminât son amour en elle ; mais elle feroit tout passer à son original ; surtout si son original étoit en même temps son auteur , parce qu'elle lui devoit l'être en deux manières. Elle le devoit à sa main et à son art qui l'auroit formée. Elle le devoit à sa forme primitive et originale , dont toute sa ressemblance seroit dérivée , et ne subsisteroit que par ce double emprunt.

Si les portraits de nos peintres étoient animés, ils seroient étrangement partagés entre le peintre qui est leur auteur , et le Roi ou quelqu'autre objet qui est leur modèle , et qu'ils ont à représenter. Car à qui aller ? Je suis tout à celui qui m'a fait , et il n'y a trait que je ne lui doive. Je suis tout à celui que je représente , et n'y a trait que je ne lui doive d'une autre manière. La pauvre image , pour ainsi dire , se mettroit en pièces , et ne sauroit à qui se donner , étant attirée des deux côtés avec une égale force. Mais en nous les deux

¹ Joan. VIII. 44. — ² Matth. XXII. 21.

forces concourent ensemble. Celui qui nous a faits , nous a faits à sa ressemblance : il est notre original et notre principe. Quel effort ne devons-nous donc pas faire pour nous réunir à lui ?

Qui peut représenter Dieu, si ce n'est lui-même ? Lui seul se connoît. C'est lui qui nous a faits , ce n'est pas un autre : il nous a faits à sa ressemblance ; et nous lui devons doublement tout ce que nous sommes jusqu'au moindre trait. Nous ne pouvons donc ni nous reposer , ni nous glorifier en nous-mêmes. *A Dieu ce qui est à Dieu.* C'est notre gloire, c'est notre enseigne , c'est notre vie. Notre étude et notre travail est de lui ressembler de plus en plus ; de faire tout pour lui , et de lui rapporter sans cesse tout ce que nous sommes.

Voyez le Fils de Dieu : il est la parfaite image du Père, son verbe , son intelligence , sa sagesse , *le caractère de sa substance , et le rejaillissement de sa gloire*¹. Mais que fait-il sur la terre ? *Rien*, dit-il , *que ce qu'il voit faire à son Père* : rien de lui-même , rien pour lui-même ; « Il ne fait que ce » que son Père lui découvre ; et tout ce que le Père fait , » non-seulement le Fils le fait aussi ; mais encore il le fait » semblablement ² », avec la même dignité et la même perfection que lui ; parce qu'il est le Fils unique, Dieu de Dieu, parfait du parfait. Tel est le devoir, ou plutôt telle est la nature de l'image. Nous qui ne sommes pas l'image et la ressemblance même ; mais qui sommes faits à l'image et ressemblance, c'est-à-dire, qui ne sommes pas l'image engendrée du sein et de la substance du Père ; mais un ouvrage tiré du néant où il a gravé son image , nous devons à notre manière imparfaite et foible imiter notre modèle qui est Jésus-Christ : et toujours attentifs à son exemple , faire ce que Dieu nous montrera , ne nous étudier à autre chose qu'à y conformer nos desirs. *A Dieu ce qui est à Dieu* : c'est la vérité : venons à la pratique.

¹ Heb. i. 3. — ² Joan. v. 19 et seq.

XXXIX^e JOUR. Terrible punition des corrupteurs de l'image de Dieu. (Ibid.)

Cette image, qui est notre âme, et toute créature raisonnable, repassera un jour par les mains et devant les yeux de Jésus-Christ. Il dira encore une fois en nous regardant : *De qui est cette image et cette inscription* ¹ ? Et notre fond lui répondra : *De Dieu*. C'est pour lui que nous étions faits ; nous devons porter son empreinte. Le baptême la devoit avoir réparée, et c'étoit là son effet et son caractère. Mais que sont devenus ces divins traits que nous devons porter ? L'image de Dieu devoit être dans ta raison, ô âme chrétienne ! Toi, tu l'as noyée dans le vin. Toi, tu as trouvé cette ivresse indigne et grossière : mais tu t'es enivrée d'une autre sorte encore plus dangereuse et plus longue, lorsque tu t'es plongée dans l'amour des plaisirs. Toi tu l'as livrée à l'ambition. Toi, tu l'as rendue captive de l'or, *ce qui étoit une idolâtrie* ². Toi, tu l'as sacrifiée à ton ventre, dont tu as fait ton Dieu ³. Parlons avec confiance quand nous parlons avec l'Ecriture. Toi, tu lui as fait une idole de la vaine gloire, au lieu de louer et de bénir Dieu nuit et jour, nuit et jour elle s'est louée et admirée elle-même. *En vérité, en vérité*, dira le Sauveur : *je ne vous connois pas* ⁴ : vous n'êtes pas mon ouvrage, et je ne vois plus en vous ce que j'y ai mis. Vous avez voulu vous faire vous-même à votre mode : vous êtes l'ouvrage du plaisir et de l'ambition : vous êtes l'ouvrage du diable dont vous avez fait les œuvres, que vous avez fait votre père en l'imitant. Allez avec celui qui vous connoît, et dont vous avez suivi les suggestions : *Allez au feu éternel qui lui a été préparé* ⁵. O juste Juge ! où en serai-je ? Me connoîtrai-je moi-même, après que mon Créateur m'aura méconnu ?

¹ Matth. xxii. 20. — ² Eph. v. 2. — ³ Philipp. iii. 19. — ⁴ Matth. xxv. 41. — ⁵ Ibid.

XL^e JOUR. Question des sadducéens sur la femme qui a eu sept maris l'un après l'autre. Jésus-Christ détache le chrétien de tout le sensible. (Lisez Matth. xxii. 23. 24. Marc. xii. 18. 19 : et plus particulièrement Luc. xx. 27. jusqu'au 40, où tout est expliqué plus au long.

Voici le jour des interrogations ; mais le jour des résolutions les plus admirables que la sagesse incarnée ait données aux hommes.

« Ce jour là les sadducéens qui nient la résurrection, le » vinrent trouver, et lui proposèrent une question, en lui di- » sant : Maître, Moïse a ordonné que si quelqu'un mourait sans » enfants, son frère épousât sa femme, et qu'il suscitât des » enfants à son frère mort. Or, il y avoit sept frères parmi nous, » dont le premier ayant épousé une femme, est mort, et » n'ayant point eu d'enfants il a laissé sa femme à son frère. » La même chose arriva au second, et au troisième, et à tous » les autres jusqu'au septième. Enfin cette femme est morte » aussi après eux tous. Lors donc la résurrection arrivera, du- » quel de ces sept sera-t-elle femme, puisqu'ils l'ont tous » eue ¹ ».

Moïse nous a commandé. Voyez comme ceux qui errent cherchent toujours à s'appuyer sur les Ecritures, et font semblant de vouloir obéir à la loi.

De qui des sept sera-t-elle femme : car elle l'a été de tous ? Il faut encore ajouter, selon saint Marc et selon saint Luc, qu'elle n'a point laissé d'enfants au septième non plus qu'aux autres : de sorte qu'il n'y a rien qui détermine en sa faveur.

De qui sera-t-elle femme ? Admirez combien les hommes sont charnels. Ils ne peuvent comprendre une vie ni une félicité, sans les objets qui flattent les sens, et sans les choses corporelles auxquelles ils sont accoutumés. Ainsi ils n'entendent pas comment les saints sont heureux. Toute cette vie incorporelle leur paroît un songe, une vision des spéculatifs, une oisiveté impossible à soutenir. Si on ne va, si on ne vient, comme en cette vie : si on n'y contente les sens à l'ordinaire, ils ne savent ce qu'on peut faire, et ne croient pas qu'on puisse vivre. C'est pourquoi une telle vie ne les touche pas ; et la

¹ Matth. xxii. 23, et suiv. Luc. xx. 27, et suiv.

croyant impossible, ils croient que tout meurt avec le corps. Tels étoient parmi les païens les disciples d'Epicure. Tels étoient les sadducéens dans le peuple de Dieu. Tels sont encore parmi nous les impies et les libertins qui ne connoissent que la vie des sens. Ils sont pires que les sadducéens ; car ceux-ci se piquoient d'être zélateurs de la loi ; et nos impies n'ont aucun principe.

*Vous vous trompez*¹. C'est ainsi qu'il faut parler à ces gens qui mesurent tout à leurs sens charnels et grossiers : *vous vous trompez*. Quelle erreur plus grande que de suivre toujours les sens, sans songer qu'il y a en nous un homme intérieur, et une âme que Dieu a faite à son image ? C'est pourquoi Jésus-Christ leur dit encore à la fin, selon saint Marc : *Vous vous trompez donc beaucoup*².

*Vous vous trompez, faute d'entendre les Ecritures et la puissance de Dieu*³. C'est la source de toutes les erreurs. On ne veut point entendre que Dieu puisse faire des choses au dessus du sens et du raisonnement humain, ni autre chose que ce qu'on voit. C'est pourquoi on n'entend pas les Ecritures : parce que pour ne vouloir pas étendre ses vues sur l'immensité de la puissance de Dieu, on abaisse les Ecritures à des sens proportionnés à notre foiblesse. On ne veut croire ni incarnation, ni eucharistie, ni résurrection, ni rien de ce que Dieu peut, et de ce qu'il veut bien faire pour l'amour de ses serviteurs. Ainsi les sadducéens ne vouloient pas croire, ni qu'il pût conserver l'âme sans le corps, ni qu'il pût l'y réunir de nouveau, ni qu'il le lui pût rendre avec de plus nobles qualités qu'en cette vie ; ni enfin donner à l'homme d'autres plaisirs que ceux qu'il a coutume de sentir.

« Dans ce siècle, les hommes prennent des femmes, et les » femmes prennent des maris : mais dans la résurrection », ou comme il est porté dans saint Luc⁴, « parmi ceux qui seront jugés dignes du siècle à venir et de ressusciter des morts ; ni les » hommes ne prendront des femmes, ni les femmes des maris ; et ils seront immortels, égaux aux anges de Dieu dans » le ciel ». Ainsi, pour conserver un tel peuple, il ne faudra

¹ Matth. xxii. 29. — ² Marc. xii. 27. — ³ Matth. xxii. 29. — ⁴ Luc. xx. 34. 35.

ni de génération ni de mariage : et on n'en aura non plus besoin pour les hommes que pour les anges. Tout ce qui est établi pour soutenir la mortalité, cessera : l'homme sera renouvelé dans son corps et dans son âme : nous serons *enfants de Dieu*, parce que nous serons *enfants de résurrection*¹ : ce ne sera plus de la chair et du sang que nous naîtrons comme en cette vie : il n'y aura plus rien de corruptible. Avec une nouvelle naissance Dieu donnera à nos corps de nouvelles qualités ; et nous serons, non enfants des hommes, mais enfants de Dieu, et égaux aux anges, parce que nous serons enfants de résurrection.

« Le corps est maintenant conçu et semé dans la corruption ; il ressuscitera dans l'incorruptibilité : il est conçu dans la difformité ; il ressuscitera dans la gloire : il est conçu dans la faiblesse ; il ressuscitera dans la force : il est conçu pour une vie animale ; il ressuscitera pour une vie spirituelle² ». Ne vous étonnez donc pas s'il n'y aura point alors de mariage, comme il n'y aura point de festins. On sera comme les anges, sans aucune infirmité des sens, et sans avoir besoin de les satisfaire : *Et Dieu sera tout en tous*³. On n'aura besoin que de lui.

Commençons donc dès cette vie ce que nous ferons dans toute l'éternité. Commençons à nous détacher des sens, et à vivre selon cette partie divine et immortelle qui est en nous. Nous qui vivons dans le célibat, puisque nous voulons dès à présent imiter les anges, soyons purs comme eux. Ne vivons que pour Dieu, comme saint Paul l'ordonne : « Car l'homme qui a une femme, et la femme qui a un mari, a le cœur partagé. Qui est seul ne pense qu'à Dieu⁴ ». Ceux qui mènent une vie commune, ne laissent pas d'être obligés dans le fond au même détachement : et c'est à eux que le même apôtre adresse cette parole : « Au reste, mes frères, le temps est court : ainsi que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas », et n'y soient point attachés : « Que ceux qui pleurent, et qui sont affligés, soient comme s'ils ne l'é-

¹ Luc. xx. 36. — ² I. Cor. xv. 42 43. 44. — ³ Ib. 28. — ⁴ Ib. vii 32. 33. 34.

» toient pas ¹ », et qu'ils conçoivent que leurs larmes seront bientôt essuyées. Que ceux qui se réjouissent conçoivent la fragilité et l'illusion de leur joie, et ne s'y abandonnent pas : *Que ceux qui achètent soient comme ne possédant point*; et qu'ils cessent de s'imaginer que ce qui tient si peu à eux, soit véritablement en leur puissance : « Enfin que ceux qui usent des » biens de ce monde, soient comme s'ils n'en usaient point : » car la figure de ce monde passe..... Considérons ce qu'on » ne voit pas, et non pas ce qu'on voit, parce que ce qu'on » voit passe, et ce qu'on ne voit pas est éternel ² ». Passons donc, et prenons tout comme en passant; sans y attacher notre cœur lorsqu'on le possède, ni se troubler quand on le perd. Car le temps de jouir des biens de la terre est court : ce n'est qu'un moment, et ce n'est pas la peine de s'y arrêter. S'y arrêter c'est renoncer au christianisme, et à l'espérance du siècle à venir.

Mais si nous sommes chrétiens, pour nous détacher des choses même permises, combien est grand notre crime, si nous demeurons attachés à celles qui ne doivent pas même être nommées parmi les chrétiens! selon ce que dit saint Paul : « Que l'impureté et l'avarice ne soient pas même nom- » mées parmi vous, ainsi qu'il est convenable parmi les » saints ». Et encore : « Ce qu'ils font dans le secret, est hon- » teux même à dire ³ ».

XLI^e JOUR, Immortalité de l'âme; résurrection des corps. (Luc. xx. 37. 38.)

*Or, que les morts ressuscitent, Moïse même vous l'a dit*⁴. Il va à la source, et il leur allègue les paroles du législateur, et le fondement de l'alliance. *Je serai ton Dieu*, dit Dieu à Abraham ⁵ : et c'est sur cela que l'alliance est fondée. Et depuis il s'est toujours appelé *le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob*. Et c'est ainsi qu'il se qualifia, quand il apparut à Moïse pour l'envoyer à son peuple : « Je suis le Dieu » de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de

¹ I. Cor. xv. 29. 30. 31. — ² II. Cor. iv. 18. — ³ Eph. v. 3. 12. — ⁴ Luc. xx. 37. — ⁵ Gen. xvii. 7. 8.

» Jacob ». Et après : « Va, dit-il, et dis aux enfants d'Israël : » le Seigneur Dieu de vos pères ; le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob : c'est là mon nom à jamais, et » c'est là mon mémorial, et le titre sous lequel je veux être » connu de génération en génération ¹ ». Or, *Dieu n'est pas le Dieu des morts* ², ni le Dieu de ce qui n'est plus. *Les morts, à les regarder comme morts, dorment dans le sépulcre ; le Seigneur ne s'en souvient plus, et ils ne sont plus sous sa main* ³. Mais il n'en est pas ainsi des âmes saintes, des âmes des amis de Dieu : car s'ils sont morts à l'égard de l'homme, *ils sont vivants pour Dieu. Ils sont vivants sous ses yeux et devant lui* ; et encore : *Ils sont vivants pour lui* ⁴. S'ils ont perdu le rapport qu'ils avoient à leurs corps et aux autres hommes, ils avoient un autre rapport à Dieu, qui les a faits à son image, et pour en être loué. Ce rapport ne se perd pas : car si le corps se dissout et n'est plus animé de l'âme, Dieu pour qui l'âme a été faite, et qui porte son empreinte, demeure toujours. Ainsi les amis de Dieu subsistent toujours par le rapport qu'ils ont à Dieu. Et c'est pourquoi il se dit leur Dieu, non-seulement durant leur vie, mais encore après leur mort. Car leur vie a été trop courte pour donner à Dieu une dénomination éternelle. Or, le titre de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, est éternel. Dieu donc se dit leur Dieu, parce qu'ils vivent toujours devant lui, et qu'il les tient sous sa face : et comme dit l'apôtre saint Paul ⁵ : « Dieu ne rougit pas de s'appeler leur Dieu, parce qu'il leur a bâti une ville permanente, » et qui avoit des fondements éternels ». Autrement, comment n'auroit-il pas honte de s'appeler leur Dieu, s'il les avoit abandonnés, et ne leur eût laissé pour demeure qu'un tombeau ? Ils sont donc vivants devant lui : et ce qui leur convient, convient à tous les enfants de Dieu ; puisque c'est le fondement de l'alliance, à laquelle par conséquent tout le monde a part. Car ce même Dieu qui se dit le Dieu d'Abraham, se dit en même temps le Dieu de nos pères, et en disant à Abraham : *Je serai ton Dieu*, il a ajouté : *et de ta postérité*

¹ Ex. III. 6. 15. — ² Luc. XX. 38. — ³ Ps. LXXXVII. 6. — ⁴ Luc. XX. 38. — ⁵ Heb. XI. 10. 16.

après toi ¹. Il leur a donc également destiné cette demeure éternelle.

On dira que Jésus ne prouve que l'immortalité des âmes, et non pas la résurrection des corps. Mais la coutume de l'Ecriture est de regarder une de ces choses comme la suite de l'autre. Car, si on revient à l'origine, Dieu avant que de créer l'âme, lui a préparé un corps. Il n'a répandu sur nous ce souffle de vie, c'est-à-dire, l'âme faite à son image, qu'après qu'il a donné à la boue, qu'il manioit si artistement avec ses doigts tout-puissants, la forme du corps humain. Si donc il a fait l'âme pour la mettre dans un corps, il ne veut pas qu'elle en soit éternellement séparée. Aussi voulut-il d'abord qu'elle y fût unie éternellement, puisqu'il avoit fait l'homme immortel, et que c'est par le péché que la mort a été introduite sur la terre. Mais le péché ne peut pas détruire à jamais l'œuvre de Dieu : car le péché et son règne doit être lui-même détruit. Alors donc l'homme sera rétabli dans son premier état : la mort mourra ; et l'âme sera réunie à son corps, pour ne le perdre jamais. Car le péché qui en a causé la désunion ne sera plus. Il a donc prouvé aux sadducéens plus qu'ils ne vouloient, puisqu'il leur a prouvé non-seulement la résurrection des corps, mais encore la subsistance éternelle des âmes, qui est la racine et la cause fondamentale de la résurrection des corps, puisque l'âme à la fin doit attirer après elle le corps, qu'on lui a donné dès son origine pour son éternel compagnon.

Que reste-t-il donc après cela, sinon de nous réjouir avec les pharisiens, *de ce que Jésus a fermé la bouche aux sadducéens* ², qui ne vouloient croire ni la résurrection, ni la subsistance des âmes après la mort. Le Sauveur les a confondus : il est allé à la source de l'erreur, en leur prouvant l'immortalité des âmes. Joignons-nous donc à ces docteurs de la loi, qui, ravis de ce qu'il venoit de dire, s'écrièrent avec un espèce de transports : *Maître, vous avez bien dit* ³. Mais ce n'est pas de vains applaudissements que Jésus cherche. S'il a bien dit, profitons de sa doctrine. Vivons comme devant éternellement

¹ Gen. xvii. 7. — ² Matth. xxii. 34. — ³ Luc. xx. 39.

vivre : ne vivons pas comme devant mourir, pour terminer tous nos soins à cette vie : songeons à cette vie qui nous est réservée éternellement devant Dieu, et pour Dieu. Commençons donc dès à présent à vivre pour lui, puisque c'est pour lui que nous devons vivre dans l'éternité. Vivons pour lui : aimons-le de tout notre cœur : c'est ce qu'il nous va enseigner dans la lecture suivante.

XLII^e JOUR. Le grand commandement de la loi, l'amour de Dieu et du prochain. (Matth. xxii. 34. 36. Marc. xii. 28. 30. Luc. x. 27.)

Quel est le grand commandement de la loi¹ ? On ne sait si c'est encore pour le tenter qu'on lui fit cette demande, en saint Matthieu et en saint Marc ; ou si c'est de bonne foi, pour être instruit : car nous voyons en saint Luc, dans une autre occasion, qu'un des docteurs de la loi lui fit une demande approchante *pour le tenter²*, et qu'après avoir ouï de la bouche du Sauveur la même réponse qu'il fait aujourd'hui, il continua son discours, *en voulant se justifier lui-même.*

Je ne sais s'il en est de même en cette occasion ; car le docteur de la loi qui l'avoit interrogé, paroît si satisfait de sa réponse, qu'il mérita de recevoir cet éloge du Sauveur : *Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu³.* Par où, s'il lui montrait qu'il étoit pas encore arrivé, il lui faisoit voir en même temps qu'il étoit dans le chemin : comme la suite le fera peut-être mieux paroître.

Il semble aussi que les pharisiens qui firent faire cette demande au Fils de Dieu⁴, furent bien aises qu'il eût confondu les sadducéens ; et que reconnoissant en lui par ses admirables réponses une doctrine supérieure à tout ce qu'ils avoient jamais entendus, il furent bien aises d'apprendre sa résolution sur la plus importante question qu'on pût faire sur la loi : *Quel est le grand commandement de la loi⁵ ?* ou comme saint Marc le rapporte : *Quel est le premier de tous les commandements⁶ ?*

Jésus, qui étoit la vérité même, alloit toujours et d'abord au premier principe. Il étoit clair que le plus grand comman-

¹ Matth. xxii. 36. — ² Luc x. 25. 29. — ³ Marc. xii. 32. 34.

⁴ Matth. xxii. 34. — ⁵ Ib. 36. — ⁶ Marc. xii. 28.

dement devoit regarder Dieu. C'est pourquoi il choisit un lieu de la loi qui portoit ainsi : *Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu, est le seul Dieu, le seul Seigneur* ¹. Par là la grandeur de Dieu étoit établie dans sa parfaite unité. De là il s'ensuivoit encore qu'il lui falloit consacrer celui de nos sentiments qui le faisoit le plus régner dans nos cœurs, et réunissoit davantage en lui toutes nos affections ; qui étoit l'amour. Ce qui montrait encore que l'amour qu'il falloit donner à un être si parfait, devoit aussi être parfait. C'est ce qui fait choisir au Sauveur l'endroit de toute l'Ecriture, où la perfection de l'amour, et la parfaite réunion de tous nos desirs en lui, étoient expliquées. Mais de peur que quelque ignorant ne soupçonnât qu'en réunissant en Dieu tout son amour, il n'en restât plus pour le prochain ; il ajoute au premier précepte le second qui lui est semble ² : et il porte l'amour du prochain à sa perfection, en montrant encore dans la loi, qu'il faut *aimer son prochain comme soi-même* : où il met le mot de *prochain*, au lieu de celui d'*ami*, qui est dans la loi ³. Parce que le nom d'*ami* eût semblé restreindre l'amour à ceux avec qui on avoit des liaisons, et une confiance particulière : au lieu que le mot de *prochain*, plus général, l'étendoit sur tous ceux qui nous touchoient par la nature qui nous est commune, ainsi que le Fils de Dieu l'avoit déjà expliqué ⁴.

Voilà donc toute la loi rappelée à ses deux principes généraux ; et l'homme est parfaitement instruit de tous ses devoirs : puisqu'il voit en un clin d'œil ce qu'il doit à Dieu, son créateur, et ce qu'il doit aux hommes, ses semblables. Là est compris tout le Décalogue ; puisque dans le précepte d'aimer Dieu, toute la première table est comprise ; et dans celui d'aimer le prochain, est renfermée toute la seconde. Et non-seulement tout le Décalogue est compris dans ces deux préceptes, mais encore *toute la loi et tous les prophètes* ⁵, puisque tout aboutit à être disposé comme il faut envers Dieu et envers les hommes ; et que Dieu nous apprend ici non-seulement les devoirs extérieurs, mais encore le principe intime qui nous doit faire agir, qui est l'amour. Car qui aime ne manque à rien envers ce qu'il aime. Nous

¹ Deut. vi. 4. Marc. xii. 29. — ² Matth. xxii. 39. — ³ Lev. xix. 18. — ⁴ Luc. x. 29. 37. — ⁵ Matth. xxii. 40.

voyons donc la facilité que Jésus-Christ apporte aujourd'hui à notre instruction ; puisque sans nous obliger à lire et à pénétrer toute la loi, ce que les foibles et les ignorants ne pourroient pas faire, il réduit toute la loi à six lignes : et que pour ne point dissiper notre attention, s'il nous falloit parcourir en particulier tous nos devoirs, il les renferme tous, et envers Dieu et envers les hommes, dans le seul principe d'un amour sincère, en disant qu'il *faut aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même. De ces deux préceptes, dit-il, dépendent toute la loi et tous les prophètes* ¹.

Adorons la vérité éternelle dans cet admirable abrégé de toute la loi. Que je vous suis redevable, ô Seigneur ! d'avoir tout ramassé en un ; en sorte que sans avoir toujours à me fatiguer dans une immense lecture, je tiens en sept ou huit mots toute la substance de la loi. Et lorsque, pour donner à mon esprit un exercice convenable, je lirai avec affection et attention le reste de votre Ecriture ; vous m'avez mis en main dans ces deux préceptes, le fil qui me conduira dans toutes les difficultés que je trouverai dans une lecture si profonde ; ou plutôt la résolution et le dénouement de toutes les difficultés : puisque je suis assuré qu'en entendant ces deux préceptes, je n'ignore rien de ce qui m'est nécessaire. O Dieu ! je vous loue : ô Jésus ! soyez béni : ô Jésus ! je vais m'appliquer à méditer cet admirable abrégé de la doctrine céleste. Je me veux parler à moi-même sans paroles, de ces paroles si pleines de lumières : c'est-à-dire, je veux tâcher de les pénétrer plutôt par l'affection que par le discours. J'en contemplerai la vérité, afin d'en sentir la force et de m'en remplir tout entier au dedans et au dehors. O Jésus ! donnez-m'en la grâce : ô Jésus ! répandez dans mon âme votre Saint-Esprit, qui est l'amour éternel et subsistant de votre Père et de vous : afin qu'il m'apprenne à vous aimer tous deux, et à aimer avec vous comme un seul et même Dieu, l'Esprit qui procède de l'un et de l'autre.

*Et personne n'osoit plus l'interroger*². Cette réflexion de saint Marc fait soupçonner que ceux qui lui firent faire cette dernière demande, ou du moins quelques-uns d'eux, ne le con-

¹ Matth. xxii. 37. 38. 39. — ² Marc. xii. 34.

sultoient que pour le tenter. Car s'ils eussent consulté, pour s'instruire de bonne foi, un maître dont la doctrine étoit si remplie de vérité et de grâce, il y avoit à l'interroger jusqu'à la fin. Mais comme ils l'interrogeoient dans le dessein de le surprendre, et pour voir s'il répondroit mal, ou s'il demeureroit court dans quelque question, ils cessent de le consulter aussitôt qu'ils sentent qu'ils n'ont aucun avantage à tirer contre lui de ses réponses.

Apprenons de ceux qui consultent mal la vérité éternelle, comment il la faut consulter, c'est-à-dire, non pour la tenter, ou la contredire, ou même pour satisfaire une vaine curiosité : mais pour se nourrir de sa substance, y conformer tous nos sentiments et vivre de la véritable vie, selon cette réponse du Sauveur : *Faites ceci, et vous vivrez* ¹. *Faites ceci* : aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même. *Faites ceci* : Ne vous contentez pas de discourir, et de faire une matière de spéculation de ce qui est la règle de votre pratique : *Faites ceci, et vous vivrez* : vous vivrez de la véritable vie : vous vivrez de la vie qui ne meurt jamais. Car les prophéties s'évanouissent dans le ciel : les énigmes se dissipent par la manifestation de la vérité : la foi se change en claire vue, et l'espérance en possession. Il n'y a que la charité qui consiste en ces deux préceptes ; il n'y a, dis-je, que la charité qui ne finit pas et ne se perdra jamais, comme dit saint Paul ². Commençons donc de bon cœur à entendre, et à pratiquer ce que nous pratiquerons éternellement. Amen. Amen.

XLIII^e JOUR. Réflexion sur le même commandement dans la Loi. (Deut. VI. 4. 5. 10.)

« Ecoute, Israël : le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu ;
 » le seul Seigneur : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout
 » ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force ³ » : c'est ainsi que nous lisons dans la Loi. Et l'Evangile interprète : *de tout ton esprit, de toute ton intelligence, de toute ta pensée, de toute ta puissance* ⁴. Il ne se faut pas tourmenter l'esprit à distinguer la vertu de chacune de ces paroles ; ni à distinguer par exem-

¹ Luc. x. 28. — ² II. Cor. XIII. 8. 12. — ³ Deut. VI. 4. 5. —
⁴ Matth. XXII. 37. Marc. XII. 30. Luc. x. 27.

ple le cœur d'avec l'âme, ni l'un ni l'autre d'avec l'esprit et l'intelligence, ni tout cela d'avec la force de l'âme, ni la force d'avec la puissance : encore que tout cela se trouve expliqué par des paroles expresses et distinguées. Mais il faut seulement entendre, que le langage humain étant trop foible pour expliquer l'obligation d'aimer Dieu, le Saint-Esprit a ramassé tout ce qu'il y a de plus fort, pour nous faire entendre qu'il ne reste plus rien à l'homme qu'il puisse se réserver pour lui-même ; mais que tout ce qu'il a d'amour et de force pour aimer, se doit réunir en Dieu. Pesons donc toutes les paroles dans cet esprit, et par le cœur et l'affection, plutôt que par la méditation et par la pensée. Et lisons encore la suite de ce précepte divin dans le Deutéronome, d'où il est pris. *Ecoute donc, Israël : Ecoute du cœur : impose silence à toute autre parole, et à toute autre pensée. Ecoute, en un mot, comme il faut écouter Dieu quand il parle ; et encore quand il parle de la principale chose qu'il exige de l'homme, Ecoute, ô vrai Israël : ô chrétien, ô juste, ô fidèle ! Le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur : il n'y a pas plusieurs dieux en Israël, comme dans les autres nations. Il n'y a pas aussi plusieurs objets entre lesquels on puisse partager son cœur : en un mot, il n'y a pas plusieurs personnes, ni plusieurs choses à aimer. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, ce Dieu, ce Seigneur unique, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force : uniquement, comme il est unique : parfaitement, comme il est parfait ; en consacrant à ce premier être, principe et moteur de tout, ce qui est aussi le principe et le moteur en toi-même de toutes tes affections. Je le veux, Seigneur : et si je le veux, je le fais : car le vouloir, c'est le faire : le vouloir imparfaitement, c'est le faire imparfaitement ; le vouloir parfaitement, c'est le vouloir dans la perfection que vous voulez. Rien n'est plus facile ; rien n'est plus présent à la volonté que le vouloir : Ce précepte n'est pas au dessus de moi, ni loin de moi : il ne faut point monter au ciel, ni passer les mers pour le trouver. Mais la parole est fort proche de toi, dit le Seigneur, dans ta bouche et dans ton cœur pour l'accomplir ¹. Dans ta bouche,*

¹ Deut. xxx. 11. 12. 13. 14.

c'est encore trop loin ; car pour cela il faut parler, et la bouche et le cœur sont deux : mais dans le cœur, le cœur te suffit : rien n'est plus proche du cœur que le cœur même : et ce précepte d'aimer, qui est le précepte du cœur, est vraiment fort proche de nous. Si je veux donner l'aumône, et exercer les œuvres de miséricorde, il faut sortir. Si je veux me réconcilier avec mon frère, et réchauffer en lui la charité éteinte, il faut le chercher. Si je veux chanter des psaumes, il faut du moins ouvrir la bouche. Mais pour aimer que, faut-il faire, sinon aimer ? O Dieu ! que ce précepte est près de moi ! fais-le donc ; accomplis-le dans ce moment, ô cœur humain ! Il est vrai que pour l'accomplir j'ai besoin de vous, ô Dieu vivant, qui êtes le seul moteur des cœurs, qui seul y inspirez votre saint amour ! Mais, ô Dieu ! vous êtes présent, plus présent à moi-même que moi-même. O Dieu ! que ce précepte est encore proche de moi par cet endroit-là ! Qu'attends-tu donc, ô mon âme ? *Mon âme, bénis le Seigneur : et que tout ce qui est en moi célèbre son saint nom* ¹... O Seigneur, *qui êtes ma force, je vous aimerai* ². Mais, ô Seigneur ! pourquoi dire, je vous aimerai ? Disons, dès à présent, je vous aime. O que ce précepte est proche de moi ! Mais, ô Dieu, qu'il est loin de moi d'une autre manière : et quelle est ma maladie ! Mais nous n'en sommes pas encore là : nous avons à lire le précepte, ainsi qu'il est écrit dans la loi. Lisons, mais lisons du cœur, et non des yeux.

XLIV^e JOUR. Accomplissement du précepte de l'amour, en tout temps, en tout lieu. (Ibid.)

Tu aimeras donc le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force. Et parce que tu l'aimeras de cette sorte, les paroles qui te le commandent aujourd'hui, *Les préceptes que je te donne seront dans ton cœur : car on veut toujours accomplir la volonté de celui qu'on aime. Et tu les raconteras à tes enfants ; et tu y mettras ta pensée, assis dans ta maison, et marchant dans les chemins, te couchant et te levant* ³. Car de quoi s'occupe-t-on durant tout le cours de sa

¹ Ps. III. 1. — ² Ib. XVII. 2 — ³ Deut. VI. 5. et seq.

vie, que de la volonté de celui qu'on aime, et du soin de lui plaire? Pèse donc toutes ces paroles, ô vrai Israël! Songe à plaire à Dieu, et à lui obéir, allant et venant, dans ton repos et dans ton travail, en t'endormant et en t'éveillant. Tu peux bien changer tes autres emplois : mais celui d'aimer Dieu et de lui plaire, est le soin perpétuel de ta vie. Et comme on ne lui peut plaire qu'en obéissant à sa loi, et en accomplissant sa volonté, il faut être continuellement occupé de ce desir. « Aie donc les commandements de Dieu toujours présents » nuit et jour. Tu les tiendras attachés à ta main comme » comme un mémorial éternel; et ils seront, et ils se mou- » veront continuellement devant tes yeux, et tu les écriras » sur le seuil de ta porte, et à l'entrée de ta maison ¹ ». Selon ce que dit le Sage : « Mon Fils, garde mes commandements, » et cache-les en toi-même comme ton trésor : Mon Fils, » observe-les, et tu vivras; garde ma loi comme la prune de » ton œil, lie-la à tes doigts; qu'elle te guide dans tous tes » ouvrages, et écris-la sur les tables de ton cœur ²..... Tiens » mes commandements continuellement liés à ton cœur : » mets-les autour de ton col comme un collier; quand tu » marcheras, qu'ils marchent avec toi; qu'il te gardent quand » tu dormiras; et aussitôt que tu seras éveillé entretiens-toi » avec eux : parce que le commandement est un flambeau, » et la loi est une lumière, et la répréhension qu'elle nous » fait de nos fautes, est la voie de la vie ³ ».

Voilà donc ce que produit l'amour de Dieu; un inviolable attachement à sa loi, une application à la garder, un soin de se la tenir toujours présente, de la lier à ses mains, et de ne cesser jamais de la lire, de l'avoir toujours présente devant les yeux. Qu'elle n'y soit pas comme une chose morte, mais comme un objet qui se présente et se remue continuellement devant nos yeux, pour exciter notre attention. Ecrivons-en les sentences à l'entrée de notre maison, afin qu'autant de fois que nous y entrons, le souvenir s'en réveille. Les Juifs le pratiquoient ainsi à la lettre, et ils écrivoient en effet des sentences choisies de la loi, non-seulement pour les mettre à

¹ Ib. 7. 8. 9. — ² Prov. VII. 1. 2. 3. — ³ Ib. VI. 21, 22, 23.

l'entrée de leurs maisons, mais encore pour les rouler autour de leur tête, en sorte qu'en se mouvant continuellement devant leurs yeux, ils n'en perdissent jamais la mémoire. Mais toi, ô Juif spirituel ! accomplis tout cela en esprit ; aie les préceptes de Dieu toujours présents à ton esprit ; pour les méditer et les accomplir dans tous tes ouvrages. Et tout cela parce que tu aimeras le Seigneur ton Dieu ; parce qu'on ne peut l'aimer sans lui obéir, ni lui obéir sans l'aimer. Ce que le Sauveur explique en disant : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements ; et réciproquement : Celui qui garde mes commandements, est celui qui m'aime*¹. Il ne suffit pas de garder l'extérieur de la loi : l'âme de la loi, c'est de la garder par amour : l'effet de l'amour est de garder la loi. *N'aimons pas en paroles, ni de la langue, mais en œuvre et en vérité*². De belles spéculations, de beaux discours, ce n'est pas là ce qui s'appelle aimer ; il faut venir à la pratique. Des pratiques extérieures, ce n'est pas là ce qui s'appelle observer la loi : l'âme de la loi est d'aimer et de faire tout par amour ; le reste n'est que l'écorce et l'extérieur de la bonne vie.

XLV^e JOUR. La loi inculque l'amour de Dieu avec une nouvelle force.
(Deut. x. 12 et suiv.)

Continuons à considérer le commandement de l'amour de Dieu, comme il est écrit dans la loi³. « Et maintenant, Israël ! qu'est-ce que te demande le Seigneur ton Dieu ? si » ce n'est que tu le craignes, et que tu marches dans ses » voies, et que tu l'aimes, et que tu le serves de tout ton » cœur et de toute ton âme, et que tu gardes les commandements du Seigneur, et ses cérémonies que je te commande aujourd'hui, afin que tout bien t'arrive et que tu » sois heureux. Regarde ; le ciel et les cieux des cieux, ce » que le ciel a de plus haut et de plus impénétrable est au » Seigneur ton Dieu, et la terre et tout ce qui y est contenu : » et toutefois le Seigneur s'est attaché à tes pères, et les a » aimés : et il a choisi leur postérité après eux, c'est-à-dire » vous, parmi toutes les nations, comme vous le voyez aujourd'hui- »

¹ Joan. xiv. 15. 21. — ² I. Joan. iii. 18. — ³ Deut. x. 12 et seq.

» d'hui. Circoncisez donc votre cœur, et n'endurcissez point
 » contre Dieu votre col inflexible et indomptable, pour se-
 » couer le joug de sa loi ; parce que le Seigneur votre Dieu
 » est le Dieu des dieux, et le Seigneur des seigneurs ; le Dieu
 » grand, puissant, terrible, qui n'a point d'égard aux per-
 » sonnes, ni ne reçoit les présents. Il fait justice au pupille
 » et à la veuve ; il aime l'étranger, et lui donne son vivre et
 » son habillement partout où il va. Vous donc aimez aussi les
 » étrangers, parce que vous avez été étrangers dans la terre
 » d'Égypte. Vous craindrez le Seigneur votre Dieu ; et vous
 » ne servirez que lui seul ; vous lui serez attaché, et vous
 » jugerez en son nom, comme au seul nom qui est pour vous
 » éternellement vénérable et saint. Il est votre gloire et votre
 » Dieu, qui a fait les choses terribles et merveilleuses que
 » vous avez vues. Vos pères sont entrés en Égypte au nombre
 » de septante, et le Seigneur vous a multipliés comme des
 » étoiles».

Dieu explique par ces paroles, non-seulement l'obligation, mais encore les motifs de l'aimer. Pesez ces paroles : *Et toutefois le Seigneur s'est attaché et collé à vos pères, et il les a aimés.* Rendez-lui donc amour pour amour, et attachez-vous à lui. Pesez ce mot.

Pesez ensuite, dans les versets dix-huit et suivants, les perfections de Dieu et ses bontés, que vous devez non-seulement aimer, mais encore imiter. Pesez encore la grâce de son élection : *Il vous a choisis parmi toutes les nations, comme vous voyez.* Qu'aviez-vous mérité de lui ? Pesez enfin : *Vous n'êtes entrés que septante dans la terre d'Égypte. Il n'entra dans le cénacle environ que six-vingts hommes*¹. Voyez comme Dieu les a multipliés, et comme l'Eglise s'est étendue par toute la terre, pour vous recueillir dans son sein, pendant que tant d'autres nations périssent dans leur ignorance. *Mais le Seigneur votre Dieu ne vous a pas choisis pour votre mérite, ou parce que vous étiez le peuple le plus nombreux de toute la terre*². Car vous étiez en si petit nombre, lorsqu'il vous a envoyé son Saint-Esprit ; et vous êtes encore environ-

¹ Act. I. 15. — ² Deut. VII. 7.

nés de nations immenses qui ne connoissent point son nom : *Mais il vous a choisis, parce qu'il vous a aimés, et qu'il vouloit accomplir le serment qu'il avoit fait à vos pères*¹, Abraham, Isaac et Jacob : en leur promettant que toutes les nations de la terre seroient bénites en eux et on leur semence, en leurs fils, dans le Christ qui sortiroit d'eux : « et afin que » vous appreniez que le Seigneur votre Dieu, est le Dieu fort, » et fidèle dans ses promesses, qui garde son alliance et sa » miséricorde à ceux qui l'aiment et qui observent ses com- » mandements, jusqu'à mille générations² ».

Dieu est parfait, Dieu vous a choisis ; il vous a choisis par pur amour, par pure bonté ; il vous a comblés de biens. Pouvez-vous n'aimer pas celui qui vous aime avec cette immense tendresse ? Venez au Sauveur, et à la grâce de la nouvelle alliance. O homme ! ô peuple racheté ! il ne faut plus être qu'amour.

XLVI^e JOUR. Conclusion. Nécessaire d'aimer Dieu, et de garder ses préceptes. (Deut. xi. 1. 7. 18. 19. 20.)

Voyez ce que Dieu conclut de toutes ces choses : *Aime donc le Seigneur ton Dieu, ô chrétien ! ô vrai Israël ! et garde ses commandements, ses cérémonies, ses jugements, ses préceptes*³. Songez à toutes les choses qu'il a faites pour vous dans le désert, et combien ont été plus grandes celles qu'il a faites pour les chrétiens. *Vos yeux ont vu les œuvres de Dieu* ; les grandes œuvres qu'il a faites, les merveilles de Jésus-Christ et le grand ouvrage de la rédemption. « Mettez donc mes paroles » dans votre cœur et dans votre esprit, et attachez-les à vos » mains » : n'en quittez jamais la lecture : « mettez-les entre » vos yeux, et ne les perdez jamais de vue : enseignez à vos » enfants à les méditer : et soyez-en occupés en marchant, » en vous reposant, en vous couchant et en vous levant : » écrivez-les sur les poteaux et aux portes de votre maison⁴ » : que tous vos sens en soient remplis et occupés, et que par là ils entrent dans le fond de votre cœur. Voilà les motifs, voilà la nature, voilà les effets et les fruits de l'amour de Dieu. En

¹ Deut. vii. 8. — ² Ibid. 9. — ³ Ib. xi. 1 — ⁴ Ib. 17. 18. 19. 20.

considérant sa perfection , sa bonté , ses immenses et continuels bienfaits, il faut tellement s'occuper de lui, que nuit et jour rien ne nous revienne tant dans la pensée , que le soin de le contenter et de lui plaire.

XLVII^e JOUR. Second commandement semblable au premier : l'amour du prochain. (Matth. xxii. 39.)

Revenez à la lecture de l'Évangile , et appuyez sur cette parole : *Et voici le second qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même*¹.

Quelle dignité de l'homme ! L'obligation d'aimer son frère est semblable à celle d'aimer Dieu.

Ces deux préceptes vont presque d'égal à la tête de tous les commandements , ou plutôt les renferment tous ; mais le premier est le modèle de l'autre.

Comme l'homme est fait à la ressemblance de Dieu , ainsi le commandement d'aimer l'homme, est fait à la ressemblance du commandement d'aimer Dieu : *Le second qui lui est semblable*.

Il faut aimer l'homme, où Dieu a imprimé sa ressemblance parce qu'on aime Dieu.

Parce qu'on aime Dieu , il faut aimer l'homme qui est son temple, où il habite.

Parce qu'on aime Dieu, il faut aimer l'homme qu'il a adopté pour fils , et à qui il se veut communiquer tout entier.

Avec quelle pureté, avec quelle sainteté , avec quelle perfection , avec quel désintéressement , faut-il aimer l'homme, puisque l'amour qu'on a pour lui, est semblable à celui qu'on a pour Dieu !

Loin de cet amour, la chair et le sang : loin de cet amour, l'esprit d'intérêt, et toute corruption.

Il fait aimer tout les hommes , parce que tous sont chers à Dieu : ils sont ses amis et ses enfants.

Comme vous-mêmes : en leur souhaitant le même bien , la même félicité , le même Dieu qu'à soi-même. Nulle envie,

¹ Matth. xxii. 39.

nulle inimitié ne doit troubler cette union, ni la joie qu'on doit avoir de tous les progrès de son frère.

Lorsque la possession ou la recherche de quelque bien particulier nous divise, comme celui d'une charge, d'une dignité, d'une terre; il se faut bien garder d'en aimer moins notre frère. Ce qu'il faut moins aimer, c'est le bien qui nous fait perdre notre frère, qui doit nous être cher comme nous-mêmes à nous-mêmes.

Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. Il ne dit pas vous aimerez Dieu comme vous-même; car il faut aimer plus que soi-même, et ne s'aimer soi-même que pour Dieu.

Il ne dit pas aussi : Vous aimerez votre prochain de tout votre cœur, de toute votre pensée, de toute votre force : cela est réservé à Dieu. C'est un transport de l'âme qui sort d'elle-même tout entière pour s'unir à Dieu; qui est heureuse de ce que Dieu est, et de ce qu'il est heureux; qui ne s'aime que pour Dieu, comme elle n'aime son prochain que pour Dieu. C'est s'aimer véritablement, que d'aimer Dieu de cette sorte.

Aimez comme vous-même : c'est un amour de société et d'égalité : c'est ainsi qu'on aime son prochain. L'amour de Dieu est un amour de sujétion et de dépendance; mais de dépendance douce, puisque c'est dépendre du bien, et s'unir à lui.

Il faut s'aimer soi-même pour Dieu, et non pas Dieu pour soi. S'il falloit pour plaire à Dieu, s'anéantir, et qu'on sût que ce sacrifice lui fût agréable, il faudroit le lui offrir sans hésiter.

L'amour est un consentement, et une union à ce qui est juste et à ce qui est le meilleur. Il est meilleur que Dieu soit, que nous.

Prenons-y garde. L'amour-propre est le vrai fond que laisse en nous le péché de notre origine : nous rapportons tout à nous, et Dieu même; au lieu de nous rapporter à Dieu, et de nous aimer pour Dieu.

Qui n'aime pas Dieu, n'aime que soi. Pour aimer son prochain comme soi-même, il faut être auparavant sorti de soi-même, et aimer Dieu plus que soi-même. L'amour une fois uni à cette source, se répand avec égalité sur le prochain. Nous l'aimons en société comme notre frère, et non pas par domination comme notre inférieur.

L'amitié est la perfection de la charité. C'est une liaison particulière, pour s'aider à jouir de Dieu. Toute autre amitié est vaine.

Autre est l'amitié de besoin, autre l'amitié de société : celle-là vient de l'intérêt, celle-ci de la charité.

Les hommes doivent s'aimer les uns les autres, comme les parties d'un même tout, et comme feroient les membres de notre corps, si chacun avoit sa vie particulière. Ils s'aimeroient l'un l'autre en société, comme soi-même : les deux yeux et les deux mains auroient toutefois une liaison particulière, à cause de la ressemblance. C'est le symbole de l'amitié chrétienne.

Oui, mon frère, que je jouisse de vous en notre Seigneur : Faites reposer mes entrailles en notre Seigneur, disoit saint Paul¹ : C'est l'amitié chrétienne. Toute cette lettre à Philémon en est pleine.

Conclusion et abrégé. L'ordre est parfait, si on aime Dieu plus que soi-même : soi-même pour Dieu : le prochain non pour soi-même, mais comme soi-même pour l'amour de Dieu. O que cela est droit ! que cela est pur ! Toute vertu est là dedans.

XLVIII^e JOUR. Réflexions sur notre amour pour Dieu et pour le prochain.
(Matth. XXI. 39.)

Faisons réflexion sur nous-mêmes. Est-ce aimer Dieu de tout son cœur, que de partager son cœur entre lui et la créature ? Peut-on aimer deux choses souverainement ? ou peut-on aimer de tout son cœur, si on n'aime qu'à demi ? Ne faut-il pas aimer parfaitement, et du tout le tout parfait ? Peut-on avoir *deux maîtres, et servir Dieu et l'argent*², ou quelque autre créature que ce soit, contre la parole expresse du Fils de Dieu ?

Si j'aime Dieu de toute ma pensée, et de toute mon intelligence ; d'où vient que j'y pense si peu ? Peut-on ne pas penser à ce qu'on aime ? ce qu'on aime ne revient-il pas naturellement et continuellement à l'esprit ? Faut-il se tourmenter

¹ Philém. 20. — ² Matth. vi. 24.

pour s'en souvenir ? mais du moins peut-il échapper, quand on se met exprès en sa présence, et pour avoir avec lui une douce communication ? O mon Dieu ! comment donc suis-je si distrait dans la prière ? D'où vient que j'y ai si peu de goût ? que mon cœur m'échappe, et que j'ai tant de peine à le retrouver, afin de dire avec David : *O mon Dieu ! votre serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette prière ?* O mon Dieu ! si je ne puis penser à vous, comment est-ce que je vous aime de toute ma pensée ?

Mais comment est-ce que je vous aime de toute ma force et de toute ma puissance, pendant que je me trouve si foible et si languissant, si lâche, si découragé dans ce que je fais pour vous ! Pourquoi ai-je si peu de soin de vous plaire ? A votre seul nom tous mes sens devroient se réveiller, et toutes les forces de l'âme et du corps se réunir pour faire votre ouvrage : et si je ne le fais pas, comment est-ce que je vous aime de toute ma force ?

O Seigneur ! si je vous aimais de toute ma force, par la force de cet amour, j'aimerois mon prochain comme moi-même. Mais je suis si insensible à ses maux, pendant que je suis si sensible au moindre des miens. Je suis si froid à le plaindre, si lent à le secourir, si foible à le consoler ; en un mot, si indifférent dans ses biens et dans ses maux. Où est cette ardeur et cette tendresse d'un saint Paul ? « Pleurer avec » ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui se réjouissent ¹, » être foible avec les foibles ², souffrir comme dans le feu, et » être brûlé, lorsque quelqu'un est scandalisé ³. O mon Dieu ! si rien de cela n'est dans mon cœur, ni je n'aime mon prochain comme moi-même, ni je ne vous aime de toute ma force et de tout mon cœur.

Encore, si en connoissant mes foiblesses et mes distractions, mes langueurs, mon indifférence, mon insensibilité et mes froideurs, je pouvois verser à vos pieds un torrent de larmes : je commencerois à aimer, en déplorant la privation et la perte de l'amour. Mais, ô Dieu ! tout est foible en moi, et même la douleur de n'aimer pas.

¹ Rom. XII. 15. — ² I. Cor. IX. 22. — ³ II. Cor. XI. 29.

Est-ce donc que je ne veux pas aimer ? ou est-ce que je ne le puis pas , et que je n'en ai pas la force ? En effet , n'aime pas qui veut , et on n'aime pas ce qu'on veut ; et il faut être attiré. Mais , ô Dieu ! si je ne pouvois pas aimer , vous ne me diriez pas : *Aime* : si je n'avois point de force pour aimer , vous ne me diriez pas : *Aime de toute ta force*. Mais , ô Dieu ! si je le pouvois , et si j'en avois la force , ne le ferois-je pas , maintenant , qu'étant devant vous , ou je le veux , ou je tâche de le vouloir sincèrement ? Est-ce que je veux , et ne veux pas tout à la fois ? Est-ce qu'aimer est autre chose qu'un bon vouloir ? O mon Dieu ! expliquez-moi ma maladie , et le besoin que j'ai de vous , pour me servir de mes forces , pour vouloir ce que je veux , ou pour commencer à le vouloir.

Il est vrai , comme je l'ai dit : n'aime pas qui veut ; et on n'aime pas ce qu'on veut , ni autant qu'on veut : il faut être attiré ; et surtout on n'aime pas Dieu , que Dieu n'attire. *Personne ne vient à moi que mon Père ne le tire... Quand je serai élevé de terre , je tirerai tout à moi*¹. Et de là vient que l'Épouse disoit : *Tirez-moi et nous courrons*². Et pour dire , *Tirez-moi* , de tout son cœur , et comme il faut ; il faut déjà commencer d'être tiré. O Seigneur ! tirez-moi donc : commencez , et faites-moi suivre : commencez , et je trouverai mon cœur et mes forces , pour tout employer à vous aimer.

XLIX^e JOUR. Suite des mêmes réflexions. Lumière et délectation : attrait de l'amour de Dieu. (Ibid.)

Relis , mon âme , ce doux commandement d'aimer : c'est commencer à aimer , que d'aimer à le relire , et à peser toutes les paroles qu'il contient. O Dieu , j'ai connu , et j'ai senti que pour vous aimer , il faut être tiré et attiré. Mais comment m'attirerez-vous ? est-ce seulement en me manifestant vos beautés ? c'est-à-dire , en me montrant tout le bien , comme vous disiez à Moïse : *Je te montrerai tout le bien*³ , en me montrant moi-même à toi. Hâtez-vous donc , ô Seigneur ! montrez-moi en vous toute vérité , toute perfection et tout

¹ Joan. VI. 44. XII. 32. — ² Cant. 1. 3. — ³ Exod. XXXIII. 19.

bien , afin que je coure à vous , ravi par l'odeur de vos parfums , par la douceur de vos attraits.

Mais, ô Seigneur ! est-ce assez que vous éclairiez mon intelligence ? Ne suis-je qu'un ignorant, qu'il faut instruire ? Ma volonté n'est-elle pas aussi malade par un secret et invincible attachement au bien sensible, que mon entendement est malade par une ignorance profonde de vos vérités ? Entrez donc au dedans de moi , ô Seigneur ! Saisissez-vous du secret et profond ressort d'où partent mes résolutions et mes volontés. Remuez , excitez , animez tout ; et du dedans de mon cœur, de cette intime partie de moi-même, si je puis parler de cette sorte , qui ébranle tout le reste , inspirez-moi cette chaste et puissante délectation, qui fait l'amour ou qui l'est. Répandez la charité dans le fond de mon cœur, comme un baume et comme une huile céleste. Que de là elle aille , elle pénètre, et qu'elle remplisse tout au dedans et au dehors. Alors je vous aimerai ; et je serai vraiment fort , pour vous aimer de toute ma force.

Recommençons la lecture du divin précepte ; ou plutôt lisons-le intérieurement dans ces tables intérieures, dans ces tables de notre cœur, où vous avez commencé à en écrire toutes les paroles. Vous dites : *Aimez*. Je veux aimer, Vous dites : *De tout votre cœur*. C'est de tout mon cœur. Vous dites : *De toute votre pensée*. Venez , toutes mes pensées , tous mes sentiments , tous mes mouvements , tous mes desirs : venez, réunissez-vous pour aimer Dieu. Vous dites : *De toutes vos forces*, c'est-à-dire, de toutes ces forces que vous excitez, et que vous m'inspirez vous-même. O Seigneur ! je vous suis, je cours de toute ma force , pour m'unir à vous.

Mais , ô Seigneur ! vous fuyez : plus j'approche , plus je vous vois loin : vous êtes près , et vous êtes loin : vous êtes en moi , plus que moi-même. Vous n'y êtes pas seulement comme vous êtes dans toutes les choses animées et inanimées : vous êtes en moi comme la lumière et la vérité qui m'éclaire , et comme le chaste attrait où mon cœur se prend. O Dieu ! vous êtes donc bien proche ; mais, ô Seigneur ! vos lumières vous rendent inaccessible. O vérité ! vous croissez à mesure que je vous approche , et sans cesse vous vous retirez

à ma faible intelligence. Il faut que je m'aïlle perdre dans cette nue où vous vous cachez ; dans ce point obscur que je vois de loin , d'où vous vous faites sentir. Dieu si connu et si inconnu , je veux vous aimer au delà de mes connoissances, comme un être incompréhensible que l'on ne connoît qu'en s'élevant au dessus de toutes ses connoissances , sans jamais pouvoir s'élever assez , ni comprendre , ni connoître assez combien vous êtes incompréhensible. O Seigneur ! je m'unis à vous, à vos lumières, à votre amour : vous êtes seul digne de vous connoître et de vous aimer. Je m'unis autant que je puis à vos lumières et à vos attraites incompréhensibles ; et dans ce silence intime de mon âme, je consens à toutes les louanges que vous vous donnez. O Seigneur ! *le silence est votre louange !* David le chantoit ainsi dans un de ses psaumes : *Le silence est votre louange* ¹. Il faut se taire, il faut se perdre, il faut s'abîmer, et reconnoître qu'on ne peut rien dire de digne de vous , ni vous aimer comme il faut. C'est ainsi qu'il faut aimer le Seigneur son Dieu , non-seulement de toutes ses forces, mais encore, s'il se pouvoit, de toutes les forces de Dieu.

LE JOUR. Suite des mêmes réflexions. L'amour doit toujours croître. (Ibid.)

Quand j'aimerai de toute ma force , ce ne sera plus cette vie ; la charité sera consommée ; la cupidité sera éteinte ; la sensualité et l'amour propre seront arrachés. Mais tant que nous sommes en cette vie, ce poids qui nous entraîne au mal subsiste toujours. « La loi de Dieu nous délecte dans » l'homme intérieur ; mais il y a la loi des membres... Et je » ne fais pas le bien que je veux , mais le mal que je ne veux » pas..... Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera » de ce corps de mort ² » ? afin que j'aime Dieu de toutes mes forces, et que la loi de l'esprit ne trouve plus en moi de résistance.

En attendant, ô mon Dieu ! la charité doit croître toujours : et la cupidité toujours décroître. La force augmente en aimant ;

¹ Dans le psaume LXIV, où il est porté, selon la Vulgate, TE DECET HYMNUS : *La louange vous appartient* ; l'original porte : *Tibi silentium laus : Le silence est votre louange.* — ² Rom. VII. 19. 22. 23. 24.

l'exercice de l'amour épure le cœur, en lui apprenant à aimer de plus en plus. Dieu est en nous quand nous aimons ; et c'est lui qui du dedans de nos cœurs, y répand et y inspire l'amour. On mérite par l'amour de posséder Dieu davantage ; et en le possédant davantage, d'aimer davantage. Je n'aime donc pas de toute la force que je puis exercer en cette vie, si je n'aime mieux demain qu'aujourd'hui, et si le jour d'après je n'augmente mon amour, jusqu'à ce que j'arrive à la vie, où le précepte de la charité s'accomplira parfaitement. On ne peut s'y préparer qu'en cette vie ; mais on ne peut l'accomplir parfaitement que dans l'autre. Ce qu'il y a à faire en cette vie, c'est d'aimer toujours de plus en plus, et en aimant, d'acquérir de nouvelles forces pour aimer. Excitons-nous nuit et jour à cette pratique. *Faites cela, et vous vivrez*, dit le Sauveur ¹.

LI^e JOUR. Pratique de la charité dans l'Oraison dominicale.

*Notre Père*². Si nous sommes des enfants et non des esclaves, servons par inclination, et non par crainte ; par volonté, et non par menace. Enfants d'adoption, aimons celui qui nous a choisis, pour nous unir à son Fils unique.

Qui êtes dans les cieux : qui vous y manifestez à vos élus ; qui nous avez donné le ciel pour notre héritage, notre patrimoine, notre ville, notre patrie, notre maison. Habitons-y danc en esprit : tournons là toutes nos pensées ; *SURSUM CORDA* ; *le cœur en haut*. Purifions notre cœur, afin de voir Dieu. Unissons-nous par la foi à ceux qui le voient déjà face à face ; aux anges et aux âmes saintes. Cherchons partout notre Père, car il est partout ; mais cherchons-le principalement drns le ciel, parce qu'il y est dans sa gloire. Aimons sa gloire, aimons son saint nom, aimons son règne et sa volonté ; c'est ce que la suite nous explique.

Votre nom soit sanctifié. Quel nom, si ce n'est le nom de Père que nous venons de lui donner ? Sanctifions ce nom ; ne portons pas indignement le nom de fils ; ne dégénérons pas d'un tel Père et d'une telle naissance. Quel nom encore ?

¹ Luc. x. 28. — ² Matth. vi. 9. Luc. xi. 2.

le nom de bon , en mettant en lui notre confiance ; le nom de juste , en observant ses justices , c'est-à-dire ses commandements ; le nom de puissant , en ne craignant rien sous ses ailes ; le nom de saint , en le glorifiant comme le Saint d'Israël , en lui disant continuellement : *Saint , Saint , Saint : le ciel et la terre sont remplis de votre gloire* ¹ ; en nous sanctifiant nous-mêmes pour l'amour de lui et pour l'imiter , conformément à cette parole : *Soyez saint , comme je suis saint* ² ; enfin , le nom de Dieu , de Créateur et de Seigneur , en lui obéissant par un chaste et invariable amour , en traitant avec révérence les choses saintes , en honorant par notre vie le nom de chrétien , en vivant de manière sous ses yeux au dedans et au dehors , qu'il soit glorifié en nous.

« Si on parle , que ce soit des discours de Dieu ; si on exerce » quelque ministère dans l'Eglise , qu'on le fasse comme par » la vertu que Dieu donne , afin qu'il soit glorifié en toutes » choses par Jésus-Christ notre Seigneur , lui a qui appartient la gloire et l'empire , aux siècles des siècles , AMEN ³ ».

Sanctifier le nom de Dieu en cette sorte , c'est l'aimer parfaitement ; et tout faire pour lui et sa propre perfection.

Que votre règne arrive. Ce règne dont il est écrit : *Tout genou fléchira devant moi , et toute langue confessera le nom de Dieu* ⁴ ,... lorsque la plénitude des nations sera entrée et que tout Israël sera sauvé ⁵ . O Seigneur ! que ce règne arrive , et que vous soyez glorifié par toute la terre.

Que votre règne arrive : ce règne que nous attendons , lorsque vous viendrez juger les vivants et les morts , et que vous manifesterez votre puissance. Jour terrible et plein de menaces , mais néanmoins désirable à vos saints , à qui le Sauveur a dit : *Quand ces choses commenceront à se faire , regardez et levez la tête , parce que votre rédemption approche* ⁶ . Quelle conscience faut-il avoir , combien pure , combien innocente , pour désirer ce jour ! *Lavez-vous , purifiez-vous* ⁷ , soyez nets. C'est d'une telle netteté que sortent la confiance et l'amour.

¹ Is. vi. 3. Apoc. iv. 8. — ² Levit. xi. 44. I. Pet. i. 16. — ³ I. Pet. iv. 11. — ⁴ Is. xlv. 24. — ⁵ Rom. xiv. 11. xi. 25. 26. — ⁶ Luc. xxi. 28. — ⁷ Is. i. 16.

Que votre règne arrive. Il arrive ce règne parfait pour chacun de nous, lorsque notre âme, réunie à son principe, attend en son temps le corps qui lui avoit été donné; afin que l'homme entier soit soumis au règne de Dieu, et s'en ressente.

Je desire d'être séparé de mon corps, pour être avec Jésus-Christ¹.

Je ne desire pas d'être dépouillé, mais d'être revêtu par dessus, afin que ce qu'il y a de mortel en moi soit englouti par la vie².

Je desire m'éloigner du corps et d'être présent au Seigneur³.

Alors le Seigneur régnera : il n'y aura plus de mauvais desirs à combattre; non-seulement le péché ne régnera plus, mais il ne sera plus. Commençons à le détruire : *Qu'il ne règne plus du moins dans nos corps mortels⁴* : alors nous désirerons le règne parfait de Dieu en nous.

Le dernier fruit d'une bonne conscience, et de l'union de l'âme avec Dieu, est de ne pouvoir plus souffrir ce corps qui nous en sépare, et de désirer le sommeil des justes. Un secret dégoût de la vie, la séquestration de l'âme par la contemplation et le désir des choses célestes, l'actuelle séparation devient alors notre plus cher objet. O Dieu! *que ce règne arrive!* Quand serai-je dans votre royaume? Mon âme languit, mon âme tombe dans la défaillance, en soupirant à après vos éternels tabernacles, après cette cité permanente. Tout passe, tout s'en va : quand verrai-je celui qui ne passe pas? Quand serai-je fixé en lui, en sorte que je ne puisse plus le perdre? O que je puisse bientôt arriver à ce royaume? En attendant, réglez en moi, réglez sur tous mes desirs, réglez-y seul. *On ne peut servir deux maîtres⁵*, ni avoir deux rois, deux objets dominants dans son cœur. Les servir c'est les aimer : c'est le Fils de Dieu, la vérité même, qui l'explique ainsi : *Nul ne peut servir deux maîtres : car, ajoute-il, ou l'homme haïra l'un et aimera l'autre : ainsi servir, c'est aimer : servir sans partage, aimer sans partage : ou il supportera l'un et méprisera l'autre.* Il n'y a point de milieu, aimer ou haïr, supporter ou mépriser. Réglez donc seul.

Que votre volonté soit faite. C'est l'amour pur ; car qu'est-

¹ Philip. 1. 23. — ² II. Cor. v. 4. — ³ Ib. 6. — ⁴ Rom. vi. 12. — ⁵ Matth. vi. 24.

ce qu'aimer, si ce n'est avoir en tout et partout la même volonté jusqu'à l'entière extirpation du moindre désir contraire; et un total assujettissement de son cœur? *Que votre volonté soit faite* : qu'elle soit faite partout, et par tous ; que j'aime ; que tout le monde aime : car l'effet de cet amour est de vouloir que tous les autres y soient entraînés. *Que votre volonté soit faite* : que toute justice, que toute raison, que toute vérité soit accomplie : car c'est là votre volonté. Qu'elle soit faite dans la terre comme dans ciel ; par les hommes, comme elle l'est par les anges, ces bienheureux esprits, qui vous aiment parce qu'ils vous voient. Qu'elle soit donc faite par amour, par un amour pur, par un amour constant et invariable. Elle ne se fera jamais de cette sorte que dans le ciel, ni nous n'aurons autre part que dans le ciel l'accomplissement parfait de ce précepte : *Tu aimeras* ; ni nous n'aurons jamais autre part l'accomplissement parfait de cette demande : *Votre volonté soit faite*.

Vous arrivez donc par cette demande à la perfection et au dernier effet de l'amour divin. Absorbé dans ce saint et pur amour, vous commencez à penser à la vie mortelle ; non pas comme à un objet desirable, mais comme à une charge nécessaire. *Donnez-nous notre pain*. Donnez-nous de quoi sustenter cette vie dont vous nous avez chargés, pour accomplir le temps de notre servitude et de notre pénitence ; afin que ce temps étant accompli, nous venions à la liberté parfaite. Donnez-nous donc ce pain que nous devons manger dans notre sueur : c'est notre servitude, c'est notre supplice. Chacun doit travailler à sa manière pour gagner son pain. *Que celui qui ne travaille pas, ne mange pas*, disoit saint Paul¹. Travaillons donc pour avoir ce pain : Dieu ne nous le donne pas moins, parce que lui seul bénit notre travail. Donnez-le-nous donc : *Donnez-le-nous à chaque jour*. Sentons à ce mot notre perpétuelle et irrémédiable indigence. Donnez-le-nous : nous ne le voulons que de vous, et par les voies que vous prescrivez. *Donnez-nous le pain* : sous ce nom nous entendons toutes les choses que vous nous avez rendues nécessaires. Donnez-

¹ II. Thess. III. 10.

nous les nécessités ; ne nous donnez pas les délices. Nous demandons ce à quoi vous nous avez assujettis , parce que c'est vous qui nous avez imposé cette servitude. Donnez-le-nous aujourd'hui ce pain nécessaire chaque jour : il ne sera pas moins nécessaire demain qu'aujourd'hui ; mais je dois être content, pourvu que je l'aie aujourd'hui. Si vous me donnez davantage, à la bonne heure : mais je suis content d'aujourd'hui. *A chaque jour suffit son mal ; ne vous laissez pas troubler et inquiéter pour le lendemain* ¹.

Donnez-nous le pain de vie : donnez-nous l'Eucharistie. Donnez à notre âme sa nourriture ; nourrissez-la de la vérité et de votre volonté sainte. Car notre *nourriture*, comme celle de notre Sauveur, *est de l'accomplir* ². Nourrissez-nous donc de ce pain qui n'est pas moins nécessaire à l'âme que l'autre l'est au corps, que nous n'avons pas moins besoin de recevoir journellement de votre main. Donnez-le-nous aujourd'hui ; donnez-le-nous dans ce jour qui ne finit point. Que je commence aujourd'hui ce jour bienheureux ! que je commence à vivre pour l'éternité !

Il falloit joindre à ces exercices de l'amour, celui de l'amour pénitent. Et le voici : *Pardonnez-nous*. Que je puisse, comme la pécheresse , entendre de la bouche du Sauveur cette douce et consolante parole : « Plusieurs péchés lui sont » remis, parce qu'elle a beaucoup aimé : celui à qui on remet » plus aime plus : celui à qui on remet moins, aime moins ³ ». C'est la vérité éternelle qui l'a ainsi prononcé. Pardonnez-moi donc ; et faites que je vous aime autant que j'ai besoin de votre pardon.

Songez aux larmes de cette sainte pénitente ; songez à ces baisers qu'elle ne cessoit de donner aux pieds de Jésus. Le publicain n'osoit lever les yeux au ciel : celle-ci n'ose pas même tenir la tête levée. Prosternée de tout son corps aux pieds du Sauveur, elle ne met point de fin à ses regrets , parce qu'elle n'en mettoit point à son amour. Disons dans le même esprit et avec les mêmes sanglots : *Pardonnez-nous*.

Comme nous pardonnons. Afin que rien ne manque , voici

¹ Matth., vi. 34. — ² Joan. iv. 34. — ³ Luc. vii. 43. 47.

encore la charité fraternelle. Rien n'empêche notre union avec nos frères, si les offenses mêmes ne l'empêchent pas. Nous les pardonnons, ô Seigneur ! comme nous voulons obtenir notre pardon, avec la même sincérité. Nous ne réservons rien, comme nous ne voulons pas que vous réserviez rien à notre égard. Nous lui rendrons notre amour, comme nous voulons que vous nous rendiez le nôtre.

Et ne nous induisez pas en tentation. On nous a donné le remède aux péchés passés, en voici un pour l'avenir. O Seigneur ! ne nous livrez pas entre les mains du tentateur. O Seigneur ! vous pourriez avec justice lui permettre tout sur nous, par une juste punition de nos péchés : ne le faites pas, nous vous en prions, à cause de votre bonté.

Il ne suffit pas de dire : que nous ne succombions pas à la tentation. Prions *que nous n'y soyons jamais induits*. Car notre faiblesse est si grande, que si nous étions tentés, nous succomberions ; ou du moins si nous n'étions pas tout à fait vaincus, nous recevions quelque blessure. C'est pourquoi le même Sauveur qui a dit : *Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation*¹, nous fait demander ici, non pas seulement que nous n'y succombions point ; mais que nous n'y soyons point induits, que nous n'y entrions point.

Que nous sommes aveugles ! hélas ! si pendant que nous demandons à Dieu qu'il ne nous induise pas en tentation, nous nous y jetons nous-mêmes : si nous nous jetons dans ces occasions, où notre chute a toujours été trop certaine ! Fuyons, fuyons ; et nous pourrons faire sincèrement cette demande.

Délivrez-nous du mal. C'est notre parfaite délivrance que nous demandons. Délivrez-nous du péché, de ses causes, de effets, de ses peines. Ainsi, libres de tout mal, nous serons des enfants parfaits, et nous pourrons dire véritablement et parfaitement : *Notre Père*. En attendant cette parfaite délivrance, qui n'est autre chose que le salut éternel, délivrez-nous du péché ; qu'il ne règne point en nous. Délivrez-nous des mauvais desirs ; que nous cessions de les combattre et de les vaincre. Délivrez-nous des peines du péché, de la mort,

¹ Matth. xxvi. 41.

des maladies, des autres peines. Délivrez-nous de la crainte et de la servitude où elles nous jettent. Délivrez-nous de leur malignité; et faites qu'elles nous tournent à remède. Délivrez-nous des maux de cette vie, ou donnez-nous la grâce qu'ils nous servent à l'autre, où nous serons parfaitement libres. Hâtons-vous de nous délivrer : nous soupirons après cette bienheureuse délivrance. L'amour divin est notre liberté : c'est lui qui nous délivre de l'amour du monde. Régnez donc, ô amour divin ! je vous livre mon cœur : *Délivrez-nous de tout mal.*

Ainsi dans toutes ces demandes, on ne demande et on n'exerce que l'amour divin. Mais remarquons bien qu'on ne l'exerce que comme une chose qu'on demande à Dieu. Car, que lui demandons-nous, lorsque nous disons : *Que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite ; délivrez-nous du mal :* que lui demandons-nous, sinon dans un amour chaste, le saint et parfait usage de notre volonté ? Et cela même doit encore redoubler notre amour, puisque notre amour étant un don de Dieu, il nous oblige toujours à une nouvelle reconnaissance, ce qui enfin le doit multiplier jusqu'à l'infini.

Certainement c'est un don de Dieu, que d'aimer Dieu : *Celui qui nous a aimés, lorsque nous ne songions pas à l'aimer, nous a donné la grâce de l'aimer,* dit saint Augustin. Aimons-le donc de tout notre cœur, sans fin et sans cesse.

On se tourmente à demander, quand est-ce qu'il faut exercer l'acte d'amour : la réponse est claire. Il faut l'exercer autant qu'on peut : autrement on n'aime pas de tout son cœur. Quand l'amour est sincère, et dans le cœur, il s'exerce assez par lui-même, et il ne lui faut point d'autre loi que lui-même, pour son exercice. Il faut l'exercer toutes les fois qu'on dit le *Pater* ; puisque si on l'entend, et qu'on le dise en esprit, on ne peut le dire sans aimer.

Rien ne manque dans cette divine oraison : l'amour de Dieu et celui du prochain, où réside l'accomplissement de la loi, y sont accomplis dans leur perfection.

On demandera, pourquoi Jésus-Christ ne nous y fait pas parler de lui-même, ni prier en son nom, comme il l'ordonne

si souvent ailleurs. Mais pouvoit-on plus prier par lui, et en son nom, que de dire la prière qu'il nous dicte par sa parole, et qu'il nous inspire par son esprit.

Pouvons-nous seulement nommer notre Père, sans songer au Fils unique, à qui nous sommes unis par cette nouvelle qualité?

Je m'en vais, dit-il, *à mon Père, et à votre Père*¹. Il n'est pas fils comme nous, c'est pourquoi il use de cette distinction : *à mon Père et à votre Père*. C'est le premier qui a droit de dire : *Mon Père*, parce qu'il est le fils par nature : c'est en lui et par lui que nous l'avons, parce que nous sommes faits en lui enfants d'adoption. C'étoit donc aussi à lui à nous apprendre, comme il fait dans cette admirable oraison, à appeler Dieu notre Père. C'est en envoyant en nous l'esprit de son Fils, que Dieu même nous fait dire : *Abba : Père*². C'est donc en toutes façons, et au dedans et au dehors, qu'il nous forme à parler à Dieu comme ses enfants. Aimons le Père en Jésus-Christ son Fils unique, par leur esprit qui est en nous. Aimons aussi tous ceux qui sont appelés à la même grâce, et qui peuvent dire comme nous dans le même esprit : *Notre Père*. Ainsi toute la Trinité sera adorée et aimée ; la fraternité chrétienne sera exercée : et en disant de bon cœur dans le Saint-Esprit ce seul mot, *Notre Père*, nous accomplirons toute justice.

LII^e JOUR. Jésus-Christ, Médiateur : Dieu : Roi : Pontife. (Matth. xxii. 41. 44.)

Quoique ce qui étoit dû à Jésus-Christ fût compris dans le précepte de l'amour de Dieu, puisqu'il est un même Dieu avec son Père et le Saint-Esprit : néanmoins il nous falloit encore expliquer ce qui étoit dû à Jésus-Christ, en tant que Christ médiateur et lien de l'amour de Dieu envers nous, et de nous envers Dieu ; et c'est ce qu'il fait encore avant que de mourir, de la manière la plus authentique qu'on pût souhaiter ; puisque c'est en nous expliquant la plus célèbre prophétie du règne du Christ, publiée par la bouche de David qui en devoit être le père.

¹ Joan. xx. 17. — ² Rom. viii. 15. Gal. iv. 6.

Puisqu'une des qualités par laquelle le Christ devoit être le plus connu , étoit celle de fils de David , il étoit beau que ce fût David qui nous apprît à le connoître.

Qu'il est beau que le Christ ait été vu de ses pères ! d'Abraham, *qui a vu son jour, et qui s'en est réjoui* ¹ : de David, qui , ravi de ses grandeurs, quoiqu'il dût être son fils, *l'avoit appelé son Seigneur* ².

Comme en Abraham étoient données les promesses de la multiplication des fidèles de Jésus-Christ : en David étoient données celles de son empire éternel. Puisque Dieu lui avoit promis en David, *un trône qui dureroit plus que le soleil et la lune* ³ : il étoit beau que David, à qui ce trône étoit promis en figure de Jésus-Christ, fût le premier à reconnoître son empire , en l'appelant son Seigneur. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur* ⁴. Comme s'il eût dit : en apparence c'est à moi à qui Dieu promet un empire qui n'aura point de fin : mais en vérité, c'est à vous, ô mon Fils, qui êtes aussi mon Seigneur, qu'il est donné ; et je viens en esprit le premier de tous vos sujets, vous rendre hommage dans votre trône, à la droite de votre Père, comme à mon souverain Seigneur. C'est pourquoi il ne dit pas en général : Le Seigneur a dit au Seigneur ; mais, *à mon Seigneur*.

S'il est le fils de David, comment l'appelle-t-il son Seigneur ⁵ ? Il vouloit par là leur faire lever les yeux à une plus haute naissance de Jésus-Christ, selon laquelle il n'est pas fils de David, mais Fils unique de Dieu : et ils n'avoient qu'à continuer le psaume, pour trouver cette naissance éternelle, puisque Dieu même parle ainsi dans la suite : *Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore, dans les splendeurs des saints* ⁶.

Devant l'aurore : devant que cette lumière qui se couche , et qui se lève tous les jours , eût commencé à paroître, il y avoit une lumière éternelle qui fait la félicité des saints : c'est dans cette lumière éternelle que je vous ai engendré.

Je vous adore, ô Jésus, mon Seigneur ! dans cette immense et éternelle lumière. Je vous adore comme la lumière *qui il-*

¹ Joan. VIII. 56. — ² Ps. CIX. 1. — ³ Ib. LXXXVIII. 38. — ⁴ Ib. CIX. 1. — ⁵ Matth. XXII. 44. — ⁶ Ps. CIX. 3.

lumine tout homme venant au monde ¹ : Dieu de Dieu : lumière de lumière; vrai Dieu de vrai Dieu.

Quelle joie de voir Jésus-Christ nous expliquant lui-même les prophéties qui le regardent; et nous apprenant par là, comme il faut entendre toutes les autres!

Tout ce que nous devons à Jésus-Christ nous est montré dans ce psaume. Nous le voyons premièrement comme Dieu; et nous disons: C'est ici notre dieu, et il n'y en a pas d'autre. Car s'il est engendré, il est Fils; s'il est Fils, il est de même nature que son Père; s'il est de même nature que son Père, il est Dieu, et un seul Dieu avec son Père: car rien n'est plus de la nature de Dieu que son unité.

Il est roi. Je le vois en esprit assis dans un trône. Où est ce trône? A la droite de Dieu: le pouvoit-on placer en plus haut lieu? Tout relève de ce trône: tout ce qui relève de Dieu et de l'empire du ciel, y est soumis: voilà son empire.

Mais cet empire est sacré; c'est un sacerdoce, et un sacerdoce établi avec serment; ce qui n'avoit jamais été. Dieu voulant par une déclaration plus particulière de sa volonté, nous marquer la singularité de ce sacerdoce: *Dieu jure, et il ne s'en repentira jamais*. Il n'y aura point de changement à cette promesse: le sacerdoce de Jésus-Christ est éternel: *Vous êtes pontife à jamais selon l'ordre de Melchisédech* ². Vous n'avez ni commencement ni fin: ce n'est point un sacerdoce qui vienne de vos ancêtres, ni qui doit passer à vos descendants. Votre sacerdoce ne passe point en d'autres mains: il y aura sous vous des sacrificateurs et des prêtres; mais qui seront vos vicaires, et non point vos successeurs. Vous célébrez pour nous un office et une fête éternellement, à la droite de votre Père. Vous lui montrez sans cesse les cicatrices des plaies qui l'apaisent, et nous sauvent. Vous lui offrez nos prières; vous intercédez pour nos fautes; vous nous bénissez, vous nous consacrez. Du plus haut des cieux vous baptisez vos enfants; vous changez des dons terrestres en votre corps et en votre sang; vous remettez les péchés; vous envoyez votre Saint-Esprit; vous consacrez vos ministres; vous faites tout ce qu'ils

¹ Joan. I. 9. — ² Ps. CIX. 4. Heb. v. 6. VII. 17.

font en votre nom. Quand nous naissons, vous nous lavez d'une eau céleste ; quand nous mourons, vous nous soutenez par une onction confortative : nos maux deviennent des remèdes, et notre mort un passage à la véritable vie. O Dieu ! ô Roi ! ô Pontife ! je m'unis à vous en toutes ces augustes qualités ; je me soumets à votre divinité, à votre empire, à votre sacerdoce, que j'honorerai humblement et avec foi, dans la personne de ceux par qui il vous plaît de l'exercer sur la terre.

*Tous vos ennemis, ô mon Roi ! doivent être l'escabeau de vos pieds*¹. Ils seront réduits ; ils seront vaincus ; ils seront forcés à baiser vos pas, et la poussière où vous aurez marché. Qu'attendons-nous ? Mettons-nous volontairement sous les pieds de ce roi vainqueur, de peur qu'on ne nous y mette par force ; de peur qu'il ne dise du haut de son trône : « Pour ceux qui » n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, qu'on les fasse » mourir à mes yeux ² » ; devant ma vérité ; devant ma justice éternelle. Car ce sera leur juste supplice, que la justice et la vérité les condamneront à jamais : et ce sera la mort éternelle.

*Asseyez-vous en attendant dans votre trône, ô roi de gloire ! jusqu'à ce que le temps vienne de mettre tous vos ennemis à vos pieds*³ ; c'est-à-dire, demeurez dans le ciel, jusqu'à ce que vous en veniez encore une fois, pour juger les vivants et les morts. C'est précisément ce que nous disons tous les jours dans le symbole : *Il est assis à la droite de Dieu ; d'où il viendra juger les vivants et les morts*. Alors donc il en sortira pour les venir juger. Mais il retournera bientôt prendre sa place avec tous les prédestinés qui ne feront qu'un avec lui ; et il donnera à Dieu ce royaume entier, tout le peuple sauvé ; c'est-à-dire, le chef et les membres : *Et Dieu sera tout en tous*⁴.

En attendant, il ne laissera pas d'exercer son empire sur la terre : il brisera la tête des rois : un Néron, un Domitien attaqueront son Église ; mais il brisera leur tête superbe. Un Dioclétien, un Maximien, un Galère, un Maximin tourmenteront les fidèles : mais il les dégradera, il les perdra, il les

¹ Ps. CIX. 1. I. Cor. xv. 25. Heb. 1. 13. x. 13. — ² Luc. XIX. 27. —

³ Ps. CIX. 1. I. Cor. xv. 25. — ⁴ I. Cor. xv. 28.

frappera d'une plaie irrémédiable, comme il fit un Antiochus. Un Julien l'Apostat, lui déclarera la guerre ; mais il périra d'une main inconnue, peut-être par celle d'un ange, certainement par un coup ordonné de Dieu. Tremblez donc, ô rois ! ennemis de son Église ! mais *vous, petit troupeau, ne craignez rien*¹ : votre Roi mettra à ses pieds tous vos ennemis, fussent-ils les plus puissants de tous les rois.

Il boira du torrent dans la voie. Il boira le calice de sa passion, mais ensuite il élèvera la tête². Buons avec lui les afflictions, les mortifications, les humiliations, la pénitence, la pauvreté, les maladies. Buons de ce torrent avec courage : que ce torrent ne nous entraîne pas ; ne nous abatte pas, ne nous abîme pas, comme le reste des hommes. Alors nous lèverons la tête : les têtes orgueilleuses seront brisées, nous le venons de voir : mais les têtes humiliées par un abaissement volontaire seront exaltées avec Jésus-Christ.

*Et personne n'osa l'interroger*³. Aveugles ; parce que la lumière venoit trop claire à leurs yeux, ils n'osoient plus l'interroger. Il falloit l'interroger, non par un esprit superbe et contentieux, mais pour être instruit. Venez donc ; interrogez ; profitez du temps, il ne sera plus guère avec vous. *La lumière n'est plus avec vous que pour peu de temps : Marchez, interrogez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous environnent : celui qui est dans les ténèbres ne sait où il va*⁴.

Mais nous, pour qui Jésus-Christ ne s'en va pas, ne cessons de l'interroger, et de consulter sa vérité éternelle pour le connoître, et pour nous connoître. *Approchons-nous de lui, et soyons illuminés*⁵ : fussions-nous dans les ombres de la mort : écoutons l'Apôtre, qui nous dit : *O vous qui dormez parmi les morts ! sortez de votre tombeau, et Jésus-Christ vous éclairera*⁶. Amen, Amen.

¹ Luc. XII. 32. — ² Ps. CIX. 7. — ³ Matth. XXII. 45. — ⁴ Joan. XII. 35. — ⁵ Ps. XXXIII. 6. — ⁶ Ephes. V. 14.

LIII^e JOUR. Chaire de Moïse : chaire de Jésus-Christ et des apôtres.
(Matth. XXIII. 1. 2. 3.)

Après avoir confondu les pharisiens et les docteurs de la loi par ses réponses ; il commence à découvrir au peuple leur hypocrisie, pour deux raisons. La première afin que le peuple fût prémuni contre leurs artifices ; puisque ce devoit être là le plus grand obstacle à leur foi. La seconde, pour l'instruction des maîtres et des docteurs de l'Église ; afin qu'ils évitassent soigneusement cette hypocrisie pharisaïque, qui avoit fait une si grande opposition à l'Évangile, et avoit mis à la fin le Fils de Dieu sur la croix. Le Sauveur ne devoit pas sortir de ce monde, sans y laisser une instruction si essentielle.

Alors donc, après avoir confondu tous les docteurs de la loi et les pharisiens, Jésus-Christ s'adressa aux troupes que ces hypocrites séduisoient, afin de les détromper ; et à ses disciples, de peur qu'ils n'en suivissent un jour les mauvais exemples ; et leur parla en cette sorte : *Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse* ¹ : et le reste ; où il fait trois choses ; 1^o il établit leur autorité ; 2^o il en déclare l'abus ; 3^o il en prédit le châtement.

Arrêtons-nous ici, et préparons-nous seulement à bien profiter du discours de notre Seigneur, en sorte que nous soyons véritablement purgés du pharisaïsme ; conformément à cette parole du Sauveur : *Donnez-vous de garde du levain des pharisiens qui est l'hypocrisie* ². Hélas ! hélas ! qu'il n'est que trop passé de ce levain jusqu'à nous ! Nous l'allons voir.

Jésus-Christ parle aux troupes et à ses disciples, au peuple et aux docteurs. Que chacun soit attentif, et prenne ce qui lui convient dans cette instruction.

La première chose qui est à observer dans le sermon de notre Seigneur, c'est qu'ayant à découvrir les abus et les corruptions qui étoient en vogue dans la synagogue et dans ses docteurs, il commence par établir l'autorité de leur ministère de la manière du monde la plus forte. Car autrement en reprenant les abus, on en introduiroit un plus grand quetous les

¹ Matth. XXIII. 2. 3. — ² Matth. XVI. 6. Luc. XII. 1.

autres ; qui seroit de se retirer de la société, et de mépriser le ministère qui est de Dieu, à cause des vices de ceux qui l'exercent. Le docteur du genre humain ne vouloit pas sortir du monde sans établir ce fondement, qui est le remède à tous les schismes futurs : et on ne peut pas l'établir avec plus de force.

Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse ¹. Assis pour enseigner : ils en ont l'autorité. *Sur la chaire de Moïse*. Il n'y avoit rien de plus grand pour l'ancien peuple, que d'être assis sur la chaire du législateur ; de celui que Dieu avoit établi alors, pour être le médiateur entre lui et son peuple, comme l'appelle saint Paul ². C'est sur cette chaire que sont assis les docteurs de la loi et les pharisiens : ils représentent ces soixante-dix sénateurs qui partagèrent l'esprit de Moïse, pour juger le peuple.

Après avoir établi leur autorité sur celle de Moïse, il conclut : *Gardez donc, et faites tout ce qu'ils vous diront* ³. Il attribue clairement à la synagogue une vérité infaillible ; en sorte qu'il falloit tenir pour certain tout ce qui avoit passé en dogme constant de la synagogue. Car il ne donne à personne le droit de juger au dessus d'elle ; et le partage du peuple est l'obéissance : *Gardez et faites*.

Songez donc à l'autorité que doivent avoir les docteurs de l'Eglise chrétienne ; puisqu'ils sont assis, non pas sur la chaire de Moïse, mais *sur celle de Jésus-Christ, et des apôtres* ⁴ ; et qu'ils y sont établis avec une promesse bien plus authentique, que les docteurs de la synagogue, puisque la synagogue devoit passer, et n'avoit que des promesses temporelles : au lieu qu'il a été dit à l'Eglise : *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles* ⁵.

Gardez donc et faites ce qu'il vous diront. Mais parce que l'assistance qui leur est promise pour enseigner en corps, n'empêche pas la corruption qui peut être dans les mœurs des particuliers, et même la plupart : il ajoute : *Mais ne faites pas selon leurs œuvres : car ils disent et ne font pas* ⁶. Prenez donc bien garde à vos docteurs. Ils n'oseront vous décider que ce

¹ Matth. xxiii. 2. — ² Gal. iii. 19. — ³ Matth. xxiii. 3. — ⁴ Ephes. ii. 20. — ⁵ Matth. xxviii. 20. — ⁶ Ibid. xxiii. 3.

qui a passé en dogme certain de la synagogue; et s'ils ne le font, ils seront redressés par l'autorité de la chaire, par toute l'unité de la synagogue. Mais la discipline pourra être si corrompue, qu'on ne réprimera pas les mauvaises mœurs; l'avarice, l'hypocrisie, les conduites particulières de ceux qui chercheront leur intérêt, sous couleur de religion. Ainsi, en faisant ce qu'ils disent, ne faites pas ce qu'ils font : *Et prenez garde, comme disoit saint Augustin, qu'en cueillant la bonne doctrine comme une fleur parmi les épines, vous ne vous laissiez écorcher la main par le mauvais exemple* ¹.

Voilà l'abrégé de l'instruction du Sauveur. Il s'expliquera davantage dans la suite. Arrêtons-nous ici, et considérons la merveilleuse conduite de Dieu, qui gouverna tellement le corps des docteurs, qu'ils soutiendront les saintes maximes plus qu'ils ne les pratiqueront; et qu'ils ne passeront pas leur corruption en dogme : le dogme ayant par lui-même une racine si forte, qu'il se soutient comme de soi.

Jésus-Christ nous prémunit donc contre les scandales qui ne seront jamais les plus grands, que lorsqu'on les verra dans les docteurs et dans les pasteurs. Et il veut que nous apprenions à honorer le ministère, même dans des mains indignes : parce que l'indignité des ministres est de leur fait particulier; et le ministère est de Dieu.

LIV^e JOUR. L'autorité de la synagogue reconnue et recommandée par Jésus-Christ dans le temps même qu'elle conjure contre lui. (Ibid.)

Il y a ici quelque chose d'étonnant : car Jésus-Christ savoit bien que la synagogue l'alloit condamner dans trois jours, lorsque le conseil assemblé chez le souverain Pontife, décideroit : « Il est coupable de mort, parce qu'il s'étoit dit le Christ » et le Fils de Dieu ² ». Et la confession de la vérité lui fut imputée à blasphème. Et cependant il établit son autorité avec les paroles les plus fortes qu'on pouvoit imaginer : tant il est, en tout et partout, juste et véritable.

Mais ne sembleroit-il pas ici qu'il parleroit contre lui-même et qu'il induiroit le peuple en erreur ? *Faites ce qu'ils vous*

¹ Serm. XLVI. in Ezech. n. 22. et Serm. CXXXVII. de verb. Ev. Joan. n. 13. — ² Matth. XXVI. 65. 66.

disent. Rejetez donc le Christ : car ils vous le diront bientôt.

Bien plus : « Ils avoient déjà conspiré entre eux, que si » quelqu'un confessoit qu'il fût le Christ, il fût excommunié, » et chassé de la synagogue ¹ ». Le sanguinaire conseil avoit déjà été tenu, et il y avoit été décidé, *qu'il falloit que Jésus mourût.* Et il semble que la synagogue étoit déjà réprouvée. Comment donc en parler d'une manière si authentique, et lui donner l'autorité de la vraie Église ? O Seigneur ! pourquoi parlez-vous en cette sorte ? Que ne déclarez-vous plutôt à toute la synagogue, qu'elle étoit réprouvée ? Frappons, cherchons, demandons.

LV^e JOUR. L'autorité de la synagogue cesse à la destruction du temple, et du peuple de Dieu. Immobilité de l'Église chrétienne.

En cherchant donc soigneusement dans l'Écriture, je trouve que la synagogue ne devoit être absolument réprouvée, qu'après qu'elle auroit actuellement fait mourir Jésus-Christ. Bien plus, Dieu la vouloit encore attendre, jusqu'à ce qu'elle eût méprisé le grand signe qu'il lui devoit envoyer pour reconnaître le Christ, qui étoit celui de sa résurrection. « Cette race » infidèle cherche un signe, et il ne lui en sera point donné » d'autre, que le signe de Jonas le prophète », et le reste ¹.

Ce n'étoit pas assez que le Christ fût ressuscité ; il falloit que sa résurrection fût publiée, et que la pénitence eût été prêchée en son nom, en commençant par Jérusalem ; ce qui ne se commença qu'à la Pentecôte.

Ce n'étoit pas encore assez : car les apôtres ne se séparent pas encore de la communion du reste du peuple ; et quoiqu'ils fissent déjà un corps à part avec leurs disciples, ils alloient au temple comme les autres, et ils étoient reçus à y rendre le même culte. Car encore qu'ils s'assemblassent dans la galerie de Salomon, et que personne n'osât se joindre à eux ; néanmoins le peuple les glorifioit ², et on ne les avoit pas publiquement excommuniés.

On peut donc voir maintenant que ce qui est dit en saint

¹ Joan. ix. 22. — ² Matth. xii. 39. 40. — ³ Act. v. 12. 13. etc.

Jean : « Qu'ils avoient conspiré entre eux, de chasser de la » synagogue ceux qui reconnoïtroient Jésus pour Christ¹ » : étoit plutôt une conspiration secrète, qu'un décret public. Il en étoit de même du dessein de le faire mourir. Et en effet tant s'en faut que les apôtres fussent excommuniés et exclus du temple, Jésus-Christ lui-même y prêchoit, y ordonnoit, y étoit reçu, consulté, écouté de tout le monde. Et tout ce qu'on fit après contre les apôtres par voie de fait, ne faisoit pas qu'ils fussent privés du culte public, ni qu'eux-mêmes s'en séparassent, comme on vient de voir. C'étoit un temps d'attente, ou plusieurs gens de bien, qui pouvoient n'avoir pas vu les miracles de Jésus-Christ, demeuroient comme en suspens. « On venoit cependant de toutes les villes à Jérusalem, » pour y apporter les malades aux apôtres : on les exposoit à » l'ombre de saint Pierre² »; et la synagogue, quoique déjà sur le penchant de sa ruine, n'avoit pas encore pris absolument son parti.

C'est une chose admirable, comme Dieu la supportoit en patience, et combien de formalités et de dénonciations, pour ainsi dire, il pratiqua, avant que de répudier entièrement cette épouse infidèle. Il semble que lorsqu'elle en vint à répandre le sang de saint Etienne, elle eût rompu tout à fait avec Dieu, et Dieu avec elle. Mais non ; car l'infidélité de la ville de Jérusalem n'empêchoit pas que les Juifs de la dispersion n'écoutassent encore les apôtres. Ils entroient dans les synagogues où on leur offroit la parole, comme on faisoit à des frères et à de vrais Juifs. On écoutoit paisiblement ce qu'ils disoient de Jésus, et on les invitoit à en parler encore une autre fois dans l'assemblée suivante. Et le samedi étant venu, toute la ville accourut pour entendre la parole de Dieu de leur bouche. Alors les Juifs s'émurent, et contraignirent les apôtres à leur déclarer qu'ils alloient porter aux gentils la parole qu'ils refusoient de recevoir : ce qui étoit une espèce de rupture, puisque les apôtres s'en allèrent, secouant contre eux la poussière de leurs pieds. Voilà ce qui arriva à Antioche de Pisidie.

¹ Joan. ix. 22. — ² Act. v. 15. 16. — ³ Act. xiii. 5. et suiv.

Mais la rupture n'étoit pas encore universelle ; car ils continuoient à entrer dans les autres synagogues à leur ordinaire, et on leur y offroit encore la parole ¹. Ils alloient aussi comme les autres à la prière commune dans l'oratoire destiné à cet usage ². Saint Paul parla paisiblement dans la synagogue à Thessalonique, durant trois samedis consécutifs ³. Il étoit écouté ; et parloit aussi à Corinthe tous les samedis ⁴, prêchant toujours le Seigneur Jésus dans ses discours ; et ne s'en retiroit que lorsqu'il voyoit leurs blasphèmes manifestes, leur dénonçant toujours qu'ils alloient aux gentils, qui étoit comme le signal de la rupture : saint Paul demeurant toujours auprès de la synagogue, sans doute pour la fréquenter à son ordinaire, autant qu'on l'y recevrait ⁵.

Ce qui se passa à Ephèse sent un peu plus la rupture : car saint Paul y ayant prêché trois mois durant dans la synagogue, avec une pleine liberté ; le blasphème de quelques-uns qui entraînèrent les autres, fit qu'il sépara ses disciples, et continua ses discours dans l'école d'un certain, nommé Tyran ⁶. Mais ce n'étoit rien moins encore qu'une rupture absolue avec la synagogue, puisqu'après tout cela le même saint Paul étant arrivé à Jérusalem, par le conseil de saint Jacques et de tous les prêtres, se joignit à quatre fidèles qui avoient fait un vœu, et se sanctifiant avec eux, entra dans le temple où ils offrirent leurs oblations, et accomplirent leur vœu, en témoignage de leur communion avec le service du Temple, et le peuple qui le fréquentoit ⁷, qui par conséquent n'étoit pas encore manifestement réprouvé. Et pour pousser tout d'un coup la chose jusqu'à la fin des Actes, les Juifs que saint Paul trouva à Rome, lui déclarèrent que les frères de Judée, contents alors de l'avoir chassé du pays, ne leur avoient rien écrit, ni rien fait dire contre lui. Ce qui fit qu'ils l'écoutèrent encore un jour entier depuis le matin jusqu'au soir ⁸.

Pendant ce temps-là les gentils venoient en foule à l'Eglise qui se formoit tous les jours de plus en plus. La persécution s'éleva de tous côtés à l'instigation des Juifs qui alloient par-

¹ Act. XIII. 15. — ² Ib. XVI. 13. 16. — ³ Ib. XVII. 2. — ⁴ Ib. XVIII. 4. — ⁵ Ib. 7. — ⁶ Ib. XIX. 8. 9. — ⁷ Ib. XXI. 23 et seq. — ⁸ Ib. XXVIII. 21. 23.

tout pour animer les gentils , jusqu'à ce qu'ils excitèrent Néron à cette première et grande persécution, où les deux apôtres saint Pierre et saint Paul moururent. Ce fut là comme le terme fatal marqué à la synagogue : car elle avoit pris alors universellement parti contre les fidèles. Les apôtres, en allant au supplice, leur dénoncèrent le châtiment qui leur alloit arriver. Dieu sembloit les avoir attendus jusque là en patience, et leur avoir donné tout ce temps-là pour faire pénitence du déicide commis en la personne du Fils de Dieu. Mais enfin , n'ayant écouté ni lui, ni ceux qu'il leur envoyoit pour les obliger à se repentir, il lança le dernier coup, où l'on sait que la cité sainte fut mise en feu avec son temple, avec toutes les marques de la dernière extermination que Daniel avoit prédite. Ce fut alors que le juif cessa absolument d'être peuple, conformément à ce qu'avoit dit le même prophète : *Et il ne sera plus le peuple de Dieu* ¹.

On voit donc l'état de l'Église dans cet intervalle. L'Église chrétienne commençoit par la prédication de la vérité, que Jésus-Christ et ses apôtres établirent par tant de miracles, et surtout par celui de la résurrection de Jésus-Christ, qui étoit, qu'il le falloît reconnoître pour le vrai Christ. Alors cependant la synagogue n'étoit pas encore entièrement répudiée, ni n'avoit pas tout à fait perdu le titre d'église, puisque les apôtres communiquoient encore avec elle, à son temple et à son service. C'étoit comme un temps d'attente, durant lequel se faisoit la publication de l'Évangile. Il y en avoit alors qui peut-être n'ayant pas vu par eux-mêmes les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, et ne sachant encore que penser, voyant aussi qu'il se remuoit dans le monde quelque chose d'extraordinaire, demeuroient comme en suspens, attendant du temps le dernier éclaircissement, et disant comme Gamaliel : « Si ce conseil n'est pas de Dieu, il se dissipera » de lui-même ; s'il est de Dieu, vous ne pourrez pas le dissiper ² ». Ceux qui demeuroient dans cette attente, dociles à recevoir la vérité quand elle seroit entièrement notifiée, pouvoient encore être sauvés, comme leurs prédécesseurs, en

¹ Dan. ix. 26. — ² Act. v. 38. 39.

la foi du Christ à venir; parce qu'encore qu'il fût arrivé, la promulgation de sa venue n'avoit pas encore été faite jusqu'au point que Dieu avoit marqué, et après laquelle il ne vouloit plus tolérer ceux qui n'ajouteroient pas une foi entière à l'Évangile. En attendant l'Église judaïque demouroit encore en état. Le Fils de Dieu lui donnoit toujours la même autorité qu'elle avoit pour soutenir et instruire les enfants de Dieu; ne lui dérogeant la créance, que dans le point que Dieu avoit révélé par tant de miracles. Car la croyance qu'il donnoit par ses miracles à l'Église chrétienne ne dérogeoit qu'à cet égard à la foi de l'Église judaïque. L'Église chrétienne naissoit encore et se formoit dans le sein de l'Église judaïque et n'étoit pas encore entièrement enfantée ni séparée de ce sein maternel. C'étoit comme deux parties de la même Église, dont l'une plus éclairée répandoit peu à peu la lumière sur l'autre. Ceux qui résistoient ouvertement et opiniâtrément à la lumière, périssoient dans leur infidélité; ceux qui demouroient comme en suspens, en attendant le plein jour, disposés à le recevoir aussitôt qu'il leur apparôitroit, se sauoient à la faveur de la foi au Christ futur, à la manière qu'on a vue; la synagogue leur seroit encore de mère, et tenoit encore la chaire de Moïse jusqu'à un certain point. Qu'on demandât : Quel Dieu faut-il croire ? Les docteurs de la loi vous répondoient : Celui d'Abraham, qui a fait le ciel et la terre. Que faut-il faire pour son culte, et qu'en ordonne Moïse ? Telle et telle chose. Faut-il attendre un Christ ? Sans doute. Où doit-il naître ? *En Bethléem* ¹, tout d'une voix. De qui doit-il être fils ? De David, sans hésiter ². Mais ce Christ, est-ce Jésus ? Dieu le déclaroit ouvertement; et on n'avoit pas besoin à cet égard de l'autorité de la synagogue : car il s'élevoit une autorité au dessus de la sienne, qu'il n'y avoit pas moyen de méconnoître absolument. Ceux qui attendoient néanmoins ce que le temps devoit faire, pour la déclarer davantage, et qui se gardoient en attendant à l'exemple d'un Gamaliel, de participer aux complots des Juifs contre Jésus-Christ et ses apôtres, faisoient ce que disoit le Sauveur : *Faites ce qu'ils vous disent* ;

¹ Matth. ii. 5. — ² Ib. xxii. 41.

suivez ce qui a passé en dogme constant : *mais ne faites pas ce qu'ils font*. Ne sacrifiez pas le juste à la passion et à l'intérêt de vos docteurs corrompus. L'autorité naissante de l'Eglise chrétienne suffit pour vous en empêcher. La synagogue elle-même n'a pas encore pris parti en corps, puisqu'elle écoute tous les jours les apôtres de Jésus-Christ, et demeure comme en attente : Dieu le permettant ainsi, pour ne laisser pas tomber tout à coup dans la synagogue le titre d'Eglise, et pour donner le loisir à l'Eglise chrétienne de se former peu à peu. La synagogue s'aveugle à mesure que la lumière croît : les enfants de Dieu se séparent. La lumière est-elle venue à son plein, par la destruction du saint lieu, par l'extermination de l'ancien peuple, et l'entrée des gentils en foule, avec un manifeste accomplissement des anciens oracles : la synagogue a perdu toute son autorité, et n'est plus qu'un peuple manifestement réprouvé. C'est ce qui devoit arriver, selon les conseils de Dieu, dans cet entre-temps qui se devoit écouler entre la naissance de Jésus-Christ et la réprobation déclarée du peuple juif.

Mais cette diminution et cette déchéance d'autorité ne doit jamais arriver à l'Eglise chrétienne. On dit donc absolument à ses enfants : Vos pasteurs et vos docteurs sont assis, non plus sur la chaire de Moïse, qui devoit tomber ; mais sur la chaire de Jésus-Christ, qui est immobile. *Faites donc en tout et partout ce qu'ils vous enseignent*. Mais prenez garde seulement, s'ils sont mauvais, de séparer les exemples des particuliers, des préceptes et enseignements soutenus sur leur ministère.

Admirons donc cette autorité de l'Eglise chrétienne, qui est en vérité le seul soutien des infirmes et des forts. Et admirons aussi comment Dieu a ôté l'autorité à l'Eglise judaïque, plutôt par les choses mêmes, et par la destruction du temple et du peuple, que par aucun décret passé en dogme qui lui ait fait perdre créance.

LVII^e JOUR. Caractère des docteurs juifs, sévères, orgueilleux et hypocrites. (Matth. xxiii. 4. 5. 6. 7.)

Ils lient des fardeaux. Le premier abus ; c'est que pour paroître pieux, ils font les sévères. *Ils lient des fardeaux pesants*,

ils tiennent les âmes captives : car voyez jusqu'à quel point : *des fardeaux insupportables sur les épaules* ¹ : bienliés, en sorte qu'ils ne puissent s'en défaire : et tout cela pour les tenir dans leur dépendance, sous prétexte d'exactitude.

C'est aussi un effet de la superstition. La véritable piété étant fondée sur la confiance en Dieu, dilate le cœur : mais la superstition qui se veut fonder sur elle-même met une chose sur une autre, et se charge de fardeaux insupportables.

Mais voici le comble du mal. Ces faux docteurs, quand ils vous ont bien chargés, *ne vous aident pas du bout du doigt* ; impitoyables en toute manière, et parce qu'ils vous chargent, et parcequ'ils ne songent pas à vous soulager. Voilà leur premier caractère : rigoureux par ostentation, et en même temps durs et impitoyables.

Ils tiennent captive des femmelettes chargées de péchés ², sous prétexte de leur donner des remèdes à leurs péchés, et en effet pour les tenir dans leur dépendance, sous le beau nom de direction.

Mais vous, ô véritables directeurs ? si vous êtes obligés d'ordonner des choses fortes, soyez encore plus soigneux à soulager ceux à qui vous les imposez. Loin de vouloir vous attacher les âmes infirmes, rendez-les libres ; et autant que vous pourrez, mettez-les en état d'avoir moins besoin de vous, et d'aller comme toutes seules par les principes de conduite que vous leur donnez.

Ils font tout pour être vus des hommes ³. Voilà la source de tout le mal. La véritable piété ne songe qu'à contenter Dieu. Ceux-ci n'ont que des vues humaines ; et ils sont sévères, afin qu'on les loue : ils veulent conduire, ils veulent diriger, pour se donner un grand crédit ; afin qu'on voie qu'ils peuvent beaucoup, qu'ils sont de grands directeurs, et qu'ils ont beaucoup de gens de grande considération à leurs pieds.

Ils aiment les premières places ⁴. Les voilà peints : non que tous ils aient tous ces défauts ; les uns ne se soucient pas tant des premières places ; mais ils voudront qu'on les craigne, qu'on les visite, qu'on leur fasse de grandes révérences ; sen-

¹ Matth. XXIII. 4. — ² II. Tim. III. 6. — ³ Matth. XXIII. 5. — ⁴ Ib. 6.

sibles au dernier point, si on leur manque en la moindre chose. Les malheureux, ils ont reçu leur récompense,

Mais ce qu'ils veulent sur toutes choses, c'est *qu'on les appelle Rabbi*¹, et qu'on les tienne pour maîtres, qu'on révère leurs décisions comme des oracles, et que tout le monde aille à eux comme à la règle.

Que ceux qui sont en place, où ces devoirs leur sont rendus naturellement, craignent de s'y plaire. La tentation est délicate : car on passe souvent de la fermeté qu'on doit avoir pour maintenir l'autorité légitime, à une jalousie de grandeur toute humaine et toute mondaine. Le remède est dans les paroles suivantes.

LVI^e JOUR. Jésus-Christ seul Père, seul maître. (Matth. xxiii. 8. 9. 10. 11.)

*Vous n'avez qu'un seul maître*². Écoutez le maître intérieur ne faites rien qu'en le consultant : faites tout sous ses yeux. Songez ce que vous feriez si vous aviez à chaque moment à lui rendre compte. Vous prendriez son esprit, comme vos subalternes prennent le vôtre : vous craindriez de vous rien attribuer au delà des bornes, pour n'être point repris d'un tel supérieur. Or encore que vous n'avez point à lui rendre compte en présence, à chaque moment, il viendra un jour que tout se verra ensemble : et en attendant on observe tout ; et celui à qui vous aurez à rendre compte, *viendra lorsque vous y penserez le moins*³, pour voir si vous n'avez point insolemment abusé du pouvoir qu'il vous a laissé en son absence.

*Vous êtes tous frères*⁴. Songez-y bien : vous qui êtes supérieur, vous êtes frère. S'il faut donc prendre l'autorité sur votre frère, que ce soit pour l'amour de lui, et non pour l'amour de vous ; pour son bien, et non pour vous contenter d'un vain honneur.

*Il n'y a qu'un Père : il n'y a qu'un maître*⁵. Si on vous appelle Père, parce que vous en faites la fonction, elle est déléguée, elle est empruntée. Revenez au fond : vous vous trouverez frère et disciple. Ayez-en donc l'humilité : apprenez

¹ Matth. xxiii. 7. — ² Ib. 8. — ³ Ib. xxiv. 45. 50. — ⁴ Ib. xxiii. 8. — ⁵ Ib. 9. 10.

d'un moment à l'autre ce que vous avez à enseigner. Ainsi vous serez un père, vous serez un maître : car saint Paul a bien dit *qu'il étoit père, et qu'il engendrait des enfants* ¹ ; mais la semence de Dieu, c'est sa parole. Recevez donc continuellement de Dieu. Prêchez-vous ? Ecoutez au dedans le Maître céleste, et ne prêchez que ce qu'il vous dicte. Conduisez-vous, conseillez-vous ? consolez-vous ? Si vous parlez que ce soient *des discours de Dieu* ²... *Si vous servez quelqu'un en le conduisant, que ce soit par la vertu que Dieu vous fournit* ³ sans cesse.

Un seul maître ; une seule lumière qui éclaire tout homme venant au monde ⁴, qui a parlé au dehors, et parle encore tous les jours dans son Évangile : mais qui parle toujours au dedans, dès qu'on lui prête l'oreille. Dans quel silence faut-il être, pour ne perdre pas la moindre de ses paroles.

Le plus grand d'entre vous c'est votre serviteur ⁵. Il ne dit pas qu'il n'y ait pas d'ordre dans son Eglise, et que personne n'y soit élevé en autorité au dessus des autres : mais il avertit que l'autorité est une servitude. *Je me suis fait serviteur de tous* disoit saint Paul : *tout à tous, afin de les sauver tous* ⁶. L'exercice de l'autorité ecclésiastique est une perpétuelle abnégation de soi-même.

LVIII^e JOUR. Les *Væ*, ou les malheurs prononcés contre les faux docteurs. (Matth. xxiii. 13. 15. 16.)

Écoutons bien, ces *Væ* : *Malheur à vous* ⁷. Dès qu'on se fait maître pour soi-même, et pour être honoré, malheur à vous. C'est une malédiction sortie de la bouche de Jésus-Christ : c'est une sentence prononcée, qui sera suivie d'une autre : *Allez, maudits*.

Comment est-ce que les docteurs ferment le ciel ? En débitant de fausses maximes, et mettant l'erreur en dogme.

Ils ne vouloient point croire en Jésus-Christ, et empêchoient le peuple d'y croire. C'étoit véritablement fermer la porte du ciel, puisque Jésus-Christ est cette porte.

Un autre moyen de la fermer, c'est de la faire trop large,

¹ I. Cor. iv. 14. 15. — ² Gal. iv. 19. — ³ I. Pet. iv. 11. — ⁴ Joan. i. 9. — ⁵ Matth. xxiii. 11. — ⁶ I. Cor. ix. 19. 22. — ⁷ Matth. xxiii. 13.

pendant que Jésus-Christ la fait étroite. Car dès là, ce n'est plus la porte que Jésus-Christ a ouverte : c'en est une autre que vous ouvrez de vous-mêmes : et parce qu'elle est plus aisée, vous faites abandonner l'autre qui est la véritable.

Mais ce ne sont pas seulement les docteurs trop relâchés qui ferment la porte : Jésus-Christ attaque encore plus, dans tout ce sermon, ceux qui augmentent les difficultés, et les fardeaux. Leur dureté rend la piété sèche et odieuse, et par là elle ferme le ciel.

Ces faux docteurs gâtent tout. Il n'y a rien de meilleur que l'oraison : ils la gâtent ; parce que *pour dévorer la substance des veuves, ils font semblant de prier Dieu longtemps* pour elles, ou de leur vouloir apprendre à *prier longtemps*. Mais leur jugement sera d'autant plus grand, que la chose dont ils abusent, est plus excellente.

Les maisons des veuves, foibles par leur sexe, maîtresses de leur conduite, et n'ayant plus de mari qui sauroit bien écarter le directeur intéressé : voilà un vrai butin pour l'hypocrisie.

La plus parfaite action d'un docteur c'est de *faire un prosélyte*¹, de convertir les infidèles. Plus ils étoient éloignés, plus il y a de mérite à les ramener. Ils gâtent cela : *ils le font doublement damner*. Car ils l'attirent, et puis il l'abandonnent : ils le gagnent et puis il le scandalisent : et ne lui font que trop sentir qu'ils n'ont travaillé à le convertir, que pour s'en faire une matière d'un vain triomphe. Ces malheureux prosélytes se rebutent de la piété, et peut-être de la foi : et ils se damnent doublement ; parce qu'ils deviennent déserteurs de la religion, et que sachant la volonté du maître, ils sont beaucoup plus punis. Il valoit mieux les laisser dans leur ignorance, que de manquer à ce qu'il leur faut, pour profiter de la doctrine de la foi. Ne croyez donc pas avoir tout fait, quand vous les avez convertis ; c'est ici le commencement de vos soins. Autrement vous ne serez, comme vous appellent les hérétiques par mépris, qu'un malheureux convertisseur.

Ne dites pas d'un pécheur : Il a commencé : il a fait sa confession générale ; qu'il aille maintenant tout seul. Vous ne

¹ Matth. xxiii. 15.

songez pas que le grand coup est de persévérer. Prenez garde que vous ne vouliez que la gloire de convertir, et non pas le soin de conserver.

Le faux zèle est bien marqué dans ces paroles : *Vous courez la mer et la terre, pour faire un seul prosélyte*¹. Qu'il est zélé ! Tant de peine pour un seul homme ! faux zèle, puisqu'il ne sert qu'à la vanité : il se repaît de la gloire d'avoir fait un prosélyte. Plus la chose est sainte, plus il est détestable de la gâter. J'ai fait cette religieuse, j'ai attiré cet homme à l'ordre : achevez donc ; cultivez cette jeune plante ; ne la déracinez pas par les scandales que vous lui donnez ; qu'elle ne trouve pas la mort où elle a cherché la vie : en un mot, ne la damnez pas davantage par le mauvais exemple. Le mauvais exemple du monde lui auroit été moins nuisible : le mauvais exemple des serviteurs et des servantes de Dieu, la perd sans ressource.

« Dieu dissipe les os de ceux qui plaisent aux hommes : ils » sont remplis de confusion, parce que le Seigneur les mé- » prise² », comme des hommes vains, qui préfèrent l'apparence au solide et au vrai.

LIX^e JOUR. Docteurs juifs, conducteurs aveugles et insensés. (Ibid. 1^{re} et suiv.)

Jusqu'ici il ne les a appelés qu'*hypocrites* : parcequ'ils mettoient la piété dans l'extérieur seulement. Voici une autre qualité qu'il leur donne : *conducteurs aveugles* : et encore : *insensés et aveugles*³.

Marquez la liaison de ces deux paroles : *conducteurs et aveugles* : *guides aveugles et insensés* : Hélas ! en quels abîmes tomberez-vous, et ferez-vous tomber les autres ? Car tous deux tombent dans l'abîme, et l'aveugle qui mène, et celui qui suit

L'aveuglement qu'il reprend ici est, lorsque l'intérêt fait oublier les maximes les plus claires et les plus certaines.

Il est bien manifeste, que *le temple et l'autel qui sanctifient les présents*⁴, sont de plus grande dignité que le don qu'on met

¹ Matth. XXIII. 15. — ² Ps. LIII. 6. — ³ Matth. XXIII. 16 et seq.

⁴ Ib. 18. 19.

dessus pour les sanctifier. Et cependant ces guides aveugles étoient assez insensés pour dire que le serment qu'on faisoit par le don, et par l'or qu'on avoit consacré dans le temple et sur l'autel, étoit plus inviolable que celui qu'on faisoit par le temple et par l'autel même. Pourquoi? parce qu'ils vouloient qu'on multipliât les dons et l'or dont ils profitoient : et c'est pourquoi ils en relevoient le prix, et ils pousoient leur aveuglement, jusqu'à préférer le présent au temple et à l'autel, où on le consacroit.

Lorsqu'il dit que le temple et l'autel sanctifient le don, il parle pour l'ancienne loi, où en effet tous les dons et toutes les victimes, qui n'étoient que choses terrestres, étoient bien au dessous du temple et de l'autel qui étoient le manifeste symbole de la présence de Dieu. Mais dans la nouvelle alliance il y a un don qui sanctifie le temple et l'autel. Ce don c'est l'eucharistie ; qui n'est rien de moins, que Jésus-Christ et le Saint des saints : et ce don est en même temps un temple. *Détruisez ce temple*, dit-il : *et il parloit du temple de son corps* ¹,... *où la divinité habitoit corporellement* ². Il est donc le temple, et plus que le temple : *Celui-ci est plus grand que le temple même* ³.

Il est l'autel, en qui et par qui nous offrons *des victimes spirituelles, agréables par Jésus-Christ*, comme dit saint Pierre ⁴.

Ceux qui estiment le don plus que le temple et plus que l'autel, sont encore ceux qui donnant quelque chose à Dieu, le font valoir en eux-mêmes ; au lieu de songer qu'on ne peut rien donner à Dieu, qui ne soit beaucoup au dessous de la majesté de son temple, et de la sainteté de son autel.

Comme il élève l'esprit ! du don, à l'autel et au temple : du temple, au ciel dont il est l'image : du ciel, à Dieu qui y est assis, qui y règne, qui y tient l'empire de tout l'univers.

Apportez votre don : apportez-vous vous-même à l'autel ; et ne faites cas de vous-même qu'à cause que vous êtes consacré à Dieu. Tirez de là tout votre prix : attendez de là tout ce que vous espérez de sainteté.

¹ Joan. II. 19. 21. — ² Coloss. II. 9. — ³ Matth XII. 6. — ⁴ I. Pet. II. 5.

O le grand don que vous avez à offrir à Dieu ! son corps et son sang que tous les jours vous pouvez offrir à Dieu en sacrifice : don qui sanctifie l'autel et le temple, et ceux qui s'offrent dans le temple.

LX^e JOUR. Guides aveugles attachés aux petites choses, et méprisant les grandes. (Ibid. 23. et 24.)

Par quelle erreur de l'esprit humain arrive-t-il qu'on observe la loi en partie, et qu'on ne l'observe pas tout entière ; qu'on en observe les petites choses, comme de payer la dîme des plus vils herbages, et qu'on omet les plus grandes, la justice, la miséricorde, la bonne foi ? Il y a là une ostentation et un air d'exactitude qui s'étend jusqu'aux moindres observances. Mais il faut encore remarquer ici quelque chose de plus intime. On observe volontiers dans la loi ce qui ne coûte rien à la nature ; les passions ne souffrent point de violence. On le sacrifie aisément à Dieu : on ne veut pas avoir à se reprocher à soi-même qu'on est sans loi, qu'on est un impie : on s'acquie par de petites choses, et on se flatte d'avoir satisfait. Mais la lumière éternelle vous foudroie : *Il falloit s'attacher à ces grandes choses, mais sans omettre les moindres*². Il ne faut pas s'y attacher comme aux principales, ni les mépriser non plus à cause qu'elles sont petites.

Voyez ce que Jésus estime, *la justice, la miséricorde, la bonne foi*.

*Guides aveugles, qui coulez le moucheron et qui avalez un chameau*³. Que le monde est plein de ces fausses piétés ! Ils ne voudroient pas qu'il manquât un *Ave Maria* à leur chapelet. Mais les rapines, mais les médisances, mais les jalousies, ils les avalent comme de l'eau : scrupuleux dans les petites obligations ; larges sans mesure dans les autres.

C'est encore la même chose, que ce qui est dit au v. 5 : *Ils étendent des parchemins où ils écrivoient des sentences de la loi de Dieu*⁴, conformément au précepte du Deutéronome⁵. Soit que ce fût une espèce d'allégorie, ou une obligation effective ; ils vouloient bien avoir ces sentences roulantes et mouvantes devant les yeux : mais ils ne se soucioient pas d'en

¹ Matth. xxiii. 23. — ² Ib. — ³ Ib. 23, 24. — ⁴ Ib. 5. — ⁵ Deut. vi. 8.

avoir l'amour dans le cœur. Il étoit commandé aux Israélites, pour se distinguer des autres peuples, d'avoir des franges au bord de leurs robes, qu'ils nouoient avec des rubans violets ¹. Ce qui leur étoit un signal, qu'ils devoient être attentifs à la loi de Dieu, et ne laissez pas errer leurs yeux et leurs pensées dans les choses qu'elle défendoit. Les pharisiens se faisoient de grandes franges, ou dilatoient ces bords de leurs robes, comme gens bien attentifs à la loi de Dieu, qui dilatoient ce qui étoit destiné à en rappeler la mémoire. C'est tout ce que Dieu en aura : une vaine parade, une ostentation, une exactitude apparente aux petits préceptes aisés, un mépris manifeste des grands, et un cœur livré aux rapines et à l'avarice.

Prenez garde dans les religions : un voile, l'habit de l'ordre, les jeûnes de règle. Mais que veut dire ce voile ? Pourquoi est-il mis sur la tête, comme l'enseigne de la pudeur et de la retraite ? C'est à quoi il falloit penser, et ne mépriser pas les petites choses, qui sont en effet la couverture et la défense des grandes : mais aussi ne se pas imaginer que Dieu se paie de cette écorce et de ces grimaces.

LXI^e JOUR. Suite. Sépulcres blanchis. (Ibid. 26. et 27.)

Aveugle pharisien, continue notre Seigneur ², *qui nettoies le dehors d'une coupe, et laisses dans la saleté le dedans où l'on boit. Nettoie le dedans afin que le dehors soit pur* : car la pureté vient du dedans, et se doit répandre delà sur le dehors. Autrement, malgré ton hypocrisie, l'infection du dedans se produira par quelque endroit : ta vie se démentira, ton ambition cachée sera découverte ; tu paroîtras de couleurs et de figures différentes ; et avec l'infamie de ton ambition, celle de ton hypocrisie attirera la haine du genre humain.

Quelle affreuse idée d'un hypocrite ! *C'est un vieux sépulcre* : tout s'y démentoit : *on l'a reblanchi, et il paroît beau au dehors* : il peut même paroître magnifique. Mais qu'y a-t-il au dedans ? *Infection, pourriture, des ossemens de morts* ³, dont l'attouchement étoit une impureté selon loi. Tel est un hypocrite : il a la mort dans le sein : que sera-ce, et où se cachera-

Num. xv. 38. Deut. xxii. 12. — ² Matth. xxiii. 25. 26. — ³ Ib. 27.

t-il, lorsque Dieu révélera le secret des cœurs, et qu'on verra ces choses honteuses qui se passoient dans le secret, et qu'on a honte même de prononcer.

LXII^e JOUR. Docteurs juifs persécuteurs des prophètes : Leur punition (Ibid. 29—36.)

Voici le comble de l'hypocrisie : des actions de piété pour donner couleur au crime ; comme de bâtir les sépulcres des prophètes. Qu'il est aisé de les honorer après leur mort, pour acquérir la liberté de les persécuter vivants ! Ils ne vous disent plus mot, et vous pouvez les honorer sans qu'il en coûte à vos passions. On fait aisément les actes de piété qui ne leur font point de peine. On parera un autel ; on y placera des reliques ; tout y sera propre et orné ; on bâtera des églises et des monastères : les actions de piété éclatantes, loin de rebuter, on s'en fait honneur. Venons à la pratique de la piété, et à la mortification des sens : on n'y veut pas entendre.

Les Juifs étoient prêts à faire mourir le prophète par excellence et ses apôtres, et ils disoient : « Si nous eussions été » du temps de nos pères, nous n'eussions pas persécuté les » prophètes. Vous êtes leurs vrais enfants ² », puisque vous voulez faire comme eux ; et vous voulez avoir tout ensemble, et la gloire de détester le crime, et le plaisir de vous satisfaire en le commettant. Mais vous ne tromperez pas Dieu. Au lieu de recevoir les vaines excuses que vous semblez vouloir faire aux prophètes, il vous punira de tous les crimes que vous aurez imités, à commencer par celui de Caïn, dont vous avez imité la jalousie sanguinaire ³. Le moyen de désavouer vos pères, est de cesser de les imiter. Que si vous les imitez, les tombeaux que vous érigez aux prophètes, serviront plutôt de monuments pour conserver la mémoire des crimes de vos ancêtres, que de moyen de les éviter. C'est pourquoi il y a dans saint Luc ⁴ : en bâtissant leurs sépulcres, pendant que dans votre cœur vous desirez d'en faire autant aux prophètes que vous avez parmi vous, vous montrez bien que cet extérieur de piété ne tend qu'à couvrir vos noirs desseins, et à les exécuter plus sûrement en les cachant.

¹ Ephes. v. 12. — ² Matth. xxiii. 30. 31. — ³ Ib. 35. — ⁴ Luc. xi. 48.

*Remplissez la mesure de vos pères : et que tout le sang juste vienne sur vous depuis Abel*¹. On mérite le supplice de ceux qu'on imite : Dieu n'impute pas seulement le péché des pères aux enfants; mais encore celui de Caïn, quand on en suit la trace : et il y aura parmi les méchants qui se seront imités les uns les autres, une société de supplices, comme parmi les bons qui auront vécu en unité d'esprit, une société de récompenses.

Il prédit un supplice affreux aux Juifs : et en effet le monde n'en avoit jamais eu de semblable.

*Tout viendra fondre sur cette génération*² : le temps approche, et ceux qui étoient vivants le pouvoient voir.

Appliquons-nous à nous-mêmes ce que nous venons de voir. Chacun persécute le juste, lorsqu'on le traverse, lorsqu'on en médit, lorsqu'on le tourmente en cent façons. Et on dit en lisant la Vie des Saints, où l'on voit la persécution des justes : Je ne ferois pas comme cela; et on le fait, et on ne s'en aperçoit pas : et on attire sur soi la peine de ceux qui ont persécuté les gens de bien.

« Tout est écrit devant moi ; je ne m'en tairai pas ; je vous rendrai » la juste punition de vos péchés : « je mettrai dans votre sein vos péchés, et ensemble les péchés de vos pères, et je mettrai dans leur sein à pleine mesure leur ancien ouvrage »³.

LXIII^e JOUR, Lamentations, pleurs de Jésus sur Jérusalem. (Ibid. 37. 39.)

« Jérusalem, Jérusalem qui tues les prophètes, et qui lapides des ceux qui ont été envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu » ? Comme il a pleuré Jérusalem ! Avec quelle tendresse il a présenté ses ailes maternelles à ses enfants qui vouloient périr ! Une poule, c'est la plus tendre de toutes les mères. Elle voudroit reprendre ses petits, non pas ses ailes, mais dans son sein, s'il se pouvoit : digne d'être le symbole de la miséricorde divine.

Je trouve trois lamentations dans notre Sauveur, dont cel-

¹ Matth. XXIII. 35. — ² Ib. 36. — ³ Is. LXV. 6. 7.

les de Jérémie n'égaleront jamais la tendresse. A son entrée : « Ah ! si tu savois au moins en ce jour qui t'est encore donné, » ce qui peut t'apporter la paix ¹ » ! Ici : « Jérusalem, Jérusalem ! etc. ² ». Allant au Calvaire : « Filles de Jérusalem, » pleurez sur vous-mêmes..... Heureuses les stériles ; » heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfants, et » les mamelles qui n'en ont point allaité ³ » ! O malheureuse Jérusalem ! O âmes appelées et rebelles ! que vous avez été amèrement pleurées ! Revenez donc aux cris empressés de cette mère charitable : ses ailes vous sont encore ouvertes. *Ah ! pourquoi voulez-vous périr, maison d'Israël ⁴ ?*

Vous ne me verrez point, jusqu'à ce que vous disiez : Bienheureux celui qui vient au nom du Seigneur ⁵.

Ces dernières paroles depuis ces mots : *Jérusalem, Jérusalem* : ont déjà été dites avant l'entrée du Sauveur ⁶ ; et alors il vouloit dire qu'on ne le reverroit plus jusqu'au jour de cette entrée. Ici l'entrée étoit faite ; et il veut dire qu'il s'en alloit jusqu'au dernier jugement, qui n'arriveroit pas que les Juifs ne fussent retournés à lui, et ne le reconnussent pour le Christ.

Le Sauveur a achevé ce qu'il vouloit. Il a établi l'autorité de la chaire de Moïse ; il a fait voir les abus ; il expliqué le châtiment ; il n'a pas tenu à sa bonté qu'ils ne l'aient écouté : et ils ont voulu périr. O quel regret pour ces malheureux ! ô quelle augmentation de leur supplice !

Apprenons à louer la miséricorde divine dans les jugements les plus rigoureux ; car ils ont toujours été précédés par les plus grandes miséricordes.

Combien de fois ai-je voulu ! Ce n'est pas pour une fois que vous m'avez appelé, ô la plus tendre de toutes les mères ! et je n'ai pas écouté votre voix.

LXIV^e JOUR. Vices des docteurs de la loi ; ostentation ; superstition ; corruption ; erreurs marquées par saint Marc et par saint Luc.

Voyez en saint Marc et en saint Luc , la substance de tout ce discours de notre Seigneur⁷. Ils remarquent tous deux

¹ Luc. xix. 42. — ² Matth. xxiii. 37. — ³ Luc. xxiii. 28. 29. — ⁴ Ezech. xviii. 31. — ⁵ Matth. xxiii. 39. — ⁶ Luc. xiii. 34. 35. — ⁷ Marc. xii. 38. 39. 40. Luc. xx. 46. 47.

principalement l'affectation des premières places, et cet artifice de piller les veuves sous prétexte d'une longue oraison, comme les choses les plus odieuses, comme les plus ordinaires dans la conduite des pharisiens, dont aussi il se faut le plus donner de garde, Dieu nous en fasse la grâce.

Tout ce que Jésus-Christ blâme se réduit à ostentation, superstition, hypocrisie, rapine, avarice, corruption, et en un mot, jusqu'à altérer la saine doctrine; en préférant le don du temple et de l'autel, au temple et à l'autel même.

Mais comment donc vérifier ici ce qu'il a dit : *Faites ce qu'ils vous diront*? Car ils leur disoient cela qui étoit mauvais : et ils avoient encore beaucoup de fausses traditions, que le Fils de Dieu reprend ailleurs. Tous ces dogmes particuliers n'avoient pas encore passé en décret public, en dogmes de la synagogue. Jésus-Christ est venu dans le moment que tout alloit se corrompre. Mais il étoit vrai jusqu'alors, que la chaire n'étoit pas encore infectée, ni livrée à l'erreur, quoiqu'elle fût sur le penchant. Qui nous dira, s'il n'en arrivera peut-être pas à peu près autant à la fin des siècles? Qui sait où Dieu permettra que la séduction aille dans les docteurs particuliers? Mais avant que ces mauvais dogmes aient passé en décret public, le second avènement se fera. Prenons garde cependant à ce levain des pharisiens, et ne le faisons pas régner parmi nous.

O combien disent dans leur cœur : Le temple n'est rien ; l'autel n'est rien : le don, c'est à quoi il faut prendre garde, et non-seulement ne le retirer jamais, mais l'augmenter, comme ce qu'il y a de plus précieux dans la religion.

Prenons un esprit de désintéressement, pour éviter ce levain des pharisiens.

Prenons garde, tout ce que nous sommes de supérieurs, de ne nous réjouir pas de la prélature, mais de craindre d'imiter les pharisiens dans ce point, que saint Marc et saint Luc ont observé comme le plus remarquable.

Nous porterons la peine de tout le sang juste répandu, de tous les canons méprisés, de tous les abus autorisés par notre exemple : et tout sera imputé à notre ordre depuis le premier relâchement.

La prodigieuse révolte du luthéranisme a été une punition visible du relâchement du clergé. Et on peut dire, que Dieu a puni sur nos pères, ce qu'il continue de punir sur nous, tous les relâchements des siècles passés, à commencer par les premiers temps où l'on a commencé à laisser prévaloir les mauvaises coutumes contre la règle. Nous devons craindre que la main de Dieu ne soit sur nous, et que la révolte ne dure jusqu'à ce que, profitant du châtiment, nous ayons entièrement banni du milieu de nous tout levain pharisaïque: cet esprit de domination, d'intérêt, d'ostentation; cet esprit qui fait servir la domination au gain et à l'intérêt, soit que ce soit celui de l'ambition, soit que ce soit celui de l'argent.

Pour mieux entendre notre devoir et notre péril, considérons le même sermon de notre Seigneur, déjà fait dans saint Luc, une autre fois et avant son entrée.

LXV^e JOUR. Les *Vœ*, ou les malheurs prononcés par notre Seigneur contre les docteurs de la loi. (En saint Luc. xi. 37. 38 et suiv.)

L'occasion de ce discours fut l'orgueil de ce pharisien, qui blâmoit le Sauveur en son cœur, *parce qu'il ne s'étoit pas lavé avant le repas*. Il commence à cette occasion, à leur reprocher *qu'ils lavoient le dehors, et négligeoient le dedans*¹.

La comparaison du sépulcre est tournée ici au v. 44 d'une manière différente de saint Matthieu. Car au lieu que dans saint Matthieu Jésus-Christ propose des *sépulcres blanchis*: ici on parle de *sépulcres cachés, lorsque les hommes marchent dessus sans le savoir*²: ce qui fait voir des hypocrites tout à fait cachés, avec qui on converse sans les connoître pour ce qu'ils sont, tant leur malice est profonde. Mais tout cela se révélera au grand jour: et plus leur désordre étoit caché, plus leur honte, qui paroîtra tout d'un coup, sera éclatante.

Un docteur de la loi interrompt cette pressante invective contre les pharisiens, et présuma assez de lui-même pour croire que le Sauveur se tairoit, quand il lui auroit témoigné la part qu'il prenoit à son discours: *Maître*, lui dit-il³, *vous nous faites injure à nous-mêmes*. Son orgueil lui attira ces

¹ Luc. xi. 37. 38. 39. — ² Matth. xxiii. 27. Luc. xi. 44. — ³ Ib. 45.

justes reproches : *Malheur à vous aussi, docteurs de la loi*¹ ! et le reste.

Ce qui est dit dans saint Matthieu, *je vous envoie des prophètes*², est expliqué en saint Luc : *La sagesse de Dieu a dit*³ : pour montrer que le Sauveur est la sagesse de Dieu.

*Vous avez pris la clef de la science*⁴. On distingue la clef de la science d'avec celle de l'autorité. Les docteurs vouloient s'approprier la clef de la science : que n'ouvroient-ils donc au peuple ? Mais ils se trompoient eux-mêmes, et trompoient les autres ; et non contents de se taire, ce qui suffiroit pour leur perte, ils étoient les premiers à autoriser les fausses doctrines.

« Dès lors les pharisiens et les docteurs de la loi commencent à le presser et à l'accabler de questions, en lui dressant des pièges, pour exciter contre lui la haine du peuple⁵ ». Ils sont pris dans les pièges qu'ils tendoient au Sauveur, et ils croient n'en pouvoir sortir qu'en le perdant. Ainsi périt le juste, pour avoir fait son devoir à reprendre les orgueilleux et les hypocrites.

XLVI^e JOUR. Quel est le vrai prix de l'argent. Veuve donnant de son indigence. (Marc. xii. 41—44. Luc. xxi. 1—4.)

Jésus-Christ venoit de parler des pharisiens, et de leur artifice à tirer l'argent des veuves : il va montrer ce qu'il faut estimer dans l'argent, et quel en est le vrai prix.

« Jésus s'assit, et regarde ceux qui mettoient dans le tronc » ou dans le trésor : « Une pauvre veuve donna deux petites » pièces d'un liard : Elle a plus donné que tous⁶ ». Que l'homme est riche ! Son argent vaut tout ce qu'il veut : sa volonté y donne le prix. Un liard vaut mieux que les plus riches présents. Manquez-vous d'argent ? un verre d'eau froide vous sera compté ; et on ne veut pas même vous donner la peine de la chauffer. N'avez-vous pas un verre d'eau à donner ? un desir, un soupir, un mot de douceur, un témoignage de compassion : si tout cela est sincère, il vaut la vie éternelle ! O que l'homme est riche, et quels trésors il a en main !

¹ Luc. xi. 46. — ² Matth. xxiii. 34. — ³ Luc. xi. 49. — ⁴ Ib. 52. — Ib. 53. 54. — ⁶ Marc. xii. 43. 44. Luc. xxi. 1. 2. 3.

Heureux les chrétiens d'avoir un maître qui sait si bien faire valoir les bonnes intentions de ses serviteurs ! Aussitôt qu'il voit cette veuve qui n'a donné que deux doubles , ravi de sa libéralité, *il convoque ses disciples*, comme à un grand et magnifique spectacle.

« Elle a donné plus que tous les autres » ; quoique tous les autres eussent donné largement : « Mais les autres ont donné » le superflu , et le reste de leur abondance » , sans s'apercevoir d'aucune diminution ; « au lieu que celle-ci a donné tout » ce qu'elle avoit, et tout son vivre¹ : s'abandonnant avec foi à la divine providence.

Voilà les aumônes que Jésus-Christ loue : celles où on prend sur soi : car de telles aumônes sont les seules qui méritent le nom de sacrifice.

LXVII^e JOUR. Ruine de Jérusalem, et du temple. (Matt. xxiv. 1—32. Marc. xiii. 1—28. Luc. xxi. 6—29.)

Ce que Jésus-Christ avoit prédit de la ruine de Jérusalem est ici plus particulièrement expliqué, et Jésus-Christ y déclare ce qu'il n'avoit pas encore dit : que le temple ne seroit pas excepté d'un malheur si prochain, et périroit comme le reste. Il ne vouloit pas laisser ignorer à ses disciples un événement si important ; et il choisit pour s'en expliquer les jours prochains de sa mort , dont il devoit être la punition.

Maître , voyez quelles pierres , et quelle structure ² ! C'est ainsi que parlent les disciples en montrant le temple au Fils de Dieu : ces deux paroles en font la peinture : *Quelles pierres* ! de quelle beauté, de quelle énorme grandeur ! *Quelle structure* ! quelle solidité, quelle ordonnance, quelle correspondance de toutes ses parties ! Saint Luc ajoute la richesse des dons, dont le temple étoit rempli³. Il n'y avoit donc rien de plus solide, ni de plus riche : et néanmoins il périra : tant de richesses, une si belle structure, tout sera réduit en cendres.

« Voyez-vous tous ces grands bâtiments ? En vérité , » je vous le dis : il n'y demeurera pierre sur pierre⁴ . En-

¹ Marc. xii. 43. 44. Luc. xxi. 4. — ² Marc. xiii. 1. — ³ Luc. xxi. 5. — ⁴ Marc. xiii. 2.

orgueillez-vous de vos édifices, ô mortels ! dites que vous avez fait un immortel ouvrage, et que votre nom ne périra jamais. Ce grand politique, Hérode, croyoit s'être immortalisé en refaisant tout à neuf un si admirable édifice, avec une magnificence qui ne cédoit en rien, pour la beauté de l'ouvrage, à celle de Salomon. Si quelque chose devoit être immortelle, c'étoit un temple si auguste, si saint, si célèbre : tout sembloit le préserver des injures du temps ; sa structure, sa solidité. On épargne même dans les villes prises, ces beaux monuments, comme des ornements, non des villes ni des royaumes, mais du monde. Mais sa sentence est prononcée : il faut qu'il tombe. En effet Tite avoit défendu surtout, qu'on ne touchât point à ce temple : mais un soldat animé par un instinct céleste, comme Joseph, historien juif, qui étoit présent à ce siège et qui a tout vu, le témoigne, y mit le feu ; et on ne le put éteindre¹. Les Juifs avoient voulu le rebâtir sous Julien l'Apostat : le feu consuma les ouvriers qui y travailloient². Il falloit que tout fût détruit et à jamais ; car Jésus-Christ l'avoit dit. Dieu vouloit punir les Juifs, et en même temps par un excès de miséricorde leur montrer qu'ils devoient chercher dans l'Eglise un autre temple, un autre autel, et un sacrifice plus digne de lui. Ainsi les justices de Dieu sont toujours accompagnées de miséricorde ; et il instruit les hommes en les punissant. Il instruit les Juifs en deux manières : il leur fait sentir leur crime en frappant jusqu'à sa maison : en la détruisant, il les détache des ombres de la loi, et les attache à la vérité.

Le temple avoit accompli, pour ainsi parler, tout ce à quoi il étoit destiné. Le Christ y avoit paru, selon les oracles d'Aggée et de Malachie³. Qu'il périsse donc, il est temps : quelque saint que soit celui-ci par tant de merveilles, et par le sacrifice qu'Abraham y voulut faire d'Isaac son fils : il faut qu'il cède aux temples, où l'on offrira, selon le même Malachie⁴, *un plus excellent sacrifice, depuis le soleil levant jusques au couchant*.

¹ Joseph. lib. de bel Jud. c. 16. — ² Amm. Marcell. lib. xxiii, init. —

³ Agg. ii. 8. 10. Malach. iii. 1. — ⁴ Ib. i. 2.

LXVIII^e JOUR. La ruine de Jérusalem, et celle du monde : pourquoi prédites ensemble? (Ibid.)

*Dites-nous quand arriveront ces choses , et quel est le signe de votre avènement et de la fin des siècles*¹. C'est la demande que firent à Jésus ses principaux apôtres , Pierre , Jacques , Jean et André , pendant qu'il étoit assis sur la montagne des Olives².

Remarquez que, dans leur demande, ils confondoient tout ensemble la ruine de Jérusalem, et celle de tout l'univers à la fin des siècles. C'est ce qui donne lieu à Jésus-Christ de leur parler ensemble de l'une et de l'autre.

On demandera, pourquoi il n'a pas voulu distinguer des choses si éloignées. C'est, premièrement, par la liaison qu'il y avoit entre elles ; l'une étant figure de l'autre ; la ruine de Jérusalem, figure de celle du monde, et de la dernière désolation des ennemis de Dieu. Secondement, parce qu'en effet plusieurs choses devoient être communes à tous les deux événements. Troisièmement, parce que, lorsque Dieu découvre les secrets de l'avenir, il le fait toujours avec quelque obscurité ; parce qu'il s'en réserve le secret ; parce qu'il ne veut pas contenter la curiosité, mais édifier la foi ; parce qu'il veut que les hommes soient toujours surpris par quelque endroit. C'est pourquoi en les avertissant , pour les obliger à prendre des précautions, et encore pour leur faire voir que l'événement qu'il leur prédit est un ouvrage de sa main , préparé depuis longtemps, il ne laisse pas de réserver toujours quelque chose qui surprenne , et qui inspire une nouvelle terreur lorsque le mal arrive.

Voilà pourquoi la prédiction de la ruine de Jérusalem , est en quelque sorte confondue avec celle du monde. Apprenez, ô hommes ! par l'obscurité que Jésus-Christ même veut laisser dans sa prophétie, apprenez à modérer votre curiosité, à ne vouloir pas plus savoir qu'on ne vous dit, à ne vous avancer pas au delà des bornes, et à entrer avec tremblement dans les secrets divins.

Quoique Jésus-Christ confonde ces deux événements, il ne

¹ Matth. xxiv. 3. Marc. xiii. 4. Luc. xxi. — ² Matth. et Marc. Ib.

laisse pas dans la suite, comme nous verrons, de donner des caractères pour les distinguer.

Voilà de grandes choses, mais encore en confusion. Considérons-les en particulier : et tâchons de tirer de chacune toute l'instruction que Jésus-Christ a voulu nous y donner.

LXIX^e JOUR. Les marques particulières de la ruine de Jérusalem, et de la fin du monde. (Ibid.)

Selon ce que nous venons de dire, il faut qu'il y ait dans ces deux événements, dans le dernier jour de Jérusalem, et dans le dernier jour du monde, quelque chose qui soit propre à chacun, et quelque chose qui soit commun à l'un et à l'autre.

Ce qui est propre à la désolation de Jérusalem, c'est qu'elle sera investie d'une armée : c'est que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint. C'est qu'alors on pourra encore prendre la fuite, et se sauver des maux qui menaceront Jérusalem : c'est que cette ville sera réduite à une famine prodigieuse, qui fait dire à notre Sauveur : *Malheur aux mères : malheur à celles qui sont grosses : malheur à celles qui nourrissent des enfants*¹. C'est que la colère de Dieu sera terrible sur ce peuple particulier, c'est-à-dire, sur le peuple juif; en sorte qu'il n'y aura jamais eu de désastre pareil au sien. C'est que ce peuple périra par l'épée, sera traîné en captivité par toutes les nations, et Jérusalem foulée aux pieds par les gentils. C'est que la ville et le temple seront détruits, et qu'il n'y restera pas pierre sur pierre, comme nous avons déjà vu. C'est que cette génération, celle où l'on étoit, ne passera point, que ces choses-ci ne soient accomplies, et que ceux qui vivent les verront².

Ce qui sera particulier au dernier jour de l'univers, c'est que le soleil sera obscurci, la lune sans lumière, les étoiles sans consistance, tout l'univers dérangé : que le signe du Fils de l'homme paroîtra; qu'il viendra en sa majesté; que ses anges rassembleront ses élus des quatre coins de la terre, et le reste qui est exprimé dans l'Évangile³ : que le jour et l'heure en sont inconnus; et que tout le monde y sera surpris⁴.

¹ Luc. XXI. Matth. XXIV. Marc. XIII. — ² Ib. — ³ Ib. — ⁴ Matth. XXIV. 27. 36. 37.

De là résulte la grande différence entre ces deux événements, que Jésus-Christ veut qu'on observe. Pour ce qui regarde Jérusalem, il donne une marque certaine. *Quand vous verrez Jérusalem investie* ¹ : et ce qui est, comme nous verrons, la même chose : « Quand vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint, où elle ne doit pas être : sachez » que sa perte est prochaine ² », et sauvez-vous. On pouvoit donc se sauver de ce triste événement. Mais pour l'autre, qui regarde la fin du monde, comme ce sera, non pas ainsi que dans la chute de Jérusalem, un mal particulier, mais un renversement universel et inévitable ; il ne dit pas qu'on s'en sauve, mais qu'on s'y prépare. Ce qui sera commun à l'un et à l'autre jour, sera l'esprit de séduction, et les faux prophètes, la persécution du peuple de Dieu ; les guerres par tout l'univers, et une commotion universelle dans les empires, avec une attente terrible de ce qui devra arriver ³.

Considérons toutes ces choses dans un esprit d'humiliation et d'étonnement. O Dieu, que votre main est redoutable ! Par combien de terribles effets déployez-vous votre justice contre les hommes ! Quelles misères précèdent la dernière et inexplicable misère de la damnation éternelle ! « Qui ne vous » craindroit, ô Seigneur ! qui ne glorifiera votre nom ! O Seigneur tout-puissant, vos œuvres sont grandes et merveilleuses ! » vos voies sont justes et véritables, ô Roi des siècles ! vous » seul êtes saint, et toutes les nations vous adoreront ⁴ ! Tout » genou se courbera devant vous ⁵ » ; les uns en éprouvant vos miséricordes ; les autres se sentant soumis à votre implacable et inévitable justice.

LXX^e JOUR. Les marques de distinction de ces deux événements expliqués encore plus en détail en saint Matthieu, en saint Marc et en saint Luc. (Ibid.)

En continuant la même lecture, nous avons à considérer les marques de distinction des deux événements, qui nous sont donnés dans l'Évangile. La distinction paroît assez clairement dans saint Luc. Ce qui regarde en particulier Jérusa-

¹ Luc. XXI. 20. — ² Matth. XXIV. 15. Marc. XIII. 14. Luc. ib. —

³ Matth. XXIV. 4. Marc. XIII. 5. Luc. XXI. 8 et seq. — ⁴ Apoc. xv. 3. 4.

— ⁵ Is. XLV. 24.

lem, commence au chapitre xxi, v. 20, et se continue jusqu'au v. 25; et ce qui regarde le dernier jour de l'univers commence au v. 25, et se termine au v. 31. La même chose paroît à peu près en saint Matthieu, chapitre xxiv, v. 15, à ces paroles : *Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation*, d'où se continue le récit des maux de Jérusalem jusqu'au v. 27, où l'on commence à parler de l'avènement du Fils de l'homme : ce qui se continue principalement depuis le v. 29, jusqu'au 34. On voit encore la même chose en saint Marc, chapitre xiii, depuis le v. 14, où *l'abomination* nous est montrée où elle ne doit point être : d'où se continue la ruine de Jérusalem jusqu'au v. 24 : et là commence la prédiction de la dernière catastrophe de l'univers jusqu'au v. 30.

Il nous sera maintenant assez aisé d'arranger la suite des événements, premièrement, dans la ruine de Jérusalem, et ensuite dans celle du monde. *L'abomination de la désolation dans le lieu saint*, selon saint Matthieu, et où elle ne doit pas être, dans saint Marc, est visiblement la même chose, que *Jérusalem environnée d'une armée*, dans saint Luc, comme la seule suite le fera paroître à un lecteur attentif. Mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est le rapport de ces mots : « Quand » vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu » saint » ; avec ceux-ci : « Quand Jérusalem sera investie » d'une armée. L'abomination », selon le langage de l'Écriture, signifie des idoles. *L'abomination de la désolation*, ce sont donc des idoles désolantes, tant à cause de l'affliction qu'elles causent par leur seul aspect au peuple de Dieu, qu'à cause de la dernière désolation dont elles leur étoient un présage. Or, on sait que les armées romaines portoient dans leurs étendards les idoles de leurs dieux, celles de leurs empereurs, qui étoient du nombre de leurs dieux, et des plus grands ; l'aigle romaine qui étoit consacrée avec des cérémonies qui la faisoient adorer elle-même. Ainsi investir Jérusalem d'une armée romaine, et en porter les étendards aux environs de cette ville, c'étoit mettre des idoles dans le lieu saint ; aux environs de Jérusalem, qui étoit appelée la cité sainte : auprès du temple qui étoit appelé par excellence le lieu saint ; dans la Judée, dont la terre étoit consacrée à Dieu, sanctifiée

par tant de miracles , et pour cela appelée la terre sainte. Selon les ordres de Dieu , les idoles n'y devoient jamais paroître. Et c'est pourquoi ce que saint Matthieu exprime par ces mots : *L'abomination* , c'est-à-dire , l'idole , dans le lieu saint : saint Marc l'explique par ceux-ci : *L'abomination* et l'idole où elle ne doit pas être ; c'est-à-dire , dans un lieu et dans une terre dont la sainteté la devoit éternellement bannir de son enceinte : ce que saint Luc a expliqué plus particulièrement, lorsqu'il a marqué : *Une armée autour de Jérusalem* ; une armée de gentils , puisque c'étoit par les gentils que Jérusalem devoit être foulée aux pieds¹ ; par conséquent une armée remplie d'idoles , puisque même elle les portoit dans ses étendards ; et en un mot, une armée romaine.

Ainsi le premier présage de la ruine de Jérusalem , c'est d'être environnée d'idoles. Car auparavant on voit dans Josèphe , que lorsqu'une armée romaine traversoit la Judée , on obtenoit des princes qu'on n'y passât point avec les étendards, de peur de souiller d'idoles une terre qui n'en devoit jamais voir aucune. Mais à cette fois l'armée étaloit ses idoles : on n'avoit plus de ménagement pour la terre sainte : c'étoit là le commencement de la dernière hostilité contre Jérusalem , et le prochain présage de sa chute.

Chrétien, ton corps et ton âme sont la terre vraiment sainte, où jamais les idoles ne doivent paroître. Tout créature mise à la place du Créateur, c'est une idole abominable, une idole désolante : tout ce que tu aimes plus que Dieu, ou avec Dieu, ou au préjudice de Dieu, renverse son trône, ou le partage : c'est là le premier présage de ta perte. Toute désobéissance, tout ce qui lève l'étendard contre Dieu , c'est le commencement de ton malheur. De quelle affreuse désolation sera suivi ce désordre ? de quels maux ne sera-t-il pas le présage ?

LXXI^e JOUR. Deux sièges de Jérusalem, prédits par notre Seigneur. Le premier en saint Matthieu xxiv. 15. 16. Marc. xiii. 14. Luc. xxi. 20 Le second en saint Luc. xix. 43. 44.

Ces paroles de saint Matthieu et de saint Marc : *L'idole dans le lieu où elle ne doit pas être* , et celles de saint Luc :

¹ Luc. xxi. 20. 24.

Jérusalem environnée d'une armée, ne marquent pas encore le dernier siège de Jérusalem sous Tite, où elle périt sans ressource. Car les évangélistes disent ici : Quand vous verrez ces idoles, ce siège, *fuyez dans les montagnes*. Or, depuis le siège de Tite, il n'y avoit pas moyen de fuir, ni de sortir de la ville ; car elle étoit tellement serrée de tranchées, de murailles et de forteresses, qu'il n'y avoit plus aucune issue. C'est ce siège par Tite que le Sauveur avoit prédit en entrant dans Jérusalem, lorsqu'il disoit avec larmes : *Ville infortunée, tes ennemis t'environneront de tranchées, et te fermeront de toutes parts* ¹. Aussi ne leur parle-t-il pas alors, comme ici, de prendre la fuite ; car il savoit bien qu'en cet état il n'y en auroit plus aucune espérance : mais d'une perte totale et d'un entier renversement, et pour la ville et pour ses enfants ². Ici donc il parle d'un autre siège, qui arriva à Jérusalem quelques années avant celui de Tite, lorsque Cestius Florus l'investit. Ces deux sièges sont bien marqués dans Josèphe, et très-nettement distingués dans l'Évangile. Dans le premier, dont il est parlé dans les chapitres que nous méditons ³, on ne voit ni tranchées ni forts : mais seulement une armée qui se répand aux environs, et ce qu'elle avoit de plus détestable, c'étoit ses idoles. Dans le second, on voit des forts, des tranchées, et un siège dans toutes les formes. On pouvoit échapper dans la première occasion ; car les troupes n'arrivent pas tout à coup, et la garde n'est pas si exacte : dans la seconde, il n'y a rien à attendre qu'à périr.

On voit là deux états de l'âme. Lorsque le péché commence à l'investir, pour ainsi dire, et à répandre de tous côtés, comme des idoles, les mauvais desirs ; cette armée impure ne fait que nous entourer, de manière que nous pouvons encore échapper. Les tranchées, les forts, le siège en forme, c'est le vice fortifié par l'habitude. Fuyons dès le premier abord, dès que nous voyons paroître l'étendard du péché : car si nous lui laissons élever ses forts, et former ses habitudes, il n'y a presque plus rien à espérer.

¹ Luc. XIX. 43. — ² Ib. 44. — ³ Matth. XXIV. Marc. XIII. Luc. XXI.

LXXII^e JOUR. Réflexion sur les maux extrêmes de ces deux sièges. (Ibid.)

Si à ce premier abord de l'armée romaine, à cette première apparition de ses étendards et de ses idoles autour de Jérusalem, on ne prend la fuite vers les montagnes : si, sans en faire à deux fois, on n'emporte d'abord tout ce qu'on pourra, et de la ville et de la campagne : si l'on ne sort promptement de cette ville réprouvée, ou que ceux qui sont dehors osent y entrer; *on sera ravagé par l'épée : on sera traîné en captivité par toute la terre*¹. La famine sera si horrible, que les mères malheureuses verront périr leurs enfants entre leurs bras. C'est en effet ce qui arriva à Jérusalem dans un si grand excès, que l'univers n'avoit jamais vu rien de semblable.

Jésus-Christ prédit encore la même calamité allant au supplice. « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais » pleurez sur vous et sur vos enfants; parce qu'il viendra des » jours où l'on dira : Bienheureuses les stériles; bienheureu- » ses les entrailles qui n'ont pas engendré, et les mamelles » qui n'ont pas nourri² ». Qui est précisément la même chose qu'il marque ici par ces mots : « Malheureuses les mè- » res; malheureuses les nourrices³ » : et pour montrer l'excès de cette misère, il finit par ces paroles : « Alors ils com- » menceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous; et » aux collines : Couvrez-nous; car si l'on fait ainsi au bois » vert », à la justice, à la sainteté, à Jésus-Christ même, » que fera-t-on au bois sec⁴ », qui n'est plus bon que pour le feu; et aux pécheurs destitués de tout sentiment de piété, qui n'ont plus à attendre que le dernier coup.

Méditons ceci en tremblant, pécheurs malheureux ! Pesons les maux qui nous sont prédits. Tout l'univers renversé sur nous, en sorte que les montagnes nous écrasent, et que les collines nous enterrent, ne sont rien en comparaison. Ce renversement, qui en lui-même paroît s'affreux, devient désirable, à comparaison des maux qui nous attendent. Tombez sur nous, montagnes; enterrez-nous, côteaux. Plût à Dieu

¹ Luc. xxi. 24. — ² Ib. xxxiii. 28. 29. — ³ Ib. xxi. 23. — ⁴ Ib. xxi. 30. 31.

que en fussions quittes pour cela ! De plus grands maux nous sont préparés : Dieu déploiera sa main vengeresse par des coups plus insupportables. Et en voici la raison : Si Jésus-Christ a tant souffert pour avoir seulement porté la ressemblance du péché ; que sera-ce de nous, en qui il a versé tout son venin, qui en portons au dedans de nous toutes les horreurs ?

« O Seigneur » ! chantoit le Psalmiste , « vous avez donné » un signe à ceux qui vous craignent, afin qu'ils pussent éviter l'arc tendu contre eux¹ ». O Seigneur ! vous avez aiguisé vos flèches , elles ne respirent que le sang : votre arc est prêt à tirer , et nos cœurs seront percés de vos coups : mais avant que de lâcher la main , vous menacez , vous avertissez, afin qu'on fuie votre colère menaçante : c'est le signe de salut que vous nous donnez. Mais vous ne le donnez qu'à ceux qui vous craignent : les autres, endormis dans leurs péchés , ne veulent pas seulement vous entendre , ni écouter d'autre voix que celle qui les porte au plaisir : mais ceux à qui il reste encore quelque crainte de vos jugements, ô Dieu ! qu'ils tremblent à vos menaces , afin qu'ils évitent vos coups.

Serpents, engeance de vipères, qui vous apprendra à fuir la colère qui vous poursuit² ? C'est ce que saint Jean disoit aux Juifs. Jésus-Christ leur en a dit encore beaucoup davantage ; et il redouble ses menaces à la veille de sa mort , qui devoit causer tous ces maux à son peuple ingrat. Il leur avoit montré tant d'amour ; il avoit confirmé sa mission par tant de miracles ; il leur dénonce encore le terrible châtiment qu'ils avoient à craindre , *pour n'avoir pas profité du temps où il les avoit visités³*. Il leur prédit ces maux avec larmes, afin de leur faire voir qu'il n'en faisoit pas seulement une sèche prédiction. Ils sont insensibles : nous nous en étonnons ; mais notre étourdissement n'est pas moins grand que le leur ; étonnons-nous de nous-mêmes.

LXXIII^e JOUR. Suite des réflexions sur les mêmes calamités. (Ibid.)

« Ce sont ici les jours de vengeance , pour accomplir tout » ce qui a été écrit : Malheur aux femmes grosses, et à celles

¹ Ps. LIX. 6. — ² Matth. et Luc. III. 7. — ³ Luc. XIX. 41. 42. 43. 44.

» qui nourrissent. Car il y aura de grandes nécessités, et une
 » grande colère se déploiera sur ce peuple : ils passeront par
 » le fil de l'épée : ils seront emmenés captifs par toutes les
 » nations : et Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils,
 » jusqu'à ce que le temps des gentils soit accompli ¹ ». Après
 que cette ville aura été investie, après qu'elle aura été assiégée
 régulièrement, et environnée de tranchées et de forteresses,
 trois plaies tomberont sur elle : l'épée, la famine, la captivité.

L'épée : c'est la blessure de l'âme, la division entre ses parties, nulle continuité, nulle union : le sang de l'âme s'écoulera par cette ouverture, toutes ses forces se dissiperont, elle n'aura plus de résistance. Ah quel état ! On ne résiste plus aux tentations, le péché emporte tout. C'est la faiblesse de l'âme à qui tout échappe, et qui s'échappe à elle-même.

Les chutes sont continuellen et irréparables : on ne se peut plus relever. Telle est la plaie de l'épée : le cœur est ouvert, et ne retient plus ni la grâce ni la vérité.

La famine : c'est la soustraction des aliments : non-seulement quand ils manquent, mais encore, ce qui est bien pis, quand le principe pour en profiter manque tout à fait. Tout abonde autour du malade ; les restaurants sont tout prêts : mais ou on ne peut les prendre, ou l'estomac, contraint par force à les recevoir, ni ne les digère, ni ne les distribue, ni n'en profite. Au milieu des sermons, des bons exemples, des saintes lectures, des observances d'une vie toute consacrée à Dieu, on périt, on demeure sans nourriture. La vérité ne fait plus rien à cette âme : elle ne s'en nourrit pas : elle n'en vit pas. Ses œuvres, qui sont les enfants qu'elle nourrit, tombent en langueur ; tout y dépérit visiblement : ou elle ne produit rien de bon ; ou, si elle produit, ce bien ne se sent pas. Hélas ! hélas ! qu'y a-t-il de plus déplorable que cette famine ?

La captivité : *Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils* : l'âme abattue par tous les vices ; accablée de fers, qu'elle ne peut porter ni rompre : elle est traînée en captivité d'objet

¹ Luc. xxi. 22. 23. 24.

en objet : toutes les passions la dominant et la tyrannisent tout à tour. Elle pense être en repos contre l'amour des plaisirs : l'ambition la met sous le joug, l'avarice l'assujettit, et ne lui laisse pas le temps de respirer ; tant elle l'accable d'affaires, de soins, de travaux. Hélas ! hélas ! où en es-tu , âme raisonnable , faite à l'image de Dieu ? blessée , percée de tous côtés : outre cela affamée : pour comble de maux , captive : sans force, sans nourriture pour te rétablir, sans liberté : ah ! quel malheur est le tien.

Il faut remarquer ce dernier mot : *Jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis* ¹. Il y a un temps des nations : un temps que les gentils doivent persécuter l'Église : un temps qu'ils y doivent entrer. Après ce temps, les Juifs que les nations devoient jusqu'alors fouler aux pieds, reviendront ; *et après que la plénitude des gentils sera entrée, tout Israël, tout ce qui en restera, sera sauvé* ². L'aveuglement d'Israël n'a été permis que pour préparer les voies à l'accomplissement d'un si grand mystère.

Ame pécheresse ! il n'y a pour toi, malgré tes péchés, une ressource infaillible : l'excès même de ton malheur peut être, comme à Israël, le commencement de ton retour. Israël fatigué de ses révoltes, de ses malheurs, de sa vaine crédulité, et de ses frivoles espérances ; las de toujours attendre sans rien voir, de soupirer après un Messie qui ne vient point, parce qu'il est déjà venu, se réveillera : il commencera à connoître combien il avoit tort de se consumer en espérances frivoles, au lieu de jouir de son Christ, qu'il avoit si longtemps méconnu ; et déplorant l'excès de son aveuglement, il ouvrira enfin les yeux à la véritable lumière. Fais ainsi, âme chrétienne ! Le péché a eu son temps : le temps que tu y as consumé te suffit pour contenter des desirs frivoles, et nourrir des espérances trompeuses. En un mot, comme dit saint Pierre ³, *le temps passé est plus que suffisant pour accomplir la volonté des gentils* ; pour mener une vie païenne, selon les desirs de la chair, comme si on n'avoit point de Dieu, et qu'on ne connût pas Jésus-Christ. Nous avons passé assez

¹ Luc. xxi. 24. — ² Rom. xi. 25. 26. — ³ I. Pet. iv. 3.

de temps dans la débauche , dans la convoitise , dans le vin , dans la bonne chère , dans l'ivresse , dans le culte des idoles : non-seulement de celles que la gentilité adore , mais encore de celles que nos passions érigent dans notre cœur. Il est temps de revenir de si grands excès : l'égarément a été assez grand , pour être enfin aperçu : il faut maintenant revenir à soi , et qu'où le péché a abondé , la grâce surabonde¹ à son tour.

LXIV^e JOUR. Réflexions sur les circonstances de la fin du monde. La terreur de l'impie. La confiance du fidèle. (Matth. xxv., 27—31. Luc. xxi. 25—28.)

Voilà ce qui regardoit Jérusalem désolée, et dans sa désolation la figure de l'âme livrée au péché. Ce qui regarde la fin du monde, c'est l'obscurité dans le soleil : celle de la lune : le dérangement dans les étoiles : le signe du Fils de l'homme, c'est-à-dire , comme l'interprètent les saints docteurs , l'apparition de sa croix : sa descente sur les nuées en grande puissance et majesté : la trompette des anges qui citeront tous les hommes à son jugement : le recueillement de ses élus : l'assemblée de tous les aigles , c'est-à-dire , de tous les esprits élevés autour du corps du Sauveur² : le bruit de la mer et des flots , avec la commotion de tout l'univers , et des puissances célestes qui sont préposées à sa conduite : les hommes séchés de frayeur , dans l'attente de ce qui doit arriver au monde³ après tant de mouvements également violents et irréguliers. Pesez toutes ces choses. Et afin de voir combien est ferme l'espérance du chrétien , et combien il est au dessus de tous les troubles et de tout le monde ; accoisez tous les mouvements de votre intérieur , pour écouter cette parole : *Quand toutes ces choses arriveront ; quand toute la nature , déconcertée par des agitations si imprévues , ne nous menacera de rien moins que d'une perte inévitable , regardez alors ; vous qui n'osiez seulement lever les yeux , levez la tête ; comme pour vous élever au dessus des flots et des tempêtes ; parce qu'alors votre rédemption approche⁴.*

A quelle épreuve ne doit pas être la confiance du chrétien ;

¹ Rom. v. 20. — ² Matth. xxiv. 27. 28. 29. 30. 31. — ³ Luc. xxi. 25. 28. — ⁴ Ib. 28.

si la dernière révolution du monde loin de le troubler, ne lui inspire que de l'espérance et du courage ?

LXXV^e JOUR. Le même sujet.

Sans lecture, sans raisonnement étudié, je demande seulement ici que l'on considère ; d'un côté, la main puissante de Dieu, qui pousse à bout toute la nature, les astres, les terres, les mers, et le courage de l'homme qu'il fait *sécher de frayeur*¹ ; et de l'autre, la même main, qui dans ce renversement universel relève de telle sorte le courage de ses enfants, que non-seulement ils ne tombent pas dans ce choc que souffre le monde, mais ils s'élèvent au dessus de ses ruines. *Regardez*² : loin de vous cacher dans cette tempête, comme un autre Jonas, ouvrez tout, et considérez ce tumulte avec un regard assuré : loin de vous laisser abattre, *levez la tête* : et voyez tout au dessous de vous.

Tel qu'un homme qui lève la tête au milieu des flots : tel que celui qui demeure ferme au milieu d'une maison qui tombe : ou celui qui voit d'un œil tranquille le chariot où tu es, que des chevaux emportés, après avoir secoué les rênes, et brisé leur mors, traînent deçà et delà ; tel est le fidèle toujours immobile et inébranlable, au milieu de la nature troublée, et de ses mouvements déconcertés ; parce que le Dieu de la nature le tient par la main. Tu crains, Pierre, au milieu des flots, et tu ne connois pas celui qui te tient ! *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté*³ ?

« Celui qui se fie en Dieu, est comme la montagne de Sion : » celui qui a sa demeure dans Jérusalem, ne sera jamais » ébranlé. Comme les montagnes sont à l'entour de Jérusalem, ainsi Dieu est à l'entour de son peuple pour le protéger⁴ ». La sainte montagne de Sion, inébranlable par la puissance de Dieu qui l'affermirait, communique son immobilité et sa tranquillité à ses habitants.

Chantez aussi le psaume CXX, LEVAVI OCULOS ; et apprenez à ne rien craindre sous la main de Dieu.

¹ Luc. XXI. 25. 29. — ² Ib. 28. — ³ Matth. XIV. 31. — ⁴ Ps. CXXIV. 1. 2.

LXXVI^e JOUR. Ces prédictions certaines : leur accomplissement proche : leur jour inconnu. (Matth. xxiv. 34. 35. 36. Marc. xiii. 30. 31. 32.)

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Cette génération ci » ne finira point, jusqu'à ce que toutes ces choses-ci soient » accomplies : le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles » ne passeront point. Mais pour ce jour et cette heure là, ni » les anges mêmes qui sont dans le ciel, ni le Fils, ne la savent pas ; ni personne que mon Père ¹ ».

Voilà deux temps bien marqués. *Hæc*, et *illa*, en grec comme en latin, marquent deux temps opposés, l'un plus proche, l'autre plus éloigné. *Cette génération ci verra toutes ces choses ci accomplies* : GENERATIO HÆC : OMNIA HÆC : OMNIA ISTA : *Mais pour ce jour là, pour cette heure là* : DE DIE AUTEM ILLA ET HORA : *personne ne la sait*. Comme s'il disoit : Je vous ai parlé de deux choses : de la ruine de Jérusalem, et de celle de tout l'univers au jugement. Ce qui doit arriver dans la génération où nous sommes, et dont les hommes qui vivent doivent être les témoins, je vous en marque le temps ; et cette génération ne passera pas, qu'il ne s'accomplisse. Voilà pour l'événement auquel nous touchons. Mais pour ce jour là, ce jour où je viendrai juger le monde ; personne n'en sait rien, et je ne dois pas vous le découvrir. Il est donc marqué clairement que la chute de Jérusalem étoit proche : et l'Église le devoit savoir. Mais pour ce jour là, pour ce dernier jour, où tout l'univers sera en trouble, et où le Fils de l'homme viendra en personne, on n'en sait rien : on ne sait ni s'il est loin, ni s'il est près : et le secret en est impénétrable, et aux anges qui sont dans le ciel, et à l'Église même, quoiqu'elle soit enseignée par le Fils de Dieu.

Il faut donc entendre ici, par les choses que le Fils ne sait pas, celles qu'il ne sait pas pour son Église, ni dans son Église, et qu'il ne doit point lui révéler, conformer à cette parole : *Vous êtes mes amis, et je vous ai fait connoître tout ce que j'ai ouï de mon Père* ² ; tout ce que j'ai ouï pour vous, tout ce qui étoit compris dans mon instruction. Ou, comme il dit

¹ Matth. xxiv. 34. 35. 36. Marc. xiii. 30. 31. 32. — ² Joan. xv. 15.

ici : *Je vous ai tout prédit*¹, tout ce que je devois vous prédire. Le reste, je le sais bien par l'étroite société qui est entre mon Père et moi : mais je ne le sais pas par rapport à vous, et selon le personnage que je suis venu faire parmi les hommes.

Adorons l'impénétrable secret de Dieu, et renfermons-nous dans les bornes où il a voulu terminer les lumières de son Église.

*Le Fils de Dieu doit venir comme un voleur. Mille ans de délai, c'est devant lui le délai d'un jour*². Ce n'est point en devinant les moments que vous éviterez la surprise : *Il viendra de nuit, parmi les ténèbres, et sans bruit, comme un voleur*³, deux choses qui rendent sa marche impénétrable. Voulez-vous donc n'être pas surpris ? veillez toujours : ne dormez jamais pour votre salut ; et *vivez comme des enfants de lumière, sans participer aux œuvres infructueuses des ténèbres*⁴.

LXXVII^e JOUR. Le jour du jugement dernier n'a pu être inconnu au Fils de Dieu. (Marc. XIII. 32.)

Sans entrer dans un esprit de curiosité et de dispute, permettez-moi, ô Jésus ! de vous demander, d'où vient que vous avez dit que *personne ne connoît l'heure du jugement dernier, non pas même les anges, ni le Fils* ? Car vous n'avez pas ignoré combien on abuseroit de cette parole qui a fait dire aux ariens, ennemis de votre divinité, que vous ignoriez quelque chose, même comme Dieu et comme Verbe : et que vous n'étiez pas de même science, et par conséquent de même perfection ni de même nature que votre Père. Et néanmoins en nommant ceux qui ne savent pas la dernière heure, il vous a plu non-seulement de nommer les anges ; mais encore votre évangéliste saint Matthieu n'ayant nommé qu'eux, votre évangéliste saint Marc instruit par saint Pierre, le prince de vos apôtres et le chef visible de votre Église, et votre Esprit qui les conduisoit, a voulu que nous sussions, que vous avez dit : *Ni le Fils, ni autre que le Père*⁵.

Pour moi, mon Dieu ! je confesse avec votre apôtre saint Thomas, que *vous êtes mon Seigneur et mon Dieu*⁶ ; avec vo-

¹ Marc. XIII. 23. — ² II. Pet. III. 8. 10. — ³ I. Thess. V. 2. 4. — ⁴ Eph. V. 8. 11. — ⁵ Marc. XIII. 32. — ⁶ Joan. XX. 28.

tre apôtre saint Paul, que *vous êtes égal à Dieu*¹ ; et Dieu *béni au dessus de tout*² ; et avec votre apôtre saint Jean, que *vous êtes le Verbe, qui étoit au commencement avec Dieu, et qui étoit Dieu lui-même*³ ; et que , *vous êtes le vrai Dieu, et la vie éternelle*⁴ ; et enfin, avec toute votre Église catholique, que vous êtes le Fils unique de Dieu, coéternel et consubstantiel à votre Père. Et loin de croire que comme Verbe vous ayez pu ignorer quelque chose, et ignorer en particulier le jour du jugement, je ne veux même pas croire que vous ayez pu ignorer comme homme, et selon la dispensation de votre chair.

Et premièrement malheur à ceux qui osent dire, que vous qui êtes le Verbe, la parole, la raison, l'intelligence, la sagesse de votre Père ; cette sagesse « qui lui assistiez lorsqu'il a créé l'univers, avec laquelle il disposoit et composoit toutes choses⁵, » par qui toutes choses ont été faites⁶ », n'avez pas su du toute éternité ce qu'il devoit faire par vous. Or il devoit faire par vous toutes choses, et plus encore, s'il se peut, le siècle futur que le siècle présent ; puisque vous êtes celui dont il est écrit : que *par vous il a fait même les siècles*⁷. Car n'est-ce pas dire clairement, que tous les siècles se développent par votre ordre, et sont disposés dès l'éternité par votre volonté ? Et si c'est par vous que tous les siècles sont faits, le dernier jour ne sera-t-il pas aussi votre ouvrage ? Et ce jour auquel aboutit tout votre ouvrage, qui en est la consommation, qui en est la fin, sera-t-il le seul que vous n'aurez pas fait ? Ou l'ayant fait, sera-t-il le seul que vous n'avez pas connu ? Et ce jour, qui est le terme où se rapportent tous vos conseils, n'aura-t-il pas entré dès le commencement dans vos desseins ? Ou, y aura-t-il quelque chose que Dieu n'ait pas disposé par sa sagesse, ni ordonné par sa parole ? quelque chose qu'il ait caché à celui qui est sa sagesse et son conseil ? Et le *Fils unique qui réside dans le sein du Père*, n'y a-t-il pas vu ce secret ? Personne n'a vu Dieu que lui, et *c'est lui-même qui est venu nous l'annoncer*⁸. Mais y a-t-il quelque chose dans le sein de Dieu, qui lui ait été caché ? Erreur, impiété ; blasphème ; retirez-vous, rentrez dans l'enfer dont

¹ Philip. II. 6. — ² Rom. IX 5. — ³ Joan. I. 1. — ⁴ Ib. v. 20. — ⁵ Sap. IX. 4. 9. — ⁶ Joan. I. 3. — ⁷ Heb. I. 2. — ⁸ Joan. I. 18.

vous êtes sortis. Car faudroit-il dire encore que le Saint-Esprit, *qui sonde, qui pénètre tout, et même les secrets et les profondeurs de Dieu*¹, ce qu'il y a de plus caché dans ses desseins, n'aura pas vu un secret si important, ni connu le dernier jour? ou, que cet Esprit l'aura vu, pendant que le Fils *de qui il prend, comme du Père*², l'aura ignoré? Absurdité par dessus l'impiété : que l'Esprit *qui annonce l'avenir, et qui distribue comme il veut les dons et les connoissances*³, n'ait pas tout dans la perfection qui convient au principe et à la source. Car il faudroit l'excepter comme Fils, s'il falloit prendre à la rigueur ce que vous avez prononcé : que *ni les anges, ni le Fils ne savent ce jour, ni aucun autre que le Père*⁴.

LXXVIII^e JOUR. Ce dernier jour est connu au Fils de Dieu; mais non pas pour nous l'apprendre. (Marc. XIII. 32.)

Je continuerai, ô mon Sauveur! à considérer en tremblant, cette parole que vous avez prononcée : *Ni le Fils*. Où est donc cette autre parole où vous disiez : « Tout ce qu'a mon » Père est à moi⁵? Et celle-ci : Toutes choses ont été mises » entre mes mains par mon Père : et personne ne connoît le » Fils⁶, si ce n'est le Père; et personne ne connoît le Père, » si ce n'est le Fils, et celui à qui il a plu au Fils de le ré- » véler⁶ ». Tout est commun entre votre Père et vous : et la connoissance du dernier jour ne vous sera pas commune? Vous qui seul connoissez le Père, et qui seul le faites connoître à qui il vous plaît, ne l'aurez pas connu tout entier, ni pénétré tout son secret! S'il faut excepter quelque chose dans la connoissance que vous avez de lui, il faudra donc excepter quelque chose dans celle qu'il a de vous; puisqu'en parlant de cette connoissance incommunicable à tout autre qu'à vous deux, que vous avez l'un de l'autre, vous dites également : « Nul ne connoît le Père, si ce n'est le Fils : et nul ne con- » noît le Fils, si ce n'est le Père? Tout vous est donné par le Père : » le Père aime le Fils, et lui a tout mis entre les mains⁷ » : et vous ne saurez pas tout ce qu'il vous a mis entre les mains! Mais comment cela se pourroit-il; puisque vous dites encore : *Le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait*⁸? Ainsi

¹ I. Cor. II. 10. 11.—² Joan. XVI. 15.—³ I. Cor. XII. 4.—⁴ Marc. XIII. 32.—⁵ Joan. XVI. 15.—⁶ Matth. XI. 27.—⁷ Joan. III. 35.—⁸ Ibid. v. 26.

avec le même amour qu'il lui donne tout, il lui montre tout aussi. Est-ce ici le seul endroit où il ait donné des bornes à son amour ? la seule connoissance qu'il lui ait déniée ? le seul don qu'il ait reçu avec mesure, *lui qui a reçu sans mesure tout le reste* ¹ ! afin que nous reçussions tous, et chacun de nous ce qu'il a du fond de sa plénitude ².

Mais parmi toutes choses, que votre Père a mises entre vos mains, ce qu'il y a le plus mis, c'est le jugement ; puisqu'il s'en est en quelque sorte dépouillé lui-même pour vous le donner. D'où vient aussi que vous avez dit : *Le Père ne juge personne ; mais il a remis au Fils tout le jugement* ³. Mais en même temps vous avez dit, que *le Fils ne fait que ce qu'il voit faire à son Père*. Ce qui fait aussi que Père l'aime, et lui montre tout ce qu'il fait ⁴, comme on vient de voir.

Mais si vous devez connoître tout ce que le Père a ordonné sur le jugement dernier, parce que c'est à vous qu'il est remis, et que vous êtes vous-même ce souverain juge, qui paroîtrez en ce jour avec une majesté et une puissance divine ; il s'ensuit, que vous connoissez tout cela, même comme homme ; parce que c'est comme homme que vous devez juger : ce qu'il vous a plu de nous expliquer en disant, que *le Père a donné au Fils la puissance de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme* ⁵. Vous savez donc tout, même comme homme : vous savez tout ce qui regarde le jugement : vous en savez sans difficulté le jour et l'heure, puisque vous en savez toute la sagesse, et que la sagesse consiste principalement à prendre les moments, conformément à cette parole : *Chaque chose a son temps* ⁶ ; et dans le monde tout est compassé ; tout est rangé dans son lieu ; tout se passe au temps qui lui est marqué pour la sagesse qui règle tout.

Vous êtes notre chef, et nous sommes vos membres : vous savez toute l'économie de votre corps. Vous connoissez toutes vos brebis : vous savez celles qui sont venues, et celles qui sont encore à amener : vous les connoissez et les nommez distinctement. Vous nommez tous ceux que votre Père vous a donnés ; et tout vous est connu depuis le premier jusqu'au

¹ Joan. III. 34. — ² Ib. I. 16. — ³ Ib. V. 22. — ⁴ Ib. 19. 20. — ⁵ Ibid. V. 27. — ⁶ Eccl. III. 1.

dernier de vos élus : et vous marquez tous les temps, où vous les devez appeler, et les incorporer à votre corps ¹. Car c'est vous qui les devez recueillir ; et en les recueillant vous ne faites qu'exécuter ce que vous aviez destiné avec votre Père, dès que vous posâtes les fondements de votre Eglise. Vous en avez révélé les persécutions à votre apôtre saint Jean : il en a vu tout le cours : il a vu la dernière comme les autres : et celle qui ne finiroit qu'avec la fin du monde, *et avec le feu de votre dernier jugement* ². Les temps vous sont connus comme tout le reste : vous savez ce que veulent dire ces mille ans où vous avez déterminé le règne de vos saints sur la terre, et ce que vous avez révélé en énigme à votre bien-aimé disciple, n'est pas énigme pour vous. Tout vous est connu : *Vous êtes le scrutateur des reins et des cœurs*. Vous avez en votre puissance le livre où sont écrits les secrets de Dieu, et ses décrets éternels ; et les sept sceaux qui le ferment n'y sont pas pour vous, puisque vous les ouvrez quand il vous plaît, à qui il vous plaît, et pour les raisons qu'il vous plaît ³. Et sous le septième sceau étoient enfermés tous les événements futurs ; puisque c'est de là que se développent, *et les trompettes et les Væ* ⁴, et tout le reste, qui étoit l'histoire de l'Eglise. C'est pourquoi lorsque vos apôtres vous interrogeoient sur le temps où vous rétabliriez le royaume d'Israël, vous leur répondîtes : *Ce n'est pas à vous à le savoir* ⁵.

O Seigneur, s'il m'est permis de vous interroger encore, que ne parliez-vous en la même sorte à vos apôtres ; et que ne leur disiez-vous, ce n'est pas à vous à le savoir, au lieu de dire, que *le Fils ne le savoit pas* ?

Peut-être se faudroit-il taire encore ici ; et qu'au lieu de se fatiguer à examiner ce passage, il faudroit se dire à soi-même : ce n'est pas à moi à l'entendre ; ce n'est pas à moi à savoir pourquoi vous avez parlé en cette sorte. J'acquiesce, ô mon Sauveur ! et je ne recherche ce mystère, que pour y trouver quelque instruction s'il vous plaît de me la donner. Mais peut-être qu'elle est déjà toute trouvée : peut-être que cette parole : « Ce n'est pas à vous à entendre » les temps et les moments que le Père a mis en

¹ Joan. x. — ² Apoc. xx. 7. 8. 9. 10. — ³ Ib. II. 23. v. 1. 2. et seq. — ⁴ Ib. VIII. 1. et seq. — ⁵ Act 1. 7.

» sa puissance ¹ » : est le dénouement de celle où vous avez dit :
 » Pour ce jour et cette heure là, nul ne la sait que le Père, et
 » le Fils même ne la sait pas ². Ce que le Fils ne sait pas
 en cet endroit, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de savoir.
 Le Fils comme notre docteur, le Fils comme l'interprète de
 la volonté de son Père envers les hommes, ne le sait pas,
 parce que cela n'est pas compris dans ses instructions, ni dans
 tout ce qu'il a vu pour nous, ainsi que nous l'avons dit. Et le
 Fils de Dieu parle ainsi pour transporter en lui-même le mys-
 tère de notre ignorance, sans préjudice de la science qu'il
 avoit d'ailleurs, et nous apprendre, non-seulement à ignorer,
 mais encore à confesser sans peine que nous ignorons ; puis-
 que lui-même qui n'ignoroit rien, et surtout qui n'ignoroit
 pas cette heure dont il étoit le dispensateur, ayant trouvé un
 côté par où il pouvoit dire qu'il l'ignoroit, parce qu'il l'igno-
 roit dans son corps et qu'il étoit de son dessein que son Eglise
 l'ignorât, il dit tout court qu'il l'ignore, et nous enseigne à ne
 rougir pas de notre ignorance.

J'ignore donc de tout mon cœur, et ce mystère et tous les
 autres que vous voulez me cacher, et que vous ne savez pas
 en moi ni pour moi. J'ignore le jour où vous viendrez, parce
 que vous m'avez dit *que vous viendriez comme un voleur*. Mais
 si on ne sait pas quand le voleur viendra, le voleur n'en sait
 pas moins quand il veut venir. Vous savez donc, voleur mys-
 tique ! vous savez quand vous viendrez : et les enfants de ce
 siècle ne seront pas plus prudents plus avisés dans leurs des-
 seins, plus éclairés dans l'ordre qu'ils mettront à leur exécu-
 tion, que vous qui êtes la lumière même, la sagesse même.
 Vous savez donc, encore un coup, quand vous viendrez à la
 dérobee, demander à chacun de nous, et demander à tout le
 genre humain, le compte que nous vous devons de notre
 conduite. Vous le savez, et c'est pourquoi vous m'avez dit
 que *le père de famille ne sait pas l'heure du voleur*, mais non
 pas que le voleur l'ignorât lui-même. Et vous avez dit : *Veillez-
 donc, parce que vous ne savez pas à quelle heure le Seigneur
 viendra* : et non pas que le Seigneur qui doit venir, l'ignore

¹ Act. 1. 7. — ² Marc. XIII. 32.

lui même. Et vous avez dit, en continuant la parabole : *Soyez prêts, parce que vous ne savez pas à quelle heure viendra le Fils de l'homme* ¹.

Vous vous êtes aussi comparé à un père de famille, qui revenant de son voyage surprend son économe, « en venant au » jour que ce méchant serviteur ignore, et à l'heure qu'il » n'attend pas ² ». Mais vous, vous êtes le Seigneur, vous êtes le père de famille, qui sait bien quand il doit venir ; et si le serviteur est imprudent, le père de famille n'est pas pour cela ignorant de ses propres desseins. Vous savez donc, pour la dernière fois, quand vous voulez venir, et vous ne voulez pas que nous le sachions. Voilà que mon âme est prête, quand vous me la redemanderez ; mon compte est en état ; recevez-le, et me jugez en vos miséricordes : voilà du moins ce qu'il faudroit pouvoir dire. O mon Sauveur ! quand serai-je en cet état ? quand pourrai-je dire de bonne foi : *Mon cœur est prêt, ô Dieu ! mon cœur est prêt* ³.

LXXXIX^e JOUR. Raisons profondes de notre Sauveur d'user de ces réserves mystérieuses pour l'instruction de son Eglise : mais non pas pour autoriser les hommes à user d'équivoques et de restriction mentales. (Ibid.)

Gardons-nous bien de conclure de ces réserves mystérieuses du langage de notre Sauveur, qu'il nous soit permis d'user dans nos discours de dissimulation, d'équivoque et de restriction de pensée ; car il ne nous appartient pas de nous donner à nous-mêmes divers personnages, selon lesquels nous puissions nier en un sens ce que nous avouerons en l'autre. Il ne nous appartient pas non plus de faire de nos réserves une instruction, un exemple d'humilité, une espèce de parabole dont il faille chercher le sens, un mystère dont il faille approfondir le secret. Jésus-Christ a sa science comme Verbe, et tout y est compris, le présent, le passé, le futur, le possible, l'existant, tout, en un mot, tout ce qui est dans la science du Père ; car il est lui-même cette science, puisqu'il est son Verbe, sa raison, sa parole extérieure. Il a sa science comme homme par rapport à sa perfection, et comme le dépositaire et l'exécuteur de tous les secrets de

¹ Matth. xxiv. 32. 43. 44. — ² Ib. 40. — ³ Ps. lvi. 8.

son Père. Tout ce qui regarde le genre humain est compris dans cette science, puisque toute puissance lui est donnée dans le ciel et dans la terre ¹. C'est lui qui doit tout faire; c'est lui qui doit venir pour juger. Son Père ne l'avertit pas à chaque moment, de ce qu'il aura à faire par son ordre; mais il lui donne tout d'un coup une pleine compréhension de tout le dessein dont il a l'exécution en son pouvoir : autrement il agiroit comme nous, en foi, en obscurité, par morceaux par pièces, au hasard en un certain sens, et à l'aveugle, sans entendre le rapport de chaque partie avec la fin de l'ouvrage et avec le tout. Il a outre cela sa science comme docteur de son Eglise, comme interprètes envers elles des volontés de son Père, comme faisant avec elle un même corps. Dans cette science est compris tout ce qu'il faut que l'Eglise sache. Il falloit que l'Eglise sût ses persécutions pour s'y préparer; la chute prochaine des Juifs, afin qu'ils en fussent avertis, et qu'ils fissent pénitence : et pour ôter aux fidèles la tentation de croire que le déicide et les autres déloyautés de ce peuple, avec les cruautés qu'il a exercées sur la personne du Sauveur et de ses apôtres, demeurassent longtemps impunies; Jésus-Christ a su tout cela pour son Eglise, et il l'a expliqué. Il falloit que l'Eglise sût les signes du jugement à venir, afin d'être attentive à son approche. Jésus-Christ a su encore cela pour elle, et l'a prédit. Il ne falloit pas qu'elle sût le temps ni l'heure : Jésus-Christ à cet égard ne le sait pas, et n'en dit rien à ses fidèles. Cette science, qui étoit en Jésus-Christ par rapport aux instructions qu'il devoit donner à son Eglise, avoit sa perfection et sa totalité, qui lui faisoit dire : *Je vous ai découvert comme à mes amis tout ce que j'ai ouï de mon Père* ². Et encore : *Je vous ai tout prédit* ³; tout ce qu'il falloit que vous sussiez tout ce que j'avois appris pour vous. Si je dis, pour vous renfermer dans ces bornes, que je ne sais pas le reste, j'ai mes raisons de parler ainsi selon la charge qui m'est imposée, selon le personnage que je fais : ne soyez pas assez téméraires pour vouloir ou critiquer ou imiter ce langage mystérieux qui ne vous convient pas : c'est à vous dire avec

¹ Matth. xxviii. 18. — ² Joan. xv. 15. — ³ Marc. xiii. 23.

sagesse et avec simplicité tout ensemble : « Cela est : cela » n'est point ¹ : ne mentez pas ; ne vous trompez pas les uns les » autres : parce que vous êtes membres les uns des autres ² ».

Tâchons ici de nous revêtir de l'esprit de sincérité, à l'exemple de Jésus-Christ, qui à la réserve de ces mystères, où il étoit obligé à nous ménager la lumière, nous a tout dit comme à ses amis, selon qu'il étoit convenable, et que nous le pouvions porter.

LXXX^e JOUR. Ce qui doit être commun à ces deux grands événements séduction générale. (Ibid.)

Relisons les commencements de ce discours prophétique de notre Seigneur. Nous y trouverons les choses qui doivent être communes aux deux événements qu'il prédisoit, à la ruine des Juifs, et au jour du jugement dernier : c'est que l'un et l'autre devoit être précédé de grands mouvements d'une grande persécution de l'Eglise, d'une grande séduction.

Ses disciples lui dirent en secret : « Dites-nous quand ces » choses arriveront, et quel sera le signe de votre avènement » et de la consommation des siècles ? et Jésus leur répondit : » Prenez garde à n'être pas séduits ³ ».

Souvenez-vous toujours qu'ils joignoient deux choses, la chute de Jérusalem, et le dernier jour, comme devant arriver dans le même temps. Et sans les désabuser d'abord, parce que cela n'étoit pas nécessaire, Jésus-Christ leur va expliquer ce qui devoit être commun à ces deux événements.

Prenez garde que personne ne vous séduise. Ils lui faisoient une demande curieuse : *Quand ces choses arriveront-elles ?* Il leur donne un avis utile : *Prenez garde qu'on ne vous séduise ;* comme s'il disoit : Il vous importe peu de savoir quand arriveront ces choses ; mais ce qu'il faut que vous sachiez, c'est qu'elles seront précédées d'une périlleuse et horrible tentation, pour vous séduire. *Car il viendra plusieurs christs ; et plusieurs seront trompés.* C'est ce qui arriva dans la ruine de Jérusalem et aux environs de ces temps là. C'est ce qui arrivera encore à la fin des siècles : « Je suis venu au nom de mon Père,

¹ Matth. v. 37. — ² Coloss. III. 9. Eph. IV. 25. — ³ Matth. XXIV. 3. Marc. XIII. 4. 5. Luc. XXI 7. 8.

» et vous ne recevrez pas : si un autre vient en son nom, vous le recevrez¹. » C'est ce qui est déjà souvent arrivé aux Juifs : et quelque chose de semblable leur arrivera encore une fois vers la fin des siècles ; « lorsque ce méchant, cet impie, qui s'assiera dans le temple de Dieu, pour s'y montrer comme un Dieu, paraîtra avec des prodiges trompeurs, et avec toute sorte de séduction ; en sorte qu'ils soient livrés à l'esprit de mensonge, pour ne s'être pas voulu laisser gagner à l'amour de la vérité² ». Ce qui convient parfaitement avec la parole qu'on vient d'entendre de la bouche de Jésus-Christ, et semble fait pour marquer d'une façon particulière, l'aveuglement volontaire avec l'endurcissement du peuple juif. Quoi qu'il en soit, le démon développera toute sa malignité aux approches du dernier jour, et la même chose arrivera aux approches de la ruine de Jérusalem, n'y ayant jamais eu tant de faux christes, ni tant de faux prophètes. Remarquez dans saint Matthieu les versets 5, 11, 23, 24, 26 : et à peu près la même chose dans saint Marc, et dans saint Luc.

Voilà que je vous l'ai prédit : Prenez-y garde³. La séduction sera si puissante, que Jésus-Christ ne craint point de dire, qu'elle ira, s'il se peut, jusqu'à induire en erreur même les élus⁴. S'il se peut ; faire voir deux choses : l'une l'extrême péril ; l'autre, le secours présent de la main toute-puissante de Dieu.

Pesons ces paroles : considérons à quelles épreuves Dieu met notre foi ; jusqu'où il veut que nous lui soyons soumis ; ce qu'ont à craindre les esprits superbes ; les pièges que Dieu permet qu'ils soient tendus ; combien ils sont délicats, combien subtils ; combien il est dangereux que les saints mêmes ne s'y prennent : *avec quelle frayeur et quel tremblement ils doivent donc opérer leur salut⁵.*

Cet esprit de séduction qui se développera tout entier à la fin des siècles, se fait souvent sentir avant ce temps dans les subtilités des hérétiques : une apparence de réforme ; un air de piété et de modestie : des paroles douces, tirées le plus souvent de l'Écriture ; une véhémence répréhension des abus criants, qui semble marquer un vrai zèle, une vraie horreur

¹ Joan. v. 43. — ² II. Thess. II. 3. 4. 9. 10. 11. — ³ Matth. XXIV. 25. Marc. XIII. 23. — ⁴ Matth. XXIV. 24. — ⁵ Philip. I. 12.

des vices, un vrai amour de la vertu. La chrétienté s'émeut : les nations se cantonnent : les élus, s'il se pouvoit, devoient être pris dans ce piège. Mais ceux qui y ont été pris doivent songer que nous aurons bien à soutenir d'autres illusions à la fin des siècles ; une hypocrisie bien plus délicate, bien plus raffinée : lorsque les prodiges trompeurs se joindront à une doctrine séduisante. O Dieu ! Je tremble pour ceux qui seront mis à cette épreuve ! Tremblez dès à présent à la tromperie de vos passions, aux belles couleurs dont elles parent vos vices secrets, à ces instincts trompeurs de l'ennemi, à ces illusions secrètes que vous prenez pour inspirations. *Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute* ¹. Ah ! c'est de quoi séduire, s'il se peut, jusqu'aux élus. Concluez avec saint Paul : *Opérez votre salut avec crainte et tremblement*. Mais ne croyez pas l'opérer de vous-mêmes. Croyez que *c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire* ² : opérez, et croyez que Dieu opère : ne soyez ni lâche ni présomptueux : abandonnez-vous à cette grâce qui agit en vous, mais avec une courageuse et fidèle coopération : c'est ce qui soutient les élus ; c'est ce qui les empêche de périr.

Les élus, s'il se peut, seront induits en erreur ³. *S'il se peut*, Cela donc ne se peut pas : une main toute-puissante, contre laquelle rien ne prévaut, détourne ce coup. O conduite miséricordieuse et toute-puissante qui empêchez vos élus de pouvoir périr, je vous reconnois, je vous adore, je m'abandonne à vous : mais dans cet esprit, qui en nous disant : *Dieu opère*, nous dit en même temps : *Opérez*, travaillez, agissez avec une infatigable ferveur.

LXXXI^e JOUR. Le même sujet. Guerres, famines, pestes, tremblements de terre, maux extrêmes. (Ibid.)

Un grand mouvement dans le monde : *des guerres des bruits de guerre, des pestes, des famines, des tremblements de terre* ⁴, seront les tristes avant-coureurs de ces deux événements. Voyez-les en saint Matth. xxiv. 6. 7. et la même chose en saint Marc et en saint Luc. C'est ce qui arriva un peu devant la guerre de Judée, et dans la dernière année de Néron : et

¹ Matth. xi. 15. — ² Philip. ii. 12. 13. — ³ Marc. xxi. 22. — ⁴ Ibid. xiii. 7. 8. Luc. xxi. 9. 10. 11.

c'est ce qui arrivera encore d'une manière plus formidable aux approches du dernier jour.

Des guerres, des bruits de guerre : de grandes guerres en effet; de plus grandes appréhensions de mouvements nouveaux : il semblera que l'esprit de guerre, les haines, les jalousies, la nature même voudra enfanter quelque chose de funeste aux grands états : on remarquera dans le monde un esprit d'ébranlement universel. Au milieu de tout ce tumulte : prenez garde de n'être pas troublés ; car il faut que cela arrive, et ce n'est pas encore la fin ¹.

De quoi donc sera-t-on troublé, si on ne l'est de telles choses? de rien du tout. Car le chrétien n'est troublé de rien que de son péché, et de la colère de Dieu qui le doit punir. *Prenez donc garde de n'être point troublés.* Vous vous enquérez de ce qui se passe, non-seulement avec curiosité, mais encore avec frayeur : que deviendront ces grandes armées qui sont en présence? Quel ravage, quel embrasement, quel carnage, quel déluge de maux, si une fois la digue est rompue? ah ! je m'en meurs. Vous n'êtes pas chrétien. Le sort des empires est entre les mains de Dieu : ils meurent en leur temps, comme le reste des choses humaines. Priez pour votre patrie ; humiliez-vous ; faites pénitence : mais ne craignez point ; ne vous troublez pas : il faut que cela arrive. Il le faut, non par une aveugle et fatale nécessité, qui nous mettroit au désespoir : mais il le faut par une raison, par une sagesse, par une bonté qui prépare de grands biens par tous ces maux. *Ne craignez point, petit troupeau, puisque le royaume qu'il a plu à votre Père céleste de vous préparer ², est hors d'atteinte.* Toutes les puissances ennemies, visibles et invisibles, n'ont point de prise dessus, et il ne vous peut être ravi.

C'est ici le commencement des douleurs ³ ; des douleurs de de l'enfantement; de celles qui font jeter de plus grands cris ; qui s'augmentent de plus en plus : on croit être à la fin, ce n'est encore qu'un commencement.

Quoi ! ce mouvement effroyable des royaumes qui s'entrechoquent, ces famines, ces pestes, ces tremblements de terre

¹ Matth. xxiv. 6. — ² Luc. xii. 32. — ³ Matth. xxiv. 8.

ne sont que *le commencement des douleurs ! O Dieu !* que vos derniers coups sont redoutables, si ceux-là qui sont si terribles, dont on ne peut seulement entendre les noms sans être saisi de frayeur, ne sont qu'un prélude ! Il est ainsi, Seigneur, il est ainsi. Par tous ces grands coups, les corps seuls sont menacés : mais voici ce qui est terrible, au delà de toutes les terreurs : *Craignez, craignez celui qui, après avoir fait mourir le corps, enverra l'âme dans la gêne : Oui, je vous le dis, craignez celui-là* ¹. O Seigneur ! si je sais bien craindre cela, je ne craindrai autre chose, et je verrai tous les éléments se mêler et la nature se confondre, sans effroi. Ah ! je ne puis craindre que ce qui tue l'âme : mais je ne puis ne le craindre pas, si je commence sérieusement à me convertir. Je n'ai rien à penser que la pénitence, ni rien à craindre que de mourir dans mon péché. Mourir, ce n'est rien, de quelque douleur que la mort soit accompagnée ; quelque étrange, quelque imprévue, quelque cruelle et insupportable que la mort paroisse. Mourir dans le péché, c'est tout le mal, et le seul qui soit à craindre. Malheureux, ingrats, pécheurs endurcis : *Vite, vite, convertissez-vous et vivez* ².

LXXXII^e JOUR. Persécution terrible de l'Eglise, trahisons, charité refroidie. (Ibid.)

Un autre avant-coureur ; la persécution. Elle a ces terribles circonstances : une haine implacable de tout le genre humain contre l'Eglise ; la fureur au dehors ; la trahison au dedans : on se livrera les uns les autres ; les frères livreront leurs frères, et le père même son enfant ; les enfants se souleveront contre leurs pères ; et les familles mêmes seront divisées : les scandales seront horribles, à cause des chutes fréquentes de ceux qu'on croyoit les plus fermes. Au milieu de tout cela la séduction redoublera, et de faux docteurs gagneront ceux que la violence n'auroit pu abattre : la cruauté et la séduction iront ensemble au dernier degré. C'est ce qui est arrivé à l'Eglise naissante, à commencer vers les dernières années de Néron, un peu avant la guerre de Judée.

¹ Luc. XII. 5. — ² Ezech. XVIII. 32.

C'est ce qui arrivera d'une manière bien plus terrible à la fin des siècles¹.

Ce n'étoit pas une chose aisée à prédire, comme on le pourroit penser d'abord, qu'une telle haine, et une telle persécution contre l'Eglise : et on n'auroit pas pu prévoir que le monde qui laissoit en paix toutes les religions, et jusqu'aux sectes les plus impies, comme celle des épicuriens, ne pourroit souffrir le christianisme. Mais Jésus-Christ l'a voulu prédire, et avertir ses fidèles d'une chose aussi singulière, et jusqu'alors autant inouïe que celle-là.

Il joint, selon sa coutume, la consolation aux maux. *Tout le monde vous haïra : mais vous ne perdrez pas un seul cheveu : vous posséderez votre âme par votre patience² ; non en combattant, mais en souffrant. Vous serez entraînés à tous les tribunaux, comme des criminels ; mais cela leur sera en témoignage³ : vous y paroîtrez comme des témoins de la vérité, comme les maîtres du genre humain : Je vous donnerai une bouche que nulle impudence, nulle violence ne pourra fermer, une sagesse, une force contre laquelle il n'y aura point de résistance⁴ : vous n'aurez rien à préméditer : le Saint-Esprit parlera par votre bouche⁵ : et le reste qu'on peut voir dans l'Evangile.*

Ce qui sera de plus déplorable, c'est que *la malice s'augmentant sans fin, la charité se refroidira dans la multitude⁶ : c'est ce qui arriva à saint Paul, lorsqu'il disoit : « Tous m'ont » quitté : personne ne m'a assisté dans ma première défense : Demas même m'a abandonné, attiré par l'amour de » ce siècle : il n'y a que Luc avec moi : qu'il ne leur soit point » imputé⁷ ». Mais ce refroidissement de la charité dans ses frères, ne changeoit point envers eux le cœur de Paul. Ce refroidissement de la charité paroîtra beaucoup davantage dans la fin des siècles : car, lorsque le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre⁸ ?*

Mais à ce comble de maux, il n'y a qu'un seul remède :

¹ Matth. xxiv. 9. et seq. Marc. xiii. 12. Luc. xxi. — ² Luc. xxi. 17. 18. 19. — ³ Ib. 12. 13 et Marc. xiii. 9 et seq. — ⁴ Luc. xxi. 14. 15. —

⁵ Matth. x. 19. 20. — ⁶ Ib. xxiiv. 12. — ⁷ II. Tim. iv. 9. 11. 16. —

⁸ Luc. xviii. 8.

*Qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé*¹. Remarquez ce mot : *jusqu'à la fin*. Dix ans, vingt ans, trente ans, cinquante ans, ce n'est rien : il faut aller jusqu'à la fin. Ne vous lassez point de travailler ; car la moisson que vous recueillerez, sera éternelle.

*Il faut que cet Évangile soit prêché par toute la terre*² : de peur qu'on ne pense que la persécution qu'on vient de voir si déchaînée, en arrête le cours. *Paul étoit lié : mais la parole de Dieu ne l'étoit pas*³ : *elle couroit*⁴, dit cet apôtre : le bruit en retentissoit par toute la terre : *la foi des Romains y étoit annoncée*⁵ : *l'Évangile, qui étoit venu jusqu'à Colosse, étoit, et fructifioit, et croissoit en même temps par tout le monde*⁶. Ainsi la prédiction du Sauveur s'accomplissoit déjà en quelque façon, avant la dissipation des Juifs : mais le grand accomplissement en est réservé à la fin des siècles, et la prédication aura percé par tout le monde avant qu'il finisse.

O Dieu ! donnez vigueur à votre parole : bénissez les prédicateurs apostoliques : envoyez vos ouvriers dans cette grande moisson, que votre ennemi ravage. O Seigneur, je me joins en esprit à ces hérauts de votre Évangile, et à ceux qui croiront en vous par leur parole. Sanctifiez-les en vérité, et que leur sainteté naissante répare les ravages que fait le péché dans votre héritage. Sauvons-nous, sauvons-nous de la corruption de cette race mauvaise. Mon âme, sauve-toi toi-même : ô Dieu, sauvez-moi ; je péris.

LXXXIII^e JOUR. Réflexions sur plusieurs circonstances de ces deux événements. (Ibid.)

Priez que votre fuite n'arrive point durant l'hiver ou dans le jour du sabbat : vous aurez besoin des plus grands jours, de la saison la moins embarrassante, de la liberté d'agir la plus entière, pour précipiter votre fuite dans les déserts et dans les montagnes, et pourvoir à tant de pressants besoins. Jamais il n'y eut, jamais il n'y aura d'affliction semblable : jamais peuple n'aura été, ni ne sera plus impitoyablement livré à la vengeance : et si Dieu n'avoit abrégé le temps, nul

¹ Matth. xxiv. 13. — ² Ib. 14. — ³ II. Tim. II. 9. — ⁴ II. Thess. III. 1. — ⁵ Rom. I. 8. — ⁶ Coloss. I. 6.

*homme ne se sauveroit : mais Dieu a abrégé le temps pour l'amour de ses élus*¹. Ce fléau de Dieu sera si terrible, et la force en sera si insupportable, qu'il y auroit de quoi accabler tout le genre humain. Mais il falloit qu'il restât des hommes sur la terre pour enfanter les élus et les saints, qu'il y avoit encore à recueillir. Voilà un sens. Dieu, fléchi par les prières de ses élus, a tempéré sa colère : ils sont le ciel de la terre, pour en empêcher la totale corruption : il faut qu'ils y soient répandus deçà et delà, et de tous côtés : autrement, le genre humain qui n'est conservé que pour eux, périroit en entier : c'est un autre sens. Le dernier : Dieu a abrégé le temps des souffrances, de peur que ses élus n'en fussent enfin accablés : et il n'a pas voulu qu'ils fussent tentés par dessus leurs forces.

Pour l'amour des élus qu'il a choisis, dit saint Marc². Ils ne sont pas élus par un autre : c'est par lui-même : l'amour qui les lui a fait élire, l'oblige à tout faire pour eux ; et il n'épargne la terre qu'à leur considération.

Respectons les saints qui sont parmi nous : nous leur devons tout : et Dieu s'apaise en les voyant, comme un père qui voit ses enfants parmi ses ennemis, retient sa main. Après la séparation, que n'auront pas à souffrir les pécheurs ?

Ce qui est vrai en un certain sens, à l'égard des Juifs, est encore plus véritable à l'égard de tout l'univers, dans les approches du dernier jour : après que la patience de ses saints aura été épurée jusqu'au degré qu'il vouloit, il mettra fin au temps des épreuves, pour donner lieu aux récompenses.

*S'il y a cinquante justes dans Sodôme, s'il y en a quarante, s'il y en a dix, je pardonnerai pour l'amour d'eux à toute la ville*³. Dieu aime tant les siens, que non-seulement il les épargne, mais il épargne les autres pour l'amour d'eux. Si on n'aimoit pas les justes, si on ne les protégeoit pas pour mêmes, il les faudroit protéger pour le bien public. Que notre maison soit leur asile : que nos bras leur soient toujours ouverts : que notre secours les suive partout. Les prêtres, les religieux les représentent par leur état.

¹ Matth. XXIV. 20. 21. 22. — ² Marc. XIII. 20. — ³ Gen. XVIII. 26. 28 et seq.

LXXXIV^e JOUR. Réflexions sur d'autres circonstances. (Ibid.)

*Si l'on vous dit : Le voici dans le désert : le voici dans les lieux retirés de la maison : ne le croyez point*¹. Ceci regarde les derniers temps, lorsque les Juifs fatigués de tant attendre, et d'avoir si souvent été trompés sur le sujet du Messie, s'en diront les uns aux autres des nouvelles comme en secret : *Il est venu*, mais il se cache ; *il est dans ce désert ; il est dans les lieux secrets de cette maison : ne croyez point tout cela*. Ce n'est plus le temps qu'il doit venir de cette sorte, d'une maison particulière, d'une ville obscure, d'un désert ; tantôt caché, tantôt découvert : il paroîtra tout d'un coup avec un éclat surprenant ; « et un éclair, ne se fait pas voir plus rapidement » du levant jusqu'au couchant, et d'un côté du ciel à l'autre ; » que le Fils de l'homme paroîtra dans toute la terre². Voilà la première chose qu'il marque de ce grand événement : une apparition soudaine, et un éclat, qui en un moment se fera sentir d'une extrémité du monde à l'autre. Mais voici la seconde : *Où sera le corps, là s'assembleront les aigles*³. Si les aigles sentent leur proie de si loin, et s'assemblent rapidement de toutes parts autour d'un corps mort : combien plus s'assembleront les élus, où sera le Fils de l'homme ?

Le grec porte, au lieu de corps, *un corps mort, un cadavre* : et le Fils de Dieu se compare à un corps de cette sorte, à cause que les élus seront rassemblés par le mystère de sa mort ; et que c'est par là qu'ils auront part à sa résurrection. Tout cela regarde visiblement l'apparition dernière, et le dernier jour de Jésus-Christ. Et c'est pourquoi il ajoute : *Mais aussitôt après l'affliction de ces jours là, de ces jours, où le Fils de l'homme devra paroître si vite, et rassembler autour de lui tous les élus : aussitôt après cette affliction : car il a dit qu'il y en auroit d'étranges vers ces jours là : le soleil s'obscurcira* et le reste⁴.

Il ne faut donc pas entendre cette affliction ni ces jours de l'affliction ou des jours qui seront fâcheux pour les Juifs ; mais de l'affliction de tout l'univers, vers le jour où le Fils de

¹ Matth. XXI^v. 26. — ² Ib. 27. — ³ Luc. XVII. 24. Matth. XXIV. 28. — ⁴ Ib. 29.

Dieu devra paroître, qui sont ceux dont il venoit de parler. Le même paroît dans saint Marc : *Mais dans ces jours là ; dans cette affliction là ; le soleil s'obscurcira*¹ ; et le reste. Comme s'il disoit : Il arrivera de grands maux aux Juifs : mais ce n'est point dans ces maux, ou dans ces temps, qu'arriveront ces prodiges du soleil obscurci, et les autres : mais *dans ces jours* dont je viens de parler : *dans ces jours*, où le Fils de l'homme devra paroître ; aux approches de cette dernière apparition, et peu après les afflictions dont elle sera précédée ; *le soleil s'obscurcira : et le reste.*

Mettons-nous en esprit dans ce dernier jour si heureux pour les uns, si funeste aux autres. Représentons-nous l'étonnement où l'on sera, de cette nouvelle lumière que jettera le Sauveur, de ce prodigieux éclat qui se fera sentir d'une extrémité du monde à l'autre, avec la rapidité d'un éclair. Contemplons ces aigles mystiques, les esprits sublimes à qui le monde n'aura rien été, et qui n'auront pas été troublés de tant de persécutions ; ni de cet ébranlement universel de la nature éperdue ; prendre tout à coup leur vol ; et comme dit saint Paul, « être enlevés dans les nuées au milieu des airs, » à la rencontre de Jésus-Christ, pour être ensuite toujours « avec lui »². Heureux jour ! heureux spectacle ! heureux changement ! heureux ceux qui verront ce beau feu, cet éclair nouveau, cette vive et admirable lumière : qui verront ce corps que la mort a consacré à notre salut ; ces aigles qui voleront après, et qui seront enlevés avec lui. Soyons de ces aigles, par la contemplation en foi et en vérité, et par une noble élévation au dessus des choses mortelles. Faisons notre proie de ce corps que la mort a fait nôtre. Nous l'avons dans l'eucharistie, ce corps mort autrefois, à présent vivant, mais couvert d'un signe de mort : dévorons-le : prenons en tout la substance, tout le suc. Vivons de Jésus et de sa vérité, et de ses souffrances, et de sa mort, qui est notre vie : imitons-la : portons-la sur nous : « Portons sur nos corps » la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus paroisse en nous³. Si parmi les ténèbres du monde, et celles

¹ Marc. xiiii. 24. — ² I. Thess. iv. 16. 17. — ³ II. Cor. iv. 10.

qui nous environnent, il lui plaît de faire tout à coup reluire sur nous comme une espèce d'éclair, une lumière rapide qui se répande en un moment dans toute notre âme, et qui se fasse sentir de la partie haute jusqu'à la plus basse ; ô lumière je vous adore, ô lumière je vous veux suivre ! Si vous vous retirez comme un éclair, et que vous laissiez mes yeux éblouis d'un éclat si vif, je me souviendrai de vous avoir vue : je me réjouirai de l'espérance de vous revoir à d'autres moments : je tâcherai de mettre à profit tout ce que vous me montrerez dans ces moments rapides : et j'aspirerai nuit et jour à ce jour unique de l'éternité, où vous luirez sans vous retirer ; sans être obscurcie ; où votre levant sera sans couchant ; où nous jouirons à jamais de vous, ô Père ! ô Fils ! ô Saint-Esprit ! qui êtes la véritable et seule lumière.

LXXXV^e JOUR. Instruction à recueillir. Se tenir prêt : veiller à toute heure. L'un pris, l'autre laissé. (Math. xxiv. 37—51. Marc. xiii. 33—37. Luc. xvii. 24.)

De tout ce que nous avons vu, il y avoit deux sortes d'instructions particulières à recueillir. Dans la ruine de Jérusalem il y avoit à s'en sauver, par la fuite : *Alors que ceux qui sont dans la Judée, s'enfuient aux montagnes* ¹. C'est ce que firent les chrétiens, qui s'enfuirent en effet vers les pays montagnards, à la ville de Pella, comme marquent les histoires : ce qui fut cause qu'on ne voit point qu'ils aient souffert en Jérusalem, ni qu'il s'y en soit trouvé aucun durant le siège de Tite. A l'égard des calamités qui devoient arriver à la fin du monde, il falloit ne pas songer à s'en sauver, puisqu'elles sont universelles et inévitables ; mais s'y préparer : et cette préparation nous est expliquée dans le reste de ce chapitre.

Elle consiste premièrement, à veiller, à être attentif, à se tenir toujours prêt, en accompagnant de prières son attention et sa diligence : « Prenez garde, veillez et priez : car vous » ne savez par le temps, ni si le maître viendra sur le soir, » ou vers le minuit, ou au chant du coq, ou le matin ². Veillez donc, et priez en tout temps, afin d'être rendus dignes » d'éviter ces choses », c'est-à-dire la rigueur du dernier

¹ Matth. xxiv. 16. — ² Marc. xiii. 33. 34. 35.

jugement, et de comparoître devant le Fils de l'homme ¹. Il ne faut donc pas seulement prier, mais prier en tout temps.

Secondement : il faut songer à l'effet de ce terrible jugement ; ou de deux qui seront ensemble, l'un sera pris, et l'autre laissé². Et pour aller où ? Où sera le corps, là s'assembleront les aigles. Qui ne trembleroit, en voyant tout à coup une si terrible séparation ? L'un enlevé à Jésus-Christ, l'autre laissé au milieu des maux, d'où il ne sortira que pour rentrer dans de plus grands, et n'en sortir jamais.

Troisièmement : il ne faut point reculer ni regarder en arrière : *souvenez-vous de la femme de Lot*, qui³, pour avoir seulement tourné la tête vers Sodôme, reçut un châtimement si prompt et si rigoureux. Il ne suffit pas d'éviter les mauvaises compagnies, ni de fuir le monde qu'on a quitté ; il ne faut pas seulement tourner les yeux de ce côté là.

Quatrièmement : il faut faire toutes ses actions avec une activité et une diligence extraordinaire ; se sauver à quelque prix que ce soit ; laisser périr beaucoup de choses qu'o'n aimeroit, plutôt que de hasarder son salut : *si l'on est dans le haut de la maison, ne se point embarrasser de sauver les meubles qui sont en bas* ; se contenter de sauver ce qui est en haut ; emporter et sauver d'abord à la corruption tout ce qu'on peut ; ne pas dire : Je laisserai cela, mais je retournerai demain le quérir ; demain je commencerai à me corriger de ce vice : je me contenterai pour aujourd'hui de modérer celui-ci. Ne laissez rien, qu'il vous faille aller requérir ; ne laissez rien à faire à une autre fois ; car le temps vous manquera tout à coup, et votre attente sera vaine.

Cinquièmement : il faut se retirer de tout ce qui attache trop l'esprit, de tout ce qui *appesantit le cœur* ; et non-seulement de l'ivroquerie, où la raison est absorbée ; mais encore de la bonne chère, et des soins de cette vie ⁴. Et sur les soins de la vie, il faut remarquer ces paroles : « Aux jours de Noé, ils » buvoient, ils mangeoient, ils se marioient, ils marioient » leurs enfants ; et aux jours de Lot, ils buvoient et mangeoient, ils vendoient et ils achetoient, ils plantoient et ils

¹ Luc. xxi. 36. — ² Matth. xxiv. 40. 41. Luc. xvii. 34. 35. 36. 37. — ³ Luc. xvii. 31. 22. — ⁴ Ib. 31. Matth. xxiv. 17. 18. — ⁵ Luc. xxi. 34.

» bâtissoient; et ils périrent tous d'un coup dans les eaux du » déluge, et par le feu du ciel¹». Car il ne dit pas : Ils tuoient, ils commettoient des adultères, et le reste ; il parle des occupations les plus ordinaires et les plus innocentes de la vie ; parce qu'elles occupent, elles embarrassent, elles accablent, elles enchantent, elles attachent, elles trompent, en nous menant d'un soin à un autre et d'une affaire à une autre. Il ne suffit donc pas d'éviter les actions criminelles ; mais il faut encore prendre garde à ne se pas laisser jeter par les autres dans cet esprit d'empressement et d'occupation, qui fait qu'on n'est jamais à soi.

Sixièmement : on ne sauroit assez songer au grand mal dont nous sommes menacés. Ce sera comme le déluge aux temps de Noé ; comme le feu du ciel aux temps de Lot ; *comme un lacet où nous serons pris tout à coup*², à la manière des oiseaux, par un vain appât, pour être la proie de ceux qui veulent nous dévorer. Le mauvais serviteur, qui ne songeoit qu'à passer sa vie dans le plaisir, se trouvera tout d'un coup séparé de Dieu, de sa grâce, de tout le bien ; *et il sera mis avec les hypocrites, où il y aura un pleur, et un grincement de dents*³ éternel. Terribles paroles : *Séparé, mis avec les hypocrites ; pleurs et grincements de dents*, et douleur jusqu'à la rage. A quoi donc penserons-nous, si nous ne pensons à ces choses ? Ah ! périssent toutes nos pensées, afin que celles-là vivent seules dans nos cœurs !

LXXXVI^e JOUR. Le Père de famille : ses serviteurs : la figure du voleur.
(Matth. xxiv. 45. 46. 47. Luc. xii. 41-44.)

Conférez le chapitre xxiv de saint Matthieu, depuis le v. 45 jusqu'à la fin, avec le chapitre xii de saint Luc, depuis le v. 55 jusqu'au 49.

Le Fils de Dieu instruit ici, premièrement tous les chrétiens, sous la figure du père de famille, et de ses serviteurs : et encore sous la figure du même père de famille, et d'un voleur. Secondement, il instruit en particulier les supérieurs ecclésiastiques, sous la figure du père de famille qui retourne

¹ Luc. xvii. 26. 27. 28. 29. — ² Ib. xxi. 35. — ³ Matth. xxiv. 51.

à sa maison, et de son économe ou principal domestique qui le doit attendre.

Voici pour les premiers ce que nous trouvons dans saint Luc. Premièrement : *Les reins ceints*¹ : c'est-à-dire, les passions resserrées, comme une robe qui se répandroit faute de ceinture. C'est l'état d'un homme laborieux et toujours prêt à marcher. Car lorsque l'âme se répand dans les passions, elle est lâche, sans force, sans ordre, sans bienséance.

Secondement : *Des flambeaux allumés à la main*. C'est encore l'état d'un homme prêt à aller au devant du maître, à quelque heure de la nuit qu'il vienne pour l'éclairer.

Des lampes allumées : c'est un esprit attentif, et un cœur ardent. On a comme des flambeaux en soi-même, dans le fond du raisonnement; mais ils ne sont allumés que par l'attention. Que sert d'avoir de l'esprit, du raisonnement, de la foi même si tout cela n'est réveillé par l'attention? autant que nous serviroient des flambeaux bien préparés dans notre coffre, mais sans amorce, sans feu.

Les lampes allumées à la main, sont aussi le bon exemple. Ce n'est pas assez de l'attention; il en faut venir aux œuvres, à l'application sur nous-mêmes : autrement le flambeau nous est inutile.

Troisièmement : *Semblables à des hommes qui attendent* ; par conséquent très-attentifs. Et qui attendent-ils? Leur maître; celui qui les peut punir, pour peu qu'il les trouve négligents.

Quatrièmement : *Quand il viendra, et qu'il frappera*. Il vient à chaque moment : car chaque heure nous avance vers la mort. Il frappe, par les maladies : il faut donc être attentif, et se tenir prêt dès le premier coup. Mais à peine s'éveille-t-on au dernier, et lorsque la mort est déjà presque dans le cœur : et alors il n'y a plus de flambeaux, plus d'attention, ni de réflexion ; tout est presque éteint.

Cinquièmement : *Aussitôt ils lui ouvrent*. Comme tout ici est actif ! Il faut ouvrir soi-même au maître qui vient, être bien aise de le recevoir : mais ouvrir avec diligence, aussitôt :

¹ Luc. xii. 35. — ² Ib. 36.

ouvrir par conséquent avec joie ; ne pas murmurer , ne pas se plaindre de la mort qui vient si tôt. Au reste , il n'a pas besoin qu'on lui ouvre, afin qu'il prenne notre âme qu'il vient requérir ; car il saura bien la reprendre sans qu'on la lui donne. Bon gré, malgré, il faut mourir : et souvent il frappe si fort , que les portes brisées s'ouvrent d'elles-mêmes, sans que vous ayez le loisir d'ouvrir, ni de lui offrir vous-même votre âme qu'il vous redemande. Il n'a donc que faire de vous pour la retirer : mais pour l'amour de vous , afin que vous puissiez lui en faire le sacrifice , il veut que ce soit vous qui lui ouvriez , et promptement , et avec joie ; puisque vous ouvrez, non pas à la mort, mais à un maître bienfaisant.

Car, sixièmement , « s'il trouve ses serviteurs vigilants, il » se retroussera, et les fera asseoir, et passera de l'un à » l'autre pour les servir ¹ ». Il ne faut pas chercher dans les paraboles à tout expliquer : il y a des circonstances, comme celles-ci, qui ne servent que pour la peinture. Le fond est ici, que Jésus-Christ s'est fait serviteur de ses fidèles. *Le Fils de l'homme*, dit-il, *est venu servir*, et ce service est *de se donner lui-même en rédemption pour plusieurs* ². C'est de lui que nous tenons tout, et en ce monde et en l'autre : et nul ne demeurera sans récompense ; car il passera de l'un à l'autre pour les servir tous. Il leur donnera abondamment tous les biens ; car pour lui il n'a pas besoin de vos services, ni de rien : il est heureux, il est dans la gloire. Il vient pour vous ; et sous la figure de la mort, qui vous paroît si hideuse, il vous apporte sa grâce, son royaume, sa félicité éternelle, des richesses inestimables, des plaisirs sans fin. Ouvrez donc à un si bon maître ; et donnez-lui de bon cœur cette âme , qu'il ne redemande que pour la rendre bienheureuse.

Septièmement : *S'il vient à la seconde veille, et s'il vient à la troisième* ³. Remarquez : il ne parle point qu'il vienne jamais de jour : il surprend toujours. On ne le voit pas, et il se cache dans les ombres de la nuit ; et cependant l'homme insensé veut le deviner. Je me porte bien, je ne mourrai pas ;

¹ Luc. XII. 37. — ² Matth. XX. 28. — ³ Luc. XII. 38.

on se donne toujours bien des années; et cependant l'expérience fait voir qu'il surprend toujours : *il vient à l'heure qu'on n'attend pas, et au jour qu'on n'espère pas* ¹.

Huitièmement : ce père de famille, qui vient avec tant d'amour, pour nous donner des biens éternels sous la figure de la mort, prend encore une autre figure, celle d'un voleur ² : c'est-à-dire, celle d'un ennemi, qui vient nous ravir tout ce que nous possédons et que nous aimons. Premièrement, les biens temporels et les plaisirs des sens, dont nous faisons notre bonheur. Tout d'un coup tout nous sera enlevé : ces biens passeront en d'autres mains : ces plaisirs se dissiperont comme une fumée, comme une paille que le vent emporte. Secondement, il nous ôtera les biens spirituels : tant de pensées de conversion, tant de desirs imparfaits qui nous amusoient, qui nous endormoient dans la mort. Tout cela nous sera ôté ; et nous verrons malgré tous ces foibles commencements de bonne volonté, de bons sentiments et de vertus, qui nous faisoient dire : *Je suis riche* : nous verrons que nous sommes *pauvres, misérables, aveugles, nus, dignes de pitié*; ou plutôt indignes de pitié, à cause de notre malice ; sans aucun de ces biens, qui nous ouvrent la porte du ciel, ainsi qu'il est écrit dans l'Apocalypse ³.

En neuvième et dernier lieu. Pesons ce mot : *Soyez prêts* ⁴. Que vos comptes soient en état : que vos dettes soient payées : que vos desseins soient accomplis : car après ce moment il n'y a rien à espérer. Quelle angoisse ! quelles sueurs à la vue de ce maître rigoureux, qui vous pressera de rendre compte ! Vous paierez par le dernier et inévitable supplice ce que vous n'aurez pas volontairement payé par vos bonnes œuvres.

LXXXVII^e JOUR. L'économe fidèle et prudent : sa récompense. (Ibid.)

Pierre lui dit : *Seigneur, est-ce pour nous que vous dites cette parabole : ou pour tout le monde* ⁵ ? Nous tromperez-vous comme les autres, nous qui sommes les dispensateurs de vos mystères ? Nous serez-vous un voleur qui nous surprendra, ou un

¹ Matth. xxiv. 50. — ² Luc. xxi. 39. — ³ Apoc. iii. 17. — ⁴ Matth. xxiv. 44. — ⁵ Luc. xii. 41.

maître impitoyable qui arrivera tout d'un coup pour nous punir ? Il lui répond par la parabole de l'économe , ou de l'intendant d'une maison , à qui le maître a donné la charge de tout , et en particulier celle de ses conserviteurs. C'est la figure des supérieurs et supérieures , chacun selon son degré , et le poste où il est établi.

Le maître a établi cet économe, cet intendant, ce dispensateur, pour être fidèle : pour être prudent : pour donner la nourriture à sa famille : pour lui donner dans le temps : pour la lui donner avec mesure ¹. Te voilà , ô Pierre ! Vous voilà , pasteurs ? Il faut être fidèles : donner fidèlement ce que le maître a mis en vos mains pour le distribuer, les instructions, les sacrements. Voilà ce que c'est qu'être fidèles : ne s'attribuer rien ; ne rien retenir de ce qu'il a voulu que vous donnassiez. O économe ? ô intendant spirituel ! tu n'as rien à toi, tu n'as rien pour toi, puisque toi-même tu es tout aux autres : *Tout est à vous , soit Paul , soit Céphas , tout est à vous : et vous êtes à Jésus-Christ*, disoit saint Paul ². *Tout est à vous*. Il faut donc être fidèle , et se donner tout entier au peuple de Dieu. Mais outre la fidélité , il faut la prudence , pour donner dans le temps , pour donner avec mesure : prendre les moments favorables d'une affliction , du ralentissement d'une passion , d'une maladie, d'une grande perte : être attentifs à ce moment : voyez, Dieu vous avertit ; Dieu vous frappe ; Dieu vous réveille. Voilà le premier effet de la prudence : *prendre le temps* : sinon on rendra compte à Dieu du moment perdu , et de la damnation de son frère. Le second : *donner avec mesure* ; pas plus qu'on ne peut porter : *ne donner pas le saint aux chiens, ni les perles aux porceaux* ³ : ne prêcher pas les hauts mystères de la communication avec Dieu aux âmes encore impures, qui ont besoin qu'on les étonne, qu'on les effraie : ne donner pas l'absolution ni la communion précipitamment : ne la donner pas aux chiens et aux porceaux , aux âmes encore impures : aller par degrés : gagner peu à peu. Mais néanmoins il vient un temps qu'il n'y a point de temps, qu'il n'y a point de mesure à garder. Ici on dit : *Ne reprenez pas* ,

¹ Luc. xii. 42. — ² I. Cor. iii. 22. 23. — ³ Matth. vii. 6.

mais avertissez¹ : là, il faut reprendre avec modestie², ailleurs : Reprenez durement³, ailleurs : Dans le temps, hors du temps, à propos et hors de propos⁴ : autrement tout est perdu. Voilà donc la fidélité et la prudence d'un bon serviteur.

Deux choses nécessaires à régler, le fond et la manière. Le fond, il faut donner : soyez fidèle. La manière : il faut donner à propos, et avec les proportions, les convenances requises : autrement vous n'êtes pas ce serviteur digne que le maître l'emploie à gouverner sa famille ; parce que vous ne donnez rien par infidélité, ou lorsque vous donnez, ce que vous donnez tourne à rien par votre imprudence.

Remarquez ici un faux zèle. Un supérieur, un pasteur ne prêche pas : il est infidèle. Il prêche, il instruit, mais rudement, mais hors de propos : il ne fait rien, parce qu'il est imprudent.

A un tel serviteur, qui dispense bien ce qui lui est confié, le maître lui donnera tout ce qu'il possède⁵ : et non-seulement son royaume, mais encore lui-même. Car si le père de famille, qui n'est qu'un homme, est si juste, que trouvant son serviteur qui a bien usé du pouvoir et des biens qu'il lui a mis en main pour les dispenser, il l'élève à de plus hauts emplois, et lui donne un plus grand pouvoir : combien plus Jésus-Christ, qui est la justice même, augmentera-t-il les biens de ses serviteurs, qui auront bien dispensé ceux qu'il leur a déjà donnés ?

Pesez ces mots : *Il leur donnera tout ce qu'il possède* : c'est un Dieu qui parle : que ne possède-t-il pas ? Mais tout est à nous dès que nous usons bien de ce qu'il nous donne.

LXXXVIII. JOUR. Le serviteur méchant et violent : sa punition. (Ibid.)

Nous avons vu le bon serviteur avec ses deux bonnes qualités, la fidélité et la prudence. Voyons maintenant la peinture que Jésus-Christ fait du mauvais dispensateur de ses grâces et de ses mystères.

¹ I. Tim. v. 1. — ² II. Tim. ii. 25. — ³ Tit. i. 13. — ⁴ II. Tim. iv. 2. — ⁵ Luc. xii. 44. Matth. xxiv. 47.

*Ce serviteur dit en son cœur*¹. Il ne le dit pas en termes exprès : mais il agit sur ce fondement , et il le dit par ses œuvres.

Mon maître tarde. Malheureux qui croit échapper ses mains, à cause qu'il ne frappe pas d'abord ; ou qui s'estime heureux, à cause qu'il retarde son dernier supplice.

Il bat les serviteurs et les servantes : il abuse de son pouvoir ; il les maltraite : quelquefois en les frappant véritablement : ce que saint Paul défend , en disant , que *l'évêque ne doit point frapper, ni être violent*² : à quoi il faut aussi rapporter les injures et les duretés qu'il leur dit , qui sont une espèce de plaie à la réputation, et à la vie de l'honneur. Mais le grand coup que donne ce mauvais économe à ses conservateurs , c'est lorsqu'il les scandalise ; car alors il frappe leur conscience foible ; en quoi il pèche contre Jésus-Christ ; et fait pécher son frère, pour qui Jésus-Christ est mort³.

« Manger, boire, s'enivrer⁴. Le royaume de Dieu n'est pas » la viande , ni le boire ; mais la justice et la paix , et la joie » dans le Saint-Esprit⁵ ». Voilà le festin du bon économe de Jésus-Christ.

*Le serviteur qui connoît la volonté de son maître*⁶ : Il veut dire, que celui qui est établi dispensateur, sachant mieux que les autres ce que veut le maître, puisqu'il le doit prêcher aux autres , sera plus puni : mais celui qui ne la sait pas, ne sera pas exempt du supplice⁷ : et cette moindre punition que le maître de famille lui réserve , ne laissera pas d'être terrible ; car il n'y a rien de foible ni de médiocre dans le siècle futur.

Deux règles de la justice éternelle : l'une, de punir davantage celui qui sait davantage ; parce qu'il pèche contre sa science et par malice : l'autre, de redemander plus à celui à qui on a plus donné⁸ ; parce qu'il est chargé de plus de choses, et par conséquent il a un plus grand compte à rendre. Ne vante donc pas ta science, qui ne sert qu'à te rendre plus coupable. Ne te glorifie pas de tes dons , qui ne font que t'o-

¹ Luc. XII. 45. — ² I. Tim. III. 3. — ³ I. Cor. VIII. 11. 12. — ⁴ Luc. XII. 45. — ⁵ Rom. XIV. 17. — ⁶ Luc. XII. 47. — ⁷ Ib. 48. — ⁸ Luc. XII. 48.

bliger à un plus grand compte. Ne t'excuse pas aussi, sous prétexte que tu ne sais pas; car c'étoit à toi à t'instruire. Ne te flatte pas, sous prétexte que le maître ne te menace que de peu : car c'est un peu par comparaison, qui ne laisse pas en soi-même d'être très-grand; parce que tout est grand, tout est fort dans le règne de la vérité et de la justice, où Dieu se veut faire sentir tel qu'il est.

LXXXIX^e JOUR. Vierges sages, et folles. (Matth. xxv. 1-13.)

C'est sous une autre figure, un autre avertissement de se tenir prêt. Combien Jésus le répète-t-il? Et cependant nous sommes sourds. Il semble n'avoir destiné les derniers jours de sa vie, qu'à nous préparer à la mort, et que ce soit là son unique affaire : c'est en effet celle d'où tout dépend.

*Dix vierges*¹. C'est un état saint, qui n'est pas donné à tout le monde : ainsi qu'il le dit ailleurs : *Tous n'entendent pas cette parole, mais ceux à qui il a été donné*². En voici dix qui ont entendu cette haute parole, à qui ce don excellent a été donné : et néanmoins il y en a cinq qui périssent. Tremblez donc, vous tous qui avez reçu ce don, et apprenez à le faire valoir.

*Cinq étoient folles*³ : sans précaution, sans prévoyance.

Ces folles ne prirent pas de l'huile. Elles disent : *L'huile nous manque, nos lampes s'éteignent*. La charité leur manque : les bonnes œuvres leur manquent : la charité, le plus excellent de tous les dons, sans quoi tous les autres, et même celui de la prophétie, et même celui du martyre, n'est rien ; ni par conséquent celui de la virginité.

*Elles sommeillèrent, et elles dormirent*⁴. Celles qui ont de l'huile leur provision, peuvent demeurer tranquilles : mais les autres, elles doivent profiter du temps pour acheter de l'huile, et amasser de bonnes œuvres.

*Donnez-nous de votre huile*⁵. Ainsi parlent ceux qui, sans se soucier de faire eux-mêmes de bonnes œuvres, mettent toute leur espérance aux prières et aux mérites des saints.

Remarquez : *Elles s'éveillent toutes : toutes elles se lèvent* :

¹ Matth. xxv. 1. — ² Ibid. xix. 11. 12. — ³ Ib. xxv. 3. 8. — ⁴ Ib. 7. — ⁵ Ib. 8.

toutes elles préparent leurs lampes ¹ : et néanmoins cinq périssent, et sont exclues du festin. Ce ne sont point des personnes vicieuses, ni insensibles, ni tout à fait sans bonnes œuvres : elles commencent beaucoup, et n'achèvent rien. O combien périront par ce défaut !

Nous n'en avons pas pour nous et pour vous ². Chacun de nous portera son fardeau au tribunal de Jésus-Christ. Que chacun s'éprouve soi-même : car en cette sorte il aura sa gloire en lui-même : et non dans les autres ³ : car encore qu'en un autre sens, nous devions par la charité porter les fardeaux les uns des autres : néanmoins en ce dernier jugement, chacun sera jugé, non selon les œuvres des autres, mais selon les siennes ⁴.

Allez à ceux qui en vendent ⁵ : Vous à qui l'huile manque : vous qui ne méritez pas de véritables louanges, allez à ceux qui les vendent : allez aux flatteurs, qui, par un bas intérêt, vous feront accroire avec tous vos vices que vous êtes vertueux.

Pendant qu'elles alloient acheter : pendant que leurs flatteurs les amusoient, par la vaine opinion qu'ils leur donnoient de leur sainteté : l'époux vint, elles vinrent tard ; et la porte leur fut fermée ⁶.

Elle est fermée pour ne s'ouvrir plus : et votre exclusion est sans remède.

Seigneur, Seigneur ! ouvrez-nous ⁷ : Voyez qu'elles ne sont pas de celles qui n'ont point de soin de bien faire, ou qui négligent entièrement leur salut. Ce sont des vierges, séparées des sens et des plaisirs : il n'est pas dit qu'elles souillent leur chasteté : elles ont des lampes : elles dorment à la vérité, et ne sont pas sans beaucoup de langueur ; mais enfin elles s'éveillent : elles vont avec diligence acheter de l'huile : elle font imparfaitement quelques bonnes œuvres : enfin elles accourent et avancent jusqu'à la porte : elles frappent même, et disent : « Seigneur, Seigneur » ! Mais « tous ceux qui m'appellent, Seigneur, Seigneur ! n'entreront point pour cela

¹ Matth. xxv 7. — ² Ib. 9. — ³ Gal. vi. 2. 4. 5. — ⁴ Matth. xvi. 27.
— ⁵ Ib. xxv. 9. — ⁶ Ib. 10. — ⁷ Ib. 11.

» dans le royaume des cieux ¹. Je n'ai pas trouvé tes œuvres
» pleines devant mon Dieu ²».

La pénitence tardive frappe vainement, parce qu'elle n'est pas pleine, ni sincère. Viendra le temps qu'encore qu'on frappe, on n'entrera point. C'est ce que disoit saint Jacques :
« Vous demandez, et vous n'obtenez pas, parce que vous de-
» mandez mal ³». Ce qui arrive à ceux qui demandent la prolongation de leurs jours, non pour faire pénitence, mais pour les employer à leurs convoitises. Vient enfin le dernier moment, et les hommes croient qu'on demande bien, mais celui qui sonde les cœurs, sait le contraire, et il nous renvoie,
» avec les hypocrites et les infidèles, où il y aura des pleurs,
» et un » éternel « grincement de dents ⁴ ».

En vérité, je vous le dis : Je ne vous connois pas ⁵. C'est la vérité éternelle qui vous parle, et qui se prend elle-même à témoin. Vos flatteurs vous promettent tout; mais moi je vous tiens un autre langage. Et quel langage? Je ne vous connois pas. Malgré vos bons desirs, vos volontés imparfaites, vos commencements de vertu, je ne connois en vous ni mon image que j'y avois formée, ni le caractère de chrétien, ni celui d'homme raisonnable, ni rien enfin de solide ni de véritable. Allez, je ne vous connois point : vous n'êtes donc pas de mes brebis ; car je connois mes brebis, et je leur donne la vie éternelle ⁶. Vous n'avez donc rien à prétendre, vous que je ne connois pas. O que me serviront tant d'amis ! tant de connoissances ! Tout le monde, toutes les cours vous louent, vous connoissent ; de grandes entrées partout ; mais que vous sert tout cela, si Jésus-Christ ne vous connoît pas ?

Cherchez pourquoi Jésus-Christ ne connoît pas ceux qui semblent le connoître si bien, et qui l'appellent deux fois, Seigneur, Seigneur. C'est que celui qui dit, qu'il le connoît, et ne garde pas ses commandements est un menteur ⁷. Mais il en garde une partie : *Je ne vous connois pas. Soyez parfaits, comme votre père céleste est parfait ⁸ : autrement il ne vous connoît pas.*

¹ Matth. vii. 21. — ² Apoc. iii. 2. — ³ Jac. iv. 3. — ⁴ Matth. xxiv. 51.
— ⁵ Ib. xxv. 12. — ⁶ Joan. x. 14. 18. — ⁷ I. Joan. ii. 4. — ⁸ Matth. v. 48.

XC^e Jour. Parabole des dix talents, et des dix mines. (Matth. xxv. 14—30.
Luc. xix. 12—27.)

La parabole des talents, et celle des mines, semble avoir été prononcée en confirmation des dernières paroles que nous avons lues de saint Luc : *Celui à qui on donne beaucoup, on lui redemande beaucoup.*

A chacun selon sa vertu ¹ : il parle ici des grâces qui sont données en récompense, ou du moins en conséquence d'autres grâces : mais il faut toujours se souvenir qu'il y a les premières grâces qui ne sont pas données de cette sorte, et qui sont absolument gratuites, ce qui paroît en d'autres lieux de l'Evangile. Ici nous avons à considérer la distribution des grâces qui sont les suites des autres, et l'ordre des récompenses. Et ce qu'il y a premièrement à observer, c'est la proportion et les convenances. *On donne à chacun selon sa vertu* : chacun travaille et profite à proportion de ses talents ; chacun est récompensé selon son travail. « Celui qui a cinq talents, » gagne cinq talents. Celui qui en reçoit deux en gagne deux ². » Celui dont la mine en a produit dix, reçoit dix villes : et » celui dont la mine en a produit cinq, reçoit cinq villes ³ » : et il ne reste qu'à admirer l'exactitude de la divine justice, par rapport à l'exactitude et à la fidélité d'un chacun.

Celui qui enfouit son talent et sa mine, *est jeté lui-même dans le cachot et dans les ténèbres* : et non-seulement il ne reçoit rien, ce qui lui étoit dû trop visiblement ; mais encore il est puni de sa négligence.

Outre la récompense particulière que chacun reçoit à proportion de son travail, tous reçoivent la commune récompense ; *d'entrer dans la joie de leur Seigneur* ⁴, et d'être rendus participants de sa fidélité.

Tout est donc ici dans une entière proportion ; la peine, la récompense. Il y en a une commune à tous pour la fidélité qui l'est aussi : il y en a de particulières selon la diversité du travail : et tout l'ordre de la justice est accompli. O Dieu ! je chanterai vos louanges sur votre justice, et sur votre vérité.

¹ Matth. xxv. 25. — ² Matth. xxv. 20. 22. — ³ Luc. xix. 16. 17. 19.
— ⁴ Matth. xxv. 21. 23.

Il paroît par la même raison de proportion et d'égalité, que si celui qui avoit reçu cinq talents ou deux talents, avoit été paresseux, il auroit été plus puni que celui qui n'en avoit reçu qu'un ; et il n'y a plus à chacun qu'à examiner ce qu'il a reçu, pour voir ce qu'il a à craindre. O mon Dieu ! que vous ai-je rendu pour la foi que vous m'avez donnée ; pour tant de saintes instructions ; pour tant de lumières, pour tant de crimes pardonnés, pour tant de temps, et pour votre longue patience ! O Dieu ! que vous ai-je rendu ? et ne vous ayant rien rendu, que dois-je craindre ?

« Entrez dans la joie de votre Seigneur : jetez ce mauvais » serviteur dans les ténèbres extérieures ¹ ». L'un est mis dedans, l'autre dehors : l'un dans la joie, et dans la lumière, l'autre dans le désespoir et dans les ténèbres. O heureux sort de l'un ! O cruel partage de l'autre !

Entrez dans la joie de votre Seigneur. « La joie entre nous » lorsqu'elle est médiocre : mais nous entrons dans la joie », dit saint Augustin, « quand elle surmonte la capacité de notre » âme, qu'elle nous inonde, qu'elle regorge, et que nous en » sommes absorbés ; qui est la parfaite félicité des saints ».

Ce qui fait le malheur de ces ténèbres, c'est qu'elles sont extérieures. La seule séparation rend le malheur des réprouvés extrême et insupportable : de là ce pleur éternel, de là ce grincement de dents. Si vous n'êtes mis dedans ; si vous n'entrez dans la joie ; toutes sortes de maux tombent sur vous, et la seule séparation vous les attire.

Chassez le serviteur inutile, et mettez-le où règne le désespoir. S'il n'avoit rien reçu, il n'auroit pas tant à s'affliger ; mais il a eu le talent ; il l'a négligé : c'est pourquoi son déplaisir n'a point de mesure.

Pleur et grincement de dents ². Profonde tristesse dans l'un, et rage dans l'autre. Il est en fureur contre lui-même, parce qu'il n'a à imputer qu'à lui-même, le malheur dont il est accablé.

« Je sais que vous êtes un homme difficile : vous moisson- » nez où vous n'avez point semé : vous ramassez où vous

¹ Ib. xxv. 22. 30. — ² Matth. 30.

» n'avez point répandu ¹ ». A Dieu ne plaise, que Dieu soit ainsi : car, où n'a-t-il pas semé, et quels dons n'a-t-il pas répandus ? Mais Jésus-Christ nous veut faire entendre par cette espèce d'excès, combien est grande la rigueur de Dieu dans le compte qu'il redemande. Car il n'y a rien qu'il n'ait droit d'exiger de sa créature infidèle et désobéissante, dont le fonds étant à lui tout entier, il a droit de punir son ingratitude des plus extrêmes rigueurs.

Serviteur mauvais et paresseux ² : *Mauvais*, parce qu'il est *paresseux* : qui doit tout à la divine justice, seulement pour n'avoir rien mis à profit pour elle.

Tu seras jugé par ta bouche ³. La lumière de la vérité qui parle en nous, prononcera notre sentence : chacun avouera son crime, et ordonnera son supplice. On aura d'autant moins de consolation, qu'il ne restera aucune excuse, ni par conséquent aucune espérance, aucun adoucissement : car on prononcera cela même contre soi, qu'il n'y en doit avoir aucun. De là cette profondeur et cet abîme de tristesse. O mon Dieu, la seule vue m'en fait horreur : que sera-ce du sentiment et de l'effet ?

Otez-lui son talent, ôtez-lui sa mine, et donnez-la à celui qui en a dix ⁴. Comment est-ce que les élus profitent des grâces que les réprouvés auront perdues ? *Tiens bien ce que tu as*, dit-il, *de peur qu'un autre ne reçoive ta couronne* ⁵. Les justes profitent de tout, et autant de la négligence des autres qui les instruit, que de leur propre travail.

« A celui qui n'a pas, ce qu'il semble avoir lui sera ôté ⁶. » Ce qu'il semble avoir ; il n'a rien en effet, parce qu'il ne garde rien. Un panier, un vaisseau percé n'a jamais d'eau, parce que celle qu'il reçoit, il la perd dans le même instant. Ame cassée et brisée, où l'eau de la grâce ne tient pas, elle n'a jamais rien de propre : et cependant ce qu'elle semble avoir, lui sera encore ôté. Elle demeurera sèche, dépouillée, sans bien, sans lumière, sans aucune consolation même passagère ; et il est juste : car il falloit lui ôter tout ce qu'elle

¹ Matth. xxv. 30. 24. — ² Ib. 26. — ³ Luc. 19. 22. — ⁴ Ib. 24. — ⁵ Apoc. iiii. 11. — ⁶ Matth. xxv. 29.

gardoit mal. O mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! puis-je souffrir la vue de ma pauvreté, de ma douleur, de mon désespoir en cet état malheureux ? Il faut donc prévenir ce mal pendant qu'il est temps.

XCI^e JOUR. Jugement dernier. (Matth. xxv. 31, jusqu'à la fin.)

Après avoir préparé ses fidèles au jugement dernier avec tant de soin, il est temps qu'il nous fasse voir ce jugement et c'est ce qu'il fait dans le reste de ce chapitre.

Quand le Fils de l'homme viendra en sa majesté, et tous ses anges avec lui ¹. Quelle majesté ! quelle suite ! que d'exécuteurs de sa justice ! Mais comment viendra-t-il ? *Dans une nuée éclatante* ² : du plus haut des cieux ; de la droite de son Père. *Avec ses anges*. Il est donc le Seigneur des anges comme des hommes. *Il s'assiera dans le siège de sa majesté ; et toutes les nations seront rassemblées devant lui* ³. Quelle journée ! quelle séance ! Qui ne tremblera alors ? « Devant ce grand » roi assis dans le trône de son jugement », qui « dissipera » tout le mal par un coup d'œil ; qui osera alors se glorifier » d'avoir le cœur pur ; et qui osera dire : Je suis innocent ⁴ ? Qui pourra paroître devant celui , *qui a les yeux* comme un flambeau ardent, *comme la flamme du feu* le plus pénétrant et le plus vif, *qui sonde les cœurs et les reins, et qui donne à chacun selon ses œuvres* ⁵. Toutes les consciences seront ouvertes en un instant , et tout le secret en sera manifesté à tout l'univers. Où se cacheront ceux qui mettoient toute leur confiance à se cacher : dont les actions étoient honteuses , même à dire et à penser ⁶ ? et qui verront tout à coup leur turpitude révélée devant tous les anges, devant tous les hommes ; et ce qui renferme en un mot toute confusion et toute honte , devant le Fils de l'homme, dont la présence, dont la sainteté , dont la vérité convaincra et confondra tous les pécheurs ? Voilà celui que vous nommiez votre Maître : pourquoi ne gardiez-vous pas sa parole ? Voilà celui que vous appeliez votre Sauveur : quel usage avez-vous fait de ses grâces ? Voilà celui que vous

¹ Matth. xxv. 31. — ² Luc. xxi. 27. — ³ Matth. xxv. 32. — ⁴ Prov. xx. 8. 9. — ⁵ Apoc. ii. 18. 23. — ⁶ Eph. v. 12.

attendiez comme votre Juge : comment ne trembliez-vous pas à son approche, et à la seule pensée de son jugement? Vous croyez avoir tout gagné en vous cachant, en détournant vos yeux, en gagnant du temps. Vous y voilà maintenant devant ce tribunal : la sentence va être prononcée : sans délai : en dernier ressort : et elle sera suivie d'une prompte et inévitable exécution.

XCI^e JOUR. Séparation des justes et des impies. (Ibid.)

« Il les séparera les uns des autres, comme un pasteur » sépare les brebis d'avec les boucs ». Il dit ailleurs, que « les » anges feront cette séparation; et sépareront les justes d'avec les impies. Les uns seront à la droite, et les autres à la gauche ¹ ». Que n'aura point à craindre alors la troupe des impies? Ce qui est cause que Dieu ne répand pas sur elle toute sa colère, c'est le mélange des bons et des mauvais : et il épargne les uns, pour l'amour des autres. Après la séparation, quelle vengeance ! Mais quelle horreur aura-t-on des mauvais ? Ils se cachent ici parmi la foule, et se mêlent avec les bons : là, que toute leur difformité paroîtra, et qu'on les comparera avec les justes *plus resplendissants que le matin* ², et avec le Fils de l'homme qui est la justice même, qui les pourra souffrir : et qui se pourra souffrir soi-même ? *O montagnes ! cachez-nous : ô collines ! tombez sur nous* ³. Dans quelle compagnie es-tu, malheureux ? On a honte de se trouver avec un seul scélérat : tu seras avec tous les méchants, et tu en augmenteras le nombre infâme : chacun portera sur le front le caractère de son péché. O comment pourra-t-on soutenir la lumière d'un si grand jour, et comparoître devant le Fils de l'homme !

Qu'attendons-nous davantage ? La séparation est faite. Hypocrite ! qui cachois si bien ton iniquité, et qui te joignois à la troupe des gens de bien ; te voilà tout d'un coup à la gauche : avec Caïn, avec Nemrod, avec Antiochus, avec Judas, avec Caïphe, avec tous ceux qui ont crucifié Jésus-Christ, et massacré ses prophètes, ses apôtres, ses martyrs ;

¹ Matth. xxv. 32. 33. xiii. 49. — ² Prov. iv. 18. — ³ Luc. xxiii. 30.

avec tous les scélérats, tous les impies, tous les hérétiques, tous les infidèles, tous les idolâtres, tous les Juifs, tous les impudiques, tous les voleurs; avec ceux dont le seul nom fait horreur: pis que tout cela, avec les démons, qui ont inspiré et animé tous ces méchants. C'est avec eux qu'il faudra vivre; si c'est là une vie, que de ne vivre que pour son supplice ou pour sa honte. O néant! je t'invoque: c'est en toi que je mets mon espérance: ô néant! reprends-moi dans tes abîmes: pourquoi en suis-je sorti? par où y rentrerai-je? Il faut être pour périr toujours. Toi qui disois: Tout meurt avec moi; mon âme s'en ira comme un souffle: la voilà toute vivante. Voilà même ton corps dissipé qui a repris sa forme et sa consistance: te voilà tout entier. Mais pourquoi? *pour un opprobre éternel: pour voir toujours*¹. Et quoi? son crime, son infamie, son ordure, celle des autres, les méchants, leur infâme société, le peuple ennemi, les démons, une implacable justice contre une méchanceté incorrigible. O mes tristes yeux! que verrez-vous donc alors? Ah! que ne peut-on être aveugle, pour ne voir point ces horreurs! Mais on verra, mais on sentira tout le mal possible: tout le mal qui est dans le crime, tout le mal qui est dans la peine. Fuyons, fuyons le péché; puisque si on ne le fuit, on ne pourra fuir le supplice. Pénitence, pendant qu'il est temps: fléchissons la face du juge: prévenons-la par la confession de nos péchés. *Pleurons, pleurons devant celui qui nous a faits*²: pleurons, avant que de tomber dans ces pleurs irrémédiables et intarissables: pleurons avec saint Pierre, de peur d'aller pleurer éternellement et inutilement avec Judas et tous les méchants.

XCIH^e JOUR. Venez bénis: Allez maudits. (Ibid.)

*Alors le roi dira à ceux qui sont à la droite: Venez*³: aux autres: *Allez: à ceux-ci: Venez*; vous êtes déjà avec les justes: venez avec moi: *venez à mon trône, dans lequel vous serez assis avec moi*⁴; car je l'ai promis.

O paroles qu'on ne peut assez méditer! Venez: Allez. Tai-sons-nous: tais-toi, ma langue: tes expressions sont trop

¹ Dan. XII. 2. — ² Ps. XCIV. 6. — ³ Matth. XXV. 34. 41. — ⁴ Apoc. III. 21.

foibles. Mon âme, pèse ces mots qui comprennent tout le bonheur et le malheur : et toute l'idée de l'un et de l'autre : Venez : Allez : Venez à moi , où est tout le bien. Allez loin de moi , où est tout le mal.

Venez, les bénis, les bien-aimés de mon Père : autrefois maudits et haïs des hommes ; mais dès lors bénis de mon Père , dont la bénédiction se déclare en ce jour : « venez posséder » le royaume qui vous étoit préparé ¹ ». Venez, « petit trou- » peau : ne craignez plus rien , puisqu'il a plu à votre Père » de vous donner son royaume ² ». Venez, venez, venez : « en- » trez dans la joie de votre Seigneur ³ » : jouissez de son royaume éternel. O venez, venez ! Quelle parole ! quelle joie ! quelle douceur ! quel transport !

Un royaume : quelle grandeur ! *Un royaume préparé de Dieu* : et de Dieu comme Père : et préparé pour un Fils unique , éternellement bien-aimé ; car c'est le même qui est aussi préparé pour les élus. Enfants de dilection et d'élection éternelle ; vous avez assez souffert, assez attendu ; venez maintenant le posséder. On ne possède que ce qu'on a pour l'éternité : le reste échappe et se perd.

XCIV^e JOUR. J'ai eu faim : j'ai eu soif. Nécessité de l'aumône : son mérite et sa récompense. (Ibid.)

« J'ai eu faim : j'ai eu soif : j'ai été nu : j'ai été malade et » en prison ⁴ ». C'est par la même raison qui lui fait dire : » Saul, Saul , pourquoi me persécutes-tu » ? et : « Je suis » Jésus que tu persécutes ⁵ » : c'est par la société , ou plutôt par l'unité qui est entre le chef et les membres ; c'est parce qu'il est le cep , et que nous sommes les branches ⁶. Mais il faut ici remarquer, que les pauvres sont de tous ses membres , ceux dans lesquels il est le plus.

Tous les Pères relèvent ici l'avantage et le mérite de l'aumône, que Jésus-Christ vante tant, et qu'il vante seule dans le siège de sa majesté, dans son dernier jugement ; à qui seule il attribue la vie éternelle. Ils démontrent aussi par le même endroit la nécessité de l'aumône ; puisque manquer de la faire

¹ Matth. xxv. 34. — ² Luc. xii. 32. — ³ Matth. xxv. 21. 23. — ⁴ Ib. 35. 36. — ⁵ Act. ix. 4. 5. — ⁶ Joan. xv. 1. 5.

est un crime, et le seul crime que le juste juge allègue pour la cause de la damnation. Et la raison en est évidente, en ce que :

Premièrement : si le précepte de la charité est l'abrégé de la loi et des prophètes, comme il dit lui-même ; il étoit juste de renfermer dans la charité toutes les bonnes œuvres , et dans la privation de la charité toutes les mauvaises.

Secondement, comme dit saint Jean : *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit , comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas* ¹ ? Ainsi la même justice qui l'oblige à punir le monde pour le défaut de la charité, l'oblige aussi à marquer le défaut de la charité dans son effet le plus sensible , qui est la charité envers les frères.

Troisièmement : les deux préceptes de la charité , dans lesquels , comme on vient de dire , consistent la loi et les prophètes , sont renfermés manifestement dans ces paroles : « J'ai eu faim : j'ai eu soif : » et , « toutes les fois que vous » l'avez fait à un de mes frères , vous me l'avez fait à moi- » même ² » : puisqu'il nous montre par là que le motif d'exercer la charité envers le prochain , est la charité envers Dieu.

Quatrièmement : tous les péchés sont en quelque sorte renfermés dans le défaut de l'aumône ; parce que dans l'aumône étoit renfermé le remède de tous les péchés , conformément à cette parole : *Rachetez vos péchés par l'aumône* ³. Et encore : *La charité couvre la multitude des péchés* ⁴. Et encore : *Faites l'aumône , et tout sera pur pour vous* ⁵. Ainsi tous les hommes étant pécheurs , et par là exclus en rigueur du royaume des cieux , ce qui les en exclut en dernier lieu , c'est de négliger le remède.

Cinquièmement : la vie éternelle nous étant donnée à titre de miséricorde et de grâce , la justice demandoit que cette miséricorde nous fut accordée au prix de la miséricorde ; conformément à cette parole : « Bienheureux les miséricordieux , parce qu'ils obtiendront la miséricorde ⁶ », et encore : « Jugement sans miséricorde à celui qui ne fera pas miséricorde ⁷ ».

Sixièmement. Comme *les miséricordes de Dieu éclatent au*

¹ I. Joan. iv. 20. — ² Matth. xxv. 35. 40. — ³ Dan. iv. 24. —

⁴ I. Pet. iv. 8. — ⁵ Luc. xi. 41. — ⁶ Matth. v. 7. — ⁷ Jac. ii. 13.

dessus de toutes ses œuvres¹, selon ce que dit David : ainsi en est-il des miséricordes de l'homme ; et les œuvres de miséricorde devoient principalement être célébrées au jugement dernier, comme les plus éclatantes de toutes les autres, et comme celles qui nous rendent le plus semblables à Dieu, conformément à cette parole : « Soyez miséricordieux, comme » votre Père céleste est miséricordieux² ». Ce qui répond à cette parole : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait³ » : ainsi que la conférence des deux passages le fera paroître. Ainsi la perfection où nous devons tendre principalement, et par là nous rendre semblables, comme le doivent de vrais enfants, à notre Père céleste, est celle d'exercer la miséricorde.

Pour ces raisons, tout est renfermé dans les œuvres de miséricorde : et on en pourroit rapporter une infinité d'autres que chacun pourra suppléer.

Il reste donc à examiner sur l'obligation de l'aumône ; et sans écouter les vaines excuses dont se flatte notre dureté, considérer sérieusement si nous pouvons apaiser véritablement notre conscience sur un point si décisif de notre éternité.

XCV^e JOUR. J'ai eu faim, j'ai eu soif, transportés en la personne de Jésus-Christ. (Ibid.)

Seigneur Jésus, ma vie et mon espérance, je me mets en votre sainte présence, pour voir et considérer dans votre lumière, en foi, et en perpétuelle reconnaissance de vos bontés, comment vous avez transporté en vous nos misères et nos infirmités, jusqu'à pouvoir dire : *J'ai eu faim : j'ai eu soif : j'ai été nu, prisonnier, malade*, en la personne de tous ceux qui ont eu à souffrir des maux semblables.

Le fondement de ce transport ! ô Jésus, c'est l'amour qui vous a porté à prendre notre nature, et à la prendre non point immortelle et saine, comme vous l'aviez faite dans son origine ; car vous êtes le *Verbe par qui tout a été fait*⁴ ; vous êtes celui à qui le Père a dit : *Faisons l'homme*⁵ : et vous l'avez fait avec lui et avec votre Saint-Esprit, qui est avec le Père et avec vous un seul Dieu souverainement parfait. C'est donc

¹ Ps. CXLIV. 9. — ² Luc. VI. 36. — ³ Matth. V. 48. — ⁴ Joan. I. 2. — ⁵ Gen. I. 26.

vous qui avez fait la nature humaine ; et quand vous l'avez prise , vous n'avez pris que votre propre ouvrage. Mais vous ne l'avez pas prise, encore un coup, saine , parfaite, immortelle , et selon l'âme et selon le corps, telle qu'elle étoit d'abord sortie de vos mains. Vous l'avez prise telle que le péché, et votre justice vengeresse l'avoient faite , mortelle , infirme, pauvre : parce que vous vouliez porter notre péché. Vous le vouliez porter sur la croix , victime innocente : vous le vouliez porter durant tout le cours de votre vie, *Agneau qui ôtez les péchés du monde*¹ ; mais qui ne les ôtez qu'en les transportant premièrement sur vous. Mais vous êtes le Saint des saints, *oint d'une huile excellente au dessus de tous ceux qui prennent avec vous* et en figure de votre personne, *le nom de christs*² : car cette huile dont vous êtes oint est sanctifiée, c'étoit la divinité, qui unie à votre sainte âme, et par elle à votre corps viginal, les sanctifioit d'une manière ineffable : en sorte qu'étant le vrai Christ de Dieu, le juste par excellence, et le Saint des saints, comme vous ne pouviez pas transporter sur vous l'iniquité et la tache de notre péché, vous en avez seulement transporté sur vous la peine, le juste supplice, c'est-à-dire, la mortalité avec toutes ses suites. Par là donc vous êtes devenu sensible à nos maux ; *Pontife compatissant*³, qui les avez expérimentés ; car, comme dit votre apôtre, « il falloit que vous » vous fissiez en tout semblable à vos frères, afin que vous » devinssiez un pontife miséricordieux et fidèle , pour expier » les péchés du monde⁴ ». Car qui doute que vous ne puissiez nous aider dans les choses que vous avez éprouvées, puisque vous ne les avez éprouvées, que parce qu'il vous a plu, et parce que vous vouliez en les souffrant, faire naître en vous la compassion secourable que vous avez pour ceux qui ont aussi à les souffrir⁵.

Soyez donc loué à jamais, ô grand Pontife ! qui avez pitié de nos maux : non pas comme les heureux ont pitié des malheureux ; mais comme les malheureux ont pitié les uns des autres, par le sentiment de leur commune misère : non que vous vous soyez jamais tenu pour malheureux parmi les maux

¹ Joan. 1. 29. — ² Ps. XLIV. 9. — ³ Heb. v. 1. 2. — ⁴ Ib. II. 17. — ⁵ Ib. 18.

que vous avez soufferts, vous qui n'avez souffert ni la douleur ni la mort, que parce que vous le vouliez ; à qui aussi personne n'a ôté son âme, mais qui l'avez donnée de vous-même : mais parce qu'il vous a plu de vous mettre au rang de ceux que le monde appelle malheureux ; qu'on vous a vu « comme un » lépreux ; comme un homme chargé de plaies , que Dieu a » frappé et humilié » , en un mot , « comme un homme de » douleurs, et qui savoit par expérience ce que c'est que l'infirmité et la foiblesse ¹ ». En sorte qu'ayant passé par toutes les misères de notre nature pécheresse, *et ayant tout éprouvé, excepté le péché, vous ressentez tous nos maux, et vous y compatissez* ², comme à des maux qui vous ont été communs avec nous. Et quoique vous n'avez point été malade de ces maladies particulières , dont nous sommes si souvent exercés : vous avez porté la faim , la soif , la lassitude , la défaillance , qui sont les maladies communes de notre nature. Vous avez porté la frayeur , la crainte , l'ennui , la détresse, jusqu'à l'agonie ; qui sont d'autres maladies des plus terribles. Vous avez porté des plaies , qui ont comme mis en pièces votre saint corps, et vous ont fait dire par la bouche de votre prophète, que vous n'aviez plus de figure humaine ³, et que vous étiez *un ver et non un homme* ⁴. Ce qui a fait dire encore à un autre de vos prophètes : « Nous nous sommes approchés de » lui , nous l'avons regardé de près , et nous ne l'avons pas » connu : il nous a paru le dernier des hommes, et un homme » abîmé dans la douleur ⁵ ». Vous avez donc ressenti les plus grandes, les plus terribles et les plus douloureuses infirmités du genre humain malade : et si vous n'avez pas eu la fièvre , et les maladies de cette nature , qui pouvoient ne convenir pas à la perfection de votre tempérament , parce qu'elles viennent d'un dérèglement des humeurs, que peut-être vous n'avez pas voulu souffrir en vous ; vous les avez toutes éprouvées dans la mortalité qui en est la source. C'est pourquoi par cette même sensibilité , qui vous a fait compatir à nos autres maux, vous avez aussi compati à nos maladies ; et vous n'avez jamais guéri les malades , ou ressuscité les morts , ou consi-

¹ Is. LIII. 2. 3. 4. — ² Heb. IV. 15. — ³ Is. LIII. 2. — ⁴ Ps. XXI. 7. — ⁵ Is. LIII. 2. 3.

cléré nos maux, que cette tendre compassion de votre cœur attendri ne vous ait ému. Ainsi vous pleurâtes avant que de ressusciter Lazare. Ainsi vous multipliâtes les pains, touché de compassion du peuple épuisé de travail ¹. Dans une occasion semblable, vous dites encore : « J'ai pitié d'une si grande » multitude d'hommes : et je ne veux pas les renvoyer sans » manger, de peur que les forces ne leur manquent ² ». Ces aveugles, qui connoissent combien vous êtes sensible à nos maux, vous disoient à cris redoublés : *Ayez pitié de nous, Seigneur, Fils de David*. Vous écoutâtes leur voix : touché de compassion vous mîtes votre main miséricordieuse sur leurs yeux privés de la lumière, et ils reçurent la vue ³. Lorsque vous vîtes ce sourd et ce muet, vous commençâtes par gémir en levant les yeux au ciel ⁴. Vous pleurâtes sur les malheurs prochains de Jérusalem ⁵. Ce sentiment de compassion vous suivit toujours, quoiqu'il ne soit pas toujours exprimé. C'est ce cœur tendre et compatissant, ce cœur ému de pitié qui sollicitoit votre bras puissant en faveur de ceux dont vous voyez les souffrances. Ainsi cette compassion fut la source de vos miracles. Ce qui a fait dire à votre évangéliste, que lorsque vous « guérissiez tous les possédés, et tous ceux qui se » trouvoient mal, cela se faisoit pour accomplir cette prédiction du prophète : Il a pris nos infirmités, et il a porté nos » maladies ⁶ ». Vous les portiez véritablement par la compassion, et vous soulagiez votre cœur en les guérissant.

O mon Sauveur ! vous avez porté ces sentiments dans le ciel : et quoique vous vous n'y ayez pu porter ces larmes, ces gémissements, ces émotions de vos entrailles, ces souffrances intérieures ; que vous ressentiez à la vue de tant de maux dont notre nature est accablée, vous y en avez porté le souvenir, qui vous rend tendre, miséricordieux, compatissant envers tous vos membres, et envers tous ceux qui souffrent sur la terre. Car vous êtes ce charitable Samaritain ⁷, qui avez pitié de tous les blessés, de quelque nation qu'ils soient, plus que les prêtres et les lévites de la loi. Je res-

¹ Matth. ix. 36. — ² Ib. xv. 32. — ³ Ib. xx. 30 et seq. — ⁴ Marc. ix. 24. — ⁵ Luc. xix. 41. — ⁶ Matth. viii. 16. 17. Is. liiii. 4. — ⁷ Luc. x. 33.

sens donc, mon Sauveur, la vérité de cette parole : *J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été infirme*, dans tous ceux que tous ces maux ont affligés. Otez-moi, ô mon Sauveur ! ce cœur de pierre. Que je sois compatissant comme vous : que je puisse dire avec votre apôtre : « Qui est infirme, sans que je le sois ? » Qui est troublé et scandalisé, sans qu'un feu intérieur me consume¹ ? Que je me réjouisse », selon son précepte, « avec ceux qui se réjouissent », ce qui est facile et agréable à la nature : mais *que je pleure sincèrement avec ceux qui pleurent*². Que je puisse dire avec vous : « J'ai faim, j'ai soif, je suis étranger, sans logement ; je suis prisonnier, je suis malade » en ceux et avec tous ceux qui le sont. Que ma compassion ne soit pas vaine, et qu'elle me porte au secours : que je les soulage efficacement comme cherchant moi-même à me soulager. Mais que je porte ma vue plus loin : que je médite sans cesse que vous avez transporté en vous leurs infirmités ; que vous souffrez en eux tous : enfin que vous avez dit, et que vous répèterez en votre dernier jugement : « Toutes les fois que vous avez donné ce secours à un de mes frères, » et encore *des plus petits*, afin que vous ne méprisiez aucune sorte de petitesse ; *vous me l'avez donné à moi-même*³. A vous la gloire, à vous la louange, à vous l'action de grâces de tous ceux qui souffrent, c'est-à-dire, de tous les hommes, pour la bonté que vous avez eue de vous approprier et d'adopter leurs souffrances, et de les recommander à tous vos enfants, par un précepte qui est le seul dont vous parliez sur votre trône, à la face du ciel et de la terre, en présence des hommes et des anges. Amen, amen.

XCVI^e JOUR. Venez, les bénis de mon Père : récompense des justes. (Ibid.,

*Venez les bénis de mon Père : Allez maudits*⁴. Venez : parole d'amour et d'union : parole de l'Époux : *Venez, mon épouse ma bien-aimée*⁵ : venez dans ma couche nuptiale : venez à la jouissance de mes immortelles beautés. Car tout cela, sous une autre figure, c'est le royaume qui vous a été préparé :

¹ II. Cor. XI. 29. — ² Rom. XII. 15. — ³ Matth. XXV. 40. — ⁴ Ib. 34. 48. — ⁵ Cant. IV. 8.

c'est un trône pour signifier la magnificence et la gloire : c'est la couche nuptiale, pour signifier l'abondance et la joie, et l'accomplissement du mystère de l'amour divin, en faisant avec Dieu un même esprit. A ce *Venez* de l'époux céleste, l'épouse de son côté doit dire un autre *Venez* : *Venez mon bien-aimé*¹. C'est ce qu'il faut dire en foi, en espérance en amour, dans l'esprit et avec les sentiments d'une épouse ardente et fidèle. *Et l'esprit, et l'épouse disent : Venez : Que celui qui entend dise : Venez*² : qu'il appelle à chaque moment, et du fond du cœur, l'Époux céleste. *Que votre règne arrive*³. *Que celui qui a soif vienne* : qu'il vienne, celui qui a faim et qui a soif de la justice, *et qu'il reçoive gratuitement l'eau vive*⁴ que je lui prépare, gratuitement, par pur amour, par pure miséricorde : car encore que je récompense les œuvres, c'est dans les œuvres mes dons que je récompense : c'est à remonter à l'origine ma grâce que je couronne. C'est moi qui préviens : c'est moi qui attire : c'est moi qui donne le premier. Il faut donc venir ; et en venant m'inviter à venir moi-même, et à dire ce dernier *Venez*, qui consomme la félicité et l'œuvre de la rédemption. *Oui, je viens bientôt : Il est ainsi, Amen*. Je scelle cette vérité dans les cœurs : *Venez, Seigneur Jésus, venez*⁵ : c'est par où finit l'Écriture, c'est le dernier avertissement qu'elle nous donne, comme celui qu'elle veut laisser le plus vivement empreint dans nos cœurs.

Venez, les bénis, les chéris de Dieu. O mon Sauveur, que j'entende le mystère de cette secrète bénédiction, par laquelle vous nous avez bénis avant l'établissement du monde, en nous préparant votre royaume ! Mais qu'est-ce, ô Seigneur ! votre royaume ? sinon votre justice, votre vérité régnante sur les esprits, pour en animer tous les mouvements : « lorsque Jésus-Christ mettra à vos pieds tout le peuple racheté, se » l'assujettissant totalement par l'opération de sa toute- » puissance » : en sorte qu'il n'y paroisse « que lui, et que » Dieu soit tout en tous, et nous avec lui un même esprit⁶ », par l'effusion de sa gloire et la parfaite conformité de notre

¹ Cant. vii. 11. — ² Apoc. xii. 16. — ³ Matth. vi. 10. — ⁴ Apoc. xii. 16. — ⁵ Ib. 20. — ⁶ I. Cor. xv. 24. 25 et seq. Philip. iii. 21. I. Cor. vi. 17.

volonté avec la sienne. Ainsi ce qui fera notre règne, c'est le règne de Dieu sur nous. Lorsque tout lui sera assujéti, tout ira selon le mouvement de son esprit. Maintenant il y a en nous quelque chose de sujet, et aussi quelque chose de rebelle. Mais alors tout sera sujet : et cette sujétion bienheureuse qui est notre parfaite félicité étant accomplie dans le chef et dans les membres, *l'œuvre de Jésus-Christ sera parfaite*. Venez donc, ô bénis de Dieu ! venez à ce bienheureux royaume ! entrez dans la joie de votre Seigneur.

XCVII^e JOUR. Retirez-vous, maudits : allez au feu éternel : condamnation des impies. (Ibid.)

Au lieu de ce *Venez* si ravissant, plein d'une admirable douceur, qui satisfera le cœur de l'homme sans lui laisser rien à désirer : les méchants, les impénitents entendront cet impitoyable *Allez, Retirez-vous* ¹ : et où iront-ils, les malheureux ? Où, en s'éloignant du souverain bien, sinon au souverain mal ? Où en s'éloignant de la lumière éternelle, sinon à ces ténèbres extérieures, ténèbres affreuses, plus palpables que celles de l'Égypte ? Où, en perdant la joie éternelle, si ce n'est aux pleurs, au désespoir, à la rage, au grincement de dents, à l'éternelle fureur ! « Allez : retirez-vous, ouvriers » d'iniquité. Retirez-vous, je ne vous connois pas ». Ma marque n'est point en vous : « je ne vous ai jamais connu » ². Vos œuvres ont été trompeuses, défectueuses, passagères en tout cas, et destituées de persévérance : vous n'êtes point de ceux sur lesquels est ce sceau de Dieu : « Le Seigneur connoît » ceux qui sont à lui ³. Allez, maudits. Vous avez aimé la » malédiction, et elle viendra sur vous. Elle vous est attachée » comme votre habit, comme la ceinture qui vous environne » elle a pénétré la moelle de vos os ⁴. Allez au feu, » arbre infructueux, qui n'êtes plus bon qu'à brûler : *allez au feu éternel* ⁵ : nulle goutte de rosée, nul rafraîchissement ne viendra jamais sur vous. *Allez à ce feu qui est préparé au diable* : à celui qui dès le commencement n'ayant point voulu demeurer dans la vérité, est menteur et père de mensonge, meurtrier ¹.

¹ Matth. xxv. 41. — ² Ib. vii. 23. xxv. 12. — ³ II. Tim. ii. 19. —

⁴ Ps. cviii. 18. 19. — ⁵ Matth. xxv. 41.

calomniateur, tentateur et accusateur des saints ; d'où vient toute iniquité : allez en sa détestable compagnie, imitateurs de son orgueil et de son impénitence, participez à ses peines : qu'il soit votre tyran, votre bourreau. Puisque vous avez voulu vous mettre dans son esclavage, portez éternellement ce joug de fer, vous qui avez refusé le doux joug de notre Seigneur.

Mais voici le comble des maux : Dieu contre vous avec toute sa justice et sa puissance. Écoutez, tremblez ; c'est lui qui parle : « Si vous ne m'écoutez pas, si vous méprisez mes commandements je mettrai ma face contre vous : j'écraserai votre » dureté et votre orgueil : je multiplierai vos plaies : comme » vous marchez contre moi, je marcherai contre vous avec » un cœur d'ennemi ². Vous serez frappé » tout ensemble dans le corps, « de pauvreté, de peste, de froid et de chaud : » dans l'esprit, de folie, d'aveuglement et de fureur : le ciel » sera de fer sur vos têtes, et la terre d'airain sous vos pieds : » votre rosée sera la poussière ³ » : vous ne porterez jamais de fruit : « parce que vous n'aurez pas voulu servir le Sei- » gneur en joie et dans l'abondance de toutes sortes de biens, » vous serez mis dans l'esclavage de votre ennemi, dans la » faim, dans la soif, dans la nudité, dans l'indigence de tout : » il mettra sur vos épaules un joug de fer ⁴ ». Outre toutes ces plaies que vous entendez, *Dieu vous en enverra* de plus terribles *qui ne sont point écrites dans ce livre*, et qui passent tout ce qu'on peut exprimer par le langage humain : « et comme » le Seigneur s'est réjoui en vous faisant du bien il prendra » plaisir maintenant à vous perdre, à vous renverser ⁵ ». Vous serez à jamais sous cette impitoyable verge ; sous cette *verge veillante*, qu'a vue le prophète ⁶ : car le Seigneur veillera éternellement sur votre iniquité et « ne cessera de vous » briser, de vous mettre en pièces ⁷. Pourquoi criez-vous » inutilement ? Votre plaie est incurable : je l'ai faite à cause » de votre iniquité et votre dure malice », dit le Seigneur par la bouche de Jérémie ⁸ : votre endurcissement a causé le mien : vous m'avez rendu inexorable, impitoyable, inflexible : *Allez*.

¹ Joan VIII. 44. — ² Lev. XXVI. 14. 17. 19. 21. 27. 28. — ³ Deut. XXVIII. 22. 28. 23. 24. — ⁴ Ib. 47. 48. — ⁵ Ib. 61. 63. — ⁶ Jerem. I. 11. 12. — ⁷ Dan. IX. 14. — ⁸ Deut. XXVIII. 48. 61. — ⁹ Jerem. XXX. 15.

Et ils iront au supplice éternel : et les justes à la vie éternelle ¹. C'est par là que Jésus finit sa prédication. C'est ce qu'il nous laisse à méditer : et il n'a rien de plus important à dire au peuple.

Après donc qu'il eut fini tous ces discours ², il ne songe plus qu'aux préparatifs de sa mort : à la pâque ancienne ; à la nouvelle, aux dernières instructions qu'il voulait laisser à ses apôtres, à la cène, et après la cène, à la dernière prière par laquelle il commença son sacrifice : finalement à sa mort.

XCVIII^e JOUR. Jérémie figure de Jésus-Christ. Prédications de ce prophète.

Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils point persécuté ³? Un de ceux qu'ils ont le plus persécuté pour leur avoir dit la vérité et qui par là s'est rendu une des plus illustres figures de Jésus-Christ, continuellement persécuté pour le même sujet, c'est le prophète Jérémie.

Ça été un des plus saints hommes de l'ancienne loi. C'est le seul de tous les prophètes dont il est écrit : « Je t'ai connu » avant que de t'avoir formé dans le sein de ta mère, et avant » que tu en sortisses, je t'ai sanctifié ⁴ ». Une sainteté avancée dans ce prophète a été une des figures les plus excellentes de celle du Saint des saints : mais comme Dieu vouloit donner à Jérémie une grande part à la sainteté de Jésus-Christ, il lui en a donné une très-grande à ses persécutions et à sa croix.

Dieu avoit choisi Jérémie pour annoncer à son peuple deux terribles vérités : l'une, que la cité sainte et le temple même alloient être détruits et réduits en cendres par l'armée de Nabuchodonosor : l'autre, que le seul moyen qui restoit au peuple, aux princes, au roi même, d'éviter le dernier coup, étoit de se soumettre volontairement à ce roi, que Dieu avoit choisi pour son vengeur : en sorte qu'il ne vouloit pas qu'on lui résistât, mais qu'on subît volontairement le joug que Dieu avoit mis entre ses mains pour l'imposer au roi de Judée, et à tout son peuple.

Jérémie par ordre de Dieu annonçoit ces vérités : « Quoi ! » je ne visiterai pas les iniquités de ce peuple, dit le Seigneur ? Je ferai de Jérusalem un monceau de sable, la re-

¹ Matth. xxv. 46. — ² Ib. xxvi. 1. — ³ Act. vii. 52. — ⁴ Jerem. i. 5.

» traite des serpents ; et les villes de Juda seront désolées
 » et sans habitants¹. Voici ce que dit le Seigneur », s'écrie-t-il
 en un autre endroit² : « J'amènerai sur cette ville des maux
 » horribles, en sorte que tous ceux qui les écouteront, leurs
 » oreilles leur tinteront d'étonnement et de frayeur. Elle sera
 » un sujet d'étonnement, de dérision, et de sifflement à
 » toute la terre : et tu briseras en leur présence un pot de
 » terre ; et tu diras : Ainsi je briserai mon peuple, et je met-
 » trai cette ville en pièces, comme on y met un pot de terre » :
 ce ne sera pas comme on brise un vaisseau d'or, ou d'étain,
 ou de quelque autre métal, qu'on peut refondre et ressouder :
 « mais ce sera comme on casse, et on met en pièces un pot
 » de terre, qu'on ne peut plus raccommoder : et ils seront
 » ensevelis dans Tophet », lieu abominable, parce que toute
 la ville sera ruinée, et les environs seront remplis de ces
 ruines ; *et il ne restera pour les ensevelir, que cette exécra-
 ble vallée*, infâme à jamais par les sacrifices impies qu'y ont of-
 fertes les Israélites, en brûlant leurs fils et leurs filles à Moloch :
 « Ainsi je ferai à cette ville, et à tous ses habitants : elle sera
 » déserte, et abominable, comme Tophet ». Et pour ce qui re-
 gardait le temple : *Ne vous fiez point*, disoit-il³, *en ces paroles*
de mensonge, en disant : Le temple du Seigneur, le temple du
Seigneur, le temple du Seigneur : comme si la sainteté de ce
 temple étoit capable de vous sauver seule : « car je ferai à
 » cette maison, en laquelle mon nom a été invoqué, comme
 » j'ai fait à Silo, ancienne demeure de l'arche que j'ai dé-
 » truite et rejetée ». Et le Seigneur dit encore à Jérémie⁴ :
Va-t-en à l'entrée de la maison du Seigneur : car c'est là que
 je veux que tu en annonces la ruine : « et tu leur diras : Je
 » ferai que cette maison sera comme Silo, un lieu désert et
 » abandonné ; et je ferai que cette ville sera en malédiction
 » à tous les habitants de la terre ».

Il n'épargnoit pas les rois. « Voici ce que dit le Seigneur à
 » Joachim, fils de Josias, roi de Juda : On ne pleurera point
 » à sa sépulture : et ses sœurs ne diront pas : Hélas ! mon
 » frère : ni elles ne se plaindront les unes les autres, en di-

¹ Jerem. ix. 9. 11. — ² Ib. xix. 3. 8. 10. 11. — ³ Ib. vii. 4. 12. 14.

⁴ Ibid. xxvi. 2. 6.

» sant : Hélas ! ma sœur : on ne criera point en pleurant :
 » Hélas ! Prince : hélas ! Seigneur. Il sera enseveli de la sé-
 » pulture d'un âne ; il est pourri, et on l'a jeté hors des
 » portes de Jérusalem ». Son fils ne sera pas plus heureux.
 « Quand Jéchonias, fils de Joachim, roi de Juda, seroit
 » comme un anneau dans ma main droite, je l'en arracherai
 » dit le Seigneur : Je te livrerai entre les mains du roi de
 » Babylone ; et je t'enverrai toi et ta mère qui t'a porté dans
 » ses entrailles, dans une terre étrangère, et vous y mour-
 » rez. Terre, terre, terre, écoute la parole du Seigneur.
 » Voici ce que dit le Seigneur : Écris, que cet homme sera
 » stérile et n'aura aucune prospérité durant ses jours » :
 parce qu'encore qu'il doive avoir des enfants, *Il n'en aura
 point qui lui succède, ni qui soit assis sur le trône de David*¹.

Il ne prédisoit pas à Sédécias une plus heureuse destinée.
 « Voici ce qu'a dit le Seigneur au roi qui est assis sur le trône
 » de David, et à tout le peuple : Je vous enverrai le glaive,
 » et la famine, et la peste : et vous serez en étonnement,
 » en sifflement, et en horreur à tous les peuples du monde².
 » Sédécias roi de Juda n'évitera pas les mains des Chaldéens
 » et du roi de Babylone³ », et le reste qu'il prophétisa publique-
 ment, et en présence du roi, durant que la ville étoit assiégée.

Jérémie étoit devenu odieux aux rois, aux sacrificateurs, aux prophètes et à tout le peuple, à cause qu'il annonçoit ces vérités. Et ce qui les animoit davantage, c'est qu'il leur disoit, que c'étoit à cause de leurs péchés, de leurs idolâtries, de leurs injustices, de leurs violences, de leurs fraudes, de leur avarice, de leurs impudicités et de leurs adultères, de leur endurcissement et de leur impénitence, que tous ces maux leur arriveroient, sans qu'il y eût pour eux aucune ressource. « Voici ce que dit le Seigneur : Ne vous trompez pas
 » vous-mêmes, en disant : Les Chaldéens se retireront » ; car ils reviendront bientôt ; « et ne se retireront plus : et ils
 » prendront, et ils brûleront cette ville. Et quand vous au-
 » riez défait toute leur armée, et taillé en pièces vos enne-
 » mis, en sorte qu'il n'y reste qu'un petit nombre de blessés,

¹ Jérem. XXII. 18. 19. 24. 25. 26. 29. 30. — ² Ib. XXIX. 16. 18. —

³ Ib. XXXII. 4. — ⁴ Ib. XXXIV. 1. 2. 4.

» ils sortiront de leurs tentes un à un , et ils brûleront cette
 » ville ¹ ». La seule ressource qu'il leur annonçoit, étoit de
 se rendre aux ennemis : « Tu diras à ce peuple : Voici ce
 » que dit le Seigneur : Je mets devant vous la voie de la vie
 » et la voie de la mort : celui qui demeurera en cette ville,
 » mourra de l'épée, de la famine, et de la peste ; mais celui
 » qui en sortira, et se rendra aux Chaldéens qui vous assiè-
 » gent, vivra : et son âme lui sera comme une dépouille qu'il
 » aura sauvée des mains des ennemis : car j'ai mis ma face
 » contre cette ville en mal, et non pas en bien ; et il faut
 » qu'elle soit livrée au roi de Babylone , et qu'il la consume
 » par le feu ² » : ce qu'il répéta encore à Sédécias ³.

XCIX^e JOUR. Les souffrances de Jérémie.

Telles étoient les dures vérités, que Dieu mettoit en la
 bouche du prophète Jérémie ; et ce qu'il souffrit à ce sujet
 pendant quarante-cinq ans que dura son ministère, est inouï.
 Il avoit à souffrir mille indignités, qui lui faisoient dire : « J'ai
 » été en dérision à tout mon peuple, le sujet de leurs chan-
 » sons tout du long du jour , et l'objet de leur moquerie. Il
 » m'a rempli d'amertume ; il m'a enivré d'absinthe. Je ne
 » connois plus le repos : j'ai oublié tous les biens ». On en
 venoit jusqu'aux coups : et il disoit : « Le solitaire s'assiera,
 » et se taira : il baisera la terre, et mettra sa bouche dans la
 » poudre ; pour voir s'il lui restera quelque espérance » d'être
 écouté dans ses prières. « Il livrera sa joue aux coups : il
 » sera rassasié d'opprobres ». On voit dans ce dernier trait
 une image expresse du Fils de Dieu. Et un peu après : *O*
Seigneur, vous m'avez mis au milieu du peuple comme un ar-
bre déraciné, comme le mépris de tous les hommes : Tous mes
ennemis ont ouvert impunément la bouche contre moi ⁴. Ce fut
dans sa patrie, dans la ville d'Anathoth, ville sainte et sacer-
dotale, qu'il eut le plus à souffrir de ses citoyens, et des sa-
crificateurs ses compagnons. On y conspira contre sa vie. Et
j'étois, dit-il, comme un agneau innocent et doux qu'on porte
au sacrifice : et je ne savois pas ce qu'ils machinoient contre

¹ Jérém. xxxvii. 8. 9. — ² Ib. xxi. 8. 9. 10. — ³ Ib. xxxviii. 17. 18.
 et suiv. — ⁴ Lament. iii. 14. 15. 17. 28. 29. 30. 45. 46.

moi, en disant : Mettons dans son pain un bois empoisonné : effaçons-le du nombre des vivants, et qu'on ne parle plus de lui sur la terre. Et ils lui disoient : Ne prophétisez plus au nom du Seigneur, si vous ne voulez mourir entre nos mains. Mais il fallut obéir à Dieu : et il prophétisa contre Anathoth, d'une manière terrible : « Je visiterai les habitants d'Anathoth : » leurs jeunes gens mourront de l'épée, dit le Seigneur des » armées : leurs jeunes enfants et leurs filles mourront de » faim et de peste ; et il ne restera rien de cette ville ; j'a- » mènerai tout le mal sur Anathoth, et l'an de sa visite sera » plein d'effroi ¹ ».

Ainsi en arriva-t-il à notre Sauveur dans Nazareth. « Il ne » pouvoit y faire beaucoup de miracles, à cause de leur in- » crédulité : car ils se disoient l'un à l'autre : N'est-ce pas » là ce charpentier fils de Marie ? frère de Jacques et de Jean ? » Et n'avons-nous pas ses sœurs parmi nous ? Et ils le mé- » prisèrent ² ». Il éprouva, comme Jérémie, la vérité de ce proverbe : *Le prophète n'est point reçu dans sa patrie*. Il s'en plaignit. « Et ses citoyens remplis de colère le traînèrent hors » de leur ville, au plus haut de la montagne où leur ville » étoit bâtie, pour le précipiter du haut en bas ³ ».

Ce n'étoit pas seulement ses concitoyens qui machinoient contre lui, à cause de ses prophéties : tous les peuples s'encourageoient à le perdre, et ils se disoient les uns aux autres : « Venez, entreprenons contre Jérémie : il n'est pas le seul » prophète, ni le seul sacrificateur, ni le seul sage : venez, » frappons-le avec la langue, et ne prenons pas garde à tous » ses discours. Vous savez, Seigneur, tout ce qu'ils ont en- » trepris contre ma vie : ils creusoient des abîmes sous mes » pieds ; partout ils me tendoient des pièges ⁴. Ses meilleurs » amis, qui sembloient le garder, entroient dans ces perni- » cieux conseils : tous ne songeoient qu'à le tromper, et à se » venger de lui ⁵ », parce qu'il leur prophétisoit des malheurs. Ainsi à chaque pas du Sauveur, il trouvoit des entreprises contre sa personne. On l'appeloit démoniaque, imposteur : on le chargeoit de toutes sortes d'injures, pour animer contre

¹ Jerem. xxi. 19. 21. 22. 23. — ² Marc. vi. 3. 4. 5. — ³ Luc. iv. 24. 28. 29. — ⁴ Jerem. xviii. 18. 22. 23. — ⁵ Ib. xx. 10.

lui la haine publique : et par deux fois en très-peu de jours, on leva des pierres pour le lapider : ses frères mêmes ne croyoient pas en lui ¹ : et il fut livré par un de ses disciples.

C^e JOUR. Jérémie persécuté par ses disciples. Autorité publique.

Venons à ce que souffrit Jérémie, non plus seulement par de secrets complots ; mais par l'autorité publique. « Phassur, » sacrificateur, fils d'Emmer, qui étoit prince dans la maison » du Seigneur, entendit les discours de Jérémie : et il frappa » ce prophète », comme le prince des prêtres fit frapper le visage de saint Paul : « et il mit Jérémie dans les entraves : » et il l'en tira le matin ² » : et le prophète, qu'il avoit injustement maltraité, lui annonça sa destinée, et celle de tout le peuple. Une autre fois, comme Jérémie venoit de prophétiser la ruine du temple devant le temple même, « les sacrificateurs, et les prophètes, et tout le peuple se saisirent de » lui : et ils disoient tous ensemble : Il faut qu'il meure » : et ils le déférèrent « aux princes de la maison de Juda, en » disant : Cet homme doit être condamné à mort, parce qu'il » a prophétisé contre cette ville, et contre le temple, et qu'il » a dit que le Seigneur en feroit comme de Silo ³ ». Jésus fut accusé du même crime ⁴ : on lui imputoit d'être le destructeur du temple : les sacrificateurs étoient à la tête de ses ennemis ; et comme un autre Phassur, Anne et Caïphe les souverains sacrificateurs le persécutoient, et prophétisèrent contre lui : *Vous ne savez rien*, dit Caïphe ; *et vous ne pensez pas qu'il faut qu'un homme meure pour tout le peuple, et que la nation ne périsse pas* ⁵ : et les sacrificateurs et les docteurs de la loi prononcèrent l'un après l'autre, comme ils avoient fait autrefois contre Jérémie : *Cet homme est coupable de mort* ⁶. Mais Dieu ne vouloit pas que Jérémie mourût selon leurs desirs ; et la sentence des pontifes contre Jésus-Christ fut exécutée.

Jérémie fut fait prisonnier du temps du roi Joachim, à cause de ses prophéties : Mais, comme dit saint Paul, *la pa-*

¹ Joan. VIII. 59. x. 31. — ² Jérem. xx. 1. 2. 3. — ³ Ib. xvi. 2. 6. 7. 8. 9. 11. — ⁴ Matth. xxvi. 57. 59. 61. — ⁵ Joan. xi. 47. 49. 50. — ⁶ Ib. xviii. 13. 14. Matth. xxvi. 66.

role de Dieu n'est point liée. L'ordre de Dieu vint à ce prophète d'écrire au roi Joachim, ce qu'il avoit prophétisé de vive voix : il manda Baruc, fils de Nérias : et il lui dicta ce qui devoit arriver au roi et au peuple ; puis il lui dit : « Je suis » prisonnier, et je ne puis entrer dans la maison du Seigneur. » Allez-y donc, et lisez au peuple, au jour de jeûne solennel, les paroles de Dieu que vous venez d'ouïr de ma bouche » : et le discours fut porté au roi, et un secrétaire le mit en pièces, et le roi le fit brûler : et Jérémie dicta de nouveau tout ce qui étoit contenu dedans, et ajouta beaucoup d'autres choses encore plus terribles¹. Jérémie fut fidèle à Dieu, et continua à annoncer constamment sa parole.

CE^r JOUR. Jérémie dans le cachot ténébreux.

Après que le saint prophète eut été mis en liberté, il alloit dans la terre de Benjamin pour quelques affaires, comme Dieu le lui avoit ordonné : et comme il avoit prophétisé, qu'il n'y avoit de salut que de se rendre au roi de Babylone qui assiégeoit Jérusalem, on le soupçonna de s'y aller rendre lui-même, et il répondit : *Il n'est pas vrai : je ne vais pas me livrer aux Chaldéens* : car il falloit que cela se fit par autorité publique, et que le roi lui-même en donnât l'ordre. On ne voulut pas croire le saint prophète : et les princes, après l'avoir fait battre de verges, le jetèrent dans le cachot² noir et profond, dont le fond étoit de la boue. Jérémie y fut descendu avec des cordes, et on l'y laissa longtemps, afin qu'il y mourût : car il n'y avoit plus de pain dans la ville : et on le laissoit mourir de faim ; et les princes dirent au roi : « Nous » vous prions que cet homme meure : car il abat le courage » de ce qui reste dans cette ville de gens courageux, en disant qu'il faut se rendre³ ». Le voilà donc accusé de crime d'état par les seigneurs : et le roi acquiesça à leur sentiment ; mais Dieu lui changea le cœur, et trente hommes tirèrent Jérémie du lac de boue par son ordre.

Lorsque le prophète fut jeté dans le cachot ténébreux, il fit

¹ Jerem. xxxvi. 2. 4. 5. 6. 8. 15. 21. 23. 28. 32. — ² Ib. xxxvii. 4. 11. 12. 13. 14. 15. — ³ Ib. xxxvi. 1. 4. 5. 6. 9. 10.

cette lamentation : « Je vois maintenant toute ma misère, et » je sens la verge de la colère de Dieu dont il me frappe. Il » m'a éloigné de la lumière : il m'a jeté dans les ténèbres... » Ma peau s'est desséchée : ma chair est sans suc ; mes os » sont rompus. Un épais bâtiment me serre. Je suis environné » de fiel et de travail. Il m'a mis dans les ténèbres, comme » les morts qui ne sortiront jamais de leur cercueil. Je suis » resserré de tous côtés.... mes entraves sont appesanties.... » Je suis enfermé dans un cachot de pierres taillées, et il n'y » a point de sortie.... » On ne me donne que du pain rempli de pierre. « Je ne suis nourri que de cendre » et de poussière.... « Je suis enfoncé dans le lac, et on a mis sur moi une » pierre : les eaux » d'un lieu si humide « sont tombées sur » moi ; j'ai dit : Je suis perdu ' ».

CII^e JOUR. Jérémie figure de Jésus-Christ par sa patience.

Telles furent les souffrances de Jérémie, pour avoir dit la vérité : c'est ainsi qu'il porta les traits de celles du Sauveur, qui, comme lui, fut accusé d'être un séducteur, et de soulever le peuple contre l'empereur, et contre l'empire : en sorte qu'il falloit le perdre comme un séditieux, et comme ennemi du prince. Jérémie eut part à cet opprobre du Sauveur. Mais il en est encore plus la digne figure par sa douceur et sa patience, que par les cruautés qu'on exerça sur lui injustement. Lorsque les sacrificateurs et les prophètes, et le peuple le vouloient traîner à la mort, et crioient avec fureur, qu'il le falloit faire mourir, il dit aux princes et au peuple, qui l'alloient juger : « Le Seigneur m'a envoyé pour prophétiser » toutes les choses que j'ai prédites à ce temple et à cette » ville. Maintenant donc corrigez-vous, et changez vos mauvaises inclinations, et écoutez la voix du Seigneur votre » Dieu ; et peut-être que le Seigneur se repentira du mal qu'il » a prononcé contre vous. Pour moi je suis entre vos mains ; » faites de moi ce qu'il vous plaira : mais sachez et apprenez, » que si vous me faites mourir, vous livrerez un sang innocent contre vous-mêmes, et contre cette ville et ses habi-

' Lament. III. 1. 2. 4. 5. 6. 7. 9. 16. 53. 54.

» tants ; car en vérité, le Seigneur m'a envoyé à vous, afin de
 » faire entendre toutes ces paroles à vos oreilles ¹ ». Dieu per-
 mit qu'il les apaisât par des paroles si douces. On y voit une
 disposition admirable, puisque par lui-même prêt à mourir
 comme à vivre, il ne craint dans sa mort que les châtimens
 qu'elle attirera sur tout le peuple : et il dit à Sédécias dans
 ce même esprit : *Que vous ai-je fait ? Et qu'ai-je fait à vos*
serviteurs, et à tout le peuple, que vous m'avez jeté dans le
cachot ? Où sont vos prophètes qui vous disoient : que le roi de
Babylone ne viendrait point ? Le voilà à vos portes : et je n'ai
 fait que vous annoncer ce que Dieu avoit résolu. *Ne me ren-*
voyez donc point dans ce lac, de peur que je n'y meure ² : où il
 faut suppléer ce qu'il avoit dit ailleurs : *et que Dieu ne vous*
redemande un sang innocent ³. Car pour lui la mort ne le tou-
 choit pas, et surtout après la perte de sa patrie ; puisqu'il
 disoit : « Ne plaignez point le mort, et ne versez point de
 » larmes sur lui ; mais pleurez celui qui sort de son pays,
 » parce qu'il ne retournera plus, et ne verra jamais sa terre
 » natale ⁴ ».

Un prophète, nommé Hananias, prêchoit tout le contraire
 de ce que prêchoit Jérémie, et ne donnoit que *deux ans* au
 peuple ; après lesquels on rapporterait à Jérusalem tous les
 vaisseaux qui avoient été enlevés du temple : et Jérémie, en-
 tendant ces belles promesses, sans contredire davantage le
 faux prophète, lui « dit devant tous les prêtres et devant le
 » peuple : Ainsi soit-il Hananias ! Que le Seigneur fasse
 » comme vous dites : puissent vos paroles être accomplies »
 plutôt que les miennes : « et que nous voyions revenir les
 » vaisseaux sacrés et tous nos frères qui ont été transportés
 » à Babylone. Mais écoutez ces paroles que je vous annonce,
 » et à tout le peuple : Les prophètes qui ont été avant vous
 » et avant moi, n'ont été reconnus pour tels, que quand leur
 » prédiction a été accomplie : et alors on a vu qui étoit celui
 » que le Seigneur avoit envoyé en vérité. Et en même temps
 » Hananias ôta du col de Jérémie la chaîne de bois » que ce
 prophète y avoit mise par ordre de Dieu, en figure de la cap-

¹ Jerem. xxvi. 11. 12. 13. 14. 15. — ² Ib. xxxvii. 17. 18. — ³ Ib. xxvi. 15. — ⁴ Ib. xxii. 10.

tivité future de plusieurs peuples : « et Hananias la mit en » pièces, et il dit : Ainsi Dieu brisera dans deux ans le joug » que Nabuchodonosor, roi de Babylone, a imposé à tous les » peuples : et Jérémie », sans rien répliquer, « se retiroit » tranquillement : « mais la parole du Seigneur lui fut adres- » sée, et il lui fut dit : Va, et tu diras à Hananias.... Ecoute, » Hananias : le Seigneur ne t'a pas envoyé : et tu as donné à » ce peuple une confiance trompeuse. Pour cela, voici ce que » dit le Seigneur : Je t'ôterai de dessus la terre : tu mourras » dans l'an, parce que tu as parlé contre le Seigneur. Et le » prophète, Hananias mourut dans l'an au septième mois ¹ ». Ainsi Jérémie toujours patient, et par lui-même prêt à céder à tous ceux qui parloient au nom du Seigneur, ne disoit des choses fortes, que lorsque le Seigneur le faisoit parler, et se monroit tout ensemble, le plus doux et le plus ferme de tous les hommes de son temps, en figure de Jésus-Christ qui disoit, lorsqu'on lui donnoit un soufflet : « Si j'ai mal dit, con- » vainquez-moi : si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous ² » ? Et ailleurs : « Je ne suis point un possédé, mais je glorifie » mon Père ³ » ; et encore : « Vous cherchez à me tuer, moi » qui vous ai dit la vérité : Abraham, dont vous vous vantez » d'être les enfants, n'a pas fait ainsi ⁴ ». C'est ainsi que, sans armer sa justice, il leur reprochoit leurs sanguinaires desseins : et encore qu'il eût en main la vengeance de leur incredulité, personne n'a été frappé de mort, comme le fut Hananias pour avoir contredit Jérémie. Il n'a eu que de la douceur pour ses ennemis ; et pour épargner les hommes, il n'a montré la puissance qui lui étoit donnée pour punir, que sur cet arbre qui fut desséché à sa voix ; car il falloit que sa bonté éclatât au dessus de celle de Jérémie ; et nul homme ne devoit périr à ses yeux, ni à sa parole.

Il est vrai qu'il apprend aux Juifs avec indignation le châ- timent inévitable de leur infidélité. « Et vous », disoit-il ⁵, « accomplissez la mesure de vos pères : Serpents, engeance » de vipères, comment éviterez-vous la damnation de la gène, » c'est-à-dire, l'enfer » ? Mais tout cela qu'étoit-ce autre chose

¹ Jerem. xxviii. 1 et seq. — ² Joan xviii. 23. — ³ Ib. viii. 49. — ⁴ Ib. 40. — ⁵ Matth. xxiii. 32. 33.

que leur prédire leurs malheurs, afin qu'ils les évitassent ? « Je vous envoie », disoit-il, « des prophètes, et des sages, » et des docteurs : vous en tuerez et crucifierez quelques-uns ; » vous en flagellerez d'autres, et vous les poursuivrez de ville » en ville, afin que tout le sang innocent tombe sur vous, » depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, » fils de Barachie, que vous avez fait mourir entre le temple » et l'autel ¹ ». N'étoit-ce pas leur faire voir leur perte future ; et cependant autant qu'il pouvoit, épargner leur sang ? Ce qui fait même qu'en leur découvrant la tempête qui les menaçoit, il leur montre le sûr asile qu'ils pouvoient trouver sous ses ailes. « Jérusalem, Jérusalem, qui fais mourir les » prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants sous mes » ailes, comme la poule renferme son nid sous les siennes : » et tu n'as pas voulu ² ». N'impute donc tes malheurs qu'à toi-même : et si tu veux les éviter, reviens à moi. Il est encore temps, et je suis prêt à te recevoir.

CIII^e JOUR. Patience de Jérémie dans le cachot.

Mais l'endroit où Jérémie fit le mieux paroître l'image de la douceur et de la patience, qui devoit reluire dans la passion du Sauveur, fut celui où on le mit dans le cachot. Car alors sans murmurer, sans se plaindre, au milieu de tant de douleurs, et de tant d'angoisses, il parla en cette sorte : « Mon » âme a dit : Le Seigneur est mon partage : j'attendrai ses » miséricordes, sans lesquelles nous serions déjà tous consumés. Le Seigneur est bon à celui qui espère en lui, et à » l'âme qui le cherche : il est bon d'attendre en silence le » salut que Dieu envoie ». Loin de se plaindre de la longue suite des maux qu'il avoit eu à souffrir : *Il est bon à l'homme, disoit-il, de porter le joug, et d'être exercé par les souffrances dès sa jeunesse. Le solitaire s'assiéra et demeurera dans le silence : il ne s'agitiera pas et ne criera pas dans ses douleurs, parce qu'il lèvera ce joug salutaire et le mettra sur lui-même. Quelque rebuté qu'il se sente par un Dieu qui semble le frap-*

¹ Matth. xxiii. 34. 35. — ² Ib. 37.

per sans miséricorde, il baisera la terre et *mettant sa bouche dans la poussière*, il attendra humblement, *s'il y a encore quelque chose à espérer*. Loin de s'irriter contre ses persécuteurs, *il donnera sa joue à qui voudra le frapper, et se rassasiera d'opprobres*¹. C'est ainsi que ce solitaire, cet homme accoutumé à se retirer sous les yeux de Dieu, et à répandre son cœur devant lui, porte en patience les injustes persécutions que lui fait son peuple, et ne se laisse aigrir par aucune injure.

Loin de s'arrêter à la main des hommes, qui, à ne regarder que l'extérieur, semble seule le frapper; il lève les yeux au ciel : « Et », dit-il, « qui est celui qui osera dire, que les » maux puissent arriver autrement que par l'ordre du Seigneur? Et qui dira : Le bien et le mal ne sortent point de » la bouche du Très-Haut? Ou pourquoi l'homme murmure- » ra-t-il de ce qu'il lui est imposé pour ses péchés? Recher- » chons nos voies dans le fond de nos consciences, et cher- » chons le Seigneur, et retournons à lui. Levons nos cœurs » et nos mains au ciel vers le Seigneur, et disons-lui : Nous » avons péché, et nous avons irrité votre colère; c'est pour » cela que vous êtes inexorable. Vous nous avez couverts de » votre fureur : vous nous avez frappés sans miséricorde : et » vous avez mis un nuage entre vous et nous, pour empêcher » notre prière de passer jusqu'à vous² ».

C'est ainsi que ce saint prêtre, à la manière des sacrificateurs infirmes, qui sont eux-mêmes revêtus de faiblesse, prioit pour ses péchés et pour ceux du peuple : laissant au vrai sacrificateur, selon l'ordre de Melchisédech, la gloire de ne prier, et de ne gémir que pour les autres. Et pour imiter *le gémissement qu'il a fait pour nous à la croix avec un grand cri, et beaucoup de larmes*³; ce saint prophète dans ce lac affreux, dans ce cachot plein de boue, où le jour n'entra jamais : sous cette pierre qui le couvroit par en haut, et au milieu de ces tristes et impénétrables murailles, où il avoit à peine la liberté de respirer : dans la faim qui le pressoit, prêt à rendre le dernier soupir, déplorait les calamités de son

¹ Lament. III. 22. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. — ² Ib. 37. 44. — ³ Heb. v. 7.

peuple plus que les siennes ¹. Hélas, disoit-il, « mes tristes » prophéties nous sont devenues un lacet et un ravage inévitable : mon œil a ouvert des canaux sur mon visage, à cause » de la ruine de la fille de mon peuple. Mes yeux affligés » n'ont cessé de pleurer, et n'ont eu de repos ni nuit ni jour, » jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous regarder, en pitié du » plus haut des cieux. Mes regards ont livré mon âme en proie » à la douleur, pendant que j'ai vu périr toutes les villes » jettes à Jérusalem ² ».

C'est ainsi qu'il pleuroit les maux de ce peuple ingrat ; de ce peuple qui avoit tant de fois machiné sa mort, et qui l'avoit enfoncé dans le cachot, dans le dessein de le faire mourir. Ainsi au milieu de sa passion, Jésus traîné au calvaire par le même peuple, et portant sa croix, se retourna vers celles qui pleuroient ses douleurs, et leur dit : *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous, et sur vos enfants* ³. Lui-même en regardant la ville où il devoit être crucifié dans peu de jours, pleura sur elle, en disant : « Ha ? si tu savois », ville ingrate et malheureuse, « ce qui te pouvoit donner la paix : » mais ton malheur est caché à tes yeux : viendront les jours », et ils sont proches, « que tu seras ruinée de fond en comble, » parce que tu n'as pas connu le jour où je te venois visiter ⁴ ». Et enfin : « Jérusalem, Jérusalem, qui fais mourir » les prophètes, combien de fois ai-je voulu rassembler tes » enfants, comme une poule rassemble ses petits ⁵ » ? Et le reste que nous venons de réciter.

C'est ainsi que Jésus pleuroit Jérusalem : et il n'a point de plus parfaite figure de ses douleurs, que celles de Jérémie, et ces tristes lamentations, où il a si amèrement déploré la ruine de sa patrie, et pendant qu'il la prédisoit, et après qu'il l'eût vue accomplir, qu'encore aujourd'hui on ne peut refuser des larmes à des chants si lugubres.

Pleurons à cet exemple sur nous-mêmes : pleurons la perte de notre âme ; et tâchons de la réparer, en la déplorant.

¹ Lament. III. 6. 7. et seq. — ² Ib. 47. 51. — ³ Luc. XXIII. 28. — ⁴ Ib. XIX. 41. 44. — ⁵ Matth. XXIII. 37.

CIV^e JOUR. Jérémie priant avec larmes pour son peuple qui l'outrage, figure de Jésus-Christ.

Ces larmes de Jérémie étoient une continuelle intercession pour son peuple. « Que mes yeux deviennent une fontaine » de larmes, et ne cessent ni jour ni nuit de verser des pleurs : » parce que la fille de mon peuple est affligée d'une très- » mauvaise plaie. Si je vas aux champs, je ne trouve que des » gens passés au fil de l'épée : et si je rentre dans la ville, je » n'y vois que des visages pâles et exténués par la faim. Est- » ce donc, ô Seigneur, que vous avez rejeté Juda ? ou que » vous avez Sion en abomination ? Pourquoi donc les avez- » vous frappés, en sorte qu'il n'y reste rien de sain ? Nous » avons attendu la paix, et il n'y a aucun bien à espérer ; nous » avons cru que le temps de notre guérison alloit venir, et il » ne nous a paru que trouble. Seigneur, nous avons connu » nos impiétés, et les iniquités de nos pères : nous avons pé- » ché contre vous. Toutefois ne nous faites pas l'opprobre » des nations, à cause de votre saint nom : et ne renversez » pas le trône de votre gloire¹. . . . Si nos iniquités nous ré- » pondent », et s'opposent à la miséricorde que nous vous demandons ; « faites-la-nous néanmoins, non point pour l'a- » mour de nous, et à cause de nos mérites, mais à cause de » votre saint nom qui a été invoqué sur nous. Car souvenez- » vous de l'alliance que vous avez contractée avec nous, et ne » la rendez pas inutile. Hélas ! ô Seigneur, trouverons-nous » un Dieu semblable à vous parmi les peuples où vous nous » dispersez ? Quelqu'une de leurs idoles nous donnera-t-elle » la pluie ; ou cette eau bienfaisante tombera-t-elle du ciel » toute seule, et sans votre ordre ? N'êtes-vous pas le Seigneur, » notre Dieu, dont nous avons attendu les miséricordes ? C'est » vous qui avez fait toutes ces choses² ».

C'est ainsi que Jérémie prioit nuit et jour avec larmes et gémisséments, pour un peuple qui ne cessoit de l'outrager, et de le poursuivre à mort ; en figure de Jésus-Christ notre grand pontife, « qui dans les jours de sa chair, de ses foi- » blesses, de ses souffrances, de sa vie mortelle, offrant des

¹ Jerem. xiv. 17. 21. — ² Jerem. xiv. 7. 21. ad fin.

» prières et des supplications à son Père, fut exaucé selon
 » que le méritoit son respect ¹ » : et qui enfin à la croix, où
 ce même peuple l'avoit attaché, crioit à son Père : *Mon Père,*
pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'il font ².

Dieu lui apprenoit à accomplir le précepte, que Jésus-Christ devoit un jour publier : *Priez pour ceux qui vous persécutent* ³. Car il disoit : *Rend-on ainsi le mal pour le bien ; puisqu'ils m'ont creusé une fosse pour m'y enterrer, moi qui étois sans cesse occupé du soin de leur bien faire ?* « Souvenez-vous, ô Seigneur ! que j'étois toujours devant vous, » pour vous demander du bien pour eux, et détourner d'eux » votre colère ⁴ » ? A la vérité, ce discours de Jérémie semble être suivi de terribles imprécations contre ce peuple ; mais on sait que, selon le style des prophètes, cela même sous la figure d'imprécation, n'est qu'une manière de prédire les malheurs futurs de ces ingrats. Et c'est pourquoi nous voyons le même prophète, quand il eut vu tomber sur eux les maux qu'il leur avoit prédits ; loin d'en ressentir de la joie, comme il auroit fait, s'il leur avoit souhaité du mal, fond en larmes à la vue de leur désastre, et finit ses lamentations par cette prière. « Souvenez-vous, Seigneur ! de ce qui nous est arrivé : » regardez-nous : voyez notre honte..... Pourquoi nous oubliez-vous à jamais ? Vos délaissements dureront-ils encore » longtemps ? Convertissez-nous à vous, et nous serons convertis, et vous nous pardonnerez : rendez-nous les jours » où nous étions si heureux : rétablissez-nous en l'état où nous étions au commencement. Mais vous nous avez rejetés, et la colère que vous avez contre nous est extrême ⁵ ».

CV^e JOUR. Jérémie excuse au moins son peuple, n'osant prier pour lui.

Il est vrai que Dieu déclaroit à ce saint prophète qu'il ne vouloit plus l'écouter : « Cesse de prier pour ce peuple : » n'emploie pour eux, ni la prière, ni les cantiques de » louange ; et ne t'oppose point à mes volontés : car je ne » t'écouterai pas ⁶ » : et il lui disoit encore : « Si Moïse et » Samuel se mettoient devant moi ; j'ai ce peuple en exécra-

¹ Heb. v. 7. — ² Luc. xxiii. 34. — ³ Matth. v. 44. — ⁴ Jerem. xviii. 20. — ⁵ Lament. v. 1. 20. 21. 22. — ⁶ Jerem. vii. 16.

» tion. Chasse-le de devant ma face. Et s'ils te demandent,
 » Où irons-nous? tu leur répondras : A la mort, celui qui
 » doit aller à la mort : A l'épée, celui qui doit être percé
 » par son tranchant : A la captivité, celui qui doit aller en
 » captivité » : et que chacun suive son mauvais sort ; je ne
 veux pas l'en tirer. « Car, qui aura pitié de toi, ô Jérusalem?
 » ou qui s'affligera pour toi, qui ira prier pour ton repos? Tu
 » as laissé le Seigneur ton Dieu ¹ »! Mais cela même que le
 saint prophète retenoit ses gémissements et ses prières,
 étoit une espèce de gémissement et de prière cachée : et s'il
 n'osoit plaindre les malheurs de ce peuple justement puni,
 il en pleuroit les péchés. « Qui remplira », disoit-il, « ma
 » tête d'eaux, et qui fera couler de mes yeux une fontaine
 » de larmes, afin que je pleure nuit et jour ceux de mon
 » peuple qui ont été tués dans leur iniquité »? Car qui
 pourroit excuser leurs crimes? qui pourroit demeurer da-
 vantage parmi eux? *qui me fera trouver dans la solitude une*
petite cabane, de celles que les voyageurs y bâtissent, pour
leur y servir de retraite? « et que je laisse mon peuple, et
 » que je me retire avec eux? Car ce n'est plus qu'une troupe
 » d'adultères et de prévaricateurs. Leur langue ressemble à
 » un arc tendu, d'où il ne sort que mensonge et calomnie.
 » Ils se fortifient sur la terre, parce qu'il vont d'un mal à
 » un autre, et soutiennent le crime par un autre crime : ils
 » ne me connaissent plus, dit le Seigneur. Ils se moquent
 » les uns des autres : ils ont appris à leur langue à ajuster
 » un mensonge : ils se sont beaucoup tourmentés; mais à
 » mal faire. Leur demeure est au milieu de la tromperie ² » :
 et le reste qui n'est pas moins déplorable.

Mais encore qu'il ne pût dissimuler leur malice, il les
 excusoit le mieux qu'il pouvoit : et lorsque Dieu touché de
 leur rébellion, qui les faisoit soulever contre lui malgré
 toutes ses menaces, lui défendoit de prier pour eux ; « parce
 » que », disoit-il, « je les veux perdre, et je ne regarderai
 » ni leurs jeûnes, ni leurs prières, ni leurs holocaustes ³ » :
 il leur disoit en tremblant et en bégayant, comme un homme

Jerem. xv. 1. 3. 5. 6. — ² Ib. ix. 1. 2. 3. 5. 6. — ³ Ib. xiv. 11. 12.

qui n'osait parler : « A, a, a, Seigneur Dieu : leurs prophètes » les séduisent : vous ne verrez, leur disent-ils, ni la peste, » ni la famine; mais vous jouirez d'une véritable paix ¹ ». Il prioit, sans oser prier : il excusoit ces ingrats, et portoit leurs iniquités devant le Seigneur.

Jésus, comme Jérémie, sembloit vouloir s'éloigner des Juifs : *Race incrédule et maligne, jusqu'à quand serai-je avec vous, et vous souffrirai-je ?* Mais comme lui, et plus que lui sans comparaison, il conserve toute sa bonté malgré leur malice, et se laisse arracher les grâces, comme il paroît dans le même lieu qu'on vient de voir : *Race infidèle, serai-je encore longtemps parmi vous, et contraint de vous supporter ? Amenez ici votre fils, que je le guérisse.*

CVI^e JOUR. Les Juifs mêmes reconnoissent Jérémie pour leur intercesseur.

Ce peuple ingrat sentit enfin, que Jérémie lui étoit donné pour intercesseur; et après la prise de Jérusalem, ils dirent au saint prophète : « que l'humble prière que nous faisons à » Dieu à vos pieds, vienne jusqu'à vous : priez le Seigneur » votre Dieu pour ces restes de son peuple; et qu'il nous » annonce la voie où il veut que nous marchions. Jérémie » leur répondit : Je m'en vais prier le Seigneur votre Dieu » selon vos paroles : je vous déclarerai toutes ses réponses, et ne vous cacherai rien ». Et ils lui promirent d'exécuter de point en point tout ce que le Seigneur lui ordonneroit pour eux. « Que le Seigneur, » dirent-ils, « soit » un témoin de vérité et de bonne foi entre vous et nous : » nous obéirons au Seigneur à qui nous vous envoyons, soit » que vous ayez à nous dire du bien ou du mal de sa » part ³ ». Et Jérémie revint *après dix jours* : et leur défendit de la part de Dieu d'aller en Egypte, où il voyoit qu'ils seroient séduits par les idoles de ce peuple. *Voilà*, leur dit-il, *ce que vous prescrit le Dieu d'Israël, à qui vous m'avez envoyé pour porter vos prières à ses pieds* : et il les avertit en toute douceur et patience de se souvenir de leur parole, et d'obéir au Seigneur à qui ils l'avaient envoyé, comme ils

¹ Jerem. ix. 13. — ² Matth. xvii. 16. — ³ Jerem. xlii. 2. 9, etc.

l'avoient promis. Et après qu'il leur eut tenu ce pressant discours, « Azarias, et Johanan, et les autres superbes lui » dirent : Vous mentez : le Seigneur ne vous a point en- » voyé, et ne nous a point défendu d'aller en Egypte ; mais » Baruch vous irrite contre nous, pour nous livrer aux Chal- » déens, et nous faire périr à Babylone ¹ ». Après lui avoir fait cette réponse, ils allèrent tous ensemble en Egypte ; et ils arrivèrent à Taphnis, et à Memphis, et à Magdalo, et dans toute la terre de Phaturès : et sans se rebuter de leurs injures et de leur désobéissance, Jérémie les y suivit avec une patience infatigable, pour les empêcher de périr dans leur idolâtrie. Ils s'obstinèrent à adorer les faux dieux de cette nation infidèle : et le saint prophète vit périr encore ces malheureux restes de Juda, dans le lieu qu'ils avoient choisi pour leur retraite, avec Pharaon Ephrée qui les y avoit recus ².

CVII^e JOUR. Dieu rejette l'intercession de ce prophète.

Une sainte et véritable réflexion se présente ici : Jérémie étoit donné pour intercesseur à ce peuple : il ne cesse de prier pour lui et de détourner, autant qu'il peut, la colère de Dieu de dessus sa tête ; mais Dieu ne le veut pas écouter. Moïse et Samuel étoient aussi d'agréables intercesseurs, dont David même avoit chanté le pouvoir par ces paroles : « Moïse » et Aaron sont remarquables parmi ses sacrificateurs ; et Sa- » muel est renommé entre ceux qui invoquent son nom : ils » invoquoient le Seigneur, et il les écoutoit ³ ». Mais en cette occasion, nous avons vu que Dieu ne vouloit pas les entendre ⁴. Qu'y a-t-il de plus saint que Noé, qui est sauvé du déluge afin de réparer le monde perdu et le genre humain anéanti ; que Job, dont la patience a été vantée de Dieu comme un prodige, et qui pour cette raison a été nommé de Dieu comme intercesseur de ses fidèles amis : *Allez*, disoit le Seigneur, *et priez mon serviteur Job de prier pour vous, et je recevrai sa face, afin que votre folie ne vous soit point imputée* ⁵ ; que Daniel, l'homme de desirs, à qui il envoya son ange pour lui déclarer, que ses

¹ Jerem. XLIII, 2. 3. 4. 5. 6. 7. et seq. XLIV. 1. 2. 3. 4. et seq. — ² Ib 15. 16. 17. 18 et seq. 29. 30. — ³ Ps. xcviij. 6. — ⁴ Jerem. xv — ⁵ Job. XLII. 8

vœux pour ses frères, et pour son peuple, et pour la sainte montagne, et ce qui est bien plus admirable, pour la venue du Messie, étoient reçus devant Dieu ¹. Et néanmoins ces trois hommes ne sont pas jugés dignes d'être écoutés pour le peuple juif : c'est Ezéchiël qui le dit ² : « Si ces trois hommes ,
 » Noé, Daniel et Job étoient au milieu de ce peuple , ils dé-
 » livreroient leurs âmes dans leur justice , dit le Seigneur
 » des armées Mais ils ne délivreront ni leurs fils ni leurs
 » filles » Oui, je le dis encore un coup, *ils ne délivreront
 ni leurs fils ni leurs filles*, loin de pouvoir délivrer les étrangers :
 mais *ils seront délivrés seuls* : non, Noé, Daniel et Job, je le
 dis pour la troisième fois, *ne délivreront pas leurs propres en-
 fants*. Afin que nous entendions qu'il n'y a qu'un seul saint ,
 et un seul juste, qui étant juste pour lui et pour les autres ,
 sera écouté pour tous. « Le frère », disoit le Psalmiste ³, « ne
 » rachètera pas son frère : l'homme ne rachètera pas un au-
 » tre homme, ni n'offrira pour lui une digne propitiation, ou
 » le prix de son rachat et de sa vie ». Nul ne peut offrir ce
 prix, que le Juste par excellence, et le Saint des saints, qui
 est non-seulement homme, mais Dieu et homme ; qui don-
 nera son âme pour nous, et expiera nos péchés par son sang.

CVIII^e JOUR. Regrets de Jérémie de n'être au monde que pour annoncer des malheurs.

Un des effets les plus remarquables de la douceur et de la bonté de Jérémie, c'est le regret qu'il avoit de n'avoir à annoncer que des malheurs à ses citoyens et à ses frères. « Ma
 » mère », disoit-il, « malheur à moi : pourquoi m'avez-vous
 » enfanté, homme de querelles que je suis, homme de dis :
 » corde par toute la terre » ? Je suis séparé de tout commerce-
 « Je ne prête à personne, et personne ne me prête : ils me
 » chargent tous de malédictions ⁴ » : et encore avec le transport
 d'un cœur outré : « Maudit soit le jour où je suis né.... Mau-
 » dit l'homme qui a annoncé à mon père : Il vous est né un
 » fils, et qui lui a donné cette joie trompeuse... Que ne m'a-
 » t-il plutôt donné la mort dans le sein de ma mère, en

¹ Dan. ix. 21. 22. 23. — ² Ezech. xiv. 14. 16. 18. 20. — ³ Ps. xlviii. 8. 9. 10. — ⁴ Jerem. xv. 10.

» sorte qu'elle me fût un sépulcre, ou que ne demeura-t-elle
 » grosse éternellement sans enfanter? Pourquoi suis-je sorti
 » de ses entrailles, pour ne voir que peine et que douleur,
 » et passer tous mes jours en confusion¹».

Ce qui lui causoit ces transports, c'est qu'il voyoit que ses prophéties ne faisoient qu'accroître les péchés du peuple. Dieu lui mettoit dans la bouche des paroles pressantes, comme si le mal alloit arriver : et après, se ressouvenant de ses miséricordes et de sa longue patience, il attendoit de jour en jour son peuple à résipiscence. Ce peuple ingrat abusoit de ses bontés, et insultoit à Jérémie, en lui disant : *Où est la parole de Dieu, que vous nous annoncez depuis si longtemps? Qu'elle vienne donc*¹. Le saint prophète s'en plaignoit avec amertume : « Seigneur, vous m'avez trompé! Quelle merveille que vous » ayez prévalu contre moi! J'ai été en dérision à ce peuple » tout le long du jour. Tous m'insultent et se moquent de mes » prédictions : parce que je ne fais que crier iniquité et » malheur, et inévitable ravage » : et cependant il n'arrive rien ; « et la parole du Seigneur me tourne en dérision et en op- » probre. Et j'ai dit en moi-même : Je ne veux plus me sou- » venir du Seigneur, ni prophétiser en son nom », ni exposer sa parole à la moquerie, et aggraver l'iniquité de ce peuple. Mais vous êtes toujours le plus fort : cette parole que je voulois retenir « dans mon cœur, y a été un brasier ardent ; elle s'est » renfermée dans mes os ; les forces me manquent, et je n'en » puis plus soutenir le poids² » ; il faut qu'elle en sorte. Dieu prévaud de nouveau sur le saint prophète ; et après ces agitations il faut qu'il cède.

Les âmes prophétiques qui sont sous la main de Dieu, reçoivent des impressions de sa vérité, qui leur causent des mouvements que le reste des hommes ne connoît pas. Deux vérités se présentent tour à tour à Jérémie : l'une qu'il falloit annoncer au peuple tout ce que Dieu ordonnoit, quelque dur qu'il fût, et quoiqu'il en coûtât, car il est le maître ; et qu'il falloit prendre pour cela un front d'airain : l'autre, que prophétiser à un peuple qui se moquoit de la prophétie, à cause

¹ Jerem. xx. 14. 18. — ² Ib. xvii. 15. — ³ Ib. xx. 7. 8. 9.

que l'effet n'en étoit pas assez prompt ; loin de le convertir , c'étoit non-seulement aggraver son crime, et augmenter son supplice, mais encore exposer la parole de Dieu à la dérision et au blasphème. Dans les endroits qu'on vient de voir, Dieu lui imprime cette dernière vérité d'une manière si vive, qu'il ne peut dans ce moment être occupé d'une autre pensée. Car il imprime tout ce qu'il lui plaît, principalement dans les âmes qu'il s'est une fois soumises par des opérations toutes-puissantes. A la vérité, quand il veut, il sait bien les ramener à lui, et les tenir sous le joug ; mais dans le temps qu'il les veut pousser d'un côté, ils paroissent avoir tout oublié, excepté l'objet dont ils sont pleins. Car Dieu pour certains moments les laisse à eux-mêmes, et aux grâces ordinaires, pour tout autre objet ; et pour celui dont il lui plaît de les remplir, l'impression en est si forte, le caractère si vif et si enfoncé dans le cœur, qu'il semble n'y rester plus d'attention, ni de mouvement pour les autres choses, ni aucune capacité de s'y appliquer. Par un transport de cette nature, Jérémie, qui se voit contraint à n'être premièrement qu'un prophète de malheurs à tout son peuple, c'est-à-dire, au seul objet de son amour et de sa tendresse sur la terre, et ce qui lui paroissoit encore d'une plus insupportable rigueur, à ne faire plus autre chose, en second lieu, qu'en accroître en quelque façon l'iniquité et le supplice ; ne veut plus vivre en cet état : il voudroit n'avoir jamais été, et ne trouve point d'expression assez forte pour expliquer ce desir. Un troisième objet se présente à lui : la prophétie méprisée, la parole de Dieu en dérision, ses prophètes décriés, son nom blasphémé, et sa justice exposée au mépris des hommes, à cause de sa bonté dont ils abusent. C'est le comble de la douleur : et après avoir voulu effacer du nombre des jours, celui de sa nativité ; puisqu'il ne peut point s'empêcher d'avoir l'être, il fait un effort secret, pour ne plus écouter la prophétie qui se présente à lui avec une force qu'il ne peut éluder. Il ne faut donc plus s'étonner, si ses agitations sont si violentes. C'est Dieu de tous côtés qui le presse ; qui lui donne, pour ainsi parler, des forces contre lui-même : et à la fin le réduit, après des

tourments inexplicables , à continuer ses funestes et fatales prédictions.

Il ne convient pas au Sauveur d'être agité de cette sorte : car son âme est tellement dilatée, et d'une capacité si étendue, que toutes les impressions divines y exercent , pour ainsi dire, au large et tranquillement leur efficace. Mais néanmoins il a dit : « Si je n'étois pas venu, et que je ne leur eusse point » parlé ; si je n'avois pas fait en leur présence des miracles , » qu'aucun autre n'avoit jamais faits , ils seroient sans péché : mais maintenant ils n'ont plus d'excuse ; et ils haïssent » gratuitement et moi et mon Père ¹ » ; ainsi que David l'avoit prédit ². C'est donc lui qui leur ôte toute excuse : sa parole les jugera et les condamnera au dernier jour. Lui qui venoit ôter le péché du monde, a donné lieu au plus grand de tous les péchés, qui est celui de mépriser et de poursuivre jusqu'à la mort de la croix, la vérité qui leur apparoissoit en sa personne. Les blasphèmes se sont multipliés, et on lui a insulté jusque sur sa croix et dans son agonie. Sa passion , sa mort, son sang répandu, sont la matière de l'ingratitude de ses disciples, et leur tourne à mort et à péché. Les crimes s'augmentent par les grâces : c'est la grande douleur du Sauveur ; c'est le calice qu'il voudroit pouvoir détourner de lui ; c'est ce qui lui perce le cœur ; c'est enfin ce qui l'abat devant son Père ; ce qui lui fait suer du sang, ce qui est le véritable sujet de cette profonde tristesse, qui pénètre son âme sainte jusqu'à la mort, et enfin de son agonie.

CIX^e JOUR. Jérémie annonce à son peuple sa délivrance.

Il n'en est pas de Jésus, comme des prophètes, à qui Dieu défend de le prier, et à qui il dit, comme à Jérémie : *Je ne vous exaucerai pas* ³. Car au contraire il dit à son Père : *Je sais que vous m'écoutez toujours* ⁴. Et afin de nous donner en la personne de notre prophète, une figure quoique imparfaite de l'intercesseur qui a exaucé, il lui parla en cette sorte, pendant qu'il étoit arrêté dans le vestibule de la prison : « Crie » maintenant ; élève ta voix ; et je t'exaucerai ; et je t'ap-

¹ Joan, xv. 22 et seq. — ² Ps. xxiv. 19. — ³ Jerem. vii. 16. — ⁴ Joan. xv. 42.

» prendrai des choses grandes, et d'une inébranlable fermeté,
 » que tu ne sais pas ¹ ». C'est que la Judée et Jérusalem se-
 roient rétablies ; qu'il y ramèneroit son peuple ; qu'il en gué-
 riroit les plaies ; qu'il les purifieroit de tous leurs péchés ².
 Il répandit alors « un esprit de prière ³ » dans tout son peuple.
 « Réjouissez-vous, ô Jacob ! hennissez contre les gentils et
 » contre Babylone, qui en est le chef ; et dites : Sauvez, Sei-
 » gneur, les restes de votre peuple ; et je vous rappellerai de
 » la terre, où je vous avois envoyés en captivité ⁴ ». Jérémie
 annonça au peuple ce glorieux rétablissement : il leur en
 marqua le temps, et leur déclara qu'à la soixante-dizième
 année de leur servitude, il feroit éclater ce grand ouvrage.
 « Car je sais, dit le Seigneur, les pensées que j'ai pour vous,
 » des pensées de paix et non d'affliction ; pour vous donner
 » la fin de vos maux, et la patience en attendant pour les en-
 » durer ; et vous m'invoquerez, et vous irez en votre patrie :
 » et vous me prierez, et je vous exaucerai : et vous me
 » chercherez, et vous me trouverez, lorsque vous m'aurez
 » cherché de tout votre cœur ⁵ ». Ainsi le prophète Jérémie
 n'annonça pas seulement au peuple sa désolation ; mais pour
 être une parfaite figure de Jésus-Christ, il leur annonça en-
 core sa délivrance, qui devoit être la figure de celle de son
 Eglise : et il fut choisi pour la demander à Dieu, et pour exci-
 ter dans tout le peuple l'esprit de prière. Et s'il annonça à son
 peuple sa prise, sa ruine, sa captivité ; ce ne fut pas pour tou-
 jours. Il n'en fut pas ainsi des autres nations, auxquelles Dieu
 lui ordonna de prophétiser. « Va, lui dit le Seigneur des ar-
 » mées ; prends de ma main la coupe de ma colère, et pré-
 » sente-la à tous les peuples auxquels je t'enverrai... Et je
 » la pris,.... et je la portai à Jérusalem et aux villes de Juda,
 » à ses rois et à ses princes,... et à Pharaon roi d'Egypte, et
 » à ses serviteurs, à ses princes, et à tout son peuple, et gé-
 » néralement à tous les rois ; aux rois d'Orient, aux rois des
 » Philistins, et d'Ascalon, et de Gaza, et d'Idumée, et de Moab ;
 » et à tous les rois de Tyr et de Sidon, et aux rois des îles éloi-
 » gnées,... et à tous les rois d'Arabie, et à tous les rois d'Oc-

¹ Jerem. xxxiii. 1. 2. 3. — ² Ib. 4 et seq. — ³ Zach. xii. 10. — ⁴ Je-
 rem. xxxi. 7. 8. — ⁵ Ib. xxv. 11. xxxix. 10. 11. 12. 13.

» cident, et aux rois de Perse, et aux rois des Mèdes et à tous
 » les autres rois du Nord de près et de loin... et le roi de Babylone
 » boira après eux », lui qui fait boire ce calice de la colère de Dieu
 à tous les autres. « Buvez, buvez, leur dira le Seigneur; buvez et
 » enivrez-vous, et vomissez et tombez, et vous ne vous relèverez
 » jamais ¹. Voilà le tourbillon du Seigneur; sa colère part; son
 » orage tombe; et il se reposera sur la tête de ses ennemis ² ».

Ainsi sont traités les rois et les peuples idolâtres. Le prophète, qui leur dénonce leurs maux, ne leur laisse aucune espérance. Sion seule est frappée en ses miséricordes, comme un enfant que son père châtie. Le prophète lui montre son retour : il porte ses yeux plus loin, et lui prédit son libérateur; ce nouveau David dont le règne sera éternel; cet homme parfait en sagesse, qui se trouvera environné des entrailles d'une femme, et enfermé dans son sein : et la nouvelle alliance que Dieu fera par son entremise avec le peuple racheté ³. Élevez la voix, ô Jérémie ! prophète sanctifié dès le ventre de votre mère; prophète vierge et figure du grand prophète vierge aussi, et fils d'une vierge ⁴ : chantez-nous les miséricordes de notre Dieu : reprochez-nous nos ingratitude : faites-nous rougir de nos crimes : donnez-nous l'exemple d'humilité, de patience, de douceur : entrez encore à nos yeux dans votre affreux cachot, en figure de la sépulture de Jésus-Christ : sortez-en aussi en figure de sa résurrection : exprimez ses persécutions dans les vôtres. Et nous, Seigneur, en attendant que nous méditions plus à loisir les mystères de votre passion, et de votre résurrection triomphante, nous nous y préparerons en contemplant avec foi les prophètes qui leur ont servi de figure.

CX. JOUR. Jonas dans le ventre de la baleine; autre figure de Jésus-Christ.

Agité d'un de ces transports, que nous avons remarqués dans les prophètes, et que nous avons vus dans Jérémie, Jonas ne veut point aller prêcher aux Ninivites leur perte prochaine ⁵; de peur que si Dieu leur pardonnoit, comme son immense bonté l'y portoit toujours, les peuples païens

¹ Jerem. xxv. 15. 27. — ² Ib. xxx. 23. — ³ Ib. xxxi. 22. 31. — ⁴ Ib. i. 5. xvi. 2. — ⁵ Jon. 1. 2. 3.

ne se confirmassent dans leur incrédulité, et ne méprisassent ses menaces, et les discours de ses prophètes. Et pressé par cet esprit prophétique, qui le poussoit au dedans avec une force invincible à annoncer la ruine de Ninive, il lui dit : Voilà, Seigneur, une parole que je ne puis porter : « je sais » que vous êtes un Dieu clément, plein de miséricorde et de » patience, d'une compassion infinie, et toujours prêt à » pardonner aux hommes leur malice ¹ » : vous pardonnerez encore à cette ville infidèle. On ne nous écoutera plus, quand nous parlerons en votre nom : nous annoncerons en vain à Juda et à Israël la rigueur de vos jugements : votre facilité et votre indulgence ne fera qu'endureir les hommes dans le mal. Car il faut suppléer tout ceci, puisque nous l'avons déjà trouvé dans Jérémie. *O Seigneur ! ôtez-moi la la vie*, continuoit Jonas ² : *car il vaut mieux mourir, que d'être trouvé un prophète menteur, et exposer la prophétie à la dérision*. On voit, en passant, que les âmes touchées de ces impressions divines, sont élevées au dessus de tout, et la mort ne leur coûte rien. Dans cette extrême détresse, non-seulement il tâcha, comme Jérémie, de ne point écouter la prophétie, et de s'étourdir lui-même contre cette voie ; mais pressés par cet esprit prophétique, il s'enfuit de devant le Seigneur : et s'embarque à Joppé ³, pour aller de la Terre sainte où il étoit, à l'autre extrémité du monde. Car encore qu'on ne sache pas précisément qu'elle étoit la ville de Tharsis, on convient qu'elle étoit extrêmement éloignée du côté de l'Occident.

Il ne faut pas se persuader que le saint prophète crût que Dieu ne le verroit plus, ou qu'il sortiroit de son empire, lorsqu'il iroit dans les terres lointaines. Car nous l'entendrons bientôt dire aux navigateurs : *Je suis hébreu, et je révère le Dieu du ciel qui a fait la mer et la terre* ⁴. De sorte qu'il voyoit bien qu'on ne pouvoit échapper à sa puissance, ni sortir de son domaine. Cette face de Dieu, qu'il tâche de fuir, cette présence qu'il veut éviter ; c'est la face que Dieu montrait intérieurement à ses prophètes ; c'est la présence,

¹ Jon. iv. 2. — ² Ib. 3. — ³ Ib. i. 3. — ⁴ Ib. 9.

dont il éclairait leur esprit, lorsqu'il daignoit les inspirer. C'est cette face que Jonas crut pouvoir éviter en s'éloignant de la Terre sainte et du milieu du peuple d'Israël, où Dieu avoit accoutumé de répandre la prophétie. Il s'éloigna donc tout ensemble et de la Terre sainte et de Ninive, où il ne crut pas que Dieu voulût le ramener malgré lui d'un pays si éloigné. Mais il ne fut pas plus tôt embarqué, que « Dieu » fit souffler un vent impétueux : et la tempête fut si violente, qu'on craignoit à chaque moment que le vaisseau » ne s'entreouvrit ». Pendant que *chacun invoquoit son Dieu avec des cris effroyables, et qu'on jetoit dans la mer toute la charge du vaisseau, Jonas, sans s'étonner d'un si grand péril, car nous avons vu souvent ces âmes fortes, qui sont sous la main de Dieu, ne craignent rien que lui seul, descendit au fond du vaisseau, et dormoit d'un profond sommeil*¹. C'est quelque trait de Jésus, qui, dans une semblable tempête, dort tranquillement sur un coussin ; et laisse remplir de flots le vaisseau où il étoit avec ses disciples². Par un semblable mystère, et pour montrer qu'on n'a rien à craindre, quand on a Dieu avec soi, et qu'il n'y a en tout cas qu'à s'abandonner à sa volonté ; Jonas dormoit parmi tant de cris, et tant d'horribles sifflements des vents et des flots, jusqu'à ce qu'on l'éveilla, à peu près de la même manière qu'on fit le Sauveur, en lui disant : « Pourquoi dormez-vous ? invoquez aussi le votre Dieu, afin qu'il se souvienne de nous, » et que nous ne périssions pas³ ». La main de Dieu ne quittoit pas le saint prophète. Il sentit d'abord que la tempête étoit envoyée contre lui : il vit jeter tranquillement le sort, que les passagers jetoient entre eux, pour découvrir le sujet de la tempête : il le vit tomber sur lui sans s'effrayer ; car il avoit toujours dans l'esprit que la mort lui étoit meilleure, que d'aller prophétiser pour être dédit, et faire blasphémer la prophétie⁴ : et il dit hardiment aux nautonniers, qui le vouloient épargner : *Jetez-moi dans la mer sans hésiter, et la tempête cessera ; car je sais bien que c'est pour moi qu'elle est excitée*⁵. Cependant ils le respec-

¹ Joan. i. 4. 5. — ² Marc. iv. 37. 38. — ³ Jon. i. 6. — ⁴ Ib. iv. 3. —

⁵ Ib. i. 12. 13.

tèrent, étonnés de sa prodigieuse tranquillité, et encore plus de la grandeur du Dieu qu'il servoit. Car comme on lui demanda, qui il étoit, « il avoit répondu, qu'il étoit hébreu, » et que le Dieu qu'il craignoit étoit le Dieu du ciel, et le » Créateur de la terre et de la mer » : et ils faisoient les derniers efforts *pour arriver à terre*, sans qu'il en coutât la vie à un si grand homme. Mais plus *ils ramoient*, plus la mer *s'enflloit* : en sorte qu'ils furent contraints de *jeter Jonas dans la mer*, en prenant Dieu à témoin, que c'étoit à regret qu'ils le noyoient ; et qu'ils étoient innocents de sa mort, *et aussitôt l'agitation de la mer cessa* ¹. Et voilà déjà, en figure de notre Sauveur, tout ce peuple sauvé par la mort, comme l'on croyoit, du saint prophète, à laquelle il s'étoit lui-même volontairement offert. Mais ce n'est pas là tout le mystère ; et le reste nous est expliqué par le Sauveur même, lorsqu'il dit : « Cette mauvaise race demande un signe, et il ne lui en » sera point donné d'autre, que le signe du prophète Jonas : » car comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans les » entrailles de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois » jours et trois nuits dans le cœur de la terre ² ».

L'esprit de prophétie ne quitta point Jonas dans le ventre de cet énorme poisson : car il y chanta ce divin cantique ³ : « J'ai crié du fond de l'abîme, et vous avez écouté ma voix : » les eaux m'ont environné : tous vos gouffres et tous vos » flots ont passé sur moi : et j'ai dit : Je suis rejeté de de- » vant vos yeux ; mais je reverrai encore votre saint tem- » ple ». Il sent donc qu'il sortira de cet abîme ; et il le recommence encore en cette sorte : « Les eaux m'ont pé- » nétré jusqu'au fond : l'abîme m'a entouré : la mer a » couvert ma tête : j'ai descendu au fond de la mer, et jus- » qu'à la racine des montagnes : je suis enfermé pour tou- » jours dans les soutiens de la terre ⁴ ». Il n'y a point de ressource, dans la puissance créée. « Mais vous, ô Seigneur » mon Dieu, vous me relèverez » d'un si grand mal, et vous me préserverez « de la corruption. Au milieu de mes » angoisses, je me suis ressouvenu du Seigneur, afin que

¹ Joan. 9. 13. 15. — ² Matth. xii. 39. 40. — ³ Jon. ii. 2. 3. —

⁴ Ib. I. 6.

» ma prière parvint jusqu'à votre saint temple. Ceux qui
 » mettent leur confiance dans de fausses divinités, abandonnent la miséricorde » qui les peut sauver, et renoncent à la sainteté : « mais moi je vous ai immolé par ma » voix un sacrifice de louange : vous me sauverez, et je rendrai au Seigneur les vœux que je lui ai faits pour ma délivrance. Et le Seigneur commanda au poisson, et il jeta » Jonas sur la terre ¹ », en figure de notre Sauveur, dont il est écrit ; *qu'il fut libre entre les morts* ², comme Jonas l'avoit été dans cet abîme vivant, qui l'avoit englouti ; et à qui David a fait dire au milieu des ombres de la mort : « J'avois » toujours le Seigneur en vue, parce qu'il est à ma droite, » pour m'empêcher d'être ébranlé : c'est pour cela que » mon cœur a tressailli, que ma langue a été remplie de » joie, et que mon corps s'est reposé en paix : parce que » vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer, et que vous » ne permettrez pas que votre saint prophète éprouve la » corruption ». Au milieu de la mort, « vous m'avez montré » le chemin pour retourner à la vie, et vous me remplirez » de la joie que donne la vue de votre face ³ ». C'est à peu près et avec la force qui convenoit au Sauveur plus qu'à Jonas, accomplir ce qu'avoit dit ce prophète : *Je reverrai votre saint temple* ⁴.

Il n'appartenoit pas à Jonas, qui n'étoit que la figure, d'avoir tous les traits de la vérité, ni d'avoir parmi les morts cette liberté qui étoit réservée au Sauveur, ni de prédire lui-même et sa mort et sa résurrection. Mais à cela près, il n'y avoit rien qui ressemblât mieux à la mort et au tombeau, que le ventre de ce poisson ; ni rien qui représentât plus vivement une véritable et parfaite résurrection, que la délivrance de Jonas. Adorons donc celui qui n'a laissé aucun trait, ni aucun *iota* dans les prophètes, non plus que dans la loi, qu'il n'ait parfaitement accompli : et apprenons à ne perdre jamais l'espérance dans quelque abîme de maux où nous soyons plongés ; puisque Jonas est sorti du ventre de la balaine, et Jésus-Christ notre chef, du tombeau et de l'enfer, as-

¹ Joan. i. 7 et seq. — ² Ps. lxxxvii. 6. — ³ Ib. xv. 8. Act. ii. 15. — Joan. ii. 5.

surant ses membres, qui sont ses fidèles, d'une semblable délivrance.

CXI^e JOUR. Prédication de Jonas à Ninive.

Pour achever l'histoire de Jonas, puisque celle de notre Sauveur nous y a conduits ; aussitôt que la baleine l'eut rejeté sur le rivage, le voilà de nouveau repris par l'esprit de la prophétie ; et le Seigneur lui ordonne d'aller prêcher à Ninive, qu'elle périroit dans quarante jours ¹. Dieu ne voulut point que Jonas y mît la condition : Si elle ne faisoit pénitence. Cette ville la fit toutefois dans le sac et dans la cendre : et Dieu voulut faire voir, qu'il étoit toujours prêt par sa bonté, à rétracter sa sentence, sans même l'avoir promis. Écoutons sur ce sujet la parole de Jésus-Christ : « Les gens de Ninive » s'élèveront contre cette race dans le jugement, et la condamneront : parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication » de Jonas : et celui-ci est plus que Jonas ² ». Faisons donc pénitence, puisque Jésus même nous y exhorte par son Évangile, par les pressantes et continuelles impulsions de son Saint-Esprit : et n'attendons pas que les Ninivites s'élèvent contre nous au dernier jour ; car la conviction seroit trop forte et la confusion trop inévitable.

Jonas ne résista point à cette fois ³ : la main de Dieu le serroit de trop près : mais après la miséricorde que Dieu eut exercée envers Ninive, le prophète fut affligé d'une affliction extrême ; et transporté de colère, il pria le Seigneur, et il lui dit : « Je vous prie, Seigneur, n'est-ce pas là ce que je disois, pendant que j'étois encore en mon pays : que vous » étiez bon et indulgent jusqu'à l'infini ⁴ ; qu'ainsi vous pardonneriez à Ninive ; que les paroles de vos prophètes seroient méprisées ; et que sans se soucier de vos menaces ni rompre le cours de leurs crimes, les peuples s'attendoient toujours à vous fléchir par la pénitence, après avoir impunément accompli leurs mauvais desirs. « Seigneur, je vous prie, faites-moi » mourir : la mort me sera plus douce que la vie. En même » temps il se retira de la ville ⁵ », et attendoit dans le voisi-

¹ Jon. III. 1. 5. — ² Matth. XII, 41. — ³ Jon. III. 3. — ⁴ Ib. IV. 2. — ⁵ Ib. IV. 3. 5.

nage, quel en seroit le sort : car à peine voulut-il croire, que Dieu pardonnât tant de crimes, et augmentât la licence par cet exemple d'impunité. Mais Dieu qui le vouloit revêtir de l'esprit de la nouvelle alliance, qui est une alliance de miséricorde, de réconciliation et de pardon, et lui ôter cet esprit dur qui devoit comme régner en ce temps là à cause de la dureté du cœur de l'homme, sécha, comme on sait, la branche verte qu'il avoit fait élever sur la tête de Jonas, pour le défendre de l'ardeur brûlante du soleil, et des vents de ces pays là, qu'il avoit excités exprès ¹. Et comme Jonas s'en affligea jusqu'à desirer la mort : « Tu t'affliges », lui dit le Seigneur ², « de ce rameau vert que tu n'as pas fait, et la naissance duquel ne t'a coûté aucun travail : et tu ne veux pas » que j'aie pitié de l'ouvrage de mes mains, et de cette ville » immense », si digne de compassion : quand ce ne seroit qu'à cause du nombre infini des *enfants qui ne connoissent pas le bien et le mal, et de tant d'animaux* ? Car, ô Seigneur ! votre bonté s'étend jusqu'à eux, conformément à cette parole du psalmiste : *vous sauverez les hommes et les animaux, parce qu'il vous a plu, ô mon Dieu ! de multiplier votre miséricorde* ³. Prenons donc l'esprit de douceur ; et ne nous laissons point transporter par le zèle, qu'on voit paroître même dans les saints de l'ancien Testament : car Jésus dit à ses disciples, qui le vouloient imiter, et à l'exemple d'Elie ⁴, faire descendre le feu du ciel : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes* ⁵.

Ne blâmons donc pas le zèle de Jonas qui étoit convenable au temps ; et louons Dieu au contraire, de lui avoir inspiré la douceur, qui devoit un jour paroître en Jésus-Christ, et de l'avoir forcé à prêcher sa miséricorde. Ne condamnons pas aisément le saint prophète ; parce que ces mouvements des prophètes, et la communication de Dieu avec eux, sont un grand mystère, qu'il ne nous est pas permis de pénétrer. Non, que je m'attache opiniâtrément à vouloir excuser de faute ce saint homme : car Dieu se plaît quelquefois à faire paroître son bras dans le crime même, et à s'assujettir les âmes les plus rebelles. Mais c'est que ce qui se passe entre Dieu et ses

¹ Jon. iv. 8. 9. — ² Ib. 10. 11. — ³ Ps. xxv. 7. 8. — ⁴ IV. Reg. 1. 10. — ⁵ Luc. ix. 55.

prophètes, est bien caché ; et qu'il leur fait sentir sa secrète volonté par des voies bien éloignées des nôtres. Et il ne faut s'étonner, ni de ses paroles, ni même de sa fuite. Car Dieu pousse ces âmes qu'il tient sous sa main, et les ramène lui-même ; et il veut leur faire sentir par des expériences réelles, la force invincible de cette main souveraine sous laquelle ils sont. Souvenons-nous du saint homme Job, que Dieu reprend avec tant de force, de son ignorance, et des paroles qu'il avoit proférées¹ ; et de qui néanmoins il dit ensuite par deux et trois fois, qu'il a parlé droitement². Suspendons donc notre jugement dans les violentes agitations de ces âmes prophétiques ; et gardons-nous bien de tirer à conséquence ce qui se passe en elles ; soit que ce qui leur arrive soit une simple permission de Dieu ; soit qu'on y puisse trouver, en approfondissant la matière, une réelle influence de sa main dans tout ce qui nous y paroît un grand péché. Si Jonas paroît si troublé des miséricordes de Dieu, croyons que c'étoit, selon l'esprit de ces temps, un zèle pour la justice, et pour la vérité de sa parole. S'il fuit devant Dieu, entendons qu'il voudroit pouvoir se fuir lui-même, plutôt que de fournir aux hommes une occasion de mépriser Dieu : et en quelque sorte qu'il faille juger de cette fuite, admirons la main de Dieu qui le soutient ; qui lui envoie parmi la tempête ce sommeil mystérieux qui témoigne la tranquillité de son âme, et figure celui de Jésus-Christ dans la nacelle. Imitons son intrépidité, à la vue de la mort présente ; sa charité, lorsqu'il veut mourir pour sauver les compagnons de son voyage ; sa prière et sa prophétie jusque dans le ventre de la baleine. Prions donc avec lui, et à son exemple, en quelque état que nous soyons, en quelque abîme que nous nous sentions plongés. Admirons aussi l'efficace de sa prédication ; et ne faisons pas moins pour Jésus-Christ, nous qui sommes chrétiens, que les Ninivites, qui n'étoient que des infidèles, éloignés de l'alliance de Dieu, firent pour Jonas. Enfin en contemplant ces vives figures que le Saint-Esprit nous a tracées de Jésus-Christ, préparons-nous à entendre la vérité qui a été accomplie en sa personne. Amen.

¹ Job. xxxviii. xxxix. xli. xl. — ² Ib. xlii. 7. 8.

TABLE.

ÉLÉVATIONS SUR LES MYSTÈRES.

Prière à Jésus-Christ,

Pages.
1

PREMIÈRE SEMAINE.

ÉLÉVATIONS A DIEU SUR SON UNITÉ ET SA PERFECTION.

1. L'être de Dieu.	2
2. La perfection de l'éternité de Dieu.	3
3. Encore de l'être de Dieu, et de son éternelle béatitude.	5
4. L'unité de Dieu.	6
5. La prescience et la providence de Dieu.	7
6. La toute-puissante protection de Dieu.	9
7. La bonté de Dieu et son amour envers les siens.	12
8. Bonté et amour de Dieu envers les pécheurs pénitents.	15
9. L'amour de Dieu méprisé et implacable.	17
10. La sainteté de Dieu ; Dieu est le Saint d'Israël, le très-saint, trois fois saint.	18
11. Ce qu'on entend par la sainteté.	20

II^e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS A LA TRÈS-SAINTÉ TRINITÉ.

1. Dieu est fécond : Dieu a un fils.	22
2. Dieu de Dieu : le Fils de Dieu ne dégénère pas.	25
3. Images, dans la nature, de la naissance du Fils de Dieu.	26
4. Image plus épurée dans la créature raisonnable.	29
5. Le Saint-Esprit : la Trinité tout entière.	31
6. Trinité créée image de l'incréée, et comme elle incompréhensible.	33
7. Fécondité des Arts.	37
8. Sagesse essentielle, personnelle, engendrant et engendrée.	38
9. La béatitude de l'âme ; image de celle de Dieu heureux dans la Trinité de ses personnes.	39

III^e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA CRÉATION DE L'UNIVERS.

1. Dieu n'en est pas plus grand, ni plus heureux, pour avoir créé l'univers.	43
2. Avant la création, rien n'étoit que Dieu.	44
3. Dieu n'a eu besoin de trouver ni un lieu pour placer le monde, ni un temps pour y assigner le commencement de toutes choses.	47
4. Efficace et liberté du commandement divin.	49

	Pages.
5. Les six jours.	51
6. Actes de foi et d'amour sur toutes ces choses.	52
7. L'ordre des ouvrages de Dieu.	54
8. L'assistance de la divine sagesse dans la création de l'univers.	56

IV^e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA CRÉATION DES ANGES, ET CELLE DE L'HOMME.

1. La création des anges.	58
2. La chute des anges.	61
3. La persévérance et la béatitude des saints anges : leur ministère envers les élus.	64
4. Sur la dignité de la nature humaine. Création de l'homme.	69
5. Sur les singularités de la création de l'homme, première singularité dans ces paroles : <i>Faisons l'homme</i> .	70
6. Seconde distinction de la création de l'homme : dans ces paroles : à <i>notre image et ressemblance</i> .	71
7. L'image de la Trinité dans l'âme raisonnable.	73
8. L'empire de l'homme sur soi-même.	Ibid.
9. L'empire de Dieu exprimé dans celui de l'âme sur le corps.	76
10. Autre admirable singularité de la création de l'homme : Dieu le forme de sa propre main et de ses doigts.	78
11. La plus excellente distinction de la création de l'homme dans celle de son âme.	80

V^e SEMAINE.

SUITE DES SINGULARITÉS DE LA CRÉATION DE L'HOMME.

1. Dieu met l'homme dans le paradis, et lui amène tous les animaux pour les nommer.	80
2. La création du second sexe.	83
3. Dieu donne à l'homme un commandement, et l'avertit de son franc arbitre, et tout ensemble de sa sujétion.	86
4. Sur l'arbre de la science du bien et du mal; et sur l'arbre de vie.	89
5. Dernière singularité de la création de l'homme dans son immortalité.	91

VI^e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA TENTATION ET LA CHUTE DE L'HOMME.

1. Le serpent.	91
2. La tentation; Ève est attaquée avant Adam.	93
3. Le tentateur procède par interrogation, et tâche d'abord de produire un doute.	95
4. Réponse d'Ève, et réplique de Satan qui se découvre.	96
5. La tentation et la chute d'Adam. Réflexions de saint Paul.	99
6. Adam et Ève s'aperçurent de leur nudité.	100
7. Enormité du péché d'Adam.	101

TABLE.

687

Pages.

8. Présence de Dieu redoutable aux pécheurs : nos premiers parents augmentent leur crime en y cherchant des excuses.	102
9. Ordre de la justice de Dieu.	104
10. Suite des excuses.	<i>Ibid.</i>
11. Le supplice d'Eve : et comment il est changé en remède.	105
12. Le supplice d'Adam, et premièrement le travail.	107
13. Les habits et les injures de l'air.	108
14. Suite du supplice d'Adam : la dérision de Dieu.	109
15. La mort, vraie peine du péché.	110
16. La mort éternelle.	112

VII^e SEMAINE.

SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL.

1. Tous les hommes dans un seul homme, premier fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.	113
2. Le père récompensé et puni dans les enfants ; second fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.	114
3. La justice originelle dont Adam a été privé pour lui et pour ses enfants, troisième fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.	116
4. Les suites affreuses du péché originel par le chapitre XL de l'Ecclésiastique.	119
5. Sur un autre passage, où est expliquée la pesanteur de l'âme accablée d'un corps mortel.	122
6. Sur d'autres passages, où est expliquée la tyrannie de la mort.	123
7. Le genre humain enfoncé dans son ignorance et dans son péché.	<i>Ibid.</i>
8. Sur les erreurs de l'idolâtrie.	126

VIII^e SEMAINE.

LA DÉLIVRANCE PROMISE DEPUIS ADAM JUSQU'A LA LOI.

1. La promesse du libérateur dès le jour de la perte.	129
2. La délivrance future marquée même avant le crime, et dans la formation de l'Eglise en la personne d'Eve.	132
3. Adam et Eve figures de Jésus-Christ et de Marie ; l'image du salut dans la chute même.	133
4. Autre figure de notre salut dans Abel.	134
5. La bonté de Dieu dans le déluge universel.	136
6. Dieu promet de ne plus envoyer de déluge.	137
7. La tour de Babel ; Sem et Abraham.	139
8. Jésus-Christ plus expressément prédit aux patriarches.	140
9. La Circoncision.	142
10. La victoire d'Abraham, et le sacrifice de Melchisédech.	144
11. La terre promise.	146
12. Le Sabbat.	147

IX^e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA LOI ET LES PROPHÉTIES QUI PROMETTENT LE
LIBÉRATEUR ET LUI PRÉPARENT LA VOIE.

1. Le peuple captif : Moïse lui est montré comme son libérateur.	149
2. Deux moyens avec lesquels Moïse est montré au peuple.	151
3. Moïse figure de la divinité de Jésus-Christ.	152
4. La Pâque et la délivrance du peuple.	153
5. La mer Rouge.	155
6. Le désert : durant le cours de cette vie on va de péril en péril, et de mal en mal.	156
7. La loi sur le mont Sinaï.	160
8. L'Arche d'alliance.	161
9. Les sacrifices sanglants, et le sang employé partout.	163
10. Le campement et la patrie.	166

X^e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LES PROPHÉTIES.

1. Les prophéties sous les patriarches.	168
2. La prophétie de Moïse.	169
3. La prophétie de David.	170
4. Les autres prophètes.	172
5. Réflexions sur les prophètes.	174
6. L'apparition de Dieu d'une nouvelle manière ; et ce que fait la venue du Christ promis.	180

XI^e SEMAINE.

L'AVÈNEMENT DE SAINT JEAN BAPTISTE, PRÉCURSEUR DE JÉSUS-CHRIST.

1. Les hommes avoient besoin d'être préparés à la venue du Sauveur.	180
2. Quatre circonstances de la vie et de la mort de saint Jean, pré- paratoires à la vie et à la mort de Jésus-Christ.	181
3. Première circonstance préparatoire de la vie de saint Jean Bap- tiste : sa conception.	<i>Ibid.</i>
4. La conception de saint Jean Baptiste, comme celle de Jésus- Christ, est annoncée par l'ange saint Gabriel.	183
5. Suite des paroles de l'ange : l'effet de la prédication de saint Jean Baptiste est prédit.	185
6. Sur l'incrédulité de Zacharie.	186

XII^e SEMAINE.

L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

1. L'annonciation de la sainte Vierge : salut de l'ange.	187
2. La conception et l'enfantement de Marie : le règne de son fils et sa divinité.	190

TABLE.

689

Pages.

3. La virginité de Marie : le Saint-Esprit survenu en elle : son Fils saint par son origine.	191
4. La conception de saint Jean Baptiste prépare à croire la conception de Jésus-Christ.	193
5. Sur ces paroles : <i>Je suis la servante du Seigneur</i> .	194
6. Trois vertus principales de la sainte Vierge dans son annonce.	195
7. Jésus-Christ devant tous les temps : la théologie de saint Jean Evangéliste.	196
8. Suite de l'évangile de saint Jean.	198
9. La vie dans le Verbe : l'illumination de tous les hommes.	200
10. Comment de toute éternité <i>tout étoit vie dans le Verbe</i> .	202
11. Pourquoi il est fait mention de saint Jean Baptiste au commencement de cet évangile.	203
12. La lumière de Jésus-Christ s'étend à tout le monde.	204
13. Jésus-Christ de qui reçu et comment.	205
14. Comment on devient <i>enfants de Dieu</i> .	206
15. Sur ces paroles : <i>Le Verbe a été fait chair</i> . Le Verbe fait chair est la cause de la renaissance qui nous fait enfants de Dieu.	207
16. Comment l'être convient à Jésus-Christ, et ce qu'il a été fait.	208

XIII^e SEMAINE.

ONCTION DE JÉSUS-CHRIST : SA ROYAUTE, SA GÉNÉALOGIE, SON SACERDOCE.

1. L'onction de Jésus-Christ et le nom de Christ.	212
2. Comment le Saint-Esprit est en Jésus-Christ.	213
3. Quel est l'effet de cette onction en Jésus-Christ et en nous.	214
4. Sur deux vertus principales que nous doit inspirer l'onction de Jésus-Christ.	215
5. La généalogie royale de Jésus-Christ.	217
6. Le sacerdoce de Jésus-Christ.	219
7. Quelle a été l'oblation de Jésus-Christ, et le premier acte qu'il a produit en entrant dans le monde.	222
8. Jésus-Christ est le sacrifice pour le péché : excellence de son oblation.	224

XIV^e SEMAINE.LES EFFETS QUE PRODUIT SUR LES HOMMES LE VERBE INCARNÉ
INCONTINENT APRÈS SON INCARNATION.

1. Marie va visiter sainte Elisabeth.	225
2. Jésus-Christ moteur secret des cœurs : divers mouvements qu'il excite dans les âmes dont il s'approche.	226
3. Le cri de sainte Elisabeth, et son humble étonnement.	227
4. Le tressaillement de saint Jean.	228
5. Le cantique de Marie ; première partie.	229
6. Seconde partie du cantique à ces paroles : <i>Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses</i> .	230
7. Suite du cantique où sont expliqués les effets particuliers de l'enfantement de Marie et de l'incarnation du Fils de Dieu dans les deux derniers versets de son cantique.	231

	Pages.
8. Effets particuliers de l'enfantement de Marie.	232
9. Demeure de Marie avec Elisabeth.	234

XV^e SEMAINE.

LA NATIVITÉ DU SAINT PRÉCURSEUR.

1. On accourt des environs.	235
2. La circoncision du saint précurseur, et le nom qui lui est donné.	236
3. Le cantique de Zacharie, première partie : quels sont les ennemis dont Jésus-Christ nous délivre, et quelle est la justice qu'il nous donne.	237
4. Sur quoi toutes ces grâces sont fondées.	239
5. Quel est le serment de Dieu, et ce qu'il opère.	240
6. Seconde partie de la prophétie du saint cantique qui regarde saint Jean Baptiste.	241
7. Saint Jean au désert dès son enfance.	244

XVI^e SEMAINE.

LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

1. Songe de saint Joseph.	247
2. Sur la prédiction de la virginité de la sainte mère de Dieu.	249
3. Encore sur la perpétuelle virginité de Marie.	251
4. Sur ces paroles d'Isaïe rapportées par l'Evangéliste : <i>Son nom sera appelé Emmanuel.</i>	252
5. Joseph prend soin de Marie et de l'enfant : voyage de Bethléem.	254
6. L'étable et la crèche de Jésus-Christ.	255
7. L'ange annonce Jésus aux bergers.	256
8. Les marques pour connoître Jésus.	258
9. Le cantique des anges.	259
10. Commencement de l'évangile.	261
11. Les bergers à la crèche de Jésus-Christ.	262
12. Le silence et l'admiration de Marie et de Joseph.	263

XVII^e SEMAINE.

SUNTE DES MYSTÈRES DE L'ENFANCE DE JÉSUS-CHRIST.

1. La circoncision : le nom de Jésus.	264
2. L'étoile des Mages.	266
3. Qui sont les Mages.	267
4. D'où viennent les Mages ?	269
5. Quel fut le nombre des Mages ?	270
6. L'étoile disparaît.	271
7. Les docteurs indiquent Bethléem aux Mages.	Ibid.
8. La jalousie et l'hypocrisie d'Hérode ; sa politique trompée.	274
9. Les Mages adorent l'enfant, et lui font leurs présents.	276
10. Les Mages retournent par une autre voie.	278

XVIII^e SEMAINE.LA PRÉSENTATION DE JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE, AVEC LA PURIFICATION
DE LA SAINTE VIERGE.

	Pages.
1. Deux préceptes de la loi sont expliqués.	279
2. La présentation de Jésus-Christ.	280
3. La purification de Marie.	282
4. L'offrande des deux tourterelles, ou des deux petits de colombe. <i>Ibid.</i>	
5. Sur le saint vieillard Siméon.	284
6. Dernière préparation à la grâce que Siméon devoit recevoir ; le Saint-Esprit le conduit au temple.	285
7. Heureuse rencontre de Siméon et de Jésus.	286
8. Qu'est-ce que recevoir Jésus-Christ entre ses bras ?	288
9. Qu'est-ce que bénir Dieu, en tenant Jésus-Christ entre ses bras ?	289
10. Le cantique de Siméon.	290
11. Admiration de Joseph et de Marie.	291
12. Prédications du saint vieillard. Jésus-Christ en butte aux contra- dictions.	294
13. D'où naissoient ces contradictions ?	296
14. Contradictions des chrétiens mêmes contre Jésus-Christ, sur sa personne.	298
15. Contradictions contre Jésus-Christ, sur le mystère de la grâce.	300
16. Solution manifeste des contradictions par l'autorité de l'Eglise.	301
17. L'humilité résout toutes les difficultés.	302
18. Contradictions dans l'Eglise par les péchés des fidèles, et sur la morale de Jésus-Christ.	303
19. L'épée perce l'âme de Marie.	304
20. Les contradictions de Jésus-Christ découvrent le secret des cœurs.	305
21. Anne la prophétesse.	307
22. Abrégé et conclusion des réflexions précédentes.	308

XIX^e SEMAINE.

COMMENCEMENT DES PERSÉCUTIONS DE L'ENFANT JÉSUS.

1. Sur l'ordre des événements.	309
2. Premier avertissement de l'ange à saint Joseph, et la fuite en Égypte.	311
3. Saint Joseph et la Sainte Vierge doivent avoir part aux persécu- tions de Jésus-Christ.	312
4. Le massacre des Innocents.	313
5. L'enfant revient de l'Égypte : il est appelé Nazaréen.	315
6. L'enfant Jésus la terreur des rois.	316

XX^e SEMAINE.

LA VIE CACHÉE DE JÉSUS JUSQU'À SON BAPTÊME.

1. L'accroissement de l'enfant, sa sagesse et sa grâce.	317
2. Jésus suit ses parents à Jérusalem, et y célèbre la Pâque.	318

3. Le saint enfant échappe à saint Joseph et à la sainte Vierge.	319
4. Jésus trouvé dans le temple parmi les docteurs, et ce qu'il y faisoit.	320
5. Plainte des parents de Jésus, et sa réponse.	321
6. Réflexions sur la réponse du Sauveur.	322
7. La réponse de Jésus n'est pas entendue.	323
8. Retour de Jésus à Nazareth : son obéissance, et sa vie cachée avec ses parents.	324
9. La vie de Marie.	226
10. Comment nous devons imiter Jésus et Marie dans leur vie obscure.	327
12. Recueil des mystères de l'enfance de Jésus.	330

XXI^e SEMAINE.

LA PRÉDICATION DE SAINT JEAN BAPTISTE.

1. La parole de Dieu lui est adressée.	331
2. La prophétie d'Isaïe sur saint Jean Baptiste, et comment il prépara la voie du Seigneur.	333
3. Première préparation par les terreurs de la pénitence.	334
4. La consolation suit les terreurs.	335
5. Le baptême de Jean, et celui de Jésus-Christ.	336
6. Quelle est la perfection de la pénitence.	338
7. Seconde préparation des voies du Seigneur, en montrant au monde Jésus-Christ.	<i>Ibid.</i>
8. Première manière de manifester Jésus-Christ, avant que de l'avoir vu.	340

XXII^e SEMAINE.

LE BAPTÊME DE JÉSUS.

1. Premier abord de Jésus et de saint Jean.	341
2. Jésus-Christ commande à saint Jean de le baptiser.	342
3. Jésus-Christ est plongé dans le Jourdain.	343
4. Manifestation de Jésus-Christ.	344
5. La manifestation de la Trinité, et la consécration de notre baptême.	345
6. La généalogie de Jésus-Christ, par saint Luc.	346

XXIII^e SEMAINE.

LE JEUNE ET LA TENTATION DE JÉSUS-CHRIST.

2. Jésus poussé au désert en sortant du baptême.	347
2. La quarantaine de Jésus-Christ, selon saint Marc.	348
3. Les trois tentations, et le moyen de les vaincre.	349
4. Quel remède il faut opposer à chaque tentation.	351
5. De la puissance du démon sur le genre humain.	353
6. Comment Jésus-Christ a été tenté.	356
7. Le diable se retire, mais pour revenir.	357

XXIV^e SEMAINE.

SUITE DU TÉMOIGNAGE DE SAINT JEAN BAPTISTE.

	Pages.
1. Jean déclare qu'il n'étoit rien de ce qu'on pensoit.	358
2. Saint Jean appelle Jésus l'Agneau de Dieu.	360
3. Jean fait souvenir le peuple de la manière dont il avoit annoncé et connu Jésus-Christ.	362
4. Saint Jean appelle encore une fois Jésus-Christ l'Agneau de Dieu, et ses disciples le quittent pour le fils de Dieu.	363
5. Saint André amène saint Pierre à Jésus-Christ.	364
6. Vocation de saint Philippe : Nathanaël amené à Jésus-Christ.	365
7. Jésus-Christ se fait connoître par lui-même aux noces de Cana, en Galilée.	366
8. Jésus-Christ baptise en même temps que saint Jean. Nouveau témoignage de saint Jean, à cette occasion, lorsqu'il appelle Jésus-Christ l'Epoux.	<i>Ibid.</i>
9. Suite du témoignage de Jean : sa diminution et l'exaltation de Jésus-Christ.	368
10. Autre caractère de Jésus-Christ découvert par saint Jean.	370
11. Saint Jean explique l'amour de Dieu pour son fils.	371
12. La récompense, et la peine de ceux qui ne croient point au Fils.	
Conformité du témoignage de saint Jean avec celui de Jésus-Christ.	372

XXV^e SEMAINE.

SUR LES LIEUX OÙ JÉSUS-CHRIST A PRÊCHÉ, ET POURQUOI DANS LA GALILÉE.

1 ^{re} et dernière ÉLÉV. Sur les lieux où Jésus devoit prêcher.	373
--------------------------------------------------------------------------	-----

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE.

LETTE aux religieuses de la Visitation de Meaux, en leur envoyant ces Méditations.	377
Avertissement.	378

SERMON DE NOTRE SEIGNEUR SUR LA MONTAGNE.

PREMIER JOUR. Abrégé du sermon. Le félicité éternelle proposée sous divers noms dans les huit béatitudes.	379
II ^e JOUR. Première béatitude : Être pauvres d'esprit.	382
III ^e JOUR. Seconde béatitude : Être doux.	<i>Ibid.</i>
IV ^e JOUR. Troisième béatitude : Être dans les pleurs.	385

	Pages.
V ^e JOUR. Quatrième béatitude : Avoir faim et soif dans la justice.	386
VI ^e JOUR. Cinquième béatitude : Être miséricordieux.	388
VII ^e JOUR. Sixième béatitude : Avoir le cœur pur.	389
VIII ^e JOUR. Septième béatitude : Être pacifique.	390
IX ^e JOUR. Huitième et dernière béatitude : Souffrir pour la justice.	392
X ^e JOUR. Vrai caractère du chrétien dans les huit béatitudes, avec les caractères opposés.	<i>Ibid.</i>
XI ^e JOUR. Quatre caractères du chrétien.	394
XII ^e JOUR. Excellence de la justice chrétienne au dessus de celle des païens et des Juifs.	397
XIII ^e JOUR. Haine, colère, parole injurieuse : quelle en est la punition.	401
XIV ^e JOUR. Réconciliation.	403
XV ^e JOUR. Délicatesse de la chasteté ; s'arracher l'œil ; se couper la main : indissolubilité du mariage.	404
XVI ^e JOUR. Ne jurer point : simplicité chrétienne.	405
XVII ^e JOUR. Charité fraternelle : étendue de la perfection chrétienne.	408
XVIII ^e JOUR. Étendue de la perfection chrétienne.	409
XIX ^e JOUR. Rechutes.	411
XX ^e JOUR. Vaine gloire dans les bonnes œuvres.	412
XXI ^e JOUR. Prière, et présence de Dieu dans le secret.	414
XXII ^e JOUR. Oraison dominicale : <i>Notre Père.</i>	416
XXIII ^e JOUR. <i>Notre Père, qui êtes aux cieux.</i>	418
XXIV ^e JOUR. <i>Votre nom soit sanctifié.</i>	<i>Ibid.</i>
XXV ^e JOUR. <i>Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.</i>	420
XXVI ^e JOUR. <i>Pardonnez-nous, comme nous pardonnons.</i>	421
XXVII ^e JOUR. <i>Ne nous induisez point en tentation ; mais délivrez-nous du mal.</i>	<i>Ibid.</i>
XXVIII ^e JOUR. Du jeûne.	423
XXIX ^e JOUR. Trésor dans le ciel : œil simple : impossibilité de servir deux maîtres.	<i>Ibid.</i>
XXX ^e JOUR. Ne se point inquiéter pour cette vie : se confier en la Providence.	425
XXXI ^e JOUR. Ne ressembler pas les païens.	426
XXXII ^e JOUR. Chercher Dieu et sa justice, et comment.	427
XXXIII ^e JOUR. Encore de l'avarice et des richesses. Ne mettre pas sa confiance en ce qu'on possède.	428
XXXIV ^e JOUR. Considérer ce que Dieu fait pour le commun des plantes et des animaux : se regarder comme son troupeau favori.	430
XXXV ^e JOUR. Le même sujet. Se garder de toute avarice.	431
XXXVI ^e JOUR. Ne point juger.	432
XXXVII ^e JOUR. Voir les moindres fautes d'autrui, et ne voir pas en soi les plus grandes.	434
XXXVIII ^e JOUR. La chose sainte : Discernement dans la prédication de l'Evangile.	<i>Ibid.</i>
XXXIX ^e JOUR. Prier avec foi : demander : chercher : frapper.	435
XL ^e JOUR. Persévérance et humilité dans la prière.	436
XLI ^e JOUR. Prière perpétuelle.	<i>Ibid.</i>
XLII ^e JOUR. Importuner Dieu par des cris vifs et redoublés.	437
XLIII ^e JOUR. Motifs d'espérance dans la prière.	<i>Ibid.</i>
XLIV ^e JOUR. Demander par Jésus-Christ : Qualité d'une parfaite prière.	438

TABLE.

695

Pages.

XLV ^e JOUR. Abrégé de la morale chrétienne, et à quoi elle se termine.	439
XLVI ^e JOUR. En quoi consiste la vraie vertu.	440
XLVII ^e JOUR. Admirables effets , et invincible puissance de la doctrine de Jésus-Christ.	442

PRÉPARATION

A LA DERNIÈRE SEMAINE DU SAUVEUR.

PREMIER JOUR. Le mystère de la croix prédit par Jésus-Christ, et non compris par les apôtres ; combien on craint de suivre Jésus à la croix.	443
II ^e JOUR. Demande ambitieuse des enfants de Zébédée : calice et croix avant la gloire.	446
III ^e JOUR. Victoire et puissance de Jésus-Christ contre la mort, dans la résurrection de Lazare.	448
IV ^e JOUR. Même sujet. Les trois morts ressuscités par notre Seigneur, figure des trois états du pécheur.	452
V ^e JOUR. Amitié de Jésus, modèle de la nôtre. Excellente manière de prier.	453
VI ^e JOUR. Jésus-Christ mis en signe de contradiction : incrédulité des Juifs après la résurrection de Lazare.	455
VII ^e JOUR. Fausse et aveugle politique des Juifs dans la mort de Jésus-Christ, figure de la politique du siècle.	458
VIII ^e JOUR. Profusion des parfums sur la tête et les pieds de Jésus, en différents temps.	460

LA DERNIÈRE SEMAINE DU SAUVEUR.

SERMONS OU DISCOURS DE NOTRE SEIGNEUR, DEPUIS LE DIMANCHE
DES RAMEAUX JUSQU'À LA CÈNE.

PREMIER JOUR. Entrée triomphante de notre Seigneur dans Jérusalem : il y est reconnu roi, fils de David, et le Messie.	465
II ^e JOUR. Le règne de Jésus-Christ sur les esprits et sur les cœurs, par ses miracles, par ses bienfaits et par sa parole.	467
III ^e JOUR. Entrée triomphante de notre Seigneur. Tout en avoit été prédit jusqu'aux moindres circonstances.	471
IV ^e JOUR. Jérusalem, figure de l'âme livrée au péché. Notre Seigneur, prédit ses malheurs.	473
V ^e JOUR. Dernier séjour de Jésus-Christ en Jérusalem , plus digne de remarque.	474
VI ^e JOUR. Caractère d'autorité dans le triomphe de Jésus-Christ. Son zèle pour la sainteté du temple.	476
VII ^e JOUR. Caractère d'humiliation dans le triomphe même du Sauveur. Jalousie des pharisiens.	479
VIII ^e JOUR. Le même sujet.	480

IX ^e JOUR. Jésus donne lui-même à son triomphe le caractère d'humiliation et de mort qu'il devoit avoir. Effets différents que fait le triomphe de Jésus-Christ dans les Juifs et dans les gentils.	481
X ^e JOUR. Jésus-Christ est le grain du froment. Les membres doivent mourir comme le chef.	483
XI ^e JOUR. Suivre Jésus à l'humiliation, à la mort.	484
XII ^e JOUR. Caractère d'humiliation et de mort dans le triomphe de Jésus. Le trouble de son âme est notre instruction et notre remède.	485
XIII ^e JOUR. Trouble de Jésus, Combat et victoire ; notre modèle.	486
XIV ^e JOUR. Voix du ciel rend témoignage à la gloire de Jésus dans son triomphe.	487
XV ^e JOUR. Mystères de la voix céleste : le monde va être jugé en jugeant Jésus-Christ.	489
XVI ^e JOUR. Vertus de la croix. Jésus tire tout par la croix. Le suivre jusqu'à la croix.	490
XVII ^e JOUR. Les incrédules n'ouvrent point les yeux à la lumière : ils marchent dans les ténèbres.	4 3
XVIII ^e JOUR. État de ceux de qui la lumière se retire. Jésus se cache d'eux. Merveilles de cette journée de triomphe.	495
XIX ^e JOUR. Réflexions sur les merveilles de la première journée. Il faut continuer sans relâche l'œuvre de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ.	496
XX ^e JOUR. Figueur desséché, figure de l'âme stérile, et sans bonnes œuvres.	497
XXI ^e JOUR. Le prodige des prodiges : l'homme revêtu de la puissance de Dieu par la foi et par la prière.	498
XXII ^e JOUR. La prière persévérante ; elle tient de la plénitude de la foi.	501
XXIII ^e JOUR. Distinction des jours de la dernière semaine du Sauveur. Matière de ses derniers discours.	502
XXIV ^e JOUR. Jésus refuse de répondre aux questions des Juifs superbes et incrédules ; et répond aux esprits humbles et dociles.	503
XXV ^e JOUR. Aveuglement des hommes, plus disposés à croire saint Jean que Jésus-Christ même.	505
XXVI ^e JOUR. Les Juifs incrédules confondus par le témoignage de saint Jean.	506
XXVII ^e JOUR. Parabole des deux fils désobéissants. Application aux chrétiens lâches et tièdes et aux faux dévots.	507
XXVIII ^e JOUR. Parabole des vigneron, prise de David et d'Isaïe. Juste punition des Juifs : leur héritage transféré aux gentils.	509
XXIX ^e JOUR. Ce que c'est que rendre des fruits en son temps, et cette parole : <i>L'héritage sera à nous.</i>	512
XXX ^e JOUR. Aveuglement des Juifs de méconnoître le Christ, qui est la pierre de l'angle qu'ils ont rejetée.	513
XXXI ^e JOUR. Parabole du festin des noces. Les Juifs sont les conviés qui refusent d'y venir.	515
XXXII ^e JOUR. Les pauvres et les infirmes sont les conviés au festin. <i>Forcez-les d'entrer.</i>	516
XXXIII ^e JOUR. Robe nuptiale, le festin est prêt : préparation à la sainte Eucharistie : noces spirituelles.	520

XXXIV ^e JOUR. Entrer au festin des noces sans l'habit nuptial. Beau- coup d'appelés et peu d'élus. Petit troupeau chéri de Dieu.	523
XXXV ^e JOUR. Consultation frauduleuse, et décision pleine de mer- veille et de vérité. <i>Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.</i>	525
XXXVI ^e JOUR. Injustice des Juifs envers Jésus-Christ. Jésus ca- lonnié, opprimé par la puissance publique, en maintient l'autorité.	528
XXXVII ^e JOUR. Réflexions sur ces paroles : <i>De qui est cette image?</i> Le chrétien est l'image de Dieu. Il doit vivre de la vie de Dieu.	530
XXXVIII ^e JOUR. Sur ces paroles : <i>A Dieu ce qui est à Dieu.</i>	532
XXXIX ^e JOUR. Terrible punition des corrupteurs de l'image de Dieu.	534
XL ^e JOUR. Question des sadducéens sur la femme qui a eu sept maris l'un après l'autre. Jésus-Christ détache le chrétien de tout le sensible.	535
XLI ^e JOUR. Immortalité de l'âme ; résurrection des corps.	538
XLII ^e JOUR. Le grand commandement de la loi, l'amour de Dieu et du prochain.	541
XLIII ^e JOUR. Réflexion sur le même commandement dans la Loi.	544
XLIV ^e JOUR. Accomplissement du précepte de l'amour, en tout temps, en tout lieu.	546
XLV ^e JOUR. La loi inculque l'amour de Dieu avec une nouvelle force.	548
XLVI ^e JOUR. Conclusion. Nécessaire d'aimer Dieu, et de garder ses préceptes.	550
XLVII ^e JOUR. Second commandement semblable au premier : l'amour du prochain.	551
XLVIII ^e JOUR. Réflexions sur notre amour pour Dieu et pour le prochain.	553
XLIX ^e JOUR. Suite des mêmes réflexions. Lumière et délectation : attrait de l'amour de Dieu.	555
L ^e JOUR. Suite des mêmes réflexions. L'amour doit toujours croître.	557
LI ^e JOUR. Pratique de la charité dans l'Oraison dominicale.	558
LII ^e JOUR. Jésus-Christ, Médiateur : Dieu : Roi : Pontife.	565
LIII ^e JOUR. Chaire de Moïse : chaire de Jésus-Christ et des apôtres.	570
LIV ^e JOUR. L'autorité de la synagogue reconnue et recommandée par Jésus-Christ dans le temps même qu'elle conjure contre lui.	572
LV ^e JOUR. L'autorité de la synagogue cesse à la destruction du tem- ple, et du peuple de Dieu. Immobilité de l'Eglise chrétienne.	573
LVI ^e JOUR. Caractère des docteurs juifs, sévères, orgueilleux et hypo- crites.	578
LVII ^e JOUR. Jésus-Christ seul Père, seul maître.	580
LVIII ^e JOUR. Les <i>Væ</i> , ou les malheurs prononcés contre les faux doc- teurs.	581
LIX ^e JOUR. Docteurs juifs, conducteurs aveugles et insensés.	583
LX ^e JOUR. Guides aveugles attachés aux petites choses, et mépri- sant les grandes.	585
LXI ^e JOUR. Suite. Sépulcres blanchis.	586
LXII ^e JOUR. Docteurs juifs persécuteurs des prophètes : leur punition.	587
LXIII ^e JOUR. Lamentations, pleurs de Jésus sur Jérusalem.	588
LXIV ^e JOUR. Vices des docteurs de la loi ; ostentation ; superstition, corruption ; erreurs marquées par saint Marc et par saint Luc.	589
LXV ^e JOUR. Les <i>Væ</i> , ou les malheurs prononcés par notre Seigneur contre les docteurs de la loi.	591

	Pages.
LXVI ^e JOUR. Quel est le vrai prix de l'argent. Veuve donnant de son indigence.	592
LXVII ^e JOUR. Ruine de Jérusalem, et du temple.	593
LXVIII ^e JOUR. La ruine de Jérusalem, et celle du monde : pourquoi prédites ensemble?	595
LXIX ^e JOUR. Les marques particulières de la ruine de Jérusalem, et de la fin du monde.	596
LXX ^e JOUR. Les marques de distinction de ces deux événements expliqués encore plus en détail en saint Matthieu, en saint Marc et en saint Luc.	597
LXXI ^e JOUR. Deux sièges de Jérusalem prédits par notre Seigneur.	599
LXXII ^e JOUR. Réflexions sur les maux extrêmes de ces deux sièges.	601
LXXIII ^e JOUR. Suite des réflexions sur les mêmes calamités.	602
LXXIV ^e JOUR. Réflexions sur les circonstances de la fin du monde. La terreur de l'impie. La confiance du fidèle.	605
LXXV ^e JOUR. Le même sujet.	606
LXXVI ^e JOUR. Ces prédictions certaines : leur accomplissement proche : leur jour inconnu.	607
LXXVII ^e JOUR. Le jour du jugement dernier n'a pu être inconnu au Fils de Dieu.	608
LXXVIII ^e JOUR. Ce dernier jour est connu au Fils de Dieu ; mais non pas pour nous l'apprendre.	610
LXXIX ^e JOUR. Raisons profondes de notre Sauveur d'user de réserves mystérieuses pour l'instruction de son Eglise : mais non pour autoriser les hommes à user d'équivoques et de restrictions mentales.	614
LXXX ^e JOUR. Ce qui doit être commun à ces deux grands événements : séduction générale.	616
LXXXI ^e JOUR. Le même sujet. Guerres, famines, pestes, tremblements de terre, maux extrêmes.	618
LXXXII ^e JOUR. Persécution terrible de l'Eglise, trahisons, charité refroidie.	620
LXXXIII ^e JOUR. Réflexions sur plusieurs circonstances de ces deux événements.	622
LXXXIV ^e JOUR. Réflexions sur d'autres circonstances.	624
LXXXV ^e JOUR. Instructions à recueillir. Se tenir prêt : veiller à toute heure. L'un pris, l'autre laissé.	626
LXXXVI ^e JOUR. Le père de famille : ses serviteurs : la figure du voleur.	628
LXXXVII ^e JOUR. L'économe fidèle et prudent : sa récompense.	631
LXXXVIII ^e JOUR. Le serviteur méchant et violent : sa punition.	633
LXXXIX ^e JOUR. Vierges sages, et folles.	635
XC ^e JOUR. Parole des dix talents et des dix mines.	638
XCI ^e JOUR. Jugement dernier.	641
XCH ^e JOUR. Séparation des justes et des impies.	642
XCHII ^e JOUR. <i>Venez bénis : Allez maudits.</i>	643
XCIV ^e JOUR. <i>J'ai eu faim : j'ai eu soif.</i> Nécessité de l'aumône : son mérite et sa récompense.	644
XCv ^e JOUR. <i>J'ai eu faim : j'ai eu soif,</i> transportés en la personne de Jésus-Christ.	646
XCVI ^e JOUR. <i>Venez les bénis de mon Père :</i> récompense des justes.	650

TABLE.

699

Pages.

XCVII ^e JOUR. <i>Retirez-vous, maudits : allez au feu éternel !</i> condamnation des impies.	652
CXVIII ^e JOUR. Jérémie, figure de Jésus-Christ. Prédications de ce prophète.	654
XCIX ^e JOUR. Les souffrances de Jérémie.	
C ^e JOUR. Jérémie persécuté par ses disciples. Autorité publique.	659
CI ^e JOUR. Jérémie dans le cachot ténébreux.	660
CII ^e JOUR. Jérémie, figure de Jésus-Christ par sa patience.	661
CIII ^e JOUR. Patience de Jérémie dans le cachot.	664
CIV ^e JOUR. Jérémie priant avec larmes pour son peuple qui l'outrage, figure de Jésus-Christ.	667
CV ^e JOUR. Jérémie excuse au moins son peuple, n'osant prier pour lui.	668
CVI ^e JOUR. Les Juifs mêmes reconnoissent Jérémie pour leur intercesseur.	670
CVII ^e JOUR. Dieu rejette l'intercession de ce prophète.	671
CVIII ^e JOUR. Regrets de Jérémie de n'être au monde que pour annoncer des malheurs.	672
CIX ^e JOUR. Jérémie annonce à son peuple sa délivrance.	675
CX ^e JOUR. Jonas dans le ventre de la baleine ; autre figure de Jésus-Christ.	677
CXI ^e JOUR. Prédication de Jonas à Ninive.	682



02161 2291

3 2400 00164 2291

GAYLORD	PRINTED IN U.S.A.

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709
For renewals call (510) 649-2500

All items are subject to recall.

